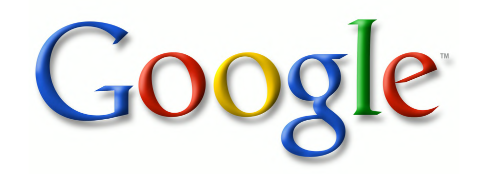


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

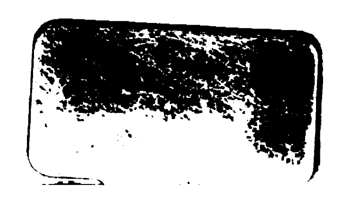
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



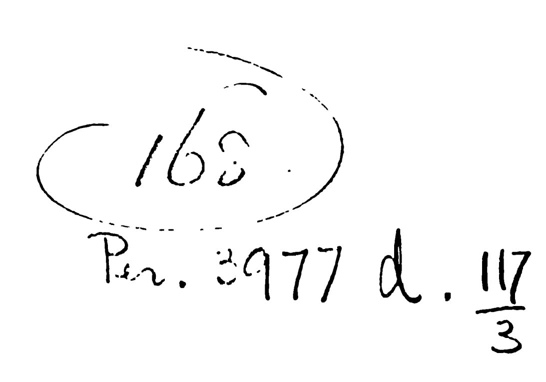
168

Per. 3977 d. 117/3



Digitized by Google

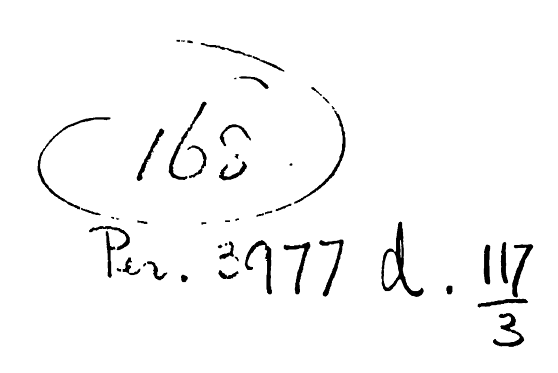
Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google





Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

NATIONALE

Digitized by Google

Paris. — Imprimerie P.-A. Bourdier et Cie, 30, rue Mazarine.

Digitized by Google

REVUE

NATIONALE

ET ÉTRANGÈRE

POLITIQUE, SCIENTIFIQUE ET LITTÉRAIRE

TOME TROISIÈME

PARIS

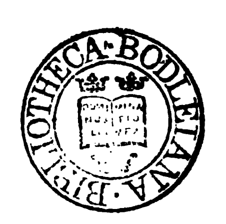
AU BUREAU DE LA REVUE NATIONALE

19, RUE DE L'ARBRE-SEC, 19

1861

Réserve de tous droits

Digitized by Google



Digitized by Google

LA LIBERTÉ MODERNE

La Liberté, par M. John-Stuart Mill, traduit et augmenté d'une Introduction par M. Dupont-White[1].

I

« Il a quatre laquais, disait Pascal, et je n'en ai qu'un; cela est visible, il n'y a qu'à compter; c'est à moi à céder, et je suis un sot si je conteste. » Depuis Pascal, l'arithmétique a vu grossir considérablement son importance politique et sociale. Aujourd'hui elle crée les gouvernements, les soutient, et leur seule crainte, c'est qu'elle ne se tourne contre eux. On avait vu le despotisme d'un seul homme sur toute nation; les choses sont maintenant renversées : on voit le despotisme de tous sur chaque homme; c'est à ce changement qu'ont été consacrés les efforts des siècles. Autrefois lorsqu'un homme, une tribu, une caste, une minorité gouvernait par droit de conquête sans le consentement des gouvernés, ceux-ci cherchaient du moins à limiter ce pouvoir qu'ils n'avaient pas accepté, et qu'ils considéraient comme un ennemi. Ici, quelques classes de la nation, quelques corps privilégiés, puissants par les armes, les terres ou la religion, se conquirent une indépendance plus ou moins absolue vis-à-vis des souverains; là, le peuple se garantit contre le chef par des immunités que celui-ci s'engageait à respecter. Ailleurs cependant on fit cette découverte, que la solution suprême était d'allier étroitement l'intérêt des gouvernants à l'intérêt des gouvernés, et de les rendre tous deux solidaires; de là naquirent les républiques et les systèmes des pouvoirs électifs et temporaires; ainsi que les monarchies représentatives et les royautés constitutionnelles. Le pouvoir est nommé, ou contrôlé, ou dirigé par la nation. C'est un grand progrès, sans doute, mais qu'accompagne un grand inconvénient : le nombre fait la loi, et le premier effet de ce régime, c'est qu'au lieu de restreindre l'action de l'État, on l'étend démesurément avec plus d'empressement que

1. 1 vol. chez Guillaumin.

Digitized by Google

d'inquiétude. Il paraît peu important de limiter un pouvoir devenu national. Le caractère commun de tous ces gouvernements fondés sur le nombre, c'est la conscience exagérée de leur rôle, « c'est la fureur de gouverner, » comme disait Mirabeau. Chaque citoyen commande un instant, quand on procède aux élections, puis il n'a rien à faire qu'à se laisser diriger. Un jour il fait acte de souveraineté, et, le reste du temps, de soumission, jamais de liberté. Si le souverain et les chambres législatives sont d'accord, quelle portion de la vie d'un particulier est à l'abri de leurs décisions? Mais, direz-vous, si, en matière de gouvernement, d'administration, de législation, le monarque et les représentants tranchent et décident, du moins, dans les sociétés modernes, on respecte votre liberté privée, on vous en laisse une somme considérable. Hélas! ce qui nous en reste, ce qui ne nous est pas disputé par les règlements administratifs, la société, autre pouvoir peu tolérant, nous le retire; elle nous impose des usages, des habitudes, des coutumes; elle décide même de la forme de notre chapeau. Pour la liberté sociale, voilà où nous en sommes. Pour la liberté politique, nous en sommes à l'arithmétique. Pourvu que le vote soit régulier, pourvu qu'on ait déposé son suffrage dans l'urne sacramentelle, et non dans la poche de son maire, tout est dit. Le chiffre est souverain; il n'y a qu'à compter.

La liberté ne projette encore sur le monde qu'une obscure clarté, des rayons pâles, comme ceux de la lune. Comme la lune, avant de resplendir dans tout son éclat, elle n'aura brillé que par quartiers. Elle s'est montrée d'abord sous la forme de l'indépendance nationale; plusieurs peuples se sont crus libres tant que l'oppression qu'ils subissaient ne venait pas de l'étranger. Puis, on a vu en elle la lutte des différentes classes, des divers partis au sein du même État, se disputant la prépondérance. Quand Catilina disait à ses complices : « La voilà, la voilà, cette liberté que vos vœux ont si souvent réclamée! » il entendait le pouvoir de dépouiller les nobles et les riches. En Grèce et dans les temps modernes, la liberté est entrée dans sa troisième phase; outre l'indépendance nationale et la lutte des partis, elle est apparue comme le gouvernement de la nation par elle-même ou par ses représentants. Mais quand verrons-nous le disque se remplir tout entier? Quand verrons-nous enfin que la liberté est plus encore que tout cela, et que sa plénitude est le gouvernement de chacun par soi-même?

Le système des majorités a montré ce qu'il contient; nous savons

Digitized by Google

que plus la majorité est puissante et sûre de son empire, plus elle est dure à la minorité. Elle l'est d'autant plus qu'elle n'a pas de scrupule et ne conçoit aucun doute sur ses droits de souveraineté. Les rois absolus n'avaient d'autres règles que leurs caprices ; mais souvent leur conscience leur a fait sentir qu'ils devaient faire quelque chose pour leurs peuples, et qu'après tout, si Dieu les avait mis sur le trône, c'était un peu pour cela. La majorité ne connaît pas d'autre devoir que celui de se contenter elle-même. Elle n'a ni crainte, car elle a pour elle les gros bataillons, ni responsabilité, car les actes auxquels tout le monde concourt n'engagent personne. Ne comprenant que la plus grande partie de la nation, et non la nation tout entière, elle se croit le droit d'opprimer l'autre partie. Nous dirons plus : la majorité s'opprime elle-même, car son empire est le gouvernement de chacun de ses membres par tout le reste. La société, prise collectivement, exerce ainsi un pouvoir très-étendu sur les individus dont elle se compose; et ce qui rend cet empire excessif, c'est que sous le règne des majorités l'État et la société ne font qu'un. Sous les dominations les plus absolues, la société se rangeait, du moins quelquefois, du côté des individus, et les couvrait de son ascendant, comme cela s'est vu au dix-huitième siècle; mais quand le nombre gouverne, l'État et la société, appuyés l'un sur l'autre, sont entraînés plus facilement, par la force que leur donne leur union, à méconnaître les conditions, les circonstances, les cas où leur puissance n'est plus légitime. Tous deux empiètent sur le domaine de la liberté personnelle et du for intérieur; les peines qu'édicte la société sont moins fortes, mais en revanche, comme le fait observer M. Mill, son blâme, sa réprobation, « pénètre bien plus avant dans les détails de la vie et enchaîne l'âme elle-même. » Aussi jalouse que l'État, elle impose ses idées et ses usages, elle est ennemie de tout homme qui cherche à échapper à ses coutumes et ne se conforme pas à l'opinion; elle oblige tous les caractères à se modeler sur celui qu'elle s'est fait. La société a ses passions, ses goûts, ses sentiments, et surtout ses intérêts : ce sont ces règles qu'elle choisit pour décider ce qui est louable et ce qui est blâmable; ses préférences et ses aversions deviennent les fondements de sa morale.

Ainsi l'individu a pour ennemis et l'État et la société. Réduit à ses seules ressources, à son caractère propre, à son énergie isolée, il a contre lui et la puissance législative des assemblées, et la puissance

Digitized by Google

administrative de l'État, et la pression continuelle de la société; n'obtenant guère, à travers les révolutions, que des changements de maître; toujours soumis à la contrainte, au nom de l'État, au nom du roi, au nom de la religion, au nom de la société. Dans les anciennes républiques, toute la conduite privée était réglée par l'autorité, qui trouvait dans la discipline des corps et des âmes son plus grand intérêt, et les plus grands philosophes étaient de cet avis. Les sociétés se sont modifiées et renouvelées. Vainement l'individu a-t-il espéré une plus grande étendue d'action en passant d'une forme de gouvernement à une autre, de la monarchie à la république, de la république à la monarchie. Saint Laurent éprouvait du soulagement à être tourné tantôt sur le côté gauche, tantôt sur le côté droit; en était-il moins grillé?

Il ne suffit donc pas qu'une nation dispose de son gouvernement. La liberté demande quelque chose de plus; elle demande qu'on reconnaisse une vérité trop peu accréditée : c'est que les peuples ont besoin de limiter leur pouvoir sur eux-mêmes. Tel est le principe qui appelle aujourd'hui l'attention des penseurs, la question dont « la présence secrète, dit M. Mill, se manifeste dans toutes les controverses pratiques de notre siècle, » et qu'il est utile de mettre en lumière. Déterminer la portion des affaires humaines sur laquelle doit s'étendre l'autorité du gouvernement, quelles que soient d'ailleurs ses origines, ses règles ou sa constitution, c'est la tâche la plus actuelle de la philosophie politique. Aussi peut-on dire qu'on verra peu à peu les esprits se partager entre deux grands partis ou plutôt entre deux doctrines, dont l'une veut exagérer les attributions de l'État et a pour terme extrême certaines écoles socialistes; dont l'autre, sans resserrer outre mesure ces mêmes attributions, sans remonter jusqu'à l'axiome de Fichte, que « le but du gouvernement est de rendre le gouvernement superflu, » aimera, défendra l'indépendance des particuliers, et s'efforcera d'agrandir autour de chaque homme le cercle que ne doit franchir aucun gouvernement monarchique, oligarchique ou républicain.

La seule liberté vraiment digne de ce nom est celle de chercher son bien à sa propre façon. Liberté d'opinion et de conduite, liberté d'exprimer et de publier son sentiment, liberté de s'unir pour tout objet qui soit inoffensif à l'égard d'autrui; être l'unique gardien de la santé de son corps, de son esprit et de son âme : « Aucune société n'est libre, dit énergiquement M. Mill, quelle que puisse être la forme de

Digitized by Google

son gouvernement, si ces libertés n'y sont pas, à tout prendre, respectées; aucune n'est tout à fait libre si ces libertés n'y sont pas établies absolument et sans réserve. »

On se tromperait grandement si l'on voyait dans cette revendication de l'indépendance individuelle une doctrine purement anglaise. Quelques personnes sans doute ne sont pas encore tellement converties au libre échange qu'il soit inutile de prévenir leur erreur, et d'empêcher leur méfiance de se prononcer mal à propos contre un produit étranger, contre une opinion importée. La liberté anglaise est, comme le disait Henri Heine, « une liberté anglo-historique. » Celle que recommande M. Stuart Mill ne saurait être une intruse dans le pays où la *Déclaration des droits de l'homme* a été proclamée.

Quand Armand Carrel disait : « Il faut qu'il n'y ait plus nulle part de pleins pouvoirs en disponibilité, propres à passer de main en main, d'un gouvernement à un autre, d'une cour à une multitude, » ne réclamait-il pas l'indépendance des particuliers à l'égard d'un État qui reste le même au milieu des changements de gouvernement? On peut donc, après avoir constaté la priorité d'Armand Carrel, citer, sans encourir l'accusation d'anglomanie, l'observation toute semblable de M. Mill : « En France, le public, accoutumé à attendre que l'État fasse tout pour lui, ou du moins à ne rien faire de lui-même sans que l'État lui en ait non-seulement accordé la permission, mais indiqué les procédés, le public, disons-nous, tient naturellement l'État pour responsable de tout ce qui lui arrive de fâcheux, et, si sa patience se lasse un jour, il se soulève contre le gouvernement et fait ce qu'on appelle une révolution : sur quoi quelqu'un, avec ou sans l'aveu de la nation, s'empare du trône, donne ses ordres à la bureaucratie, et tout marche à peu près comme devant, la bureaucratie n'étant pas changée et personne n'étant capable de prendre sa place. » Un Français a fait la même remarque. « Nous avons vu plusieurs fois de nos jours, dit M. de Tocqueville dans le volume de ses *Œuvres et Correspondance inédites*, l'administration survivre au gouvernement qui la dirigeait... La cause en est qu'aujourd'hui, en France, l'administration proprement dite forme dans l'État, et en quelque sorte en dehors du souverain, un corps particulier qui a ses habitudes spéciales, ses règles propres, ses agents qui n'appartiennent qu'à elle, de telle façon qu'elle peut, pendant un certain temps, présenter le phénomène d'un corps qui marche après que la tête en est séparée... Cette puissante machine

Digitized by Google

rend tout à la fois les révolutions plus faciles à faire et moins destructives. »

C'est pourquoi la France s'était mise au régime des révolutions périodiques. Aussi les gens d'humeur paisible, qui n'aiment pas ce régime de fièvres intermittentes et de violences à échéance variable, doivent-ils désirer que la machine soit moins puissante; si assurés qu'ils puissent être aujourd'hui qu'ils ne verront plus de révolutions, ils le seraient plus encore si les révolutions devenaient moins faciles à faire. Voilà tous les amis de la paix intéressés à l'éclosion de la liberté individuelle. Ceux qui appellent sur toutes choses l'intervention du gouvernement compromettent, pour une fausse apparence d'ordre et de régularité, leur sécurité à venir. Les révolutions seront difficiles à faire le jour où elles seront à la fois destructives et inutiles.

Elles seront inutiles quand chacun pourra faire lui-même ce qu'il demande que l'État fasse pour lui. Ceux-ci veulent que l'État agisse de telle façon, ceux-là de telle autre; le jour où ils agiront eux-mêmes de la façon qu'il leur agréera, personne n'aura plus de profit avouable à changer le gouvernement. En Angleterre, l'autorité est respectée parce qu'elle se borne aux actes nécessaires; on n'en sent pas le joug, mais seulement les bienfaits.

On voit par là si la question manque d'intérêt, si les conservateurs intelligents doivent l'accueillir avec indifférence. Ils ne pourraient répondre qu'ils ne savent où l'étudier. La nouvelle école grandit en importance, non-seulement par le nombre sans cesse croissant de ses adeptes, mais surtout par le mérite et l'éclat des travaux qu'elle inspire. De jour en jour elle s'affirme plus nettement, éclaircit et coordonne ses conclusions dans un système plus compréhensif, et sort de la pure théorie. Ce n'est plus une thèse, mais une doctrine qui rédige son *Credo*. Vers l'époque où M. Jules Simon faisait paraître en France son remarquable ouvrage sur *la Liberté*, M. Stuart Mill écrivait le sien. Nos lecteurs l'ont déjà vu cité dans la profonde étude de M. Laboulaye qu'a publiée la *Revue Nationale* [1]; mais comme on vient de le traduire en français, ce nous est une heureuse occasion d'appeler de nouveau leur attention sur une œuvre si excellente. Notons d'abord que l'illustre auteur des *Principes d'économie politique*, l'habile dialecticien dont le *Système de logique* vient d'être

1. Livraison du 25 novembre 1860.

analysé par la vigoureuse pénétration de M. Taine, s'y prononce avec plus de netteté qu'il n'avait fait auparavant contre la tutelle administrative. Dans ses deux volumes d'économie politique il contredisait volontiers ceux qui veulent alléger le plus possible la besogne de l'État; dans son volume sur *la Liberté* il se range de leur côté avec une décision qui le rend digne d'être leur chef. Voilà donc un des plus éminents penseurs de l'Angleterre qui a sondé tous les mystères de l'esprit humain, approfondi toutes les questions sociales, scruté tous les problèmes économiques et politiques, et qui, à mesure qu'il réfléchit, étudie et médite, condamne sur un plus grand nombre de points l'intervention de l'État et de la société. C'est là un enseignement qui a bien sa valeur. Aussi doit-on aborder son livre avec un certain respect, ne fût-ce que pour montrer à son traducteur l'exemple d'un sentiment qu'il n'a pas, ce nous semble, suffisamment éprouvé.

II

La liberté n'est pas un plaisir; c'est une peine et un honneur; c'est surtout un devoir. Dire que chacun doit vivre comme bon lui semble et arranger sa conduite selon son caractère, quand bien même ses semblables la trouveraient sotte, mauvaise ou fausse; qu'il doit être libre dans ses goûts, ses pensées, ses inclinations, ses sentiments sur tout sujet, sans en être empêché tant qu'il n'offense pas la liberté d'autrui; proclamer la souveraineté de l'individu sur lui-même, comme complément ou correctif de la souveraineté nationale : cela, au premier abord, n'a rien qui puisse paraître désagréable à personne; nombre de gens répondront qu'ils ne demandent pas mieux. Faites-leur observer cependant que, si leurs résolutions sont libres, ils les prennent à leurs risques et périls; qu'ils devront s'aider eux-mêmes, c'est-à-dire n'être aidés que par le ciel et non par l'État; que, pour accommoder leur vie à leur caractère, il faudra d'abord qu'ils s'en donnent un; que, n'étant pas dirigés, ils devront acquérir, pour se diriger eux-mêmes, de nombreuses qualités, toutes celles, du reste, qu'ils prêtent ou qu'ils demandent à l'État : jugement, activité, observation pour voir, raisonnement pour prévoir, discernement pour décider, fermeté et empire sur soi-même pour s'en tenir à sa décision délibérée. Faites-leur observer que la liberté impose la nécessité de s'instruire, de s'éclairer, de choisir les bons guides, de distinguer les bons

exemples, et que, s'ils se trompent, ils n'auront plus la consolation de se plaindre de qui que ce soit : vos sectateurs vous quitteront bientôt; ils ne veulent pas d'une liberté si laborieuse. Il ne suffit donc pas d'énoncer une règle générale, que rejetteront les premiers ceux-là même qui les premiers l'auront acceptée; il faut encore prouver qu'elle est bonne, juste, morale, et la déduire d'un principe.

Pour M. Stuart Mill, ce principe, c'est l'utilité. Il néglige, dit-il, tout avantage qu'il pourrait tirer des notions abstraites du droit. C'est sur l'utilité seule que reposent ses arguments. Il est utile que l'État et la société s'abstiennent. L'espèce humaine gagne plus à laisser chaque homme vivre comme bon lui semble qu'à l'obliger de vivre comme les autres hommes le trouvent bon.

Nos facultés nous ont sans doute été données pour recevoir développement et culture. Si une partie de nous-mêmes ne peut s'épanouir faute d'air et de liberté, non-seulement nous manquons d'accroissement, mais nous subissons une diminution. On n'exerce pas assez ses facultés tant qu'on n'a pas le choix de le faire de la manière qui vous paraît préférable; si l'exercice est nécessaire aux muscles pour augmenter leur force, il ne l'est pas moins à l'intelligence et au cœur pour s'élever et s'élargir. Mais bien des gens se résignent à la médiocrité de leur cœur et de leur intelligence; et peut-être, si vous leur donniez la direction d'eux-mêmes, en useraient-ils avec une excessive sobriété. Eh bien! pour ceux-là même il importe qu'on puisse se servir sans obstacle de la liberté; car d'autres s'en serviront, et tout le monde en retirera un bénéfice commun.

Qui peut faire des inventions, découvrir des vérités nouvelles, entrer en de nouveaux essais, combattre et dissiper des erreurs, montrer du goût, de la hardiesse, faire acte non-seulement de science, de talent, mais de vertu et de dévouement, sinon celui qui, à un moment donné, ne se modelant plus sur les exemples qui l'entourent et les habitudes générales, ne prend conseil que de lui-même? Donnez aux hommes plus d'occasions de faire preuve d'originalité, il s'en trouvera un plus grand nombre pour vous indiquer de nouveaux progrès, dévoiler de nouvelles perspectives, et doter l'espèce humaine de nobles conquêtes. A l'heure qu'il est, le monde sans doute n'a pas atteint la perfection : n'empêchez donc personne de faire pour son propre compte des expériences dont vous profiterez, si elles sont heureuses. N'y eût-il même rien de nouveau à essayer et à inventer, eussions-nous dès aujourd'hui rencontré en toutes choses les meilleures

Digitized by Google

pratiques, nous serions encore en danger de les voir dégénérer, de nous y conformer machinalement et d'en perdre le sens. Ce qui peut seul conjurer ce danger, c'est une succession toujours renaissante d'hommes qui, les examinant et les suivant librement, en confirment l'excellence par des preuves et des adhésions sans cesse renouvelées, et secouent assez vivement le flambeau de la civilisation pour l'empêcher de s'éteindre dans l'immobilité.

Quelque nécessaire, quelque utile que soit l'instruction des livres et des écoles, elle ne suffit pas pour enseigner la conduite de la vie ; elle n'est qu'un des moyens du perfectionnement des facultés ; mais il est d'autres conditions d'une égale importance : l'exercice des forces actives de l'âme, le travail, la recherche des moyens, le contrôle sur soi-même ; et les difficultés de la vie en sont le stimulant naturel. « Une population, dit M. Mill dans ses *Principes d'économie politique*, qui n'a pas coutume d'agir spontanément, qui attend de son gouvernement des ordres, une direction, une impulsion sur tout ce qui n'est pas affaire d'habitude et de routine, ne jouit que de la moitié de ses facultés. »

Un gouvernement ne peut enfermer dans son sein, enrôler à son service tous les talents en tout genre. En excluant ou en remplaçant l'action des particuliers, il substitue sa manière de faire « à l'infinie variété des méthodes qui seraient essayées par un certain nombre de personnes également capables et tendant au même but ; concurrence infiniment plus favorable au progrès que tout système uniforme. »

Dans l'ancienne France, la législation était animée d'un esprit réglementaire et tracassier qui multipliait, comme à plaisir, les restrictions imposées aux manufactures. Roland, le ministre girondin, avait vu, pendant nombre d'années, chaque semaine et quelquefois dans une seule matinée, couper en morceaux jusqu'à cent pièces d'étoffe ; d'autres confisquées, d'autres brûlées en place publique aux jours et heures de marché, d'autres attachées au carcan avec le nom du fabricant. Il avait vu tout cela à Rouen, et ces exécutions étaient ordonnées par les règlements ou par des ordonnances ministérielles. « J'ai vu, dit-il encore, faire des descentes chez des fabricants, avec des bandes de satellites, bouleverser leurs ateliers, répandre l'effroi dans leur famille, couper les chaînes sur le métier, les enlever, les saisir, assigner, ajourner, faire subir des interrogatoires, confisquer, amender, les sentences affichées, et tout ce qui s'ensuit, tourments,

Digitized by Google

disgrâces, honte, frais, discrédit. Pourquoi? pour avoir fait des pannes en laine, qu'on faisait en Angleterre, et que les Anglais vendaient partout, même en France, et cela parce que les règlements de France ne faisaient mention que de pannes en poil! » Un pareil régime industriel ne pourrait plus s'appliquer même dans les pays les moins éclairés de l'Europe. L'exercice de la liberté, quoique restreint, a prouvé surabondamment que, dans l'industrie, plus les intéressés sont libres d'agir sans le contrôle de la loi ou l'intervention d'un fonctionnaire public, mieux sont faites les affaires. Pour la conduite des intérêts moraux et intellectuels, l'épreuve serait aussi satisfaisante. Supprimez les restrictions; les conséquences seront aussi merveilleuses.

Mais nous n'en sommes pas là. La liberté du commerce et de l'industrie ne nous a elle-même qu'à demi-convaincus de son excellence. On prétend que le peuple français est logique; il ne l'est guère en ce point. Rien n'est admirable, quand on y songe, comme la régularité quotidienne de l'approvisionnement d'une ville comme Paris, habitée par quinze cent mille âmes; approvisionnement qui n'est jamais ni excessif ni insuffisant, et qui pourtant n'a d'autre règle, d'autre point d'équilibre que le besoin des habitants et l'intérêt des producteurs. L'administration la plus intelligente; la plus active, armée de tous les moyens de compression et de réglementation, serait-elle jamais parvenue à une telle exactitude? Voilà qui paraît concluant. En ce moment même, cependant, on projette l'installation aux portes de Paris d'un marché aux bestiaux. Parmi nos administrateurs, les uns veulent en ouvrir librement l'accès à l'industrie privée; mais d'autres demandent que la municipalité se charge d'acheter la viande pour la revendre aux Parisiens. Ils sont séduits par l'image grandiose de la ville exerçant le commerce de la boucherie et se créant un gigantesque étal. Dernièrement on annonçait que l'État, qui se charge déjà de nous confectionner des chevaux, allait se faire seul fabricant des allumettes chimiques. Et personne n'est choqué. Si, en dépit de tout, nous ne sommes pas de chauds partisans de la liberté de l'industrie et du commerce, comment éprouverions-nous une passion bien vive pour la liberté de discussion, la liberté religieuse, la liberté municipale, la liberté d'enseignement, et quelques autres?

Nos vieilles prédilections sont encore pour le régime de la tutelle; l'expérience, notre raison y sont peut-être contraires, mais nos habitudes, nos goûts y inclinent. Nous sommes comme les Chinois : il nous

Digitized by Google

faut des mandarins, et plus nous en avons et plus ils s'occupent de nos affaires, plus nous croyons qu'elles seront bien faites. Les corps de l'État hiérarchisés, ornés, selon le degré, de boutons différents, voilà un système qui nous agrée; sommes-nous donc des Chinois? Pas tout à fait; on nous calomnie un peu en nous qualifiant ainsi. Nous sentons bien que le mandarinat nous ferait vieillir dans une enfance éternelle, et que, sans correctif, il pétrifierait notre société. Or, ce correctif que nous cherchons, ne voulant pas être pétrifiés, ce n'est pas la liberté; non, nous avons une autre recette : c'est un souverain, un ministre, quelqu'un qui secoue, pousse, fasse marcher l'énorme machine, qui la fasse sortir de la routine, et qui s'avance en la forçant de le suivre. Celui-là peut nous faire accepter ses commandements; dès qu'il agit à notre place, nous y prêtons les mains, et s'il veut bien ne pas trop nous malmener, c'est pure modération de sa part. Nous ressemblons à cette femme d'ouvrier, qui, étant battue rudement par son mari, admirait la vigueur des coups, et disait avec orgueil : « Comme il est fort! »

La durée de cette méfiance contre les libertés individuelles doit avoir une cause. Elle n'est pas dans le souvenir d'époques agitées où la liberté n'existait pas, la liberté individuelle moins que toute autre. Cette cause, c'est qu'en France, ce n'est pas toujours par la liberté que le progrès s'est accompli. Si le progrès est le but où nous devons tendre, notre histoire nous prouve que la liberté n'en est pas le seul instrument. L'erreur de l'ancien libéralisme était de voir dans le progrès l'idéal absolu des sociétés; aussi admirait-il Richelieu; aussi Voltaire, le premier des libéraux, a-t-il écrit le *Siècle de Louis XIV;* aussi avons-nous lu jusqu'à des apologies de la Terreur; aussi les libéraux de la Restauration associaient-ils à leurs espérances les souvenirs du régime impérial; aussi les libertés parlementaires ont-elles médiocrement travaillé à l'avancement de leurs sœurs aînées, les libertés civiles. C'était toujours l'individu sacrifié au bien de l'espèce. Tant donc qu'on invoquera l'utilité comme le plus grand argument en faveur de la liberté, on risque de rencontrer en France une demi-incrédulité. Pour un Français, progrès et liberté ne sont pas deux termes étroitement unis. Pour un Anglais, c'est différent. Ç'a été le bonheur de l'Angleterre que le progrès s'y soit toujours fait par la liberté.

Cependant, un penseur comme M. Mill, qui réunit l'élévation à la sagacité, devait reconnaître que l'un peut être séparé de l'autre :

Digitized by Google

« L'esprit de progrès n'est pas toujours, dit-il, un esprit de liberté, car il peut vouloir imposer le progrès à des gens qui ne s'en soucient pas; et l'esprit de liberté, quand il résiste à de semblables efforts, peut s'allier localement et temporairement avec les adversaires du progrès; mais l'unique source infaillible et permanente du progrès est la liberté, puisque, grâce à elle, il peut y avoir autant de centres indépendants de progrès qu'il y a d'individus. » Disons plus exactement que le véritable progrès, le seul qu'il faille poursuivre, ce n'est pas tant le progrès extérieur de telle ou telle institution, qu'on le doive à l'État, à la société ou aux individus, que le progrès intérieur de chaque homme, le développement de ses facultés, l'agrandissement de son intelligence, l'élargissement de son cœur, toutes choses que la liberté seule peut donner. Faire des hommes, c'est-à-dire les laisser se faire, laisser naître et se multiplier les *personnalités*, comme disent les Allemands, voilà le grand progrès, et l'on peut ajouter : si nous accomplissons celui-là, tous les autres nous viendront par surcroît.

Quand M. Mill nous dit : « L'utilité est la solution suprême de toute question morale; mais ce doit être l'utilité dans le sens le plus étendu du mot, l'utilité qui se fonde sur les intérêts permanents de l'homme considéré comme être progressif, » on reconnaît là le goût des Anglais pour la doctrine de l'intérêt bien entendu. Ils sont toujours les disciples de Locke. Là où M. Mill parle des « intérêts permanents de l'homme considéré comme être progressif, » un Français parlerait des droits naturels. M. Mill n'invoque pas les droits, parce que les Anglais ne comprennent guère sous ce terme que les droits positifs, les droits acquis; mais pour nous, qui entendons plus volontiers par ce mot les droits naturels, nous sommes plus à l'aise. Nous sommes plus spéculatifs que pratiques, et parfois nous en portons durement la peine; mais notre goût pour l'abstraction, pour les idées générales, a du moins éclairci certaines notions, fixé le sens de certains mots, et notre langage en est plus clair.

Chaque homme, selon M. Mill, doit avoir la permission de tout faire, *hormis ce qui est nuisible à autrui*. La restriction est un peu vague; cependant, s'il est important d'être précis, c'est dans la détermination des bornes qui doivent restreindre ma liberté. Si j'établis une boutique près de celle de mon voisin pour y vendre les mêmes denrées, je lui suis nuisible; si, dans un concours, je l'emporte sur mes rivaux, je suis nuisible à celui que mon succès a empêché de

Digitized by Google

réussir. On ne doit pourtant pas m'interdire de faire concurrence à autrui. Pourquoi? Il n'y a pas deux façons de l'expliquer : c'est que, par ce fait, bien que je lèse les intérêts d'un autre, je ne viole pas son droit.

Du reste, chez M. Stuart Mill, la notion de l'utilité est si compréhensive, que le droit s'y trouve contenu; mais ce n'est pas assez d'analyser les idées de M. Mill, nous devons encore chercher à les franciser. Peut-être ne serait-ce pas trop s'écarter de sa doctrine que de lui donner cette formule, plus nette pour des Français, quoique plus obscure pour des Anglais ou des Allemands : l'État est protecteur des droits, et non des intérêts.

III

Dans la politique extérieure, le gouvernement défend les intérêts de la nation; mais, dans son administration intérieure, il doit se défier, comme d'un entraînement funeste, du désir d'être utile. Il n'a pas pour fonction d'agir à la place des particuliers ou de les faire agir dans un sens déterminé; sa fonction, c'est uniquement de mettre chaque citoyen dans les meilleures conditions possibles pour agir à son gré, et de lui assurer l'usage de toutes les libertés. S'il est chargé de maintenir la sécurité et l'ordre public, c'est afin de préserver mes droits des violations qu'ils pourraient recevoir. Mais du moment qu'il les limite, il manque à son rôle.

Ce principe condamne tout système préventif. Le gouvernement n'est pas autorisé à borner mon droit par la prévoyance des atteintes que je porterai peut-être aux droits d'autrui. Il doit punir les torts commis, non prévenir les torts possibles ou même probables. Ses mesures sont purement coercitives. La crainte des torts éventuels doit être supportée pour l'amour d'un bien supérieur, pour l'amour de la liberté.

De même, les droits éventuels ne doivent pas être sacrifiés aux droits certains. Sur la question de la liberté des mariages, nous sommes en désaccord avec M. Stuart Mill. Préoccupé des droits à venir des enfants qui naîtraient d'un mariage contracté entre deux indigents, M. Mill voudrait qu'on ne puisse se marier si l'on ne prouve d'abord que l'on a des ressources suffisantes pour élever des enfants. Cette mesure a été adoptée dans quelques pays d'Europe; mais ont-ils lieu de s'en applaudir? Qu'y gagne la moralité pu-

Digitized by Google

blique? Ces pays sont peuplés d'une foule d'honnêtes gens à qui l'on ne parle jamais de leurs pères. La justice en souffre comme la morale; car vous violez un droit, vous supprimez une liberté. Quel droit est plus sacré, quelle liberté plus respectable que celle de doubler sa vie en s'associant une compagne? Vous parlez des droits des enfants; mais qui vous dit que leur présence, l'ardent désir de subvenir à leurs besoins, les inspirations de l'amour paternel ne donneront pas plus d'activité et plus d'esprit de ressources, ne feront pas gagner des salaires plus élevés, ne commanderont pas une épargne plus rigoureuse à ces parents qui aujourd'hui ont peine à se soutenir eux-mêmes? D'ailleurs, leur mariage ne peut-il être stérile? Entre les droits d'êtres certains et vivants et ceux d'êtres incertains dont la naissance est problématique, c'est pour les premiers qu'il faut opter. Les seconds sont bien vagues. Le droit est inséparable de l'individu; il fait même partie de lui aussi étroitement que son âme est liée à son corps; mais il ne saurait lui être antérieur, ni exister quand il n'existe pas.

Il appartient à l'État de me protéger non-seulement contre la violence, mais encore contre la fraude, et de préserver ma liberté des piéges qu'on peut lui tendre. Pour la rédaction des contrats, il imposera des règles, des formalités, des formules, des certificats de témoins, etc.; ce sont des précautions contre la mauvaise foi. Il demandera des preuves de capacité aux médecins, aux professeurs. Il exigera des grandes compagnies d'industrie et de commerce une certaine somme de publicité et de garanties. Il défendra enfin ma liberté contre moi-même, annulant tout contrat par lequel je me vendrais à un autre comme esclave, ou par lequel je m'engagerais à quelque action que réprouvent les bonnes mœurs, pour me conserver toujours entières, même malgré moi, les deux libertés les plus essentielles, celle d'être libre et celle de ne pas faire un acte immoral.

A la protection de mes droits, à la défense de mes libertés se bornent les obligations et les pouvoirs de l'État. Mais s'il peut, par sa propre initiative, se rendre utile d'autre façon, pourquoi le lui interdire? Ce serait pousser trop loin le purisme théorique. A cet égard on peut, ce semble, établir une règle précise. Tout ce que fait l'État pour régler, en leur lieu et place, les intérêts des particuliers est nuisible ou fâcheux, par cela seul qu'il les dispense d'un soin qui les regarde et d'un souci qui stimulerait leurs facultés; mais il peut, il doit, dans la mesure de ses ressources, agrandir leur

Digitized by Google

sphère d'action, leur fournir les moyens d'exercer librement leurs droits. Le droit d'aller et de venir est un droit élémentaire, si élémentaire qu'il a paru superflu et ridicule de l'inscrire dans une constitution : l'État doit faire des routes pour que ce droit puisse s'exercer. Cependant si des particuliers s'offrent pour faire la route, l'État doit se retirer devant eux, en s'assurant qu'ils la feront aussi bien que lui. Une compagnie s'offrant pour construire un chemin de fer, l'État doit la laisser faire, et ne plus intervenir qu'au nom de la sécurité publique, ou ne lui imposer d'obligations que dans une mesure proportionnelle aux subventions dont il l'a gratifiée. L'État doit creuser des ports, améliorer les voies navigables, pour assurer aux particuliers l'exercice du droit d'échange, du droit de faire le commerce; il doit construire des phares pour assurer la sécurité de ses côtes. Il doit encourager les sciences et les arts, dont les progrès ne peuvent venir que des efforts individuels. Il a le droit de distribuer des récompenses à ceux qui par leur mérite personnel se sont distingués de leurs semblables. Par là, il est vrai, l'État peut manifester des préférences, ne pas rester neutre entre les citoyens, donner une impulsion dans tel sens plutôt que dans tel autre; mais l'opinion publique n'est pas forcée de ratifier ses choix. Chapelain fût-il le mieux renté de tous les beaux esprits, le fût-il plus que Corneille et Racine, ceux-ci n'en sont pas moins de grands poëtes, et Chapelain décoré reste Chapelain comme devant.

L'État doit battre monnaie pour dispenser les particuliers du pesage, de la vérification, et leur épargner un temps précieux; il doit établir, pour la même raison, des étalons de poids et mesures. Il doit surtout aider, faciliter toutes les informations, tous les moyens d'appréciation. Il n'y a de liberté que dans les résolutions éclairées; dans les ténèbres, on n'a pas la liberté de la marche, l'incertitude la supprime. La connaissance de tout ce qu'il peut être important d'apprendre, la publicité est une garantie, une sécurité pour les particuliers. Savoir si la guerre est en hausse ou en baisse, c'est acquérir des motifs déterminants pour agir ou rester inactif; mais si l'on ne sait rien, on aime mieux ne rien faire qu'agir au hasard.

On voit que l'État, dans ce système, est encore fort occupé, mais il ne l'est que pour ouvrir un champ plus vaste à l'activité, à la liberté des citoyens. Il ne doit ni protéger une industrie aux dépens d'une autre, ni faire des lois contre l'usure, ni créer des monopoles, ni signer des concordats, ni s'arroger l'enseignement, ni professer des

opinions et des doctrines officielles et y soumettre les citoyens par des moyens législatifs, etc., etc.

Est-il besoin qu'une société soit mûre pour qu'il soit opportun de tempérer l'action de l'État, de la renfermer dans les justes bornes? Dirons-nous avec M. Mill que tant qu'une nation n'est pas capable d'aller au progrès par la conviction ou la persuasion, elle n'a de ressources que dans l'obéissance à un Akbar ou à un Charlemagne, si elle a le bonheur d'en trouver un? C'est là un aveu excessif, imprudent même; car voyez : M. Dupont White en triomphe et l'oppose à M. Mill. On pourra toujours estimer qu'une nation ou une partie de nation est encore incapable; la maturité que nous attendons n'est jamais à son terme, car elle sera plus grande demain qu'aujourd'hui. Écoutons plutôt Macaulay, le publiciste le plus digne d'être placé à côté de son compatriote M. Mill : « On entend quelquefois, dit-il, répéter, comme une proposition évidente par elle-même, qu'aucun peuple n'a droit à être libre tant qu'il n'a pas été instruit à faire bon usage de la liberté. Maxime digne de ce pauvre insensé qui avait résolu de ne jamais entrer dans l'eau avant d'avoir appris à nager. S'il faut que les hommes attendent la liberté jusqu'à ce qu'ils soient devenus bons et sages sous le despotisme, ils peuvent vraiment attendre toujours. »

Ne soyons pas dupes d'une illusion que produit l'intermittence du progrès, accompli par les rares apparitions des hommes de génie. Supposons que, depuis quelques siècles seulement et sans remonter à l'origine du monde, tous les gouvernements eussent d'abord appliqué les principes qu'ils devraient suivre aujourd'hui, n'employant la contrainte que pour établir la sécurité des hommes à l'égard les uns des autres, traçant des routes, creusant des ports, élevant des phares, publiant des renseignements, récompensant les efforts personnels : niera-t-on que les sociétés, si naissantes qu'elles fussent, auraient trouvé en elles-mêmes et développé tôt ou tard, mais assez rapidement, sous l'impulsion libre de leurs membres, des éléments d'activité, et qu'elles seraient beaucoup plus avancées qu'aujourd'hui? Akbar et Charlemagne eussent été inutiles ou plutôt devancés. Commencer par la liberté, protéger les droits de tous et laisser à chacun le soin de ses intérêts, c'était trop simple sans doute pour que l'humanité entrât d'abord dans cette voie; mais c'eût été, de tout temps, désirable. Ce qu'on dit des sociétés primitives, on le dit encore aujourd'hui des classes ouvrières. Aux unes comme aux autres peuvent s'ap-

Digitized by Google

pliquer ces nobles paroles de M. Mill : « Quiconque estime la liberté à sa juste valeur ne consentira jamais à ce qu'elles soient gouvernées comme des enfants ou des sauvages, à moins qu'on n'ait épuisé tout en vain pour les former à la liberté et qu'on n'ait obtenu la preuve définitive qu'elles ne peuvent être gouvernées que comme des enfants. » Si l'on avait autrefois tout épuisé, non pour les asservir, mais pour les former à la liberté, l'épreuve aurait réussi. *Dis aliter visum!* L'humanité eût été trop heureuse.

IV

Abandonner à chacun la liberté de sa conduite, le laisser vivre comme il le trouve bon, c'est utile, c'est juste, c'est opportun, et ajoutez ce point : c'est moral.

Instincts, désirs, impulsions, éléments inférieurs, mais ardents, de la vie humaine, portion d'animalité que doit pétrir et transformer la volonté, est-il désirable qu'une puissance extérieure vous comprime, vous étouffe, vous anéantisse, et brise du même coup le ressort de la volonté devenue inutile? Nous savons que vous pouvez porter les hommes vers le mal, et c'est pourquoi il est nécessaire d'élever autour des droits d'autrui un rempart inexpugnable à vos emportements; mais nous savons aussi qu'en vous est l'origine de toute énergie pour le bien, et que l'indolence, l'apathie, qui s'étale seule quand vous disparaissez, est l'incapacité de tout ce qui est honnête et beau. Ou plutôt vous ne disparaissez pas; on ne parviendrait à vous détruire qu'en détruisant l'homme même; mais lorsque vous êtes réglés et contraints par une force étrangère à celle de l'âme, tous les nobles fruits que vous pouvez porter se dessèchent; vous ne produisez plus que la médiocrité des caractères et la dépravation des mœurs. Ils l'ont bien prouvé, tous ces gouvernements qui se sont imaginé acquérir plus de stabilité en se passant de l'individu; ils l'ont prouvé, l'un après l'autre, par une double décadence, par la décadence des institutions et par la décadence des hommes. Les tristes ruines de l'empire romain ont parlé assez haut et nous avertissent éternellement. Sans la compression romaine, l'humanité n'aurait pas su dans quel abîme de bassesse et de dégoûtante servitude elle peut descendre quand elle laisse sacrifier l'individu. Gêné et violenté, l'individu se déprave, car il renonce à se diriger lui-même, et, perdant la notion de la liberté, chérit sous ce nom la

licence, l'anarchie, l'abandon de soi-même. Les devoirs sont oubliés quand les droits sont méconnus; c'est quand on a la plénitude de ceux-ci qu'on retrouve la conscience de ceux-là.

La tristesse qui nous envahit quand notre vie est rétrécie, restreinte, diminuée, est une mauvaise conseillère; mais elle est salutaire, cette joie que nous inspire la liberté, c'est-à-dire l'agrandissement de nous-mêmes. Est-ce là un bonheur aristocratique, dont la démocratie puisse se montrer jalouse? Visitez les quelques pays que la liberté individuelle habite depuis longtemps; parcourez certaines parties de la Grande-Bretagne, de la Suisse, de la Hollande, de l'Amérique septentrionale. Là, ouvriers, fermiers, laboureurs, puisent dans le sentiment de la dignité personnelle, dont tout le monde est capable, la gravité des mœurs, la persistance au travail, la hardiesse impassible, la sagesse pratique, l'esprit de liberté. Ce sentiment engendre-t-il l'égoïsme? Ah! l'égoïsme naît plutôt dans les pays où l'État dispense les particuliers de l'intelligence des intérêts communs. Depuis que, selon l'expression de M. Royer-Collard, toutes les affaires qui ne nous sont pas personnelles sont les affaires de l'État, qu'est devenue cette nation qui avait, au dire de Montesquieu, l'humeur facile, tant d'ouverture de cœur, de joie dans la vie? L'individu, faute d'expansion, a la fièvre de son intérêt privé; il méprise les droits d'autrui, ne connaît que sa profession, et dans sa profession, un but unique. S'il est trop *spécialisé*, prenez-vous-en à cette administration qui absorbe et centralise toute affaire collective.

Les hommes ne s'isolent pas volontairement. Croyez-vous que, si chacun est livré à soi-même, il y aura beaucoup d'hommes capables ou désireux de se créer une religion particulière, un système philosophique personnel, dont chacun serait l'unique inventeur et le disciple unique? Encore cette dissémination vaudrait-elle mieux que l'indifférence. Mais non; chacun s'approprierait par ses propres réflexions telle croyance, telle opinion qu'il rencontrerait autour de lui. *Propriè communia.* Dût-il adopter celle que professe le plus grand nombre, parce que, tout compte fait, il se fie au bon sens général, son assentiment réfléchi serait encore un acte personnel. L'individu a une famille, une commune, une éducation, une profession, des liaisons d'amitié : obstacles naturels à son isolement. Tirera-t-il quelque orgueil de son indépendance? Ne craignez rien : les difficultés, les mécomptes, les expériences se chargeront de lui enseigner l'humilité.

Digitized by Google

Que la société ne réclame pas l'obéissance au delà des justes limites. Le public n'a pas plus de goût que l'État pour les conduites distinctes, individuelles, et son intolérance est plus constante, plus tyrannique. La nouveauté, l'originalité du livre de M. Mill est surtout dans la revendication de la liberté de chacun contre les règles souvent fausses, souvent puériles, que lui impose la société. Habitant d'un pays où le joug de la loi est léger, où le joug de l'opinion est lourd, c'est à cette dernière qu'il s'attaque de préférence. La société, comme l'État, est armée, pour l'exécution de ses arrêts, de rigoureuses pénalités. Si l'on encourt son blâme, on s'en aperçoit à la froideur, au dédain, à la solitude qui se fait autour de soi. Et comme l'on a toujours besoin des autres, la répugnance que vous leur inspirez vous laisse languir, vous chétif; elle vous ferme non-seulement les portes, mais les escaliers que vous espériez gravir. La société a, comme l'État, un pouvoir qu'il est juste de limiter, et dont les attributions légitimes doivent être définies.

Elle impose ses coutumes, et, sous cette pression, nous agissons machinalement et uniformément. Comme Montaigne, nous suivons la coutume... parce que c'est la coutume. « Je n'ai rien d'extravagant dans ma conduite, disait-il, j'agis comme les autres... L'exemple et la commodité sont le contre-poids qui m'entraîne. » La société ne comprend pas pourquoi ses usages, dont elle est satisfaite, ne suffiraient pas à tout le monde; aussi regarde-t-elle l'originalité dans la conduite, la spontanéité, comme haïssable ou ridicule. « Je suis donc un original ? » disait un vieux garçon à sa gouvernante qui lui faisait d'importunes représentations. — « Ah ! monsieur, s'écria la gouvernante en levant au ciel ses yeux et ses bras, ne prononcez jamais ce mot-là ! »

C'est une chose merveilleuse que l'unanimité avec laquelle on procède aujourd'hui. Il y a comme un mot d'ordre que tout le monde attend, et que tout le monde suit quand il a été prononcé on ne sait où. Un livre se vend à cinquante exemplaires ou à cinquante mille, sans qu'on sache pourquoi; une pièce de théâtre qui n'a pas fait naufrage à sa troisième représentation arrive à la centaine. Personne ne va ici parce que personne n'y va; tout le monde se rend là parce que tout le monde s'y rend. Nous ne marchons que par masses et par foules. Faut-il admirer cet accord ? Nous en voyons la conséquence : il n'y a plus d'esprit public.

Selon Pascal, « certains auteurs, parlant de leurs ouvrages,

Digitized by Google

disent *mon* livre, *mon* commentaire, *mon* histoire, etc. Ils feraient mieux de dire : *notre* livre, *notre* commentaire, *notre* histoire, vu que d'ordinaire il y a plus en cela du bien d'autrui que du leur. » La plupart des gens ne devraient pas dire *mon* avis, *mon* sentiment, *ma* conduite, mais *notre* avis, *notre* sentiment, *notre* conduite. Ils ne devraient pas dire comme Descartes : *Je* pense, *je* suis, mais *nous* pensons, *nous* sommes. Tant ils montrent de facilité, que dis-je? tant ils mettent d'amour-propre à entrer dans les moules que fabrique la société pour y couler tous ses membres! Elle distribue d'une main indifférente des coups de ciseau à tous les rejetons qui croîtraient trop vivement, si sa vigilance ne prenait soin de les raccourcir. Ils grandiraient si bien en plein soleil! Mais elle les recouvre prudemment de son ombre maternelle.

Rien n'est beau à nos yeux comme une société où tout a été prévu, ordonné, arrangé selon des règles minutieuses, où les allées sont toutes ratissées dans le même sens, où toutes les plantes sont coupées à une hauteur voulue, où les arbres sont taillés méthodiquement, comme à Versailles :

O bassins, quinconces, charmilles,
Boulingrins pleins de majesté,
Où les dimanches, tout l'été,
Bâillent tant d'honnêtes familles!
. . . .
Tourniquets d'aimables buissons,
Bosquets tondus où les fauvettes
Cherchent en pleurant leurs chansons[1].

Ah! la séve est plus abondante, la végétation plus riche, il y a pour la société une plus grande plénitude de vie quand chacun de ses membres en a davantage, quand la diversité rompt librement, par mille fissures, l'épaisse croûte de l'uniformité. Si l'Europe a devancé dans les voies du progrès, si elle surpasse en science, en culture, en équité, en moralité, les autres continents, si elle n'a pas croupi dans la stagnation asiatique, à quoi en est-elle redevable, sinon à la variété des races qui se sont partagé l'empire vermoulu des Césars, aux dissemblances qui ont distingué dans son sein et les classes et les individus? De même qu'on ne trouve pas dans la nature deux feuilles

1. Alfred de Musset, *Poésies nouvelles.*

Digitized by Google

d'arbre exactement pareilles, il n'y a pas dans l'humanité deux hommes absolument semblables, et cette infinité des différences demande une variété infinie dans les manières de vivre. La société doit le comprendre; l'inconstance même de ses habitudes, les capricieux changements qui les renouvellent incessamment, prouvent qu'elle n'est infaillible ni en matière d'opinions, ni en matière de goût : d'où vient donc que le public regarde comme une énormité d'agir et de penser autrement qu'il ne fait?

Puisque la société a un pouvoir, qu'elle l'exerce dignement. Elle multiplie les prescriptions mesquines pour les détails insignifiants de la vie, et se relâche de ses rigueurs dans les choses importantes. On risque moins de lui déplaire en transgressant les règles de la probité qu'en manquant à des usages de pure convention. Tel

Qui dîne de la honte et soupe du scandale,

et qui n'en porte ou n'en portait que plus haut la tête, n'oserait pas se promener avec une cravate de couleur inusitée. La société a cependant un grand rôle à remplir. On aura beau faire de bonnes lois et en accroître le nombre, les habiles sauront toujours découvrir des différences entre la légalité et la justice; si la déloyauté est punie, les infractions à la délicatesse échapperont toujours aux tribunaux. C'est de la société que relèvent ces sortes de fautes. Son devoir n'est pas d'imposer à tous la monotonie des apparences extérieures, mais de faire du respect public la sanction des lois de l'honneur.

J'aime à croire que si l'État prodiguait moins ses règlements, ceux de la société seraient meilleurs, et que, si l'État manifestait plus d'amour de la liberté individuelle, la société suivrait son exemple. Tous deux prétendent représenter la civilisation; leur premier soin devrait être d'en comprendre le but, qui n'est autre que la création des individus. L'idéal grec est le développement de soi-même, l'idéal chrétien l'empire sur soi-même, l'idéal germanique la direction de soi-même. Au for intérieur viennent converger toutes les grandes doctrines de l'humanité. Elles élèvent l'individu; que nos institutions fassent comme elles!

Avant de laisser la parole à M. Stuart Mill, M. Dupont-White la prend pour lui-même et en use longuement. D'ordinaire, un traducteur est un admirateur et un disciple; M. Dupont-White semble n'avoir traduit M. Stuart Mill que pour se mettre avec lui sous la

Digitized by Google

même couverture et le combattre dans un champ clos. Il le fait avec une sincérité incontestable, mais avec plus d'ardeur que de clarté. Ses exemples ne sont pas toujours heureusement choisis. Byron, qu'il cite, repoussé de sa patrie, rejeté dans le dérèglement par l'intolérante hypocrisie et les inquisitions malveillantes de la société anglaise, aurait eu vainement recours à son souverain qui, réservant ses faveurs à un Brummel, n'était ni d'esprit ni d'humeur à le comprendre et à le protéger. Comment Byron s'est-il redressé contre cette persécution? Il prit le bon parti, il fit acte d'individu, alla chercher l'indépendance dans les contrées étrangères, et, comme tous les hommes qui ont assez d'intelligence et de cœur pour en dépenser au profit des autres, se dévoua à une noble cause; le soleil de la Grèce, qu'il venait délivrer, éclaira son lit de mort. Ses restes seuls revinrent en Angleterre, et sa vie tourmentée élève un témoignage accusateur contre la société de son pays.

On voit dans cette Introduction, entre autres choses, une distinction entre la Vie et le Droit qui nous paraît d'autant plus impalpable que M. Dupont-White, un instant après, la déclare fausse et impossible. Ici, il dit : « que l'homme se borne, qu'il se réduise, qu'il s'efface; tel est l'idéal à son usage, » et ailleurs : « l'individualisme, c'est la vie. » Nous ne relèverons pas toutes les contradictions de ce style un peu désordonné. Définissons, définissons, nous disait un vieux professeur, quand il nous voyait égarés dans les logomachies. Que d'occasions il trouverait de répéter son mot favori! N'avons-nous pas entendu, dans ces derniers temps, au sein même de cette Académie qui est la gardienne du langage, les mots *démocratie* et *liberté* pris hautainement l'un pour l'autre? Boileau maudissait l'équivoque : que n'a-t-il laissé des successeurs dans la docte compagnie? C'est une chose vraiment triste que la langue de la philosophie politique soit encore si peu faite, et que des termes très-différents soient ainsi confondus au gré ou à l'insu de ceux qui les emploient. Parlons français, disaient nos pères, quand ils voulaient qu'on s'expliquât clairement, en des termes précis dont on pesât la valeur : leurs fils ne sauraient-ils plus parler français?

E. Yung.

Digitized by Google

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE EN RUSSIE.

ROUDINE

I

C'était une calme matinée d'été. Le soleil montait dans le ciel limpide, et la rosée brillait encore dans les champs. Une fraîcheur odoriférante s'élevait du vallon à peine éveillé; l'oiseau matinal chantait joyeusement dans la forêt encore humide et silencieuse. Un petit village de mince apparence couronnait le sommet d'une colline peu élevée que le seigle en fleur recouvrait de haut en bas. Sur l'étroit sentier de traverse qui conduisait vers le village, une femme vêtue d'une robe de mousseline blanche et coiffée d'un chapeau de paille rond s'avançait. Elle tenait une ombrelle à la main. Suivie d'un petit domestique habillé en Cosaque, elle marchait à pas lents comme une personne qui jouit de sa promenade. Tout alentour, de longues vagues chatoyantes, tantôt d'un vert argenté, tantôt mouchetées de rouge, couraient avec un léger murmure sur les grands seigles ondoyants. Les alouettes chantaient dans les cieux.

La jeune femme venait de son château qui se trouvait à une verste environ du village où aboutissait le sentier; elle s'appelait Alexandra Pawlowna Lissina. Elle était veuve, sans enfants et passablement riche, et demeurait avec son frère, capitaine en retraite nommé Serge Pawlowitch Volinzoff. Il était garçon et administrait les biens de sa sœur. Alexandra Pawlowna parvint au village, s'arrêta devant la première cabane, basse et chétive habitation, et appela son petit Cosaque pour lui dire d'aller demander des nouvelles de la maîtresse du logis. L'enfant revint bientôt accompagné d'un vieux paysan infirme, à barbe blanche.

— Eh bien? demanda Alexandra Pawlowna.

— Elle vit encore..., répondit le vieillard.

Digitized by Google

— Peut-on entrer?

— Pourquoi pas? certainement.

Alexandra Pawlowna entra dans la cabane. On y était à l'étroit, la chambre était enfumée, la chaleur suffocante... Quelqu'un s'agitait et gémissait sur le poêle[1]. Alexandra Pawlowna jeta un regard autour d'elle, et distingua dans la demi-obscurité la figure jaune et ridée d'une vieille femme dont la tête était enveloppée d'un mouchoir quadrillé. Un lourd caftan la recouvrait jusqu'à la poitrine; elle respirait avec effort et remuait faiblement ses mains amaigries. Alexandra Pawlowna s'approcha de la vieille et posa ses doigts sur son front. Il était brûlant.

— Comment te sens-tu, Matrenne? lui demanda-t-elle en s'inclinant sur le poêle.

— Mon Dieu..., mon Dieu..., gémit la vieille en reconnaissant Alexandra Pawlowna. — Cela va mal, très-mal, ma bonne âme! La petite heure de la mort a sonné pour moi, ma colombe.

— Dieu est miséricordieux, Matrenne. Peut-être te remettras-tu. As-tu pris les médicaments que te t'ai envoyés?

La vieille gémit tristement et ne répondit pas. Elle n'avait pas entendu la question.

— Elle les a pris, répliqua le vieillard qui s'était arrêté à la porte.

Alexandra Pawlowna se retourna vers lui.

— N'y a-t-il que toi auprès d'elle? lui demanda-t-elle.

— Il y a sa petite-fille; mais vous le voyez, elle s'en va toujours. Elle ne peut tenir en place. Elle est si remuante! Elle est trop paresseuse pour donner seulement à boire à sa grand'mère. Moi-même, je suis vieux. Qu'y faire?

— Ne faudrait-il pas la transporter à l'hôpital?

— Non. Pourquoi donc à l'hôpital? On meurt partout. Elle a assez vécu. Il paraît que Dieu le veut ainsi. Elle ne bouge pas du poêle. Comment irait-elle à l'hôpital? Il faudrait la soulever et elle en mourrait.

— Ah! soupira la malade, — ma belle dame, n'abandonne pas ma petite orpheline. Nos maîtres sont loin et toi...

La vieille se tut, tant elle éprouvait de difficulté à parler.

— Sois sans inquiétude, répondit Alexandra Pawlowna. — Tout

1. Les paysans russes couchent habituellement sur leurs poêles qui touchent presqu'au plafond.

Digitized by Google

sera fait comme tu le désires. Je t'apporte ce qu'il faut pour faire du thé. Si tu en as envie, bois-en... Vous avez un samovar [1], n'est-ce pas? continua-t-elle en regardant le vieillard.

— Un samovar? Nous n'avons pas de samovar, mais nous pouvons en emprunter un.

— Eh bien! il faut absolument vous en procurer un; autrement j'enverrai plutôt le mien. Dis aussi à la petite qu'il ne faut pas qu'elle s'éloigne, dis-lui que c'est honteux.

Le vieillard ne répondit rien, mais il prit le paquet de thé et de sucre.

— Eh bien! adieu Matrenne, dit Alexandra Pawlowna, je reviendrai te voir. Voyons, ne désespère pas et prends bien exactement ta médecine...

La vieille souleva sa tête et avança ses lèvres vers Alexandra Pawlowna.

— Donne-moi ta main, petite dame, dit-elle à voix basse.

Alexandra Pawlowna ne lui donna pas la main, mais s'approcha d'elle et la baisa au font.

— Sois bien attentif, dit-elle au vieillard en s'en allant, à lui donner la potion telle qu'elle est prescrite, et fais-lui boire du thé.

Le vieux s'inclina.

Alexandra Pawlowna respira plus librement en se retrouvant en plein air. Elle ouvrit son ombrelle et se disposait à retourner à la maison, quand un homme d'une trentaine d'années apparut subitement en tournant le coin de l'isba, conduisant un petit drochki [2] de course très-bas; il portait un vieux paletot gris, et avait sur la tête une casquette de même étoffe. Ayant aperçu Alexandra Pawlowna, il arrêta vivement son cheval et se retourna vers elle. Son visage était large et blême; il avait de petits yeux d'un gris pâle et une moustache très-blonde, le tout à peu près de la nuance de ses vêtements.

— Bonjour, dit-il, avec un sourire nonchalant; je voudrais bien savoir ce que vous faites ici?

— Je visite une malade... Et vous-même, d'où venez-vous, Michaël Michaëlowitch?

Celui qu'on appelait Michaël Michaëlowitch regarda son interlocutrice dans les yeux et sourit de nouveau.

1. Sorte de bouilloire nationale qu'on trouve presque partout en Russie.
2. Petite voiture découverte à quatre roues.

Digitized by Google

— Vous avez bien fait d'aller visiter une malade, continua-t-il; mais ne vaudrait-il pas mieux la faire transporter à l'hôpital?

— Elle est trop faible....

— Du reste, n'avez-vous pas l'intention de fermer votre hôpital?

— Le fermer, pourquoi? Quelle singulière idée! Comment vous est-elle venue en tête?

— C'est que vous voilà en rapport avec la Lassounska et que vous êtes probablement sous son influence. D'après ses paroles, les hôpitaux, les écoles, ne sont que des niaiseries, des inventions inutiles. La bienfaisance doit être individuelle et la civilisation aussi; tout cela est l'affaire de l'âme... C'est ainsi qu'elle s'exprime, il me semble. Je voudrais bien savoir d'après qui elle raisonne de la sorte.

Alexandra Pawlowna se mit à rire.

— Daria Michaëlowna est une femme d'esprit; je l'aime et l'estime beaucoup, mais elle peut se tromper et je ne crois pas à chacune de ses paroles.

— Et vous faites bien, répondit Michaël Michaëlowitch sans descendre de son petit drochki, car elle n'y croit pas trop elle-même. Je suis fort content de vous avoir rencontrée.

— Pourquoi cela?

— Jolie question! Comme s'il n'était pas toujours agréable de vous rencontrer. Aujourd'hui vous êtes aussi fraîche et charmante que cette matinée.

Alexandra Pawlowna rit de nouveau.

— Pourquoi riez-vous?

— Ah! pourquoi? Si vous pouviez voir de quelle mine froide et nonchalante vous débitez votre compliment! Je suis étonnée que vous ne bâilliez pas sur la dernière parole.

— Une mine froide... Il vous faut toujours du feu, et le feu n'est bon à rien nulle part. Il s'enflamme, fume et s'éteint.

— Et réchauffe, ajouta Alexandra Pawlowna.

— Oui... et brûle.

— Eh bien! quel mal y a-t-il qu'il brûle? Il ne faut pas s'en plaindre. Cela vaut mieux que de...

— Je voudrais voir ce que vous diriez si vous étiez une fois bien et dûment brûlée, lui répondit avec dépit Michaël Michaëlowitch, en frappant le cheval avec les rênes. — Adieu.

— Arrêtez, Michaël Michaëlowitch, s'écria Alexandra Pawlowna. Quand viendrez-vous nous voir?

Digitized by Google

— Demain. Bien des choses à votre frère. Et le drochki partit.

— Quel singulier personnage! pensa-t-elle. Vraiment, tel qu'il était là, voûté, couvert de poussière, des mèches de ses cheveux jaunes s'échappant en désordre sous sa casquette rejetée en arrière, il ressemblait à un grand sac de farine.

Alexandra Pawlowna reprit lentement le chemin de son habitation. Elle marchait les yeux baissés. Le pas rapproché d'un cheval la força de s'arrêter et de lever la tête... C'était son frère qui venait à cheval à sa rencontre. A côté de lui marchait un jeune homme, d'une taille peu élevée, vêtu d'une mince redingote déboutonnée, d'une cravate étroite, d'un léger chapeau gris et qui tenait une petite canne à la main. Il y avait déjà longtemps qu'il souriait à Alexandra Pawlowna, tout en voyant bien qu'elle était plongée dans ses réflexions et qu'elle ne remarquait rien; ce fut seulement quand elle s'arrêta qu'il s'approcha joyeusement et lui dit presque avec tendresse :

— Bonjour, Alexandra Pawlowna, bonjour.

— Ah! Konstantin Diomiditch! Bonjour, répondit-elle. Vous venez de chez Daria Michaëlowna?

— Précisément, précisément, répliqua le jeune homme avec une figure rayonnante, de chez Daria Michaëlowna. Elle m'a envoyé vers vous. J'ai préféré venir à pied... La matinée est si belle. Il n'y a que quatre verstes de distance. J'arrive et ne vous trouve pas à la maison. Votre frère me dit que vous êtes allée à Séménowska et qu'il se prépare lui-même à visiter ses champs. Je l'accompagne et nous allons à votre rencontre. Oh! que c'est agréable!

Konstantin Diomiditch parlait le russe purement et grammaticalement, mais avec un accent étranger qu'il aurait été difficile de déterminer. Il avait quelque chose d'asiatique dans les traits du visage : un nez long et bosselé, de grands yeux immobiles à fleur de tête, de grosses lèvres rouges, un front fuyant, des cheveux d'un noir de jais. Tout en lui dénotait une origine orientale. Pourtant son nom de famille était Pandalewski et il appelait Odessa sa patrie, quoiqu'il eût été élevé dans la Russie Blanche, aux frais d'une veuve bienfaisante et riche. Une autre veuve l'avait fait entrer au service. En général, les femmes d'un âge équivoque protégeaient volontiers Konstantin Diomiditch. Il savait rechercher et mériter leur protection. Il vivait maintenant en qualité d'enfant adoptif ou de commensal chez une riche propriétaire, nommée Daria Michaëlowna Lassounska. Il était caressant, serviable, sensible et secrètement sensuel, possédait une

Digitized by Google

voix agréable, touchait convenablement du piano et avait l'habitude de dévorer des yeux la personne avec laquelle il s'entretenait. Il s'habillait avec soin et portait ses habits plus longtemps que personne. Son large menton était rasé avec soin et ses cheveux peignés restaient toujours bien lisses.

Alexandra Pawlowna écouta son discours jusqu'à la fin, puis se tourna vers son frère.

— Je rencontre tout le monde aujourd'hui; tout à l'heure j'ai causé avec Lejnieff.

— Ah! vraiment.

— Oui, figure-toi-le dans son drochki de course, vêtu d'une espèce de sac en toile, tout couvert de poussière... Quel original!

— Original, c'est possible; mais c'est un excellent homme.

— Comment, lui, monsieur Lejnieff? demanda Konstantin tout étonné.

— Oui, Michaël Michaëlowitch Lejnieff, répondit Volinzoff; mais, adieu, ma sœur, il est temps que j'aille aux champs. On sème le sarrasin chez toi. M. Konstantin t'accompagnera jusqu'à la maison.

Volinzoff mit son cheval au trot.

— Avec le plus grand plaisir, s'écria Konstantin, en présentant son bras à Alexandra Pawlowna. Elle le prit et tous les deux suivirent la route de l'habitation.

II

Konstantin était heureux et fier d'avoir Alexandra Pawlowna à son bras. Il avancait à petits pas, il souriait avec satisfaction et ses grands yeux orientaux devenaient même tout humides, ce qui du reste leur arrivait assez souvent. Il lui coûtait peu de s'émouvoir, et même de verser des larmes. Et qui ne serait heureux d'avoir au bras une jeune et jolie femme? Tout le gouvernement de *** proclamait d'une voix unanime Alexandra Pawlowna charmante, et le gouvernement de *** ne se trompait pas. Le nez droit d'Alexandra, légèrement retroussé, aurait suffi à lui seul pour tourner la tête au plus sage des mortels, sans parler de ses yeux bruns et veloutés, de ses blonds cheveux dorés, des jolies fossettes de ses joues arrondies et de mille autres perfections. Mais ce qu'il y avait de plus séduisant en elle, c'était l'expression de son gracieux visage : confiant, bienveillant et

Digitized by Google

modeste, il touchait et attirait les cœurs. Alexandra avait le regard et le rire d'un enfant; les dames la trouvaient *simplette*. Que peut-on désirer de plus?

— Vous dites que Daria Michaëlowna vous a envoyé chez moi? demanda-t-elle à Konstantin.

— Oui, elle m'a envoyé, répliqua-t-il avec une affectation marquée et en prononçant les *s* comme des *th* anglais; elle m'a ordonné de vous prier instamment de vouloir bien dîner aujourd'hui chez elle; elle le désire beaucoup et attend un nouvel hôte avec lequel elle veut absolument vous faire faire connaissance.

— Qui donc?

— Un certain Mouffel, baron et gentilhomme de la chambre de Saint-Pétersbourg. Daria Michaëlowna l'a rencontré dernièrement chez le prince Garine et elle en parle toujours avec de grands éloges, comme d'un jeune homme aimable et instruit. M. le baron s'intéresse aussi à la littérature, ou pour mieux dire... — ah! quel ravissant papillon; daignez lui accorder votre attention... — pour mieux dire, à l'économie politique. Il a écrit un article sur une certaine question très-intéressante, et désire le soumettre au jugement de Daria Michaëlowna.

— Un article sur l'économie politique?

— Pour ce qui regarde le style, Alexandra Pawlowna, vous savez, je pense, que Daria Michaëlowna s'y entend. Jonkofski[1] la consultait, et Roxolan Médiarowitch, mon bienfaiteur qui demeurait à Odessa... Ce nom vous est certainement connu?

— Du tout, je ne l'avais jamais entendu prononcer.

— Vous n'avez pas entendu parler d'un homme pareil? C'est singulier! Je voulais dire que Médiarowitch, cet homme si extraordinaire, avait également une haute opinion des connaissances linguistiques en russe que possède Daria Michaëlowna.

— Mais n'est-ce pas un pédant que ce baron? demanda Alexandra Pawlowna.

— Non, aucunement. Daria Michaëlowna prétend qu'on n'a qu'à le regarder pour s'assurer qu'il est homme du meilleur monde. Il parle de Beethoven avec une éloquence telle que le vieux prince même en ressent de l'enthousiasme... J'avoue que j'aurais entendu

1. Célèbre poëte russe.

Digitized by Google

cela avec plaisir, car la musique c'est mon fort. Daigneriez-vous accepter cette jolie fleur des champs?

Alexandra Pawlowna prit la fleur, mais la laissa bientôt retomber sur le chemin. Il ne restait plus qu'environ deux cents pas pour arriver à son habitation. Nouvellement bâtie et encore toute blanche, la maison apparaissait soudain derrière un épais couvert de tilleuls et d'érables antiques, en souriant avec hospitalité à travers ses larges et claires fenêtres.

— Que m'ordonnez-vous de répondre à Daria Michaëlowna, dit Konstantin, tant soit peu mortifié du sort de la fleur qu'il avait offerte; viendrez-vous dîner? Elle invite également votre frère.

— Nous irons sans faute, et que fait Natacha?

— Natalie Alexiewna va bien, grâce à Dieu. Mais nous avons dépassé le chemin qui mène chez Daria Michaëlowna, dit Alexandra. Permettez-moi de prendre congé de vous.

Konstantin s'arrêta.

— Vous ne voulez pas entrer un instant? demanda-t-elle d'une voix mal assurée.

— Je le désirerais de grand cœur, mais je crains d'être en retard. Daria Michaëlowna a envie d'entendre une nouvelle fantaisie de Thalberg; il faut que je m'y prépare et que je l'étudie. J'avoue que je doute fort, d'ailleurs, que ma conversation vous procure quelque plaisir.

— Mais, pourquoi pas?

Konstantin soupira et baissa les yeux d'une manière expressive.

— Au revoir, Alexandra Pawlowna, dit-il après un instant de silence. Il salua, et fit un pas en arrière.

Alexandra Pawlowna se retourna, puis rentra chez elle. Konstantin suivit son chemin. En un clin d'œil toute douceur avait disparu de son visage, pour faire place à une expression de satisfaction personnelle, presque de rudesse. Sa démarche même était changée. Il faisait des pas plus longs et marchait plus lourdement. Il fit deux verstes en agitant sa canne, mais tout à coup il sourit de nouveau en voyant près de la route une jeune paysanne bien tournée, qui pourchassait des veaux dans un champ d'avoine. Konstantin s'approcha de la jeune fille avec toute la prudence d'un chat et entra en conversation avec elle. Elle se tut d'abord, rougit, releva le bras pour cacher sa bouche dans la manche de sa chemise, détourna la tête et dit:

— Passez votre chemin, monsieur, passez.

Digitized by Google

Konstantin la menaça du doigt et lui commanda d'apporter des bleuets.

— Et qu'as-tu besoin de bleuets? Veux-tu te tresser une couronne? reprit la fille. Allons, passez votre chemin, allez...

— Écoute, ma charmante beauté...

— Voyons, me laisseras-tu tranquille? répéta la jeune fille. Voilà les petits maîtres qui arrivent.

Konstantin Diomiditch regarda autour de lui. En effet Vania et Pétia, lès fils de Daria Michaëlowna, accouraient sur la route. Ils étaient suivis de leur précepteur Bassistoff, jeune homme de vingt-deux ans, qui venait seulement de terminer ses études. Bassistoff était grand de taille, avait le visage commun, le nez fort, les lèvres épaisses et les yeux petits et enfoncés comme ceux du cochon; mais quoique laid et maladroit, il était plein d'honneur et de franchise. Il s'habillait négligemment et laissait pousser ses cheveux, non par coquetterie mais par insouciance. Il aimait à manger et à dormir, mais il aimait aussi un bon livre, une conversation intéressante, et il détestait Konstantin de tout son cœur.

Les enfants de Daria Michaëlowna adoraient Bassistoff et ne le craignaient nullement. Il s'était mis sur un pied familier avec tous les habitants de la maison, au grand déplaisir de la maîtresse du logis, qui prétendait pourtant que les préjugés n'existaient pas pour elle.

— Bonjour, mes gentils enfants! dit Konstantin Diomiditch, comme vous allez vous promener de bonne heure aujourd'hui! Quant à moi, continua-t-il, en s'adressant à Bassistoff, j'ai déjà fait une grande course; c'est ma passion, de jouir ainsi de la matinée.

— Nous venons de voir comment vous jouissez de la nature, lui dit Bassistoff.

— Vous êtes un matérialiste, et vous vous imaginez déjà Dieu sait quoi. Je vous connais.

Konstantin s'irritait facilement en parlant à Bassistoff ou à des inférieurs, et il avait alors une prononciation claire et même sifflante.

— Il paraît que vous demandiez votre chemin à cette fille? ajouta Bassistoff, en portant ses yeux à droite et à gauche. Il sentait le regard de Konstantin fixé sur lui et il en était troublé.

— Je vous répète que vous êtes un matérialiste, et rien de plus. Vous ne voyez absolument que le côté prosaïque des choses.

— Enfants! s'écria tout à coup Bassistoff, d'un ton de commande-

Digitized by Google

ment, — voyez-vous ce saule sur la prairie : qui de nous y arrivera le premier... Un, deux, trois!

Les enfants s'élancèrent à toutes jambes vers le saule, Bassistoff partit sur leurs traces...

— Ce paysan! pensa Konstantin, abrutira ces garçons. Puis, jetant un regard satisfait sur sa personne proprette et soignée, il frappa deux fois de ses doigts écartés la manche de son habit, secoua son collet et continua sa marche. Arrivé dans sa chambre, il endossa une vieille houppelande du matin, et s'assit au piano avec un visage soucieux.

III

La maison de Daria Michaëlowna Lassonnska passait, à peu près, pour la première de tout le gouvernement de***. Très-vaste et construite en pierre, d'après les dessins de Rastrelli, dans le goût du siècle passé, elle s'élevait majestueusement sur le sommet d'une colline au pied de laquelle coulait une des principales rivières de la Russie du centre. Daria Michaëlowna était une grande dame riche et veuve d'un conseiller intime. Konstantin disait qu'elle connaissait toute l'Europe, et que toute l'Europe la connaissait. — Pourtant, l'Europe la connaissait peu, et à Pétersbourg même elle ne jouait qu'un rôle très-secondaire; mais en revanche, tout le monde, à Moscou, la connaissait et allait chez elle. Elle appartenait à la haute société et passait pour une femme un peu singulière, d'une bonté douteuse, mais douée de beaucoup d'esprit. Elle avait été très-jolie dans sa jeunesse. Les poëtes alors lui écrivaient des vers; les jeunes gens amoureux d'elle et des hommes considérables lui faisaient la cour. Mais vingt-cinq ou trente années s'étaient écoulées depuis, et toute trace des anciens charmes de Daria avait disparu. — Est-il possible, se demandaient involontairement tous ceux qui la voyaient pour la première fois, — est-il possible que cette femme maigre et jaune, au nez pointu, qui pourtant n'est pas vieille encore, ait jamais été belle? — Est-il possible que ce soit pour elle que vibraient autrefois toutes les lyres? — Et chacun s'étonnait intérieurement de ce changement. Il est vrai que, selon Konstantin, les yeux magnifiques de Daria Michaëlowna s'étaient merveilleusement conservés.

Chaque été Daria Michaëlowna venait s'établir à la campagne avec ses enfants (une fille de dix-sept ans et deux fils de neuf et dix ans), et tenait maison ouverte, c'est-à-dire recevait des hommes, sur-

Digitized by Google

tout des hommes non mariés. Elle ne pouvait souffrir les femmes de province, aussi avait-elle à supporter leurs médisances. Elles traitaient Daria Michaëlowna d'orgueilleuse, de dépravée, de femme tyran, et disaient surtout que les libertés qu'elle se permettait dans la conversation étaient très-choquantes. Il est vrai que Daria Michaëlowna n'aimait pas à se gêner à la campagne, et que, dans le libre sans façon de son commerce, elle laissait percer la légère nuance de mépris d'une lionne du grand monde pour les créatures passablement obscures et insignifiantes qui l'entouraient... Elle avait même une manière d'être assez leste et presque railleuse avec ses connaissances moscovites; mais là, du moins, la nuance de mépris avait disparu.

A propos, lecteur, avez-vous jamais remarqué que tel homme extraordinairement distrait au milieu de ses inférieurs perd subitement cet air distrait une fois admis dans le cercle de ses supérieurs? Pourquoi cela? Mais qu'importe? de semblables questions ne mènent jamais à rien.

Lorsque Konstantin Diomiditch eut appris par cœur sa fantaisie de Thalberg, et qu'il quitta sa petite chambre proprette pour descendre au salon, toute la société y était déjà rassemblée. La maîtresse de la maison s'était établie sur un large divan, les pieds repliés sous elle, et tournait sous ses doigts une nouvelle brochure française. D'un côté de la fenêtre, la fille de Daria Michaëlowna était assise devant un métier de tapisserie, — de l'autre côté, était mademoiselle Boncourt, la gouvernante, vieille fille sèche, d'une soixantaine d'années, qui portait un tour de cheveux noirs sous un bonnet à rubans bigarrés, et avait de l'ouate dans les oreilles. Bassistoff lisait le journal dans un coin, près de la porte. Pétia et Vania, ses élèves, jouaient aux dames, tout près de lui, et un certain Africain Siméonowitch Pigassoff, petit monsieur grisonnant et ébouriffé, s'appuyait contre le poêle, les mains derrière le dos. Son teint était basané, ses yeux petits et vifs. — C'était un homme étrange que ce M. Pigassoff. Irrité de tout et contre tous, — surtout contre les femmes, — il faisait des sorties du matin au soir, quelquefois avec beaucoup d'à-propos, quelquefois d'une manière fort plate, mais toujours avec passion. Son irritabilité finissait par aller jusqu'à l'enfantillage : son rire, le son de sa voix, en un mot toute sa personne semblait imprégnée de bile. Daria Michaëlowna le recevait volontiers; les sorties de Pigassoff la divertissaient. Elles étaient quelquefois assez

Digitized by Google

amusantes, en effet. Il avait la passion de tout exagérer. Était-il, par hasard, question de quelque malheur; lui disait-on que la foudre avait incendié un village, que l'eau avait emporté un moulin, qu'un paysan s'était fracassé la main d'un coup de hache; — il ne manquait jamais de demander avec une aigreur concèntrée : — Et comment s'appelle-t-elle? voulant demander par là le nom de la femme qui était cause du malheur, parce que, selon sa conviction, il n'y avait qu'à bien aller au fond des choses pour trouver que tout malheur était amené par une femme.

Un jour, il se jeta aux pieds d'une dame qu'il connaissait à peine, mais qui l'avait ennuyé à force de prévenances, et commença à la supplier humblement, mais avec les traits empreints de fureur, de l'épargner, disant qu'il n'avait rien à se reprocher vis-à-vis d'elle, et qu'il ne retournerait plus dans sa maison. Un cheval emporta une fois une des blanchisseuses de Daria Mickaëlowna sur une descente, la jeta dans un ravin, et faillit la tuer. Depuis ce temps, Pigassoff n'appelait plus l'animal que « son bon petit cheval, » et trouvait que la montagne et le ravin étaient des lieux fort pittoresques. De sa vie, Pigassoff n'avait eu de succès; c'était une des raisons qui l'avaient ainsi aigri. Il était né de parents pauvres. Son père, qui n'avait occupé que des postes insignifiants, savait à peine lire et écrire, et ne s'était nullement occupé de l'éducation de son fils. Il le nourrissait et l'habillait seulement. Sa mère, qui le gâtait, mourut de bonne heure. Pigassoff s'éleva tout seul. Il entra dans l'école du district, puis au gymnase, apprit le français, l'allemand et même le latin. Étant sorti du gymnase avec d'excellents attestats, il se dirigea vers Dorpat, où il lutta constamment contre la misère, mais où il suivit son cours jusqu'au dernier jour. L'intelligence de Pigassoff ne dépassait pas celle des esprits ordinaires. Il se distinguait par la patience et l'opiniâtreté; mais c'était surtout le sentiment de l'ambition qui était tenace en lui. Il semblait défier le sort dans son désir d'être introduit dans la bonne société, et de ne pas être dépassé par les autres. C'était par ambition qu'il travaillait assidûment, et qu'il était entré à l'université de Dorpat. La pauvreté l'irritait et développait en lui l'observation et la ruse. Il s'exprimait avec originalité, et s'était approprié dès sa jeunesse un genre particulier d'éloquence bilieuse et amère. Ses pensées ne s'élevaient pas au-dessus du niveau commun, mais il parlait de façon à faire croire qu'il avait beaucoup d'esprit. Parvenu au grade de candidat, Pigassoff résolut de se vouer à l'enseignement, parce que

c'était la seule carrière qui lui permettait de marcher de pair avec ses camarades, parmi lesquels il essayait de choisir ses intimes dans la haute société, cherchant à leur complaire et même à les flatter, quoiqu'il ne cessât de médire d'eux.

Mais, à vrai dire, il ne possédait pas le fond nécessaire pour remplir ce rôle dans la société. S'étant instruit seul, sans le secours d'un maître et sans être dominé par l'amour de la science, son instruction était restée bornée. Il échoua cruellement dans sa thèse, tandis qu'un étudiant, qui occupait la même chambre que lui, et dont il s'était toujours moqué, triompha d'emblée. Celui-ci était un jeune homme d'une intelligence ordinaire, mais qui avait reçu une éducation solide et régulière. Cet échec remplit Pigassoff de rage; il jeta tous ses livres et tous ses cahiers au feu, et entra au service civil.

Dans les commencements, tout alla assez bien. Pigassoff était un employé à bien figurer partout, pas très-réglé, mais suffisant, et de plus audacieux. Il ne demandait qu'à faire son chemin le plus vite possible; malheureusement il s'embrouilla, s'attira des reproches, et fut obligé de quitter le service. Il passa trois ans dans un bien qu'il avait acheté, et épousa tout à coup une riche propriétaire à demi civilisée, qui se laissa prendre à l'appât de ses manières dégagées et railleuses. Mais Pigassoff, dont le caractère avait été trop aigri, se fatigua bientôt de la vie de famille. Après avoir vécu quelques années avec lui, sa femme s'enfuit secrètement à Moscou, et vendit à un adroit spéculateur une propriété où Pigassoff venait à peine d'achever des constructions. Frappé au vif par ce dernier malheur, il intenta un procès à sa femme, et le perdit. Il achevait sa vie en solitaire, visitait ses voisins dont il se moquait même en leur présence, et qui le recevaient avec un certain demi-rire forcé. Il ne lisait jamais, et il était possesseur d'environ cent âmes; ses paysans n'étaient pas trop malheureux.

— Ah! Konstantin! s'écria Daria Michaëlowna, aussitôt que Pandalewski entra dans le salon; Alexandrine viendra-t-elle?

— Alexandra Pawlowna m'a donné l'ordre de vous remercier et de vous dire qu'elle se fait un véritable plaisir d'accepter, répondit Konstantin Diomiditch, en saluant à droite et à gauche, et en passant dans ses cheveux supérieurement bien peignées une main grassouillette et blanche, dont les ongles étaient coupés en triangles.

— Et Volinzoff sera-t-il aussi des nôtres?

— Il viendra aussi.

— Ainsi donc, Africain Siméonowitch, continua Daria Michaë-

Digitized by Google

lowna, en se tournant vers Pigassoff, selon vous, toutes les jeunes filles sont affectées?

Les lèvres de Pigassoff grimacèrent de côté, et il fut pris d'un tressaillement nerveux au coude.

— Je dis, commença-t-il d'une voix mesurée — il parlait toujours lentement et clairement, quand il était dans un accès de méchanceté, — je dis que les jeunes filles en général — je me tais naturellement sur le compte des personnes présentes...

— Sans que cela vous empêche d'y penser aussi, interrompit Daria Michaëlowna.

— Je les passe sous silence, répondit Pigassoff. En général toutes les jeunes filles sont affectées, au plus haut degré, dans l'expression de leurs sentiments. Qu'une demoiselle s'effraye, par exemple, ou se réjouisse, ou se chagrine, elle commencera sans faute par donner à sa taille une cambrure élégante (ici Pigassoff se recourba d'une manière difforme, et étendit les bras), puis elle s'écrie : Ah! ou bien elle se met à rire ou à pleurer. Il m'est cependant arrivé (Pissagoff se mit à rire avec complaisance) de rencontrer un jour l'expression d'une sensation véritable, non contrefaite, et cela chez une jeune fille remarquablement affectée.

— Comment est-ce donc arrivé?

Les yeux de Pigassoff brillèrent.

— Je lui ai enfoncé par derrière un pieu dans le côté. Elle jeta un cri perçant, et moi de lui dire : Bravo! Bravo! Voilà la voix de la nature, voilà un cri naturel. Tenez-vous-y à l'avenir.

Tout le monde éclata de rire.

— Quelles bêtises dites-vous là? Africain Siméonowitch, s'écria Daria Michaëlowna; est-ce que je vais croire que vous avez donné des coups de pieu dans le côté d'une jeune fille?

— C'était un pieu, ma parole d'honneur, un très-grand pieu, dans le genre de ceux qu'on emploie pour la défense des forteresses.

— Mais c'est une horreur ce que vous dites là, monsieur, s'écria mademoiselle Boncourt en jetant un regard courroucé sur les enfants qui riaient à gorge déployée.

— Il ne faut pas le croire, dit Daria Michaëlowna. Ne le connaissez-vous pas?

La vieille Française, cependant, ne pouvait de sitôt calmer son indignation, et elle grommelait toujours entre ses dents.

— Vous pouvez ne pas me croire, continua Pigassoff avec sang-

Digitized by Google

froid, — mais je vous affirme que j'ai dit la pure vérité. Qui le saurait, si ce n'est moi? Après cela, vous n'avez qu'à ne pas croire non plus que notre voisine Tchéposuzoff, Hélène Antonowna, m'a dit elle-même, elle-même, remarquez-le bien, comment elle avait fait mourir son propre neveu.

— Voilà encore des imaginations!

— Permettez, permettez! Écoutez et jugez vous-même. Notez bien que je ne désire nullement la calomnier, j'aime Hélène Antonowna au moins autant qu'on peut aimer une femme. L'almanach est le seul livre qu'on trouve dans sa maison, et elle ne sait lire qu'à haute voix. Encore cet exercice la fait-elle transpirer et se plaindre ensuite que les yeux lui sortent de la tête... En un mot, c'est une bonne créature et ses femmes de chambre sont grasses. Pourquoi la calomnierais-je?

— Allons! s'écria Daria Michaëlowna, — voilà Africain Siméonowitch qui a enfourché son dada. Il va s'y tenir jusqu'au soir.

— Mon dada... Les femmes en ont de trois espèces dont elles ne démordent jamais. A moins qu'elles ne dorment.

— Quels sont donc ces trois dadas?

— La récrimination, l'allusion et le reproche.

— Savez-vous, Africain Siméonowitch, répliqua Daria Michaëlowna, que ce n'est sans doute pas sans raison que vous vous attaquez ainsi aux femmes. Il faut qu'une d'elles vous ait.....

— Offensé, voulez-vous dire, interrompit Pigassoff. Daria Michaëlowna se troubla un peu : elle se rappela le mariage de son interlocuteur et se contenta de hocher la tête.

— Une femme m'a véritablement offensé, continua Pigassoff. — Et pourtant elle était bonne, très-bonne.

— Qui donc?

— Ma mère, répondit Pigassoff en baissant la voix.

— Votre mère? De quelle manière a-t-elle pu vous offenser?

— En me mettant au monde.

Daria Michaëlowna fronça les sourcils. Il me semble, dit-elle, que notre conversation prend une tournure peu divertissante..... Konstantin, jouez-nous la nouvelle fantaisie de Thalberg. Peut-être les sons de la musique vous calmeront-ils, Africain. Orphée domptait les animaux féroces.

Konstantin s'assit au piano et joua le morceau fort convenablement. Natalie Alexiewna commença par écouter avec attention, puis elle se remit à son ouvrage.

Digitized by Google

— Merci, c'est charmant ! dit Daria Michaëlowna. J'aime Thalberg. *Il est si distingué.* A quoi pensez-vous, Africain Siméonowitch ?

— Je pense, dit lentement celui-ci, qu'il y a trois espèces d'égoïstes : ceux qui vivent eux-mêmes et laissent vivre les autres ; ceux qui vivent eux-mêmes et qui ne laissent pas vivre les autres, et enfin les égoïstes qui ne vivent pas eux-mêmes et ne laissent pas vivre les autres... La plupart des femmes appartiennent à la troisième catégorie.

— Comme c'est aimable ! Je ne m'étonne que d'une chose, Africain Siméonowitch, c'est de votre confiance présomptueuse dans vos propres jugements, comme si vous ne vous trompiez jamais.

— Qui est-ce qui dit cela ? Moi aussi, je me trompe ; tous les hommes se trompent. Mais savez-vous quelle est la différence entre l'erreur des hommes et l'erreur des femmes ? Non, vous ne le savez pas ! Voilà en quoi elle consiste : un homme pourra dire, par exemple, que deux et deux ne font pas quatre, mais cinq ; une femme dira que deux et deux font une bougie de cire.

— Je crois vous avoir déjà entendu débiter cela..., mais permettez-moi de vous demander quel rapport il y a entre votre pensée, à propos des trois espèces d'égoïsmes, et le morceau que nous venons d'entendre.

— Aucun. Je n'ai même pas écouté la musique.

— Allons, je vois, mon petit père, que tu es incorrigible et bon à jeter aux orties, répliqua Daria Michaëlowna. Mais qu'aimez-vous donc, si la musique ne vous plaît pas ? Est-ce la littérature, par hasard ?

— J'aime la littérature, mais pas celle du moment.

— Pourquoi cela ?

— Voici pourquoi : il n'y a pas longtemps que je traversais l'Olha sur un bac avec un certain monsieur. Le bac aborda à une côte escarpée ; il fallut transporter les voitures à bras. La calèche du monsieur était fort lourde. Tandis que les bateliers s'efforçaient de la traîner sur la côte, le monsieur resta sur le bac à pousser de tels gémissement que j'en eus presque pitié... Voilà, me dis-je, une nouvelle application de la division du travail. Ce monsieur ressemble à la littérature actuelle : d'autres s'échinent et font l'affaire, elle gémit.

Daria Michaëlowna sourit.

— Ce qu'on appelle production littéraire de notre époque, continua l'infatigable Pigassoff, c'est profonde sympathie pour les questions

Digitized by Google

sociales, et Dieu sait quoi encore..... Ah! que ces grands mots me pèsent!

— Mais ces femmes sur lesquelles vous tombez ainsi, — elles, du moins, ne se servent pas de ces grands mots.

Pigassoff haussa les épaules.

— Si elles ne les emploient pas, c'est qu'elles ne savent pas s'en servir.

Daria Michaëlowna rougit légèrement.

— Vous commencez à dire des impertinences, Africain Pigassoff, répondit-elle avec un rire forcé.

Il y eut un instant de profond silence.

— Où est donc Zolvtonocha? demanda tout à coup un des enfants à Bassistoff.

— Dans le gouvernement de Poltava, mon petit ami, répliqua Pigassoff. — Au centre même de la Khokhlandia[1]. (Il profita de l'occasion pour changer le sujet de la conversation.) Puisque nous parlons de littérature, continua-t-il, je dirai que si j'avais de l'argent de trop, je me ferais poëte petit russien.

— Voilà du nouveau, fameux poëte! s'écria Daria Michaëlowna. Est-ce que vous parlez le petit russien?

— Pas le moins du monde; mais ce n'est pas nécessaire.

— Pas nécessaire! et comment?

— Voici comment: Il s'agit seulement de prendre un morceau de papier sur le haut duquel on écrit: Méditation; puis on rassemble un certain nombre de mots sans aucun sens, mais ayant une intonation petite russienne; on les fait rimer tant bien que mal et on publie. Le petit Russien lit, s'appuie sur son coude et pleure sans faute. — C'est une âme si impressionnable!

— Mais au nom du ciel! s'écria Bassistoff, que dites-vous donc là? Cela n'a pas le sens commun. J'ai habité la petite Russie, j'aime cette langue, je la connais... Ce que vous débitez là est incroyable.

— Possible, le Khokhol n'en pleure pas moins. Langue, dites-vous... Existerait-il par hasard une langue petite russienne? J'ai une fois demandé à un Khokhol de me traduire la première phrase venue, celle-ci, par exemple : la grammaire est l'art de parler et d'écrire

1. Petite Russie. — Le Khokhol, petit russien, est ainsi nommé à cause d'une mèche de cheveux qu'il conservait sur le sommet de la tête; tout le reste était rasé.

Digitized by Google

correctement. — Savez-vous comment il l'a traduite, et de quelle langue il s'est servi? De langue russe, seulement en changeant les *i* en *y* et en prononçant d'une façon gutturale et dure à vous écorcher les oreilles. Quelle est donc cette langue selon vous? Est-ce une langue indépendante? Plutôt que d'admettre cela, je me résignerais à piler mon meilleur ami dans un mortier.

Bassistoff allait répondre.

— Laissez-le donc, s'écria Daria Michaëlowna; ne savez-vous pas qu'on n'en tire jamais que des paradoxes?

Pigassoff sourit méchamment. Un domestique vint annoncer Alexandra Pawlowna et son frère.

Daria Michaëlowna se leva pour aller au-devant de ses hôtes.

— Bonjour, Alexandrine, s'écria-t-elle. Que vous avez bien fait de venir! — Bonjour, Serge Pawlitch.

Volinzoff serra la main de Daria Michaëlowna, et s'approcha de Natalie Alexiewna.

— Aurons-nous aujourd'hui votre nouvelle connaissance le baron? demanda Pigassoff. On dit que c'est un grand philosophe tout imbu de Hegel.

Daria Michaëlowna ne répondit pas; elle fit asseoir Alexandra Pawlowna sur le divan et s'établit à côté d'elle.

— Philosophie, continua Pigassoff; — point de vue le plus élevé! C'est ma mort que ce point de vue élevé. Et comment peut-on voir de haut? Ira-t-on monter sur une tour pour examiner un cheval quand il s'agit de l'acheter?

— Votre baron ne vous apporte-t-il pas un certain article? demanda Alexandra Pawlowna.

— Il apporte un article, répondit Daria Michaëlowna avec une négligence calculée; — un article sur les rapports du commerce et de l'industrie en Russie... Mais ne craignez rien, nous n'allons pas le lire à présent... Ce n'est pas pour cela que je vous ai invités. Le baron est aussi aimable que savant. Il parle si bien le russe! c'est un vrai torrent... il vous entraîne.

— Il parle si bien le russe, murmura Pigassoff, qu'il mérite qu'on le loue en français.

— Grognez toujours, Africain Siméonowitch, grognez... cela va très-bien à votre chevelure hérissée... Mais pourquoi n'arrive-t-il pas? Messieurs et mesdames, voulez-vous que nous allions au jardin? continua Daria Michaëlowna en regardant autour d'elle.

Digitized by Google

Il nous reste encore près d'une heure avant le dîner et il fait un temps magnifique.

Tout le monde se leva et se dirigea vers le jardin.

Le jardin de Daria Michaëlowna s'étendait jusqu'à la rivière. Il était orné de bosquets d'acacias et de lilas, et coupé par plusieurs allées de vieux tilleuls d'un sombre doré, tout imprégnés de parfums, au travers desquelles on apercevait de lointaines échappées d'un vert d'émeraude.

Volinzoff, Natalie et mademoiselle Boncourt s'étaient enfoncés dans les profondeurs du jardin. Volinzoff marchait à côté de la jeune fille, mais sans lui parler. Mademoiselle Boncourt restait un peu en arrière.

— Qu'avez-vous fait aujourd'hui? demanda enfin Volinzoff à Natalie en frisant les pointes d'une moustache châtain foncé.

Les traits de Natalie rappelaient ceux de sa mère, mais leur expression était moins vive et moins animée. Ses beaux yeux caressants avaient un regard triste.

— J'ai assisté, répondit-elle, aux sorties de Pigassoff, j'ai fait de la tapisserie, j'ai lu.

— Et qu'avez-vous lu?

— J'ai lu... l'histoire des Croisades, répondit Natalie après un moment d'hésitation.

Volinzoff la regarda. — Ah! dit-il, cela doit être intéressant. Il arracha une branche et commença à la faire tournoyer dans les airs. Ils firent encore une vingtaine de pas.

— Quel est ce baron dont votre mère a fait la connaissance? demanda de nouveau Volinzoff.

— C'est un gentilhomme de la chambre. Il vient d'arriver. Maman en fait grand cas.

— Votre mère se laisse facilement entraîner.

— Cela prouve qu'elle a encore le cœur jeune, répondit Natalie.

— C'est vrai. Je vous renverrai bientôt votre cheval. Je voudrais parvenir à lui faire prendre le galop d'emblée, et j'y réussirai.

— Merci... mais j'ai peur d'abuser de votre complaisance. Vous l'avez dressé vous-même... On dit que c'est difficile.

— Vous savez, Natalie Alexiewna, que je suis toujours heureux de vous rendre le moindre service... je... Mais ce ne sont pas de telles bagatelles...

Volinzoff s'embrouillait.

Digitized by Google

Natalie lui jeta un regard amical et lui dit encore : Merci.

— Vous savez, continua Serge Pawlitch après un silence prolongé, qu'il n'y a pas de chose que... Mais pourquoi vous dis-je cela ? vous avez tout compris.

La cloche sonna en ce moment.

— Ah! la cloche du dîner! s'écria mademoiselle Boncourt, rentrons. — Quel dommage! pensa dans son for intérieur la vieille Française pendant qu'elle gravissait les degrés du perron à la suite de Volinzoff et de Natalie, quel dommage que ce charmant garçon ait si peu de ressources dans la conversation!... Ce qui peut se traduire ainsi : Tu es gentil, mon garçon, mais tu es pas mal bête.

Le baron ne vint pas dîner. On l'attendit une demi-heure. A table la conversation ne marchait pas. Serge Pawlitch ne faisait que contempler Natalie à la dérobée. Il était assis à côté d'elle et ne se lassait pas de lui verser de l'eau dans son verre. Pandalewski cherchait vainement à fixer l'attention de sa voisine Alexandra Powlowna. Il fondait presque à force de douceur, mais celle-ci avait de la peine à ne pas bâiller. Bassistoff roulait des boulettes de pain et ne pensait à rien. Pigassoff lui-même se taisait, et quand Daria Michaëlowna lui fit observer qu'il n'était pas aimable ce jour-là, il répondit d'un ton morose : Quand donc suis-je aimable ? Ce n'est pas mon affaire... Il ajouta avec un amer sourire : Prenez patience; moi, voyez-vous, je suis du kvass[1], du simple kvass russe, tandis que votre gentilhomme de la chambre...

— Bravo ! s'écria Daria Michaëlowna. Pigassoff est jaloux; il est jaloux d'avance.

Mais Pigassoff ne répondit rien et se contenta de la regarder en dessous. Sept heures sonnèrent et tout le monde retourna au salon.

— Il paraît qu'il ne viendra pas, dit Daria Michaëlowna.

On entendit au même instant le roulement d'une voiture. Un petit tarantass[2] entrait dans la cour. Quelques instants après, un domestique vint présenter à Daria Michaëlowna une lettre sur un plateau d'argent.

Elle la parcourut jusqu'au bout, et, se tournant vers le laquais :

— Où est, lui dit-elle, le monsieur qui a apporté cette lettre?

— Il est dans la voiture. Madame ordonne-t-elle qu'on le reçoive ?

1. Boisson fermentée fort goûtée en Russie.

2. Calèche sans ressorts posée sur un train très-long.

Digitized by Google

— Oui. Priez-le d'entrer.

Le domestique sortit.

— Quel ennui ! ajouta Daria Michaëlowna. Le baron a reçu l'ordre de retourner immédiatement à Pétersbourg. Il m'envoie son article par son ami, un certain M. Roudine. Le baron devait me le présenter ; — il le prise beaucoup. Mais quel guignon ! j'espérais que le baron s'établirait ici...

Le domestique annonça : M. Dimitri Nicolaïtch Roudine.

IV

Le nouveau venu pouvait avoir trente-cinq ans. Il était grand de taille, mais un peu voûté. Ses cheveux étaient bouclés, son teint basané, son visage peu régulier, mais expressif et intelligent. Un humide éclat brillait dans ses yeux bleus foncés, petillants de vivacité ; son nez était large et droit, ses lèvres fortes et bien dessinées. Il portait des habits usés et étroits comme s'il avait grandi depuis qu'il les possédait.

Il s'approcha sans embarras de Daria Michaëlowna, lui fit un salut profond, et dit qu'il y avait déjà longtemps qu'il désirait avoir l'honneur de lui être présenté, et que son ami le baron regrettait beaucoup de n'avoir pu prendre lui-même congé d'elle.

La voix fluette de Roudine ne répondait ni à sa taille, ni à sa large poitrine.

— Veuillez vous asseoir. Je suis enchantée de vous voir, dit Daria Michaëlowna. Puis elle le présenta à toutes les personnes qui se trouvaient là, et lui demanda s'il habitait le pays, ou s'il y venait seulement en voyageur.

— Mon bien est dans le gouvernement de T***, répondit Roudine en tenant son chapeau sur ses genoux. — Il n'y a pas longtemps que je suis ici ; j'y suis venu pour affaires, et je demeure en ce moment dans votre ville de district.

— Chez qui ?

— Chez le médecin. C'est un ancien collègue de l'Université.

— Ah ! vous demeurez chez le médecin... On en dit le plus grand bien. Il paraît qu'il est très-habile dans son art. Y a-t-il longtemps que vous connaissez le baron ?

— Je l'ai rencontré cet hiver à Moscou, et je viens de passer près d'une semaine chez lui.

Digitized by Google

— C'est un homme très-intelligent que le baron.

— Oui, très-intelligent.

Daria Michaëlowna se mit à respirer un nœud qu'elle avait fait avec son mouchoir de poche et qu'elle avait imbibé d'eau de Cologne.

— Êtes-vous au service? demanda-t-elle.

— Qui? moi?

— Oui, vous.

— Non... J'ai donné ma démission.

Il y eut un moment de silence. La conversation redevint générale.

— Permettez-moi, commença Pigassoff en se tournant vers Roudine, de satisfaire ma curiosité en vous demandant si vous connaissez le contenu de l'article envoyé par M. le baron.

— Je le connais.

— Cet article traite du rapport du commerce... non, je me trompe, de l'industrie et du commerce dans notre pays... Il me semble que c'est ainsi que vous avez daigné nommer l'article, Daria Michaëlowna.

— C'est bien là le sujet, répondit Daria Michaëlowna en portant la main à son front.

— Je suis certainement mauvais juge dans ces questions-là, continua Pigassoff, mais je dois avouer que le titre même de l'ouvrage me paraît fort... Comment puis-je dire cela délicatement? fort obscur et embrouillé...

— Pourquoi cela vous paraît-il ainsi?

Pigassoff sourit en jetant un regard à Daria Michaëlowna.

— Le trouvez-vous clair? ajouta-t-il en tournant de nouveau son visage de renard vers Roudine.

— Moi? Oui.

— Vous devez naturellement le mieux savoir que moi.

— Avez-vous mal à la tête? demanda Alexandra Pawlowna à Daria Michaëlowna.

— Non. Ce n'est rien... c'est nerveux.

— Permettez-moi de vous demander, recommença Pigassoff d'une voix nasillarde, si votre connaissance, M. le baron Mouffel... c'est ainsi qu'on l'appelle, je crois?

— En effet.

— M. le baron Mouffel s'occupe-t-il spécialement d'économie politique, ou bien consacre-t-il à cette science intéressante les

Digitized by Google

heures de loisir dérobées aux plaisirs du monde et aux devoirs du service?

Roudine fixa son regard sur Pigassoff.

— Le baron n'est qu'un amateur dans ces matières, répondit-il en rougissant légèrement, mais il y a dans son article beaucoup d'aperçus justes et curieux.

— Je ne puis disputer avec vous, car je ne connais pas son travail. Mais, oserai-je le demander, l'œuvre de votre ami le baron Mouffel traite plutôt de dissertations générales que de faits, n'est-ce pas?

— On y trouve des faits et des dissertations générales relatives aux faits eux-mêmes.

— Vraiment, vraiment! Je vous dirai que, selon moi, — et je puis placer mon mot à l'occasion, ayant passé trois ans à Dorpat, — toutes ces prétendues réflexions générales, ces hypothèses, ces systèmes... excusez-moi, je suis un provincial et vais droit au but, ne valent jamais rien. Ce ne sont que des abstractions; ce n'est fait que pour égarer les gens. Présentez-moi des faits, messieurs, c'est là votre devoir.

— Vraiment, répliqua Roudine; mais ne doit-on pas expliquer le sens des faits?

— Les dissertations générales! continua Pigassoff, mais c'est ma mort que ces digressions, ces points de vue, ces conclusions! Tout cela est basé sur ce qu'on appelle les convictions. Chacun parle de ses convictions, exige encore qu'on les respecte, qu'on les colporte. Ah! ah!

Et Pigassoff agitait son poing en l'air. Pandalewski se mit à rire.

— Fort bien! dit Roudine. — D'après vous, il n'y aurait pas de convictions?

— Non, il n'en existe pas.

— Telle est votre conviction?

— Oui.

— Comment dites-vous donc qu'il n'y en a pas? Voilà, pour ne pas aller plus loin, que vous en exprimez une.

Tout le monde se mit à sourire et à échanger des regards.

— Permettez, cependant, répliqua Pigassoff...

Mais Daria Michaëlowna frappa des mains et s'écria : — Bravo, bravo! Pigassoff est battu, bien battu! Et elle prit doucement le chapeau des mains de Roudine.

Digitized by Google

— Daignez attendre encore avant de vous réjouir, madame; un peu de patience! s'écria Pigassoff avec dépit. Il ne suffit pas de dire des bons mots avec un ton de supériorité : il faut prouver, réfuter... Nous nous sommes éloignés du sujet de la discussion.

— Permettez à votre tour, observa Roudine avec sang-froid; la chose est toute simple. Vous ne croyez pas à l'utilité des dissertations générales, vous ne croyez pas à la conviction.

— Je ne crois pas, non je ne crois pas. Je ne crois à rien.

— Très-bien, vous êtes alors un sceptique.

— Je ne vois pas la nécessité d'employer un mot aussi fort. Du reste...

— N'interrompez pas! s'écria Daria Michaëlowna.

— Kizz, kizz, kizz! se disait en ce moment Pandalewski avec une vive satisfaction.

— Ce mot exprime ma pensée, continua Roudine. — Vous le comprenez : pourquoi ne pas s'en servir? Vous ne croyez à rien. Pourquoi alors croyez-vous aux faits?

— Comment, pourquoi? voilà qui est charmant! Les faits sont des choses connues, chacun sait ce que sont ces faits... Je les juge d'après l'expérience, d'après mon propre sentiment.

— Oui, mais votre sentiment ne peut-il porter à faux? Ne vous dit-il pas que le soleil tourne autour de la terre? Mais peut-être n'êtes-vous pas d'accord avec Copernic? Peut-être ne croyez-vous pas en lui?

Un sourire glissa de nouveau sur tous les visages, et tous les yeux se fixèrent sur Roudine. « C'est un homme d'esprit, » se disait chacun.

— Vous avez le don de tourner tout en plaisanterie, dit Pigassoff; c'est certainement très-original, mais cela n'avance guère les choses.

— Je regrette qu'il n'y ait eu que trop peu d'originalité dans tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, répondit Roudine. Tout cela est parfaitement connu depuis longtemps et a été répété mille fois. Mais il ne s'agit pas de cela...

— Et de quoi donc? interrompit Pigassoff avec quelque impudence. — Dans toute discussion il avait l'habitude de commencer par railler son adversaire, puis il devenait grossier, et enfin boudait et se taisait.

— Voilà ce dont il s'agit, continua Roudine. J'avoue que je ne

Digitized by Google

puis entendre sans une peine sincère des gens intelligents attaquer devant moi...

— Les systèmes, ajouta Pigassoff.

— Eh bien! oui, les systèmes, si vous voulez. Pourquoi ce mot vous offusque-t-il tant? Chaque système est basé sur la connaissance des lois générales, principes de vie...

— Oui, mais je vous le demande, comment les connaître, comment les découvrir?

— Permettez. Elles ne sont naturellement pas accessibles à tous, et l'homme se trompe lui-même; mais vous conviendrez sans doute avec moi que Newton, par exemple, a découvert quelques-unes de ces lois fondamentales. Il est vrai que c'était un homme de génie; mais les découvertes du génie sont justement grandes en ce qu'elles deviennent accessibles à tous. Cette tendance à rechercher les principes généraux dans les phénomènes particuliers est un des caractères radicaux de l'esprit humain, et toute notre civilisation...

— Ah! ah! c'est là que vous tendez, répondit Pigassoff d'une voix traînante. Je suis un homme pratique, je m'enorgueillis du titre d'homme pratique, et je ne donne pas dans toutes ces finesses métaphysiques; je ne veux pas m'y laisser entraîner.

— C'est votre droit. Mais remarquez cependant que ce désir d'être un homme exclusivement pratique est déjà une espèce de système, de théorie...

— Civilisation, dites-vous! continua Pigassoff sans écouter. C'est avec cela que vous voulez nous émerveiller. A quoi est-elle bonne cette civilisation tant prônée! Je n'en donnerais pas un sou pour mon compte.

— Mais que vous discutez mal! Africain Siméonowich, interrompit Daria Michaëlowna, qui était intérieurement fort satisfaite du calme et de l'exquise politesse de sa nouvelle connaissance. C'est un homme comme il faut, pensa-t-elle en regardant Roudine avec une expression bienveillante; il faut l'apprivoiser.

— Je ne veux pas défendre la civilisation, continua Roudine après s'être tu un instant. Elle n'a que faire de ma défense. Vous ne l'aimez pas... chacun son goût. De plus cela pourrait nous entraîner trop loin. Permettez-moi seulement de vous rappeler le vieux dicton : « Tu te fâches, Jupiter, donc tu as tort. » Je veux dire que toutes ces attaques contre les systèmes, les idées universelles, etc., sont surtout affligeantes parce qu'en niant les systèmes on est généra-

Digitized by Google

lement amené à nier la plupart du temps le savoir, la science et à perdre la foi qu'elles inspirent, c'est-à-dire la foi en soi-même, en sa propre force. Cette confiance est nécessaire aux hommes. On ne peut vivre d'impressions seules. C'est une mauvaise chose que de redouter la pensée et de ne pas croire en elle. Le scepticisme ne conduit qu'à la stérilité et à la faiblesse...

— Ce ne sont là que des paroles, murmura Pigassoff.

— C'est possible; mais permettez-moi de vous faire observer qu'en disant « ce ne sont que des paroles, » nous cherchons souvent à échapper à la nécessité absolue de dire quelque chose de plus sensé que ces mêmes paroles.

— Comment? dit Pigassoff en fronçant le sourcil.

— Vous comprenez ce que je veux dire, répondit Roudine avec une impatience involontaire qu'il réprima aussitôt. Je le répète, si un homme n'a pas de principes arrêtés auxquels il croit, s'il n'a pas un terrain pour s'y appuyer solidement, comment pourra-t-il se rendre compte des besoins, de la destinée, de l'avenir de son pays? Comment pourrait-il savoir ce qu'il doit faire lui-même, si...

— Je vous cède la place! dit brusquement Pigassoff en saluant et en se retirant dans un coin sans regarder personne.

Roudine lui jeta un regard, sourit légèrement et se tut.

— Ah! le voilà en fuite, s'écria Daria Michaëlowna. Ne vous inquiétez pas, Dimitri... Pardon, continua-t-elle avec un sourire affable, comment s'appelait votre père?

— Nicolas.

— Ne vous inquiétez pas, Dimitri Nicolaïtch, personne ne s'y est trompé ici. Il voudrait vous faire accroire qu'il ne veut plus discuter avec vous quand il sent qu'il ne le peut plus. Mais rapprochez-vous plutôt de nous pour causer...

Roudine avança son fauteuil.

— Comment ne nous sommes-nous jamais rencontrés jusqu'à présent? continua Daria Michaëlowna. Cela m'étonne... Avez-vous lu ce livre? C'est de Tocqueville.

Daria Michaëlowna tendit le livre français à Roudine. Il le prit, en tourna plusieurs feuillets et le replaça sur la table en répondant qu'il n'avait pas lu précisément cet ouvrage-là, mais qu'il avait souvent réfléchi sur les questions que traitait Tocqueville. La conversation était engagée. Au commencement, Roudine semblait hésiter, ne trouvant pas les mots qui pouvaient rendre sa pensée;

Digitized by Google

mais il s'échauffa enfin et parla avec abondance. Au bout d'une heure, sa voix était la seule qu'on entendît dans le salon. Tout le monde s'était groupé autour de lui. Pigassoff seul restait dans un coin auprès de la cheminée. Roudine s'exprimait avec esprit, avec feu et bon sens; il avait beaucoup de savoir et beaucoup de lecture. Personne ne s'était attendu à trouver en lui un homme remarquable. Il était si mal vêtu, on parlait si peu de lui! Il semblait à tous étrange et même incompréhensible qu'un homme de tant d'esprit pût ainsi apparaître subitement à la campagne. Roudine les étonnait d'autant plus; on peut même dire qu'il les ensorcelait tous, à commencer par Daria Michaëlowna... Elle était fière de sa nouvelle connaissance, et songeait déjà d'avance à la manière dont elle allait le patronner dans le monde, car, malgré son âge, elle était très-enthousiaste dans ses premières impressions. Alexandra Pawlowna, à vrai dire, n'avait compris que peu de chose aux discours de Roudine, mais elle n'en était pas moins surprise et enchantée. Son frère partageait ses sentiments. Pandalewski observait Daria Michaëlowna et était jaloux. Pigassoff se disait à lui-même : « Pour cinquante roubles je pourrais acheter un rossignol qui chanterait encore mieux ! » Mais Bassistoff et Natalie étaient les plus fortement impressionnés. La respiration de Bassistoff en était presque arrêtée; il restait assis, bouche ouverte, écarquillait ses yeux et écoutait, comme il n'avait jamais écouté de sa vie. Quant à Natalie, son visage se couvrait d'une faible rougeur, et son regard se fixait immobile sur Roudine, puis s'assombrissait et s'illuminait.

— Comme il a de beaux yeux ! lui chuchota Volinzoff.

— Oui, fort beaux.

— Mais c'est dommage que ses mains soient si grandes et si rouges.

Natalie ne répondit rien.

On servit le thé. La conversation devint plus générale; mais à la façon soudaine dont chacun se taisait dès que Roudine ouvrait la bouche, on pouvait juger de l'impression qu'il produisait. Il prit tout à coup envie à Daria Michaëlowna d'entreprendre Pigassoff. Elle s'approcha et lui dit à demi-voix : « Pourquoi vous taisez-vous donc, et souriez-vous méchamment? Essayez donc encore une fois de lutter avec lui. » Puis, sans attendre sa réponse, elle fit un signe de la main à Roudine.

— Il y a encore un trait en lui que vous ne connaissez pas, dit-elle

Digitized by Google

en montrant Pigassoff; c'est un implacable ennemi des femmes. Il les raille sans cesse. Tâchez donc de le corriger de ce travers.

Roudine regarda Pigassoff involontairement du haut de sa supériorité.

Celui-ci manqua étouffer de colère; son visage bilieux devint encore plus blême.

— Daria Michaëlowna se trompe, répondit-il d'une voix mal assurée. Je ne raille pas les femmes seulement, mais le genre humain en général.

— Qu'est-ce qui a pu vous en donner une aussi mauvaise opinion? demanda Roudine.

Pigassoff le regarda dans le blanc des yeux.

— C'est probablement la connaissance de mon propre cœur dans lequel je découvre chaque jour des misères nouvelles. Je juge des autres d'après moi-même, ce qui est peut-être injuste. Je suis plus mauvais que les autres. Que voulez-vous? l'habitude est prise.

— Je vous comprends et je sympathise avec vous, répondit Roudine. Quelle est l'âme noble et pure qui n'a éprouvé la soif de l'humilité vis-à-vis de soi-même? Mais on ne saurait s'arrêter à cette situation sans issue.

— Je vous remercie humblement pour le certificat de noblesse que vous octroyez à mon âme, répondit Pigassoff, mais je ne me plains pas de ma situation; elle n'est pas mauvaise. J'y connaîtrais une issue que je ne sais vraiment si j'en userais.

— Mais cela s'appelle, — pardonnez-moi l'expression, — préférer la satisfaction de son amour-propre au désir d'être et de vivre dans la vérité.

— Je le crois bien, s'écria Pigassoff; — l'amour-propre, — je comprends ce mot-là, et vous le comprenez, j'espère, et aussi tout le monde. Quant à la vérité, où est-elle?

— Vous vous répétez, je vous en avertis, remarqua Daria Michaëlowna.

Pigassoff haussa les épaules. — Je demande où est la vérité. Les philosophes eux-mêmes ne le savent pas. Kant dit : la voilà; mais Hégel répond : non, tu radotes; la voici.

— Vous savez donc ce qu'en dit Hégel? demanda Roudine sans lever les yeux.

— Je répète, continua Pigassoff en s'échauffant, que je ne puis comprendre ce qu'est la vérité. Selon moi, elle n'est pas dans ce

Digitized by Google

monde; le mot s'y trouve, il est vrai, mais la chose n'y est pas.

— Fi donc, fi! s'écria Daria Michaëlowna. Comment n'avez-vous pas honte de parler ainsi, vieux pécheur que vous êtes. Il n'y a pas de vérité! A quoi bon alors vivre en ce monde?

— Dans tous les cas, répondit aigrement Pigassoff, il nous serait plus facile de vivre sans la vérité que sans votre cuisinier Stephen, qui est passé maître dans son art. Et dites-moi, de grâce, qu'avez-vous donc besoin de vérité? Peut-elle servir à arranger des chiffons?

— Plaisanter ainsi n'est pas répondre, interrrompit Daria Michaëlowna.

— Je ne sais si la vérité crève les yeux[1], mais il paraît que c'est ce que fait la sincérité, murmura Pigassoff en retournant avec colère dans son coin.

Quant à Roudine, il parla de l'amour-propre et avec grand sens. Il prouva que l'homme sans amour-propre est nul, que ce sentiment est le levier d'Archimède avec lequel on peut déplacer le monde, mais qu'en même temps celui-là seul est digne du titre d'homme qui sait maîtriser son amour-propre, comme le cavalier son cheval, et sacrifie sa personnalité au bien général. L'égoïsme, ajouta-t-il, est le suicide. L'homme égoïste se dessèche comme l'arbre solitaire et sans fruits; mais l'amour-propre, comme tendance active vers la perfection, est la source de toute grandeur. Oui, l'homme doit briser l'opiniâtre égoïsme de sa personnalité, afin de pouvoir se manifester librement.

— Ne pourriez-vous me prêter un petit crayon? demanda Pigassoff à Bassistoff.

Bassistoff fut un instant à comprendre cette question.

— Un crayon, pourquoi faire? répondit-il enfin.

— Pour écrire cette dernière phrase de M. Roudine. Elle est à conserver. Si on ne l'inscrivait pas, on pourrait l'oublier, et ce serait un grand malheur.

— Il y a des choses dont on ne doit ni rire ni plaisanter, répliqua Bassistoff avec chaleur, en se détournant de Pigassoff.

Pendant ce temps, Roudine s'était approché de Natalie. Elle se leva, son visage exprimait le trouble. Volinzoff, qui était assis à côté d'elle, se leva aussi.

— Voici un piano, dit Roudine; jouez-vous?

1. Allusion au proverbe russe : la vérité crève les yeux.

Digitized by Google

— Oui, répondit Natalie, mais voilà Konstantin Diomiditch qui joue beaucoup mieux que moi.

Celui-ci releva la tête et montra ses dents.

— C'est mal à vous de dire cela, Natalie Alexiewna. Vous êtes tout aussi forte que moi.

— Connaissez-vous le *Erlkonig* de Schubert? demanda Roudine.

— Certainement, certainement, répondit Daria Michaëlowna. Mettez-vous au piano, Konstantin. Vous aimez la musique, Dimitri Nicolaïtch?

Roudine ne fit qu'incliner légèrement la tête et passa la main dans ses cheveux comme s'il était prêt à écouter... Konstantin joua.

Natalie se tenait debout à côté du piano. Elle était en face de Roudine dont le visage prit une expression inspirée dès les premiers accords. Ses yeux d'un bleu foncé erraient lentement au hasard et se reportaient de temps en temps sur Natalie. Konstantin s'arrêta.

Roudine ne dit rien. Il s'approcha de la fenêtre ouverte. Une obscurité pleine de parfums s'étendait sur le jardin comme un voile vaporeux. Les arbres exhalaient une fraîcheur énervante. Les étoiles s'allumaient une à une. C'était une nuit d'été tout imprégnée d'amour et de tendresse.

Roudina jeta un regard dans le jardin et se retourna. — Cette musique et cette nuit, dit-il, me rappellent mes années d'étudiant en Allemagne, nos réunions, nos sérénades...

— Vous avez été en Allemagne? demanda Daria Michaëlowna.

— J'ai passé une année à Heidelberg et presque autant à Berlin.

— Et vous portiez le costume des étudiants? On dit qu'ils s'habillent d'une façon particulière.

— Je portais à Heidelberg de grandes bottes à éperons et une tunique à brandebourgs. Je laissais aussi tomber mes cheveux sur mes épaules... A Berlin, les étudiants s'habillent comme tout le monde.

— Racontez-nous quelque chose de votre vie d'étudiant, demanda Alexandra Pawlowna.

Roudine commença son récit. Il n'eut pas beaucoup de succès. Ses descriptions manquaient de couleur. Il n'avait pas le don de faire rire. Il abandonna bientôt le récit de ses aventures à l'étranger pour des réflexions générales sur le but de la civilisation et de la science, sur les universités et sur la vie universitaire en général. Il esquissa un vaste tableau en traits larges et énergiques. Tous l'écoutaient avec

Digitized by Google

l'attention la plus profonde. Il parlait en maître, d'une manière entraînante, et pourtant il manquait parfois de clarté.

Mais ce vague même ajoutait encore au charme particulier de sa parole. C'était la trop grande richesse des idées qui empêchait Roudine de s'exprimer avec exactitude et précision. Les images succédaient aux images, les comparaisons naissaient les unes des autres, tantôt pleines d'une hardiesse inattendue, tantôt remplies d'une vérité saisissante. Son improvisation impatiente était toute d'inspiration et ne rappelait jamais la recherche satisfaite d'un bavard exercé. Il ne cherchait pas ses expressions. Les mots lui venaient d'eux-mêmes sur les lèvres, libres et obéissants, et on aurait dit que chacun d'eux s'exhalait droit de son cœur et que son âme brûlait de tout le feu de sa conviction. Roudine possédait au plus haut degré ce qu'on pourrait nommer la musique de l'éloquence. Il lui suffisait de toucher à une des cordes de l'âme pour les faire vibrer toutes.

Plus d'un auditeur ne comprenait peut-être pas parfaitement, mais sa poitrine se soulevait puissamment, un voile semblait se déchirer a ses yeux, quelque chose de rayonnant lui apparaissait dans le lointain.

Les pensées de Roudine, qui semblaient tournées vers l'avenir, imprimaient sur sa physionomie un éclat de jeunesse impétueuse.

Debout près de la fenêtre, sans fixer personne, il parlait, inspiré par la beauté de la nuit, l'attention et la sympathie générales, ainsi que par la présence des jeunes femmes. Entraîné par sa propre émotion, il s'élevait à l'éloquence et à la poésie. Le son doux et concentré de sa voix augmentait encore le prestige. On aurait dit que ses lèvres exprimaient des choses supérieures auxquelles il ne s'attendait pas lui-même.

Roudine parlait de ce qui donne une signification éternelle à la vie passagère de l'homme. — Je me souviens, dit-il en terminant, d'une légende scandinave. Le tsar et ses guerriers sont assis autour d'un feu dans une grange longue et obscure. La scène se passe la nuit, en hiver. Un petit oiseau entre tout à coup par une porte ouverte et s'envole par une autre. — « Cet oiseau, dit le tsar, est semblable à l'homme sur cette terre : il sort de l'obscurité pour rentrer dans l'ombre, et ne séjourne qu'un instant dans la chaleur et la lumière. » — « Tsar, répondit le plus âgé des guerriers, l'oiseau ne se perd pas dans l'obscurité, il sait y trouver son nid. » — Notre vie est rapide sans doute ; mais tout ce qui est grand s'accomplit

Digitized by Google

par l'homme. La conscience d'être l'instrument des forces supérieures doit le dédommager de toutes les autres joies; dans la mort même il trouve sa vie, son nid. — Roudine s'arrêta et baissa les yeux avec un trouble involontaire.

— Vous êtes un poëte! dit à demi-voix Daria Michaëlowna.

Tout le monde approuva le compliment, à l'exception de Pigassoff. Il avait pris tranquillement son chapeau, sans attendre la fin du discours de Roudine, et s'en était allé en murmurant à l'oreille de Pandalewski, qui se trouvait près de la porte : — C'est trop fort, je m'en vais chez les imbéciles.

Personne, au reste, ne songea ni à le retenir, ni à remarquer son absence.

On se mit à table pour souper, et une demi-heure après tout le monde s'était séparé.

Daria Michaëlowna engagea Roudine à rester pour la nuit. Alexandra Powlowna s'en retourna en voiture avec son frère. Elle poussait de fréquentes exclamations, et s'étonnait de l'esprit extraordinaire de Roudine. Volinzoff lui donnait raison, tout en lui faisant observer qu'il s'exprimait parfois un peu confusément, c'est-à-dire... d'une manière qui n'était pas toujours intelligible, ajouta-t-il, désirant probablement expliquer sa pensée; et son visage s'assombrissait, et son regard semblait devenir plus triste en errant vers le coin de la voiture.

— C'est un homme fort habile, dit Pandalewski à haute voix, au moment où il détachait ses bretelles brodées de soie en se déshabillant; puis, jetant tout à coup un regard sévère au petit Cosaque qui lui servait de valet de chambre, il lui ordonna de sortir sur-le-champ.

Bassistoff ne dormit pas; il resta tout habillé, et écrivit à un de ses amis de Moscou une longue lettre qui l'occupa jusqu'au matin.

Natalie non plus ne dormit pas de la nuit. Couchée dans son lit, et la tête appuyée sur sa main, elle laissait errer son regard dans l'obscurité; ses tempes battaient, un lourd soupir s'échappait par moments de son sein oppressé.

V

Le lendemain matin Roudine, à peine habillé, vit apparaître un domestique qui l'invita, de la part de Daria Michaëlowna, à passer dans son boudoir pour y prendre le thé. Roudine trouva la mai-

Digitized by Google

tresse de la maison seule. Daria Michaëlowna lui souhaita le bonjour d'un air fort aimable, s'informa s'il avait bien passé la nuit, lui versa, de ses propres mains, une tasse de thé qu'elle sucra elle-même, lui offrit après une cigarette, et répéta encore qu'elle était bien étonnée de n'avoir pas fait sa connaissance plus tôt. Roudine s'était assis un peu à l'écart, mais Daria Michaëlowna lui montra un petit siége à côté de son fauteuil, et le questionna sur sa famille et sur ses projets. Daria Michaëlowna parlait négligemment, et écoutait d'une manière distraite; mais Roudine comprenait très-bien qu'elle cherchait à lui plaire, et le flattait presque. Ce n'était pas non plus sans raison qu'elle avait arrangé cette entrevue matinale et qu'elle s'était habillée avec cette simplicité de bon goût.

Cependant, elle cessa bientôt de questionner son hôte, et se mit à parler d'elle-même, de sa jeunesse, des personnes qu'elle avait connues.

Roudine écoutait avec intérêt. Pourtant dans les récits de Daria Michaëlowna, c'était toujours sa personnalité qui dominait et effaçait tout le reste, personnes ou choses, et Roudine connut bientôt tout ce qu'*elle* avait dit à tel personnage important ou obtenu de lui, et son influence auprès de tel écrivain célèbre. A en juger par la conversation de Daria Michaëlowna, toutes les célébrités contemporaines n'avaient pensé qu'à se rapprocher d'elle et à mériter sa bienveillance.

Elle en parlait simplement, sans enthousiasme; et les vantait comme des choses à elle, en traitant quelques-uns d'entre eux d'originaux. Elle en parlait comme d'une riche monture qui rehausse la beauté d'une pierre précieuse. Leurs noms formaient comme une constellation brillante autour du nom principal : celui de Daria Michaëlowna.

Roudine écoutait, fumait sa cigarette et se taisait. Il n'interrompait que rarement et par de légères remarques le bavardage de la dame. Quoiqu'il fût naturellement éloquent et qu'il aimât à parler, il savait écouter, et ceux que sa facilité d'élocution n'intimidait pas devenaient facilement expansifs en sa présence, tant il mettait de bienveillance à suivre le fil du discours d'autrui. Il avait ce grand fond de bonté que possèdent ceux qui se sentent supérieurs aux autres. Mais dans les discussions il laissait rarement le dernier mot à son adversaire, et l'écrasait de sa dialectique impétueuse et passionnée. Daria Michaëlowna parlait russe, et paraissait fière de sa par-

Digitized by Google

faite connaissance de sa langue maternelle; elle laissait pourtant souvent échapper des gallicismes et des mots français. Elle cherchait à employer des locutions simples et populaires, mais n'y réussissait pas toujours. L'oreille de Roudine ne s'offensait guère de la bigarrure du langage qui coulait des lèvres de Daria Michaëlowna. Celle-ci se lassa enfin, et appuyant sa tête sur le coussin du fauteuil, elle laissa errer son regard vers Roudine.

— Je comprends, commença celui-ci d'une voix lente, je comprends pourquoi vous passez tous vos étés à la campagne. Ce repos vous est nécessaire, après la vie agitée de la ville. Le calme des champs vous rafraîchit et vous donne de nouvelles forces. Je suis sûr que vous sympathisez profondément avec les beautés de la nature.

Daria Michaëlowna lui jeta un regard à la dérobée.

— La nature.... oui, oui, certainement. Je l'aime beaucoup, mais savez-vous, Dimitri Nicolaïtch, qu'un peu de société est nécessaire à la campagne. Ici je n'ai presque personne. Pigassoff est l'homme le plus spirituel de l'endroit.

— Ce monsieur d'hier qui s'est mis en colère? demanda Roudine.

— Celui-là même. A la campagne, du reste, il n'est pas à dédaigner. Il fait rire quelquefois.

— Il n'est pas bête, répondit Roudine, mais il est dans une mauvaise voie. Je ne sais si vous êtes de mon avis, Daria Michaëlowna, mais, selon moi, dans la négation complète et générale, il n'y a pas de salut. Niez tout, et vous passerez facilement pour un homme d'esprit; c'est un procédé connu. Les gens simples seront aussitôt disposés à en conclure que vous valez mieux que ce que vous niez; mais c'est souvent faux. D'abord, on peut trouver des taches partout, et ensuite, quand même vous parleriez sensément, tant pis pour vous... Votre esprit, tourné exclusivement vers la négation, s'appauvrit et se dessèche. Vous satisferez votre amour-propre, mais vous vous priverez des véritables jouissances du cœur et de l'âme. La vie et tout ce qui la compose échappent à votre observation superficielle et bilieuse; vous arrivez à l'hypocondrie, au marasme, et finissez par faire rire, tout en inspirant la pitié. Celui-là seul qui sait aimer a le droit de censurer et de réprimander.

— Voilà M. Pigassoff enterré, dit Daria Michaëlowna. Vous êtes vraiment passé maître dans l'art de définir les hommes. Du

Digitized by Google

reste, Pigassoff ne pouvait probablement pas vous comprendre. Il n'aime que sa propre personne.

— Il la gourmande pour avoir le droit d'injurier les autres, répliqua Roudine.

Daria Michaëlowna se mit à rire. — Pour passer du malade au bien portant, dit-elle en estropiant le proverbe, que pensez-vous du baron?

— Du baron? C'est un excellent homme, il a un bon cœur et beaucoup de savoir; mais il n'a pas de caractère, et restera toute sa vie un demi-savant et un mondain, ce qui veut dire un dilettante, ou, pour parler sans détours, une nullité... C'est dommage.

— Je suis de votre avis, répondit Daria Michaëlowna. J'ai lu l'article... entre nous... cela a assez peu de fond.

— Qui voyez-vous encore ici? demanda Roudine, après un moment de silence.

Daria Michaëlowna fit tomber la cendre de sa cigarette avec son petit doigt.

— Il n'y a presque plus personne. Alexandra Pawlowna Lissina, que vous avez vue hier; elle est très-gentille, mais voilà tout. Son frère... est très-bien; c'est un parfait honnête homme. Quant au prince Garine, vous le connaissez. C'est tout. Il y a encore deux ou trois voisins, mais qui n'ont aucune espèce de valeur. Ou ils se donnent des airs importants et affichent des prétentions énormes, ou ils sont tour à tour trop timides et trop audacieux. Ils n'ont aucune mesure. Pour les dames, vous savez que je ne les vois pas. Nous avons encore un voisin qu'on dit très-civilisé et même savant, mais c'est un terrible original. Alexandrine le connaît; il paraît qu'elle n'est pas indifférente à son égard. Vous auriez dû vous occuper d'elle, Dimitri Nicolaïtch, Alexandrine est une charmante créature; il faut seulement la développer un peu... oui, il faut absolument la développer.

— Elle est très-sympathique, remarqua Roudine.

— C'est tout à fait une enfant, Dimitri Nicolaïtch, une véritable enfant. Elle a été mariée, mais c'est tout comme. Si j'étais homme je ne serais amoureux que de femmes pareilles.

— Vraiment?

— Sans doute; ces femmes-là ont au moins la fraîcheur, chose qu'il n'y a pas moyen de contrefaire.

Digitized by Google

— Et le reste, on peut donc le contrefaire? demanda Roudine, en se mettant à rire, ce qui lui arrivait assez rarement. — Et quel est cet original dont vous parlez, et pour lequel madame Lissina n'est pas indifférente? demanda-t-il.

— Un certain Lejnieff, Michaël Michaëlowitch, un propriétaire des environs.

Roudine fit un geste de surprise. — Lejnieff, Michaël Michaëlowitch, demanda-t-il, est un de vos voisins?

— Oui. Est-ce que vous le connaissez?

Roudine ne répondit pas tout de suite.

— Je l'ai connu autrefois... il y a longtemps de cela. Il paraît qu'il est riche? continua-t-il, en jouant avec la frange du fauteuil.

— Il est riche quoiqu'il s'habille horriblement mal et se serve d'un drochki de course, comme un intendant. J'ai désiré l'attirer chez moi. On dit qu'il a de l'esprit. Je suis en pourparlers avec lui pour une affaire d'arpentage... Vous savez que je gère mes biens moi-même.

Roudine inclina la tête.

— Oui, moi-même, continua Daria Michaëlowna. Je ne donne pas dans les folies étrangères; je m'en tiens à notre usage russe; et vous voyez que les choses n'en vont pas plus mal, ajouta-t-elle en étendant la main vers les objets qui l'entouraient.

— J'ai toujours été convaincu de l'extrême erreur de ceux qui refusent l'esprit pratique à la femme, fit galamment observer Roudine.

Daria Michaëlowna sourit agréablement. — Vous êtes fort indulgent, répondit-elle; mais que voulais-je donc dire? De quoi parlions-nous? Oui, de Lejnieff. J'ai une affaire d'arpentage avec lui. Je l'ai invité plusieurs fois à venir chez moi, et je l'attends aujourd'hui même, mais Dieu sait s'il viendra... C'est un si grand original.

Le rideau qui cachait la porte se souleva doucement pour livrer passage au maître d'hôtel. C'était un homme de haute taille, gris et chauve. Il portait un habit noir, une cravate blanche et un gilet blanc.

— Qu'est-ce que tu veux? demanda Daria Michaëlowna; puis se retournant légèrement vers Roudine, elle ajouta à demi-voix: N'est-ce pas qu'il ressemble à Canning?

— Michaël Michaëlowitch Lejnieff est arrivé, dit le maître d'hôtel; faut-il le recevoir?

Digitized by Google

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Daria Michaëlowna ; comme il est prompt à l'appel ! Faites-le entrer.

Le maître d'hôtel sortit.

— Voilà enfin cet original qui est venu, et encore mal à propos, dit Daria. Il interrompt notre conversation.

Roudine allait se retirer, mais Daria Michaëlowna le retint.

— Où allez-vous ? Nous pouvons nous expliquer en votre présence, et je désire que vous le définissiez comme vous avez défini Pigassoff. Ce que vous dites est comme gravé avec un burin. Restez.

Roudine voulut dire quelque chose, mais il réfléchit et resta.

Michaël Michaëlowitch, que le lecteur connaît déjà, venait d'entrer dans le boudoir. Il portait le même paletot gris, et tenait la même vieille casquette dans ses mains hâlées. Il salua tranquillement Daria Michaëlowna, et s'approcha de la table à thé.

— Vous avez enfin daigné venir chez moi, monsieur Lejnieff, dit Daria Michaëlowna. Asseyez-vous, je vous prie. J'ai entendu dire que vous connaissiez monsieur, continua-t-elle en montrant Roudine.

Lejnieff jeta un regard à ce dernier et sourit d'un air tant soit peu singulier.

— Je connais M. Roudine, dit-il en s'inclinant légèrement.

— Nous avons été à l'université ensemble, observa Roudine à demi-voix et en baissant les yeux.

— Nous nous somme rencontrés plus tard, dit froidement Lejnieff.

Daria Michaëlowna les regarda tous les deux avec quelque étonnement et pria Lejnieff de s'asseoir.

— Vous avez désiré me voir au sujet de l'arpentage ? lui dit-il.

— Oui ; au sujet de l'arpentage, et aussi pour le plaisir de vous voir. Nous sommes proches voisins et presque parents.

— Je vous suis très-reconnaissant, répondit Lejnieff. Pour ce qui regarde l'arpentage, nous avons complétement terminé l'affaire avec votre intendant ; je consens à tout ce qu'il propose.

— Je le savais.

— Mais il m'a dit que nous ne pourrions pas signer les actes avant que j'eusse une entrevue personnelle avec vous.

— Oui ; c'est dans mes habitudes. A propos, permettez-moi de vous demander s'il est vrai que tous nos paysans soient à la redevance.

— C'est vrai.

Digitized by Google

— Et vous prenez la peine de vous occuper de l'arpentage? C'est très-beau.

Lejnieff resta un instant sans répondre.

— Vous voyez que je suis venu pour l'entrevue personnelle, reprit-il.

Daria Michaëlowna sourit. — Je vois que vous êtes venu. Vous dites cela d'un ton! Il paraît que vous n'aviez pas grande envie de venir chez moi!

— Je ne vais nulle part, répliqua flegmatiquement Lejnieff.

— Nulle part? Mais vous allez chez Alexandra Pawlowna.

— Il y a si longtemps que je connais son frère.

— Son frère! Du reste, je ne force personne... Mais excusez-moi, Michaël Michaëlowitch, je suis plus âgée que vous, et j'ai le droit de vous gronder : pourquoi donc vivez-vous comme un sauvage? Est-ce ma maison en particulier qui vous déplaît, ou bien vous suis-je désagréable?

— Je ne vous connais point, Daria Michaëlowna, vous ne pouvez pas m'être désagréable. Votre maison est charmante, mais je vous avoue franchement que je n'aime pas à me gêner. Je n'ai pas d'habit convenable, pas de gants; je n'appartiens pas à votre cercle.

— Par la naissance, par l'éducation, vous nous appartenez, Michaël Michaëlowitch. Vous êtes des nôtres.

— Laissons de côté la naissance et l'éducation, Daria Michaëlowna, il ne s'agit pas de cela.

— L'homme doit vivre avec ses semblables, Michaël Michaëlowitch. Quel plaisir avez-vous à vivre comme Diogène dans son tonneau?

— D'abord, il y était fort bien; ensuite, comment pouvez-vous savoir que je ne vis pas parmi les hommes?

Daria Michaëlowna se pinça les lèvres.

— C'est différent, dit-elle. Il ne me reste qu'à regretter de ne pas avoir eu l'avantage d'être admise au nombre des personnes que vous fréquentez.

— Il me semble, interrompit Roudine, que M. Lejnieff porte beaucoup d'exagération dans ce sentiment louable en lui-même, — l'amour de la liberté!

Lejnieff ne répondit pas et se contenta de jeter un regard à Roudine. Il y eut un moment de silence.

— Je puis donc, reprit Lejnieff, en se levant, considérer notre

Digitized by Google

affaire comme terminée, et dire à votre intendant de m'apporter les pièces.

— Vous le pouvez... mais il faut avouer que vous n'êtes guère aimable... J'aurais dû vous refuser.

— Mais cet arpentage vous est beaucoup plus avantageux qu'à moi!

Daria Michaëlowna haussa les épaules. — Vous ne voulez pas même déjeuner avec nous? demanda-t-elle.

— Mille remerciements, je ne déjeune jamais, et je suis pressé de rentrer.

Daria Michaëlowna se leva. — Je ne vous retiens plus, dit-elle, en s'approchant de la fenêtre, je n'ose pas vous retenir.

Lejnieff se mit en devoir de saluer.

— Adieu, monsieur Lejnieff, pardonnez-moi de vous avoir dérangé.

— Vous ne m'avez pas dérangé, répondit Lejnieff en sortant.

— Qu'en pensez-vous? demanda Daria Michaëlowna à Roudine. J'ai entendu dire que c'était un original, mais cela dépasse les bornes.

— Il souffre de la même maladie que Pigassoff, répondit Roudine : le désir d'être original. L'un se pose en Méphistophélès, l'autre en cynique. Il y a dans tout cela beaucoup d'égoïsme, beaucoup d'amour-propre, peu de vérité, et peu d'amour. C'est aussi dans un autre genre une espèce de calcul. On prend le masque de l'indifférence et de la paresse pour faire dire aux autres : — Voilà un homme qui a bien des talents qu'il cache en lui! Mais regardez-y bien, — il ne possède aucun talent.

— Et de deux! dit Daria Michaëlowna, vous êtes un homme terrible pour la définition. On ne peut vous échapper.

— Vous croyez? répliqua Roudine. Du reste, continua-t-il, pour être juste, je ne devrais plus parler de Lejnieff. Je l'ai aimé!... aimé comme un ami... Puis, à l'occasion de différents malentendus...

— Vous vous êtes brouillés?

— Non, nous ne nous sommes pas brouillés; nous nous sommes quittés, et, selon toute apparence, quittés à jamais.

— C'est pour cela que j'ai remarqué que vous n'étiez pas à votre aise pendant sa visite... Je vous suis pourtant très-reconnaissante de la matinée d'aujourd'hui. Le temps s'est passé fort agréablement pour moi. Mais il faut savoir ne pas abuser. Je vous congédie jusqu'au déjeuner, et je vais à mes affaires. Il est probable que mon secrétaire; — vous l'avez vu, c'est Bassistoff qui est mon secrétaire, — m'attend déjà. Je vous le recommande. C'est un excel-

Digitized by Google

lent jeune homme, très-serviable et tout à fait enthousiasmé de vous. Au revoir, cher Dimitri Nicolaïtch. Que je remercie le baron de m'avoir fait faire votre connaissance!

Daria Michaëlowna tendit la main à Roudine. Il commença par la serrer, puis la porta à ses lèvres, et passa dans la salle à manger, et de là sur la terrasse. Il y rencontra Natalie.

VI

Au premier abord, la fille de Daria Michaëlowna pouvait ne pas plaire. Maigre et brune, elle n'avait pas encore atteint son entier développement et se tenait un peu courbée. Mais ses traits, quoique trop accentués pour une jeune fille de dix-sept ans, étaient nobles et réguliers. Son front pur et uni avait une beauté toute particulière, que faisait encore ressortir la finesse de ses sourcils légèrement arqués. Elle parlait peu, écoutait bien et regardait attentivement, presque fixement, comme si elle eût voulu se rendre compte de tout. Elle demeurait souvent immobile, laissant retomber ses bras et s'abandonnant à ses réflexions; son visage exprimait alors le travail intérieur de sa pensée.

Quand elle aperçut Roudine, un sourire imperceptible apparut sur ses lèvres et s'évanouit aussitôt, ses grands yeux sombres se levèrent doucement. — Qu'avez-vous? lui demanda alors mademoiselle Boncourt, qui recommença à la gronder, sous prétexte qu'il n'est pas convenable qu'une jeune fille soit pensive et se donne des airs distraits. Mais Natalie n'était pas distraite, elle étudiait au contraire avec zèle, lisait et travaillait volontiers, quoique rien ne lui réussit du premier coup. Elle sentait profondément et fortement, mais en secret; elle avait rarement pleuré dans son enfance; maintenant elle ne soupirait même presque plus, et ne faisait que pâlir faiblement lorsqu'elle éprouvait un chagrin. Sa mère la regardait comme une jeune fille sage et raisonnable, et l'appelait en plaisantant : *mon honnête homme de fille*, mais elle n'avait pas une haute opinion de ses facultés intellectuelles.

« Par bonheur, ma Natalie est froide, disait-elle; — ce n'est pas comme moi... tant mieux! Elle sera heureuse. » Daria Michaëlowna se trompait. Du reste, il est rare qu'une mère comprenne bien sa fille.

Digitized by Google

Natalie aimait Daria Michaëlowna, mais n'avait pas une entière confiance en elle.

— Tu n'as rien à me cacher, lui dit un jour sa mère; mais si cela était, tu me ferais des mystères. Tu as bien ta petite tête...

Natalie regarda sa mère et se dit : « Pourquoi donc n'aurais-je pas ma tête? »

Lorsque Roudine la rencontra sur la terrasse elle allait dans sa chambre avec mademoiselle Boncourt pour mettre son chapeau et descendre au jardin. On avait cessé de traiter Natalie en enfant; mademoiselle Boncourt ne lui donnait plus depuis longtemps ni leçons de mythologie, ni leçons de géographie, mais elle lui faisait lire chaque matin soit un chapitre d'histoire, soit un récit de voyage, ou quelque autre livre instructif. Daria Michaëlowna choisissait ces lectures comme si elle avait suivi un plan quelconque. Le fait est qu'elle lui donnait simplement tout ce que lui envoyait son libraire français de Saint-Pétersbourg, à l'exception des romans d'Alexandre Dumas et Cie, qu'elle se réservait pour elle-même. Lorsque Natalie lisait des ouvrages historiques, le regard de mademoiselle Boncourt devenait particulièrement aigre et sévère derrière ses lunettes; la vieille Française prétendait que l'histoire n'était remplie que de choses dangereuses à connaître.

Mais Natalie lisait aussi des ouvrages dont mademoiselle Boncourt ne soupçonnait pas l'existence; elle savait tout Pouschkine par cœur.

Natalie rougit légèrement en rencontrant Roudine.

— Vous allez vous promener? lui demanda-t-il.

— Oui, nous allons au jardin.

— M'est-il permis de vous accompagner?

Natalie jeta un regard à mademoiselle Boncourt et répondit :

— Certainement, monsieur, avec plaisir.

Roudine prit son chapeau et suivit ces dames.

Natalie était d'abord un peu intimidée en marchant à côté de Roudine, mais elle se remit facilement. Il commença à l'interroger sur ses occupations et sur les objets qui lui plaisaient à la campagne. Natalie répondit, non pas sans quelque embarras, mais du moins sans cette timidité inquiète que l'on prend si souvent pour de la modestie.

— Vous ne vous ennuyez pas à la campagne? demanda Roudine en lui jetant un regard de côté.

— Comment peut-on s'ennuyer à la campagne? Je suis très-contente d'être ici... J'y suis fort heureuse...

Digitized by Google

— Vous êtes heureuse. Voilà un grand mot! Du reste, cela se comprend, vous êtes jeune.

Roudine prononça cette dernière parole d'une manière un peu étrange; on ne savait trop s'il enviait la campagne ou s'il plaignait Natalie.

— Oui, la jeunesse! continua-t-il. Tout le but de la science est de nous donner à force de travail ce que la jeunesse nous accorde gratuitement.

Natalie regardait Roudine avec attention : elle ne le comprenait pas.

— J'ai causé durant une partie de la matinée avec votre mère, poursuivit-il; ce n'est pas une femme ordinaire. Je comprends pourquoi tous les poëtes ont recherché son amitié. Et vous, aimez-vous les vers? continua-t-il après un moment de silence.

Il m'examine, pensa Natalie, et elle répondit : — Oui, je les aime beaucoup.

— La poésie, langue des dieux! Moi aussi, j'aime les vers. Mais ce n'est pas là seulement qu'est la poésie; elle plane sur toutes choses, elle est tout autour de nous. Jetez un regard sur ces arbres, vers ce ciel, partout règnent la beauté et la vie; la poésie est avec eux. Asseyons-nous sur ce banc, continua-t-il. Bien, comme cela. Je ne sais pourquoi il me semble que, lorsque vous serez habituée à moi (et il la regarda dans les yeux en souriant), nous serons bons amis. Qu'en pensez-vous?

— Il me traite en enfant, se dit de nouveau Natalie, et, ne sachant que répondre, elle demanda à Roudine s'il avait l'intention de rester longtemps à la campagne.

— Tout l'été, l'automne, et peut-être même l'hiver. Vous savez que je ne suis pas riche; de plus je commence à m'ennuyer de ce déplacement continuel. Il est temps que je me repose.

Natalie fit un geste d'étonnement.

— Trouvez-vous réellement qu'il soit temps de vous reposer? demanda-t-elle timidement.

Roudine fixa son regard sur Natalie.

— Que voulez-vous dire par là?

— Je veux dire, répondit-elle avec quelque embarras, que d'autres peuvent se reposer, mais que vous.... vous devez travailler et essayer de vous rendre utile. Qui donc le ferait, si ce n'est vous?...

— Je vous remercie d'une si flatteuse opinion, interrompit Rou-

Digitized by Google

dine. Être utile est facile à dire (il passa la main sur son visage)!... être utile! répéta-t-il. Quand j'aurais la conviction de pouvoir être utile, quand même j'aurais foi dans mes propres forces, où trouver des âmes sincères et sympathiques?

Et Roudine fit un geste si désespéré et baissa si tristement la tête que Natalie se demanda involontairement si c'était bien là l'homme qui la veille encore avait tenu ces discours enthousiastes et si pleins de confiance.

— Du reste, non, ajouta Roudine en secouant subitement sa crinière de lion; c'est une folie et vous avez raison. Je vous remercie. Natalie Alexiénowa, je vous remercie sincèrement (Natalie ne savait pourquoi il la remerciait). Votre seule parole m'a rappelé mon devoir, m'a montré ma voie... Oui, je dois être actif. Si j'ai des talents, je n'ai plus le droit de les enfouir. Je ne dois pas dépenser mes forces en stériles bavardages.

Aussitôt ses paroles coulèrent comme de source. Il parla admirablement, chaleureusement, et d'une manière entraînante contre la lâcheté et la paresse, et sur la nécessité d'agir. Il s'accabla de reproches, se prouva à lui-même que discuter d'avance ce qu'on voulait faire était aussi pernicieux que piquer avec une épingle un fruit sur le point de mûrir. N'était-ce pas dans les deux cas une dépense superflue de séve et de force? Il affirma qu'une noble pensée ne manquait jamais d'éveiller la sympathie; que ceux-là seuls restaient incompris qui ne savaient pas eux-même ce qu'ils voulaient, ou qui méritaient de l'être. Il parla longtemps et termina en remerciant encore Natalie, et lui serrant brusquement la main, il ajouta :

— Vous êtes une charmante et noble créature!

Une pareille liberté frappa mademoiselle Boncourt. Malgré les quarante années de son séjour en Russie, elle ne comprenait qu'imparfaitement le russe, mais elle se contentait d'admirer la brillante rapidité des discours de Roudine. Il n'était d'ailleurs à ses yeux qu'une espèce de virtuose ou d'artiste, et on ne pouvait exiger de pareilles gens l'observation stricte des convenances.

Elle se leva, arrangea vivement les plis de sa jupe, et notifia à Natalie qu'il était temps de rentrer, d'autant plus que M. Volinzoff devait venir déjeuner avec elles.

— Le voici qui arrive, ajouta-t-elle en jetant un regard vers une des allées qui menaient à la maison.

Volinzoff se montrait en effet assez près d'eux. Il avançait d'un

Digitized by Google

pas irrésolu et saluait tout le monde de loin. Il se tourna vers Natalie, le visage empreint d'une expression maladive, et lui dit : vous faites votre promenade.

— Oui, répondit Natalie; nous étions au moment de rentrer.

— Ah! dit Volinzoff, eh bien, allons.

Et ils se dirigèrent tous vers la maison.

— Comment se porte votre sœur? demanda Roudine à Volinzoff d'une voix particulièrement caressante. La veille Volinzoff avait été fort aimable pour lui.

— Je vous remercie infiniment; elle va bien. Peut-être viendra-t-elle aujourd'hui. Il me semble que vous causiez lorsque je suis arrivé.

— Oui, je causais avec Natalie Alexiénowa; elle m'a dit une parole qui m'a fortement impressionné.

Volinzoff ne demanda pas quelle était cette parole, et ce fut au milieu du plus profond silence que l'on se dirigea vers la demeure de Daria Michaëlowna.

Il y eut encore salon avant le dîner; mais Pigassoff ne vint pas. Roudine n'était pas en train, et suppliait toujours Pandalewski de jouer quelque chose de Beethoven. Volinzoff se taisait en regardant le plancher. Natalie ne bougeait d'auprès de sa mère et demeurait pensive, occupée de son ouvrage. Bassistoff ne quittait pas Roudine des yeux et s'attendait toujours à quelque chose de spirituel de sa part. Trois heures s'écoulèrent ainsi d'une façon monotone. Alexandra Pawlowna n'était pas venue dîner. Dès qu'on se fut levé de table Volinzoff fit atteler sa voiture et disparut sans prendre congé de personne.

Volinzoff aimait depuis longtemps Natalie, mais sans avoir jamais osé lui déclarer sa passion, et cet état anxieux le faisait cruellement souffrir. Il ne pouvait se tromper sur le caractère du sentiment qu'il inspirait lui-même; c'était celui d'une bienveillance affectueuse sans doute mais froide et réservée. Volinzoff n'en espérait pas d'autre. Il comptait sur l'influence du temps et de l'habitude pour rapprocher de lui Natalie. Mais qui avait pu agiter à ce point aujourd'hui Volinzoff? Quel changement avait-il surpris pendant ces deux journées? Natalie s'était conduite cependant vis-à-vis de lui comme par le passé.

Son âme avait-elle été frappée de l'idée qu'il ne connaissait peut-être pas bien le caractère de Natalie, et qu'elle était plus éloignée de lui qu'il ne l'avait cru? La jalousie s'était-elle éveillée en lui? Pressentait-il confusément quelque malheur?...

Digitized by Google

En rentrant chez sa sœur il y trouva Lejnieff.

— Pourquoi reviens-tu sitôt? lui demanda Alexandra Pawlowna.

— Je ne sais, je m'ennuyais un peu.

— Roudine y était-il?

— Il y était.

Volinzoff jeta sa casquette et s'assit.

Alexandra Pawlowna se tourna vivement vers lui.

— Je t'en prie, Serge, aide-moi à convaincre cet entêté (elle désignait Lejnieff) que Roudine est un homme d'un esprit et d'une éloquence extraordinaires.

Volinzoff murmura quelques mots qu'on n'entendit pas.

— Mais je ne doute nullement de l'esprit ni de l'éloquence de M. Roudine, répondit Lejnieff je dis seulement qu'il ne me plaît pas.

— L'as-tu vu? demanda Volinzoff.

— Je l'ai vu ce matin chez Daria Michaëlowna, répondit Lejnieff. C'est lui qui est maintenant le grand vizir. Il viendra un temps où ils se brouilleront. — Il n'y a que Pandalewski qu'elle n'abandonnera jamais; mais c'est Roudine qui règne pour le quart d'heure. Si je l'ai vu? Comment donc! Il y est établi. Elle lui faisait les honneurs de ma personne, comme si elle lui disait : — voyez donc, mon ami, quelles espèces d'originaux prospèrent chez nous! Je ne suis pas moi un cheval de race qu'on montre aux amateurs, j'ai quitté la place.

— Et pourquoi as-tu été chez elle?

— Pour l'arpentage; mais c'était un prétexte, elle voulait simplement voir ma figure.

— La supériorité de Roudine vous offense, — voilà pourquoi vous ne l'aimez pas, dit Alexandra Pawlowna avec feu, — voilà ce que vous ne pouvez lui pardonner. Et je suis persuadée que l'étendue de son esprit ne nuit pas à la bonté de son cœur. Regardez ses yeux lorsqu'il...

— Lorsqu'il parle du parfait honneur... interrompit Lejnieff en citant un vers de Griboïédoff [1].

— Vous me fâcherez et je me mettrai à pleurer. Je regrette du fond de l'âme de n'être pas allée chez Daria Michaëlowna, au lieu de rester avec vous. Vous n'en valez pas la peine. Cessez donc de me

1. Lorsqu'il se met à parler du parfait honneur, son visage s'injecte de sang, ses yeux s'allument, ses larmes coulent, et nous — nous sanglotons. (Ces vers s'appliquent à un tartufe.)

Digitized by Google

contrarier, continua-t-elle d'une voix plaintive. Vous feriez mieux de me raconter quelque chose de sa jeunesse.

— De la jeunesse de Roudine?

— Eh bien oui. Vous m'avez dit le bien connaître, et depuis longtemps.

Lejnieff se leva et fit un tour dans la chambre.

— Oui, commença-t-il, je le connais bien. Vous voulez que je vous raconte sa jeunesse? Eh bien, soit.

Ses parents étaient de pauvres propriétaires. Il est né à T.... Son père mourut de bonne heure et le laissa seul avec sa mère. C'était une excellente femme, dont l'âme entière était absorbée par l'amour qu'elle avait pour son fils. Elle ne vivait que de pain afin d'employer tout son argent pour lui. L'éducation de Roudine s'est faite à Moscou. C'était d'abord un de ses oncles qui en payait les frais; plus tard, lorsque Roudine eut grandi et qu'il se fut paré de toutes ses plumes... — Allons, excusez-moi, je ne le ferai plus. — Ce fut un certain prince fort riche, dont il devint plus tard l'ami; puis Roudine entra à l'Université. C'est là que j'ai fait sa connaissance et que je me suis lié intimement avec lui. Je vous parlerai un jour de notre manière de vivre d'alors; je ne puis le faire à présent. Roudine alla bientôt voyager.

Lejnieff continuait d'arpenter la chambre. Alexandra Pawlowna le suivait des yeux.

— Une fois parti, continua-t-il, Roudine n'écrivait que bien rarement à sa mère. Il ne vint la voir qu'une fois, et cela seulement pour deux jours. Ce fut même entourée d'étrangers que la pauvre femme mourut, loin de lui, mais sans quitter son portrait du regard jusqu'à sa fin. C'était une femme excellente, très-hospitalière. J'allais chez elle quand elle demeurait à T***, et elle ne manquait jamais de me régaler de confitures aux cerises. Elle aimait son fils à la folie. Les messieurs de l'école de Petshorine[1] vous diront que nous sommes toujours portés à aimer ceux qui sont le moins disposés à la tendresse; mais il me semble à moi que toutes les mères aiment leurs enfants, surtout ceux qui sont absents. Plus tard, j'ai rencontré Roudine à l'étranger. Il vivait avec une de nos dames russes qui s'était attachée à lui, une espèce de bas-bleu qui n'était ni plus jeune, ni plus belle qu'il ne convient à un bas-bleu. Il se traîna assez longtemps avec

1. Héros d'une romance de Lermontoff.

Digitized by Google

elle et l'abandonna enfin..., ou plutôt non; c'est elle qui ne voulut plus de lui. Je l'ai perdu de vue depuis.

Lejnieff se tut, passa la main sur son front et s'affaissa dans un fauteuil comme s'il était épuisé de fatigue.

— Mais savez-vous bien, Michaël Michaëlowitch, dit Alexandra Pawlowna, que vous êtes un méchant homme? Je crois vraiment que vous ne valez guère mieux que Pigassoff. Je suis convaincue que ce que vous me dites est exact, que vous n'ajoutez rien, et cependant, n'est-ce pas sous un jour défavorable que vous venez d'en parler? Sa mère, cette pauvre vieille, son dévouement, sa mort solitaire... A quoi bon tout cela? Savez-vous qu'on peut raconter la vie du meilleur des hommes avec des couleurs telles — et sans y rien ajouter, remarquez-le — que chacun le détestera? C'est là aussi une espèce de calomnie.

Lejnieff se leva et se promena de nouveau dans la chambre.

— Je n'ai nullement envie de vous tromper, Alexandra Pawlowna, répliqua-t-il enfin. — Je ne suis pas un calomniateur. Au reste, continua-t-il après un moment de réflexion, il y a réellement une ombre de vérité dans ce que vous dites. Je ne calomnie pas Roudine, mais qui sait? Peut-être a-t-il changé depuis ce temps-là. Peut-être suis-je injuste envers lui.

— Alors... promettez-moi de renouveler connaissance avec lui, d'apprendre à le bien connaître et de me dire ensuite votre opinion définitive sur son compte.

— Fort bien.... Mais pourquoi te tais-tu ainsi, Serge Pawlitch?

Volinzoff frissonna, et releva la tête comme si on venait de le réveiller.

— Que voulez-vous que je dise? je ne le connais pas. De plus, je suis indisposé aujourd'hui.

— Il est vrai que tu es un peu pâle, observa Alexandra Pawlowna.

— Je souffre, répéta Volinzoff. Et il sortit.

Alexandra Pawlowna et Lejnieff le suivirent des yeux, et échangèrent un regard sans rien dire. Ce qui se passait dans le cœur de Volinzoff n'était plus un secret ni pour elle ni pour lui.

TOURGUÉNEFF.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LES FEMMES DE LA RÉFORME.

MARGUERITE D'ANGOULÊME

IV

LES CONTES ET LES POÉSIES DE LA REINE DE NAVARRE.

Les Nouvelles de la reine de Navarre parurent en 1558 pour la première fois, sans le nom véritable de l'auteur, sous ce titre : *Histoire des amants fortunés*, dédiée à l'illustre princesse, madame de Bourbon, duchesse de Nivernois. Elles étaient censées sorties de la plume d'un certain Pierre Boustuau, dit Launay. La première édition ne contient que soixante-sept nouvelles. La seconde, parue en 1559, est la seule complète ; elle est intitulée : « Heptaméron des nouvelles de très-illustre et très-excellente princesse Marguerite de Valois royne de Navarre, remis en son vray ordre et dédié à Jeanne de Foix royne de Navarre, par Claude Gruget. » Le manuscrit de cet ouvrage diffère sur bien des points de l'édition de Gruget, qui s'avisa d'en corriger le style, et crut devoir supprimer un certain nombre de morceaux contre les moines et contre les prêtres ; des contes entiers furent changés ; bref, ce fut une mutilation. On doit à M. Leroux de Lincy la première édition, sinon entièrement conforme à l'original, du moins s'en rapprochant le plus.

Ce qui donne à l'*Heptaméron* un intérêt particulier, c'est qu'il ne contient que des faits réels, si l'on admet la version de Brantôme, qui pouvait être bien informé là-dessus, car sa mère avait été une des dames de Marguerite. Il n'est pas difficile d'ailleurs de reconnaître plusieurs histoires contemporaines dans les Contes de la reine de Navarre. On peut donc retrouver dans l'*Heptaméron* une portion considérable de l'histoire morale du seizième siècle. Tout y mérite d'au-

1. Voyez la 8e Livraison.

Digitized by Google

tant plus de créance que les noms propres sont omis, ce qui donne à l'auteur la faculté d'être véridique à son aise. Le cadre du livre est assez singulier; la scène s'ouvre aux eaux de Caulderetts, dans les Pyrénées. Diverses personnes s'y sont réunies. Un orage fond sur la contrée; rivières, torrents, gaves, tout déborde. Les maisons sont emportées, les baigneurs obligés de s'enfuir. Les uns périssent dans les eaux, les autres sous les coups des brigands; plusieurs sont dévorés par les loups. Boccace a placé le récit de ses histoires pendant la peste de Florence, afin de les faire paraître plus gaies. Marguerite use du même procédé. Elle remplace la peste par une inondation. Cela n'en fait pas moins contraste. Des baigneurs de Caulderetts, gentilshommes, dames et damoiselles, il n'en reste plus que dix qui se trouvent réunis à l'abbaye de Notre-Dame de Serrance. Les charpentiers demandent dix jours pour construire un pont sur le gave béarnais; afin de se distraire en attendant, les naufragés, car on peut bien leur donner ce titre, se mettent à se raconter des histoires. Dix par jour, c'est le nombre fixé. Remarquez que tout va par dizaines dans cette affaire. Les conteurs sont au nombre de dix; le pont demande dix jours de travail; on raconte dix histoires par jour. A ce compte-là nous devrions avoir cent nouvelles, un véritable décaméron, et nous n'en avons que soixante-dix, et deux pour la huitième journée, en tout soixante-douze. Marguerite n'eut pas le temps de compléter son œuvre, et Claude Gruget donna le titre d'*Heptaméron* à ce qu'elle avait fait.

Le fond même des mœurs étudiées par Marguerite diffère peu de celui de Brantôme. Tous les deux ont puisé à la même source. Seulement Brantôme ne se pique point de moraliser. Il raconte des aventures grivoises pour le plaisir de les raconter et de montrer qu'il en sait long. Au lieu de se borner à des scandales de cour, les seuls à peu près qui paraissent dignes d'attention à Brantôme, et qui du reste ne manquent pas dans ses contes, Marguerite s'attache également aux scandales ecclésiastiques; les prêtres et les moines le disputent aux gentilshommes les plus raffinés en fait de mœurs galantes. Elle s'en prend surtout aux cordeliers : « En la ville de Padoue passa une dame française, à laquelle fut rapporté que dans les prisons de l'evesque se trouvait ung cordelier. » — « Au pays de Périgort, dedans ung village, en une hostellerie, fut faicte une nopce d'une fille de céans où tous les parentz et amis s'efforcèrent faire la meilleure chère qu'il estoit possible. Durant le jour des nopces arrivèrent céans deux cordeliers. » — « Au port de Coullon, près de Nyort, y avoit une

Digitized by Google

bastelière qui jour et nuit ne faisoit que passer un chascun. Advint que deux cordeliers du dict Nyort passèrent la rivière tout seulz avec elle. » A chaque instant les cordeliers se présentent dans ses récits, dont, en définitive, moines, nonnes, évêques, prêtres, gentilshommes, jeunes filles encore novices, font tous les frais. Les stratagèmes ingénieux ou plaisants pour tromper les tuteurs et les maris jaloux, voilà le thème ordinaire des Nouvelles. C'est ce qui a pu faire dire à Brantôme qu'en fait de galanterie, Marguerite « en savait plus que son pain quotidien. » Faut-il ne voir cependant dans les récits des hôtes de Notre-Dame de Serrance qu'une simple collectiou d'aventures galantes et d'impiétés dans laquelle une morale peu sévère se déguise sous des apparences de candeur et de fausse naïveté? ou bien enfin doit-on tout simplement nier, ainsi que l'ont fait quelques-uns, que Marguerite soit l'auteur de ce livre?

La crudité de certains passages, qui nous choque aujourd'hui, n'effarouchait pas la naïveté un peu grossière de l'époque, et elle n'enlève rien à la moralité générale de l'œuvre de la reine de Navarre. Chaque nouvelle se termine par de sages réflexions et de graves enseignements dans lesquels on reconnaît le caractère de Marguerite, avec le singulier mélange de mysticisme, de gaieté et de délicatesse qui la distingue. En attaquant l'Église romaine, elle cherche à la rendre ridicule plutôt qu'odieuse, et la haine qu'elle lui témoigne est la preuve même de sa vertu, et la justification des accusations qu'on ne lui a pas ménagées. Les femmes véritablement corrompues étaient alors du parti de l'Église, elles s'accommodaient de ses vices, qui eux-mêmes ménageaient leurs faiblesses; les autres se rangeaient toutes du côté de la réforme qui les consolait, les raffermissait et leur ouvrait un autre idéal.

Les auditeurs de Marguerite sont réunis, une histoire vient d'être achevée; ils échangent leurs réflexions sur le récit qu'ils viennent d'entendre, réflexions instructives et souvent édifiantes. Chaque nouvelle a pour épilogue une conversation morale dans laquelle une certaine dame Oisille, qui « sans cesse donne pasture à son âme de quelque leçon de la sainte escripture », tient ordinairement le dé. Quels étaient les noms véritables des héros des contes et des hôtes de l'abbaye de Notre-Dame de Serrance? Il y aurait là-dessus un intéressant travail à faire, mais il faudrait consulter pour cela les états de la maison de Marguerite, qu'on n'a pas fait encore sortir des archives du Béarn. On a néanmoins déjà hasardé des conjectures qui paraissent assez

Digitized by Google

vraisemblables. Selon ces conjectures, Oisille ou Osyle, par exemple, serait l'anagramme de Loyse (madame de Savoye). Marguerite aurait voulu rendre hommage à la mémoire de sa mère, morte en 1530. Le rôle que joue dame Oisille est conforme en effet au respect qu'une mère doit inspirer; mais comment concilier cette interprétation avec les leçons que la dame puise dans l'Évangile, elle qui persécute si violemment ceux qui le lisent? Parlamente serait Marguerite elle-même. Cette Parlamente, femme d'Hircan, « qui n'estoit jamais oisive ni mélancolique, » qui se fait toujours le champion de l'honneur des dames, et qui explique si bien ce qu'elle entend par les *amants parfaits*, offre certainement des analogies avec la reine de Navarre. Le nom qu'elle a choisi semble indiquer une personne qui parlemente avec elle-même, indécise et tiraillée sur une foule de questions, telle que le fut souvent la pauvre reine de Navarre. Ce qui semblerait confirmer cette supposition, c'est le nom même du mari de Parlamente, Hircan, synonyme de brutal, de sauvage, de grossier (*hircus*). C'est ainsi que Henri d'Albret est représenté dans les *Marguerittes* : « Oui bien, lui dit Parlamente dans l'*Heptaméron*, vous n'aimez que le plaisir. » Les autres personnages, Nomerfide, Ennasuitte, Dagoucin, Suffredent, Simontaut, Giburon, ont certainement existé. Mais à quoi bon rechercher les noms véritables? que trouverions-nous avec eux? des personnages de cour entièrement oubliés aujourd'hui et méritant de l'être. Quelques-uns cependant pourraient nous intéresser, s'il est vrai, comme M. Leroux de Lincy le pense, qu'Ennasuitte soit Anne de Vivonne, veuve du baron de Bourdeille, et mère de Brantôme, « qui estoit à la reine de Navarre, et qui en sçavoit quelques secrets de ses Nouvelles, et qu'elle en étoit l'une des *devisantes*. » Le spirituel chroniqueur ne nous a rien communiqué des révélations de sa mère à ce sujet. La bonne dame n'était cependant pas avare de récits, car Brantôme déclare lui devoir un grand nombre de ses anecdotes. C'est elle qui a la parole dans la nouvelle de l'*Heptaméron* concernant l'aventure de Bonivet.

Ce livre, où se rit l'esprit conteur des Valois, fut probablement raconté par la reine et par les femmes de la cour, comme les *Cent Nouvelles nouvelles* l'avaient été jadis au château de Genappe par le dauphin, depuis Louis XI. De Thou prétend que les *Nouvelles* de Marguerite furent composées daus sa jeunesse *ad juvenilem ætatem*, mais cela n'est guère probable. La plupart de ces pièces accusent une origine postérieure à 1540; la soixante-sixième est évidem-

Digitized by Google

ment postérieure à 1548; d'ailleurs, ce n'est pas dans la jeunesse qu'on montre cette expérience de la vie et des sentiments. Parlamente a plus de vingt ans. Marguerite dut écrire ces récits dans sa retraite de Nérac, alors qu'elle cessa pour un moment de se mêler à la politique.

Les poésies de la reine de Navarre ont été recueillies par son valet de chambre Simon de La Haye; elles comprennent une foule de compositions diverses : dialogues, oraisons, comédies dans le genre des anciens mystères, poëmes, complaintes, chansons spirituelles, sonnets, rondeaux, épîtres, moralités. La théologie et la religion jouent un grand rôle dans ces poésies, comme elles en jouaient un grand dans la vie. Au seizième siècle, on était religieux, non à la façon du dix-septième siècle, où chacun s'en remettait volontiers à un directeur du soin de son salut, mais avec un sentiment profond et tout personnel des questions qui se rattachent à l'avenir de l'âme humaine. Chaque individu s'en occupait à son point de vue particulier, et, éclairant lui-même sa conscience, marchait vers son salut dans sa propre voie. Dans le *Discord de l'esprit et de la chair;* dans l'*Oraison de l'âme fidèle*, dont le style n'est point dépourvu de majesté; dans les comédies intitulées : *la Nativité de Notre Seigneur Jésus-Christ*, *l'Adoration des mages*, *les Innocents*, *le Désert*, on voit l'effet de cette préoccupation religieuse dont nous parlions tout à l'heure. La ferveur y est sincère, quoique moins naïve qu'il ne convient à des pièces de ce genre, avec un mysticisme plus relevé. Marguerite, dans ses poëmes religieux, semble constamment dominée par ces paroles de saint Paul : *In Adam omnes moriuntur*, *in Christo omnes vivificabuntur*. Sa pensée est empreinte d'une couleur de nouveauté vague et indécise qui est comme le cachet de sa croyance, et qu'on retrouve dans le *Triomphe de l'Agneau*, composition ascétique en l'honneur de Jésus-Christ, ainsi que dans les chansons spirituelles au nombre de trente, et dans le *Miroir de l'âme pécheresse,* qui lui attira un si violent orage du côté de la Sorbonne.

C'est dans ses poésies mondaines qu'on retrouve Marguerite tout entière avec sa grâce, son esprit, sa bonté. Chose étrange! la poésie familière est celle dans laquelle ce seizième siècle si terrible réussit le mieux. A part d'Aubigné, les poëtes célèbres de cette époque sont presque tous des enjoués. Ils ont plus de grâce que de force, plus de sentiment que d'élévation. Si on abordait un moment le genre

Digitized by Google

sérieux, on revenait bien vite à l'amabilité et à la grâce. C'est ainsi que Marguerite essaya sa verve dans des comédies d'un mérite fort inégal; s'il en est d'agréables, il en est aussi de parfaitement inintelligibles comme la farce de *Trop*, *prou*, *peu*, *moins*, dont on écoute les quatre interlocuteurs sans trop savoir ce qu'ils veulent dire. Dans d'autres comme *le Coche*, par exemple, qui n'est pas une comédie, mais un dialogue où l'on voit trois dames se disputer le prix du malheur en amour, la conversation, presque toujours froide et languissante, s'anime à certains moments, sans cependant prêter un bien vif intérêt à la composition tout entière.

Sous l'influence de la renaissance, la mythologie païenne, se mêlait souvent à la religion du Christ. La reine de Navarre commente saint Paul et paraphrase Sannazar. Une analyse détaillée de ses poésies nous mènerait trop loin; nous nous perdrions dans la multitude infinie de ses vers, où quelques gracieuses pensées, quelques détails délicats sont perdus dans un fatras de prose mal rimée. Nous n'avons pas mentionné, tant s'en faut, toutes les œuvres de Marguerite contenues dans le recueil de Simon de La Haye. Il existe d'autres pièces qui ne s'y trouvent pas, notamment une farce, *le Malade et l'Inquisiteur*. La Bibliothèque impériale et celle de l'Arsenal possèdent aussi de nombreuses pièces manuscrites de Marguerite. Peut-être, en cherchant bien, y pourrait-on recueillir des morceaux de quelque valeur; il est permis d'en douter cependant. C'est dans ses idées, dans ses actions, dans sa vie tout entière qu'il faut chercher la véritable poésie de Marguerite: c'est une femme poétique plutôt qu'un poëte; ses sentiments et ses actions ont bien plus de poésie réelle que ses vers. On chercherait vainement dans ses œuvres une inspiration plus tendre et plus gracieuse que la simple conversation qu'elle a un jour avec le frère de Brantôme en se promenant dans une église de Pau : « Mon cousin, lui dit-elle, ne sentez-vous point rien mouvoir soubs vos pieds? — Non, madame, répondit-il. — Songez-y bien, reprit-elle, mon cousin. — Madame, j'y ay bien songé, mais je ne sens rien mouvoir, car je marche sur une pierre bien ferme. — Or je vous advise, dit alors la reyne, que vous êtes sur la tombe et le corps de la pauvre mademoiselle de La Roche, qui est icy dessoubs vous enterrée, que vous avez tant aymée. Et puisque les âmes ont du sentiment après notre mort, il ne faut pas doubter que ceste honeste créature, morte de frais, ne soit esmeuë aussitost que vous avez esté sur elle. Et sy vous ne l'avez

senty à cause de l'espaisseur de la tombe, il ne faut doubter qu'en soy ne se soit esmeuë et ressentie. Et d'autant que c'est ung pieux office d'avoir souvenance des trespassés, et même de ceulx que l'on a aimés, je vous prie de lui donner ung *Pater noster*, ung *Ave Maria*, et ung *De profundis* et l'arrouzez d'eau bénite; et vous acquerrez le renom de très-fidèle amant et d'ung bon chrestien. Je vous lairray donc pour cela, et pars. »

V

MARGUERITE ET FRANÇOIS Ier.

Attristé par l'âge, par la maladie, par les malheurs des dernières années de son règne, peut-être poussé par le pressentiment de sa fin prochaine, François Ier voulut revoir cette sœur si dévouée, et dont il avait si mal reconnu le dévouement. A l'appel de son frère, Marguerite accourut du fond de la Navarre. Dans la présence de sa sœur, dans sa conversation si vive et si enjouée, il retrouva quelque chose des beaux jours de leur commune jeunesse. A Chambord, dans un de ces entretiens qu'aimait la verve du roi, et qui plaisaient à l'esprit subtil de l'aimable Parlamente, ils agitaient un jour la question si souvent controversée de la supériorié de l'homme sur la femme. Ce fut pour répondre, dit-on, à Marguerite qui parlait naturellement en faveur de son sexe, que François Ier écrivit sur les vitres de la fenêtre avec le diamant de sa bague le distique si souvent cité :

Souvent femme varie;
Mal habil qui s'y fie.

L'ingrat oubliait qu'il avait devant ses yeux une femme en qui il s'était fié dans toutes les circonstances graves de sa vie, et qui, malgré son ingratitude, ses injustices, sa dureté, car il était allé jusqu'à lui enlever sa fille, n'avait jamais varié dans son attachement à ses intérêts et à sa personne. Il suffit pour s'en convaincre de parcourir la correspondance de Marguerite avec François Ier. Presqu'à chaque ligne on y trouve les marques d'un dévouement qui va jusqu'à l'abnégation, et qui étonne par son humilité et par son exaltation. L'affection fraternelle est poussée si loin chez Marguerite qu'elle semble avoir quelque chose de mystérieux et d'inexplicable. On dirait une adoration perpétuelle, un culte qui emprunte son aliment

Digitized by Google

à toutes les circonstances de la vie. Mande-t-elle à son frère la nouvelle de sa grossesse, elle se hâte d'ajouter : « Mais que il plaise à Dieu vous garder en bonne santé, je ne crains riens en les maulx qui me sauroient advenir, lesquels vous estes après Dieu ma vraye délivrance. » Son fils est-il venu au monde, elle remercie le roi pour le nouveau-né « qu'il vous a pleu advouer pour vostre petit-fils, et que vous lui aviez fait tant d'honneur de vous esjouir de sa naissance. »

Elle va jusqu'à prétendre que son enfant avant de naître aime déjà le roi : « Et de ce qu'il vous plest, monseigneur, nommer messieurs vos enfants miens, je ne puis desavouer cet honneur, estant seure que je n'aimeray jamais tant ceux que j'ay portés que le moindre d'eux, et si celui qu'il vous plest dire vostre eust peu saillir par la bouche, les yeux ou les oreilles, je suis seure, monseigneur, qu'il eust obéy à vostre commandement, et fust veneu dehors à l'heure que nous eusmes ces bonnes nouvelles (le retour des fils du roi de Madrid), car il me monta si hault dans l'estoumac, où il demeura toute cete nuyst, qu'il sembloit qu'il vouloit voir et ouïr vostre lettre. » Est-elle éloignée du roi, sa douleur ne connaît plus de bornes. « Et connais bien depuis que suis partie de vous qu'il n'est nulle pire prison que d'ung corps en liberté, eslongnant les lieux où son cueur est aresté. » Devant le roi, c'est une petite fille, elle n'ose s'éloigner de la cour sans sa permission. « Monseigneur, je suis contrainte en despit de moy et contre mon désir et ma voulonté de vous faire la requeste qui me deplest le plus ; c'est qu'il vous pleze, monseigneur, me donner congié pour si peu qu'il vous plera, d'aller avecques le roi de Navarre en Guyenne. Vous suppliant très-humblement, monseigneur, de croire que sans estrémité d'affaires je ne le voudroys demander. » Cette absence lui est insupportable. « Mais je say bien, ajoute-t-elle, que je ne vous puis mieux plaire que de m'acquitter où j'ay le devoir, car tout honneur que je puis avoir tourne à vostre gloire, pour laquelle je desire plus garder mon honneur sans tache que pour la mienne propre. » Une fois qu'elle est partie sans avoir vu le roi, cette idée la tourmente tant en voyage qu'elle s'arrête en route pour lui écrire : « Monseigneur, si je n'ay eu le pouvoir d'avoir pris congié de vous, et vous supplier me tenir pour très-humblement recommandée en vostre bonne grâce, il vous plaira, monseigneur, recevoir les lermes qui de loing vous diront adieu, et la lecture pour la parole ; et croire que si ce n'estoit l'espé-

Digitized by Google

rance que j'ai de vous faire mellieur service au lieu là où je voys que je ne vous puis faire icy, il ne seroit en ma puissance, pour toutes les chouses de ce monde, d'esloigner tant de bien, en qui qu'il soit celuy que je puis avoir. » La moindre plainte du roi lui est une douleur mortelle; au plus léger mot qui a pu le blesser, elle se justifie humblement comme une coupable devant son juge. « Monseigneur, vous savez bien qu'il n'est pas en ma puissance de vous riens non-seulement celer, mais dissimuler, car toute ma vie j'ay parlé à vous sans avoir regart à nulle crainte, vous desclairant mon vouloir, privement coume à mon frère, recevant vostre commandement et conseil coume de mon père, et de celuy que je tiens tout ce que je puis esperer et desirer d'avoir en ce monde; pour le service duquel j'ay estimé liberté le sacrifice de ma voulonté, ma vie heureuse, et ma mort glorieuse. Mais, monseigneur, si j'estois si indigne que Dieu me voulist jusque-là nyer la fin de mon intencion qu'il feust possible qu'elle feust de vous ingnorée, et que mon obéissance pour l'amour de vous voulontaire portast ung si contraire effet que de mettre en vostre pensée ce dont la mienne a tousjours esté si loing que seulement en ouyr parler ne se peult endurer sans importable paine de laquelle, monseigneur, je vous supplie très-humblement ne me laisser plus soustenir le purgatoire, et me faites cet honneur de penser que si j'ay aultrefoy dict que je pensois demeurer la dernière, c'estoit pensant avoir la perfection de tous les malheurs et ennuis que Dieu peult envoyer à sa créature; et si mon désir se eust accordé à ma peur, j'eusse mis peine de garder ma vie et santé plus songneusement. Je suis seure, monseigneur, que vous le sentez ainsin coume moi; mais la parole que vous me distes au partir, que peult estre Dieu voyoit ma vie passer celle de vous et de madame, m'a esté si pesante dans le cueur, que, sans vous avoir escript cete lectre, esperant vostre response dont j'ay besoins, je suis seure que ma vie n'eust soustenu longuement cete peine; car je n'ay fin, regart ni intencion que de vivre et mourir vostre très-humble et très-obéissante subjecte et seur. »

François Ier va entrer en campagne; Marguerite, pour le suivre, consentirait à être « hospitalière du camp. » Sœur de charité, c'était bien son emploi. Elle va plus loin encore; sa douleur de ne pouvoir accompagner le roi est si grande, que pour faire ce voyage elle n'hésiterait pas à « renoncer le sang réal pour estre chamberière de vostre lavandière. Et vous promets ma foy, monseigneur, que sans regret-

Digitized by Google

ter ma robe de drap d'or, j'ay grant envie en habit incongneu m'essayer à faire service à vous. »

Quand Jeanne sa fille tient au roi « ung si fou propos » que de lui dire de ne la point marier au duc de Clèves, Marguerite proteste et supplie le roi de pardonner à sa fille et à ses parents, « car si votre courroux donne crainte à vos subjects, croyez, monseigneur, qu'il nous donne la mort, et ne nous sauriez faire plus grande pugnycion que de nous ouster vostre bonne grace, de quoy nous avons toujours fait nostre reaulme et nostre trésor coume par toute nostre vie l'avons montré. » Elle va jusqu'à dire que les lettres du roi ont guéri son mari, et qu'elle les porte comme des reliques. « Je les porteray sur moi comme relisques dont elles ont aussi bien servi au roy de Navarre coume à moy; car il a esté environ vingt-quatre heures aussi malade d'une colisque que je le vis oncques. Mais il a pris si grant joie de ouir la lecture des dictes lettres que je luy ai faicte durant sa maladie, qu'il en est guery. »

Le roi et sa sœur, à l'occasion de certaines fêtes, échangent des présents. Marguerite envoie à François Ier une statuette de David, et le roi lui donne à son tour une sainte Catherine. Le présent de Marguerite est accompagné de vers, dans lesquels le roi prophète prend la parole, et parle ainsi du roi de France :

Incirconcis je tiens ceux qui conspirent
Contre Dieu seul, et tous les jours empirent
Leurs volontés à l'encontre du roy
Qui est de Dieu le Christ et je le croy.

Elle revient encore sur cette comparaison du Sauveur avec François Ier, à l'occasion d'un christ dont le roi lui fait cadeau pour ses étrennes; une ballade suit cet envoi : « Quand j'ai veu une chose si divine, si bien faite, si riche et si excellente, que cette fontaine de chérité, dedans laquelle le pécheur est juste, le malade sain et le mort vivant, je n'ay seu que dire, sinon en adorant la vérité, baiser la figure tant bien faite, pour l'honneur et révérence de mes deux christs. »

Voici une autre lettre qui se rapporte également à ce christ et qui témoigne d'une façon singulière de l'attachement de Marguerite pour son frère : « Monseigneur, pour ce que tout ce que je vous pourrois escripre ne sauroit satisfaire à l'obligation à laquelle en tant de sortes vous me reliez, j'iray moy-mesmes vous en rendre les

très-humbles mercis; mais ce sera avec la millieure diligence qu'il me sera possible, comme j'ay prié le sieur de Desse vous dire, lequel m'a apporté le premier commandement qu'il vous a plu me faire de partir d'icy. Vous suppliant, monseigneur, de croire que je n'attendray jamais le second d'une chose que je désire tant. Et ne say à qui donner l'honneur de mon obéissance : ou à votre comandement, ou à l'envie que j'ay de vous voir; car, si je veux obéir à l'ung jusques à y perdre la vie, je ne puis longuement contredire l'aultre sans mourir. Par quoy, monseigneur, la pénitence en est telle que je ne vous demanderay point pardon de ma longue demeure, car j'en suis la plus offensée; mais de la pitié qu'il vous a pleu en avoir, regardant plus à mon bien que à nul contentement que je vous puisse donner, vous m'avez rendue tant tenue à vous, que ayant prié ce seur messaiger de vous rendre conte de toute ma vie, et congnoissant combien je vous suis redevable, *sinon d'amour*, je m'en voys jetter aux pieds de celuy dont il vous a pleu m'envoyer la tant belle et bien faite figure que je ne suis digne d'un tel présent. Lui suppliant par l'amour qui l'a fait mourir que la grandeur de la mienne vous soit par tel service desclairée, que, comme luy content d'amour perpétuel, en vostre bonne grâce [soit retenue] votre très-humble et très-obéissante subjecte et mignonne. »

On voit par cette fin, que Marguerite a de la peine à se dégager du mysticisme dans lequel l'évêque de Meaux l'a entraînée. Quelquefois, ce mysticisme est presque inintelligible comme dans la lettre suivante où il s'agit de la réception d'une épître en vers du roi. Après l'avoir accablé de compliments, après avoir mis au néant non-seulement la réponse en vers qu'elle a osé lui faire, mais encore tous les vers qu'on a faits jusqu'alors, Marguerite ajoute : « Mais, à la semblance de celuy qui est vivant en vous, vostre triomphe et gloire c'est d'honorer ce qu'il vous plest, et humilier la haultesse de votre esprit où l'amour vous incline, vous satisfaisant vous-mesmes en complaisant votre bonté qui ne peult estre prevenue de nul mérite. Ce que je connoys si bien en mon endroit, monseigneur, que, de tant moins je me sens digne de tel bien, et plus je me rejouis de voir en vous ce qui desfault en moy, et mesure que ma desfaulte est le lustre de vostre grace et la démonstration de l'amour qui, non seulement me fait ignorer quelle je suis, mais me fait estimer estre ce que je desire. C'est le meilleur témoignage que je puis avoir de la perfection que je souhaite, c'est de voir et sentir que vous m'aimez; car votre amour peult plus en moy que

Digitized by Google

tout le labeur que je sauroie prendre à me rendre capable du bien que librement me donnez sans nulle deserte, sinon de la pareille affection de laquelle je le reçois. Car amour ne peult être receu que de son semblable, et de celtuy la je prendrai la hardiesse de recevoir le bien où tout le demeurant des forces qui sont en moy sont inutiles à le recevoir, congnoistre, et encore moins lever. Amour doncques le reçoit pour moy et le mettre en mémoire perpetuelle, pour sans cesser vous en rendre très-humbles mercis et supplications envers Dieu de parachever cette satisfacion pour moy en vous donnant heureuses victoires, etc. » Il est difficile de se reconnaître au milieu de ce chaos à la Briçonnet. Les obscurités de ce genre ne sont pas rares dans la correspondance de Marguerite; aussi ne faut-il pas y chercher son esprit, mais son cœur qui s'y montre surtout dans les lettres assez nombreuses où le sentiment de la famille l'inspire d'une façon si charmante.

« Il y a si longtemps, écrit-elle au roi, que nous n'avons eu que malades icy, que je n'eusse sceu escripre que mauvaises nouvelles, car M. d'Angoulême (troisième fils du roi) a si bien faict veiller madame, que, en sauvant son enfant, a cuidé perdre sa santé pour longtemps; dont, bien que guerie, n'est encore fortifiée. Et pour n'estre pas desavouée de la maison, les ay voulu suivre; mais voyant que je n'ay point de grâce à faire la malade, je ne m'en sens plus. Celuy qui donne les tribulacions pour nostre salut n'a voulu longuement voir mon impatience, car c'est aux bons et vertueux que les peines sont données. C'est assez pour moy de servir les malades sans donner de peine de moy à tant qui valent mieux. »

Catherine de Médicis accouche de son premier enfant à Fontainebleau; aussitôt Marguerite prend la plume : « A bonne et très-juste cause, nous pouvons, monseigneur, dire avecques vous suivant vostre figure : *David, a Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris; hoc est dies quam fecit Dominus : exultemus, et lætemur in ea*. Car, monseigneur, c'est le plus beau, le plus désiré, et le plus nécessaire jour que jamais les yeux de vous et de vostre réaulme ayent veu; c'est ung jour digne de chasser de vous la nuist de toute la fascherie de l'année passée; c'est ung jour si vertueux, que, en vous apportant tiltre de grand père, il vous rajeunit de cinquante ans. Vostre nouveau successeur vous allonge la jouissance de vostre possession; sa nouvelle nativité renouvelle la vostre en vous apportant le comble et parfait accomplissement de vos désirs. Que

Digitized by Google

sauriez-vous plus souhaiter, monseigneur? que vouldriez-vous plus davantaige demander à Dieu en ce monde? Estes-vous pas asseuré d'estre du tout en sa grâce? vous avez expérimenté toute cete année sa main forte batailler contre vos ennemis visibles et invisibles, tant que leurs forces ne leurs inventions n'ont seu nuire ny a vostre réaulme ny a vostre personne, mais estes demeuré roy victorieux, conquereur, et saije et sain. Si est-ce que tous ces beaux tiltres là et dons excellens sont couronnés par celuy que maintenant Dieu vous donne, d'estre grand père. Dont, monseigneur, ne pensez seul avec ceulx des vostres sans avoir joye, ny ceux qu'en vous congnoissant vous aiment; car le pauvre peuple qui a peine savoit avoir ung roi, a senty vostre grande joye; dont la leur est telle, avecques toute sorte de gens, qu'ils confessent n'en avoir jamais eu une telle. Et moi, monseigneur, qui demi morte cete nuist d'ung reume qui me tient depuis celle de Nouel, oyant cete heureuse nouvelle que vous estes grand père d'ung si beau prince; monseigneur le Daulfin père; madame la Daulfine, après tant de desirs et de craintes mère; M. d'Orléans et madame oncle et tante qui sont tous nouveaux noms; et moy qui par affection me puis mettre en ce digne nombre, estre grant tante; voyant en mon esprit tous ceux et celles que vous aymez vous rire en pleurant; regardant les lermes, que je suis seure, saillent de vos yeux, par une joye d'aultant plus grande que celle que je vous vis à la naissance de vostre premier né, que cete cy estoit plus attendue et moins espérée, je vois tout vostre réaulme fortifié de cent mille hommes, enrichy d'un trésor infigny. La maladie seroit bien forte qui ne se tourneroit en santé, ou qui me garderoit de m'en aller à la procession faire avecques le peuple les feux de joye, et mander à M. de Burie en faire de si grants feux que nos ennemis soient transis du feu qui eschauffe et vivifie tous vos amis, serviteurs et subjets. » Le mysticisme de Marguerite se fait jour dans tous les sentiments qu'elle exprime : « Mais, avant, continue-t-elle, sailler du list ou j'ay receue vostre adorée lectre, il a falu faire cete cy, transportée de telle joye, et mes yeux obscurcis de tant de lermes, que je ne say ny que je vois, ny que je dis, sinon que à ceux à qui Dieu a donné son fils Jesuscrist, et qui par vive foy l'ont receu en leurs cueurs, il ne leur lesse riens à donner de tout ce qui leur est nécessaire. Car ayant donné le plus grant don qui est son seul filz, et grace de le recevoir pour notre tout, il ne peult plus riens refuser. Il n'y a plus qu'à luy en rendre continuelles louanges; ce que je suis seure, mon-

Digitized by Google

seigneur, vous faites de telle foy et de tel cueur qu'il ne vous acguera poinct d'ingratitude. Et puisque je n'ay pour ce coup, ne l'honneur d'estre au rang des saiges femmes, je m'en voys avecques vos bons subjetz suppléer celuy qui nous despart tant de graces, vous en donner par heureuse et bonne vie aussy longuement la puissance, avecques une pour vous advantaigeuse paix, comme en la vostre bonne desire à jamais estre plus que très humblement recommandée, vostre très-humble et très obéissante subjecte et mignonne. »

Quoi de plus vif que cette lettre? La tendresse s'y mêle au patriotisme d'une façon touchante, et la pointe de mysticisme qui se fait sentir chez Marguerite toutes les fois qu'elle est émue ne nuit point à l'expression de ses sentiments. Sa joie se conçoit, du reste : Catherine de Médicis passait pour stérile, et Diane de Poitiers, dont la reine de Navarre n'avait pas à se louer, répandait soigneusement ce bruit pour la faire répudier. Une épître en vers suit cette lettre. François Ier avait, à ce qu'il paraît, toutes les coquetteries d'un ancien beau, car dans son épître sa sœur le rajeunit de neuf années; François Ier avait quarante-neuf ans à la naissance de son fils François II, et Marguerite s'écrie bravement :

> Car aussitôt que devant ses yeux vint,
> Ses quarante ans retournerent à vingt.
> O fils heureux ! joye du jeune père.

Ce n'est pas sans un certain regret que nous voyons descendre Marguerite jusqu'à flatter la vanité d'un frère qui ne la respecte guère, et qui va jusqu'à lui ordonner de lui amener ses maîtresses... « Monseigneur, il me dit qu'il vous plaisait que j'attendisse madame d'Estampes, et que je n'allasse point sans elle devers vous. » L'obéissance de Marguerite ne se révolte pas devant une mission qu'à défaut de sa dignité les sentiments que quelques écrivains lui prêtent pour son frère auraient dû cependant lui faire trouver bien cruelle. Pour preuve de ces sentiments, les écrivains dont nous parlons citent deux lettres de la sœur de François Ier, et surtout la suivante, qu'il convient de lire avec attention : « Au Roy mon souverain seigneur : Sire, ce qu'il vous a pleu m'escripre que en continuant vous me feriez connoistre, m'a fait continuer, et davantage espérer que vous ne voudriez laisser vostre droit chemin pour fuyr ceux qui

pour le principal de leur heur desirent vous voir, *encore que de mal en pis*. Mon intention soit prescripte, si ne vous faudra jamais l'honneste et autieuse servitude que j'ai porté et porte encore à votre heureuse grâce, et si l'imperfection parfaite de cent mille facultés vous faict dédaigner mon obéissance, au moins, sire, faictes-moi tant d'honneur et de bien que de n'augmenter ma lamentable misère en demandant expérience pour défaite, là où vous connoissez sans vostre aide l'impuissance, comme vous témoignera une enseigne que je vous envoye; ne vous requérant pour fin de mes malheurs et commencement de bonne année, sinon qu'il vous plaise que je sois quelque petit de ce que infiniment vous m'estes et serez sans cesse en la pensée. En attendant cet heur de vous pouvoir voir et parler à vous, sire, le désir que j'en ay me presse de très humblement vous supplier, que, si ce ne vous est ennuy, le me faire dire par ce porteur, et incontinent je partirai feignant aultre occasion, et n'y a fascheux temps, ni penible chemin que ne me soit converty en très plaisant et agréable repos, et si m'obligerez tant et plus à vous, et encore davantage s'il vous plaît ensevelir mes lettres au feu et la parole au silence, autrement vous rendrez

Pis que morte ma douloureuse vie
Vivant en vous de la seule espérance
Dont le savoir me cause l'assurance.
Sans que jamais de vous ne me défie,
Et si ma main trop faiblement supplie,
Votre bonté excusera l'ignorance
    Pis que morte.

Par quoy, à vous seul je desdie
Ma voulenté et ma toute puissance,
Recevez-la, car la persevérance
Sera sans fin, ou tost sera finie,
    Pis que morte.

. Votre tres humble et tres obéissante plus que subjecte et servante. »

Une autre fois elle signera : « Votre .... plus que sœur. »

Sans attacher une importance décisive à la lettre précédente, il est certain que le ton de la correspondance de Marguerite avec François Ier a quelque chose qui étonne. On dirait une dévote devant son idole, bien plus qu'une sœur devant son frère. Cette adoration exaltée

Digitized by Google

ne semble pas le fait d'une femme d'esprit et d'intelligence. François I[er] exerce sur Marguerite comme une espèce de fascination mystérieuse qui s'expliquerait d'une façon plus funeste et en même temps plus naturelle par l'amour. N'est-ce pas pour échapper à cette terrible influence qu'elle se jette dans le mysticisme où Briçonnet la pousse avec tant d'ardeur? Mais le mysticisme lui-même ne triomphe pas aisément d'un sentiment fatal comme celui qu'on croit lire dans le cœur de Marguerite. Une sombre tristesse se montre en effet à travers son enjouement et sa gaieté, son sourire est mêlé de larmes. Quand on lit, sous l'influence de certaines interprétations, la correspondance de Marguerite, sa vie s'éclaire d'un jour mélancolique. Il est impossible de ne pas s'attendrir sur le sort de cette infortunée. On est tenté de la prendre au mot le jour où elle signe une de ses lettres à Briçonnet : « Pis que morte. » En vain demande-t-elle à la religion de la distraire de ses pensées; en vain s'entoure-t-elle de théologiens, d'humanistes, de savants, elle ne parvient point à s'arracher à elle-même. Hélas! elle est frappée d'un coup mortel; sa correspondance avec Briçonnet est pleine de douloureuses allusions; le souvenir qu'elle cherche à écarter revient dans tout ce qu'elle écrit; ce cœur qu'elle voudrait purifier est plein d'une même image; *cor mundum crea in me*, *Deus*, s'écrie-t-elle, mais il y a des taches qui ne s'effacent pas, des pensées qui reparaissent toujours, même au milieu des plus mystiques élans. Singulier mystère du cœur humain! on voudrait s'en écarter, mais malgré soi on s'y arrête, on veut le pénétrer, la pitié vous y pousse, une pitié tendre pour une malheureuse dont les anciens n'auraient fait qu'une victime de la fatalité.

L'étrange affection de Marguerite pour son frère pourrait s'expliquer à la rigueur par les mœurs d'un temps où le pape Alexandre VI ne craignait pas d'afficher son amour pour sa fille, par l'exemple d'une mère dissolue, et d'une cour qui souffrait tout; mais il y a des sentiments où l'exemple n'est pour rien, et qui naissent dans le cœur d'une femme sans qu'elle s'en aperçoive, ni qu'elle puisse les vaincre. Marguerite ressentit-elle pour son frère une de ces affections qui subjuguent le cœur et la raison? C'est ce qu'il est difficile de décider. Après tout, ce qu'il y a de coupable dans des sentiments de ce genre, c'est de s'y abandonner. Ceux que visitent de telles souffrances sont plus dignes de pitié que de mépris. La sœur de René a pu devenir un personnage de roman,

Digitized by Google

et nous ne songeons à elle qu'avec la commisération qu'inspirent les êtres dévoués par je ne sais quelle mystérieuse puissance à des passions fatales. Rien ne prouve qu'un amour incestueux ait brûlé réellement dans le cœur de Marguerite; mais si ce n'est pas un fait prouvé, c'est du moins une tradition qui subsiste, et que des historiens graves ont acceptée. Quand on veut cependant remonter à l'origine de cette tradition, quand on cherche à se rendre compte de la façon dont elle s'est formée, on ne trouve rien. Ce n'est pas faute de chercher, toutefois; cette question a exercé en vain la patience et la sagacité d'infatigables critiques; l'un d'eux invoque un souvenir personnel, la lecture d'un livre qu'il est certain d'avoir eu sous les yeux, mais dont il a parfaitement oublié le titre. Le ton des lettres de Marguerite est si tendre, si passionné, souvent si hors de toute proportion avec ce que l'amour fraternel a droit d'inspirer, qu'il peut donner lieu à bien des suppositions. Ces lettres ont été lues certainement par les maîtresses de François Ier, ennemies jurées de la reine de Navarre. Commentés par la malveillance de Diane de Poitiers et de la duchesse d'Étampes, mis habilement en circulation au sein d'une cour qui ne respectait rien, qui cherchait au contraire partout des motifs de scandale, certains passages de ces lettres, répétés et grossis de bouche en bouche, ont pu devenir la source de ces bruits que des écrivains romanesques ont reproduits plus tard, et qui ont persévéré jusqu'à nous. La lettre précédente, dans laquelle on croit trouver des arguments presque décisifs contre la pauvre Marguerite, ne me semble cependant pas plus concluante que les autres. Rien ne prouve que ce soit pour se soustraire à la passion de sa sœur que François Ier ait fait un long détour afin de l'éviter, que l'expérience dont il parle, et qui lui sert de prétexte, soit l'expérience de la passion. Examinée avec cette idée préconçue, la correspondance de la princesse, cela est certain, semble donner gain de cause à ceux qui croient Marguerite brûlée de ce feu secret qui jeta la sœur de René dans un cloître; mais, pour les lecteurs non prévenus, rien ne révèle un pareil secret. Ils peuvent bien trouver que l'affection fraternelle prend chez Marguerite une ardeur inaccoutumée, mais ils ne songent pas à incriminer cette ardeur. La controverse sur un tel sujet est aujourd'hui impossible. Les quelques pièces du procès que nous avons sous les yeux sont sujettes à tant d'interprétations, qu'il devient presque inutile de les invoquer; les vrais documents manquent. Après avoir lu avec soin la correspondance de Marguerite avec François Ier, le seul sentiment

Digitized by Google

qui reste en général est celui de l'admiration pour cette aimable femme, qui, à toutes les qualités du cœur qu'on lui connaît déjà, joint la bravoure et le désintéressement si rare à la cour. « Je vous promets ma foy, monseigneur, que si l'ennemy fut venu quand j'y estois (au camp d'Avignon) je n'en eusse point bougé, estant toute seure qu'il ne peut nuire à une telle compaignie. Au pis aller, je serois trop heureuse de mourir avec tant de vertueuses personnes. »

Je viens de parler du désintéressement de Marguerite : toujours employée dans les affaires de son frère, dépensant son temps et son argent à le servir, elle ne lui demande rien. D'une extrémité du royaume faut-il qu'elle coure à l'autre, elle est prête : « Et vous supplie, monseigneur, ne pensez que nulle nécessité me seust retenir; car combien que je n'ay nulle terre à vendre pour vostre service, et que tout le bien que j'ay en ce monde, c'est celuy qu'il vous a pleu de vostre grace me donner, si est ce que, veu les affaires où vous estes, j'aimerois mieux vendre les meubles que j'ay faits de votre argent, que de vous ennuyer ni cherger en ce temps. » Dans un voyage qu'elle a entrepris pour son service, François Ier lui a fait remettre une certaine somme, et elle s'empresse d'ajouter : « Des dix mille livres qu'il vous plest maintenant me donner, je les prendrai comme don pour fere mon voyage. Mais si j'en pouvois trouver aultant à emprunter, je n'en eusse pour riens desgarny vos finances; car le temps vient où vous en aurez bien affaire. Et n'ay regret que de tant de bien que j'ay reçu j'ay esté si peu mesnaigière, que je n'en ay seu espargner pour maintenant vous servir. » Noble et touchant regret chez une femme qui a pu écrire avec vérité au roi : « J'ay eu toute ma vie le desir de vous pouvoir fere service, non comme sœur, mais comme frère. » Ce fut, en effet, la préoccupation constante de cette âme généreuse et aimante qui sacrifia tout à son frère, même sa fille, qui songea toujours au bonheur des autres plutôt qu'au sien, et qui, dans le courant d'une vie assez longue, ne cessa de justifier la devise qu'elle s'était donnée, selon la mode du temps : un tournesol regardant le soleil, avec cette devise : *Non inferiora secutus*.

Digitized by Google

VI

LES AMOUREUX DE MARGUERITE.

Elle en eut trois, dit-on : Bonnivet, le connétable de Bourbon, et Clément Marot. Le premier, qui fut le plus audacieux de tous, n'eut pas trop à se louer d'elle. Pendant les fêtes qu'il donnait à la cour dans son château, il avait fait pratiquer une trappe dans le plafond de la chambre qu'il occupait au-dessous de celle de la duchesse d'Alençon. « Pendant la nuit, il se coula par cette trapelle en la ruelle du lit de la princesse. » Éveillée en sursaut, Marguerite livra bravement bataille à l'ennemi qui fut obligé de battre en retraite honteusement, sans autre profit que « des esgratignures dans son beau visaige. » Marguerite voulait se plaindre à son frère; mais sa gouvernante, madame de Châtillon, devenue sa dame d'honneur, personne prudente et avisée, lui fit voir que sur certaines choses le silence valait mieux que le bruit. Dans la quatrième nouvelle de l'*Heptaméron*, Marguerite raconte cette aventure, « arrivée, dit-elle, à une *princesse de Flandres.* » Brantôme l'apprit alors de sa grand'mère, la sénéchale de Poitou, qui avait succédé à madame de Châtillon dans ses fonctions auprès de Marguerite.

Le connétable de Bourbon rechercha la main de la sœur de François Ier; Charles-Quint, avant de la demander pour lui-même, appuyait les prétentions de son allié. Mademoiselle de La Force a publié, au dix-septième siècle, un roman sur les amours de Marguerite et du connétable. On a attribué la rupture entre Bourbon et François Ier à Louise de Savoie, qui, amoureuse du connétable, se serait vengée de ses dédains, en lui faisant intenter le fameux procès qui le rendit traître. Il fallait trouver une cause aux dédains du connétable, comme si l'âge de la reine mère ne les expliquait pas suffisamment. Transformer Marguerite en rivale de sa mère, il y avait là de quoi séduire l'esprit d'un romancier. Le roman dont nous venons de parler, écrit par une dame, n'a pas d'autre fondement que l'imagination de son auteur, et, s'il est vrai que le connétable ait aimé Marguerite, ce qui n'a rien d'impossible, il est certain qu'elle éprouva toujours une vive répugnance à devenir le prix d'une trahison, et qu'elle se montra, comme femme, et je dirai même comme Française, heureuse de se remarier avec le jeune roi de Navarre Henri d'Albret, qui avait combattu à

Digitized by Google

côté de son frère à Pavie, et qui était un des plus intraitables ennemis de l'Espagne et de Charles-Quint.

Il a plu aux derniers éditeurs de Marot de faire de ce poëte tant soit peu vagabond et décousu, de cet *enfant sans-soucy*, un amant des reines, un rival des rois; c'est là un de ces contrastes auxquels se plaît naturellement l'imagination. Un de ces éditeurs raconte tout au long les amours de Marot avec Diane de Poitiers, sur le ton des romans badins de la fin du dix-huitième siècle. Le premier baiser, la brouille, le raccommodement, toutes les phases par lesquelles doivent passer deux amants, sont décrits avec la même exactitude et le même style qu'auraient pu déployer Florian et Gentil-Bernard. On dirait vraiment que l'éditeur en question a assisté à toutes les scènes qu'il raconte. « Quelquefois dans leurs promenades solitaires, Diane le pressait dans ses bras; un amant profite de ces instants et ne s'amuse pas à demander ce qu'on lui laisse prendre. Le poëte savait pourtant qu'un *nenni* est souvent un *oui*. Il exprime si bien le langage de l'amour; ne le comprenait-il pas? Il importunait sa maîtresse de ses prières, de ses plaintes; il appelait en vain le don d'amoureuse mercy. Il éprouvait l'art de faire naître ces occasions fortunées où la pudeur ne peut plus se défendre; peut-être ne mit-il pas à profit celles qu'on lui offrait. La folie platonique n'a qu'une existence éphémère. Diane n'attendait pas seulement de son amant des madrigaux pleins d'une aimable délicatesse, des élégies sentimentales et des chansons agréables; elle cessa de faire des avances auxquelles le poëte répondait par des rimes; elle commença à se refroidir; l'absence de Marot rompit tout à fait un attachement dont les liens étaient des baisers et des dizains. » Voilà, il faut en convenir, un singulier Marot, et qui a bien peu de rapport avec ce joyeux compère qui nous parle presque à chaque instant de ses fredaines amoureuses. Que pensez-vous des promenades solitaires de Marot et de Diane? S'il faut en croire l'éditeur, Marot aurait été plus audacieux avec Marguerite, et il aurait su cette fois mettre à profit les occasions. Il ne dit pas qu'elle fît des promenades solitaires avec Marot, mais « elle relisait sans cesse ces vers délicieux que la passion avait écrits; elle savourait le charme des sentiments qui y étaient exprimés; la délicatesse des pensées, la suavité des expressions, tout l'enthousiasmait... Marguerite nourrissait de douces rêveries. La rêverie dispose à l'amour. Marot, que son service de valet de chambre retenait auprès de la reine de Navarre, obtint bientôt la

Digitized by Google

confiance de cette princesse. Il apprit de sa bouche tout ce qu'elle avait à souffrir de la part de Henri d'Albret; il la plaignit, et partagea sa haine pour son indigne époux; il mêla ses larmes aux siennes, sa muse déplora son sort. Un sourire, des regards languissants, quelques mots échappés avaient révélé cet amour que Marguerite s'efforçait de cacher..... Ce fut pendant les fêtes du carnaval que la reine Marguerite se décida à un aveu que le timide respect de Marot n'eût jamais sollicité. Si Marguerite ne s'était pas décidée à faire les avances à Marot, « au milieu de ces divertissements où les grelots de la folie étouffent la voix de la raison, et si même elle ne lui avait pas donné un baiser, les choses se seraient absolument passées comme avec Diane. Marot était heureux... Marguerite, emportée par une folle gaieté, se compromit jusqu'à *jeter de la neige* à son amant! Nous ignorons si des témoins ou les vers du poëte publièrent cette familiarité, peu conforme au rang de la reine de Navarre. La calomnie fit son profit de cette imprudence, et les bruits les plus défavorables à Marguerite, répétés par l'écho des cours, vinrent aux oreilles de Henri d'Albret. » L'éditeur donne une bien grande importance à un fait assez léger en lui-même. Jeter de la neige à un homme est une plaisanterie un peu singulière de la part d'une reine, mais qui n'a rien de compromettant. La calomnie, il me semble, avait d'autres occasions de s'exercer, car la cour, selon l'éditeur, était depuis longtemps au courant de tout : « Si Marot eût pu laisser ignorer sa félicité!... mais tout fier de sa conquête, il eût voulu la nommer à l'univers entier. Marguerite obtint de lui, dans ses vers, qu'il ne la célébrerait que sous le nom d'*Anne*. Mais il ne put tromper longtemps l'attention de la cour... » Toutefois, les échos de la cour n'auraient pas suffi à réveiller Henri d'Albret, sans une imprudence bien grave des deux amants. « Les églises, la nuit de Noël, étaient le lieu de tous les rendez-vous; l'obscurité secondait la témérité des amants, et le murmure des tendres conversations se mêlait au chant des prêtres et à la voix sonore des orgues. Marot placé à côté de Marguerite, qui oubliait d'affecter un pieux recueillement, l'entretenait de son amour, et de douces privautés interrompaient quelquefois sa brûlante éloquence. Un vieil officier de la maison du roi de Navarre les épiait; il alla, par excès de zèle, instruire son maître de tout ce qu'il avait vu et entendu. Henri d'Albret n'était pas philosophe; il maltraita sa femme, et lui défendit de voir Marot. Il ne paraît pas cependant qu'il ait jamais manifesté de haine envers ce

Digitized by Google

dernier. La publicité que cette aventure eut à la cour, grâce au courroux du pauvre mari, contraria beaucoup Marguerite. Séparée de son amant, elle tomba malade de chagrin, et, sans doute, les tendres plaintes de Marot contribuèrent à sa guérison. Marot ne la voyait plus, mais il n'était pas loin d'elle; cette consolation lui fut enlevée. Il reçut des ordres secrets de quitter la cour, et d'apaiser par son absence des bruits peu flatteurs pour un mari et pour un frère. Il obéit à regret. Il avait appris combien l'absence est fatale aux amants. En effet, cet amour ne jeta plus que quelques étincelles, et se changea enfin en une amitié et une estime réciproques qui durèrent jusqu'au dernier exil de Marot. »

Qui ne croirait qu'un récit si circonstancié, si minutieux, est appuyé sur des preuves certaines? Il n'en est rien. L'éditeur n'indique aucune des sources où il a puisé ses informations. Ce sont quelques lignes de Lenglet-Dufresnoy, qui lui-même ne cite pas la moindre preuve à l'appui de son dire, qui lui ont fourni les moyens de bâtir son petit roman. On trouve, il est vrai, dans les poésies de Marot plusieurs pièces où se montre son amour pour Marguerite; mais il s'agit d'un de ces amours platoniques qui s'allient très-bien avec cette netteté d'expression que n'effrayaient pas les habitudes galantes de l'époque. Parmi les vers que l'on cite, plusieurs peuvent parfaitement s'adresser à d'autres femmes qu'à Marguerite, ceux-ci par exemple :

J'ai une lettre entre toutes eslite.
J'ayme un pays et j'ayme une chanson,
N est la lettre en mon cueur bien escripte
Et le pays est celui d'Alençon.

Si le poëte n'a pas mis M, il n'y a cependant point à se méprendre à cette précaution de Marot, c'est bien de Marguerite qu'il est question, et le pays, ajoute-t-on, le prouve. Pourquoi Marot, dont l'humeur amoureuse est connue, et qui fit de fréquents séjours à Alençon, n'y aurait-il pas aimé une femme quelconque dont le nom commençât par un N? Mais voici une autre pièce citée par l'éditeur pour corroborer son dire :

Puisqu'il vous plait entendre ma pensée,
Vous le sçaurez, gentil cueur gracieux :
Mais je vous pry, ne soyez offensée,
Si en pensant, suis trop audacieux.
Je pense en vous, et un fallacieux

Digitized by Google

Enfant amour qui par trop sottement
A faict mon cueur aimer si haultement,
Si haultement, hélas! que de ma peine
N'ose espérer un bon allégement,
Quelque douceur de quoy vous soyez pleine.

Ces vers sont faits évidemment pour une femme d'une condition plus haute que celles auxquelles s'adressait ordinairement Marot, mais il n'est point nécessaire que ce soit une reine. Ce qui indiquerait que ce n'est pas de la reine de Navarre qu'il s'agit, c'est que dans les *Cinq poinctz d'amour*, morceau libre jusqu'à l'obscénité, il appelle l'héroïne de ces vers *fleur* de quinze ans, et Marguerite en a trente-cinq. L'éditeur, qui sent la difficulté, y répond d'avance : « La galanterie ou plutôt la flatterie est inséparable de l'amour, mais lorsqu'elle est poussée à l'excès, elle ressemble bien à la raillerie. » Et pourquoi Marot raillerait-il Marguerite qui l'a tiré de prison, qui le protége, qui le nourrit presque, et pourquoi se laisserait-elle railler? Est-elle donc de celles que l'on mystifie?

Admettons pourtant que tous les vers que l'on cite s'adressent vraiment à Marguerite. Ils prouvent tout au plus que Marot l'a choisie pour la chanter, et il avait raison, car il lui devait de la reconnaissance. Cette reconnaissance devint-elle de l'amour? C'est possible, à la rigueur, mais rien ne prouve que Marguerite y ait répondu. Quand on a suivi attentivement Marguerite dans sa vie, et qu'on a étudié de près son caractère, on se demande même si une passion comme l'amour a pu vivre dans ce cœur où l'affection fraternelle usurpait la place de tous les autres. L'organisation de Marguerite, il ne faut pas l'oublier, est plus tendre que passionnée, et elle-même se définit d'une façon charmante dans ce passage d'une lettre où, en parlant d'une dame de la cour dont elle paraît avoir à se plaindre, elle ajoute : « Elle Normande, sentant la mer, et moy Engoulmoise, l'eau douce de la Charente. »

VII

LES DERNIERS JOURS DE MARGUERITE.

Au commencement du seizième siècle, la Navarre était officiellement le quatrième royaume chrétien après le saint-empire. (France, Castille et Aragon, Angleterre, Navarre). Elle se composait de la

Digitized by Google

haute Navarre au delà des Pyrénées, de la basse Navarre en France, des comtés de Béarn, de Foix, d'Armagnac, du pays d'Albret, et de diverses autres seigneuries disséminées dans nos provinces du Midi. Voisins de l'Espagne et de l'inquisition, les princes de la maison d'Albret se défendaient comme ils pouvaient de ce double voisinage. Rome les soupçonnait d'autant plus volontiers d'hérésie, qu'elle n'aurait pas été fâchée de joindre la haute Navarre au domaine de l'Espagne. Elle se prêtait volontiers à tout ce qui pouvait être tenté dans ce but. Le pape Jules II ne trouva rien de mieux que de déclarer purement et simplement hérétique au premier chef le roi de Navarre, fort bon catholique au fond. Investi de la haute Navarre en vertu même de la bulle d'excommunication, Ferdinand le Catholique mit la main sur les terres de son voisin, et la haute Navarre fut à jamais perdue pour la maison d'Albret. Les princes de cette maison ne se consolèrent jamais bien de cette perte, et montrèrent dès lors un certain penchant pour la réforme, penchant d'intérêt et fort combattu par l'intérêt lui-même. Princes indécis, vacillant entre Rome et Genève, selon qu'ils espéraient, par l'une ou par l'autre, rentrer en possession de leurs États, tels furent les aïeux d'Henri IV dont il ne devait pas démentir le naturel souple et flottant.

Quoique par son mariage avec Marguerite de Valois, Henri d'Albret eût reçu le duché d'Alençon, celui de Berry et le comté de Rhodez en compensation de la haute Navarre, il eut toujours les yeux tournés vers ce pays. François Ier s'engagea à le lui faire restituer, engagement qu'il ne tint pas, mais qui valut à Henri d'Albret le gouvernement de la Guyenne, le plus étendu du royaume. Les rois de Navarre gardèrent ce gouvernement jusqu'à l'avénement d'Henri IV, et c'est ce qui explique leur puissance presque égale à celle des rois de France pendant les guerres de religion. A peu près tout le Midi était sous leur dépendance, ils devenaient les chefs naturels et nécessaires du protestantisme.

En 1537, lorsque la reine de Navarre revint avec son mari dans ses États, elle trouva un pays inculte et stérile, des habitants ruinés par la guerre, en proie aux désordres, aux vices qu'elle laisse ordinairement après elle. Pour rendre la prospérité à ce peuple, Marguerite fit venir des cultivateurs de la Saintonge, du Berry, de la Sologne et de la Bretagne : la reine donna elle-même l'exemple de relever l'agriculture, et créa comme une ferme-modèle, dirait-on aujourd'hui, dont elle surveilla l'exploitation. Peu à peu les Béar-

Digitized by Google

nais, se sentant pris d'émulation, se livrèrent au travail; le travail fit naître l'aisance, et en quelques années la physionomie du pays fut transformée. Les villes s'embellirent comme les campagnes. Pau fut orné d'un château et de jardins magnifiques, regardés comme les plus beaux qui fussent alors en Europe. *La plante* de Pau, s'il faut en croire mademoiselle de Vauvilliers, n'était pas moins célèbre que le jardin des Tuileries; les villes de Nérac et de Clérac, situées dans d'agréables climats, purent tour à tour offrir des habitations charmantes à la souveraine du pays, qui partagea son séjour entre ces deux villes et la capitale du Béarn. Le pays fut fortifié en même temps qu'embelli; une ceinture de places fortes entoura le Béarn dont la citadelle de Navarreins devint le boulevard. On s'occupa de réformer ensuite la police et les lois. Une cour souveraine, chargée de juger en dernier ressort toutes les causes criminelles, fut établie à Pau, et on refondit le *fors d'Oléron*, espèce de code civil béarnais qui subsistait depuis 1288; on le soumit à l'acceptation de l'assemblée générale de la nation. Ce sont là de grands bienfaits pour un pays. Mademoiselle de Vauvilliers affirme que la bonté de Marguerite, la politesse de ses manières, le charme de son langage, sa bienfaisance et son humanité adoucirent et épurèrent insensiblement les mœurs des Béarnais, et qu'ils furent regardés bientôt comme un des peuples les plus aimables, les plus gais, les plus enjoués de la terre. Il y a peut-être un peu d'exagération à prétendre que la gaieté béarnaise ait pris naisance d'un sourire de Marguerite; mais dans ce temps où les cœurs étaient plus ouverts au sentiment dynastique qu'aujourd'hui, l'influence d'une princesse aimable put se faire ressentir sur ses sujets et contribuer à amener chez eux d'heureuses transformations. Elle y eut d'autant plus de mérite que son mari ne pouvait lui être d'aucun secours.

Après avoir fait à son frère cette dernière visite dont nous avons parlé, Marguerite quitta Chambord pour revenir dans ce pays du Béarn qu'elle avait presque créé, et qui était devenu sa véritable patrie. De son voyage en France elle ne rapportait que des impressions tristes. Avril venu, dans ce moment où la gaieté de la nature qui se réveille se communique aux hommes comme aux arbres et aux fleurs, le cœur de la reine de Navarre était oppressé de funestes pressentiments. Réfugiée au monastère de Tusson, vivant au milieu des religieuses, on l'y voyait, dit Brantôme, « faire l'office de l'abbesse et chanter avec les nonnes en leurs messes et vespres. » Penchée, pour

Digitized by Google

ainsi dire, sur le catholicisme comme autrefois sur le chevet de la femme mourante, elle cherchait à voir si l'âme de la religion ne se dégagerait pas aussi des formules expirantes, et si elle ne parviendrait point à saisir la vérité au passage. Des méditations mystiques occupaient ses journées, des songes troublaient ses nuits; elle entendait son frère qui l'appelait d'une voix plaintive : Ma sœur! ma sœur! Alarmée par ces présages, ne recevant pas de nouvelles de la cour, elle y expédia de nombreux courriers. Pendant ce temps-là, au milieu des ténèbres la même voix retentissait sans cesse à son cœur troublé. On connaissait depuis quinze jours la mort du roi et personne n'osait en informer Marguerite, lorsqu'une pauvre folle qu'on laissait errer en liberté dans les cours du cloître lui révéla la vérité.

Je n'ay plus ni père ni mère,
Ni sœur, ni frère,
Sinon Dieu seul auquel j'espère,
Qui sur le ciel et terre impère.
J'ay mis du tout en oubliance,
Le monde et parents et amis;
Biens et honneurs en abondance,
Je les tiens pour mes ennemis, etc.

Cette plainte simple et touchante est l'adieu de Marguerite à la poésie qui a fait sa consolation dans toutes ses épreuves. Cette fois, la douleur est trop forte pour être surmontée par la poésie seule; il faut que Marguerite essaye, à l'aide de la solitude et de la religion, de rappeler en elle les espérances d'un cœur qui a depuis longtemps placé au delà de la terre un idéal qu'elle n'a jamais pu se définir à elle-même, mais que la mort va bientôt réaliser. Avant ce moment, d'autres revers l'attendent. Son influence à la cour finit avec le règne de François Ier; son successeur rappelle Montmorency; il faut que la pauvre reine s'adresse à cet ennemi dur et avare pour obtenir le maintien d'une modique pension de vingt-quatre mille francs, unique prix de son dévouement à la personne du roi et aux intérêts de la royauté. Sa fille, Jeanne, épouse contre son gré Antoine de Bourbon. Quand pourra-t-elle enfin quitter cette vie où rien ne lui peut sourire désormais? Elle soupire après le départ; enfin, pendant son sommeil une belle dame, vêtue de blanc, lui apparaît tenant en main une couronne de fleurs qu'elle lui montre en disant : *à bientôt!* c'est le signal tant désiré du départ. La reine fait

Digitized by Google

ses préparatifs, écrit à ses amis, renonce à toute affaire, règle certains détails et tombe malade au château d'Odos en Bigorre où elle meurt le vingtième jour de sa maladie. Ayant perdu tout de suite la parole, elle ne la recouvra qu'au moment suprême pour faire entendre ces derniers mots : *Jésus! Jésus!*

Les funérailles de Marguerite furent célébrées avec une pompe toute royale dans l'église de Lescar. Par représentant ou de sa personne, tout ce qu'il y avait de grand dans le royaume y assista; mais ce qui touche bien plus que l'appareil de ces cérémonies, c'est l'universelle douleur des poëtes et des écrivains. Tous se sentirent atteints par sa mort et témoignèrent leurs regrets par des écrits en vers et en prose qui formeraient plusieurs volumes. Cette couronne de fleurs que lui montrait l'apparition, c'était celle que les poëtes devaient mettre sur sa tombe, et qui depuis y est restée.

TAXILE DELORD.

Digitized by Google

LES CHAMPS D'OR DE BENDIGO

(SUITE [1].)

II

La lointaine et riche exploitation des *placers* de Bendigo avait dès le principe donné naissance à deux industries malsaines; deux êtres nouveaux et dangereux étaient sortis de cette découverte: *the shark land* (le requin de terre), et *the bush ranger* (le batteur de buissons).

Le *shark land*, comme les Anglais l'avaient tout d'abord énergiquement baptisé, était le paresseux mauvais sujet de tous les pays, qui, incapable par lui-même d'aucun travail, et ayant pour l'or et les plaisirs qu'il procure une soif égale à la faim des requins pour la chair, suivait sournoisement toute personne, dont avec son flair habituel il soupçonnait la ceinture bien garnie.

Véritable pirate des grandes routes, toute feinte lui était bonne pour approcher sa victime, endormir sa vigilance et la frapper à coup sûr. Tantôt il s'étendait comme un mort au milieu des chemins; tantôt, affaissé au pied d'un arbre et roulé sur lui-même à l'instar des grands serpents, il poussait des cris plaintifs comme s'il s'était, dans une chute, brisé la jambe; il contrefaisait également l'homme ivre et s'en venait chantant et trébuchant vous tendre la main; ou c'était un fumeur qui, chapeau bas, s'approchait le sourire aux lèvres, vous demandant la faveur d'une étincelle pour allumer son *trabuco;* mais ce qui jamais ne variait dans la comédie du *requin de terre*, c'était le but.

Malheur au passant solitaire qui le laissait approcher, car soit qu'on lui offrît ce qu'il demandait, soit que par bonté d'âme on se penchât pour lui porter secours, le traître ne vous avait pas plutôt à portée de la main, que l'éclair était moins rapide que le mouvement de son doigt sur la gâchette de son *revolver;* et le malheureux étranger, qui s'avançait à sa rencontre ou qui se courbait pour lui venir en

1. Voir la 6e livraison (25 janvier).

Digitized by Google

aide, tombait aussitôt foudroyé, frappé en pleine poitrine d'une balle conique qui défiait toute guérison, et l'envoyait à l'instant même à travers les étoiles dans la balance du grand juge.

L'éloignement des villes, l'absence presque complète de toute police sur les routes, et la profonde solitude des chemins à demi frayés, rendaient alors cette industrie du *shark land* aussi lucrative que peu dangereuse.

Le *bush ranger* était le hardi voleur, le hautain bandit de la forêt. Il ne possédait, lui, qu'une ruse. Semblable aux fins chasseurs des *Pampas*, qui devinent les carrés d'herbes vertes où viendront paître les buffles, il s'embusquait à l'angle des clairières, dans l'anfractuosité des roches, au penchant des ravins, et là, comme une araignée dans sa toile, il attendait avec patience la *mouche voyageuse*, qui, revenant des mines, devait lui donner en pâture son or et son sang.

Aux premiers jours de Bendigo, comme il n'y existait aucune banque, c'est-à-dire aucun moyen immédiat d'échanger l'or vierge tiré des quartz et des terrains aurifères contre de l'argent monnayé, comme également, sauf quelques misérables cahutes bâties de branches et de troncs d'arbres où se vendaient à des prix fabuleux des boissons maudites, il n'existait aucun moyen de se réjouir et de dépenser son argent, tout *digger* que dame Fortune avait largement favorisé — et quelques-uns à cette époque trouvaient quelquefois en un seul jour des *nuggets* (pépites) pour une valeur de vingt-cinq à trente mille francs — tout *digger*, dis-je, ainsi béni du sort s'empressait, aussitôt la récolte faite, d'abandonner sa tente, de cacher ses outils dans les buissons, et le plus souvent seul, car rien alors ne lui paraissait plus dangereux que la présence de son semblable, il consultait sa boussole et se glissait d'un pied furtif sur le chemin de *Melbourn*, où une fois arrivé — s'il avait ce bonheur — et jusqu'à la complète évaporation de son dernier *schilling*, il se jetait tête baissée dans toutes les joies faciles, dans toutes les folles extravagances que lui offrait à pleines mains cette belle capitale des mers du Sud.

C'était donc sur le passage de ces faisans dorés, que le *requin de terre* et le *batteur de buissons* se tenaient en embuscade et s'engraissaient de conserve. Le nombre de voyageurs tombés ainsi sous leurs coups, enterrés par eux dans le silence des bois et sous la racine des bruyères, jetés au fond des précipices ou dans la froide écume des torrents, est inimaginable.

Digitized by Google

Les plaines désertes et les routes perdues qui avoisinaient alors le *mont Alexandre*, les cavernes profondes et les cimes élevées de la *forêt Noire*, qu'il fallait traverser pour aller à Bendigo et en revenir, étaient leur lieu de refuge habituel et leur domaine de prédilection.

Daniel avait en secret raconté tous ces mystères des hauts taillis à son ami David ; mais celui-ci, armé en guerre, la ceinture pleine de couteaux et de pistolets, un long fusil sur l'épaule et la moustache hérissée, semblait le dieu des batailles. Il ne craignait rien et jurait de pourfendre tous les *shark land* et *bush ranger* qui auraient l'audace de se présenter.

Rien jusqu'alors, du reste, n'était venu exciter ses alarmes ; tout était calme et tranquille aux horizons.

Dès le premier jour du voyage, le chapitre des étonnements s'était ouvert pour Magdalen. Pour elle tout se transformait, tout était nouveau. Le village de *Flémington* dépassé, l'aspect du pays tout entier changeait d'une manière complète : plus de jardins aux sycomores gigantesques ; plus de grands champs d'orge aux vagues blondes et balancés par le vent ; plus de riches villas aux balcons de bambous dorés ; plus d'orangers ni de citronniers en fleur dans les haies du chemin ; on eût dit qu'à dater de cette limite un vent d'orage soufflant sur la campagne avait tout brûlé ; car c'est à peine, dans cette désolée région des *Plaines*, qui commence au puits *Franklin*, si l'on distinguait, sortant des pierres, quelques maigres brins d'herbe, quelques pauvres tiges de cactus, quelques délicates et fraîches clochettes bleues et roses rampant dans les sables et cherchant la fraîcheur ; mais à droite, à gauche, partout — aussi loin que la vue pouvait s'étendre — des terrains arides couverts de poussière grise, et des milliers de troncs d'arbres coupés à deux pieds du sol par le premier flot des émigrants. Ces troncs d'arbres nus, la plupart noircis par le feu des bivouacs, et qui de loin ressemblaient à d'immenses quilles debout, attendant les joueurs, portaient presque tous, perchée sur leur sommet comme sur un piédestal, une pie immobile — blanche et noire — qui, les yeux fixes, vous regardait passer.

Des centaines de taureaux abattus, abandonnés en plein champ, et autour desquels tourbillonnaient en poussant des cris lugubres de nombreux vols de corbeaux, joignaient leurs grands corps à moitié dévorés à des squelettes de chiens et de chevaux ; et tous ces cadavres et ces ossements, ainsi qu'un nombre incalculable de boîtes de sardines ouvertes, de barils de salaisons défoncés, et de bouteilles d'ale

vides, au goulot rompu, venant tous de *Nantes* et de *Londres* — étiquetés *Félix Martin*, *Barclay and C*ᵒˢ — attestaient le passage antérieur des colonnes voyageuses et marquaient d'un indescriptible cachet de mort et de destruction les routes différentes que chacune avait suivies.

Bien assise dans son chariot : — un gros véhicule trapu, solidement étayé de barres de fer, à l'abri des chocs les plus violents, pouvant rouler le long d'une montagne et passer par-dessus les troncs et les racines sans se disloquer,— Mag, que l'étrangeté des scènes qui se déroulaient sous son regard intéressait au plus haut point, oubliait peu à peu ses craintes. Les épaules appuyées contre un sac de farine, un énorme fromage de *Chester* lui servant de tabouret, une belle toile perse couleur azur au-dessus de sa tête pour la garantir des rayons du soleil; Tom avec David et Tim son plus jeune fils — Trottinet, comme elle l'appelait — sommeillant sur ses genoux, Mag, balancée par le roulis de la voiture comme un marin dans sa barque, et voyant de temps à autre passer près d'elle, marchant en file indienne — un à un — des bandes de Chinois jaunes, à costumes et à mines impossibles, qui s'enfuyaient en la saluant d'un rire de satyre et d'un cri asiatique qui n'avait rien d'humain, se croyait le jouet d'un songe, et se demandait parfois si elle était bien éveillée.

Avançant toujours, notre petite caravane avait enfin quitté la triste région des *Plaines*, et atteint la joyeuse latitude des grands bois, où la fraîcheur, l'ombre bienfaisante et le chant des oiseaux étaient venus à sa rencontre; elle cheminait doucement à travers les beaux arbres, s'arrêtant chaque soir, au moment où le soleil s'abaissait derrière les collines, pour passer la nuit au bord des sources et sous l'épais feuillage des gommiers.

Là, sur un terrain qui n'était le plus souvent qu'un vaste tapis de mousse parsemé de fleurs sauvages, une tente était dressée pour Mag et ses enfants. Les branches les plus flexibles et les plus délicates du *mimosa*, charmant arbuste exhalant le suave parfum de l'aubépine, étaient choisies et coupées par brassées pour couvrir le gazon sous la tente; ces feuilles, sur lesquelles David étendait des couvertures, formaient un lit doux et agréable où les membres fatigués de Magdalen trouvaient toujours un repos béni.

David et Daniel moins sybarites, après avoir fait leur provision de bois sec, allumé un grand feu et lâché les chevaux dans l'herbe fraîche, allaient eux-mêmes, le repas du soir terminé et leur dernier

Digitized by Google

psaume au *whiskey* chanté en double, se coucher tout simplement sous leur voiture, où, roulés dans leurs *hugs* (couvertures faites de peaux d'opossums), ils dormaient profondément jusqu'à l'aube sous la surveillance de deux grands chiens.

Une fois cependant, O'Gilvy voulut changer ce régime de lits de *mimosas* et de sommeil à la lune, et croyant être agréable à ses amis, il les conduisit un soir, au moment où les étoiles diligentes allumaient au ciel leurs girandoles, dans une de ces grandes baraques en planches et à dôme de calicot où, dans les bois alors, on logeait à la nuit.

Mais comme ils sortaient de l'obscurité des arbres, et touchaient presque à l'espace découvert qui formait une sorte de pelouse naturelle précédant l'habitation, leurs yeux furent tout à coup éblouis par le reflet rouge et étincelant d'une douzaine de torches agitées par autant d'hommes, qui tous, tête nue, se poussant et se renversant, jetaient des cris furieux.

Mag, effrayée, avait voulu tout d'abord retourner en arrière; mais il était trop tard : les chiens avaient donné l'éveil, et le maître de l'établissement était déjà sur eux. O'Gilvy, d'ailleurs, déclarait qu'il était impossible pour cette nuit de trouver un autre gîte.

— Quelle est cette foule qui ressemble à une meute en curée? avait dit David, avant de permettre à l'hôte de les conduire à sa demeure.

— Cette foule! avait répondu celui-ci; ne voyez-vous pas que ce sont mes logeurs qui s'amusent?

Quelques minutes après, que devint Magdalen, quand, s'étant tout à fait approchée du groupe toujours gesticulant et menaçant, elle vit debout, au milieu d'un cercle, deux hommes nus jusqu'à la ceinture, avec le visage, la poitrine et les bras couverts de sang.

C'étaient un brave de l'*Arkansas* et un brave de *Mexico* (l'Amérique et le Mexique étaient alors en guerre) que le hasard avait réunis dans ce lieu, et qui, à la suite de libations trop copieuses, s'étant pris de querelle sur la valeur relative de leurs nations, vidaient ainsi leur différend en plein air, et s'expliquaient à coups de *bowie-knife* (longs poignards américains).

Combattants et témoins porteurs de torches étaient ivres, aussi ce duel à deux devint bientôt un combat général; les pistolets s'en mêlèrent, et le maître du bouge ayant voulu intervenir et refuser à boire, sa baraque en planches de sapin et à dôme de calicot n'avait dû qu'au plus grand des miracles de n'être pas incendiée.

Digitized by Google

Trois morts furent le résultat de cette lutte nocturne.

Cette nuit-là, Mag faillit devenir folle.

Les cris de fureur, les plaintes, les hurlements des chiens qui ne cessèrent qu'au point du jour, ne sortirent jamais de sa mémoire.

Aussi, depuis cette aventure, et bien qu'elle éprouvât toujours une crainte secrète quand il lui fallait dormir au fond des bois, elle préférait encore de beaucoup cependant le silence et la solitude des lieux déserts au tapage, aux cris féroces et aux orgies furibondes qui étaient l'intermède inévitable et le régime habituel des auberges de la forêt.

Depuis six jours on marchait sans relâche, et plus on avançait, plus les horizons devenaient grandioses, la contrée sauvage et montagneuse, les arbres sombres et épais. On ne rencontrait plus de gais chanteurs cheminant à l'ombre, ni de lourds wagons s'en allant aux mines, mais, à chaque instant, de gros perroquets gris à gorge écarlate, des kakatoès blancs à huppe jaune et des bandes de petites perruches qui, comme des volées de feuilles vertes emportées par le vent, passaient dans l'air en jetant leur cri d'alarme.

On voyait au loin les kangourous bondir dans les clairières, les opossums se poursuivre le long des branches, et les terrains bas et marécageux, que l'on traversait de temps à autre, portaient découpées dans leur boue séchée les trois longues griffes du pied des émus.

Nos voyageurs traversaient évidemment une partie du pays peu battue d'ordinaire et fréquentée seulement par quelques natifs maraudeurs ou par quelques Européens — marins et soldats déserteurs — ayant tout bénéfice à se cacher.

La petite caravane venait, en effet, de franchir les premiers versants de la *forêt Noire*, et Daniel, qui connaissait cette zone dangereuse, et la savait fertile en embûches, envoyait ses chiens en avant-garde, surveillait chaque taillis et redoublait d'attention.

Jamais, cependant, la nature n'avait été plus belle, jamais elle n'avait paré son corsage de richesses et de couleurs plus attrayantes, jamais les fées de la montagne n'avaient jeté avec plus de profusion les échos, les cascades, les fougères, les points de vue merveilleux — que dans cette grande et mystérieuse solitude à peine foulée par le pied des hommes.

Dans cette région ardente et humide à la fois, les essences fores-

Digitized by Google

tières, que la hache des Canadiens n'avait pas encore attaquées, atteignaient des proportions formidables ou revêtaient les formes les plus charmantes.

Partout des fleurs, partout des arbres d'une beauté bizarre qui forçaient chacun à se retourner en passant.

C'était d'abord, à chaque pas, l'immense tribu des gommiers dont on ne pouvait se lasser d'admirer les proportions élégantes, les troncs polis, blancs et satinés comme des marbres; puis le *shea-oak*, (l'arbre-foin des indigènes) dont les branches pleines de grâce, plus longues, plus fines et plus flexibles que les tiges vertes de nos saules, balayaient le sol dans tous les sens et s'agitaient au moindre souffle.

C'était encore le figuier d'Australie qui fournit la gomme; le peluka qui donne la manne; le pommier de la rivière des Cygnes (*Swan river apple tree*), qui, outre ses fruits à pepins savoureux, aimés des iguanes et des colombes, montrait aux regards émerveillés, et se balançant à dix mètres de hauteur, toute une multitude de grandes roses amarante de la grosseur des choux; puis, les dominant tous de son panache noir comme un chef suprême, le gigantesque *iron bark tree* (l'arbre à écorce de fer), qui peut aisément cacher un homme dans chacune des rides profondes de son écorce, et dont les troncs droits et creusés tout autour comme des canots se découpent sur le fond bleu du ciel avec l'exquise régularité des colonnes doriques.

Cet arbre, bien certainement, le roi légitime et le plus bel ornement de ces forêts puissantes, est chéri des *diggers;* car sa présence est heureuse; ses racines plongent toujours dans les gisements aurifères les plus riches et, problème non encore expliqué, partout où il se montre, on trouve de l'or.

Et vivant dans l'ombre et sous la protection de ces princes de la forêt toute une gracieuse famille de fleurs charmantes, toute une svelte phalange de bruyères roses, toute une adorable légion de mimosas, dont chaque feuille brisée donne une odeur d'héliotrope, et dont chaque calice, véritable grelot d'or, est un vase de parfum. Puis, l'innombrable armée des cactus, à la cuirasse épineuse et aux tiges semées d'étoiles pourpre qui ressemblent à des taches de sang; les doryanthes, qui ont l'aspect d'immenses buissons formés d'épées romaines, la pointe en l'air; le sabal, dont les feuilles curieusement plissées donnent des éventails de quatre mètres de tour, que des géants allant à la noce seraient heureux, j'en suis sûr, d'offrir à leurs commères; puis, au milieu des débris des périodes primitives, plon-

Digitized by Google

geant ses racines dans les laves éteintes et se dressant comme une fleur de paix et d'amour sur les ruines désertes des anciens volcans, — l'orgueilleux lis des rochers, haut de cinq mètres. Ce lis magnifique, inconnu de nos serres, se plaît le soir à faire voyager dans les brises ses divers aromes, et sa fleur, plus blanche et plus veloutée que la fleur des camélias, mesure un mètre de circonférence.

Puis enfin, pour mettre un terme à cet aperçu de la Flore australienne, l'amie fidèle des sources vives, la simple et modeste *salsaparilla* qui jaillit de toutes les fentes du sol, se glisse dans toutes les broussailles, traverse en ponts de liane les torrents fougueux, se penche au bord des abîmes, grimpe et s'enroule au tronc des arbres et retombant de branche en branche, ou de rocher en rocher comme une cascade de feuillage, forme d'admirables rideaux de verdure, étoilés de millions de petites fleurs bleues qui, par leur douce nuance et leur senteur pénétrante, doivent être les sœurs de nos violettes et les cousines germaines de nos muguets.

La salsepareille, dont tout le monde connaît le prix et les vertus médicinales, est une des plantes favorites et des mieux aimées des femmes indigènes; mettant à profit l'incomparable flexibilité de ses tiges, elles s'en composent avec beaucoup de coquetterie des colliers et des couronnes; elles s'en couvrent également les hanches, le sein, s'en font des voiles; et plus d'un malade de notre froid hémisphère serait, sans aucun doute, fort étonné si on lui disait que cette espèce de racine jaune, sèche et hideuse, dont il se fait aujourd'hui une décoction salutaire, était autrefois une glycine verte et charmante, pleine de fleurs et avait peut-être, pendant tout un jour, servi de tunique, de tablier végétal à quelque belle Ève, aux yeux et au teint de charbon, des tribus sauvages du *Darling* ou du *Yarra-Yarra*.

Magdalen, bonne chrétienne, lisait toujours sa Bible, et y croyant fermement, ainsi qu'à tout ce que lui avait raconté sur les splendeurs célestes de la Terre promise le très-révérend Dunkellin de Galway, son pasteur, se croyait presque, depuis qu'elle avait mis le pied dans la forêt Noire, entrée dans le pays de Chanaan; elle s'attendait à chaque minute à entendre la voix des anges et à voir couler des ruisseaux de lait, et tout en chantant dans son cœur les louanges de celui qui d'un souffle peut créer de semblables merveilles, elle n'en

Digitized by Google

admirait que davantage tous ces beaux arbres, toutes ces jolies plantes, tous ces oiseaux habillés d'azur. Elle faisait des moissons de fleurs, coupait des gerbes de bouquets, couronnait Tom et Tim de guirlandes inconnues, enrubannait de clochettes le cou de Nick et couvrait le vaste panama de David de plus de branches odorantes que jamais, dans un jour de fête, n'en porta le feutre pointu d'un habitant du Vorarlberg.

O'Gilvy, de son côté, augmentait encore ses surprises; car toutes les fois que l'occasion se présentait, il ne manquait jamais de lui faire remarquer les mille et une excentricités de la nature australienne qui, à commencer par ses inventions de l'*arbre sans ombre*, du *cygne noir* et de l'*ornithorrhynque paradoxal* (quadrupède à bec de canard), semble avoir pris à tâche de ne créer, pour cette terre nouvelle, que des types neufs, de n'y mettre au monde que des races bizarres, et de n'y rien faire comme partout ailleurs.

L'arbre sans ombre, qui fut un des grands étonnements de Magdalen, est cependant d'une construction bien simple. Par un caprice de son architecte, il pousse la totalité de ses feuilles dans le sens vertical, au lieu de les avoir horizontales comme tous les arbres des autres parties du monde, ne donne jamais d'ombre à son pied pendant les heures brûlantes, mais oblige le voyageur qui le rencontre, et qui désire se garantir des vertiges que donnent alors les ardeurs du soleil, à aller s'asseoir à cent, et quelquefois à cent cinquante mètres de distance, suivant l'angle que cet astre marque à l'horizon.

Daniel enseignait également à sa manière l'histoire naturelle à ses jeunes amis. Un matin qu'il allait avec Tom à la recherche des chevaux qui pâturaient sur les collines, il lui fit remarquer à quelque distance, dans les herbes, des feuilles vertes qui paraissaient mouillées de rosée et toutes fraîches tombées d'un arbre voisin. Il lui dit à voix basse d'aller lui en quérir une, lui recommandant surtout d'y mettre beaucoup de précautions. Tom, fin comme sa mère, comprit vite, à l'air dont lui parlait Daniel, que ces feuilles qu'on lui désignait ainsi n'étaient pas feuilles communes; il s'en alla donc sur les pointes de ses pieds, se courba lentement, et voulut saisir le débris végétal comme il aurait saisi par les ailes un madré papillon. Mais comme il touchait presqu'à l'objet désiré, la feuille tout à coup s'enleva de terre, et prit son vol en poussant un léger cri, et, chose étrange, dix à douze autres feuilles semblables, qui gisaient immobiles dans la

Digitized by Google

mousse, prirent également leur vol en jetant le même cri. Tom, ébahi, restait une jambe en l'air, comme Cérito dans *Giselle,* quand Daniel, qui riait de bon cœur, vint le remettre en équilibre, et lui expliquer que ce qu'il avait pris sérieusement pour une feuille n'était autre que le *leaf-bird* (l'oiseau-feuille), bien connu des émigrants.

Cet oiseau curieux et peu farouche, lorsqu'il est tapi sur le sol, les ailes étendues, ressemble d'une façon si frappante à une feuille de sycomore, que celui qui la voit se penche aussitôt pour la ramasser, tant elle lui paraît d'un vert d'émeraude glacé, luisant et admirable; mais à peine ses doigts en sont-ils à quelques pouces, que la prétendue feuille s'échappe et disparaît avec la rapidité d'un pigeon.

Si le manége de certains oiseaux, qui, au lieu d'une langue comme en ont tous les honnêtes volatiles des autres pays, portent dans l'intérieur du bec une espèce de petit balai avec lequel ils brossent les écorces et s'emparent de tous les insectes, mouches et fourmis vagabondes qui s'y promènent, amusait la bonne Mag, elle ne pouvait, en revanche, quand par hasard elle en rencontrait, regarder sans horreur les mouvements sinistres de l'araignée-crabe (*crab-spider*).

Cette araignée monstrueuse, dont le nom dit assez la forme et la grosseur, étend sa toile, non pas sur un buisson, mais d'un arbre à l'autre, et à l'aide de cette toile énergique, qui a le développement d'un épervier et qui est un véritable filet de chasseur, elle arrête toutes les petites perruches et légers oisillons qui passent, les enveloppe aussitôt de mailles gluantes, les enroule dans un linceul de soie, et, vivants et palpitants, leur boit le sang par les deux yeux.

Ces trésors de paysage, ces merveilles de fleurs, ces créations d'animaux inconnus à notre Europe, pouvaient distraire Mag et ses enfants; mais David et Daniel n'oubliaient pas qu'ils étaient dans la forêt Noire, et que si cette forêt se trouvait à la vérité plus que partout ailleurs remplie d'objets faisant l'étonnement et la joie du regard, elle produisait aussi des fruits terribles, — le *bush-ranger*, par exemple, qui déjeunait et dînait de voyageurs, comme l'araignée-crabe de petits oiseaux : c'était donc de sa rencontre et de sa poursuite qu'il fallait à force de prudence se garantir. Nos amis, du reste, il faut le dire, avaient une chance en leur faveur, car cet homme aux habitudes féroces, qui d'ordinaire se perchait sur les hauts sommets, comme les condors du Chili sur les pics élevés du *Pichincha*, pour inspecter les plateaux inférieurs et surveiller les chemins, n'attaquait

Digitized by Google

en général que les personnes aux allures lourdes et silencieuses venant des mines, et laissait amicalement circuler, sans y mettre obstacle, celles, au contraire, qui y allaient en chantant d'un pied léger.

Cette première journée dans la forêt, grâce à l'expérience de Daniel, se passa sans encombre, et au moment où les brillantes couleurs du crépuscule équatorial commençaient à empourprer l'horizon, il se dirigea, comme d'habitude, vers une eau courante. La fortune cependant, qui jusqu'alors s'était montrée gracieuse, sembla ce soir-là ne plus vouloir sourire. Daniel trouva le ruisseau sur lequel il comptait complétement tari; il en remonta le cours l'espace d'un mille, mais partout ce n'étaient que plantes marines desséchées, sables secs et cailloux blancs. Les chevaux n'avançaient plus qu'avec peine, les chiens avaient les yeux en feu, David, qui s'était débarrassé de ses guirlandes, marchait la tête basse, et la nuit, qui arrivait, jetait déjà les premiers pans de sa robe sombre sur le sommet des grands arbres; tout enfin, jusqu'aux cris aigus et répétés des *hoccos* (dindons sauvages), qui chaque soir annoncent ainsi le lever de la lune, disait en paroles intelligibles, pour ceux qui connaissent les bruits et les voix de la forêt, qu'il fallait se hâter de choisir un campement.

— Nous ne saurions avancer davantage, dit Daniel; la prudence nous ordonne de rester ici.

David ouvrait la bouche pour demander qu'on marchât encore quelque peu, quand *Death* et *Sin*, qui depuis quelques minutes avaient pris l'avance, se mirent tout à coup à pousser un hurlement aigu, puis aussitôt les aboiements formidables des deux chiens rompirent en cris de colère le silence imposant de la forêt : des formes noires et silencieuses, paraissant éperonnées par la terreur et ressemblant à des loups, se mirent alors à passer confusément à droite et à gauche, fuyant et bondissant dans les taillis.

Les chevaux effrayés se cabrèrent; mais Daniel, prévenu, les tenait d'une main trop ferme pour leur permettre le moindre écart.

— Ce sont des *dangous* (chiens sauvages), dit-il, Death et Sin doivent en avoir à cette heure chacun un.

Puis, ayant rassuré Magdalen devenue pâle, et ramené par quelques paroles la paix dans son attelage, il confia les brides à David et s'élança en avant.

Cette première alerte, la seule un peu sérieuse que David eût encore éprouvée, lui fit battre le pouls plus rapidement que d'habitude; son courage naturel néanmoins prit vite le dessus, et ayant attaché

fortement les chevaux à un arbre, il attendit fusil en main le retour de son ami.

Mais déjà tout bruit avait cessé, et sauf quelques brefs : ah! ah! ah! d'un oiseau-moqueur, que ce tumulte avait réveillé et quelques aigres appels d'un iguane, la forêt un instant troublée avait repris son calme habituel.

Après un quart d'heure d'attente, qui parut un quart de siècle à Magdalen, Daniel revint portant sur son épaule un grand animal à pelage gris-brun.

— Voici un superbe dangou, dit-il en jetant le corps à terre; examinez ce mangeur de moutons, comme il est gros et fort, voyez ces pattes, ces crocs! Death l'a étranglé comme un rat; il y en a un autre là-bas, celui de Sin, mais ce spécimen suffira, j'imagine, pour vous faire connaître l'espèce.

Heureusement que pour Tom et Tim l'heure du sommeil était sonnée, car si leurs yeux n'avaient pas été fermés par la fatigue, la vue de cette bête fauve, à la fourrure sanglante et au cou déchiré de morsures effroyables, les aurait fort épouvantés.

Le dangou ou chien sauvage de la Nouvelle-Hollande a par la forme de son corps une ressemblance frappante avec le chien berger de nos pays; heureusement pour les *squatters* (éleveurs de troupeaux) qu'il n'en possède ni le courage, ni l'étonnante sagacité. Sa couardise, qui est extrême, a été de tout temps proverbiale parmi les indigènes, et dans leur langue le mot *dangou* veut dire *lâche*.

C'est l'ennemi naturel et la terreur des bêtes à laine, qu'il harcèle sans cesse et dont il fait sa principale nourriture; il suit aussi, en rampant inaperçu dans les buissons, les pièces de gros bétail qui lui paraissent malades ou égarées dans les bois, et en temps de disette, s'il rencontre des cadavres, il en fait également son régal.

Les dangous marchent d'ordinaire par troupes de quinze à vingt, et si la crainte paraît être la *dominante* de leur caractère, la partie la plus saillante de leur corps est sans contredit l'*oreille*, qu'ils ont d'une hauteur, d'une largeur et d'une profondeur remarquables. Ces oreilles extraordinaires, terminées par un gracieux petit bouquet de poils, qui retombe et ressemble à une blonde clochette de fourrure toujours en mouvement, leur permettent, en concentrant et en réunissant tous les sons qui courent dans l'air, d'entendre et de préciser mieux que tout autre quadrupède de la forêt les bruits les plus minimes et les plus éloignés.

Digitized by Google

La nature, je suppose, leur a donné de telles oreilles pour les dédommager de la lâcheté de leur cœur et leur permettre de fuir à la moindre alerte,—manœuvre, du reste, qu'ils exécutent en toutes occasions avec le plus parfait ensemble.

La chair du dangou, considérée comme aliment, a une saveur qui révolte et soulève le cœur, et sauf le sauvage mourant de faim, réduit à vivre de sauterelles ou à manger de la terre glaise farcie de sangsues et de fourmis, le dangou n'est dévoré que par le dangou.

Depuis son retour, la figure de Daniel avait pris une teinte de gravité qui ne lui était pas ordinaire, et déjà, sous différents prétextes, il avait essayé d'entraîner David à l'écart; mais Mag, qu'à cette heure un souffle passant dans les feuilles inquiétait, remarqua vite ce manége.

—Vous avez découvert plus de choses que vous ne voulez m'en apprendre, lui dit-elle tout à coup; trouvez bon que je désire les savoir, ne me refusez pas, je vous prie, ne me cachez rien.—Sommes-nous menacés d'un danger?

—D'aucun, je l'espère.

—Que se passe-t-il alors, qu'avez-vous vu, que vouliez-vous dire à David?

—Une chose que vous pouvez entendre, il est vrai, mais qu'il est préférable, je pense, de vous cacher.

—Qu'est-ce donc?

—Une tristesse qu'il est inutile de vous mettre au cœur; croyez-moi, allez rejoindre vos enfants.

—Je connais Mag, interrompit David, elle est forte et courageuse, on peut tout lui dire, elle a un cœur pour le danger.

— Il n'y a pas de danger, reprit Daniel, mais puisqu'elle veut savoir, qu'elle écoute donc. Un rassemblement de dangous dans cette partie de la forêt annonce toujours la présence de quelques grosses bêtes mortes — un bœuf, un cheval — que ces chiens sauvages se plaisent à dévorer; en vous quittant, je croyais qu'il en était ainsi; rien n'eût été plus naturel; malheureusement je me suis trompé.

— Trompé, comment? que faisaient ces animaux alors? demanda Mag.

— Arrivé sur le lieu où Death et Sin les avaient surpris et attaqués, je me suis vu en présence de deux cadavres. Deux hommes, deux Européens — car leur chair est blanche — ont été enterrés

près d'ici, sous un amas de pierres; éventés par les dangous, ils sont à cette heure à moitié dévorés : voici la nouvelle que je voulais jeter dans l'oreille de David, sans la faire passer par la vôtre, madame Mag; je voulais également lui dire que demain matin nous irons ensemble creuser une fosse et mettre en terre les restes mutilés de ces deux inconnus.

— Que Dieu les ait à sa droite, murmura Magdalen en joignant les mains; mais comment peuvent-ils avoir été ainsi mis sous des pierres, que pouvaient être ces deux hommes?

— Des *diggers* revenant des mines, selon toute apparence.

— Comment sont-ils morts, croyez-vous?

— Assassinés pour ce que contenaient leurs ceintures, ils sont nus et dépouillés.

— Des assassins se trouvent donc dans le voisinage, peut-être nous guettent-ils nous-mêmes en ce moment?

— C'est peu probable, ils digèrent leur vol à cette heure; du reste, nous sommes prévenus, et deux hommes prévenus en valent quatre; puis nous avons l'aide de nos bons chiens. Vous et vos enfants pouvez dormir en paix; David et moi, nous veillerons cette nuit à tour de rôle.

— Je veillerai aussi, et plaise à Dieu qu'il ne nous arrive aucun malheur.

— *Amen!* dit David.

Comme elle l'avait annoncé, Magdalen cette nuit-là ne put fermer la paupière; blottie dans la voiture près de ses enfants — car elle avait refusé qu'on lui dressât une tente — son esprit en deuil et ses transes nerveuses la tinrent constamment éveillée.

Tendant l'oreille au moindre souffle et sondant de son regard inquiet la noire profondeur des bois, elle ne pouvait détacher sa pensée de ces deux inconnus morts, enfouis près de là sous des pierres et tués sans doute au moment même où ils croyaient toucher le bonheur. Et quand un pâle rayon de la lune perçait le sombre rideau des feuillages, dansait et se jouait dans les espaces vides, elle croyait voir les formes blanches des deux assassinés marchant en se balançant sur les mousses et lui faisant signe de venir à eux.

— Que pense leur famille à ce moment suprême? se demandait-elle, car peut-être, eux aussi, ont-ils des femmes et des enfants. Peut-être même était-ce pour ces êtres chéris qu'ils s'en sont allés

Digitized by Google

au loin combattre et conquérir la fortune. — Sans doute, à cette heure on les croit heureux, riches et bien portants, le cœur de leurs proches se gonfle d'espérances, tous songent à la joie du retour : et la chair de ces infortunés, trouée par la balle d'un bandit, déchirée par la dent vorace des dangous, a servi ce soir même de pâture à ces monstres ; et leurs membres, tombés dans le repos éternel, à jamais roidis par la dernière convulsion, froids et à moitié dévorés, gisent là, sur un point perdu de cet immense continent, sans prières d'aucune sorte, sans larmes, sans regrets intimes, ignorés de tous, et attendent demain de deux inconnus l'aumône d'un trou profond pour les recevoir.

L'esprit de Magdalen, une fois sur cette pente, s'entourait de voiles funèbres, se créait des chimères ; tout un monde fantastique l'environnait, et le chien sauvage lui-même, toujours immobile sur l'herbe où Daniel l'avait jeté, lui semblait de temps à autre — grâce au jeu bizarre de la lumière — remuer la patte, lever la tête et la regarder d'un air menaçant.

Mag, ainsi perdue dans ses pensées, et qu'une écorce qui craquait près d'elle remplissait d'épouvante, ne se rassurait qu'en regardant David et Daniel, tour à tour debout, fumant, se promenant, ravivant le feu du bivouac, et présentant leurs mains aux flammes rouges. Elle aimait aussi voir Death et Sin se lever de temps à autre, faire le tour du cercle lumineux, tendre les narines à la brise, écouter quelques minutes les harmonies confuses de la forêt ; puis, rassurés par l'absence complète de tout bruit venant des hommes, s'étendre de nouveau sur le sol, remettre leur lourde tête sur leurs pattes allongées, fermer les yeux et s'endormir.

Les chevaux qui n'avaient pas été comme d'habitude entravés et lâchés dans le buisson, mais attachés aux roues de la voiture, semblaient les plus heureux, car ils dormaient profondément. Les sortes de gémissements joyeux qu'ils poussaient faisaient croire qu'ils rêvaient de choses agréables ; qu'ils se trouvaient dans leurs songes, par exemple, paissant jusqu'au ventre dans les blés verts, plongés jusqu'aux jarrets dans une eau courante, ou nageant jusqu'aux naseaux dans des océans d'orge et d'avoine.

Aux premières lueurs roses du matin, toute cette poignante fantasmagorie des ténèbres, toutes ces terreurs de la nuit, — filles folles d'une imagination agitée, — disparurent, comme s'évaporent les brumes aux premiers feux du jour ; et une branche morte qui tom-

Digitized by Google

bait de vieillesse; une feuille blanche qui s'agitait dans le buisson voisin; les battements d'ailes d'un oiseau, qui, quelques minutes auparavant, causaient à Magdalen des peurs indicibles, la faisaient maintenant sourire et passaient inaperçus; son esprit robuste, qui cessait d'être sous l'influence de dangers imaginaires, redevenait lui-même et son rare bon sens reprenait le dessus.

On passa de nouveau par toutes les différentes occupations qui, d'ordinaire, précédaient le départ. Le repas des hommes et celui des chevaux terminés, — Daniel avait eu le bonheur de trouver un trou plein d'eau, le matin même — et la cérémonie de l'ensevelissement des deux cadavres ayant eu lieu, on reprit, se dirigeant toujours vers l'Ouest, les sentiers perdus de la forêt.

Magdalen, brisée par les émotions et les fatigues de la nuit, mais maintenant complétement rassurée par la grande lumière, par la suprême quiétude qui régnait autour d'elle, par la vue du beau soleil qui, montant gravement son chemin bleu, faisait tomber comme une pluie joyeuse de rayons d'or à travers le feuillage, venait depuis près d'une heure de fermer les paupières, quand le mouvement égal du chariot qui la berçait dans sa marche s'étant tout à coup arrêté, elle se réveilla en sursaut :

— Qu'est-ce encore? dit-elle à Daniel, qu'elle vit attentif et immobile à la tête des chevaux.

HENRI PERRON D'ARC.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

ETHNOGRAPHIE

LES RACES BRUNES

ET LES RACES BLONDES

Dans les premières pages de notre *Histoire de France*[1], nous avions, après tant d'autres, adopté, sans distinctions ni réserves, la tradition qui fait des anciens Gaulois une race blonde, tradition qui est ou paraît fondée sur le témoignage unanime des auteurs classiques, et qui a régné longtemps, à peu près sans conteste, depuis Pierre Ramus et Samuel Bochart[2] jusqu'à nos plus récents historiens.

Plus tard, cependant, des observations en contradiction avec cette donnée, et venant à l'appui d'opinions émises dans des temps rapprochés de nous, ont commencé à éveiller des doutes dans notre esprit; nous avons étudié la question sur un nouveau terrain, et les doutes, peu à peu éclaircis, nous ont conduit à une opinion nouvelle. Le problème a plus de portée qu'on ne le supposerait au premier abord, car il touche au fond même des origines européennes, et sa solution peut aider peut-être à résoudre les questions relatives à nos parentés ethnographiques et aux divers génies nationaux de l'Occident.

Tandis que nous faisions effort pour nous éclairer sur ce point, M. le docteur Périer, dans un remarquable travail, publié en avril-juin 1857 dans le *Bulletin de la Société de Géographie*[3], résumait

1. Tom. 1er, p. 4; 4e édit. — 1855.

2. *P. Rami... de Moribus veterum Gallorum*; Paris, 1559. — S. Bochart, *Geograph. sacr., part. pr.*, l. VIII, c. vi.

3. *Fragments ethnologiques; études sur les vestiges des peuples gaëlique et cymrique, etc.; sur la couleur de la chevelure des Celtes ou Gaulois; sur les liens de famille entre les Gaëls et les Cymris*, par J.-A.-N. Périer, médecin

Digitized by Google

les observations, les vues, les systèmes émis sur le même sujet par un grand nombre d'érudits modernes. En combattant la donnée que nous avions acceptée, il nous rendait le service de nous aider à embrasser dans leur ensemble les éléments du débat, et il arrivait à des conclusions conformes, à certains égards, opposées, sous d'autres rapports, à celles où nous étions amené.

Avant donc d'énoncer nos propres vues, il nous semble nécessaire d'analyser les opinions proposées par d'autres écrivains depuis le réveil des études celtiques, c'est-à-dire depuis la seconde moitié du siècle dernier jusqu'à M. Périer.

La réaction contre les données empruntées aux anciens quant à la chevelure blonde ou rousse des Gaulois est provenue de l'observation des faits actuels. Le témoignage de la réalité vivante a protesté contre celui des livres. On a reconnu que les yeux bleus et les cheveux blonds le cédaient en nombre parmi nous aux yeux bruns et aux cheveux bruns; on a fait plus; on a constaté, dans les contrées demeurées purement celtiques de langue et de traditions, l'existence de populations brunes, et, dans la première impression causée par la constatation de ce désaccord avec les Grecs et les Latins, on a même exagéré l'étendue de ce fait incontestable; plus d'un érudit a gratifié de cheveux et d'yeux noirs tous les Celtes des îles Britanniques et de notre Bretagne, ce qui est certes bien exagéré [1].

De la contradiction singulière qui se produisait entre la tradition antique et le fait contemporain est résultée une confusion extrême; les interprétations les plus diverses se sont entre-heurtées et mêlées. Examinées avec attention, elles se réduisent à trois systèmes que voici :

1° Le témoignage des anciens doit être accepté; les Gaulois étaient blonds, mais les Gaulois n'étaient que la moindre partie des habitants des Gaules, probablement une caste guerrière et conquérante; les populations brunes de la France et des îles Britanniques, et spécialement celles qui parlent encore les langues celtiques, descendent d'une race non celtique. Les Ibères (Euskes, Ligures) ont couvert

principal à l'hôtel impérial des Invalides, etc. — (Extrait d'un travail inédit *sur les climats et les races humaines.*)

1. Pinkerton : *Recherches sur l'origine et les divers établissements des Scythes ou Goths*, traduct. franç., Paris, an XII. — Bodichon, *Études sur l'Algérie et l'Afrique*, Alger, 1847. — T. Price, *an Essay on the physiogn. and physiol. of the present inhabit. of Britain*, London, 1829, etc., etc.

Digitized by Google

primitivement non pas seulement le midi de la Gaule, comme on l'admet généralement, mais toute la Gaule et les îles Britanniques. Les Écossais, Irlandais, Gallois, Bretons, sont des Ibères, et non des Gaulois[1].

2° Le témoignage des anciens doit être accepté. Les Gaulois étaient blonds; les Français et les Celtes d'Écosse, de Bretagne, etc., sont d'origine gauloise; les pères étaient blonds, les fils ne le sont plus. Suivant quelques écrivains, la vie plus active, plus intense de la civilisation moderne, le changement des mœurs, les modifications du climat, le déboisement, etc.[2]; suivant les autres, le mélange avec les populations brunes du Midi[3], ont amené l'abaissement de la taille et la couleur plus foncée des yeux et des cheveux. Quelques-uns prétendent que les montagnards sont restés blonds, tandis que les habitants des plaines et des côtes ont bruni.

3° Le témoignage des anciens doit être rejeté, ou du moins expliqué dans un sens fort restreint. Les premiers Gaulois, les Gaëls, les Celtes, ont toujours été bruns; ces grands et blonds Gaulois dont parlent les anciens sont les Kimris, Cimbres ou Cimmériens, auxquels se rattachent les Bretons et les Belges. Frappés, comme il arrive habituellement, des différences plus que des ressemblances, les écrivains classiques ne signalent que le type physique de la branche gauloise la plus éloignée des méridionaux, et ne tiennent pas compte de l'autre branche, bien que la plus ancienne et la plus étendue. Il y a donc des Gaulois bruns et des Gaulois blonds.

Telle est la donnée à laquelle s'est arrêté un ingénieux esprit, un actif et habile observateur, qui a fait beaucoup pour la connaissance

1. Bodichon, *Études, etc.* — Docteur Ware, *des Titres des races Kymriq. et Gaëliq. à être considérées comme aborigènes, etc.*; trad. de l'anglais, dans *les Nouv. Annal. des voyages*; ann. 1846, t. III, p. 121. — Mullié, *Fastes de la France*; in-8°; Paris, 1845. — Hammeret, *Prüfung der Untersuchungen über die Urbewohner hispaniens, etc.*, pag. 163, 178; in-4°, Berlin, 1821. — D'Omalius d'Halloy, *des Races humaines*, Paris, 1845. — Moke, *la Belgique ancienne, etc.*; Paris, 1855.

2. Pritchard, *Research into the physic. hist. of mankind*, vol. III, part. 1re, pag. 192, 196. — S. Niebuhr, *Hist. rom.*, trad. par Golbéry, t. IV, p. 293. — Legrand, *Voy. en Auvergne*, t. I, lett. 1; Paris, an III. — De Salles, *Hist. gén. des races humaines*, p. 257; Paris, 1841. — Price, *An Essay, etc.*, p. 483. — J. Michelet, *Hist. de France*, t. Ier, p. 485.

3. D'Omalius d'Halloy, *des Races humaines*, p. 7-13. — Moke, *La Belgique, etc.*, p. 61.

Digitized by Google

des origines celtiques, et qui a été enlevé prématurément à la science, M. William Edwards. Il avait ouvert une voie féconde en appelant sur ce terrain la physiologie au secours de la linguistique, et en cultivant avec un succès égal ces deux sciences; personne n'a plus contribué à tirer les études celtiques du vague domaine des hypothèses et des rêves. Ce fut à la suite de nombreux voyages dans la plus grande partie des régions occupées par les descendants des Gaulois qu'il essaya de fixer les caractères physiques des deux grands rameaux de cette race, rameaux dont la différence historique était en même temps constatée et fixée par M. Amédée Thierry à l'aide de tous les monuments écrits et de toutes les traditions [1].

M. le docteur Périer, dans le travail que nous citons plus haut, se rattache au système formulé par M. Edwards, toutefois avec une grave réserve sur un point important. M. Edwards, pas plus que M. Amédée Thierry, ne mettait en doute la proche parenté des Kimris avec les Gaëls ou Celtes; M. Périer conteste cette parenté, et veut relier les Kimris à la race germanique. Il n'y a pour lui que des Gaulois bruns; tout ce qui est blond est Germain.

Parmi tant d'explications plus ou moins spécieuses d'un fait général et complexe qui exige la constatation de tant de faits particuliers, il était difficile de se défendre de bien des perplexités. La vieille donnée de la race gauloise purement blonde n'était vraiment pas susceptible de défense; mais que valaient les hypothèses qu'on y substituait?

Une race ibérique de laquelle descendraient la plupart d'entre nous, et, spécialement, ceux des nôtres qui ont gardé les dialectes celtiques? — Ceci n'implique-t-il pas une évidente contradiction? — Comment concevoir ces quatre groupes de prétendus *Ibères*: Écossais, Irlandais, Gallois, Bretons, qui tous, au lieu de garder, comme les Basques, la langue de leurs aïeux, auraient adopté les dialectes étrangers de leurs conquérants gaulois, et les auraient conservés contre le latin, contre le français, contre l'anglais, avec cette opiniâtreté qu'on ne met, et encore bien rarement, qu'à la conservation des traditions propres et primitives qui sont comme l'âme des ancêtres! Si le fond primitif des Gaules était ibérien, on trouverait d'ail-

1. W. Edwards, *Fragm. d'un Mém. sur les Gaëls,* dans les *Mém. de la Société ethnol.*, t. II, part. Ire, p. 18; Paris, 1841-1845. — *De l'Influence récip. des races sur le caract. nation.*, ibid., p. 6-10. — *Des caract. physiolog. des races humaines,* ibid., p. 58, 85. — Améd. Thierry, *Hist. des Gaulois,* passim.

Digitized by Google

leurs sous la couche celtique une couche ibérienne de vieux noms géographiques; or, cette couche recouvre bien encore le pays entre la Garonne et les Pyrénées; elle est mêlée à la couche celtique au midi des Cévennes et de la Durance, ainsi qu'en Ligurie et en Piémont; mais elle disparaît entièrement au nord de ces contrées; tout y est celtique, sauf peut-être un bien petit nombre de lieux, au nord, mais à peu de distance de la Garonne. Ajoutons que le type physique des Celtes bruns diffère beaucoup de celui des Ibères; que les bruns aux yeux bleus ou gris d'Irlande, de Galles et de Bretagne, si fréquemment blonds dans l'enfance, puis châtains, avant de devenir tout à fait bruns, différents entre eux de traits sinon de couleur[1], ne ressemblent en rien, ni de couleur ni de traits, aux *noirs* d'Espagne.

Nous ne sommes point des Ibères; sommes-nous des Gaulois *dénaturés* par les modifications de mœurs et de climat? des fils de blonds devenus bruns?

Qu'une vie intellectuelle et industrielle plus active, qu'un plus grand développement du système nerveux change la couleur et brunisse les tons, c'est là une supposition arbitraire et qui ne repose sur aucun ordre de preuves. Quant au climat, ses modifications, quoique réelles, ne semblent pas avoir été assez considérables pour produire de pareils effets. La supposition que les montagnards seraient demeurés blonds, tandis que les hommes des plaines seraient devenus bruns, n'est pas confirmée par l'observation des faits; il y a des populations blondes dans les plaines, par exemple les Wallons; il y a dans les montagnes des populations mêlées, les Limousins, les Comtois, et même des populations entièrement brunes, les Auvergnats, Gaulois pur sang, fixés de temps immémorial sur leurs roches volcaniques.

Enfin, l'idée d'une transformation par voie de mélange et de croisement entre une masse blonde de Gaulois et une minorité brune d'Ibères et de Latins infiltrée en Gaule, qui l'aurait emporté sur le type antérieur, est très-peu conforme aux données actuelles de la physiologie, qui n'admet pas qu'un peu de sang étranger puisse ainsi dénaturer une race d'hommes, et qui a reconnu la tendance de la nature à ramener les formes primitives, à les dégager des mélanges

1. L'Irlandais a les formes plus douces, le visage plus arrondi; le Breton a le visage plus osseux, plus anguleux, et souvent le nez long et saillant.

Digitized by Google

accidentels, et à faire prévaloir l'influence des mères, conservatrices du type des races.

Nous avons donc assez rapidement passé outre aux deux premiers systèmes : reste le troisième, celui de MM. Edwards et Périer, qui fait les premiers Gaulois (Gaëls, Celtes) bruns, et les Kimris blonds, que les Kimris soient d'origine gauloise ou germanique.

Cette troisième hypothèse nous a bien plus sérieusement arrêté que les deux autres, et il nous a paru démontré qu'en effet, parmi les populations réunies par les anciens sous le nom de Gaulois, il y en avait de brunes et de blondes; mais les premières correspondaient-elles exclusivement aux Gaëls et Celtes, les autres aux Kimris?

Ici se sont élevées des difficultés qui nous ont paru d'abord insolubles. Il nous semblait bien difficile d'admettre que les Gaulois blonds des historiens grecs et latins eussent été exclusivement des Kimris; les grandes masses de l'invasion de Bellovèse, qui ont conquis la haute Italie sur les Étrusques[1], étaient gaëliques, et, si les Sénons, les premiers Gaulois auxquels les Romains aient eu affaire, étaient Kimris, les montagnards des Alpes, les fameux *Gœsates* ou soldats armés du double dard, qui jouaient dans ces temps reculés le rôle que jouèrent les Suisses au quinzième siècle, et que les Romains connaissaient si bien, appartenaient certainement à la plus vieille souche gaëlique.

Il y a donc toute apparence que les Romains ont vu des Gaëls ou Celtes blonds; il existe d'ailleurs encore aujourd'hui bien des familles blondes ou rousses parmi les Irlandais et les montagnards d'Écosse; d'une autre part, les Kimris actuels ne sont blonds ni en totalité, ni même en majorité, comme le pensent MM. Edwards et Périer. Pour ne pas sortir de France, qu'on aille voir, un samedi, les gens des montagnes Noires descendre sur le marché de Kemper; ces beaux hommes de Cornouailles sont parfaitement bruns; et il en est ainsi dans la majeure partie de la basse Bretagne. Il nous semble voir encore un jour, aux environs de Rosporden ou de Kemperlé, un bouvier Kernevote courant après ses bœufs dans la bruyère, avec ses larges culottes plissées (*laxis braccis*), ses longs cheveux qui lui flottaient jusqu'au milieu du dos, ses grands traits osseux et son grand nez d'aigle; c'était le Kimri, le Cimbre modèle que décrit

1. Ou plutôt reconquis, car les Étrusques l'avaient conquise sur d'autres Gaulois, sur les Ombriens.

M. Edwards, à une exception près; ses cheveux étaient noirs comme l'aile d'un corbeau. Nous savons que les bruns sont aussi en majorité chez les Kimris de la Grande-Bretagne, quoiqu'il y ait chez eux des groupes assez considérables de blonds et de roux, surtout dans l'ancien Gwened (la North-Wales).

Le principe de MM. Edwards et Périer n'est donc pas suffisamment établi, quant à la séparation des couleurs entre les races gaëlique et kimrique.

En ce qui concerne l'opinion de M. Périer, assez répandue en Allemagne et en Belgique, sur l'origine germanique des Kimris, et particulièrement des Belges, qui auraient adopté la langue gauloise sans être Gaulois, nous avons à objecter :

1° Qu'il faut écarter les Kimris qui se donnent seuls aujourd'hui ce nom de race, c'est-à-dire les Gallois, et avec eux leurs frères les Bretons, puisqu'ils ne sont pas blonds pour la plupart, et n'ont pas le moindre rapport physique ni moral avec les Allemands;

2° Que les Wallons, Belges de langue française, qui sont blonds, et qui descendent des Nerviens, des Aduatikes et autres Belges de César, ne ressemblent nullement aux Teutons, aux Allemands; qu'ils ont le visage long, de grands traits, une coloration vive, au lieu de la tête courte et carrée et du visage pâle des *Teutschs* du Rhin et de Hollande;

3° Que non-seulement les Belges de la Gaule, mais les Cimbres de la Baltique et les Cimmériens de la mer Noire (Cimmériens (Κιμμέριοι), Cimbres (*Cimbri*) et Kimris (*Kymry*) ne sont très-évidemment qu'un seul et même nom sous ses trois formes grecque, latine et celtique) parlaient des dialectes celtiques, comme l'attestent les quelques mots de leurs langues cités par les auteurs classiques et le témoignage de Tacite sur un de ces peuples, les *Œstii* (Estoniens), qu'il dit avoir la même langue que les Bretons;

4° Que toute les grandes autorités les plus rapprochées du temps de Marius, Cicéron, Salluste, Tite-Live, etc., qualifient les Cimbres de Gaulois;

5° Enfin, que les institutions celtiques les plus opposées au génie de l'Allemagne sont précisément celles des Kimris; que ce sont eux, indubitablement, d'après tous leurs monuments et toutes leurs traditions, qui ont donné au druidisme sa forme systématique et sa grande hiérarchie; que c'est chez eux que s'est conservé l'ordre des bardes avec tout un ensemble d'idées philosophiques, religieuses,

Digitized by Google

politiques, plus ou moins définies, mais certainement très-antigermaniques.

On peut ajouter qu'au temps de Plutarque[1] les Germains qualifiaient les brigands de *Cimbres*, et qu'il n'est guère d'usage de donner de pareilles épithètes à sa propre race.

L'origine germanique des Kimris, qu'il s'agisse de ceux de la mer Noire, de la Baltique ou des Gaules, est donc tout à fait inadmissible.

Ce point décidé pour nous, nous continuions à flotter sur le fond même de la question, c'est-à-dire sur l'origine et l'attribution historique des races blondes et brunes, lorsqu'en examinant sans pensée préconçue, sans parti pris, les populations d'une région peu explorée, semble-t-il, de M. Edwards dans ses pérégrinations ethnographiques, un fait très-considérable, qui ne lui avait point apparu nettement, s'est manifesté à nos regards.

Quand on parle, dans nos provinces du Nord, du type provençal ou du type italien, entre lesquels on ne fait guère de différence, du type méridional, comme on dit en terme plus général, on se représente un visage brun et bistré, couronné d'épais cheveux couleur d'encre, et percé d'yeux qui luisent comme du jais ou des diamants noirs; on est fort disposé à croire que c'est le soleil de Marseille ou de Gênes qui a créé notre *méridional*, comme le soleil de Guinée a créé le nègre.

Si l'on parcourt la Provence et les contrées de l'Italie les plus voisines de la Provence, on le retrouve en abondance, ce type si connu; mais on s'aperçoit bien vite qu'il n'est pas seul, qu'il n'est pas même véritablement dominant. Il n'y a pas seulement en Provence cette exception admirable et inexpliquée que tout le monde connaît sous le nom de type arlésien, la plus belle race peut-être de l'Europe, et qui occupe le canton du Rhône où s'élèvent Arles, Tarascon, Beaucaire, Saint-Remi, Orgon et quelques autres petites villes et bourgades. Ce type est très-différent des types celtiques connus, sans aucun rapport avec le type latin, plus voisin du grec sans être grec, et se trouve exclusivement en dehors de la zone maritime autrefois colonisée par les Grecs; la couleur des cheveux et des yeux ni le

1. Plutarq. *Vie de Marius*. — Le nom même de *brigands* est celui d'une très-ancienne race celtique, les *Brigantes*, dispersés dans les montagnes de pays très-divers.

Digitized by Google

teint n'est point ce qui le caractérise, mais bien la pureté des lignes du visage et du corps et la noblesse sans égale du port et du geste; nous n'essayerons pas d'en pénétrer la mystérieuse origine.

Cette exception toute locale brille par la beauté et non par le nombre; mais ce qui n'est pas une exception, ce qui balance numériquement la race brune, et ce que les gens du Nord ne remarquent guère, parce que cela diffère bien moins de ce qu'ils voient chez eux à toute heure, c'est une race d'hommes de taille plus élevée que les bruns, avec le visage coloré, les yeux bleus ou gris, les cheveux blonds ou châtains et la barbe rousse ou blonde; la moitié de la Provence est ainsi faite; et si, de Provence, nous passons en Ligurie, nous retrouvons les deux mêmes types à peu près dans la même proportion; nous retrouvons le type blond jusque dans l'antique Étrurie, seulement, là, mêlé avec un élément brun, voisin, mais différent du premier, et encore avec d'autres éléments divers. Le même phénomène se reproduit à l'ouest de la Provence, si l'on marche par le Languedoc vers l'Espagne; les blonds et les bruns sont juxtaposés, et se balancent sur toute la côte jusqu'à Valence et par delà; il en est de même dans diverses parties du centre et du nord de l'Espagne.

Le climat n'est donc pour rien dans ce mystère des types ethnoques; qu'est-ce donc que ces hommes du Sud qui ont gardé les couleurs censées être celles du Nord jusque sous ces chaudes latitudes, tandis que des Gaulois bruns occupent les montagnes de nos régions tempérées et reparaissent jusque dans les brumes des monts Grampians et du Connaught?

Ces hommes blonds ne peuvent être des Germains; jamais les Germains n'ont colonisé ces contrées, et, d'ailleurs, ces yeux d'un bleu brillant, ces teints animés, ces traits arrondis n'ont aucune analogie avec la physionomie germanique; ce ne sont pas non plus des Kimris; la dissemblance est moindre, sans doute; mais les Kimris, qui ont dominé dans une partie de la Lombardie et le long de l'Adriatique, et, de l'autre côté des Alpes, en Languedoc, n'ont occupé ni la Provence, ni le Piémont, ni la Ligurie, ni la Toscane.

Grandes étaient nos perplexités, lorsque nous revint en mémoire la parole du poëte qui a jeté sur nos aïeux des traits de si vive lumière, ce Lucain qui, entre tous les anciens, a le mieux senti le génie celtique, et dont la lyre latine nous a transmis comme un sublime écho de la harpe des bardes d'avant la conquête :

Digitized by Google

Profugique a gente vetusta
Gallorum, Celtæ miscentes nomen Iberis [1].

Émigrés d'entre la vieille race des Gaulois, les Celtes ont mêlé leur nom aux Ibères.

Le nom mixte de *Celt-Ibères* était porté par une confédération de tribus qui occupaient une assez vaste région dans l'intérieur de l'Espagne; mais le fait d'où était sorti ce nom s'étendait bien au delà de cette région. Les traditions ethnographiques nous apprennent que les Celtes et les Ibères s'étaient associés ou juxtaposés sur la côte espagnole et française de la Méditerranée; que les Celtes avaient colonisé l'ouest de l'Espagne, et que d'autres Celtes, vers la même époque très-antique, avaient occupé la haute Italie et la contrée appelée plus tard Étrurie.

Plus de doute! nous avions sous les yeux les deux races les plus anciennes de l'Occident, les fils des Ibères et ceux de ces premiers Gaulois auxquels appartenait en propre le nom de Celtes, étendu depuis par l'usage à toute la famille gauloise. Les Celtes blonds ou châtains et les bruns Ibères sont là depuis trente-trois siècles, associés, mêlés, jamais confondus; l'identité de climat, la vie commune, les mariages innombrables n'ont pas fusionné dans un type nouveau les deux types antiques; à travers les croisements qui produisent chaque jour des métis, chacun des deux types triomphe tour à tour, à la suite des unions mixtes, et retourne incessamment à son origine.

En Provence et dans les Alpes, la tradition nous apprend que nous voyons les Celtes proprement dits, avec quelques Celtes Ombriens, mêlés à la race ibérienne des Ligures. En Étrurie, jusqu'au Tibre, les Celtes Ombriens se mêlent 1° aux fils des Étrusques, si reconnaissables à leur grand nez recourbé et à leur menton saillant; 2° à la race italique proprement dite, que nous appelons latine, plus rapprochée des Ibères que des Gaulois, mais différant des Ibères par une tête plus large et plus fortement équilibrée. Dans l'Ombrie actuelle, faible reste de l'immense Ombrie des âges primitifs, les Celtes Ombriens

1. Lucan. *Pharsal.*, liv. IV, V. 9. — Nous employons, d'après les anciens, le nom d'Ibères comme nom de race; mais il est douteux que les Espagnols primitifs se soient donné à eux-mêmes ce nom, qui paraît d'origine celtique et signifier riverains de l'Èbre. Les débris des Espagnols de race pure ne se donnent d'autre nom que celui d'Euskes (Basques).

Digitized by Google

sont mêlés aux Latins [1]. En Ligurie, la tradition ne nous dit rien de clair sur la présence des Celtes; mais nos yeux nous disent qu'ils sont là près des Ligures, à peu près dans la même proportion qu'en Provence. En Languedoc enfin, l'histoire nous enseigne que l'élément blond a, du moins en grande partie, une autre origine; les fameux Volkes étaient Kimris, et peut-être y pourrait-on reconnaître aussi entre les Volkes et les Ligures quelque faible débris des Goths.

Dans les deux grandes époques de l'art italien, les deux types celtique et latin ont fourni tour à tour l'idéal des peintres et des poëtes; les blondes filles des Celtes ont inspiré l'art du moyen âge, l'art toscan de Giotto à Ghirlandajo; la race brune des Latins a régné avec l'art de la renaissance; la Laure est Celte, la Fornarina est Romaine.

Voici donc les conclusions auxquelles nous amène l'observation des faits actuels comparés avec les témoignages de l'antiquité.

Les Celtes proprement dits, ou Gaulois méridionaux, sont blonds; au-dessus d'eux, vers le nord, s'étendent des masses de Gaëls bruns, plus ou moins mêlés de groupes de population blonde appartenant probablement aux Celtes; le même phénomène, le même mélange apparaît en Irlande et en Écosse. A l'ouest, les Kimris de Bretagne et de Galles sont bruns en majorité; au nord, les Belges sont blonds. Les Cimbres de Marius ou Kimris de la Baltique étaient probablement une branche beaucoup plus voisine des Belges que des Bretons et des Kimris insulaires, et leurs analogues se retrouvent aujourd'hui chez les Wallons ou Belges de race pure, les Flamands étant un mélange de Belges et de Germains où domine l'élément germanique.

Les Gaulois bruns ou blonds se ressemblent entre eux plus qu'ils ne ressemblent, les blonds aux Germains, les bruns aux Latins ou aux Ibères.

Les types étant restés ce qu'ils étaient depuis les temps historiques [2], les deux variétés brune et blonde existaient sans doute dès l'arrivée des Gaulois en Occident, aux âges anté-historiques.

Les Gaulois, à leur arrivée en Occident, si peu avancée que fût leur civilisation, étaient déjà une nation plutôt qu'une simple race; c'était déjà une association d'éléments divers, quoique voisins, qui s'étaient

1. Le type latin, chose remarquable, domine à Spolète, la clef militaire de la contrée, signe d'une ancienne conquête, ou, si l'on veut, d'une réaction de la race italique sur la race celtique.

2. Sauf peut-être un certain abaissement de taille qu'on peut chercher à expliquer par le changement de la manière de vivre.

Digitized by Google

réunis dans une même langue ou, du moins, dans un même groupe de dialectes et dans un même ordre d'idées, de sentiments et de coutumes, si rudimentaires que pussent être idées et usages.

Le vieil Occident nous présente donc une race blonde, les Germains; deux races brunes, les Ibères et les Latins; une race mixte, les Gaulois.

L'Europe orientale nous offre aussi une race mixte, les Grecs; eux aussi sont mêlés des deux types, et, dans l'antiquité homérique, le blond semble considéré comme le plus beau et le plus noble; la Vénus grecque a des cheveux d'or; les héros favoris d'Homère sont blonds.

L'humeur sympathique, l'esprit ouvert, la sociabilité du Gaulois comme du Grec peuvent en partie provenir de cette variété d'éléments qui leur est commune, tandis que l'Ibère, là où il n'est pas mêlé au Celte, et le Germain, là où il n'est pas mêlé au Celte ou au Slave, sont concentrés, repliés sur eux-mêmes et peu sociables.

Les Grecs et les Gaulois semblent être les deux races humaines qui ont le plus fait pour la civilisation, et celles qui se sont le plus approchées du type général de l'homme, tel que nous pouvons le concevoir [1].

1. L'Italie pourrait réclamer; mais l'Italie n'est point une race; c'est une nation mélangée dans laquelle les éléments gaulois et grec réclament chacun une grande part. — Remarquons, à ce propos, que les nations composées de races diverses, comme l'Italie et l'Angleterre, n'en ont pas moins une *physionomie* propre, qui est tout autre chose que le *type*, et qui résulte des habitudes, du climat, des sentiments communs, de mille causes presque indéfinissables, mais dont le résultat éclate à tous les yeux; *l'air de famille* existe entre hommes qui diffèrent essentiellement de traits, de couleur et de taille.

HENRI MARTIN.

Digitized by Google

LA VOCATION DE BÉATRICE

Une enfant traversait la cité florentine.
Elle allait regardant pudique devant soi,
Les bras dévotement croisés sur sa poitrine,
Où son cœur innocent reposait sans émoi.

Mais une voix s'élève en cette âme enfantine :
« Ne baisse plus le front ! porte-le comme un roi !
« Car la terre entendra de toi, femme divine,
« Ce que l'on n'aura dit de nulle autre que toi !

« Vase d'élection, tu seras immortelle ! »
L'enfant eut peur : « Hélas ! à quel prix, pensa-t-elle,
« Tant de gloire? Où monter ! par quels chemins ardus ? »

« — Il ne faut, dit la voix, que faire un pas de plus ! »
Rien d'autre, c'était vrai. La vierge palpitante
Fit un pas en avant et passa devant Dante !

LOUIS RATISBONNE.

Digitized by Google

LE PACTE

La Muse, une terrible femme,
Au poëte qui l'appela,
Dans ses yeux portant une flamme,
Apparut, et dit : « Me voilà !

— Je veux un nom que l'on acclame,
Des chants que nul ne modula !
La Muse dit : Je veux ton âme.
— Mon âme ? hélas ! Eh bien ! prends-la !

— Signe donc avec cette plume,
Et pour écrire ton volume
Tu puiseras dans la liqueur

Qui va jaillir là toute fraîche... »
Et la Muse, dardant sa flèche,
Du poëte perça le cœur.

LOUIS RATISBONNE.

Digitized by Google

REVUE DE LA QUINZAINE

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE NATIONALE*.

MONSIEUR,

Lyre de Septimanie, lyre mélodieuse que Viennet a fait vibrer dans ses doigts agiles, lyre de Baour que je croyais à jamais brisée, mon oreille se dresse à tes nobles accents.

La ville de Toulouse était en proie, si j'ose m'exprimer ainsi, à des présages qu'on cherchait en vain à expliquer. La statue de Clémence Isaure, placée dans la salle des séances de l'académie des jeux Floraux, avait remué les lèvres et les yeux; un aigle s'était posé sur le sommet du Capitole. Ces présages annonçaient un grand événement: la reprise d'une tragédie de feu Soumet et Belmontet.

Cette reprise amènera-t-elle une réaction favorable? L'Odéon, qui monta *Lucrèce*, avec tant de soin et de luxe, sauvera-t-il une seconde fois la tragédie? Je l'espère, mais je ne puis pas trop y croire. La tragédie me paraît bien compromise depuis quelque temps. On la repousse de tous les théâtres, même du Théâtre-Français. Je viens de lire dans les journaux qu'il était question de construire dans un des pavillons du Louvre une salle de spectacle où l'on jouerait exclusivement les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. Qu'est-ce que ce théâtre, sinon la consécration officielle du divorce du théâtre français avec la tragédie?

Mais je reviendrai sur le théâtre du Louvre tout à l'heure, si vous le permettez. Restons en attendant au théâtre de l'Odéon.

Néron est un personnage à double face, qui prête également à la tragédie et à la comédie, et la preuve, c'est qu'en 1799 Laya fit représenter avec un succès assez grand une comédie en deux actes, qui nous montre le fils de Domitius sous son côté plaisant. C'est Néron farceur et polisson, si l'on peut s'exprimer ainsi, Néron arrachant les enseignes dans les rues de Rome, détroussant les passants, courant les mauvais lieux, battant le guet, criant au voleur, appelant les gens,

Digitized by Google

et, quand la bagarre est complète, jetant sur la foule des pierres et des bancs : *lapidibusque et subselliorum fragminibus decerneretur, multa et ipse jecit in populum*. Les journaux trouvèrent que M. Laya était bien hardi de mettre en scène les Romains en déshabillé ; dans ce temps-là on était fermement convaincu qu'un Romain ne savait pas rire. MM. Soumet et Belmontet auraient pu continuer la veine de Laya ; ils aimèrent mieux remonter à la tradition de Racine. L'auteur de *Britannicus* nous montre Néron dans sa jeunesse ; c'est le monstre naissant. Il n'a encore tué ni sa mère, ni sa femme, ni Sénèque, ni Burrhus, ni brûlé Rome : il s'est borné jusqu'ici à empoisonner son frère. On a beaucoup trop insisté quelquefois sur cette prétendue douceur des commencements de Néron. Je crois qu'on a cédé plus tard au plaisir de faire ressortir le contraste, mais au fond personne ne s'y trompait. Son père disait que de lui et d'Agrippine il ne pouvait naître qu'une créature détestable et destinée à faire le malheur public, *ex se et Agrippina nisi detestabile et malo publico nasci potuisse.* Dans la tragédie de MM. Soumet et Belmontet, Néron est à la fois le monstre que nous connaissons et l'artiste sur lequel une certaine école a presque versé des larmes.

. . . . . J'étais né pour les arts,
Pourquoi suis-je tombé dans les rangs des Césars?

Une Fête de Néron, ne l'oublions pas, est un compromis entre la pure tragédie classique et le drame romantique. Le caractère du personnage principal se ressent de cette transaction. Quant au style, il se rattache par les liens les plus étroits à celui de la tragédie de l'empire.

Le ciel était serein et le vent insensible
Rendait en ce moment le naufrage impossible.
Tu parles de la nuit, et d'écueils sous les flots :
Mais pour me secourir, qu'ont fait tes matelots?
Qu'as-tu tenté toi-même ? et pourquoi ton courage
Ne m'a-t-il pas au moins disputée au naufrage ?

. . . .

Sans pousser un seul cri, j'ai nagé vers le bord,
M'efforçant de cacher dans l'onde protectrice,
Aux yeux des assassins, mon font d'impératrice.

C'est de cette façon pompeuse qu'Agrippine, à peine échappée à la noyade que lui ménageait son fils, s'en explique avec Anicitus chargé

Digitized by Google

de l'exécution du projet. Quand le fer de l'assassin a frappé ce ventre qui a porté Néron, Agrippine s'écrie en regardant l'empereur :

Mon ombre en gémissant va joindre tes victimes,
Et montrer aux enfers le plus grand de tes crimes.

Je n'abuserai pas des citations. On pourrait m'accuser de malveillance. Les dieux me sont témoins au contraire que j'ai toujours conservé un respect profond pour cet autel septimanique ou septimanien sur lequel n'a pas cessé de brûler depuis tant d'années le feu immortel de la tragédie. Baour y a allumé son flambeau, M. Viennet aussi; Soumet et Belmontet sont venus après eux; naguère encore Latour de Saint-Ibars y puisait l'inspiration sacrée. Depuis quelques années cependant un grand silence s'est fait dans la tragédie; personne n'arrive plus à Paris chaussé du cothurne de la Haute-Garonne; Melpomène aurait-elle abandonné Toulouse, Béziers, Castres et Montauban; les barbares auraient-ils renversé le trépied de la vestale tragique?

Espérons qu'il n'en est rien, et que dans peu nous entendrons parler de quelque nouvelle tragédie septimanienne.

Du reste, il ne faut pas se le dissimuler, la tragédie est plus en péril que jamais. Savez-vous d'où lui vient le danger? d'un côté où elle n'aurait pas dû certainement l'attendre. On est en train pour le moment de réhabiliter les Césars et le césarisme.

Il y a longtemps, me direz-vous, qu'on l'a essayé, et la tentative n'a pas réussi une première fois. D'accord, mais ce n'est point une raison pour qu'elle échoue une seconde. Les premiers prôneurs des Césars étaient des fantaisistes, des coloristes, des poëtes qui se laissaient aller au plaisir d'admirer les fêtes, les triomphes, les bacchanales de l'empire romain, et qui, les yeux éblouis par tant de vases d'or, de tapis, de perles, de statues d'ivoire, de diamants, de pierres précieuses, de bijoux, s'amusaient comme des enfants à admirer les folies de ce luxe alimenté par la fortune publique et privée de l'univers tout entier. Cette admiration enfantine ne pouvait pas être très-dangereuse; elle ne surprenait que les sens, et ne s'adressait pas à la réflexion. Aujourd'hui c'est bien autre chose; c'est au nom de la politique et presque de la morale qu'on poursuit la réhabilitation du césarisme. Les Césars réhabilités, il n'y a plus de tyrans. Que devient donc alors la tragédie, et pourquoi créer dans le Louvre un théâtre pour l'ancien répertoire, du moment qu'il sera parfaitement démontré que les empereurs romains ont été calomniés, et que les trente tyrans étaient les meilleures gens du monde?

Digitized by Google

Quand Néron chantait devant le peuple, un corps de cinq mille chevaliers était chargé de l'applaudir; un chef de claque réglait les battements de mains et les sons de la voix de manière à les faire ressembler tantôt au bourdonnement des abeilles, tantôt au bruit des castagnettes, tantôt enfin à une pluie battante. Ce dernier effet devait être passablement difficile à obtenir. Une cohorte prétorienne était chargée de soutenir la claque ordinaire dans les grandes représentations. Néron voulait être applaudi; mais il faut lui rendre cette justice qu'il ne tenait pas à être applaudi seul. Les descendants des plus nobles familles durent se montrer à côté de lui sur le théâtre; la noble Élia Catulla, âgée de plus de quatre-vingts ans, fut obligée d'y venir danser, et Néron permit que la claque imitât en son honneur le bruit des castagnettes.

Pour veiller à la conservation du plus précieux des dons qu'il eût reçu des immortels, Néron institua un *phonasque*, autrement dit un grand maître de la voix de l'empereur : César, tu ne ménages pas assez ta voix ! César, prends garde de casser les cordes de ton organe mélodieux ! César, tu as assez chanté pour aujourd'hui ! Le phonasque exerçait un empire absolu sur le larynx du maître du monde.

Néron cependant ne se contentait pas d'être ténor, il était également poëte. Des artistes ambulants se répandaient dans toutes les rues de Rome, et récitaient les compositions de César. C'était se rendre suspect que de ne pas s'arrêter pour les écouter; ne pas déposer une généreuse offrande dans leur sébile, c'était commettre presque le crime de lèse-majesté. Outre le goût de la musique et du chant, Néron avait aussi celui de la bâtisse. Les rues étroites et tortueuses, les maisons sombres de la vieille Rome lui déplaisaient. Voulant la rebâtir, il y fait mettre le feu, et pendant qu'elle brûle, il monte sur le théâtre et chante la destruction de Troie. C'est sur l'emplacement des quartiers dévorés par l'incendie que les architectes de Néron élevèrent ce fameux *Palais d'or* embrassant une partie du mont Palatin, du Celius, de l'Esquilin, et la vallée intermédiaire, aussi large que l'ancienne cité. Au centre d'un portique de plus d'un mille de longueur se dressait la statue de Néron, haute de quarante mètres. Des champs, des vignes, des bois, des lacs étaient renfermés dans cette immense construction, où toutes les merveilles du luxe et de l'art contemporain étaient réunies; des feuilles d'ivoire mobiles formaient le plafond des salles à manger d'où les fleurs et les parfums se répandaient sur les convives. Pour tenir son budget en équilibre avec de telles dépenses, Néron avait un moyen bien simple, il disait à chaque magistrat qu'il nommait : « Tu sais ce qui me manque; tâchons que personne ne possède rien qu'il puisse dire à soi. »

Digitized by Google

Je n'entrerai point dans les détails de la vie de ce César : la décence s'y oppose. Il fit assassiner sa mère, il fit étouffer sa femme, il tua sa maîtresse d'un coup de pied dans le ventre.

C'est en vain qu'on invoque, pour excuser les crimes des Césars, je ne sais quelle nécessité de salut personnel ; c'est cette nécessité qui nous les fait paraître cent fois plus odieux. On conçoit jusqu'à un certain point les crimes qu'on peut commettre au nom du salut public, mais non pas les attentats auxquels se livre la tyrannie pour se sauver elle-même. Il y a un moment où ces attentats sont inutiles et où il faut que la tyrannie tombe ; c'est ce qui arrive à Néron. Il pardonnait plutôt à Julius Vindex d'avoir armé contre lui cent mille provinciaux que de s'être permis de trouver qu'il jouait médiocrement de la cithare. Se souciant, au reste, fort peu de l'empire, bien sûr, ajoutait-il, de conquérir une fortune et une gloire supérieures à sa fortune et à sa gloire passées, rien qu'en allant de ville en ville donner des représentations. Cependant il songeait tantôt à fuir chez les Parthes, tantôt à attendrir le peuple du haut de la tribune du forum ; en dernière analyse il se rabattait à obtenir de son successeur la préfecture d'Égypte. Lorsqu'il vit bien qu'il lui fallait mourir, il demanda quelqu'un pour le frapper, n'osant le faire lui-même, et comme personne ne se présentait, il courut au Tibre pour s'y jeter ; mais ce genre de mort ne lui convenant plus, il prit le chemin de la villa de l'affranchi Phaon. Là, il fit creuser sa fosse, sacrifia aux dieux, et finalement ne se décida à enfoncer le poignard que lorsqu'il entendit le galop des cavaliers envoyés par le sénat pour le saisir et pour l'envoyer au gibet.

Néron était aimé de son vivant, dit-on, et il a laissé des regrets à sa mort ; cela n'a rien de bien extraordinaire ; il dépouillait les uns pour enrichir les autres. Néron dépensa plus de huit cents millions en dons particuliers.

Me voici assez loin de la tragédie de MM. Soumet et Belmontet ; mais que dis-je ? par une faiblesse que je ne veux pas qualifier, les auteurs d'*Une Fête de Néron* ont donné le nom de drame à leur œuvre. On le voit, déjà en 1829 la tragédie était reniée. On jouait *Hernani* au Théâtre-Français, on n'eût point osé représenter une tragédie pure à l'Odéon ; Ligier et mademoiselle Georges y tenaient pourtant les premiers emplois. Ligier jouait le rôle de Néron dans le drame en question, et mademoiselle Georges celui d'Agrippine. Mademoiselle Georges ! elle allait abandonner le vêtement romain pour le coutume du moyen âge ; encore quelques jours et on allait la voir passer du Capitole à la tour de Nesle. On prétend qu'elle jouait fort bien le rôle un peu déclamatoire d'Agrippine.

Digitized by Google

Tout le monde est d'accord sur ce point que mademoiselle Karoly a de l'ardeur, de la fougue, des mouvements assez beaux, du talent, en un mot, mais un talent qui ne dépasse en rien la limite des tragédiennes ordinaires.

Mademoiselle Tordeus, l'autre tragédienne de l'Odéon qui était chargée du rôle de Poppée, nous arrive en droite ligne de la Belgique. C'est une jeune et jolie personne. Elle a montré du goût et de la distinction, et donne de grandes espérances.

Notre époque a beau construire des palais; à peine sortis du sol, ces palais se transforment. Le Louvre, par exemple, est un musée, une bibliothèque, un ministère, une caserne. On parle maintenant d'y loger un théâtre où l'on ne jouerait que les pièces de l'ancien répertoire, et celles de notre temps qui se maintiennent au répertoire. Les auteurs actuels se plaignent de la concurrence que leur font Racine, Corneille et Molière.

Il y a au Théâtre-Français des acteurs recommandés à la curiosité du public par une célébrité légitime. Les étrangers, les provinciaux, les innombrables voyageurs que les chemins de fer amènent à Paris tous les jours, vont au théâtre pour voir ces acteurs, et sans faire grande attention à la pièce qu'ils jouent; qu'elle fasse partie de l'ancien répertoire ou du nouveau, peu leur importe. Ce sont ces spectateurs nomades qui font les recettes du Théâtre-Français les jours où on joue les auteurs classiques, les classes intelligentes et lettrées se gardant d'y paraître ces jours-là: elles se réservent pour *le Duc Job*. Malheureusement les acteurs du Théâtre-Français ne sont pas éternels. Derrière les cinq ou six vrais artistes qui figurent encore sur les planches, c'est à peine si on a vu un jeune talent se former. Que deviendra le vieux répertoire quand les vieux comédiens qui l'interprètent encore en ce moment auront disparu? On aura beau le transporter dans le Louvre, cela ne lui donnera pas des acteurs pour le jouer. Or le vrai, le seul danger pour le répertoire classique, c'est qu'il ne se forme plus des comédiens capables de l'interpréter.

Transférer l'ancien répertoire au Louvre, c'est l'enterrer purement et simplement. Le tombeau aura beau être magnifique, ce n'en sera pas moins un tombeau. Si vous voulez qu'il vive, donnez-lui la liberté, qu'il puisse aller et venir à sa guise, que pour jouer tel ou tel rôle un jeune homme n'ait pas besoin d'attendre pendant des années la permission de son chef d'emploi : à qui voudra les prendre l'éventail de Chimène, les rubans verts d'Alceste, et la livrée de Mascarille.

Qu'on ne me dise pas que le peuple ne comprendra jamais complétement ni Racine, ni Molière, ni Corneille. Est-on bien sûr que tous ceux qui les ont applaudis jusqu'ici avaient l'intelligence exquise

Digitized by Google

et complète des beautés de ces maîtres? Personne ne voudrait l'affirmer; qu'importe, d'ailleurs?

Je vote donc contre la translation des cendres du vieux répertoire au Louvre.

La production s'arrangera comme elle voudra, je me soucie fort peu d'elle. La chère dame est vraiment insatiable, et vous verrez que non contente de sa nourriture quotidienne, qui me semble déjà passablement abondante, elle demandera un repas de supplément. Les théâtres seront obligés de donner deux représentations par jour. La production, telle que M. Scribe l'a organisée, a engendré la collaboration; la collaboration est devenue un commerce, et ce commerce se plaint de manquer de débouchés. Autrefois la collaboration n'existait que pour les pièces d'un ordre inférieur; le fier mélodrame lui résistait, et je ne crois pas que M. de Pixérécourt eût cru possible de se fier à une autre inspiration que la sienne pour enfanter les chefs-d'œuvre que vous connaissez. L'art dramatique n'était pour personne une profession. On était employé, magistrat, officier, négociant quelquefois, et vaudevilliste par-dessus le marché. Aujourd'hui on se fait vaudevilliste comme on se fait notaire ou huissier, et le moment n'est pas éloigné où les dramaturges en renom céderont, moyennant un juste prix, la clientèle des théâtres qui les honorent de leur confiance. Les collaborations se forment comme des compagnies, et on en cite qui ont soumissionné auprès des directeurs la fourniture de leurs théâtres pendant plusieurs années. Pendant ce temps-là, les autres auteurs se plaignent et demandent à cor et à cri de nouveaux débouchés, c'est-à-dire l'octroi de nouveaux priviléges. Deux ou trois théâtres, on n'en exige pas davantage. La production à ce prix-là se déclare satisfaite.

La production se trompe; ce remède ne remédierait à rien.

Il n'y a qu'un moyen de satisfaire l'appétit de Gargantua de la production dramatique; ce remède, auquel cependant elle n'a pas l'air de songer beaucoup, c'est la liberté des théâtres. Si, à défaut de la commission des auteurs dramatiques, je profite de toutes les occasions pour la réclamer, ce n'est point, on peut m'en croire, en vue des écus de cinq francs qu'elle pourra faire entrer dans la poche de messieurs les fabricants de pièces, mais parce que je ne vois pas d'autre moyen de sauver le théâtre en créant forcément des auteurs et surtout des acteurs nouveaux. Tel comique, oublié en ce moment sur quelque scène secondaire du boulevard, n'attend peut-être que l'occasion d'endosser une fois la livrée des valets de Molière pour sentir en lui s'allumer l'étincelle sacrée et pour devenir un vrai comédien.

Digitized by Google

J'en reviens au théâtre du Louvre.

Si les auteurs dramatiques obtiennent qu'on allége le Théâtre-Français de l'ancien répertoire et qu'on le consacre tout entier au répertoire moderne, je ne vois pas pourquoi les compositeurs de musique n'obtiendraient pas la même faveur. L'Opéra n'abuse pas, il est vrai, des œuvres de l'ancien répertoire, et la plupart des grandes compositions qui l'ont illustré dans le passé restent inconnues aux générations des artistes modernes; mais l'Opéra-Comique ne dédaigne pas quelquefois d'exhumer certaines partitions qui obtiennent, après trois quarts de siècle d'existence, un succès auquel atteignent rarement des mélodies soi-disant plus fraîches et plus jeunes. Il faut se hâter d'obvier à cet inconvénient et consacrer deux ailes du Louvre, l'une à un théâtre où on ne jouera que les œuvres de l'ancien repertoire de l'Opéra, et l'autre où l'on n'exécutera que les musiciens inscrits sur le vieux répertoire de l'Opéra-Comique.

On se demande sans doute ce que devient l'Odéon au milieu de tout cela; lui qui est spécialement dédié aux jeunes acteurs restera-t-il éternellement voué à l'ancien répertoire, tandis que les autres théâtres subventionnés n'auront plus à compter qu'avec les chefs-d'œuvre contemporains? Une telle injustice ne me paraît pas possible. L'Odéon ne cessera pas de toucher la subvention et rien ne l'obligera plus à jouer la tragédie. Ce sera un beau jour pour lui.

Je comptais bien, monsieur le directeur, rendre compte de la première représentation du *Tannhauser* dans cette lettre; malheureusement elle a été remise. Une grande difficulté s'était élevée entre M. Wagner et M. Dietsch, le chef de l'Opéra, sur la question de savoir qui dirigerait l'orchestre. L'auteur réclamait pour lui-même ce droit incontestable; le chef d'orchestre maintenait ce privilége consacré par la loi et par la tradition.

— Je conduirai.

— Vous ne conduirez pas.

Les deux adversaires se disputaient avec tant d'acharnement le bâton de mesure, qu'il a fallu en appeler à l'autorité supérieure qui, après mûre délibération, a tranché la question en faveur de M. Dietsch.

Puisque nous vivons dans un temps de liberté, je me permettrai de discuter cette décision.

On laisse en général un auteur maître de diriger les répétitions et la mise en scène de son œuvre; pourquoi ne lui veut-on pas permettre d'en diriger l'exécution? C'est un droit que personne n'essaye de lui contester en Italie, pays de la musique par excellence. Pendant un certain nombre de représentations le maestro est au pupitre et le chef

Digitized by Google

d'orchestre étudie lui-même, en suivant l'auteur, la façon dont son œuvre veut être conduite. Tout le monde gagne à ce système : le musicien, le chef d'orchestre et le public. Je me demande pourquoi on refuse de l'introduire en France.

Un de mes amis me disait l'autre jour :

— Je travaille en ce moment à une pièce pour le Théâtre-Français, et je me sens pris d'un désir qui vous paraîtra peut-être bien singulier.

— Lequel?

— Celui de la souffler moi-même.

Voyant mon étonnement, il reprit :

— Croyez-vous que quelqu'un s'oppose à ce désir?

— Certainement.

— Qui donc?

— Tout le monde, et M. le souffleur de la Comédie française qui se prétend investi du privilége de souffler dans tous leurs rôles messieurs les comédiens ordinaires de Sa Majesté. Je parle des chefs d'emploi, car, pour les autres, il passe le manuscrit à sa doublure. Pour un empire, il ne vous céderait pas son trou le soir d'une première représentation.

— Je ferai vider la question.

— C'est inutile. Il y a chose jugée contre nous.

— Dans quelle affaire?

— Dans l'affaire Wagner et Dietsch.

C'est surtout au nom de la tradition qu'on a condamné, me dit-on, le maître allemand; d'un autre côté, on m'assure que la tradition a été violée je ne sais combien de fois. On me cite même de nombreux exemples que je ne puis pas vérifier en ce moment, mais que je suis fort disposé à admettre. A quoi servent d'ailleurs les traditions, si ce n'est à être violées? Quand tout se renouvelle autour de nous, il fait beau voir invoquer la tradition au bénéfice des priviléges d'un chef d'orchestre.

L'Opéra-Comique est fort heureusement venu combler la lacune que l'Opéra avait laissée dans cette revue. A la place du *Tannhauser*, je vous parlerai du *Jardinier galant*. Entrons donc tout de suite en matière, car il n'y a point eu de discussion entre l'auteur et M. Tilmant pour savoir qui prendrait le bâton ce jour-là.

Il s'agit encore cette fois d'un recueil de chansons contre madame de Pompadour. Et qui est l'auteur de ces couplets? Collé, l'auteur de *Dupuis et Desronais*, de *la Partie de Chasse*, du *Théâtre de Société* et d'une foule d'amphigouris innocents s'il en fut jamais. Collé attaquer les puissances, la favorite en titre! cela me surprend vraiment, et je

Digitized by Google

ne me serais pas attendu à tant d'imprudence de sa part. Je sais bien qu'il est un peu frondeur, et qu'il écrit en tête de son *Journal* : « Je me nomme Collé, un homme d'esprit comme il y en a peu. J'aime la comédie, les chansons et les soupers... J'ai des amis illustres; quelques-uns seront pendus si Dieu est juste. Anacréon n'était pas digne de soulever mon *Dictionnaire de rimes gaillardes et bouffonnes* quand j'avais vingt-quatre ans, et que mes jours avaient vingt-quatre heures... Il faut dire que je suis né dans un siècle aimé du ciel. Le beau siècle! Qu'on vienne me parler maintenant d'Alcibiade et d'Aspasie, quand je vois Louis XV appuyé sur l'épaule de neige de madame de Pompadour pour rêver aux destinées de la France... Les fâcheux disent que la canaille a faim, et que le pain est à trois sous la livre; mais c'est un vieux préjugé... » Il y a certainement un petit grain d'opposition dans tout cela; mais je ne crois pas que Collé l'ait jamais dépassé, et qu'il ait jamais forcé le lieutenant général de police à s'occuper de lui et de ses chansons.

Collé était fils du procureur du roi au Châtelet et cousin de Regnard. Sans songer cependant combien cette dernière parenté l'obligeait, il passait son temps à faire des amphigouris, un genre de poésie détestable fort en vogue alors, et dont voici un échantillon :

Qu'il est heureux de se défendre
Quand le cœur ne s'est pas rendu!
Mais qu'il est fâcheux de se rendre,
Quand le bonheur est suspendu!
Par un discours sans suite et tendre
Égarez un cœur éperdu;
Souvent par un malentendu
L'amant adroit se fait entendre.

Un jour que Collé récitait cet amphigouri devant mesdames de Tencin et Fontenelle, celui-ci voulut le faire répéter, pensant qu'il finirait par y comprendre quelque chose.

« — Eh! grosse bête, lui dit madame de Tencin, ne vois-tu pas que ce n'est que du galimatias? »

« — Cela ressemble si fort, répondit Fontenelle, à tous les vers que j'entends ici, qu'il n'est pas étonnant que je m'y sois mépris. »

Collé faisait partie de cette réunion du Caveau qui subsiste encore, dit-on, aujourd'hui, et qui maintient dans toute sa pureté la tradition de la chanson française. C'est là que Collé fit la rencontre de Crébillon fils, qui le força à renoncer pour toujours à ses ridicules amphigouris et à aborder franchement le couplet. Le dix-huitième siècle fut l'âge d'or du théâtre de société. Princes, grands seigneurs,

Digitized by Google

financiers, bourgeois, jouaient la comédie. On n'avait pas d'autre passe-temps chez le duc d'Orléans. Pendant vingt ans, Collé fournit le théâtre de Son Altesse de pièces et de parades. Comme droits d'auteur, Collé toucha dans les sous-fermes du prince un intérêt qui valait bien le tarif d'aujourd'hui.

Enfin le sang de Regnard cria, et Collé écrivit *Dupuis et Desronais*. M. Saint-Marc Girardin a consacré une charmante et délicate étude à cette comédie, qui se maintient au répertoire du Théâtre-Français et qui figurera nécessairement dans celui du Louvre à côté de *la Partie de chasse*.

Ce chansonnier si gai, cet écrivain si heureux se tua, disent quelques biographes, à l'âge de soixante-quinze ans, ne pouvant supporter le chagrin de la mort de sa femme. Il avait toujours eu, ajoute-t-on, une certaine disposition à la mélancolie. Cela ne m'étonne pas; de tels contrastes sont fréquents, mais la mélancolie peut très-bien se concilier avec la raison, et MM. Leuven et Siraudin ne me feront pas croire que Collé ait voulu compromettre de gaieté de cœur sa position littéraire, sa place de membre du Caveau, et son intérêt dans les sous-fermes de monseigneur le duc d'Orléans pour le plaisir de décocher quelques épigrammes contre madame de Pompadour.

Mais peut-être les auteurs du *Jardinier Galant* en savent-ils plus que moi et que bien d'autres à ce sujet. Qui sait s'ils n'ont pas trouvé sur les quais un exemplaire des chansons de Collé contre la favorite? Comme on n'en a tiré que vingt, c'est une précieuse découverte.

A l'heure où nous sommes, les vingt exemplaires viennent d'être tirés, mais pas un seul n'a encore été mis en circulation. Quel magnifique coup de filet si on pouvait s'emparer de l'édition tout entière! D'Argenson reçoit des ordres à cet égard, et, pour le stimuler, le roi lui fait savoir que si les vingt exemplaires ne sont pas sur le bureau de Sa Majesté, à Versailles, il n'a qu'à céder la place à son successeur.

Le lieutenant-général de police mande le commissaire Tiphaine.

— Si demain les vingt exemplaires des chansons du sieur Collé ne sont pas sur mon bureau, je vous destitue immédiatement.

Le commissaire Tiphaine fait venir son premier clerc Léveillé.

— Si demain les vingt exemplaires des chansons de ce scélérat de Collé ne sont pas sur mon bureau, je vous mets à la porte sur l'heure.

Je tremblerais fort pour Collé si Léveillé n'était pas si bête; mais il y a d'heureux hasards pour la bêtise aussi bien que pour le génie. Un mot le met sur la trace d'un certain galant jardinier du marché des Innocents qui pourrait bien être le recéleur de Collé; en un instant il

Digitized by Google

est appréhendé au corps et conduit chez le commissaire; mais Tiphaine est absent, et madame Tiphaine, fort friande de menus scandales, surtout quand ils concernent les grands, se charge de recevoir elle-même le jardinier, et le fait entrer chez elle, au grand scandale de Léveillé, qui n'admet pas qu'une femme reçoive un homme en l'absence de son mari, cet homme ne fût-il qu'un simple jardinier des Innocents.

Or, Galant est le fiancé de Clairette ; Clairette est la femme de chambre de madame Tiphaine; madame Tiphaine a été quelque peu la maîtresse de Collé. Clairette a donné pour la nuit même un rendez-vous à Galant; madame Tiphaine doit également recevoir Collé qui vient lui remettre ses lettres. Je ne sais pas si c'est Clairette qui passe pour madame Tiphaine, ou madame Tiphaine qui prend la place de Clairette, si l'une prend le jardinier pour l'autre, et l'autre le chansonnier pour l'un : ce qu'il y a de certain, c'est que j'ai rarement vu un quiproquo, un imbroglio pareil. Collé n'a jamais fait de sa vie un tel amphigouri. Enfin, Collé et Galant s'esquivent; ce dernier, suivi de près par l'incorruptible et infatigable Léveillé qui se précipite dans le marché des Innocents. Au moment où il croit tenir son homme, les fleuristes, parmi lesquelles le jardinier s'est caché, accueillent l'agent de police et ses exempts par une grêle de bouquets; le commissaire accourt, la grêle redouble, si bien qu'il est obligé de se retirer pour aller chercher le guet ou la maréchaussée. Le bruit de ces événements se répand avec la rapidité de l'éclair dans tout le marché; les dames de la halle s'arment des projectiles que leur fournissent en abondance leurs diverses professions. Le marché des Innocents est debout tout entier, et se prépare à soutenir un siége, lorsque tout à coup la nouvelle arrive que madame de Pompadour est disgraciée; on tire de la hotte où Collé les avait prudemment cachés les vingt exemplaires de ses chansons séditieuses, et on les fait circuler dans Paris.

Ce livret n'est pas sans quelque analogie avec celui que nous donnait dernièrement le Théâtre-Lyrique sous le titre de *Madame Grégoire*. Il faut s'attendre à ces rapprochements. Les bons sujets d'opéra-comique deviennent rares; on a épuisé tous les pays, toutes les époques, tous les genres, et depuis bien longtemps on n'est pas parvenu à mettre la main sur une jolie idée à mettre en musique. Espérons que la verve des librettistes se réveillera; M. Scribe est mort, ils ne se plaindront plus qu'il accapare tout. Déjà à l'Opéra les compositeurs écrivent eux-mêmes leurs livrets. M. Wagner est auteur du *Tannhauser*, paroles et musique; M. Berlioz a composé également le poëme des *Troyens*, qui seront représentés pour l'ouverture du Théâtre-Lyrique sur la

Digitized by Google

place du Châtelet; M. Meyerbeer, s'il n'écrit pas ses livrets, y collabore du moins par les animaux qu'il y introduit.

M. Ferdinand Poize a écrit la musique du *Jardinier galant*. C'est une musique facile, agréable, qu'on écoute avec plaisir.

Vous le voyez, monsieur, la quinzaine est assez maigre en événements littéraires. Il a été question cependant de la littérature en plein Sénat à propos du roman-feuilleton, dont on s'exagère aujourd'hui l'importance. Le roman-feuilleton, à proprement parler, n'existe pour ainsi dire plus; le roman-feuilleton n'est ni dangereux, ni immoral, il n'est que bête, à quelques exceptions près. Le danger est dans cette foule de publications à un sou qui inondent la France de romans. Je n'examine pas si ces romans sont bons ou mauvais, j'admets même qu'ils soient tous excellents; ce qu'il y a de mauvais, c'est que le peuple ne lise que des romans; c'est que, par l'impôt du timbre, toute lecture un peu sérieuse lui soit interdite. Le bon marché est la première condition de toute œuvre destinée à l'instruction populaire; comment réaliser cette condition indispensable avec l'impôt du timbre qui frappe les journaux traitant de matières qui n'appartiennent pas à la pure littérature? Il s'ensuit que le roman est exempt du timbre, que le roman pullule, qu'il est la seule chose qu'on lise dans ce pays. Je n'attaque certainement pas le roman, je sais tout ce qu'on a dépensé de génie dans ce genre de littérature, et les services qu'il a pu rendre au développement de la pensée humaine; mais entre un peuple qui ne lirait pas du tout et un peuple qui ne lirait que des romans, je crois qu'il faudrait peut-être préférer le premier au second; mieux vaut pour la grandeur d'une nation qu'elle soit ignorante que romanesque.

M. le procureur général Dupin, à propos du rôle que la presse a joué dans le grand mouvement financier qui s'achève d'une façon si triste, a prononcé des paroles que l'opinion publique a approuvées. Il est certain que ces honteuses spéculations n'auraient pas été possibles sans le concours de la presse. C'est elle qui les a patronnées auprès du public.

La noble mission de la presse a été employée au profit des cupidités les moins scrupuleuses. La *Revue Nationale*, on lui rendra cette justice, est à peu près le seul recueil qui se soit élevé avec énergie contre ce scandale.

Paul Brenier.

Paris, 10 mars 1861.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

10 mars 1861.

Il y a quelque chose de plus humiliant que le règne de la force, c'est celui de l'impuissance. On se trompe quand on croit qu'ils n'ont rien de commun, ils se tiennent comme la cause et l'effet. C'est en subissant le second qu'on expie d'ordinaire le tort d'avoir accepté trop complaisamment le premier. Ils se succèdent l'un à l'autre comme le châtiment succède à l'abus. Tel est le spectacle que nous offrent en ce moment la plupart des gouvernements européens, et ils ne sont malheureusement en cela que l'expression d'un mal plus profond qui a atteint les sociétés elles-mêmes. On a rarement vu les hommes se montrer aussi inférieurs aux situations, et tant de nullité en face de tant de péril. C'est à cette pénurie d'intelligences et de caractères qu'il faut attribuer la faveur et la prédominance qu'a retrouvées dans les conseils de l'Europe la politique de la ruse, qui a toujours été celle de la faiblesse. Dans les questions internationales comme dans les affaires intérieures, l'art de gouverner semble n'être plus que l'art de tromper le plus longtemps possible. Ce sont les malentendus qui font aujourd'hui la stabilité. Il n'est peut-être pas, à l'heure qu'il est, un seul cabinet en Europe qui ose dire où il va, avouer hautement ce qu'il veut, le but qu'il poursuit. Tout ce que la politique employait autrefois d'activité en initiative et au grand jour, on le dépense aujourd'hui en faux-fuyants et en moyens dilatoires. Lorsqu'on a réussi à ajourner une question on s'imagine qu'on l'a résolue, et on croit avoir largement payé ses dettes lorsqu'on est parvenu à en retarder l'échéance. Chacun vit au jour le jour, n'ayant jamais en vue que l'obstacle le plus pressant, et l'antique raison d'État elle-même a fait place à un esprit de conservation tout personnel et tout viager.

Cette analogie de conduite que nous offrent des hommes d'ailleurs si différents tient à une parité de situation. Les hommes d'État dont il est question ici n'ont pas seulement pour trait de ressemblance

Digitized by Google

une parenté d'origine qui a pris naissance dans les mêmes tempêtes, et un égal mépris pour ce qu'on nommait autrefois la politique de principes, ils se trouvent presque tous avoir à lutter contre des difficultés identiques et ils le font avec les mêmes moyens et les mêmes préoccupations. Chacun d'eux est à la fois en présence d'une crise intérieure de jour en jour plus menaçante et de complications diplomatiques toujours prêtes à éclater en guerre générale, et entre deux dangers qui l'effrayent également, il ne cherche qu'à louvoyer et à gagner du temps. C'est chose triste à dire que d'une part la sécurité des peuples, de l'autre la paix de l'Europe, ne tiennent qu'à cette double crainte et cependant rien n'est plus réel. Chacun a assez d'occupation chez soi pour ne rien oser entreprendre à l'étranger, et en même temps on redoute assez les complications extérieures pour n'oser frapper aucun grand coup à l'intérieur. Otez à la Russie la question du servage, et nous avons la guerre aux portes de Constantinople; ôtez à l'Autriche la question hongroise, et nous avons la guerre en Italie; ôtez à la Prusse la question de Posen et surtout la préoccupation des éventualités qui peuvent se produire en Allemagne, et nous avons la guerre dans le Holstein ou sur le Rhin; ôtez à l'Angleterre les alarmes de la classe industrielle aujourd'hui si prépondérante, et nous avons la guerre en Syrie; ôtez à l'Italie la nécessité de la réorganisation intérieure, et nous l'avons en Vénétie. Enfin, en ce qui nous concerne, qui peut dire que nous ne devions rien sous ce rapport à l'inquiétude qu'inspire l'agitation épiscopale?

Ainsi chaque gouvernement est à la fois poussé aux aventures et ramené sur lui-même par des nécessités également irrésistibles. Il y a là quelque chose de ce que les physiciens disent de la force centrifuge et de la force centripète. Ce qui ne signifie nullement que ces hommes d'État soient des astres. Nous les comparerions plutôt à ce coursier fameux qui demeurait immobile entre deux tentations également attrayantes. Singulière paix, qui ne tient qu'à l'impossibilité où chacun est d'agir! Il faut ajouter, pour achever de peindre une situation si remplie de contradictions, que l'imminence de cette rupture de la paix générale est en même temps une des principales garanties qui protégent certains peuples contre leurs gouvernements. Comment ne pas voir, par exemple, que, sans les menaces de la France et de l'Italie, l'absolutisme autrichien n'eût jamais songé à transiger avec le libéralisme madgyar ou tchèque? Comment nier que M. de Cavour n'ait été le collaborateur le plus efficace de M. de Schmerling, et que Victor-Emmanuel ne soit encore le protecteur le plus sérieux de la nouvelle constitution autrichienne?

Digitized by Google

De là, l'aspect uniforme de la politique européenne. Aux situations fausses les expédients de l'artifice et de la dissimulation. Dans les questions intérieures, jamais on n'a fait de plus belles promesses avec une plus ferme intention de ne les pas tenir. On s'efforce de faire illusion aux peuples en noyant les objets qui les intéressent sous un flot de paroles spécieuses et de paperasses inutiles.; on leur rédige des constitutions en plusieurs in-folio, quand il suffirait d'une déclaration de trois lignes pour les contenter; on leur donne d'une main en reprenant de l'autre. Dans les relations diplomatiques, la politique de l'intérêt, la seule qui soit universellement admise aujourd'hui, a amené l'isolement et l'isolement a amené la défiance et la peur. Les alliances se font et se défont tous les huit jours. Lorsqu'on a ce qu'on pourrait appeler une alliance en titre, il n'est pas de semaine où elle n'ait à se plaindre de quelque bonne trahison. Chacun ne répond que de soi, personne ne veut se compromettre pour autrui. La diplomatie est devenue une guerre de surprise et d'embuscade. On s'épie, on avance, on recule suivant les opportunités. On sanctionne ou on désapprouve selon l'événement. C'est le succès qui décide. Une cause commence à être juste le jour où elle commence à réussir. Ce jour-là, pour employer une expression qui mérite de devenir historique, l'*intérêt prussien* n'hésite plus à se prononcer pour elle, et les autres intérêts font comme l'intérêt prussien. Il n'y a plus ni engagement, ni concert, ni solidarité, ni suite. On n'est plus lié que par sa convenance ou son ambition. On ne s'entend que grâce à une feinte confiance et à un silence convenu. Supposons que chacun laisse voir le fond de sa pensée, et aussitôt la guerre éclate. Triste harmonie qui ne repose que sur des équivoques. On conçoit que le résultat le plus satisfaisant que puissent obtenir les cabinets européens dans un tel état de choses soit de se tenir en échec et de se neutraliser les uns les autres; mais un pareil équilibre n'est ni celui de la force, ni celui du droit, c'est l'équilibre du néant.

Cette situation est trop précaire pour inspirer aucune confiance, même à ceux qui désirent le plus vivement la voir se prolonger, et le trouble qu'elle jette dans les esprits, dans les affaires, dans les intérêts de toute nature, est si profond, que le jour où l'Europe sortira de cet état d'angoisse et d'anxiété sera salué par elle d'un immense cri de joie, dût-il, comme on a trop lieu de le craindre, être le signal de bien des calamités. Malgré la solidarité intime qui rend la paix nécessaire à la civilisation, on est parfois tenté de se demander si la guerre avec tous ses déchirements n'est pas préférable à cette atmosphère de silence, d'inertie et de torpeur dans laquelle les peuples étouf-

Digitized by Google

faient depuis quelques années. Au reste, mille signes irrécusables annoncent sinon la guerre, du moins une ère de luttes nouvelles, et la lutte est toujours féconde pour les nations ; c'est la forme même de leur activité. Tous les problèmes incommodes dont on croyait s'être définitivement débarrassé, parce qu'on avait réussi à en éluder pour un temps la discussion, reparaissent et demandent à être jugés de nouveau. Sommation d'autant plus impérieuse qu'elle n'emprunte plus comme autrefois la voix des passions ou de l'esprit de système, mais celle de la nécessité.

C'est éminemment avec ce caractère de fait nécessaire, inévitable, que vient de se présenter en France la question du pouvoir temporel du pape. Que n'a-t-on pas fait dans tous les partis pour la conjurer, pour l'ajourner, ou comme on a dit longtemps avec une complaisance d'illusion que personne ne possède plus aujourd'hui, pour l'arranger? Que d'expédients, que de conseils, que de transactions, que d'atermoiements offerts et repoussés presque aussitôt de part et d'autre? Jusqu'au dernier moment, il y a eu de la part de l'opinion comme du pouvoir une espèce de convention tacite pour éviter même d'y faire la plus lointaine allusion. Alors qu'elle préoccupait le plus gravement l'attention publique, tout le monde s'accordait pour n'en point parler, et il a fallu que, grâce à la marche des événements d'Italie, cette redoutable difficulté vînt en quelque sorte s'imposer à nous pour qu'on ait enfin osé en prononcer le nom. On peut s'assurer à l'heure qu'il est si cette réserve exagérée nous a été réellement profitable, si elle était prévoyante, et si elle a retardé d'une minute l'échéance qu'on craignait de précipiter. Le débat qui vient de s'ouvrir à ce sujet ne serait-il pas plus éclairé et plus approfondi s'il avait été précédé de cette instruction préparatoire qu'eût formée sur ce point la libre discussion? On a gagné sans doute à ces précautions multipliées l'avantage de mieux voir à l'œuvre la force des choses, qui est aujourd'hui le maître souverain des hommes et des dieux, le seul juge accepté des actions humaines. Elle a conduit en effet toutes ces péripéties d'une main merveilleusement sûre et infaillible.—Mais cette force, qui n'est après tout que la fatalité, ne s'exerce jamais qu'au détriment de la liberté de l'homme, même quand elle se fait le ministre des décrets de la justice ; et il eût mieux valu, pour notre gloire, que de si grands résultats eussent été l'ouvrage d'une volonté ferme et réfléchie.

Quoi qu'il en soit, la lutte est désormais engagée, et il n'est au pouvoir de personne de dire où elle s'arrêtera. Par les préliminaires qui nous en sont connus, on peut déjà s'apercevoir combien la publicité

Digitized by Google

tend à élargir les débats, à les généraliser, et surtout combien elle leur donne de franchise et leur imprime de logique. Concentrée jusqu'ici dans la main du gouvernement, qui en a tenu tous les fils, et qui a tout fait pour la circonscrire dans les limites d'une négociation diplomatique, la question romaine a, dès le premier jour où elle a été portée devant les Chambres, retrouvé l'importance qui lui est due, c'est-à-dire les proportions d'un débat auquel personne n'a le droit de rester indifférent, et cette métamorphose s'est opérée malgré la répugnance visible avec laquelle ces corps délibérants ont accepté cette partie de leur tâche.

Les deux projets d'adresse rédigés l'un par le Corps législatif, l'autre par le Sénat, sont à ce point de vue infiniment plus caractéristiques que ne pourra l'être un texte définitif, parce qu'ils sont l'expression de ce premier mouvement dont la sagesse des nations a dit qu'il est toujours bon, on ne sait trop pourquoi. Ce n'est nullement parce qu'il nous apparaît sous cet aspect que le fait dont nous parlons nous semble surtout significatif, mais en raison du contraste qu'il présente avec le spectacle offert par ces deux assemblées depuis l'ouverture de la discussion. Qui se fût douté, à la lecture de ces deux documents également pacifiques et exprimant l'un une velléité plutôt qu'un dessein arrêté de jouer le rôle d'un pouvoir modérateur, l'autre une confiance peut-être un peu illimitée, car elle embrasse à la fois le passé, le présent et l'avenir, qui se fût douté, disons-nous, de la profondeur des dissentiments qui se cachaient sous cette placide apparence? Deux camps ennemis sont apparus là où l'on ne nous laissait voir qu'une surface uniformément limpide et quelque peu dormante. Supprimez la publicité, tout cela demeure ignoré; on entrevoit à peine la réalité des choses sous le voile des fictions officielles, et l'opinion désorientée perd un de ses principaux points d'appui, car ses forces n'existent réellement que le jour où elles sont connues et dénombrées. Elles ont, en effet, ce mystérieux privilége : en se comptant, elles se multiplient.

Il importe d'ailleurs assez peu que la majorité du Corps législatif et du Sénat reste fidèle ou non au programme qu'elle s'est tracé dans les deux projets d'adresse. L'opinion s'est désormais emparée du débat, elle ne le désertera plus. Au besoin, elle le poursuivra seule et pour son propre compte. On peut constater dès aujourd'hui combien, grâce à son intervention et grâce à la logique qu'imposent les discussions, le langage du gouvernement, au sujet de la question romaine, est devenu plus net et plus décisif, malgré son extrême désir de ménager tout le monde. Cela tient sans doute en partie à ce qu'il se sent

Digitized by Google

soutenu par l'esprit public; mais cela tient surtout à ce qu'il est mille fois plus difficile d'être inconséquent dans un discours qui est entendu de toute l'Europe, que de l'être dans un acte diplomatique que personne ne contrôle. On n'a, pour se convaincre de cette vérité, qu'à rapprocher le discours de M. Billault des dernières dépêches qui ont été écrites sous la même impression, ou, si l'on veut, de la récente brochure de M. de La Guéronnière, qui en forme une espèce de résumé. Un discours n'est plus un essai de transaction plus ou moins plausible; il est, qu'il le veuille ou non, une véritable déclaration de principes. Si l'orateur oublie ou s'abstient de conclure, tous ses auditeurs s'empressent de conclure pour lui, et c'est ce qui est arrivé à la fin du discours de M. Billault.

On n'a pas eu à prendre le même soin en ce qui concerne celui du prince Napoléon, dont la conclusion n'est pas nouvelle, mais a été aussi explicite qu'on pouvait le désirer ou le craindre. Nous avouons toutefois avoir peu de goût pour cette demi-solution, qui consisterait à laisser une moitié de Rome sous la domination du pouvoir temporel, et nous ne pouvons comprendre les avantages qu'on s'en promet. Elle offre en effet en raccourci tous les inconvénients de l'état de choses actuel, et elle aurait encore moins de quoi contenter les intéressés, parce qu'ils seraient obligés de l'accepter comme définitive, au lieu de la considérer comme provisoire. Il est bon cependant qu'on la propose, ne fût-ce que pour mieux faire ressortir l'impossibilité de toute transaction. Il faut que tout le monde arrive à se convaincre qu'il y a là une de ces questions qui ne comportent pas les demi-mesures. Tout ou rien : cet ultimatum des ministres qui dirigent aujourd'hui la politique romaine est aussi le seul par lequel nous puissions leur répondre dignement. Leur règle de conduite nous dicte la nôtre, et s'ils n'ont pas le droit de transiger, nous le possédons bien moins encore. De quel droit disposerions-nous en effet de ces cent mille Romains qu'on nous propose d'attacher contre leur volonté à cette ombre d'un gouvernement qu'ils détestent? Serons-nous donc superstitieux jusqu'en portant la main sur cette grande idole! Le souvenir d'un pouvoir qui n'est plus occupe-t-il tant de place? Lui faudra-t-il des sujets même après qu'il aura cessé de régner, et nous chargerons-nous de les maintenir auprès de ce simulacre de trône comme ces esclaves qu'on enchaînait autour des tombeaux?

Mais laissons de côté le droit dont personne ne se soucie et qu'on n'invoque plus aujourd'hui que contre le droit lui-même, comme lorsqu'on oppose celui de la papauté à la volonté de l'Italie. Les con-

Digitized by Google

sidérations politiques ne sont pas moins décisives. Que veut-on frapper à Rome aujourd'hui? Ce n'est pas, à coup sûr, une force bien redoutable pour le moment; c'est un système politique, de son propre aveu incompatible avec la nationalité italienne et qui d'un jour à l'autre peut lui redevenir funeste. C'est une organisation, et non le pouvoir effectif que cette organisation possède aujourd'hui. Dans l'état d'affaiblissement auquel il se trouve réduit, il importe fort peu au gouvernement pontifical de conserver quatre cent mille sujets ou d'en garder dix mille; ce qui lui importe, c'est d'en conserver. S'il parvient à rester debout, il saura ressaisir plus tard ceux qui lui auront échappé. La question, pour lui, n'est pas de posséder plus ou de posséder moins, c'est d'être ou de ne pas être, c'est de conserver son principe intact et sanctionné par un fait si petit qu'il soit, en attendant que le moment soit venu d'attaquer ce qu'il appellera toujours une usurpation. Accordez-lui ce point, il est sauvegardé, consacré aux yeux des peuples; il dissimule ses arrière-pensées jusqu'à ce qu'il ait retrouvé sa fatale influence; il reste au sein de l'Italie comme un complice éternel des conspirations étrangères, toujours prêt comme par le passé à tendre la main à l'ennemi de la patrie. Complicité inévitable même dans le cas où elle s'ignorerait elle-même, car tout ce qui sera une défaite pour la cause nationale sera une victoire pour lui. N'est-ce pas la plus invraisemblable des chimères que de supposer qu'une nation qui a été avertie par de si cruelles leçons sera assez imprévoyante pour laisser subsister au cœur même de ses provinces un pouvoir allié de l'étranger, lorsqu'il lui suffira d'étendre la main pour le faire disparaître? Ne voit-on pas enfin que tous les motifs qui font que l'établissement pontifical, dans ses conditions actuelles, ne peut contenter ni ses amis ni ses ennemis, auraient mille fois plus de force encore après qu'il aurait subi cette dernière transformation?

On nous accuse volontiers de ne nous intéresser à la cause de l'Italie que dans la mesure de l'aversion que nous inspire celle du pouvoir temporel; nous pourrions renvoyer ce reproche à nos adversaires et dire que leur dévouement pour lui est en raison de leur horreur pour elle; mais ces récriminations n'avancent en rien les questions, et la meilleure manière de répondre aux fausses imputations, c'est de laisser mieux voir encore le fond de sa pensée sans crainte de leur fournir de nouvelles armes. Ce genre de justification est le seul qui profite à tout le monde à la fois, et nous n'y faillirons pas. Ce n'est pas seulement à cause de son incompatibilité avec l'indépendance italienne, et des vices que nous avons relevés en lui comme gouvernement, que la chute du pouvoir temporel nous paraît

Digitized by Google

désirable. Nous la croyons également souhaitable pour tous les peuples en particulier ; nous y voyons le premier signal d'une révolution tout autrement profonde, qui aura pour théâtre non plus seulement l'Italie, mais l'univers catholique tout entier.

Cette révolution, que nous appelons de tous nos vœux comme libéraux, et que nous appellerions bien plus ardemment encore si nous étions des catholiques convaincus, c'est celle qui doit émanciper l'Église de l'État, en brisant partout les derniers liens qui rattachent le spirituel au temporel. Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas dans un esprit hostile qu'on la demande aujourd'hui, c'est par respect pour un principe de justice. L'Église est maintenant plus intéressée que nous à ce qu'elle s'accomplisse. Cette séparation de l'Église et de l'État que le libéralisme a si longtemps réclamée au nom de l'indépendance du laïque, ce sera avant peu l'Église elle-même qui la revendiquera au nom de sa propre liberté. Elle n'a pas d'autre sauvegarde à invoquer si elle veut échapper au fractionnement qui la diviserait en plusieurs Églises nationales. La séparation de l'Église et de l'État est la conséquence, peut-être lointaine encore, mais inévitable, de la transformation qui s'accomplit à Rome. La raison fondamentale en est bien simple. L'État n'ayant plus aucun rapport de l'ordre temporel avec le pape, sa situation vis-à-vis du clergé se trouve absolument changée. Il n'est plus un protecteur, il est un maître. Ne reconnaissant plus le chef, s'il continue à exercer un droit de patronage sur les subordonnés, son influence sur eux ne s'exerce plus qu'au détriment de l'autorité pontificale. Cette influence n'a plus pour règle l'intérêt de cet élément neutre, cosmopolite, universel que symbolisait le pontife, mais seulement des convenances politiques. Depuis longtemps ce cosmopolitisme n'était plus représenté que par la force collective qui maintenait le pape à Rome. Ses États étaient comme une dotation immobilière, une sorte de budget inaliénable fourni à frais communs par les puissances catholiques, et le traitement des Églises particulières était censé en être une espèce de répartition. Si on retire ce budget au pape, le clergé ne peut garder le sien sans tomber sous la dépendance de ses bienfaiteurs. L'organisation actuelle était déjà bien loin d'être à l'abri de ce reproche, et si l'État rendait beaucoup de menus services à l Église, il avait aussi l'art de les lui faire largement payer; que sera-ce lorsqu'il restera seul juge du prix qu'il lui conviendra de demander ?

Déjà le clergé a eu plus d'une occasion de reconnaître ces vérités depuis que la lutte s'est ouverte au sujet de la question romaine. Les

Digitized by Google

prélats que l'ardeur de leur foi ou de leur passion entraînait à ce combat ont pu s'entendre rappeler que s'ils sont prêtres ils sont aussi fonctionnaires; que lorsqu'on veut faire acte d'indépendance vis-à-vis d'un pouvoir, il faut commencer par n'en pas accepter les bienfaits. Ils ont pu s'assurer que les concordats, si avantageux quand on est d'accord, ont aussi quelques inconvénients quand on ne s'entend plus. Ils ont pu regretter des liens si prompts à se changer en chaînes. La suite des événements ne fera que donner plus d'évidence à cette sorte de morale en action. Les appels comme d'abus aidant, le principe de la séparation de l'Église et de l'État fera son chemin dans le monde, et les catholiques sincères seront plus empressés de le réclamer que les libres penseurs eux-mêmes. L'entretien du culte doit être laissé au fidèle par les mêmes raisons qui font qu'on lui laisse le choix de sa croyance. Cette idée si simple et si morale, complément ajouté par la philosophie aux véritables traditions du christianisme qui l'avait entrevue à ses débuts, est destinée à devenir un des principes constitutifs des sociétés modernes, et ce serait un aveu bien grave pour une religion que celui par lequel elle déclarerait ne pouvoir supporter un tel état de choses.

Les débats passionnés qu'a soulevés au Sénat la question italienne ont fourni l'occasion de se formuler de nouveau aux alarmes réelles ou simulées qu'inspire à quelques-uns de nos hommes politiques la formation d'une puissance appelée à un grand développement et à une légitime influence sur les affaires de l'Europe. Les considérations qui ont été présentées à ce sujet n'ont point modifié notre manière de voir. Elles sont d'ailleurs d'un ordre assez peu élevé et ne font pas beaucoup d'honneur à ceux qui s'en contentent. A toutes les passsions qu'on a cherché à exciter contre la cause italienne il faudra ajouter celle de la peur, qui jusqu'ici n'avait guère passé pour une passion française. C'est sans doute la première fois qu'en France on a osé y faire appel aussi ouvertement, et sur de si futiles prétextes. Il faut beaucoup de courage dans ce pays pour parler si franchement un langage pareil. Mais enfin, serait-ce de la conquête qu'on cherche à nous effrayer? On y parviendrait difficilement. A qui persuadera-t-on que ce peuple aimé du ciel, en possession d'une terre incomparable, et qui de temps immémorial n'a pas franchi ses frontières, nourrit l'abominable ambition de venir fonder des colonies sur les bords de l'Oise ou du Loiret? Veut-on seulement nous faire peur d'une alliance éventuelle avec nos ennemis? La chose assurément n'a rien d'impossible; elle se présentera sans doute un jour, car il n'y a pas d'union éternelle, pas plus pour

Digitized by Google

les peuples que pour les individus; mais ne pouvons-nous pas en courir la chance comme le reste de l'Europe, nous que dans tous les cas cette éventualité menace le moins, nous qui sommes liés à l'Italie par la fraternité de race, par les sympathies, par les mœurs, par la solidarité de destinée, par le sang versé sur les mêmes champs de bataille ?

Est-ce d'ailleurs à un si misérable point de vue qu'il convient de se placer pour apprécier un tel résultat? Amie ou ennemie, qu'importe, si le monde doit y gagner un grand peuple de plus? Avant d'être des Français, nous sommes des hommes. L'Angleterre a été notre ennemie pendant des siècles, et nous a fait plus d'une cruelle blessure, et cependant qui consentirait à voir disparaître l'Angleterre, à moins d'être un fanatique ou un insensé? On parle du danger des coalitions; mais pourquoi oublier qu'il n'y a jamais eu de coalition sérieuse contre la France que lorsqu'elle a voulu empiéter sur ses voisins : si l'Italie doit créer un obstacle de plus au succès de telles entreprises, il faut s'en applaudir, au lieu de s'en affliger. Plût à Dieu qu'à une autre époque, dont nous n'avons pas encore cessé d'expier les illusions, nous eussions rencontré dans l'Italie une nation capable de nous avertir, et, au besoin, de nous résister, au lieu de trouver en elle un peuple dévoyé et prêt à s'associer à tous nos entraînements.

Enfin, puisqu'il est écrit qu'on n'invoquera dans toute cette discussion que le mot intérêt, rappelons qu'il s'agit ici d'un intérêt supérieur, d'un intérêt européen, ce qui vaut bien un intérêt français ou prussien. La liberté de l'Europe — c'est-à-dire la civilisation elle-même — est au plus haut point intéressée, en présence du nivellement qui s'opère partout, à ce qu'il s'établisse sur le continent le plus grand nombre possible de ces individualités fortes et durables qui constituent les nations. Plus l'Europe en possédera de vraiment dignes de ce nom, plus on aura de chances d'échapper à cette unité de domination, à cette uniformité de pouvoir, de mœurs, de législation qui semble aujourd'hui l'idéal des démocraties, et qui serait sa ruine, comme elle a été celle de l'empire romain. Tout le développement si original et si varié de la civilisation moderne a été dû à l'indépendance respective des groupes de cette grande confédération du monde occidental; et cette indépendance, plus sérieusement menacée dans notre siècle qu'elle ne l'a jamais été, reste encore la seule garantie de sa prospérité future. Tout ce qui peut l'accroître et la fortifier est un bienfait à nos yeux. Voilà pourquoi nous saluons avec joie cette glorieuse éclosion d'une nationalité nouvelle.

Digitized by Google

Il en est une autre à côté de laquelle nous ne passerons pas sans saluer au moins son malheur qui est une gloire aussi. C'est celle d'un peuple qui a eu ses jours d'héroïsme et de grandeur, et qui a succombé sous la fatalité de ses qualités généreuses plus encore que sous celle de ses fautes, de même à peu près qu'on voit succomber les âmes chevaleresques au milieu d'une société livrée à la spéculation et au mercantilisme. La Pologne s'agite de nouveau dans sa tombe mal scellée, et se rappelle au souvenir de l'Europe qui l'oubliait. Les rhéteurs eux-mêmes se sont lassés de célébrer cette mystérieuse et indomptable vitalité qui semble trouver de nouvelles forces dans les coups qu'on lui porte. Malheureuse nation dont les souffrances sont devenues un lieu commun ! Mais qu'importe que ce sujet ait été abandonné comme un thème usé et rebattu ? Ce n'est pas avec des mots qu'on lui eût été utile ou qu'on l'eût consolée. La Pologne a appris à ses dépens à se défier de ces stériles témoignages ; on lui a prouvé par de tristes mécomptes qu'elle ne pouvait compter que sur elle-même. Nous ne pensons pas que ses douleurs soient encore près de finir, mais il est bon que les peuples en entendent souvent le cri. Sa situation est incontestablement meilleure qu'elle ne l'était il y a quelques années. L'adresse touchante que viennent de signer les habitants de Varsovie, à la suite de la manifestation du 26 février, n'eût jamais été même lue sous le règne de l'empereur Nicolas. La Pologne se relèvera par cela seul que tout change autour d'elle et qu'elle seule ne change point. A la vérité ses plaintes font encore rire en Prusse, mais elles font réfléchir en Russie, et en Autriche elles commencent à faire peur. La question du servage et les complications hongroises lui fourniront peut-être plus prochainement qu'on ne pense l'occasion de quitter le langage de la plainte pour celui des revendications et des remontrances. Qu'elle supporte donc sa destinée avec le courage patient qui relève les causes perdues ! Qu'elle apprenne durant sa servitude le secret de ces humbles et solides vertus qu'elle a trop dédaignées dans ses jours de prospérité. Le temps se chargera du reste. Elle n'est encore qu'un embarras pour ses oppresseurs. Un jour viendra où elle sera le remords de l'Europe !

Ainsi à l'extérieur comme à l'intérieur tout marche à travers d'inévitables hésitations, mais sûrement, vers un équilibre fondé sur des combinaisons nouvelles. Dans toute situation où des intérêts opposés, des systèmes rivaux, des esprits profondément divisés sont en présence, ainsi qu'on peut le voir aujourd'hui dans toute l'Europe, il y a toujours un temps d'arrêt considérable employé en essais de conciliation : tel est le moment que nous traversons. Chacun propose

Digitized by Google

son expédient ou son compromis, en attendant que la force des choses le repousse ou le ratifie. L'Amérique elle-même, si étrangère habituellement à nos agitations, offre sous ce rapport le même spectacle que Rome, qui n'accepte pas les transactions qu'on lui propose, ou que l'Autriche qui propose des transactions qu'on n'accepte pas.

Telle est, en effet, l'attitude que semblent prendre les peuples de l'Autriche en présence de la constitution in-folio qu'on vient de leur octroyer, et dont ils sont assurément des juges plus compétents que nous. Cependant, à nous en tenir aux grandes lignes et à l'esprit général de ces concessions, nous aurions supposé que l'œuvre de M. de Schmerling serait plus favorablement accueillie. Ce n'est pas nous, en tout cas, qui aurions bonne grâce à trouver cette constitution trop peu libérale. Elle peut soutenir avantageusement la comparaison avec beaucoup d'autres compositions du même genre qui courent l'Europe, qui promettent moins, et qui tiennent moins encore qu'elles ne promettent. C'est peut-être ce spectacle qui rend les provinces autrichiennes si défiantes, et les laisse insensibles à toutes les diètes et sous-diètes qu'on leur accorde si généreusement.

Sans entrer pour le moment dans l'examen des institutions particulières de chaque province, nous ne proposerons ici qu'une seule objection en ce qui concerne la constitution générale de l'empire. Cette œuvre, conçue sur le type bien connu des gouvernements constitutionnels, nous a paru, nous le répétons, libérale au delà de notre attente. Sa Chambre des seigneurs, à demi héréditaire, à demi viagère, représente assez exactement une chambre des pairs, et partage avec la Chambre des députés des attributions plus étendues que n'en possèdent beaucoup d'assemblées législatives. On leur reconnaît, en effet, non-seulement tous les droits de contrôle qui leur appartiennent d'ordinaire, mais, même le droit d'initiative, et dans tous les cas où les deux Chambres seront d'accord, le droit de se passer de la sanction impériale.

Ce sont là, on est forcé d'en convenir, des prérogatives infiniment précieuses, et l'indépendance des grands corps de l'État vis-à-vis la couronne nous paraît très-efficacement protégée par ces dispositions. Il en est de même de chaque individualité provinciale, considérée isolément. Mais il est un autre genre d'indépendance qui ne nous touche pas moins et que nous cherchons en vain dans cette constitution si minutieuse et si prévoyante, c'est celle qui protége les droits des citoyens, ce sont les garanties individuelles. Elles n'y brillent que

Digitized by Google

par leur absence. Elle n'envisage que les groupes et semble ignorer qu'il y a aussi des particuliers. Le moindre intérêt de clocher y est soigneusement prévu et réglementé, mais elle passe sous silence ces libertés de chacun, qui sont aussi les libertés de tous. Le nom de la liberté de la presse n'y est pas même prononcé. Au milieu de ces lacunes, l'arbitraire peut agir et circuler tout à son aise : désarmé contre les grands corps l'État, il sera tout-puissant contre les individus.

Voilà notre objection. Si cette omission n'a été qu'un oubli involontaire elle est bien facile à réparer. Si elle a été un piége, la Constitution Schmerling en porte déjà la peine. Froidement accueillie par la plupart des provinces, ouvertement repoussée par la Hongrie, qu'elle menace de dépouiller de ses antiques prérogatives nationales, elle n'est populaire jusqu'ici qu'en Prusse, où on la tient pour bonne et suffisante. Ce serait bien le cas pour le cabinet autrichien de montrer un peu de reconnaissance. Que n'imite-t-il cette municipalité italienne qui offrait, ces jours derniers, une épée d'honneur à *l'intérêt prussien?*

P. LANFREY.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

POEMES DRAMATIQUES, par M. Édouard Grenier.

L'auteur de ce livre est un lauréat de l'Académie française, et l'on s'en douterait rien qu'à la pureté de la forme, à la clarté remarquable de l'idée qui sont les deux principaux caractères du talent poétique de M. Édouard Grenier. Son nouveau volume se compose seulement de quatre pièces intitulées : *Stephen*, *In excelsis*, *le premier Jour de l'Éden*, *Prométhée*. La première est un fragment conservé d'une œuvre de jeunesse plus considérable, c'est aussi celle qui nous a le moins frappé et dont nous avons le moins compris le but et la portée. Ce n'est plus que la colonne isolée d'un palais détruit, et malgré les riches ornements qui recouvrent ce morceau d'art, nous hésitons, en l'absence du vaste corps auquel il se rattachait, à nous prononcer d'une façon absolue. Avec *le premier Jour de l'Éden et Prométhée*, la critique se trouve plus à l'aise. Chacun de ces poëmes forme un tout complet où l'on peut suivre sans peine le développement entier d'une pensée originale.

Le premier Jour de l'Éden nous a particulièrement charmé. Il y règne une grande fraîcheur, une sorte de grâce naïve parfaitement appropriée à la nature de ce sujet délicat et si souvent traité. Sur ce canevas poétique par excellence, M. Grenier a su broder des fleurs nouvelles aux parfums discrets et pénétrants. Renonçant à l'opposition dramatique entre les douces joies de l'innocence et les angoisses qui suivirent la faute de nos premiers parents, il n'a voulu peindre que les élans d'amour d'Adam et d'Ève, leurs hymnes de reconnaissance et d'admiration en face des fériques beautés du paradis terrestre. Le serpent apparaît, il est vrai, mais on ne fait que l'entrevoir et pressentir son rôle fatal; le poëte s'arrête au moment où la première nuit clôt pour la première fois les yeux bleus d'Ève, dont la tête blonde se repose sur le sein puissant de l'époux qu'elle rendra bientôt coupable.

Pour notre compte, nous savons gré à l'auteur de n'avoir dépeint de l'Éden que l'idylle et de s'être arrêté avant la chute et la malédiction.

La muse de M. Grenier semble plutôt la muse de l'espérance que la muse du désespoir. Sa poésie n'est point élégiaque et découragée. Bien vivante, au contraire, quoique sans fausses illusions, elle aime les hauteurs et se plaît aux nobles aspirations, mais sans oublier la terre, sans se draper dans un égoïste dédain de nos douleurs et de nos faiblesses.

Du reste, le style de l'auteur répond au sentiment de l'homme. Ses vers ne sont ni langoureux à l'excès, ni emphatiques, ni surchargés d'images éclatantes. La facilité. la clarté, souvent de la grâce ou de l'énergie, telles sont les qualités essentielles des *Poëmes dramatiques*.

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE, depuis son origine jusqu'à la Révolution, par M. Eugène Geruzez. — (2 vol.)

M. Geruzez paraît s'être voué spécialement à l'étude de notre littérature nationale, et nous ne pouvons que le féliciter sur le choix de son sujet et sur la patiente sagacité qu'il déploie dans son difficile labeur. Après nous avoir donné deux volumes d'*Essais d'histoire littéraire* et un volume fort remarquable d'*Histoire de la littérature française pendant la Révolution*, il reprend aujourd'hui son œuvre, pour ainsi dire, *ab ovo*, puisque le travail que nous annonçons débute avec les *origines* de notre littérature et la conduit jusqu'à la *Révolution*. Ces différents ouvrages sont autant d'anneaux d'une chaîne non interrompue, et la publication du lendemain complète la publication de la veille.

Digitized by Google

Cette histoire littéraire du génie français n'est certes ni la première ni la dernière que les lecteurs sont appelés à juger. Bien des fois déjà cette délicate étude a été entreprise, et elle le sera bien des fois encore. Qu'importe! N'est-elle pas toujours nouvelle! Chaque écrivain, en entrant dans la lice ouverte à tous les esprits de bonne volonté, apporte avec lui une manière différente et une méthode personnelle qui, sans renouveler le fond immuable, varient à l'infini les détails du tableau et rajeunissent sa couleur.

Ce qui frappera le plus dans les deux volumes de M. Geruzez, c'est une grande clarté, une façon parfaite de présenter les faits, de peindre en peu de mots les caractères, une faculté rare de découvrir juste le point important et une habileté singulière à le mettre en relief. L'érudition a trop souvent abusé du droit de se montrer ennuyeuse et maussade, et par une sorte de manie germanique du plus mauvais goût, ceux qui savent ont beaucoup trop dédaigné de rendre leur science agréable et accessible; aucun de ces reproches ne peut s'adresser à M. Geruzez. Il sait comme un savant, et il reste aimable comme un homme du monde qui ne saurait rien. Au lieu d'accumuler documents sur documents, ce qui ne réussit guère mieux à la plupart des compilateurs que l'entassement d'Ossa sur Pélion ne réussit aux géants révoltés contre l'Olympe, il commence par s'assimiler les connaissances qu'il veut répandre: il en garde la fatigue pour lui et s'efforce avec succès de n'en donner que les résultats essentiels et vraiment utiles.

Si nous osions nous permettre un jugement sur la personne de l'écrivain, nous dirions même que M. Geruzez est avant tout un homme d'esprit. Il a voulu savoir et enseigner, il sait et il instruit, mais l'esprit chez lui ne peut entièrement abdiquer. On le sent derrière chaque phrase, sous chaque mot; il se mêle à toutes les appréciations, et l'on s'étonne quelquefois de distinguer à travers une dissertation philologique un sourire moqueur à demi contenu.

Les Sœurs de lait, scènes et souvenirs du bas Languedoc, par madame Louis Figuier.

Ce roman n'est point un roman de caractère, ce n'est pas non plus un roman d'intrigue, c'est purement et simplement une *situation*.

Un jeune homme, un Espagnol (cela va sans dire), poitrinaire (cela est trop naturel), vient s'établir dans une petite ville du bas Languedoc. Le jour de son arrivée, il tombe instantanément amoureux de deux *Sœurs de lait* qu'il aperçoit ensemble à une fenêtre. L'une, madame de Ners, est noble, riche et veuve; l'autre, Berjounette, est une petite ouvrière. Toutes deux sont charmantes, toutes deux s'adorent et toutes deux s'éprennent de don Risueño d'Antigua. Comme le dit un proverbe, « abondance de biens nuit quelquefois, » et le héros du livre se charge de démontrer la vérité de cet aphorisme. Frappé au cœur d'un double trait, il ne peut se décider ni pour la grande dame, ni pour la grisette. Il va de madame de Ners à Berjounette et de Berjounette à madame de Ners, en proie à de doubles remords, à de doubles désirs, à la double crainte, quelle que soit la résolution qu'il prendra.

Enfin, il part pour la Havane, en promettant de revenir au bout d'un an parfaitement éclairé sur l'état de son cœur. L'année s'écoule et le vaisseau, si impatiemment attendu, ramène le cercueil où repose le corps de Risueño d'Antigua, mort de la poitrine pendant son pénible exil.

Ce roman se lit avec plaisir, malgré les défauts du sujet et quelques réminiscences d'autres ouvrages. On y rencontre des pages délicates, des détails agréables; on y sent la légèreté d'une main de femme effleurant les difficultés et les invraisemblances, sans leur permettre de devenir choquantes.

Le caractère de la Roubasse, mère de Berjounette, annonce aussi de sérieuses qualités d'observation.

L'Enfer, par M. Auguste Callet.

Nous ne ferons qu'un reproche à cet ouvrage, c'est qu'il vient pour le moins un siècle trop tard. M. Auguste Callet déteste l'*Enfer*, et nous convenons volontiers que la doctrine des peines éternelles, surtout avec ce luxe d'horribles tourments, de tortures raffinées dont l'imagination des hommes, toujours ingénieuse et féconde en semblable matière, l'a graduellement entourée, n'offre rien de bien aimable ni de fort sympathique. Que certains esprits se frappent outre mesure de la crainte d'un avenir sans fin, passé sous la domination de Satan et de ses féroces acolytes; que cette crainte se transforme en cauchemar; qu'ils ne rêvent

Digitized by Google

plus que chaudières regorgeant de pécheurs endurcis, huile bouillante, mers de laves enflammées, fourches aiguës et chauffées à blanc; qu'ils se voient plongés jusqu'à la ceinture dans quelque marais pestilentiel où grouille tout un monde d'épouvantables reptiles aux dents acérées, ou qu'ils redoutent d'autres maux encore plus affreux, cela est possible; mais ceux qui sont la proie de pareilles terreurs ne liront point l'ouvrage de M. Caillet, et s'ils le lisaient, ils ne seraient ni rassurés, ni convertis. La peur ressemble à ces maladies constitutionnelles qu'on apporte avec soi le jour de sa naissance et qui résistent à tous les remèdes de la médecine. Elles font partie même de la vie du patient et ne l'abandonnent qu'au bord de la tombe.

De nos jours, la peur ronge encore quelques âmes débiles, mais elle se reporte indifféremment sur mille objets. Ce sentiment ne tient en particulier ni à la foi religieuse, ni à toute autre conviction morale ou philosophique; il n'est que le symptôme extérieur d'un affaiblissement notable de la volonté. Les cœurs timorés le traînent à leur suite en traversant le monde, et les terreurs, les angoisses, dont parle M. Caillet, sont inhérentes à la nature de ceux qui les ressentent; leur croyance à l'enfer n'en est que le prétexte accidentel.

Quant à l'esprit même du livre, il est généreux mais un peu violent. Le style en est ferme et parfois éloquent. L'auteur combat énergiquement des doctrines qui lui paraissent désolantes et qui répondent mal à l'idée d'un Dieu juste et bon.

Le drapeau qu'il tient a déjà été porté par Rabelais, Voltaire, Lamennais, Béranger, et quelques autres qui l'ont tenu tour à tour et vaillamment.

Le Maréchal de Biron, *sa vie, son procès, sa mort*, 1562-1602, par M. Charles de Montigny.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans ce livre, c'est sans contredit la singulière assertion que contient sa courte préface.

Nous demandons la permission de citer en entier le passage curieux où elle se trouve exprimée.

« Dois-je dire maintenant qu'il m'en eût coûté de trouver Henri IV coupable de la mort d'un innocent, et que ces recherches personnelles *n'eussent jamais vu le jour de la publicité*, si j'avais acquis la conviction qu'une mesquine jalousie seule avait armé de vengeance le bras du Béarnais! Oui, je crois devoir faire cet aveu. J'eus préféré taire la vérité a l'histoire sur un point, du reste, d'une bien microscopique importance, *plutôt que de ternir*, de propos délibéré, *la mémoire d'un roi resté si populaire*. Assez d'autres se sont complu à flétrir tout le prestige, à abaisser toute la grandeur de la royauté dans le passé, pour qu'il y ait presque du courage à ne pas donner à notre vieille monarchie le coup de pied de l'ingratitude. »

Le courage de M. de Montigny va plus loin qu'il ne semble s'en douter, car il en fallait un très-véritable pour inscrire ces principes en tête d'un ouvrage *historique*. Ainsi, nous sommes prévenus: l'auteur du *maréchal de Biron* n'écrit point l'histoire pour raconter la vérité quelle qu'elle soit et relater les faits accomplis. S'il découvrait une erreur grave dans les récits de ses prédécesseurs ou de ses contemporains, s'il constatait, pièces en main, un mensonge grossier, il ne rectifierait point l'erreur, il ne dévoilerait point le mensonge, de peur de donner « *le coup de pied de l'ingratitude* » à un de nos vieux rois. Ce motif est-il bien suffisant pour une résolution aussi grave? Et si Biron avait été innocent, serait-il bien louable de laisser sa mémoire flétrie et son nom déshonoré, pour cacher au public « qu'une mesquine jalousie seule *avait armé de vengeance* le bras du Béarnais? »

Le père Loriquet s'est montré tout à la fois plus héroïque et plus conséquent avec lui-même. Il n'a point préféré « *taire la vérité à l'histoire :* » il a tout simplement inventé une vérité appropriée à ses opinions. C'est un exemple qu'on n'a pas assez suivi.

Du reste, si M. de Montigny pousse un peu loin le respect pour notre vieille monarchie, il traite plus cavalièrement la langue française, ainsi qu'on a pu s'en apercevoir. Il lui en veut, sans doute, d'avoir servi à proclamer les *droits de l'homme*, ce monument d'*ingratitude* envers le passé.

Le Bois de Boulogne, par M. Édouard Gourdon. Illustrations d'Edmond Morin.

Nous avons ouvert, ce livre avec une certaine circonspection et beaucoup de défiance. Un grand luxe typographique et de nombreuses gravures ajoutant à son attrait extérieur semblaient nous annoncer un travail ennuyeux et banal. Du reste, le sujet

lui-même rappelait à nos souvenirs toute une collection d'ouvrages insipides et de descriptions emphatiques, sans style et sans idée.

Le Bois de Boulogne de M. Édouard Gourdon n'est point le refuge des Muses antiques; à l'ombre de ses allées discrètes, on ne rencontre pas, il faut le reconnaître, la sévère Clio, ni Thalie ou Melpomène; mais on y entend résonner le cor des chasses royales et tinter doucement la cloche de l'abbaye de Longchamps interrompue de temps à autre par le marteau sonore des ouvriers qui construisent *Madrid*, *Bagatelle* et le *Ranelagh*. On y voit même passer les Anglais de la *guerre de cent ans* et les Cosaques de 1815.

Ce livre n'est cependant ni de l'histoire, ni du roman, ni de l'archéologie, pas plus qu'un panorama n'est de la peinture; c'est simplement une monographie intéressante et qui reporte par moments l'esprit vers des époques bien éloignées de nous, que l'imagination se complaît à peupler de charmantes illusions et de poétiques visions.

D'ailleurs, nous aurons le courage de le dire, le bois de Boulogne actuel ne nous inspire nullement ce dédain que les délicats et les *amants de la belle nature* lui ont voué. Ce qui lui nuit, sans doute, auprès de quelques esprits chagrins et trop disposés à juger des choses sur leur étiquette, ne serait-ce pas son titre de Bois? Que ce titre soit prétentieux et mal justifié pour quiconque a vu la campagne ailleurs qu'à Montrouge, nous l'admettons volontiers; mais parce que le bois de Boulogne n'est point un bois, s'ensuit-il qu'il doive être laid ou déplaisant et qu'il faille regretter son prédécesseur! Ce prédécesseur était-il donc une forêt par hasard? Les situations nettes sont toujours un bien et un progrès: de ce qui avait cessé d'être un bois, on a su faire un parc charmant, et l'on a eu grandement raison. Un bois, aux portes de Paris, ressemblait trop à une antithèse forcée, et ses arbres maladifs se dressaient devant les promeneurs attristés comme autant de remords vivants, tandis qu'un parc était une nécessité et pouvait devenir une parure éclatante, digne de l'immense et populeuse capitale.

Ceux qui liront M. Édouard Gourdon se laisseront sans doute convertir à notre opinion. Au lieu de regretter un bois qu'ils n'ont jamais connu, ils consentiront à aimer le bois présent. Après cette lecture agréable, ils comprendront peut-être que si la forêt de *Rouvray* n'a plus de bandits romanesques et de fourrés impénétrables, le parc moderne, en revanche, possède deux beaux lacs et un jardin zoologique appelé à produire un jour de féconds résultats.

ARTHUR ARNOULD.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER ET Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

UN GRAND INDIVIDUALISTE CHRÉTIEN

ALEXANDRE VINET

Esprit d'Alexandre Vinet, pensées et réflexions extraits de tous ses ouvrages et de quelques manuscrits inédits, rangés dans un ordre méthodique et précédés d'une préface, par J.-F. Astié; 1861. — *Œuvres complètes de Vinet*. Paris; Meyrueis.

Quand les grandes idées longtemps obscures ou mal comprises font leur avénement dans les esprits, il est juste de rappeler le nom de ceux qui ont lutté pour les défendre contre l'insouciance générale, et dont la voix, pendant de longues années, a éveillé à peine un écho dans une société distraite ou dédaigneuse. Il est certain que sous le coup des plus cruelles leçons la liberté a gagné aujourd'hui dans la théorie tout ce qu'elle a perdu dans la pratique; elle est mieux comprise depuis qu'elle est moins possédée; bien des illusions sont dissipées. On a passé de la question de forme à la question de fond, et un irrésistible courant entraîne tous les esprits supérieurs vers ce qu'on peut appeler l'individualisme politique, pour désigner par un nom nouveau une tendance très-nouvelle en France. L'admirable travail de M. Laboulaye, qui a si dignement inauguré la *Revue nationale* en marquant fermement les limites de l'État, donnait naguère à cette tendance l'expression la plus lumineuse et la plus précise. Nous renvoyons à ces pages pour indiquer nettement ce que nous entendons par individualisme politique. Partout où les opinions ne sont pas dominées par les intérêts et ne se traduisent pas en chiffres ronds, partout où l'on est sorti de cette fatale indifférence politique que l'on peut comparer à l'eau dormante, qui, si elle ne frémit pas sous le vent de la tempête, répand dans l'air des miasmes mortels, partout où règne la préoccupation désintéressée de l'avenir du pays, le libéralisme a inscrit sur son drapeau ce mot fécond : *Décentralisation*. En d'autres termes : *l'État est pour l'individu, et non l'individu pour l'État*. Je n'insiste pas : les faits parlent d'eux-mêmes, car l'individualisme

ainsi formulé devient un lieu commun dans un certain monde. N'oublions pas qu'il y a quelques années ses formules les plus simples passaient en France pour des paradoxes étranges. Tandis que l'Europe, selon une phrase célèbre, portait envie à notre centralisation, sans pitié pour ses regrets, nous les surexcitions en vantant sur tous les tons ce qui nous paraissait la conquête la plus précieuse de la révolution française. Dès lors cependant quelques hommes éminents rêvaient un autre avenir pour la liberté; ils niaient qu'elle eût trouvé parmi nous ses vraies conditions; ils affirmaient qu'il y avait un grand malentendu à la base de tout notre système politique. On les lisait avec intérêt, on les écoutait avec curiosité, mais on ne croyait pas à leurs prophéties. Aujourd'hui nulle voix n'est plus écoutée que la leur, comme le prouvent les hommages éclatants rendus à la mémoire de M. de Tocqueville. On n'en dira jamais plus de bien que nous n'en pensons, mais il n'y a plus rien à ajouter à tout ce qui a été dit, et si bien, sur cette belle et féconde carrière mise tout entière au service des plus hautes vérités sociales, où le talent a pour appui le plus noble caractère, et qui a laissé après elle un sillon de pure lumière qui nous éclairera longtemps. Il nous semble plus utile d'évoquer le souvenir d'un homme qui, dans une position bien moins favorable au retentissement de ses idées, ne le céda à personne pour la valeur morale et intellectuelle, et combattit pour la même cause que Tocqueville avec une élévation de vues et de sentiment, avec une richesse de pensée et une verdeur d'éloquence qui en font l'un des plus grands esprits de notre génération. Nous voulons parler d'Alexandre Vinet.

Il servit d'autant mieux l'individualisme politique, qu'il le rattacha à de fortes croyances religieuses et qu'il fut bien plus encore un apôtre convaincu qu'un publiciste éloquent. A considérer de près l'individualisme politique, on reconnaîtra promptement qu'il ne se suffit pas à lui-même. Une fois qu'il est entendu que l'individu n'est pas pour l'État, mais que l'État est pour l'individu, on se demande pour qui est l'individu lui-même, quelle est la fin, le but de l'homme individuel. C'est demander en même temps ce qui constitue sa valeur, son droit inaliénable vis-à-vis de la société. S'il n'est pas simplement la partie d'un tout, s'il y a en lui quelque chose de sacré, que l'on ne saurait absorber dans la communauté de l'État, cela ne peut venir que d'un élément supérieur qui le distingue de tous les êtres chez lesquels l'espèce absorbe toujours l'individualité. Cet élément supérieur, c'est l'élément moral, l'élément divin; c'est la conscience. Qui-

Digitized by Google

conque donne une autre base au droit de l'individu lui donne une base fausse et fragile. Aussi bien tout système philosophique qui supprime l'idée morale, aboutit au panthéisme en spéculation et au socialisme en politique. Otez Dieu à l'homme et vous n'en faites plus qu'un rouage dans le mécanisme universel, qui sera brisé ou conservé selon que cela semble ou non avantageux à l'ensemble des choses. Chez les êtres moraux, la partie conserve son droit vis-à-vis du tout; c'est que nous retrouvons dans l'âme individuelle celui qui est plus grand que le tout, parce qu'il l'a fait, je veux dire le Dieu personnel et libre dont la conscience est l'organe. Voilà pourquoi l'homme est plus grand que l'univers, et le citoyen doit maintenir son droit en face de l'État le plus vaste et le plus puissant. L'idée morale et religieuse bien comprise est donc la sanction de l'idée libérale, sans compter que la religion ne donne pas seulement la théorie du droit, mais encore la pratique, en mettant dans le droit le devoir et en lui imprimant le caractère indestructible de la conscience.

Cette solidarité entre l'individualisme politique et la foi religieuse a été reconnue par tous les esprits élevés. Tocqueville ne se lasse pas de la proclamer; l'originalité de Vinet est de l'avoir démontrée avec une incomparable puissance par la manière même dont il a compris et présenté le christianisme. Les questions politiques l'ont peu occupé, à part celles qui se rattachent directement aux rapports de la société religieuse et de la société civile; il s'est concentré sur les plus graves problèmes de la philosophie et de la religion. Vinet a été avant tout un apologiste et un moraliste, il n'a pas cessé de plaider la cause du christianisme. Dans les divers domaines où se portait sa prodigieuse activité intellectuelle, dans l'enseignement littéraire ou théologique, dans la chaire ou dans le journalisme, il a constamment poursuivi la conciliation entre l'esprit moderne et la religion du Christ; mais, selon la promesse de l'Évangile, en cherchant le royaume de Dieu et sa justice, *toutes choses lui ont été données par-dessus,* et tout d'abord la vraie solution du problème social. Vinet a répandu les principes auxquels appartient l'avenir; il a contribué efficacement à imprimer la bonne direction au mouvement des esprits, en rattachant la liberté à son principe. Il y a plus, en déterminant la nature de la liberté avec autant de précision que d'élévation, il nous a montré ce qui la féconde et la règle. Aussi ce théologien et ce littérateur, qui ne s'est jamais produit sur les grands théâtres de la vie contemporaine, a plus fait pour l'avenir de la liberté que les hommes politiques les plus éminents, tout

Digitized by Google

en servant une cause plus grande encore, celle de l'émancipation des âmes par la vérité.

Il nous semble donc qu'à tous les points de vue, il y a un grand intérêt à esquisser rapidement les traits de cette noble physionomie. Nous n'hésitons pas à dire que Vinet est un des plus grands esprits qui aient servi de nos jours la religion et la liberté. Son exemple démontre une fois de plus qu'un homme peut arriver aux plus hauts sommets de l'intelligence, sans atteindre la gloire de son vivant. Il est vrai qu'il était trop épris de sa cause pour songer à sa personne, et que nul n'a moins cherché à jouer un rôle et à se faire valoir. Vinet n'a pas été de ces grands comédiens aux phrases sonores qui ne pensent qu'à l'effet qu'ils produisent, et transforment en tréteaux la chaire du philosophe ou celle du prédicateur. C'est un témoin et non un acteur jouant un rôle. Sous sa parole il y a une vie plus belle encore, et c'est ce qui en fait le charme et la puissance.

Cette étude impartiale sur l'œuvre de cet éminent écrivain est motivée par une excellente publication de M. Astié, qui nous donne un répertoire parfaitement ordonné de ses idées les plus frappantes sur la religion, la philosophie, la littérature et les questions sociales. L'*Esprit de Vinet* n'échappe pas sans doute aux inévitables inconvénients du genre, il ne peut remplacer les ouvrages auxquels ces nombreux extraits sont empruntés. On ne taille pas impunément dans le tissu si délicat d'un style riche et nuancé. Nous savons gré à M. Astie d'avoir multiplié les larges citations qui donnent tout un groupe d'idées, et d'avoir résisté à la tentation de trop isoler les traits vifs et soudains si fréquents chez Vinet. Dans une introduction étendue, il met en relief toutes les grandes qualités de cet écrivain, et lui assigne sa place dans le développement de la pensée contemporaine. M. Astié était bien préparé à cet office d'éditeur intelligent et sympathique, par ses beaux travaux sur Pascal. L'édition qu'il a donnée des *Pensées*, tout en profitant des précieuses découvertes de MM. Cousin et Faugère, a l'avantage de nous faire ressaisir dans ses grands traits le plan de l'ouvrage apologétique dont nous n'avons que la sublime ébauche. S'occuper de Vinet, c'est encore s'occuper de Pascal, car celui-ci n'a pas eu de disciple et de commentateur qui l'ait mieux compris et ait mieux tiré les conséquences de ses principes. Nous recommandons vivement la nouvelle publication de M. Astié à tous ceux qui veulent prendre rapidement une idée d'ensemble de l'œuvre de Vinet; ils ne peuvent avoir un guide plus sûr et plus éclairé.

Digitized by Google

I

Alexandre Vinet est né près de Lausanne, le 17 juin 1797. Rien de plus simple, de plus uni que les circonstances de sa vie extérieure. Après une pure jeunesse, une maturité vigoureuse, marquée par le déploiement des plus hautes facultés, mais traversée par de grandes épreuves de diverses sortes, et tout d'abord par de cruelles souffrances physiques, une existence vouée à la retraite studieuse, aux travaux de la pensée, à l'enseignement supérieur sur un modeste théâtre où la distinction la plus rare pouvait seule donner quelque retentissement à la parole, le biographe de Vinet ne recueillera pas d'autres traits dans sa trop courte carrière. Les événements se sont passés pour lui au dedans, et non au dehors; l'histoire de Vinet est, avant tout, l'histoire d'une âme, d'une âme profonde, associée à la conscience la plus délicate et à l'esprit le plus vaste. Tout en regrettant, pour ceux qui ne l'ont pas entendu, qu'il ne se soit pas produit dans un des grands centres de la vie contemporaine, nous ne regrettons pas pour lui l'obscurité où sa vie a été si longtemps cachée; l'originalité féconde de sa pensée n'y a rien perdu. Par sa puissance sympathique, par sa psychologie fine et déliée, par sa culture littéraire, rien ne lui échappait de ce qu'il avait besoin de savoir sur l'homme en général, et sur l'homme de notre siècle en particulier. Plus répandu, il eût acquis plus de célébrité immédiate; mais il n'eût pas gardé une séve aussi abondante et aussi pure; ses écrits eussent moins donné cette impression de plénitude qui nous saisit, car rien n'y est creux, rien n'y est purement formel; sous le langage comme sous une écorce transparente bouillonne une riche vie morale.

Au reste, le milieu où il était placé était singulièrement favorable au développement d'un esprit comme le sien. Au pied des Alpes, dans un des plus beaux sites de l'Europe, à la faveur d'institutions libres, s'est formée une nationalité très-tranchée, française de langue, à moitié germanique d'instinct, unissant le goût de la psychologie à une certaine lenteur rêveuse dans la pensée et dans l'action, comme si elle ne parvenait que difficilement à s'arracher à la contemplation de la nature grandiose qu'elle a sous les yeux, mais trouvant dans le mélange des influences françaises et allemandes une originalité réelle. La vie intellectuelle a toujours été très-active sur les bords du Léman. Au moment où Vinet achevait ses études à

Digitized by Google

Lausanne, cette ville gardait encore l'éblouissement de la conversation brillante et passionnée de madame de Staël. C'est de là qu'était parti Benjamin Constant, pour entreprendre sa vie errante au travers du monde et des partis, ne gardant qu'une conviction ferme au fond de son âme troublée et sceptique, la foi à la liberté qu'il ne sut pas toujours honorer, mais qu'il ne démentit jamais, et qu'il comprit mieux que la plupart de ses émules. Byron venait d'élever à la hauteur d'une immortelle légende poétique le souvenir du prisonnier de Chillon. Les préoccupations littéraires étaient très-vives dans la Suisse française; nulle part on ne lisait et l'on ne discutait avec plus d'empressement les œuvres nouvelles. Des femmes spirituelles, aimables, obtenaient de vrais succès dans les régions moyennes de la littérature. De tout ce mouvement d'esprit il résultait une certaine influence générale qui développait l'amour des lettres, même en dehors des cercles où elles étaient le plus en faveur. Vinet la subit probablement dans une certaine mesure; du moins on peut en retrouver la trace dans le goût très-vif qu'il montra de bonne heure pour la littérature française.

Élevé dans un pays protestant, aux mœurs sévères, sous un maître rigide et convaincu, Vinet dut à cette mâle discipline la trempe vigoureuse qui est la meilleure préparation pour la liberté dans tous les sens. Nul n'a mieux que lui compris et développé les principes de la réforme, mais nul n'a été plus pur d'étroitesse. Jamais on n'eût fait de lui un sectaire, pas plus qu'un sceptique; il demeura toujours un homme de l'Église universelle, mais ce fut un bonheur pour lui de pouvoir se développer au sein de la forme religieuse qui lui était le plus harmonique. Enfin, dernier avantage de sa position, il était sans cesse appelé à retremper ses convictions par l'épreuve de la lutte dans un petit pays démocratique où les plus hautes questions qui devaient agiter l'Europe se posaient dans toute leur grandeur, bien que dans un cadre rétréci.

Nous n'avons pas l'intention de faire la biographie de Vinet. Il nous suffira de dire qu'il passa vingt années de sa vie aux portes de l'Allemagne, à Bâle, où il acquit autant d'estime affectueuse qu'il inspira de légitime admiration, et qu'il ne revint dans sa patrie qu'en 1837, pour y occuper la première place dans le haut enseignement théologique et littéraire.

Rien ne peut donner l'idée du respect et de la sympathie qui s'attachaient à sa personne, et rien non plus, pour ceux qui ne l'ont pas

Digitized by Google

connu, ne peut faire comprendre combien ce respect et cette sympathie étaient mérités.

Pour moi qui ai eu le privilége de passer près de lui trois des plus belles années de ma vie, je n'ai rencontré nulle part une personnalité qui me parût plus près de l'idéal par la noblesse, l'élévation, le dévouement absolu à la vérité, la dépréoccupation de toutes les petites choses et de tous les sentiments mesquins. « Il est plus facile au pauvre, a-t-il écrit, de manger ses aliments sans sel qu'à notre pauvre nature de se contenter du témoignage de la conscience, sans y joindre un seul grain du sel dont l'approbation humaine assaisonne nos sacrifices. » Lui qui n'était pas un pauvre, mais un riche par la pensée et le talent, n'a jamais cherché ce grain de sel, cet assaisonnement si envié de la gloire humaine, et il a poussé la modestie jusqu'au point où elle devient une grande vertu. Ce soin constant de s'effacer lui-même dénote plus sûrement la vraie grandeur morale que des actions d'éclat. Nous n'hésitons pas à le dire, Vinet a été un chrétien complet, et quand on veut savoir ce que peut produire l'amour du Christ dans une personnalité humaine, ce n'est pas en bas, à une réalisation imparfaite et inconséquente qu'il faut regarder, c'est en haut, à des types comme celui-là, épurés par la souffrance et la lutte intérieure.

Comme tout chrétien complet, Vinet passa par une douloureuse crise morale qui en fit un homme nouveau. Il n'avait pas à rompre avec un passé qui fût en contradiction flagrante avec le christianisme; sa vie s'était écoulée dans l'étude et à l'ombre du foyer de famille; il n'avait jamais cessé de croire à la religion dans laquelle il avait été élevé. Mais ce fut précisément du moment où il douta qu'il commença à croire véritablement, c'est-à-dire qu'il marqua ses croyances du sceau d'une adhésion personnelle. Profondément convaincu que l'âme a sa pudeur qui lui commande le silence sur ses expériences intimes, toutes les fois qu'elle n'est pas contrainte à en parler, Vinet n'a point écrit les mémoires de sa vie intérieure; mais nous les trouvons épars en quelque sorte dans tous ses écrits, qui portent l'empreinte toute vivante de sa personnalité. A la manière dont il combat le doute, on voit qu'il l'a vu de près, qu'il a en lui un ancien ennemi, et que c'est de haute lutte qu'il a conquis sa foi. « On n'est convaincu, disait-il, que quand on a été vaincu; » mot profond qui est évidemment un souvenir personnel. Il n'aurait pas été l'apologiste que nous connaissons, si habile à comprendre les tentations et les périls de la

Digitized by Google

pensée contemporaine, s'il ne les avait connus tout le premier, et il n'eût pas pansé d'une main si délicate nos blessures, si elles n'avaient saigné d'abord dans son propre cœur. Il y eut donc une période dans sa vie morale où, par la lutte intérieure, il reconquit les croyances chrétiennes, se les assimila, et put dire : « J'ai accepté ce que j'avais hérité. »

A vrai dire, dans cette haute sphère, on n'hérite et on ne possède que ce qu'on accepte librement. Toute vie religieuse qui ne débute pas par un grand acte de liberté n'est qu'apparente.

« L'adoption du christianisme, disait Vinet, est à la fois une chose naturelle, puisque c'est la conscience immédiatement qui reconnaît et accepte la vérité, et une chose surnaturelle, puisque c'est Dieu qui nous donne de descendre jusqu'au fond de notre conscience, et de prêter l'oreille à sa plus secrète voix. » (*Esprit de Vinet*, I, p. 58.)

Ces derniers mots nous donnent la clef de toute la philosophie religieuse de Vinet; son originalité consiste en ce qu'elle est puisée aux sources les plus profondes de la vie morale. De là cette absence complète d'abstraction et de sécheresse, ce dédain des formules qui couvrent si souvent le vide des pensées, ce je ne sais quoi de plein, de vivant et de réel qui nourrit l'âme en même temps qu'il élève l'esprit.

On a reproché à Vinet de n'avoir pas ordonné symétriquement ses idées; c'est qu'il craignait tout ce qui est trop arrangé, trop régulier dans ce domaine si ondoyant; il n'a rien voulu sacrifier à l'architecture philosophique, qui ne vise qu'à l'unité apparente et supprime de précieux éléments pour ne pas nuire à l'élégance des lignes. Ce qui est exprimé n'est pas expliqué, et les systèmes construits par ce procédé n'ont aucune solidité; ce sont des édifices fantastiques bâtis dans les nuages ou plutôt dans le vide.

Quiconque tient compte des éléments divers de la vérité philosophique ou religieuse doit sacrifier l'unité factice, et reconnaître comme Vinet que, dans l'état présent de la connaissance humaine, cette vérité ne se laisse pas enfermer dans une formule, parce qu'elle a la richesse et l'expansion de la vie, et qu'elle laisse subsister pour l'esprit de grandes dualités et des antinomies apparentes dont la conciliation nous échappe, mais dont la coexistence nous importe extrêmement. La simplification prématurée du problème serait une mutilation de la vérité même qu'il s'agit de comprendre. Or les vérités

Digitized by Google

de cet ordre doivent être étudiées sur le vif, c'est-à-dire dans leur totalité et leur complexité vivante. Les scinder, c'est les anéantir; et pas plus que pour l'enfant contesté sur lequel porta le jugement de Salomon, il n'est possible de les conserver en s'en partageant les lambeaux.

« Toute puissance, disait Vinet, toute vérité, recèle une antithèse; et, dans le monde intellectuel et moral, l'étincelle jaillit d'un choc. Le propre de la vérité doit être de faire tendre l'un vers l'autre les deux extrêmes, et de les fondre l'un dans l'autre. Serons-nous, ou par dialectique, ou par simple paresse d'esprit, toujours et invariablement sectaires? Chacune des sphères de la vérité est gardée par un sphinx armé d'une énigme, et tout prêt à dévorer l'imprudent qui la soulève et ne la devine pas. Chacune de ces énigmes a pour nœud la conciliation *de deux vérités contradictoires*, expression qui renferme une contradiction; mais cette contradiction elle-même résume notre destinée. La vérité de chaque idée n'est que dans sa combinaison avec les autres idées. Une vérité particulière, isolée, à qui l'on remet la direction de toute la vie, s'étend nécessairement à toute la vie, se déborde elle-même pour ainsi dire, et abusivement appliquée, cesse d'être la vérité; simple mot conservé dans une phrase effacée, elle ne donne aucun sens, elle n'apprend rien. » (*Esprit de Vinet*, II, 10, 11.)

Ainsi donc ce n'est pas par étroitesse, c'est par largeur d'esprit que Vinet ne consent pas à ramener tous les éléments de la connaissance à l'unité d'un système métaphysique. Il ne proteste point contre la philosophie en soi, mais contre la philosophie exclusive qui n'admet d'autre méthode que la dialectique et se ferme par là même tous les domaines qui ne rentrent pas dans la logique pure, c'est-à-dire ce qu'il y a de plus profond et de plus noble dans l'être humain.

« Quand vous ne possédez une vérité que par voie logique, dit-il spirituellement, c'est à peu près comme d'une boîte bien ficelée et bien cachetée, renfermant des choses précieuses ou exquises, dont vous n'avez d'ailleurs ni la vue ni le contact, dont vous ne jouissez par aucun de vos sens. La dialectique pure néglige la nature ou la substance des choses... retraite sacrée où elle ne pénètre pas, où toute seule elle n'a jamais pénétré. C'est à la philosophie qu'il est donné de franchir ce seuil mystérieux; mais pourquoi? parce que la philosophie est quelque chose de plus que la dialectique, qu'on a si souvent prise pour elle, et qui n'est guère à son égard que ce que l'archet est à la lyre. » (*Esprit*, I, 32-35.)

On voit que pour Vinet la philosophie n'est pas simplement l'enchaînement logique des pensées, elle est encore l'intuition qui nous ouvre dans les profondeurs de notre être le monde moral, c'est-à-dire

Digitized by Google

le monde de la liberté et de la vie supérieure; la dialectique la plus subtile ne saurait nous y introduire, car la liberté passe toujours entre les mailles de son réseau, si serrées qu'elles soient; c'est par un acte qui précède tous les raisonnements, par un acte intuitif, que sont saisies ces notions sacrées qui sont à la base de la conscience. Disons le mot : la philosophie, qui ne veut pas se condamner à ramper dans le domaine de la nécessité, débute par un acte de foi à la conscience; c'est la foi qui lui donne les ailes qui l'élèvent jusqu'au monde du divin, qui est aussi celui de l'humain véritable. Toutes les fois que la philosophie a exercé une action bienfaisante sur l'humanité, elle a marché dans cette voie. Voilà pourquoi il n'y a qu'une grande et féconde école, c'est l'école morale, celle qui dit à l'homme avec Socrate : Avant de connaître le monde, connais-toi toi-même ! Si tu commences par chercher ton premier principe en dehors de toi, dans le monde inférieur, tu te contenteras d'un principe inférieur, auquel tu subordonneras le principe supérieur qui est en toi et qui doit tout dominer; tu te prosterneras devant la loi de nécessité qui est dans les choses. Au contraire, en te connaissant toi-même, en rentrant en toi, tu trouveras un principe plus grand que le monde et que toi-même, le principe moral, le principe libre et saint qui révèle le Dieu dont il émane, et ainsi tu comprendras qu'il y a quelque chose au-dessus de la nécessité, à savoir, la liberté et un autre monde au-dessus de la nature, à savoir, le monde moral. Cicéron a dit que Socrate a fait descendre la philosophie du ciel pour la ramener à l'homme. Il s'est trompé; il l'a fait descendre des nuages et de la région du vide où les sophistes l'avaient égarée, et en la concentrant sur l'âme, il l'a introduite dans la sphère du divin, dans le ciel moral, dont la conscience est l'émanation en nous. L'œuvre de Socrate est à reprendre au milieu de nous, reconnaissons-le à l'humiliation de notre génération; après dix-huit siècles de christianisme la philosophie, qui gagne tous les jours du terrain, s'est de nouveau ensevelie dans la nature; elle ne conçoit plus rien en dehors d'elle; elle lui demande le mot de la grande énigme, et ce mot ne peut plus être que *nécessité et fatalité*. Avec ses grands airs de métaphysique, elle n'est en réalité qu'une physique déguisée, car ce sont les lois de la physique qu'elle veut introniser partout. Il est temps de la ramener du monde extérieur au monde du dedans, afin d'y saisir une loi plus haute. Il est temps de dire à l'homme de nos jours d'être à la fois moins orgueilleux et plus fier, de se relever devant la nature qu'il adore pour se prosterner devant le Dieu à l'image duquel il a

Digitized by Google

été fait, et d'échanger une servitude honteuse qui conduit à toutes les autres contre une libre obéissance qui fonde toutes les libertés parce qu'elle suppose l'adoption du principe moral. Il est temps de protester, comme le grand prophète athénien, contre cette sophistique qui, en ébranlant ce principe moral, ébranle toute certitude, n'admet que le fait et la réalité fugitive, et tue à la fois le droit et le devoir; doctrine de mort qui semble inventée pour les despotes et calculée sur l'optimisme des adorateurs du succès. L'une des plus étranges anomalies de ce temps-ci, c'est de voir des hommes sincèrement libéraux professer et patronner ces théories qui achèveraient de nous tuer moralement. Mais ces inconséquences n'empêcheront pas le système de porter ses fruits. Tous ceux qui nient la liberté dans le domaine supérieur contribuent à la supprimer et à l'étouffer dans la société. On n'arrête pas à son gré les pensées que l'on a mises en circulation. Un système servile en philosophie fait en définitive des esclaves partout. Après s'être incliné devant le despotisme des choses, je ne sais pourquoi je m'étonnerais d'en retrouver le reflet dans la constitution de la société. Ah! ne laissons pas la dialectique panthéiste, pour employer le langage éloquent de Vinet, faire irruption en nous comme un ennemi farouche et implacable, piller nos meilleures convictions et s'asseoir effrontément à notre foyer même, pour y compter son butin. « Dieu, disait-il, n'a pas fait la logique pour dominer la vie humaine; ce que cette vie a de noble, ce n'est pas de croire sur preuves, c'est de croire sans preuves, ou, si ce langage vous scandalise, de croire sur d'autres preuves que celles du raisonnement. Supposez un être qui ne soit qu'intelligence, vous pouvez compter qu'à cause de cela même il sera profondément et irrévocablement sceptique. Si je ne sens pas que le bien est bien, et que le mal est mal, qui est-ce qui me le prouvera jamais? » (*Esprit de Vinet*, t. II, p. 35) Cela revient à dire qu'il y a des axiomes en morale et en philosophie comme en géométrie. Vinet n'eût-il fait que protester avec cette vigueur contre le scepticisme moral de la métaphysique contemporaine, il aurait déjà bien mérité de la liberté en s'attaquant au principe même de toute servitude.

Mais n'oublions pas que ces doctrines compromettent bien autre chose que les droits du citoyen; elles compromettent toute la morale et font de chaque âme une plante déracinée qui flotte au souffle des passions déchaînées. Nous ne saurions donc être trop reconnaissants envers ceux qui luttent énergiquement contre ces tendances mortelles,

Digitized by Google

non-seulement par d'éloquentes réclamations en faveur de l'idée morale, mais encore en la fondant sur sa vraie base. Ce qu'il y a de plus remarquable dans toutes les œuvres de Vinet, c'est la manière dont il a plaidé la cause de la conscience devant le tribunal du siècle, si malheureusement prévenu contre elle; c'est par là qu'il répond mieux qu'aucun autre aux nécessités du temps.

« La conscience, dit-il, élément mystérieux et divin de notre être, est ce principe moral qui nous presse d'agir conformément à notre persuasion et qui nous condamne lorsque nous agissons d'une manière contraire à cette persuasion; c'est, pour ainsi dire, le ressort de l'homme moral. La pensée morale, la pensée de la conscience est l'homme même; elle est la racine de toute moralité. Il est bon de le dire et de le répéter : il n'y a qu'une chose sérieuse au monde : le devoir, et le devoir correspond à Dieu. Toute chose n'est sérieuse que par lui. Hors du principe de l'obéissance à Dieu, talent, science, industrie, prospérité publique, gloire nationale, tout n'est qu'un jeu, un vrai jeu d'enfant. Qu'est-ce que la conscience, sinon l'organe *et le ministre résident* de Dieu au dedans de nous ? La conscience n'est pas *nous*, elle est contre *nous*, elle est donc autre que *nous*. Si elle est autre que nous, elle ne peut être que Dieu. Si donc elle est Dieu, il faut traiter ce Dieu comme il le mérite, et ne pas respecter moins le roi que l'ambassadeur. »

Vinet reconnaît que si, dans l'état actuel de l'être humain, le sentiment de l'obligation, le sentiment du juste et de l'injuste subsiste, les applications diffèrent sensiblement.

« La conscience, en droit, est le gardien logé chez nous à nos frais pour surveiller nos actes et en rendre compte; mais nous le distrayons, nous le subornons, nous le mettons dans nos intérêts; nous le faisons asseoir avec nous à notre table, nous déridons son front sévère et lui faisons vider avec nous la coupe de l'étourdissement. Alors la morale se hérisse de questions difficiles dont la semence épineuse est dans les replis d'un cœur sans droiture. Le bon, le vrai, le juste ont perdu leur évidence; on ne voit plus, on ne connaît plus avec l'âme, tout finit par faire question, et l'homme simple ne saurait s'imaginer tout ce qui, dans un certain monde, devient entre les gens d'esprit l'objet de discussions en forme. »

Certes celui qui parle ainsi a bien discerné le mal le plus profond de notre époque; voilà la plaie de nos cœurs et de nos esprits, mais cette plaie il veut la guérir, et il ne connaît qu'un seul remède efficace, c'est celui que le Christ a apporté au monde dans des jours où l'affaissement moral était aussi grand qu'aujourd'hui. Ce remède souverain, c'est l'Évangile. Le spiritualisme philosophique ne suffit pas en face d'un mal si grave. Pour relever l'homme ainsi déchu et ma-

Digitized by Google

lade, pour satisfaire les besoins infinis qui s'agitent encore dans son cœur, pour répondre à ce qu'il a de grand et de divin et pour restaurer ce qu'il a de perverti, il faut plus qu'un système, plus qu'une parole, même tombée du ciel, il faut une œuvre immense, cette œuvre, c'est la rédemption, et l'Homme-Dieu a seul pu l'accomplir.

Nous n'entrerons pas dans le développement des pensées de Vinet sur le christianisme; nous renvoyons à ses écrits; nous nous bornerons à caractériser son point de vue dominant. Il part, comme on l'a vu, de la ferme conviction qu'il y a encore actuellement dans l'homme quelque chose de divin; la conscience est la gardienne de cet or pur, de cette perle tombée dans un milieu souvent si souillé. C'est grâce à cet élément divin persistant que l'homme peut reconnaître la plénitude de Dieu dans le christianisme, et avant tout dans la personne même du Christ. La foi chrétienne, c'est Dieu qui consent à Dieu, c'est Dieu en nous qui consent à Dieu hors de nous, c'est une libre adhésion. Le christianisme, après avoir rassuré par un pardon divin le cœur épouvanté, est la sanction auguste de la conscience, la réalisation de son idéal et l'exaucement de son vœu infini de sainteté. Ce que saint Paul appelait la folie de la croix ne paraît tel qu'à ce qu'il y a de bas et de terrestre dans l'homme; mais pour les parties supérieures de son être, c'est la sagesse même, car c'est la confirmation de ce moi meilleur qu'il porte au dedans de lui et contre lequel le moi inférieur engage cette guerre cruelle peinte en traits si pathétiques par l'apôtre de la grâce.

« Les premières données du christianisme, dit notre auteur, gisent profondément dans toute âme d'homme. Le christianisme, tout surnaturel qu'il est dans son histoire, est, sous d'autres rapports, une chose éminemment naturelle; il ne faut que l'examiner avec candeur en face de l'infini, pour être poussé, de conséquence en conséquence, vers la nécessité de la religion chrétienne. Celle-ci remplit un vide dans la nature humaine, elle en éclaire les ténèbres, elle en lie les éléments désunis, elle y crée l'unité, et quand l'âme se l'est appropriée, elle ne le distingue plus de ses croyances primitives, de cette lumière naturelle que tout homme apporte en venant au monde. Cette religion est semblable au feu dont la chaleur fait revivre sur le papier des syllabes, des mots, des lignes effacées. Vous rappelez-vous les usages de l'antique hospitalité? Avant de se séparer de l'étranger, le père de famille brisait un sceau d'argile où certains caractères étaient imprimés, lui en donnait une moitié et conservait l'autre; après des années, ces deux fragments, rapprochés et rejoints, se reconnaissaient, pour ainsi dire, opéraient la reconnaissance de ceux qui se les présentaient mutuellement, et, en attestant d'anciennes relations, ils en formaient de nouvelles. Ainsi, dans le livre

Digitized by Google

de notre âme, se rejoint à des lignes commencées leur complément divin; ainsi notre âme ne découvre pas, mais reconnaît la vérité. »

Vinet résume ces développements par cette parole hardie :

« L'Évangile est la conscience de la conscience même. Le christianisme est la conscience elle-même élevée à sa dernière puissance. »

Nous avons cité ces beaux passages pour montrer combien le grand penseur chrétien est conduit par ses croyances les plus positives au respect de la liberté. Si nous avions à signaler ses mérites comme théologien, nous montrerions à quel point il a frayé la voie de l'avenir, brisé le moule étroit des formules calvinistes, tout en conservant soigneusement la forte vie religieuse qu'elles recouvraient et avaient si longtemps protégée; comment, enfin, il a réuni dans une synthèse pleine de largeur des tendances qui paraissaient jusqu'alors irréconciliables. Le procès de la foi et des œuvres est vidé à son point de vue, car la foi devient elle-même une œuvre, ou, pour mieux dire, une activité de l'âme, qui provoque l'énergie de la volonté, sans que le mérite humain ressuscite, puisque du commencement à la fin, dans la rénovation de l'homme, éclate le puissant amour d'un Dieu. Mais il n'y a plus de solution de continuité entre le salut et la sainteté, entre la foi et la vie nouvelle; la première contient la seconde comme le gland contient le chêne. Il n'est plus possible de distinguer entre le dogme et la morale; de même que les grands fleuves qui portent avec eux la fécondité descendent des hautes et inaccessibles retraites des montagnes, la morale procède du dogme ou, pour mieux dire, des grandes et mystérieuses manifestations de l'amour divin, dont le dogme est l'expression toujours insuffisante; elle jaillit des hauteurs sévères du Calvaire, et sa source est au pied même de la croix qui, dans sa divine folie, résume et concentre tous les mystères, mais aussi tous les bienfaits de la dogmatique évangélique. Vinet, en infusant ainsi l'élément moral dans toutes les vérités du christianisme, en réalisant dans toute la série des dogmes cet accord entre la conscience et la révélation, sans lequel il ne concevait pas de croyance digne de ce nom, a été dans la théologie un réformateur bienfaisant, qui rattache le progrès à tout ce que le passé a eu de vrai, et qui, tout en conservant intact l'évangile éternel, le dégage de plus en plus des éléments hétérogènes qui s'y sont en quelque sorte superposés.

Digitized by Google

Ce n'est pas le moment d'insister sur le côté capital de l'œuvre de Vinet; nous voulons seulement ici saisir le lien qui rattache ses vues générales sur la religion à ses vues sur la liberté, car c'est là proprement le sujet de cet article. Et d'abord il est certain qu'une telle conception du christianisme est ce qu'il y a de plus opposé à l'autorité, j'entends l'autorité extérieure que l'homme veut exercer sur l'homme, celle devant laquelle on s'incline sans examen, et à laquelle on donne une sorte de blanc seing sur une page blanche qu'elle peut remplir à sa guise. Il est évident qu'on ne saurait être chrétien sans admettre une autorité divine. Lorsque, comme on l'a si bien dit[1], la conscience a été satisfaite par ce qui la dépasse, il résulte de cette satisfaction même qu'elle aura confiance dans celui qui a répondu à sa voix secrète, et l'esprit convaincu se soumettra joyeusement au Christ, même quand le sens d'un de ses enseignements lui échappera momentanément. Mais il est une autre autorité qui au lieu de nous pousser à l'examen le supprime, qui a peur du contact direct et personnel entre l'âme et la vérité et s'interpose entre nous et elle; c'est celle-là que Vinet a formellement rejetée.

« Le christianisme, a-t-il dit, est l'avénement définitif de la religion individuelle. Il a fait dans le monde cette révolution, il a donné à la vérité une dignité indépendante du temps et du nombre, il a voulu que la vérité fût crue et respectée pour elle-même, il a prétendu que chacun pût en être juge, que le plus ignorant et le plus isolé trouvât en lui-même des raisons suffisantes de croire, qu'il ne regardât point, pour s'y décider, si l'on croit autour de lui, et qu'il sût dans l'occasion être seul de son avis et protester: Le sentiment religieux est si essentiellement individuel et libre que tout ce qui est pris sur sa liberté, sur son individualité, est pris sur sa vie (I, 101). La soumission à l'autorité en matière de religion cache sous le nom d'obéissance une liberté trop réelle; c'est une liberté bien triste sans doute, la liberté de ne point voir, de ne point choisir, la liberté de rester faible et pauvre. » (I., 334).

Nous pouvons déjà prévoir les conséquences que Vinet tirera de ce principe pour le droit de la conscience dans la sphère sociale. Profondément convaincu que l'heure d'une grande crise religieuse a sonné, que le christianisme, jeune comme au premier jour, doit tomber de nouveau comme l'éclair au sein des religions des hommes,

1. Nous empruntons cette pensée à un des hommes les plus originaux et les plus distingués du protestantisme, M. Charles Sécretan, auteur de *la Philosophie de la liberté*.

Digitized by Google

qui ne sont que le moi humain transformé et déguisé, que la religion doit cesser d'être une religion bien apprise, bien répétée, qui devient trop souvent le manteau de l'ambition, de la cupidité et de la tyrannie, sous peine de voir la forme religieuse la plus grande et la plus féconde finir par la comédie après avoir commencé par la tragédie, il ne se lasse pas de dire qu'il faut à l'Église un nouvel âge héroïque.

« Jamais, dit-il, attente si universelle, si grave, si anxieuse, ne s'empara d'aucun siècle, jamais vaisseau n'entreprit sous des auspices plus redoutables une plus périlleuse navigation. Le souffle se tait dans les airs, l'âme du monde moderne semble retenir son haleine, le navire paraît appelé à labourer à force de rame une mer de plomb, les croyances ont été laissées sur le rivage, l'humanité a dit à la matière : *Fais-nous des dieux qui marchent devant nous;* et ces dieux, comme les dieux des peuples antiques, sont de bois, de métal, d'eau et de fer. Tout cela n'est point l'avenir, mais la condition de l'avenir; la matière prépare à l'esprit un nouveau monde, à la vérité un nouveau sol. » (I, 391)

Vinet marque nettement le terme de la grande rénovation religieuse qu'il espère. Par la *liberté à l'unité!* telle va être la devise du christianisme. Cette idée renferme tout un monde.

Il faudrait maintenant suivre les applications diverses de ces principes dans les diverses sphères où s'est manifestée avec puissance l'activité prodigieuse de Vinet; il faudrait le peindre comme prédicateur, comme professeur, comme philosophe chrétien tentant la réconciliation entre la pensée moderne et l'Évangile, et enfin, comme littérateur de premier ordre. Nous ne pouvons qu'effleurer ces divers sujets. Quant à moi, je n'ai jamais entendu d'orateur religieux qui me fît autant d'impression que l'auteur des *Discours* et des *Études évangéliques*. On éprouvait une sorte d'étonnement en le voyant se lever dans la chaire. Ses traits, à première vue, avaient quelque chose de heurté; la souffrance physique les avait marqués de son empreinte, et il paraissait plier d'abord sous le poids de sa responsabilité. Mais quand sa voix pleine et grave vous portait les vibrations de cette âme profonde, quand, dans une langue incroyablement riche et nuancée, souple instrument de ses pensées, il avait commencé à développer un des grands sujets qu'il affectionnait, et que la flamme intérieure avait jailli en vifs éclairs, l'influence de l'orateur était irrésistible. Jamais éloquence ne fut plus pure de rhétorique; rien n'était donné à l'effet, au théâtral religieux, le pire de tous, à cette fantasmagorie d'images qui couvre si aisément le sophisme, aux

Digitized by Google

grands airs d'une autorité factice. L'accord entre la forme et le fond était absolu; c'était un grand esprit et une grande âme entrant directement en contact avec votre esprit et vous communiquant l'étincelle sacrée. « L'éloquence, disait-il, n'est que la vérité passionnée; la vérité est le fond même et l'âme de l'éloquence. » Ce fut toute sa rhétorique. Aussi trouvait-il le secret d'émouvoir dans le cadre le plus simple. Je me rappelle la dernière prédication que j'entendis de lui : c'était dans une chambre, devant des paysans, car, sous le coup d'une persécution religieuse, il fallait se dérober au grand jour. Les voûtes de Notre-Dame, malgré l'immense auditoire qui se presse au pied de la chaire de la cathédrale, n'ont jamais retenti d'accents aussi pénétrants. Les orateurs religieux qui n'ont pas besoin de la foule et de son admiration électrique pour émouvoir fortement les âmes sont bien de l'école de celui qui a prononcé dans une chambre haute de Jérusalem les plus grandes paroles que l'humanité ait entendues. Ce que nous avons dit du prédicateur, chez Vinet, on pouvait le dire du professeur. Ceux de ses cours qui ont été publiés depuis sa mort ne donnent qu'une imparfaite idée de la fécondité d'un enseignement dans lequel le charme littéraire s'unissait toujours au sérieux. Écoutons le jugement qu'en a porté M. Sainte-Beuve; il confirme amplement tout ce que nous en disons :

« Il y a neuf ans, raconte-t-il, je revenais de Rome. J'avais vu dans une splendeur inusitée cette reine superbe. Saint-Pierre m'avait apparu avec un surcroît de baldaquins et d'or, avec de magnifiques tentures et des tableaux où figuraient les miracles d'un certain nombre de nouveaux saints qu'on venait de canoniser. J'avais admiré surtout, d'un des balcons du Vatican, les horizons lointains d'Albano, vers quatre heures du soir. En présence de l'Apollon du Belvédère, j'avais vu notre guide, l'excellent sculpteur Fokelberg, qui le visitait presque chaque jour depuis vingt ans, laisser échapper une larme, et cette larme de l'artiste m'avait paru, à moi, plus belle que l'Apollon lui-même. Un bateau à vapeur me transporta en deux jours de Civita-Vecchia à Marseille, et de là je courus à Lausanne, où j'étais six jours après avoir quitté Rome. Le lendemain de mon arrivée, au matin, j'allai à la classe de M. Vinet pour l'entendre, — une pauvre classe de collége, toute nue, ornée de simples murs blanchis et de pupitres de bois. — Il y parlait de Bourdaloue et de La Bruyère. J'entendis là une leçon pénétrante, élevée, une éloquence de réflexion et de conscience. Dans un langage fin et serré, grave à la fois et intérieurement ému, l'âme morale ouvrait ses trésors. Quelle impression profonde, intime, toute chrétienne, d'un christianisme tout réel et spirituel ! Quel contraste au sortir des pompes du Vatican, à moins de huit jours de distance ! Jamais je n'ai goûté autant la sobre et pure

jouissance de l'esprit, et je n'ai en plus vif le sentiment moral de la pensée. »

Vinet, comme on vient de le voir par cette citation, n'enseignait pas seulement la théologie, mais encore la littérature française. Il devint de suite l'un des maîtres de la critique, l'un de ceux dont les opinions étaient des arrêts par l'élévation du point de vue, la finesse de goût et la noble impartialité du jugement. Placé en dehors de toute coterie, encore plus par son caractère que par sa position, étranger à la mêlée des amours-propres, il jugeait de loin, mais surtout de haut. Il ne paraissait rien dans le journalisme littéraire qui fût supérieur à ses articles insérés dans *le Semeur* sur les productions contemporaines. Il unissait aux plus éminentes qualités de l'esprit des qualités morales non moins importantes pour bien juger, et il n'était pas d'un caractère à n'être juste que pour les morts. L'admiration pour les contemporains ne lui semblait pas, comme à tant de critiques, un tort fait à son propre mérite et presque une soustraction frauduleuse à sa gloire; aussi l'accordait-il généreusement, sans arrière-pensée, sans calcul. Ce n'était pas pour lui une monnaie commode, servant à l'échange des hommages et à la circulation des louanges réciproques; non, tout était désintéressé dans ses appréciations. Inflexible pour les principes, il était d'une indulgence pour les personnes qu'on trouverait excessive, si elle faisait jamais tort aux grandes vérités qu'il défendait. Si parfois il semblait que cette indulgence passât les bornes, on n'avait qu'à en chercher le motif; on reconnaissait bientôt qu'il s'agissait d'un homme qui avait lancé quelque trait blessant au critique, et l'on disait : C'est Vinet qui se venge!

En lisant les nombreux écrits qu'il a consacrés à la littérature, ses discours en tête de sa *Chrestomathie*, ses cours sur les auteurs du dix-huitième et du dix-neuvième siècles, sur les *Moralistes*, et ses nombreux articles sur les auteurs contemporains, on est frappé de tout ce que le critique doit chez lui au chrétien. Quelle sûreté de coup d'œil, quelle largeur d'appréciation lui donne le grand principe auquel il ramène toute idée! Sensible autant que personne à la beauté de la forme, à l'éloquence, à la poésie, c'est toujours le cœur humain qu'il étudie; il ne se lasse pas de recueillir ses aveux, d'écouter sa plainte, de sonder sa plaie, comme aussi de signaler ses égarements et les restes de sa divine noblesse. La littérature ainsi comprise devient l'apologie la plus saisissante du

christianisme, sans que la critique cesse d'être éminemment littéraire et tourne jamais à la prédication.

Tous ceux qui ont lu et qui lisent les ouvrages de Vinet appartenant à cette catégorie ne nous démentiront pas, quand nous dirons qu'il a eu des égaux dans ce domaine, mais pas de supérieur, et qu'il demeure l'un des maîtres de la critique française.

Si nous avions la prétention d'être complet dans l'énumération de ses œuvres, nous devrions mentionner avec détail les morceaux de poésie religieuse qui lui sont dus, et qui sont épars dans divers recueils ; on y retrouve tout Vinet avec sa psychologie profonde, son sérieux, son amour de la vérité et cette teinte mystique qui se répandit de plus en plus sur ses pensées.

Sa poésie n'a rien d'éclatant, de frais, de radieux ; c'est une poésie intime, nuancée à l'excès, tellement sincère, qu'elle met le cœur et la pensée à nu ; elle est encore un acte de la vie morale ; on voit bien que ce n'est pas aux jours de fête qu'il chante, mais qu'il enferme dans ses vers ses pleurs les plus secrets, tout ce que la parole précise n'exprime pas. Qu'on en juge par cette strophe écrite près du tombeau d'une fille unique enlevée à seize ans.

Mourir c'est naître,
D'un nouvel être
C'est jour à jour se revêtir.
. . . .
Il faut mourir, ô divin Roi,
Et ressortir d'une sainte agonie
Vivant et jeune par la foi !
. . . .
Que sous ta flamme
Un or sans blâme
Se démêle d'un vil amas ;
Sous ton ciseau, divin sculpteur de l'âme,
Que mon bonheur vole en éclats.

Nous avons déjà parlé de Vinet comme apologiste. A vrai dire, tout en revenait là pour lui. Le christianisme est-il vrai ou est-il faux? Aucune question ne l'emporte en sérieux sur celle-là. S'il est faux, prenons-en notre parti courageusement ; sortons des demi-négations, remontons le cours de la civilisation et rebâtissons notre édifice sur d'autres bases. S'il est vrai, efforçons-nous d'en persuader nos contemporains, car il est encore plus fâcheux de le repousser

Digitized by Google

et de le dédaigner, s'il est vrai, que de le conserver, s'il est faux. On sait quelles étaient à cet égard les convictions de Vinet. Il n'a pas cessé un jour de les répandre. « Long ou court, disait-il, direct ou détourné, tout chemin est vrai qui conduit au pied de la croix. Toute vérité mène à la vérité. »

On voit comme à ce point de vue le champ de l'apologétique s'élargit; il n'est pas étonnant que Vinet ait partout trouvé le point de départ de sa démonstration. Il l'a surtout trouvé dans le cœur des hommes sérieux, même non croyants. Comment ne pas être touché du passage suivant :

« Il est, dit-il, dans le nombre de ceux qui ne croient pas, des hommes qui gravissent vers la vérité d'un pas lent, mais persévérant, mais infatigable. Il y a déjà du christianisme dans ces âmes sérieuses et touchées qui cherchent de toute part un autre Dieu que celui que le monde leur a fait. La religion leur tend la main et les salue d'un doux nom, alors même qu'ils veulent se roidir contre elle, car elle a découvert en eux une soif de justice et de paix qu'elle seule est en état de satisfaire, et elle attend le moment heureux où, reconnaissant l'accord frappant des révélations chrétiennes avec les révélations incomplètes de la voix intérieure, ces chrétiens anticipés, ces chrétiens de désir et de besoin le deviendront aussi de fait et de profession (I, 761). »

De tels hommes ne peuvent être éloignés du christianisme que par un malentendu, et ce malentendu tient à ce que l'Évangile éternel s'est incorporé dans des formes religieuses imparfaites. Plusieurs d'entre elles l'étouffent au lieu de le conserver. Aussi Vinet en appelle-t-il de toutes ces traductions inexactes du texte primitif que l'on nomme des Églises au texte lui-même.

Il veut tout faire pour ménager une rencontre entre le Christ et l'âme humaine, sans que l'autorité ecclésiastique vienne s'interposer comme un tiers importun; toute sa confiance est dans ce contact immédiat. Convaincu qu'il y a une affinité profonde entre la conscience et l'Évangile, il veut uniquement les rapprocher, afin qu'ils s'entendent directement. S'il croit fermement que le christianisme est un miracle, il ne pense pas que ce soit par la constatation de quelques prodiges qu'il ralliera nos cœurs; nous ne viendrons à lui que par la voie royale d'une persuasion toute morale.

« La vérité chrétienne, dit-il, n'est que l'éternelle vérité morale dans sa plénitude, dans toute sa vie, et munie pour la seconde fois du sceau divin; elle s'apprend moins qu'elle ne se reconnaît. La vérité a ses preuves en elle-même, et quand nous nous munissons de preuves extérieures pour croire

Digitized by Google

cette vérité, c'est dans le fond comme si nous allumions une chandelle pour voir le soleil. Que seraient les luttes de la vérité, et qu'est-ce qu'auraient de sublime ses saintes agonies, si elle n'avait à combattre que l'erreur et à conquérir que l'intelligence? La vérité est une transformation de l'être qui la reçoit. C'est Dieu dans l'homme. » (I, 338-344)

Si l'on veut connaître toutes les ressources de ce point de vue apologétique qui, dans la fixation de la conviction religieuse, convoque à la délibération non plus seulement l'intelligence, comme on l'a fait trop souvent, mais toutes nos facultés, et avant tout les facultés morales, les plus compétentes pour saisir cet ordre de vérités, qu'on lise l'écrit de Vinet sur Pascal. On se souvient de la polémique soulevée par la nouvelle édition des *Pensées* due à l'initiative éloquente de M. Cousin et aux patients efforts de M. Faugère. Parce qu'on avait retrouvé dans sa vivacité première le jet d'une pensée ardente arrêtée en pleine élaboration par la mort, on concluait au scepticisme absolu de Pascal. Vinet a montré que ce scepticisme était de la largeur, que ce dont Pascal avait douté, c'était la compétence exclusive des facultés intellectuelles dans la formation de la croyance religieuse, qu'il avait le premier dans son Église réclamé le concours des facultés morales, de la volonté qui est « source de créance » et du cœur qui nous rend Dieu sensible, et qu'en définitive il n'avait point dérogé à la loi de la certitude; car la certitude, en religion comme partout, devait résulter selon lui d'un rapport entre l'homme et la vérité, c'est-à-dire d'une expérimentation personnelle. Croire sur des preuves meilleures n'est pas croire sans preuves.

« Pascal, dit Vinet, a fait revenir à l'homme tout entier le jugement de cette grande question; il a du fond de notre nature évoqué de nouveaux témoins qu'on ne faisait pas comparaître : le cœur, l'intuition, la conscience intime de la vérité religieuse, immédiatement saisie comme le sont les premiers principes! Thèse hardie et sublime qu'un bien plus grand que Pascal avait proposée avant lui dans cette mémorable injonction : Croyez à ma parole, sinon croyez aux œuvres que je fais. La vérité a ses preuves en elle-même; elle est sa preuve à elle-même, elle se démontre en se montrant. Quiconque ne prêche pas, sous le nom de foi, un avilissement volontaire ou un suicide de l'esprit et du cœur, quiconque veut y retrouver ce consentement de soi-même à soi-même dont Pascal a fait un des caractères de la foi, sera d'accord avec lui sur la nécessité d'une rencontre entre la vérité et le cœur de l'homme. Au jugement de quelques personnes, tout ceci est du rationalisme; pour d'autres, c'est du mysticisme pur; à nos yeux, c'est tout simplement l'Évangile, ou, si l'on veut, du spiritualisme. L'Évangile ne peut être que spiritualiste, et il ne l'est qu'à cette condition; toute

Digitized by Google

autre le dépouille de ce caractère, car toute autre nie en principe ce que Jésus-Christ a constitué à si grands frais, les rapports immédiats de l'homme avec Dieu, la liberté glorieuse des enfants de Dieu, ou, pour parler un langage moins élevé, l'individualité religieuse. »

Tel est le dernier mot de Vinet comme théologien, et c'est aussi son premier mot comme publiciste; nous verrons sortir de ces grands principes le libéralisme le plus élevé et l'individualisme politique et social le mieux fondé.

II

Il est évident que celui qui comprend comme Vinet les rapports de Dieu et de l'homme sera logiquement conduit au libéralisme le plus ferme et le plus conséquent. La liberté sera à ses yeux la condition nécessaire du développement moral de l'humanité, et il la défendra non-seulement comme un droit, mais comme la garantie des devoirs les plus importants. Vinet n'a pas cessé un jour de défendre cette grande cause qui était pour lui une cause sainte, et l'on peut dire que le vrai libéralisme découle à pleins bords de ses écrits.

« L'amour de la liberté, disait-il, est le besoin des esprits éminents. Quand tous les périls seraient dans la liberté, toute la tranquillité dans la servitude, je préférerais encore la liberté, car la liberté c'est la vie, et la servitude c'est la mort. Nous savons, comme d'autres, tout ce que ce mot de liberté réveille d'idées funestes, nous savons qu'à bien des oreilles il résonne comme le signal des discordes civiles. Mais cette crainte n'est-elle pas une faiblesse? Quel mot n'a pas été déshonoré? Quel mot tombé du ciel ne rappelle le souvenir des crimes de la terre? Et de quoi donc abuserait-on, sinon des choses saintes et sublimes, la religion, la philosophie et la liberté? C'est parce qu'elles sont grandes, qu'elles peuvent devenir le prétexte de grands maux. Eh quoi! parce que le nom de liberté fut inscrit par des mains profanes sur l'étendard de la rébellion, désormais le despotisme serait seul de droit divin? (I, 183-85.) La tyrannie est le souverain désordre. »

Nous savons d'avance que sous le nom de liberté Vinet comprend le respect de l'individualité et de ses droits. Il distingue nettement entre un libéralisme vulgaire qui ne cherche qu'à briser quelques entraves sociales en poursuivant au fond l'indépendance absolue de la volonté individuelle et le libéralisme élevé, fondé sur des principes, « qui veut la liberté dans l'intérêt de la société, repousse toutes les contraintes inutiles, vexatoires ou sacriléges, parce qu'elles

corrompraient l'association, et fait une part aussi large que possible à l'individualité pour ennoblir la société. » Vinet n'a jamais sacrifié l'amour de la liberté à cette passion de l'égalité, qui est un des grands entraînements de la France révolutionnaire.

« A considérer dans l'histoire, dit-il, ces deux poursuites, ces deux amours, l'un apparaît plus noble que l'autre, et leur solidarité n'est pas réciproque. La recherche de la liberté entraîne à celle de l'égalité, l'amour de l'égalité peut s'allier à la haine de la liberté. L'égalité, possible sous le despotisme, est, dans un tel régime, une des consolations, dirai-je, un des charmes de la servitude. »

Si nous nous rappelons que Vinet est mort en 1847, avant d'avoir reçu l'illumination des événements dont nous avons été témoins, nous admirerons sa perspicacité.

En 1846 il a publié une brochure peu remarquée alors, intitulée : *le Socialisme considéré dans son principe;* il y démontrait avec la plus puissante logique que nos idées conciliatrices en politique et en religion nous ramenaient tout droit à la notion antique de l'État pour lequel l'individu n'est rien; il annonçait que ce courant funeste emporterait la liberté. De toutes les tyrannies, la pire, selon lui, est celle d'une démocratie sans frein, disant hautement : *Ce que le peuple veut, Dieu le veut*, c'est-à-dire prétendant dominer absolument les consciences et les volontés.

Après avoir peint l'affreuse décadence du monde païen s'affaissant sur lui-même parce qu'en sacrifiant l'individualité il a sacrifié la force morale qui fait vivre une société, Vinet demandait quel astre nouveau pouvait

Des mondes épuisés ranimer la vieillesse.

« Un astre allumé au sein de Dieu même, dès avant les siècles, réservait ses rayons pour le minuit de l'humanité. Dans l'une des tribus d'un peuple odieux à tous les peuples et le seul qui n'eût pas abjuré sa nationalité, un descendant des rois et tout ensemble un homme du peuple élève sa voix pure, parle d'autorité, et d'un même temps ouvre à l'âme humaine un avenir dans le ciel, à l'humanité un avenir sur la terre. Ce terrestre avenir, le seul qui nous occupe en ce moment, est le développement d'un nouveau principe, avec l'appui duquel l'humanité a pu se remettre en route. C'est e principe de l'individualité. Jésus-Christ l'a mis dans le monde en le mettant dans sa religion, d'où il a passé dans toutes les sphères de la vie. » (*Le Socialisme*, p. 30.)

Digitized by Google

C'est ce qui fait que le christianisme, selon la belle expression de l'auteur, est dans ce monde l'immortelle semence de la liberté. « La victoire est assurée à la liberté depuis que le grand chef de l'humanité s'est placé à la tête du bataillon sacré qui combat le parti de la servitude, *fort des coups qu'il reçoit bien plus que de ceux qu'il donne.* » Malheureusement, par la faute de prétendus représentants du christianisme, les faits ont constitué en inimitié la religion et la liberté. « L'alliance apparente de la première avec le despotisme a fondé dans les esprits la plus déplorable des préventions, et le passé a, sous ce rapport, travaillé sans relâche à dépouiller l'avenir. Mais, s'écrie Vinet, avec une ferme conviction, les deux parties de la vérité humaine tendent à se rejoindre, elles se rejoindront. Au point de vue temporel, les libertés sont la dot que la religion du Christ a apportée aux États, dot payable en plusieurs termes, et point entièrement payée, mais dont, le jour même des noces, l'humanité a touché un à-compte. »

Malheureusement il y a tendance au divorce entre l'humanité moderne et le christianisme; le monde saura ce que cette séparation odieusement ingrate lui coûtera au point de vue de la liberté. Vinet est surtout préoccupé des conséquences de ce divorce pour la France, la patrie de sa pensée.

« Pensez-y bien, dit-il, tant de liberté, et point de croyance! Quelles combinaisons! Quelle chance! Quel avenir! Tout nous persuade que la liberté française est précaire, qu'elle est menacée par elle-même, qu'elle ne saurait se consolider ni se régler, tant qu'elle ne pourra pas opposer aux tentatives des ambitieux de toute espèce, à qui la carrière est si largement ouverte par l'état des choses et des esprits, la cohésion d'un peuple éclairé, vraiment civilisé, uni dans une communauté de convictions morales (I, 190). Les augures sont funestes, disait-il dans son écrit sur le socialisme, publié en 1846, le ciel est noir, que deviendrons-nous, que deviendra le monde si l'opinion vient à s'accréditer que ce qu'on appelle hypocritement la conscience générale, c'est-à-dire la prévention de la masse, est tout, absolument tout? Verrons-nous périr les nobles conquêtes que nous avons faites, si lentement et si laborieusement, sous les auspices et l'inspiration du christianisme? Tant de travaux et tant de pleurs seraient-ils donc perdus? Ils le seraient si les droits et la dignité reconnus à l'homme individuel par les lois des États modernes pouvaient lui être niés ou, ce qui est pis encore, si, les abandonnant, il se désertait lui-même. »

C'est ainsi que la puissance de déduction chez un esprit supérieur devient une clairvoyance presque prophétique. Comme il a bien

Digitized by Google

pressenti toutes les cruelles épreuves que la liberté allait subir! Il mérite donc d'être écouté quand il nous indique le remède à tous ces maux et le secret du relèvement de toutes ces décadences de notre société moderne.

« Dieu, dit-il, qui par la dispensation évangélique a donné à la conscience une vie toute nouvelle, et a rendu du même coup l'individualité sacrée, protégera sans doute le principe qu'il a lui-même accrédité dans le monde. On a vu mille fois, grâce à lui, ce que vaut, ce que peut, armé de sa pensée et de sa foi, un seul homme contre tous; on l'a vu et on n'a pu le voir impunément. Avec la vérité, la liberté a reparu sur la terre; elle a été vue, c'est assez. Oui, c'est assez, si les représentants naturels de l'individualité morale, si les chrétiens la représentent en effet et si, de toutes les manières, ils en rafraîchissent l'image. C'est leur mission : y manqueront-ils? » (*Le Socialisme*, p. 58.)

Toute la question est là pour Vinet; s'il s'emploie activement à gagner les libéraux au christianisme, il ne s'emploie pas avec moins de zèle à convertir les chrétiens au libéralisme, afin qu'il soit bien entendu que l'Évangile, qui est la religion de l'obéissance, est en même temps la religion de la liberté et de l'individualité. Tout d'abord Vinet s'efforce d'établir que le christianisme veut la liberté de conscience et de religion avec toutes ses conséquences. La liberté religieuse, qui a eu de nos jours tant de défenseurs éloquents, n'en a pas eu de plus puissant que Vinet. Son Mémoire sur la liberté des cultes, couronné à Paris en 1826 par la Société de la morale chrétienne, comme les brochures et les articles qu'il a consacrés au même sujet, le placent au premier rang dans cette noble milice. Il n'a pas eu à traiter ce grand sujet seulement à un point de vue théorique; il a été mêlé à d'ardentes discussions soulevées dans son pays, qui posaient la question de la liberté religieuse dans toute son ampleur. Vinet a rencontré et balayé au souffle de sa généreuse éloquence tous les sophismes que nous avons vus se produire sur un plus grand théâtre et qui sont encore en crédit dans cette patrie des lumières qui s'appelle la France, où le préjugé a la vie si dure.

Dans ces débats, qui furent des procès devant la justice de son pays, Vinet a donné un tour singulièrement incisif et passionné à son langage, débarrassé cette fois de tous les incidents philosophiques dont son esprit accablé d'idées et sa conscience délicate d'écrivain le surchargent parfois. Quelques-uns de ses compatriotes, animés d'un zèle ardent, avaient entrepris de répandre autour d'eux des

Digitized by Google

idées religieuses différentes sur quelques points de celles qui avaient cours dans l'Église salariée du pays ; c'était un grand scandale aux yeux de ces sages et de ces prudents qui, dans toute communion, ne voient l'ordre que dans le sommeil, et la paix que dans une unité morte. Ces conservateurs jaloux du culte national avaient demandé la répression de ce prosélytisme incommode en s'appuyant sur ce que la société *doit veiller à l'unité du culte*.

« Quoi ! réplique Vinet, toutes ces imaginations, toutes ces âmes, tous ces êtres moraux et volontaires, vous voulez que la société les amène à la même religion, vous voulez qu'à moins d'adopter votre culte, ils restent sans culte ! Vous qui reprochez à quelques zélateurs d'*attirer les discordes* et de *préparer* les révolutions, mesurez, si vous le pouvez, les maux qu'a versés sur le monde ce système fatal d'unité que vous venez de défendre ; et après cela, vous voulez encore cette unité impie. *Impie* est le mot ; car si c'est une impiété de nier Dieu, n'en est-ce pas une aussi grande de nier la conscience, qui est sa voix, son organe, son représentant dans nos âmes ? Nier la conscience, n'est-ce pas le nier lui-même ? »

A ceux qui demandaient ironiquement comment il faut appeler le citoyen qui brave la loi pour pratiquer et répandre sa croyance, Vinet répond :

« Eh ! il n'y a pas tant à chercher, c'est séditieux, factieux, rebelle. Oui, rebelle pour celui qui a fait la loi, rebelle aux yeux de la loi. Mais prenez garde, les lois elles-mêmes sont quelquefois *rebelles*, rebelles à la loi éternelle du juste, à la loi suprême de Dieu. Une loi immorale, une loi irréligieuse, une loi qui m'oblige de faire ce que ma conscience et la loi de Dieu condamnent, si l'on ne peut la faire révoquer, il faut la braver. Ce principe, loin d'être subversif, est le principe de la vie des sociétés. C'est la lutte du bien contre le mal. Supprimez cette lutte ; qu'est-ce qui retiendra l'humanité sur cette pente du vice et de la misère où tant de causes réunies la poussent à l'envi ? C'est de révolte en révolte (si l'on veut employer ce mot) que les sociétés se perfectionnent, que la civilisation s'établit, que la justice règne, que la vérité fleurit. »

La généreuse imprudence de cette parole fut amèrement reprochée à Vinet, et pourtant elle ne fait qu'affirmer énergiquement ce que le droit de la conscience individuelle a d'inaliénable et d'absolu dans les questions de morale et de religion.

Vinet n'est pas moins éloquent pour repousser l'argumentation de ces esprits timides qui proscrivent la liberté religieuse parce qu'elle amène une certaine agitation comme toutes les libertés. Il répond que

Digitized by Google

tout mouvement intellectuel et moral produit plus ou moins d'agitation.

« Liberté de la presse, liberté de l'industrie, liberté du commerce, liberté de l'enseignement, toutes ces libertés, comme les pluies fécondes de l'été, arrivent sur les ailes de la tempête. Ce qu'un gouvernement libéral doit empêcher, et il le peut, c'est qu'aucun droit ne soit compromis; mais vouloir empêcher qu'une idée n'arrive chez un peuple et n'y agite les esprits est aussi insensé que de vouloir retenir les vents à la frontière, ou soumettre les oiseaux de l'air aux péages des douanes. N'appelez pas, dit-il ironiquement aux ennemis des idées nouvelles, n'appelez pas le gouvernement au service de votre éloquence, car ce serait le déshonorer. »

Les champions de l'unité religieuse à tout prix traitaient avec un insolent mépris ceux qui essayaient de la rompre. Voyez, disaient-ils, ces quatre ou cinq individus qui, sans titre légitime, se constituent un pouvoir ecclésiastique, érigent un sacerdoce et créent des Églises nouvelles.

« Voyez, répond Vinet, ces douze pêcheurs, qui, sans vocation humaine, sans titre légitime, se constituent un pouvoir ecclésiastique, érigent un sacerdoce. Ces douze pêcheurs étaient les apôtres. Voyez dans tous les temps ces illustres champions de la lumière, qui, envoyés par eux-mêmes, sans aucun titre que celui qu'ils s'attribuent, sont venus ériger parmi les hommes le sacerdoce de la vérité. En tout temps, aussi, sous ce même titre de champions de la vérité, des insensés ou des imposteurs se sont élevés. Même sort les a confondus pour quelques jours avec ces nobles témoins de la lumière. Mais enfin le temps a prononcé. Laissez prononcer le temps. »

Vinet résumait sa pensée dans les paroles suivantes, adressées à son pays en 1831, au moment où une nouvelle constitution s'élaborait dans ses assemblées délibérantes.

« Vous direz, disait-il aux ennemis de la liberté religieuse, que c'est pour votre religion que vous combattez; mais combattez d'abord pour la religion, c'est-à-dire pour tout ce qui est essentiel à l'idée de religion; la foi, c'est-à-dire la liberté; l'espérance, c'est-à-dire la liberté; l'amour, c'est-à-dire la liberté. Proclamez le principe de la liberté pour vous, contre vous, et vous aurez rendu le plus digne hommage et le plus grand service à votre religion. On ne doit venir à votre religion que par le chemin de la liberté, et la liberté n'existe pas là où le choix est restreint ou impossible. »

Ainsi se trouvent légitimement assimilées la liberté de conscience et la liberté des cultes. Vinet va plus loin et déclare que la liberté de conscience n'est pas seulement la faculté de se décider entre une religion et une autre, c'est aussi le droit de n'en adopter aucune et de

Digitized by Google

rester étranger à toutes les formes et à tous les établissements que le sentiment religieux a pu créer dans la société. « Ainsi comprise, la liberté religieuse est dans toutes les constitutions le sceau, la marque du vrai libéralisme. Partout où elle manque, on doit douter que la liberté soit comprise et aimée. » Vinet, nous l'avons dit, a réuni dans un vaste plaidoyer, présenté à son siècle, ces pensées éparses dans ses premiers écrits; mais c'est sous leur forme première, avec leur jet abondant et leur expression passionnée que nous aimons à les chercher. On le retrouve tout entier dans ces opuscules d'occasion; ils suffisent déjà à nous montrer que le respect de la conscience, ou plutôt le respect de Dieu dans la conscience, donne à la liberté religieuse une base bien autrement solide que l'inévidence des religions positives.

Dès les premières luttes qu'il soutint en faveur de ce premier des droits, Vinet acquit la conviction qu'il ne serait définitivement consacré que quand le lien qui unit le spirituel au temporel dans notre société moderne serait tranché, parce que ce lien est infailliblement une chaîne pour l'âme ou la pensée. « Dans quelque hypothèse que ce soit, disait-il, il est impossible de concevoir le moindre rapport entre la science politique et celle de l'infini, entre la politique et la foi du cœur, entre la police et la conscience. » (I, 194) Vinet n'était pas homme à laisser une grande vérité à mi-chemin; il allait franchement jusqu'au bout de sa pensée; ses notions sur les rapports de l'individu et de la société devaient l'amener de bonne heure à condamner tout ce qui, de près ou de loin, ressemble aux religions d'État.

En effet, reconnaître que l'État peut avoir une religion en tant qu'État, c'est reconnaître qu'il y a une conscience collective, une conscience de tout le monde; c'est admettre que dans la sphère morale et religieuse la conscience individuelle doit fléchir devant elle, c'est anéantir celle-ci, c'est écraser l'individualité à sa racine même, c'est donc renverser la condition de la religion en général, c'est revenir à ces religions de l'antiquité brillantes et frivoles, semblables dans leur gracieux et stérile épanouissement à ces fleurs doubles qui ne portent point de fruit.

« L'État antique avait pourvu à la défense de tous contre chacun; il était réservé à l'État moderne de maintenir le droit non-seulement de chacun contre chacun, mais de chacun contre tous. Voilà ce qui est distinctement

Digitized by Google

moderne dans notre politique. Voilà le butin, hélas ! le butin sanglant de tant de siècles de douleurs. »

Si nous considérons non plus la religion en général, mais le christianisme en particulier, sa nature, sa mission, si nous nous rappelons qu'il a voulu fonder une société toute des âmes, dans laquelle on entre non par la naissance, mais par l'assentiment moral, par un acte personnel d'adhésion, si nous souscrivons enfin à cette belle parole de Tertullien : *que l'on naît citoyen, mais que l'on devient chrétien*, nous reconnaîtrons que l'Église ne saurait être confondue avec la société temporelle et se recruter comme elle, sans perdre son caractère distinctif et le sceau de sa dignité morale, et nous conclurons à la séparation des deux pouvoirs; cette séparation n'entraîne point l'hostilité après elle, au contraire elle accroîtra singulièrement le pouvoir de la société spirituelle en substituant l'influence à l'autorité, c'est-à-dire l'autorité morale à l'autorité matérielle.

« Lorsque l'Église, comme si elle était veuve de son invisible époux, laisse mettre à son doigt l'anneau de l'empire, il semble que, puissante extérieurement, forte de l'étendue de ses conquêtes et du silence morne du paganisme, son vieil ennemi, elle se sente intérieurement défaillir, et cherche, à défaut de sa force intérieure qui s'éteint, une force étrangère. En acceptant le sauf-conduit du pouvoir, la religion déchire ses lettres de créance. »

Il y a plus : jamais l'État ne gardera la juste mesure dans sa protection; il la rendra bientôt insolente, oppressive; pour la forme religieuse qu'il aura acceptée, il se fera théologien. « Or, rien de pire qu'un théologien tout-puissant. » Toute protection du pouvoir civil a pour contre-partie la persécution ou, du moins, une certaine répression pour les minorités religieuses qui demeurent hors des cadres. L'État veut la tranquillité, l'uniformité dans toutes les sphères où il domine, et partout où il professe un culte, l'apôtre d'un autre culte est à ses yeux un tribun ou un factieux; il ne sait pas résister aux tentations de la force. Il conduit l'Église ou les Églises qu'il adopte comme une administration, et il surveille ou poursuit les formes religieuses qui repoussent son patronage comme une insurrection ou un désordre. On ne sait où il peut s'arrêter dans cette voie, ou plutôt le passé nous apprend qu'il ne s'y arrêtera pas; les hauts faits des religions d'État sont connus. Du jour où la vérité religieuse échange sa glorieuse faiblesse contre la force matérielle, où elle cesse d'être une suppliante frappant à la porte de nos cœurs, où elle s'arme du

Digitized by Google

glaive, elle abdique sa royauté, cette royauté du Christ couronné d'épines disant au proconsul : *Je suis roi, car je rends témoignage à la vérité.* Elle perd tout ce qu'elle croit gagner, et pour avoir voulu régner en bas, elle abdique dans les hautes régions de l'âme et de la pensée qui sont son domaine légitime. « Quand la religion est puissante, c'est la puissance qui est la religion. » Nous nous bornons à indiquer ces grandes idées dont Vinet a été l'ardent apôtre, qu'il a semées dans tous ses ouvrages et qu'il a réunies en corps dans son *Essai sur les manifestations des convictions religieuses.* Dans ce livre, couronné par la Société de la morale chrétienne, l'auteur, après avoir établi que la sincérité absolue est notre premier devoir envers la société, et que nous n'avons pas le droit de garder pour nous notre croyance, quelle qu'elle soit, montre que les religions d'État ont été inventées et organisées pour affaiblir et endormir cette sincérité gênante, pour passer le niveau sur nos dissentiments et nous amener à une fausse et oppressive unité. C'est dans ces pages qu'on trouvera la plus intime pensée de Vinet. Il la résumait ainsi :

« Aucune religion n'est digne du nom de religion si elle ne dit : Mon règne n'est pas de ce monde ; aucune religion n'est une religion si elle se propose l'alliance du pouvoir civil comme moyen et comme but ; car, après cela, de quel droit pourrait-elle dire encore : Je représente sur la terre l'idée de l'indépendance et de la souveraineté de l'esprit ? Il est permis à chacun de ne voir que de la politique dans toute religion qui s'appuie sur le pouvoir politique, et certes on n'y manquera pas. » (II, p. 257.)

Il y a quelques années, lorsque cette thèse hardie était soutenue, elle faisait sourire de pitié non-seulement les partisans de l'État chrétien, mais encore les esprits positifs, pour lesquels le concordat et les lois de germinal sont l'idéal des rapports du spirituel et du temporel. Certes, personne aujourd'hui n'est plus tenté de sourire. S'il est une question que l'on ne puisse plus écarter, c'est bien celle de la séparation de l'Église et de l'État. Cette cause fait des progrès immenses depuis quelques années. On comprend de plus en plus que si l'on veut assurer la liberté légitime de l'individu vis-à-vis de l'État, on doit tout d'abord soustraire à la centralisation administrative ce qu'il y a de plus élevé en lui, et qu'il n'y a rien à espérer pour le développement de cette initiative féconde qui en fait un vrai citoyen aussi longtemps que le nerf caché de la morale, je veux dire la conscience religieuse, sera mise en régie et aura son chapitre au budget

Digitized by Google

avec l'accompagnement des circulaires ministérielles et des arrêts préfectoraux pour régler et diriger ses manifestations. Ceux qui se préoccupent surtout des intérêts de la religion arrivent aux mêmes conclusions; ils la voient amoindrie par une funeste alliance, peut-être plus abaissée quand elle commande que quand elle est asservie, mais toujours en dehors de sa condition normale, immobilisée et endormie dans les cadres d'une administration qui se prête difficilement aux grands élans et à la spontanéité hardie aussi nécessaire pour conserver le monde au christianisme qu'elle le fut pour le conquérir. Ils voient tout mouvement de réforme entravé par cette immobilisation forcée, l'agitation politique remplaçant fréquemment l'agitation féconde des consciences, et la liberté religieuse d'abord refusée aux minorités, bientôt suspendue pour les majorités qui ont oublié que, en poussant à la répression d'un prosélytisme qui les inquiétait, elles forgeaient les fers qui pèseraient un jour sur elle. Toutes ces considérations acquièrent une importance nouvelle dans les circonstances présentes. Plus l'État est démocratique à sa base, plus il fait sortir la loi directement du suffrage de tous, plus il est indispensable de sauvegarder les droits de la conscience individuelle, plus il importe de dire au flot des multitudes : *Tu iras jusqu'ici et pas plus loin*, de montrer au peuple que s'il est souverain il n'est pas Dieu, et que le suffrage universel n'a rien à voir dans les choses de l'âme, parce qu'ici une seule conscience vaut une nation. On sent aussi que dans la crise romaine ce n'est pas seulement le pouvoir temporel de la papauté qui est en question, mais encore l'union même du temporel et du spirituel dans la société moderne. Dès l'instant où certaines éventualités que tout le monde pressent et sur lesquelles nous n'avons pas à nous prononcer se seraient réalisées, la séparation de l'Église et de l'État serait la seule garantie possible de l'indépendance des âmes, et tous les hommes de cœur auxquels une religion nationale fait horreur comme le comble de l'abjection se rallieraient à cette grande cause. Quel que soit leur point de départ et leurs préventions premières, ils reconnaîtront qu'ils ont gagné tout ce qu'ils croiront avoir perdu, que c'est du jour où ils seront faibles qu'ils seront forts, et que de ce jour aussi l'alliance si désirée entre la religion et la liberté sera réalisée. Nous ne verrons peut-être pas se lever ce jour glorieux qui sera celui de la plus grande émancipation; mais soyons-en sûrs, malgré toutes les difficultés, malgré toutes les oppositions, il se lèvera. Heureux ceux qui le salueront! Ne nous plaignons pas, c'est déjà un assez

Digitized by Google

grand honneur d'avoir préparé le triomphe de tels principes et le triomphe de la vraie liberté. Personne n'y aura plus contribué que l'homme éminent dont nous avons essayé de caractériser la belle carrière. Cette carrière fut brusquement arrêtée. Mort à quarante-neuf ans, dans le plus riche développement de ses facultés, avec la sérénité d'un chrétien qui a dès longtemps habité par le cœur l'invisible patrie, Vinet a disparu au moment où il nous semblait le plus nécessaire. Mais par ses écrits il vit au milieu de nous, et il suffit de lire l'une des pages du recueil si habilement formé par M. Astié pour retrouver sa grande âme et son grand esprit. Ses principes se répandront de plus en plus; son influence et son autorité grandiront d'année en année, et nous croyons pouvoir dire avec certitude, en finissant, que si la liberté et la vérité ont un avenir au milieu de nous, le monde moderne qu'il a dominé de si haut appartient en définitive à cette tendance, car la crise obscure que nous traversons n'a pas d'autre solution que l'alliance sérieuse entre la religion et la liberté, telle que l'ont comprise Tocqueville et Vinet.

Edmond de Pressensé.

Digitized by Google

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE EN RUSSIE.

ROUDINE[1]

DEUXIÈME PARTIE.

VII

Plus de deux mois s'étaient écoulés, pendant lesquels Roudine n'avait presque pas quitté Daria Michaëlowna. Elle ne pouvait plus se passer de lui. Elle éprouvait le besoin de lui parler d'elle-même et d'écouter ses discours. Il avait voulu partir un jour sous prétexte que ses ressources pécuniaires étaient épuisées, mais Daria s'était empressée de lui donner 500 roubles, ce qui n'avait pas empêché Roudine d'en emprunter encore 200 à Volinzoff. Les visites de Pigassoff étaient devenues plus rares qu'auparavant. La présence de Roudine dans cette maison l'affectait, et il n'était pas le seul à ressentir cette impression pénible.

« Je n'aime pas, disait-il, ce personnage suffisant ; il parle d'une manière affectée; c'est tout juste la personnification du héros d'un de nos romans russes; il dit « Moi » et s'arrête avec admiration. Il emploie des mots sentencieux, et ses phrases n'en finissent pas. Si j'éternue, il se mettra aussitôt à m'expliquer pourquoi j'éternue au lieu de tousser. S'il adresse des louanges à quelqu'un, c'est comme s'il le faisait monter d'un rang dans l'échelle sociale. Si, au contraire, il se retourne contre lui-même et commence à s'injurier, il finit pas se traîner dans la boue. Allons, se dit-on, voilà qu'il ne va plus oser se montrer au grand jour. Eh bien, non! il n'en devient que plus gai, comme s'il avait pris un verre de champagne.

Quant à Pandalewski, il avait assez peur de Roudine et ne lui faisait sa cour qu'avec mille précautions.

1. Voyez la Livraison précédente.

Digitized by Google

Volinzoff se trouvait dans une singulière position vis-à-vis du nouveau venu. Roudine le comparait à un chevalier, et le portait aux nues qu'il fût présent ou non, mais ses compliments les plus flatteurs n'inspiraient à Volinzoff que de l'impatience et du dépit. « Il se moque à coup sûr de moi? » se disait-il, et à cette pensée il sentait dans son cœur un mouvement de haine. Volinzoff avait beau essayer de se vaincre, il était jaloux de Roudine. Celui-ci, tout en le louant hautement, tout en l'appelant chevalier et en lui empruntant son argent, n'était guère mieux disposé pour lui. Il eût été difficile de déterminer exactement ce que ressentaient ces deux hommes lorsqu'ils se serraient amicalement la main et que leurs regards se croisaient.

Bassistoff continuait de révérer Roudine et de saisir au vol chacune de ses paroles. Roudine lui accordait d'ailleurs assez peu d'attention. Une fois pourtant il avait passé toute une matinée à discuter avec Bassistoff sur les questions les plus graves et les publications les plus sérieuses; mais dès qu'il avait vu son interlocuteur plongé dans un naïf enthousiasme, il l'avait laissé de côté.

Ce n'était évidemment qu'en paroles qu'il recherchait les âmes jeunes et dévouées. Lejnieff avait commencé à fréquenter le salon de Daria, mais Roudine n'entrait même pas en discussion avec lui, et semblait l'éviter. Lejnieff, de son côté, gardait une extrême réserve avec son ancien ami et n'exprimait pas encore d'opinion définitive sur son compte, ce qui troublait beaucoup Alexandra Pawlowna. Elle s'humiliait devant Roudine, mais elle avait foi en Lejnieff. Chacun, chez Daria Michaëlowna, cédait aux caprices de Roudine, ses moindres désirs s'accomplissaient, et lui seul décidait de l'emploi de la journée. On n'organisait pas une partie de plaisir sans son assentiment. Il n'était pas, du reste, grand amateur des excursions et des projets improvisés; il n'y prenait part qu'avec cette bienveillance de bon goût et légèrement ennuyée qu'une personne raisonnable apporte aux jeux des enfants. En revanche il se mêlait de tout, discutait avec Daria sur l'administration des terres, sur l'éducation des enfants, sur le ménage, sur toutes les affaires en général. Il écoutait les plans d'avenir, ne se fatiguait même pas des minuties, et proposait des changements et des innovations.

Daria s'extasiait, à la vérité en paroles, mais c'était là tout. Pour ce qui regardait la maison elle s'en tenait aux conseils de son intendant, petit vieillard borgne et sans scrupule, aussi adroit que dou-

Digitized by Google

cereux. « Ce qui est vieux est gras, et ce qui est neuf est maigre, » disait-il en souriant d'un air calme et en clignant de l'œil.

Daria exceptée, c'était avec Natalie que Roudine causait le plus souvent et le plus longuement. Il lui donnait des livres en secret, lui confiait ses plans, lui lisait les premières pages des articles ou des compositions qu'il projetait. Elle n'en saisissait pas toujours le sens, mais Roudine paraissait se soucier assez peu d'être compris, pourvu qu'on l'écoutât. Son intimité avec Natalie n'était pas tout à fait du goût de Daria, mais elle se disait : « Laissons-les causer ensemble à la campagne; comme jeune fille elle l'amuse, le mal n'est pas grand, et son esprit y gagnera... J'y mettrai ordre lorsque nous retournerons à Pétersbourg. » Daria se trompait. Roudine ne causait pas avec Natalie comme on cause ordinairement avec une jeune fille. Elle, de son côté, écoutait avidement ses discours, essayait d'en pénétrer le sens, l'interrogeait sur ses propres idées, et lui soumettait ses doutes. Il était son initiateur, son guide. Pour le moment c'était sa tête seule qui bouillonnait; mais une jeune tête ne bouillonne pas longtemps sans que le cœur s'en mêle. Qu'ils étaient doux à la tendre Natalie les instants écoulés sur le banc du jardin, à l'ombre légère et transparente des frênes, lorsque Roudine commençait à lui lire le *Faust* de Gœthe, les Lettres de Bettina ou de Novalis, et qu'il s'arrêtait complaisamment pour lui expliquer ce qu'elle trouvait obscur! Comme la plupart de nos jeunes personnes russes, Natalie parlait assez mal l'allemand, mais elle le comprenait fort bien. Quant à Roudine il se plongeait dans le monde romantique et philosophique de l'Allemagne, et entraînait Natalie avec lui dans des régions idéales. C'était un monde inconnu et sublime qui s'ouvrait aux regards attentifs de la jeune fille. Des pages que lisait Roudine s'échappaient de merveilleuses images, des pensées neuves et lumineuses qui pénétraient l'âme de Natalie d'une musique harmonieuse, tandis que la sainte étincelle de l'enthousiasme brûlait son cœur ému.

— Dites-moi donc, Dimitri Nicolaïtch, lui demanda-t-elle un jour qu'elle était assise à la fenêtre devant son métier à broder, si vous comptez aller cet hiver à Pétersbourg?

— Je n'en sais rien, répondit Roudine, en laissant retomber sur ses genoux le livre qu'il avait à la main; j'irai si j'en trouve les moyens.

Il parlait avec nonchalance; toute la matinée il avait paru fatigué et mélancolique.

— Il me semble que vous en trouverez les moyens.

Roudine hocha la tête.

— Le croyez-vous? — Et il jeta de côté un regard significatif.

Natalie n'osa pas achever la pensée qui lui était venue.

— Regardez, reprit Roudine en étendant la main vers la fenêtre, voyez-vous ce pommier? il s'est brisé sous le poids et la quantité de ses fruits. Véritable emblème du génie!

— Il s'est brisé parce qu'il n'a pas de soutien, répondit Natalie.

— Je vous comprends, Natalie; mais, songez-y, il n'est pas aussi facile à l'homme de trouver son soutien, qu'il l'eût été à cet arbre, aujourd'hui renversé.

— Je pensais que la sympathie des autres... dans tous les cas l'isolement... — Natalie s'embarrassait visiblement et rougissait. — Et que ferez-vous à la campagne l'hiver? ajouta-t-elle vivement.

— Ce que je ferai? Je terminerai mon grand article, — vous savez sur le tragique dans la vie et dans l'art. — Je vous en ai soumis le plan avant-hier; — je vous l'enverrai.

— Et vous le publierez?

— Non.

— Comment, non? Pourquoi vous donnez-vous tant de peine, alors?

— Quand ce ne serait que pour vous, le motif ne serait-il pas suffisant?

Natalie baissa les yeux.

— Je n'en suis pas digne, Dimitri Nicolaïtch.

— Oserais-je m'informer du sujet de l'article? demanda modestement Bassistoff, qui était assis non loin d'eux.

— *Du tragique dans la vie et dans l'art*, répondit Roudine. — Voilà M. Bassistoff qui le lira aussi. Du reste, je ne suis pas tout à fait fixé sur la pensée fondamentale. Jusqu'à présent, je ne me suis pas encore assez rendu compte de la signification tragique de l'amour.

Roudine parlait souvent et volontiers de l'amour. Dans les commencements, mademoiselle Boncourt tressaillait et dressait l'oreille au mot « amour » comme un vieux cheval de bataille au son de la trompette, puis elle s'y était habituée, et maintenant elle pinçait seulement ses lèvres et prenait du tabac, lentement et par intervalles, dès qu'elle entendait le mot sacramentel.

Digitized by Google

— Il me semble, reprit timidement Natalie, que le tragique dans l'amour ne peut être représenté que par l'amour malheureux.

— Nullement, répliqua Roudine, ce serait plutôt le côté comique de l'amour... Mais il faut poser cette question d'une manière tout à fait différente... Il faut creuser plus profondément ce grave sujet... L'amour ! continua-t-il, — tout y est mystère : la manière dont il se manifeste, dont il se développe et dont il disparaît. Tantôt il se montre tout à coup joyeux et éclatant comme le jour, tantôt il couve longuement comme le feu sous la cendre, pour remplir le cœur de flammes soudaines, tantôt il se glisse dans l'âme comme un serpent pour s'en échapper aussitôt... Oui, oui, c'est une bien grande question. D'ailleurs, qui est-ce qui aime de notre temps? Qui sait aimer? — Roudine devint pensif et rêveur.

— Pourquoi y a-t-il si longtemps qu'on n'a vu Serge Pawlisch? demanda-t-il sans transition.

Natalie rougit et baissa les yeux sur son métier.

— Je ne sais, répondit-elle à demi-voix.

— Quel noble et excellent jeune homme! continua Roudine en se levant. C'est un des meilleurs types du gentilhomme russe actuel.

Les petits yeux de mademoiselle Boncourt lui lancèrent un regard de travers.

Roudine se mit à parcourir la chambre avec agitation.

— Avez-vous remarqué, dit-il, en se retournant brusquement sur ses talons, que sur le chêne — et le chêne est un arbre vigoureux — les anciennes feuilles ne tombent que lorsque les jeunes pousses commencent à percer?

— Oui, répondit lentement Natalie, je l'ai remarqué.

— Il en est de même d'un ancien amour dans un cœur vaillant. Il est déjà mort, et pourtant il se survit à lui-même; il n'y a qu'un nouvel amour qui puisse le chasser complétement.

Natalie ne répondit rien.

— Que veut-il dire? pensa-t-elle.

Roudine resta un instant immobile, puis il secoua sa longue chevelure et s'éloigna.

Natalie se retira dans sa chambre, où elle resta longtemps en proie à l'incertitude, assise sur son petit lit. Longtemps elle réfléchit aux dernières paroles de Roudine, puis tout à coup elle joignit ses mains et fondit en larmes.

Digitized by Google

Pourquoi pleurait-elle? Dieu seul le sait, car elle-même ne savait pourquoi ses larmes coulaient avec tant d'abondance. Elle les essuyait, mais les pleurs recommençaient à jaillir de ses yeux, comme l'eau d'une source qu'un obstacle a longtemps retenue.

Alexandra avait eu ce jour-là même une longue conversation avec Lejnieff à propos de Roudine. Lejnieff avait commencé par se tenir sur la réserve; mais son interlocutrice, quoi qu'il fît, était résolue à en arriver à ses fins.

— Je vois que Roudine vous déplaît toujours autant, dit-elle. Jusqu'à présent, je me suis abstenue de vous questionner sur lui, mais vous avez eu le temps de vous assurer s'il était ou non changé, et je voudrais bien que vous me dissiez aujourd'hui pourquoi il ne vous plaît pas davantage.

— Volontiers, puisque vous semblez perdre patience, répondit Lejnieff avec son flegme habituel; seulement, réfléchissez à ce que vous demandez, et, quelle que soit ma réponse, ne vous fâchez pas.

— Eh bien! commencez, commencez.

— Vous me laisserez aller jusqu'au bout?

— Sans doute; mais commencez donc!

— Voyons! dit Lejnieff en se laissant lentement tomber sur le divan. — Je vous disais en effet que Roudine ne me plaît pas. C'est un homme d'esprit.

— Je le crois bien!

— C'est un homme d'un esprit remarquable, en apparence, quoique peu sérieux au fond.

— C'est facile à dire!

— Quoique peu sérieux au fond, répéta Lejnieff. — Mais ce n'est pas là qu'est le mal; nous sommes tous plus ou moins futiles. Je ne lui reproche même pas d'être despote dans l'âme, paresseux, sans instruction solide...

Alexandra joignit ses mains.

— Roudine peu instruit! s'écria-t-elle.

— Peu instruit, répéta Lejnieff du même ton. Il aime à vivre aux dépens des autres, à jouer un rôle, à jeter de la poudre aux yeux, en un mot... Tout cela est dans l'ordre des choses... Mais ce qui devient plus grave, c'est qu'il est froid comme glace.

— Lui, froid! cette âme brûlante! interrompit Alexandra.

— Oui, froid comme la glace; il le sait, et il s'ingénie à jouer la passion. Le mal, continua Lejnieff en s'échauffant par degrés, c'est

Digitized by Google

que ce rôle auquel il s'essaye est fort dangereux, non pour lui, qui n'y risque ni sa fortune, ni sa santé, mais pour d'autres plus sincères, qui peuvent y perdre leur âme.

— De qui, de quoi parlez-vous? Je ne vous comprends pas, dit Alexandra.

— Ce que je lui reproche, c'est son manque d'honnêteté. Puisqu'il est homme d'esprit, il doit connaître le peu de valeur de ses paroles, et il les prononce pourtant comme si elles sortaient du fond de son cœur... Je ne nie pas son éloquence, mais son éloquence n'est pas russe. D'ailleurs, si l'on pardonne à un adolescent de faire le beau parleur, n'est-il pas honteux qu'à l'âge de Roudine on se délecte au bruit de ses propres phrases? N'est-il pas honteux de jouer ainsi la comédie!

— Il me semble, Michaël Michaëlowitch, que, pour ceux qui écoutent, il importe peu qu'il pose ou non.

— Pardonnez-moi, Alexandra, il importe beaucoup. L'un me dira une parole et je serai tout ému; un autre me dira cette même parole ou une parole plus éloquente encore, et je resterai insensible. Pourquoi cela?

— Parce que vous n'êtes pas sensible, répondit Alexandra.

— J'y consens, répliqua Lejnieff, quoique j'aie un cœur tout comme un autre. Le fait est que les paroles de Roudine ne sont et ne seront jamais que des paroles et ne deviendront en aucun cas des actions; mais cela n'empêche pas que ces mêmes paroles ne puissent troubler et perdre un jeune cœur.

— Mais de qui, dites, de qui parlez-vous donc, Michaël Michaëlowitch?

Lejnieff s'arrêta.

— Vous désirez savoir de qui je parle? De Natalie Alexéiewna.

Alexandra se troubla un instant, puis se mit aussitôt à sourire.

— Bon Dieu! dit-elle, il faut avouer que vous avez toujours d'étranges pensées! Natalie n'est encore qu'une enfant; et puis, d'ailleurs, sa mère n'est-elle pas là?

— Daria est avant tout une égoïste qui ne vit que pour elle-même. D'un autre côté, elle est si pleine de confiance dans l'intelligente éducation qu'elle donne à ses enfants, qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit de s'inquiéter d'eux. Fi donc! quelle crainte pourrait-elle avoir? Un seul signe, un seul regard majestueux ne lui suffirait-il pas pour tout remettre dans l'ordre? Voilà ce que pense cette femme, qui s'i-

Digitized by Google

magine être une Mécène, une personne sensée et Dieu sait quoi encore, et qui n'est en réalité qu'une vieille folle mondaine. Quant à Natalie, ce n'est plus une enfant, croyez-le bien; elle réfléchit plus souvent et plus profondément que vous et moi réunis ensemble. Faut-il qu'une nature aussi honnête, sincèrement tendre et passionnée, tombe dans les piéges d'un pareil acteur, d'un pareil fat? Au reste, c'est dans la nature des choses.

— Un fat! vous le traitez de fat, lui!

— Certainement, lui... Eh bien! je vous le demande à vous-même, Alexandra Pawlowna, quel est son rôle chez Daria Michaëlowna? Être l'idole, l'oracle de la maison, se mêler de toutes les affaires, des caquets et des plus infimes niaiseries de la famille. Ne voilà-t-il pas un rôle bien digne d'un homme?

Alexandra jeta un regard étonné à Lejnieff.

— Je ne vous reconnais pas, Michaël Michaëlowitch, dit-elle. Le sang vous monte au visage, vous vous agitez... Je suis sûre qu'il y a dans tout ceci quelque secret que vous me taisez.

— Je devais m'attendre à ce soupçon. Racontez à une femme un fait quelconque en le lui présentant selon votre conscience, et elle n'aura de cesse qu'elle n'ait inventé quelque motif mesquin et étranger qui lui explique pourquoi vous parlez justement comme vous parlez et non pas autrement.

Alexandra commençait à se fâcher.

— Bravo, monsieur Lejnieff! Vous attaquez maintenant les femmes presque aussi bien que peut le faire M. Pigassoff lui-même; mais quelque perspicace que vous soyez et quoi que vous en disiez, il me semble difficile de croire que vous ayez pu, en si peu de temps, comprendre tant de choses et connaître les gens à fond. Il me semble que vous vous trompez. Selon vous donc, Roudine est une espèce de Tartuffe?

— Pas même un Tartuffe. — Celui-là savait du moins où il en voulait venir, tandis que le nôtre, avec tout son esprit...

Lejnieff se tut.

— Que voulez-vous dire? Terminez votre phrase, homme injuste et malveillant!

Lejnieff s'était levé.

— Écoutez, Alexandra, reprit-il : c'est vous qui êtes injuste et non moi. Vous m'en voulez de juger Roudine d'une manière aussi absolue, et cependant, croyez-moi, j'en ai le droit. Il serait même pos-

Digitized by Google

sible que j'eusse acheté ce droit un peu cher. Je connais bien l'homme en question. J'ai longtemps habité avec lui. Vous vous rappelez que je vous ai promis de vous donner un jour des détails sur notre vie commune à Moscou. Voici le moment de m'exécuter; mais aurez-vous la patience de m'écouter jusqu'au bout?

— Parlez, parlez. J'y consens volontiers.

Lejnieff s'était mis à marcher à pas lents dans la chambre; il s'arrêtait de temps en temps et baissait la tête.

— Vous savez peut-être, dit-il, que je suis resté orphelin de bonne heure, et qu'à seize ans je ne reconnaissais d'autre autorité que la mienne. Je demeurais alors à Moscou chez une de mes tantes, et je suivais tous mes caprices. J'étais un garçon passablement futile et vaniteux; j'aimais à produire de l'effet et à me vanter. Une fois entré à l'université, je me conduisis en véritable écolier et me trouvai bientôt mêlé à une aventure assez désagréable. Je ne vous la raconterai pas; elle n'en vaut pas la peine. Il suffit que vous sachiez que j'en vins à mentir, mais à mentir d'une façon assez peu honorable..... Toute l'histoire finit par transpirer au dehors, je fus convaincu de mensonge et couvert de honte... Je perdis la tête et pleurai comme un enfant que j'étais, en réalité. Ce petit épisode de ma vie de jeune homme s'était passé dans le logement d'une de mes connaissances et devant un grand nombre de mes camarades. Ils se moquèrent de moi, tous à l'exception d'un seul qui, remarquez-le bien, s'était montré le plus sévère à mon égard, tant que je m'étais refusé à convenir de mon mensonge. Je ne sais s'il eut pitié de moi, mais il me prit le bras et m'emmena chez lui.

— Est-ce Roudine? demanda Alexandra.

— Non, ce n'était pas Roudine; c'était un homme... peu ordinaire. Il est mort aujourd'hui. On l'appelait Pokorsky. Je ne me sens pas capable de le décrire en peu de mots, et si je commence à parler de lui, je ne pourrai plus parler d'autre chose. C'était une âme grande et pure, un esprit comme je n'en ai plus rencontré dans le cours de mon existence. Pokorsky habitait une petite chambre basse, dans le pavillon isolé d'une vieille maison en bois. Il était très-pauvre et vivait tant bien que mal du produit de ses leçons. Il n'avait pas même les moyens d'offrir une tasse de thé à ses hôtes d'une soirée, et son unique divan s'était tellement affaissé par suite d'un trop long usage qu'il ressemblait à une véritable nacelle. Malgré l'aspect misérable de son intérieur, beaucoup de monde allait chez lui. Chacun

Digitized by Google

l'aimait, il attirait tous les cœurs. Vous ne sauriez croire combien il était doux et agréable de passer auprès de lui quelques instants dans sa chambrette. C'est chez lui que je fis la connaissance de Roudine qui avait déjà quitté son prince.

— Qu'y avait-il donc de si remarquable dans ce Pokorsky! demanda Alexandra.

— Comment vous le dire? —*La Poésie et la Vérité*, voilà ce qui attirait tout le monde vers lui. Avec un esprit lucide et étendu, il était bon et amusant comme un enfant. Son rire joyeux retentit encore à mes oreilles et de plus...

« Il éclairait comme la lampe nocturne qui brûle devant le sanctuaire du Bien... »

C'est ainsi que s'exprimait sur son compte un brave poëte, à moitié fou, qui faisait partie de notre cercle.

— Et comment parlait-il? demanda de nouveau Alexandra.

— Il parlait bien quand l'inspiration lui venait, mais non d'une manière surprenante. Roudine était déjà alors vingt fois plus éloquent que lui.

Lejnieff s'arrêta et se croisa les bras; puis il reprit :

Pokorsky et Roudine ne se ressemblaient guère. Roudine avait beaucoup plus de brio et d'éclat, plus de phrases à sa disposition, et, si vous le voulez, plus d'enthousiasme. Il semblait beaucoup mieux doué que Pokorsky; mais de fait c'était un bien pauvre sire en comparaison de ce dernier. Roudine développait admirablement la première idée venue et discutait en maître, mais ses idées ne naissaient pas dans son propre cerveau, il les prenait à tout le monde et particulièrement à Pokurosky. A en juger sur les apparences, Pokorsky était flegmatique, sans énergie, faible même. — Il adorait les femmes à la folie, il aimait le plaisir, mais il n'eût enduré aucune insulte de personne. Roudine paraissait plein de feu, de hardiesse et de vie, mais au fond, il était froid et même timide dans toutes les questions qui ne touchaient pas à son amour-propre; sa vanité venait-elle à être en jeu, il eût passé à travers le feu. Il mettait tous ses efforts à dominer les autres; il les subjuguait avec de grands mots sonores et vides, et exerçait réellement une immense influence sur beaucoup d'entre nous. Il est vrai qu'on ne l'aimait pas; j'ai peut-être été le seul à m'attacher à lui. On supportait son joug, mais on se livrait de soi-même à l'influence exercée par Pokurosky. En

revanche, Roudine ne refusait jamais de discuter et de disserter avec le premier venu... Il n'avait pas beaucoup lu, il est vrai, mais il avait lu plus que Pokurosky et que pas un de nous. Il avait d'ailleurs un esprit systématique et une mémoire merveilleuse, et tous ces avantages secondaires exercent une véritable influence sur les jeunes gens. Ce qui frappe, à l'âge que nous avions tous, ce sont des déductions nettes et rapides; ce qu'on recherche, ce sont des solutions, fussent-elles même inexactes. Un homme parfaitement consciencieux ne se prononce point ainsi d'une façon dogmatique, et ne trouve point de réponse à tout. Essayez de dire à la jeunesse que vous ne pouvez lui donner la vérité tout entière, parce que vous ne la possédez pas vous-même, la jeunesse ne voudra plus vous écouter. Pour la convaincre, il faut être soi-même à demi convaincu. Voilà pourquoi Roudine agissait si fortement sur nos esprits. Je vous ai dit tout à l'heure qu'il avait peu lu, cependant il connaissait des livres philosophiques, et son cerveau était organisé de manière à extraire immédiatement le sens général de ses lectures. Il saisissait l'idée première d'un sujet et se livrait ensuite à des développements lumineux et méthodiques qu'il présentait avec une profonde habileté, inventant des arguments au fur et à mesure des besoins de la cause. Pour parler en conscience, il faut dire que notre cercle se composait alors de très-jeunes gens peu instruits. La philosophie, l'art, la science, la vie même n'étaient pour nous que des mots, des notions vagues. Elles évoquaient devant nous de nobles et belles figures, mais sans liens entre elles. Nous ne connaissions, nous ne pressentions même pas les rapports généraux de ces notions entrevues par nous, ni la loi commune du monde. Nous n'en discutions pourtant pas moins sur toutes choses, et nous nous efforcions de tout expliquer d'une façon définitive.... En entendant Roudine, il nous sembla, pour la première fois, que nous avions saisi ce lien universel qui nous échappait, et que le rideau se levait enfin. J'avoue qu'il ne nous donnait qu'une science de seconde main, mais qu'importe? un ordre régulier s'établissait dans toutes nos connaissances, et tout ce qui était resté fragmentaire se combinait soudain, se coordonnait, surgissait devant nous comme un vaste édifice. La lumière était partout; de tous côtés soufflait l'esprit. Il ne restait plus rien d'incompréhensible ni d'accidentel. Pour nous, la beauté, la nécessité intelligente apparaissait dans la création entière. Tout recevait une signification claire et mystérieuse à la fois. Chaque

Digitized by Google

manifestation séparée de la vie devenait à nos yeux l'accord isolé d'un immense concert, et, le cœur ému d'un doux tressaillement, l'âme saisie de la sainte terreur qu'inspire une profonde vénération, nous nous comparions aux vases vivants de l'éternelle vérité, et nous nous regardions comme des instruments prédestinés appelés à quelque chose de grand. Tout cela ne vous fait-il pas rire?

— Pas du tout, répondit lentement Alexandra. Je ne vous comprends pas tout à fait, mais je n'ai nulle envie de rire.

— Depuis lors, continua Lejnieff, nous avons eu le temps de devenir raisonnables, et il se peut que tout cela nous semble aujourd'hui de l'enfantillage. Mais, je le répète, nous devions alors beaucoup à Roudine. Pokorsky lui était incomparablement supérieur. Il nous animait tous de son bon sens et de sa force, puis il s'affaissait tout à coup sur lui-même et se taisait. C'était un homme nerveux et maladif; mais ses ailes une fois étendues, jusqu'où son vol ne l'emportait-il pas? Il ne s'arrêtait pas devant l'infini, et il planait jusque dans l'azur du ciel! Quant à Roudine, ce jeune homme si beau et si brillant, il avait beaucoup de petitesses; il avait la passion de se mêler de tout, de vouloir tout définir et tout éclaircir. Son activité inquiète ne connaissait pas le repos. Je parle de lui tel que je le jugeais alors. Du reste, à trente-cinq ans, il n'a malheureusement pas changé. Aucun de nous n'en pourrait dire autant de soi?

— Asseyez-vous, dit Alexandra. Pourquoi allez-vous d'un bout à l'autre de la chambre avec le mouvenent régulier d'un balancier?

— Cela m'est plus commode, répondit Lejnieff. Dès que j'eus pénétré dans ce cercle d'amis, je me sentis complétement renaître. Je m'apaisais, j'interrogeais, j'étudiais, j'étais heureux, et je ressentais une sorte de respect comme si je fusse entré dans un temple. En effet, quand je me rappelle nos réunions... Ah! je vous le jure, il y régnait une certaine grandeur et même quelque chose de touchant. Transportez-vous dans une assemblée de cinq à six jeunes gens; une seule bougie les éclaire; on sert du thé éventé et des gâteaux rassis; mais jetez un regard sur tous nos visages, écoutez nos discours. L'enthousiasme brille dans tous les yeux, les figures s'enflamment, les cœurs palpitent. Nous parlons de Dieu, de la vérité, de l'avenir, de l'humanité, de la poésie. Plus d'une opinion naïve ou hasardée se fait jour; plus d'une folie, plus d'une erreur excitent l'enthou-

Digitized by Google

siasme, mais où est le mal? Rappelez-vous la triste et sombre époque où cela se passait.

Pokorski est assis les pieds ramenés sous sa chaise, sa joue pâle est appuyée sur sa main; mais comme ses yeux étincellent! Roudine est au milieu de la chambre; il parle admirablement, juste comme le jeune Démosthène en face de la mer mugissante; le poëte Soubotwine, les cheveux hérissés, laisse échapper de temps en temps et comme en un songe des exclamations entrecoupées. Le fils d'un pasteur allemand, Scheller, écolier de quarante ans, grâce à son éternel silence que rien ne peut lui faire interrompre, passe parmi nous pour un penseur profond, et reste plongé dans sa taciturnité solennelle. Le joyeux Schitoff même, l'Aristophane de notre assemblée, se recueille et se contente de sourire. Deux ou trois novices écoutent avec une sorte d'extase enchantée... Et la nuit étend ses ailes, et suit son cours tranquille et silencieux. Voilà déjà le jour qui blanchit les vitres de la fenêtre, et nous nous séparons joyeux, avec une certaine lassitude et du contentement plein nos cœurs... Je m'en souviens encore, nous marchions, tout émus, par les rues désertes, regardant même les étoiles avec plus de confiance. On eût dit qu'elles s'étaient rapprochées de nous et que nous les comprenions mieux... Ah! c'était un beau temps alors, et je ne veux pas croire qu'il n'ait laissé aucune trace durable. Non, ce temps n'a pas été perdu, — pas même pour ceux que la vie a rabaissés, désunis... Il m'est plus d'une fois arrivé de rencontrer un de nos anciens camarades. On aurait pu le croire transformé en véritable brute, mais il suffisait de prononcer devant lui le nom de Pokorski, pour que tout ce qui lui restait encore de noblesse se réveillât au fond de son cœur. C'était comme si on avait débouché dans quelque réduit obscur et désert un flacon de parfums depuis longtemps oublié...

Lejnieff se tut; son pâle visage était empreint d'une vive émotion.

— Mais pourquoi vous êtes-vous alors brouillé avec Roudine? demanda Alexandra Pawlowna en le considérant attentivement.

— Je ne me suis pas brouillé avec lui. Je l'ai quitté quand j'ai appris à le connaître définitivement en pays étranger. J'aurais pu me séparer de lui à Moscou, car à cette époque il s'était déjà mal conduit avec moi.

Digitized by Google

— De quelle façon?

— Vous allez en juger. J'ai toujours été..., comment vous le dirai-je?... cela ne répond guère à ma figure... j'ai toujours été très-disposé à devenir amoureux.

— Vous?

— Oui, moi. C'est singulier, n'est-ce pas? Il en est pourtant ainsi... Eh bien! dans ce temps-là je m'étais épris d'une charmante jeune fille... Pourquoi me regardez-vous de cette façon? Je pourrais vous dire une chose qui vous étonnerait bien davantage.

— Et quoi donc? vous excitez ma curiosité.

— Écoutez-moi alors. Pendant ce séjour à Moscou, j'avais des rendez-vous nocturnes... Devinez avec qui? Avec un jeune tilleul au fond de mon jardin. Quand j'enlaçais sa tige fine et élancée, il me semblait que j'étreignais la création entière; mon cœur se dilatait et tressaillait comme si toute la nature y eût pénétré!... Voilà ce que j'étais... Croyez-vous aussi par hasard que je ne faisais pas de vers à cette époque? Vous vous tromperiez étrangement. J'ai même composé tout un drame imité du *Manfred* de Byron. Parmi mes personnages se trouvait un spectre : de sa poitrine ouverte sortait un flot de sang, et ce sang, remarquez-le bien, n'était pas le sien propre, mais celui de l'humanité entière... Oui, oui, veuillez ne pas vous étonner!... C'était ainsi! J'ai bien changé, n'est-ce pas? Mais j'avais commencé à vous faire le récit de mon roman. Je fis la connaissance d'une jeune fille...

— Et vous avez cessé vos entrevues avec le tilleul?

— Je les ai cessées. La jeune fille était d'une grande bonté, ce qui ne l'empêchait pas d'être très-jolie. Ses yeux étaient joyeux et limpides, sa voix avait un son argentin.

— Vous faites fort bien le portrait, dit Alexandra en souriant.

— Vous n'êtes pas indulgente, répondit Lejnieff. Cette jeune fille demeurait avec son vieux père... Du reste mon intention n'est pas d'entrer dans de longs détails. Je vous dirai seulement qu'elle était douée de cette bonté expansive qui porte à donner aux autres plus qu'ils n'oseraient demander... Trois jours après notre première rencontre, j'étais déjà tout flamme pour elle, et le septième jour je ne pus m'empêcher de confier mon amour à Roudine. Il faut absolument que les amoureux racontent leur secret. Je mis donc Roudine au courant de ma passion. J'étais alors complétement dominé par son influence, et cette influence m'était indubitablement

Digitized by Google

salutaire sous bien des rapports. Il fut le premier qui ne se détourna pas de moi, et il tenta de polir un peu ma nature. J'aimais passionnément Pokorsky, mais la pureté de son âme m'inspirait une sorte de crainte, je me sentais plus rapproché de Roudine. Initié à mon amour, il tomba aussitôt dans un enthousiasme inexprimable ; il me félicita, m'embrassa, se mit à me prêcher et à m'expliquer la gravité de ma nouvelle situation. Dieu sait comme je l'écoutais !... Vous connaissez vous-même le charme de ses discours ! Ses paroles agissaient sur moi d'une manière surprenante. Je me pris tout à coup d'une grande estime pour moi-même, j'affectai un air sérieux et cessai de rire. Je me rappelle que j'avais même commencé à marcher avec précaution ; on eût dit que je portais sur ma tête un vase plein d'un liquide précieux que je craignais de répandre... J'étais très-heureux, d'autant plus heureux qu'on était visiblement bien disposé pour moi. Roudine avait désiré faire la connaissance de celle que j'aimais, je crois même que c'est moi qui le poussai à se faire présenter...

— Ah! je vois maintenant ce que vous avez contre lui ! s'écria Alexandra. Roudine vous a enlevé le cœur de cette jeune fille, et vous ne pouvez pas lui pardonner son succès. Je parierais que je ne me trompe pas.

— Et vous perdriez votre pari, Alexandra. Vous vous trompez. Roudine ne m'enleva pas l'affection de cette personne, il n'eut même pas l'intention de me l'enlever, et pourtant il troubla mon bonheur, bien qu'à l'heure présente et en jugeant les événements de sang-froid je dusse peut-être l'en remercier. Mais alors je faillis en devenir fou. Roudine n'avait aucune envie de me nuire, au contraire, mais par suite de cette maudite habitude de disséquer, à l'aide de la parole, chaque manifestation de sa vie propre et de celle des autres, de la fixer d'un mot, comme on fixe un papillon sur du papier avec une épingle, il se mit à nous dévoiler nos sentiments à nous-mêmes, à définir nos rapports, notre conduite, à nous forcer despotiquement à nous rendre compte de nos impressions et de nos pensées, et, passant de la louange aux réprimandes, il alla même, cela est à peine croyable, jusqu'à vouloir se mettre en tiers dans nos correspondances... Bref, il nous fit entièrement perdre la tête. Je ne pensais pas alors à épouser ma belle, mais nous aurions pu du moins passer ensemble quelques heureux instants, jouir de la vie nouvelle de nos cœurs. Des malentendus survinrent qui amenèrent des complications ridicules. Une démarche de Roudine termina mon roman. Il se persuada un

Digitized by Google

beau jour qu'il avait à s'imposer, comme ami, le devoir sacré de prévenir le père de tout ce qui se passait, et il le fit.

— Est-ce possible? s'écria Alexandra Pawlowna.

— Oui, et notez qu'il le fit avec mon consentement. N'est-ce pas le plus étonnant de l'affaire? Je me rappelle encore à présent le chaos où se débattaient alors mes idées; tout y tournait et s'y déplaçait comme dans une chambre obscure, le blanc me semblait noir, le noir me paraissait blanc; le mensonge, la vérité, la fantaisie et le devoir, je confondais tout ensemble. J'en ai encore honte aujourd'hui quand je m'en souviens. Roudine, lui, ne se laissait pas décourager; loin de là, il planait au-dessus des imbroglios et des malentendus comme une hirondelle au-dessus d'un étang.

— C'est ainsi que vous vous êtes séparé de cette jeune fille? demanda Alexandra, en inclinant naïvement sa tête de côté et en relevant ses sourcils.

— Je m'en suis séparé et je m'en suis mal séparé. Je l'ai fait d'une manière offensante et maladroite en soulevant un scandale, et un scandale bien inutile... Je pleurais, elle pleurait aussi, le diable sait ce qui se passa... Le nœud gordien s'était resserré, il a fallu le trancher, mais ce fut douloureux! Du reste, tout finit par s'arranger pour le mieux en ce monde. Elle a épousé un homme excellent, et se trouve parfaitement heureuse.

— Avouez cependant que vous n'avez pas encore pardonné à Roudine? dit Alexandra Pawlowna.

— Vous êtes dans l'erreur, répondit Lejnieff. J'ai pleuré comme un enfant quand il partit pour l'étranger. Pourtant, à vrai dire, le germe de mon opinion sur lui était déjà déposé dans mon âme. Quand je le rencontrai plus tard, alors j'avais déjà vieilli, Roudine se montra à moi sous son vrai jour.

— Qu'avez-vous donc réellement découvert en lui?

— Ce que je vous explique depuis une heure. En voilà d'ailleurs assez sur son compte. Tout se terminera peut-être bien. J'ai seulement voulu vous prouver que si je le jugeais sévèrement, c'était parce que je le connaissais à fond. Pour ce qui regarde Natalie Alexéiewna, à quoi bon dépenser des paroles inutiles? Mais observez attentivement votre frère.

— Mon frère! et pourquoi?

— Regardez-le. Est-il possible que vous ne remarquiez rien en lui?

Digitized by Google

Alexandra baissa les yeux.

— Vous avez raison, dit-elle; certainement, mon frère... je ne le reconnais plus depuis quelque temps... Mais pensez-vous?

— Silence, il me semble que le voilà, dit Lejnieff à demi-voix. Croyez-moi, Natalie n'est pas une enfant, quoiqu'elle n'ait aucune expérience. Vous verrez qu'elle nous étonnera tous.

— Et comment cela?

— Ne vous fiez pas à son air tranquille. Ses passions sont fortes et son caractère aussi.

— Mais on dirait que vous tombez dans la poésie lyrique. Aux yeux d'un flegmatique comme vous, je deviendrai bientôt moi-même un volcan.

— Oh! non, vous n'êtes pas un volcan, répliqua Lejnieff avec un sourire; et quant à du caractère, vous n'en avez pas, vous, Dieu merci!

— Quelle nouvelle impertinence me dites-vous là?

— Cette impertinence, croyez-le, est un très-grand compliment.

Volinzoff était entré et regardait sa sœur et Lejnieff d'un air soupçonneux. Il avait maigri depuis quelques semaines. Alexandre et Lejnieff voulurent causer avec lui, mais il répondait à peine par un sourire à leurs plaisanteries. Il avait la mine d'un « *lièvre mélancolique*, » comme le dit un soir Pigassoff en parlant de lui. Volinzoff sentait que Natalie lui échappait, et il lui semblait en même temps que la terre fuyait sous ses pieds.

VIII

Le lendemain, qui était un dimanche, Natalie se leva un peu tard. Elle avait été très-silencieuse la veille; ses larmes lui faisaient secrètement honte, et elle avait mal dormi. Assise à demi vêtue devant son petit piano, elle resta longtemps immobile, effleurant parfois les touches de l'instrument, mais assez doucement pour ne pas réveiller mademoiselle Boncourt; ou bien, appuyant son front sur l'ivoire glacé du clavier, elle se livrait tout entière à sa rêverie, ne songeant pas tant à Roudine lui-même qu'à certaines paroles qu'il avait prononcées. Volinzoff se présentait parfois à son souvenir. Elle s'avouait qu'il l'aimait; mais elle l'éloignait aussitôt de sa pensée. Elle se

Digitized by Google

sentait prise d'une agitation étrange. Elle s'habilla à la hâte, descendit pour souhaiter le bonjour à sa mère, et profita du loisir qui lui restait pour aller seule au jardin.

La journée était chaude, claire et radieuse, malgré la pluie qui tombait par intervalles. Des nuages bas et vaporeux passaient légèrement dans le ciel bleu sans pourtant obscurcir le soleil; de brusques et passagères ondées ruisselaient sur les champs. De grosses gouttes brillantes se succédaient rapidement avec un bruit sec, comme le ferait une averse de diamants; le soleil se jouait à travers leurs réseaux étincelants, et l'herbe que le vent faisait ondoyer un instant auparavant avait cessé de frissonner pour aspirer avidement l'humidité; les arbres chargés de pluie frémissaient avec langueur de toutes leurs feuilles; les oiseaux poursuivaient leurs chansons, et leurs gazouillements babillards se mêlaient au bruit sourd et au murmure frais de l'averse qui s'éloignait. Les routes couvertes de poussière laissaient échapper une légère vapeur, et les gouttes d'eau rapprochées les bigarraient de capricieux dessins. Puis, à ce moment, le nuage se dissipe, un petit vent s'élève, l'herbe commence à se nuancer d'or et d'émeraude en se courbant au souffle de l'air. Les feuilles collées par l'humidité deviennent de plus en plus transparentes. Une senteur pénétrante s'échappe de toutes parts.

Le ciel est presque éclairci quand Natalie entre dans le jardin. La fraîcheur et le calme y règnent, ce calme paisible et heureux auquel le cœur de l'homme répond par la douce langueur d'une sympathie mystérieuse et par de vagues désirs.

Au moment où Natalie traverse une longue allée de peupliers argentés qui bordent l'étang, elle voit apparaître Roudine devant elle comme s'il sortait tout à coup de la terre. Elle se trouble. Il fixe ses yeux sur ceux de la jeune fille, et lui dit :

— Vous êtes seule?

— Oui, je suis seule, répond Natalie. Je ne suis du reste sortie que pour une minute ; il est temps que je rentre.

— Je vous accompagnerai.

Et il se mit à marcher à ses côtés.

— Vous me semblez triste, ajouta-t-il après un court silence.

— Moi... Cela est singulier! J'allais vous adresser la même question. Je vous trouvais un air quelquefois mélancolique.

— C'est possible... Cela m'arrive. Mais on le comprend mieux chez moi que chez vous, Natalie.

Digitized by Google

— Pourquoi cela? Pensez-vous que je n'aie aucune raison d'être triste?

— A votre âge on doit jouir de la vie.

Natalie fit quelques pas en silence.

— Dimitri Nicolaïtch! dit-elle.

— Que me voulez-vous?

— Vous rappelez-vous la comparaison que vous avez faite hier à propos d'un chêne?

— Oui, je me la rappelle. Mais pourquoi cette question?

Natalie lui jeta un regard à la dérobée.

— Pourquoi avez-vous... Que vouliez-vous dire par cette comparaison?

Roudine baissa la tête et laissa errer ses regards au loin.

— Natalie Alexéiewna, commença-t-il avec cette expression contenue et significative qui lui était habituelle et qui faisait toujours croire à son auditeur qu'il ne livrait que la dixième partie de ce qui oppressait son âme, — Natalie Alexéiewna, vous avez remarqué que je parle fort peu de mon passé. Il y a certaines cordes que je n'aime point à faire vibrer. Mon cœur... qui donc a besoin de savoir ce qui s'y passe? L'exposer à des regards indifférents m'a toujours semblé un sacrilége. Mais avec vous je suis sincère, vous avez éveillé ma confiance... Je ne veux pas vous cacher que j'ai aimé et souffert comme tout le monde... Quand et comment? Peu importe! mais mon cœur a éprouvé de grandes joies et de grandes douleurs.

Roudine s'arrêta un instant.

— Ce que je vous ai dit hier, continua-t-il, peut, dans ma situation actuelle, se rapporter à moi jusqu'à un certain point. Mais, encore une fois, ce n'est pas la peine d'en parler. Ce côté de la vie a déjà disparu pour moi. Il ne me reste plus à présent qu'à me traîner, de relais en relais, sur des chemins déserts et couverts de poussière dans une méchante téléga[1] qui cahote. Où arriverai-je, si jamais j'arrive? Dieu le sait... Parlons plutôt de vous.

— Il n'est pas possible, Dimitri Nicolaïtch, interrompit Natalie, que vous n'attendiez plus rien de la vie?

— Vous avez raison, et j'en attends, en effet, beaucoup; mais non pour moi... Je ne renoncerai jamais à l'activité, au bonheur d'agir, mais je renonce à la jouissance. Mes espérances, mes illusions et

1. Charrette à quatre roues et très-légère.

mes propres joies n'ont plus rien de commun avec le monde. L'amour... (à ce mot il haussa les épaules) l'amour n'est pas fait pour moi; je ne le mérite pas; la femme qui aime a le droit d'exiger que celui qu'elle choisit soit à elle tout entier, et je ne peux plus me donner sans réserve. De plus, plaire appartient à la jeunesse, et je suis trop vieux. Comment pourrais-je toucher un cœur?

— Je comprends que celui qui marche vers un but élevé n'ait pas le loisir de penser à lui-même, répondit Natalie; mais les femmes ne sont-elles pas capables d'apprécier de pareils hommes? Il me semble, au contraire, qu'elles se détournent vite de l'égoïste... Les jeunes gens, selon vous, sont tous des égoïstes; ils ne pensent qu'à eux seuls, même lorsqu'ils aiment. La femme, croyez-moi, n'a pas seulement la faculté de comprendre les sacrifices; elle sait aussi se sacrifier elle-même.

Les joues de Natalie s'étaient légèrement empourprées, ses yeux brillaient. Avant d'avoir fait la connaissance de Roudine, elle n'aurait jamais pu prononcer un aussi long discours ni parler avec tant de feu.

— Vous avez plus d'une fois entendu mon avis sur le rôle des femmes, répliqua Roudine avec un sourire indulgent. — Vous savez que, selon moi, Jeanne d'Arc seule pouvait sauver la France... Mais il ne s'agit pas de cela. Vous vous trouvez sur le seuil de la vie... Il est doux de raisonner sur votre avenir, et ce ne sera peut-être pas sans fruit. Écoutez-moi, je suis votre ami, vous le savez; je vous porte un intérêt plus vif que si j'étais simplement votre parent... C'est pourquoi j'espère que vous ne jugerez pas ma question indiscrète. Dites-le-moi, votre cœur a-t-il toujours été complétement calme?

Natalie rougit jusqu'au blanc des yeux et ne répondit pas. Roudine s'arrêta, et elle en fit autant.

— Est-ce que vous vous fâchez contre moi? lui demanda-t-il.

— Non, mais je ne m'attendais pas du tout...

— D'ailleurs, continua Roudine, vous pouvez ne pas répondre. Je connais votre secret.

Natalie le regarda d'un air presque épouvanté.

— Oui... oui, je sais celui qui vous plaît — et, je dois le dire — vous ne pouviez faire un meilleur choix. C'est un homme excellent; il saura vous apprécier; il n'a pas été trahi par la vie... c'est une âme simple et sereine... Il fera votre bonheur.

Digitized by Google

— De qui parlez-vous, Dimitri Nicolaïtch?

— Ne le savez-vous pas? De Volinzoff, bien entendu. — Comment! me serais-je trompé?

Natalie s'était un peu détournée de Roudine. Elle était tout éperdue.

— Ne vous aimerait-il pas? Allons donc, il ne vous quitte pas des yeux, il suit chacun de vos mouvements. Et puis, est-il possible de cacher l'amour? Vous-même, n'êtes-vous pas bien disposée pour lui? Autant que j'ai pu le remarquer, il plaît aussi à votre mère... Votre choix...

— Dimitri Nicolaïtch! interrompit Natalie toute troublée, en étendant la main vers un buisson voisin, il m'est vraiment pénible de traiter ce sujet, mais je vous assure que vous vous trompez.

— Je me trompe! répéta Roudine, oh! je ne le pense pas. Il n'y a pas longtemps que j'ai fait votre connaissance, mais je vous connais fort bien. Que signifie ce changement que je vois en vous, que je vois clairement? Pourriez-vous dire que vous êtes telle que je vous ai trouvée il y a six semaines?... Non, Natalie, votre cœur n'est plus aussi tranquille.

— C'est possible! répondit la jeune fille d'une voix à peine intelligible, et pourtant vous vous trompez.

— Comment cela? demanda Roudine.

— Laissez-moi, ne me questionnez pas... reprit Natalie en se dirigeant vers la maison d'un pas rapide.

Elle était terrifiée elle-même du sentiment qui s'était tout à coup éveillé dans son cœur.

Roudine la rejoignit et l'arrêta.

— Natalie! dit-il, cette conversation ne peut se terminer ainsi; elle est trop importante pour moi!... Comment dois-je vous comprendre?

— Laissez-moi, répéta Natalie.

— Natalie, pour l'amour de Dieu!

Le visage de Roudine exprimait l'émotion la plus vive; la pâleur couvrait son front.

— Vous qui compenez tout, vous devez aussi me comprendre, dit Natalie, et elle retira sa main et s'éloigna sans regarder derrière elle.

Un seul mot, lui cria Roudine. Elle s'arrêta, mais ne se retourna pas.

Digitized by Google

— Vous m'avez demandé ce que je voulais dire par la comparaison d'hier. Sachez-le donc, je ne veux pas vous tromper. Je parlais de moi-même, de mon passé et de vous.

— Comment... de moi?

— Oui, de vous; je le répète, je ne veux pas vous tromper... Vous savez maintenant à quel sentiment nouveau je faisais allusion..... Je ne me suis jamais hasardé avant ce jour...

Natalie avait subitement couvert son visage de ses mains et s'était enfuie vers la maison. Elle était si saisie du dénoûment inattendu de sa conversation avec Roudine qu'elle ne remarqua pas Volinzoff près duquel elle avait passé en courant. Il était immobile, le dos appuyé contre un arbre. Arrivé depuis un quart d'heure chez Daria Michaëlowna, il l'avait trouvée au salon, lui avait dit deux mots, puis s'était esquivé sans qu'elle s'en aperçût et s'était mis à la recherche de Natalie. Avec l'instinct particulier aux amoureux, il était allé droit au jardin où il avait aperçu Roudine et Natalie au moment même où celle-ci lui retirait sa main. Volinzoff fut pris d'un vertige. Suivant Natalie du regard, il quitta son arbre et fit quelques pas, sans savoir où il allait, ni ce qu'il voulait. Roudine l'avait vu et s'était approché de lui. Ils se regardèrent fixement, se saluèrent et se séparèrent en silence. « Cela ne peut se terminer ainsi, » avaient-ils pensé tous les deux.

Volinzoff s'enfonça dans les profondeurs du jardin. Il se sentait accablé et plein d'un sombre désespoir. Son cœur était oppressé, et une violente colère faisait bouillonner le sang dans ses veines. La pluie recommençait à tomber. Roudine était retourné dans sa chambre. Il n'était pas tranquille non plus : ses pensées s'agitaient comme dans un tourbillon. Quel homme ne serait pas troublé, en effet, par le contact inattendu et confiant d'une jeune âme honnête?

Les choses allèrent assez mal pendant le dîner : Natalie était très-pâle; elle se tenait à peine sur sa chaise et ne levait pas les yeux. Volinzoff était assis à côté d'elle, comme d'habitude, et s'efforçait par moments de causer. Il se trouva que Pigassoff dînait ce jour-là chez Daria Michaëlowna et qu'il parlait plus que tous les autres. Il se mit à démontrer, entre autres choses, qu'on pouvait partager les hommes en deux catégories comme les chiens : les hommes à oreilles courtes et les hommes à oreilles longues. Les hommes ont les oreilles courtes, disait-il, soit de naissance, soit par leur propre faute. Dans les deux cas, ils sont à plaindre, car rien ne leur réussit. — Ils n'ont pas ca-

fiance en eux-mêmes. Mais celui qui possède des oreilles longues et bien fournies est un homme heureux. Il peut être plus mauvais ou plus faible qu'un homme à oreilles courtes, mais il a confiance en lui-même. — Il dresse les oreilles, — tous l'admirent. Moi, continua-t-il avec un soupir, j'appartiens à la catégorie des oreilles courtes, et, ce qu'il y a de plus irritant, c'est que je me les suis coupées moi-même.

— Ceci, interrompit négligemment Roudine, revient à dire une chose qui, du reste, a été dite en moins de mots par la Rochefoucauld longtemps avant vous : — « Aie confiance en toi-même et les autres croiront en toi. » Je ne comprends pas la nécessité de faire intervenir les oreilles dans tout cela.

— Permettez à chacun, riposta Volinzoff d'un ton incisif et les yeux injectés de sang, permettez à chacun de s'exprimer comme il l'entend. On discute sur le despotisme... Rien n'est plus odieux, selon moi, que le despotisme des soi-disant gens d'esprit. Que le diable les emporte !

Cette sortie de Volinzoff étonna tout le monde; personne ne dit mot. Roudine lui jeta un coup d'œil à la dérobée, mais sans soutenir le regard de son rival; il se détourna, sourit et n'ouvrit plus la bouche.

— Eh ! eh ! toi aussi tu as les oreilles courtes, pensa Pigassoff.

Natalie se sentait défaillir de peur. Daria regarda longtemps Volinzoff d'un air surpris, et fut la première à reprendre la conversation.

Elle entama un récit à propos d'un chien extraordinaire qui appartenait à son ami le ministre N*** N***.

Volinzoff se retira peu de temps après le dîner. En saluant Natalie, il ne put s'empêcher de lui dire : — Pourquoi avez-vous la contenance troublée d'un coupable? Vous ne pouvez être coupable vis-à-vis de personne...

Natalie n'avait rien compris, et l'avait seulement suivi des yeux. Roudine s'approcha d'elle avant le thé, et, se penchant sur la table comme s'il parcourait le journal, lui dit à demi-voix : « Tout cela ressemble à un rêve, n'est-ce pas? Il est indispensable que je vous voie seule..., ne fût-ce que pour un instant. » — Il se retourna vers mademoiselle Boncourt : « Voici le feuilleton que vous cherchiez, » lui dit-il ; — puis, se penchant de nouveau vers Natalie, il continua

toujours à voix basse : « Tâchez d'être vers dix heures auprès de la terrasse... dans le bosquet de lilas. Je vous y attendrai....»

Pigassoff fut le héros de la soirée. Roudine lui avait abandonné le champ de bataille. Il commença d'abord à parler d'un de ses voisins, et divertit beaucoup Daria en lui racontant que ce voisin s'était tellement efféminé en vivant trente ans sous les cotillons de sa femme, qu'un jour, au moment de traverser une mare, lui, Pigassoff, l'avait vu porter sa main par derrière et retrousser les pans de son habit, comme les femmes retroussent leurs jupes. Après cela, il tomba sur un autre propriétaire qui avait été d'abord franc-maçon, puis misanthrope, et qui voulait maintenant se faire banquier.

Mais c'est lorsque Pigassoff se mit à disserter sur l'amour que l'hilarité de Daria Michaëlowna fut excitée au plus haut point. Il assura qu'on avait aussi soupiré pour lui, et qu'une Allemande à passions ardentes l'avait appelé son petit Africain appétissant et langoureux. Daria Michaëlowna se mit à rire. Pigassoff pourtant ne mentait pas, il avait réellement le droit de se vanter de ses succès. Il affirma que rien n'était plus facile que de se faire aimer de la première femme venue ; on n'avait qu'à lui répéter pendant dix jours de suite que le paradis était sur ses lèvres et la béatitude dans ses yeux, et qu'auprès d'elle toutes les autres femmes n'étaient que de vrais laiderons, pour qu'elle se dît elle-même, le onzième jour, que le paradis était sur ses lèvres et la béatitude dans ses yeux, et qu'elle s'éprît de celui qui avait découvert en elle tant de jolies choses. Tout arrive en ce monde. Pigassoff avait peut-être raison. Qui le sait ?

Roudine était dans le bosquet à neuf heures et demie. Les étoiles venaient seulement d'apparaître dans les pâles et lointaines profondeurs du ciel; l'occident était encore en feu, et l'horizon s'y dessinait plus net et plus pur. Le croissant de la lune brillait comme de l'or à travers le réseau noir des bouleaux touffus. Les arbres environnants s'élevaient comme de mornes géants avec mille éclaircies pareilles à des yeux, ou bien ils se confondaient en une masse sombre et serrée. Pas une feuille ne s'agitait ; les hautes branches des lilas et des acacias s'allongeaient dans l'air tiède comme si elles prêtaient l'oreille à quelque voix secrète. La maison projetait son ombre sur le sol, et ses longues fenêtres éclairées tranchaient sur le fond obscur en taches rougeâtres. La soirée était pai-

Digitized by Google

sible et silencieuse ; on eût dit qu'une aspiration contenue et passionnée s'exhalait mystérieusement de la nature entière. Roudine était debout, les bras croisés sur sa poitrine; il écoutait avec une attention extrême. Son cœur battait avec force, et il retenait involontairement son haleine. Des pas légers et précipités se firent enfin entendre, et Natalie entra dans le bosquet.

Roudine se précipita au-devant d'elle et lui prit les deux mains. Elles étaient aussi froides que la glace.

— Natalie Alexéiewna, dit-il d'une voix sourde et émue, j'ai voulu vous voir... je ne pouvais pas attendre jusqu'à demain. Il faut que je vous dise ce que je ne soupçonnais pas, ce dont je ne me doutais même pas ce matin : Je vous aime !

Les mains de Natalie avaient faiblement tressailli dans les siennes.

— Je vous aime ! répéta-t-il. Je ne sais comment j'ai pu me tromper aussi longtemps... comment je n'ai pas deviné plus tôt que je vous aimais... Et vous?... Natalie, répondez-moi.... Et vous?...

Natalie respirait à peine.

— Vous voyez que je suis venue, dit-elle enfin.

— Cela ne suffit pas. Dites, dites, m'aimez-vous?

— Il me semble que... oui..., murmura-t-elle.

Roudine lui serra encore les mains avec plus de force et voulut l'attirer à lui...

Natalie jeta rapidement un coup d'œil autour d'elle.

— Laissez-moi, — j'ai peur, — il me semble que quelqu'un nous écoute... Soyez prudent pour l'amour de Dieu... Volinzoff se doute...

— Que Dieu le bénisse ! vous voyez bien que je ne lui ai même pas répondu aujourd'hui... Ah! Natalie, que je suis heureux ! Maintenant rien ne pourra plus nous séparer !

Natalie leva ses yeux vers le ciel.

— Laissez-moi, murmurait-elle, il est temps...

— Un instant encore !

— Non, laissez, laissez-moi...

— Est-ce que je vous fais peur?

— Non; mais je ne dois pas rester.

— Répétez au moins encore une fois...

— Vous dites que vous êtes heureux? demanda Natalie.

— Oui, je suis l'homme le plus heureux du monde. Pouvez-vous en douter?

Digitized by Google

Natalie avait relevé la tête. Son pâle visage, si jeune, si noble et si ému était bien beau à voir ainsi à la faible clarté qui tombait du ciel nocturne à travers les ténèbres mystérieuses du bosquet.

— Sachez-le donc, dit-elle : — Je serai votre femme.

— O Dieu ! s'écria Roudine.

Mais Natalie avait déjà fui. Roudine s'arrêta un instant, puis il quitta lentement le bosquet. La lune donnait en plein sur son visage; un sourire plissait ses lèvres.

— Je suis heureux, dit-il à demi-voix. — Oui, je suis heureux, répéta-t-il, comme s'il désirait se le persuader à lui-même.

Il s'était redressé, avait rejeté ses cheveux en arrière, et s'était mis à marcher rapidement en agitant joyeusement ses bras.

A ce moment les branches s'entr'ouvraient dans le bosquet de lilas, et Pandalewski se montrait. Il regarda avec précaution autour de lui, hocha la tête, pinça ses lèvres et dit d'une manière significative : « Oh ! c'est ainsi ! Il faut en prévenir Daria. » Et il disparut.

IX

Volinzoff était rentré chez lui si sombre et si abattu, il avait répondu de si mauvaise grâce aux questions de sa sœur, et s'était si brusquement enfermé dans sa chambre, qu'Alexandra résolut d'envoyer un exprès à Lejnieff. C'était à lui qu'elle s'adressait dans toutes les circonstances difficiles. Lejnieff lui fit répondre qu'il arriverait le lendemain.

Le matin suivant, Volinzoff n'était pas plus calme que la veille. Après le déjeuner, il avait voulu d'abord aller surveiller les travaux, puis il s'était ravisé, s'était étendu sur le divan et avait pris un livre, chose qui ne lui arrivait que fort rarement. Volinzoff ne ressentait qu'un goût fort modéré pour la littérature; les vers eux-mêmes lui inspiraient une véritable terreur.

— Rien n'est plus incompréhensible que la poésie, avait-il l'habitude de dire, et pour confirmer la justesse de cette remarque il récitait les lignes suivantes du poëte Aiboulat :

Jusqu'à la fin de mes tristes jours,
Ni la fière expérience, ni le raisonnement
Ne sauront flétrir de leurs mains
Les myosotis sanglants de la vie.

Digitized by Google

Alexandra jetait des regards inquiets sur son frère, mais ne voulait pas l'obséder de questions. Une voiture s'arrêta au bas du perron.

Allons! que Dieu soit loué, pensa-t-elle, voilà Lejnieff!

Un domestique entra et annonça Roudine.

Volinzoff avait jeté son livre et relevé la tête.

— Qui est là? demanda-t-il.

— Roudine Dimitri Nicolaïtch, répéta le domestique.

Volinzoff se leva.

— Fais-le entrer, et toi, sœur, laisse-nous, continua-t-il en se tournant vers Alexandra.

— Mais pourquoi donc? dit-elle.

— Cela ne regarde que moi! poursuivit-il avec emportement. Je t'en prie.

Roudine entra. Volinzoff le salua froidement, demeura debout au milieu de la chambre et ne lui tendit pas la main.

— Vous ne m'attendiez pas, avouez-le, dit Roudine en posant son chapeau sur le rebord de la fenêtre. Ses lèvres tremblaient un peu, mais il s'efforçait de cacher son trouble.

— Je ne vous attendais certainement pas, répondit Volinzoff. Je me serais plutôt attendu à voir quelqu'un venant de votre part, après la journée d'hier.

— Je comprends ce que vous voulez dire, reprit Roudine en s'asseyant, — je suis très-heureux de votre franchise. Il vaut mieux qu'il en soit ainsi. Je suis venu à vous comme à un homme d'honneur....

— Ne pourrait-on pas faire trêve aux compliments? interrompit Volinzoff.

— Je désire vous expliquer ma présence ici.

— Nous nous connaissons. Pourquoi ne viendriez-vous pas chez moi? Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que vous me faites l'honneur de votre visite.

— Je suis venu à vous comme un homme d'honneur à un autre homme d'honneur, répéta Roudine. Je veux maintenant soumettre à votre propre jugement... J'ai pleine confiance en vous...

— Voyons, de quoi s'agit-il? dit Volinzoff, qui était resté debout, et jetait des regards sombres à Roudine en frisant de temps en temps sa moustache.

— Permettez... Je suis venu pour m'expliquer, mais cela ne peut se faire en deux mots.

Digitized by Google

— Pourquoi cela?

— Une troisième personne s'y trouve mêlée.

— Quelle troisième personne?

— Serge Pawlitch, vous me comprenez.

— Dimitri Nicolaïtch, je ne vous comprends pas du tout.

— Il vous plaît...

— Il me plaît que vous parliez sans détours! interrompit Volinzoff. Il commençait à n'être plus maître de sa colère. Roudine fronça les sourcils.

— Volontiers... nous sommes seuls... Je dois vous dire, — du reste, vous vous en doutez probablement déjà (Volinzoff haussa impatiemment les épaules), — je dois vous dire que j'aime Natalie Alexéiewna et que j'ai le droit de supposer que je suis aimé d'elle.

Volinzoff ne répondit rien, mais il avait pâli; il détourna son visage, et se dirigea du côté de la fenêtre.

— Vous comprenez, Serge Pawlitch, continua Roudine, que si je n'étais convaincu...

— De grâce, répliqua vivement Volinzoff, je ne doute nullement... Eh bien! tant mieux pour vous. Je me demande seulement pourquoi vous avez eu l'idée de venir m'apprendre cette nouvelle... En quoi me regarde-t-elle? Qu'ai-je donc besoin de savoir, moi, qui vous aime ou qui vous aimez? Je ne comprends réellement pas...

Volinzoff continuait à regarder par la fenêtre. Sa voix était sourde.

Roudine s'était levé.

— Serge Pawlitch, je vais vous dire pourquoi je me suis décidé à me présenter personnellement chez vous, et pourquoi je ne me suis pas cru le droit de vous cacher notre... notre situation mutuelle... Je vous estime profondément, voilà pourquoi je suis ici; je n'ai pas voulu... ni l'un ni l'autre nous n'avons voulu jouer un rôle en votre présence. Je connaissais vos sentiments pour Natalie... Je sais vous apprécier, croyez-le. Je sais combien je suis indigne de vous remplacer dans son cœur; mais, puisque le sort en a décidé ainsi, ne vaut-il pas mieux agir avec franchise et loyauté? Ne vaut-il pas mieux éviter les malentendus et les occasions de scènes pareilles à celles qui se sont passées hier à dîner? Serge Pawlitch, je vous le demande à vous-même?

Volinzoff avait croisé les bras sur sa poitrine comme s'il voulait contenir en lui-même son émotion.

Digitized by Google

— Serge Pawlitch, continua Roudine, je sens que je vous ai offensé...; mais veuillez me comprendre; veuillez penser que nous n'avions d'autre moyen que cette démarche pour vous prouver notre estime, pour vous prouver que nous savons apprécier votre noblesse et votre droiture. Avec une autre personne, cette franchise, cette complète franchise serait déplacée, mais elle devient un devoir vis-à-vis de vous. Il nous est doux de penser que notre secret est entre vos mains...

Volinzoff se mit à rire avec un effort visible.

— Grand merci pour la confiance, s'écria-t-il; mais remarquez, je vous prie, que je ne désire ni connaître votre secret, ni vous confier le mien. Vous en disposez comme d'un bien propre, et vous parlez comme si vous en aviez reçu la mission d'une autre personne. Cela me porte à supposer que Natalie est prévenue de cette visite et de son but.

Roudine se troubla légèrement à ces dernières paroles.

—Non, je n'ai pas communiqué mon dessein à Natalie Alexéiewna, mais je sais qu'elle partage ma manière de voir.

— Tout cela est fort bien, répondit Volinzoff, après un instant de silence pendant lequel il s'était mis à tambouriner sur les vitres. J'avoue pourtant que j'aimerais mieux être moins estimé de vous. A vrai dire, je tiens fort peu à votre estime. Voyons, que me voulez-vous à présent?

— Je ne veux rien... ou pourtant, si! je veux quelque chose. Je veux que vous ne me teniez pas pour un homme rusé et astucieux; je veux que vous me compreniez... J'espère maintenant que vous ne pourrez plus douter de ma sincérité... Je veux, Serge Pawlitch, que nous nous séparions en amis..., que vous me tendiez la main comme autrefois.

Et Roudine se rapprochait de Volinzoff.

— Excusez-moi, monsieur, répondit celui-ci, en se retournant et en faisant un pas en arrière, — je suis prêt à donner pleine créance à vos intentions; admettons que tout ceci soit beau, même grand; mais nous sommes dans ma famille des gens simples, et nullement en état de suivre l'essor d'esprits aussi profonds que le vôtre... Ce qui vous paraît sincère nous semble impudent...; ce que vous trouvez simple et clair, nous le trouvons embrouillé et obscur... Vous vous vantez de ce que nous cachons; comment pourrions-nous nous comprendre? Excusez-moi, je ne puis ni vous comp-

Digitized by Google

ter au nombre de mes amis, ni vous tendre la main... Il est possible que ma conduite soit mesquine; qu'y faire? Je suis mesquin moi-même.

Roudine avait pris son chapeau.

— Serge Pawlitch! dit-il tristement, adieu, j'ai été trompé dans mon attente. Ma visite est étrange, en effet, mais j'avais espéré que vous (Volinzoff fit un geste d'impatience.)... Pardonnez-moi, je ne parlerai plus de cela. A tout prendre, je crois que vous avez certainement raison, et que vous ne pouviez agir autrement. Adieu, et permettez, au moins, que je vous assure encore une fois, que je vous assure pour la dernière fois de la pureté de mes intentions... Du reste, je suis convaincu de votre discrétion.

— C'est trop fort! s'écria Volinzoff tremblant de colère, je ne vous ai jamais demandé votre confiance, et par conséquent vous n'avez aucun droit de compter sur ma discrétion.

Roudine voulait dire quelque chose, mais il se contenta de faire un geste de la main, de saluer, puis de sortir.

Volinzoff se jeta sur un divan en tournant son visage du côté du mur.

— Peut-on entrer? dit à la porte Alexandra.

Volinzoff ne répondit pas immédiatement, et passa à la dérobée sa main sur son visage.

— Non, Sacha, dit-il d'une voix légèrement altérée, attends encore un peu.

Une demi-heure après, Alexandra était de nouveau à la porte de la chambre de son frère.

— Michaël Michaëlowitch est arrivé, dit-elle, veux-tu le voir?

— Oui, répondit-il. Prie-le d'entrer.

Lejnieff se montra.

— Eh bien! qu'as-tu? Es-tu malade? lui demanda-t-il en s'asseyant sur un fauteuil auprès du divan.

Volinzoff s'était soulevé pour s'appuyer sur le coude. Il regarda longtemps son ami avec une étrange fixité, puis il se mit à lui répéter mot pour mot toute la conversation qu'il venait d'avoir avec Roudine. Il n'avait jamais jusqu'à ce jour fait allusion devant Lejnieff à ses sentiments pour Natalie, quoiqu'il eût toujours supposé que ce dernier ne les ignorait pas.

— Eh bien! sais-tu que tu m'étonnes? répliqua Lejnieff dès que Volinzoff eut terminé son récit; je m'attendais à bien des singularités

Digitized by Google

de sa part, mais celle-ci est un peu trop forte... Du reste, je le reconnais encore là.

— Au fait, sa démarche est purement et simplement une insolence, reprit Volinzoff vivement ému. J'ai bien manqué de le jeter par la fenêtre. Veut-il se vanter devant moi, ou a-t-il peur? Voyons, pour quel motif secret... Comment prendre sur soi d'aller chez un homme?...

Volinzoff pressa sa tête de ses deux mains et s'arrêta.

— Mon ami, tu es dans l'erreur, répondit tranquillement Lejnieff; tu refuseras de me croire, et pourtant je suis sûr qu'il a fait tout cela dans une bonne intention. Oui vraiment... tout cela est si noble, si loyal! Puis, comment aurait-il fait pour perdre une si belle occasion de parler et de montrer son éloquence? Il a besoin de cela; pourrait-il vivre sans jouer la comédie?... Ah! ah! c'est son ennemi que sa langue!... d'un autre côté, elle lui rend de bien grands services...

— Tu ne peux t'imaginer de quel air solennel il est entré et s'est mis à discourir!

— Je le crois bien, tout est solennel avec lui. Il boutonne sa redingote comme s'il remplissait un devoir sacré; j'aurais voulu pour quelques jours le reléguer dans une île déserte et voir à la dérobée comment il s'y prendrait pour penser seul en face lui-même. Et il ose parler de simplicité!

— Mais, pour l'amour de Dieu, dis-moi donc, frère, ce que signifie sa conduite? Est-ce de la philosophie?

— Comment te répondre? La philosophie y entre bien certainement pour quelque chose, mais elle n'y entre pas pour tout. Il ne faut pas mettre toutes les sottises sur le compte de la philosophie.

Volinzoff lui jeta un regard de côté.

— Mais ne mentirait-il pas? Qu'en penses-tu?

— Non, mon ami, il ne ment pas. D'ailleurs, en voilà assez sur ce personnage. Viens au jardin fumer un cigare, et prions Alexandra de se joindre à nous. Quand elle est présente, il est plus facile de causer, et plus facile aussi de se taire. Elle nous donnera du thé.

— Volontiers, répondit Volinzoff. — Sacha, s'écria-t-il, viens donc ici!

Alexandra entra. Il lui serra la main et y posa tendrement ses lèvres.

Digitized by Google

Roudine était retourné chez lui en proie à un trouble extrême et dans une disposition d'esprit assez pénible. Il s'adressait de vifs reproches et accusait amèrement son impardonnable précipitation et son enfantillage. Ce n'est pas sans raison qu'on a dit qu'il n'y avait rien de plus lourd à porter que la conviction d'avoir fait une sottise.

Roudine était rongé de remords.

— C'est le diable, en effet, murmurait-il entre ses dents, qui m'a suggéré l'idée d'aller chez cet homme. Voilà une belle pensée ! Elle ne m'a attiré que des insolences !

Quelque chose d'inusité se passait chez Daria. La maîtresse de la maison elle-même ne s'était pas montrée de toute la matinée et ne descendit qu'à l'heure du dîner. Pandalewski, le seul qui eût été admis en sa présence, assurait qu'elle souffrait d'un violent mal de tête. Roudine avait à peine vu Natalie, qui resta dans sa chambre avec mademoiselle Boncourt. En se trouvant à table en face de lui, elle l'avait regardé d'un air si navré, que le cœur de Dimitri Nicolaïtch en tressaillit. Les traits de la jeune fille étaient altérés comme si un malheur avait fondu sur elle depuis la veille.

Une vague tristesse, comme un pressentiment sinistre, commençait à troubler Roudine.

Pour se distraire, il s'était occupé de Bassistoff. En causant avec lui d'une façon un peu suivie, il trouva dans son interlocuteur un jeune homme vif et ardent, aux espérances enthousiastes, aux croyances encore vierges. Vers le soir, Daria apparut au salon. Elle fut aimable pour Roudine, tout en se tenant un peu sur la réserve. Tantôt elle souriait, tantôt elle fronçait le sourcil et parlait sourdement, en lançant d'inquiétantes allusions... Quels que fussent d'ailleurs ses sentiments intimes, elle sut rester femme du monde. Dans les derniers moments toutefois, elle avait manifesté une certaine froideur à l'égard de Roudine. — Quelle est cette énigme? pensait celui-ci, en jetant furtivement un regard sur la tête penchée de Daria.

La solution de cette énigme ne se fit pas attendre. Traversant vers minuit un corridor sombre qui menait dans son appartement, Roudine sentit tout à coup que quelqu'un lui glissait un billet dans la main. Il regarda autour de lui et vit fuir une jeune fille qu'il reconnut pour la femme de chambre de Natalie. Il rentra chez lui, renvoya son domestique, ouvrit le billet et lut les lignes suivantes tracées par la main de Natalie : « Soyez demain matin à sept heures à

Digitized by Google

l'étang d'Ardioukine, derrière le bois de chênes. Il m'est impossible de vous donner une autre heure.

« Ce sera notre dernière entrevue, et tout sera fait, à moins que... Venez. Il faut prendre une décision.

« *P. S.* Si je ne venais pas, c'est que nous ne devrions plus nous revoir jamais. Alors je vous le ferais savoir. »

Roudine devint pensif, retourna le billet dans ses doigts, le mit sous son oreiller, se déshabilla et se coucha, mais ne put trouver le repos qu'il cherchait. Il dormit d'un sommeil léger, et s'éveilla avant cinq heures.

X

Il ne restait, depuis longtemps, que de faibles traces de cet étang d'Ardioukine auprès duquel Natalie donnait rendez-vous à Roudine. La digue s'était rompue depuis plus de trente ans, et avait laissé les eaux s'écouler. On apercevait maintenant le fond plat et uni de ce ravin jadis recouvert d'un gras limon, et les débris de la digue rappelaient seuls l'existence de l'étang. Là s'était élevée autrefois une maison seigneuriale. De l'épais bouquet d'arbres qui entouraient la propriété disparue, on ne retrouvait plus que deux énormes pins au maigre et lugubre feuillage, qui murmuraient éternellement au souffle des vents.

La légende populaire rapportait qu'un crime épouvantable avait été commis au pied même de ces pins; on disait encore que chaque arbre en tombant devait entraîner la mort d'un homme. Ainsi il y avait eu autrefois un troisième pin; déraciné par l'orage, il avait dans sa chute écrasé une petite fille. Tout l'entourage du vieil étang passait pour un endroit enchanté. Désert, nu, aride et sombre, même en plein jour, il empruntait une apparence encore plus désolée au voisinage d'un ancien bois de chênes depuis longtemps morts et desséchés. Au-dessus des buissons on voyait s'élever, à de rares intervalles, d'immenses troncs gris pareils à des fantômes. On frissonnait rien qu'à les regarder; ils ressemblaient à de sinistres vieillards réunis en conciliabule secret dans le but de machiner quelque mauvaise action. Un étroit sentier, à peine frayé, longeait sur le côté ce triste ravin. Personne ne passait devant l'étang d'Ardioukine sans y être forcé par une nécessité absolue; aussi était-ce avec intention que Natalie avait choisi ce lieu solitaire, situé à une demi-verste de la maison de sa mère.

Digitized by Google

Le soleil se levait à peine, lorsque Roudine arriva à l'étang. La matinée était sombre. Des nuages amoncelés et d'une couleur laiteuse couvraient le ciel ; le vent les poussait rapidement, avec un aigre sifflement. Roudine allait et venait sur la digue, toute recouverte de bardanes épaisses et d'orties desséchées. Il n'était nullement rassuré. Ces rendez-vous mystérieux, les sensations nouvelles qu'il ressentait le troublaient violemment, surtout depuis le billet de la veille. Il sentait que le dénoûment était proche. Une inquiétude profonde envahissait son âme, quoique personne ne s'en fût douté à le voir croiser ses bras sur sa poitrine avec une résolution concentrée et promener ses regards autour de lui. Ce n'était pas sans vérité que Pigassoff avait dit une fois en parlant de Roudine, qu'il rappelait ces magots chinois qui sont toujours emportés par le poids de leur tête. Mais lorsque la tête seule gouverne un homme, il lui devient difficile, quelque puissant que soit son esprit, d'analyser certains sentiments et de comprendre même bien nettement ce qui se passe dans son cœur... Roudine, le spirituel, le pénétrant Roudine n'était pas en état de dire avec certitude s'il aimait Natalie, s'il souffrait, s'il devait souffrir en se séparant d'elle. Pourquoi donc, sans même s'essayer au rôle de Lovelace, — il faut lui rendre cette justice, — avait-il exalté l'imagination de cette jeune fille? Pourquoi l'attendait-il avec un mystérieux tressaillement? A cela il n'y a qu'une réponse : c'est que ceux qui ne connaissent point la passion vraie sont précisément ceux qui se laissent le plus facilement entraîner par ses apparences. Il se promenait sur la digue, tandis que Natalie accourait rapidement au rendez-vous, en marchant à travers champs sur l'herbe humide. — Mademoiselle, mademoiselle, vous allez vous mouiller les pieds, lui criait sa femme de chambre Macha, qui avait peine à la suivre.

Natalie ne l'écoutait pas et courait sans regarder en arrière.

— Ah ! pourvu qu'on ne nous ait pas aperçues, répétait Macha. C'est déjà étonnant qu'on ne nous ait pas entendues, lorsque nous sommes sorties de la maison. Pourvu que mademoiselle Boncourt ne se réveille pas!... Ce n'est pas loin, heureusement. Voilà déjà monsieur qui attend, ajouta-t-elle, en voyant subitement la taille élancée de Roudine qui faisait saillie sur la digue. — Mais il a tort de se tenir ainsi en vue; — il aurait mieux fait de descendre dans le ravin.

Natalie s'était arrêtée.

Digitized by Google

— Attends ici près des pins, Macha, lui dit-elle, en se dirigeant vers l'étang.

Roudine vint à sa rencontre et s'arrêta tout surpris. Il ne lui avait jamais vu une expression pareille. Ses sourcils s'étaient rapprochés, ses lèvres se serraient, ses yeux avaient un regard fixe et presque dur.

— Dimitri Nicolaïtch, commença-t-elle, nous n'avons pas de temps à perdre. Les minutes sont comptées; ma mère sait tout. M. Pandalewski nous a épiés l'autre jour, et lui a parlé de notre entrevue. Il a toujours été l'espion de maman. Elle m'a appelée hier chez elle.

— Mon Dieu! s'écria Roudine, c'est affreux! Qu'a-t-elle dit?

— Elle ne s'est pas fâchée; elle ne m'a pas grondée, elle m'a seulement reproché ma légèreté.

— Seulement?

— Oui, mais elle m'a déclaré qu'elle aimerait mieux me savoir morte que votre femme.

— Elle a dit cela! Est-ce possible?

— Oui, et elle a encore ajouté que vous-même ne désiriez nullement m'épouser, que vous ne m'aviez fait la cour que par désœuvrement, et qu'elle ne se serait pas attendue à cet abus de confiance de votre part; que, du reste, elle avait, elle aussi, plus d'un reproche à s'adresser. — « Pourquoi, a-t-elle dit, lui ai-je permis de le voir aussi souvent?» Elle a ajouté qu'elle avait compté sur ma raison, et que ma conduite irréfléchie l'avait fort étonnée... Je ne me rappelle déjà plus tout ce qu'elle m'a dit.

Natalie avait raconté cette scène d'une voix égale et presque éteinte.

— Et vous, Natalie, que lui avez-vous répondu? demanda Roudine.

— Ce que je lui ai répondu? répéta Natalie; mais auparavant, dites-moi ce que vous avez l'intention de faire?

— Mon Dieu! mon Dieu! reprit Roudine, c'est cruel! sitôt!..... quel coup soudain!... Et votre mère, est-elle si complétement irritée?

— Oui, oui; elle ne veut pas entendre parler de vous.

— C'est affreux! Il n'y a donc plus aucun espoir?

— Aucun.

— Le malheur semble me poursuivre avec un acharnement inouï. Ce Pandalewski est un misérable. Vous me demandez ce que j'ai l'intention de faire, Natalie. Ma tête se perd... Je ne puis rien combiner... Je ne puis que déplorer mon sort maudit... Je suis surpris que vous puissiez conserver votre sang-froid...

Digitized by Google

— Croyez-vous donc que cela me soit aisé? répondit Natalie.

Roudine se mit à marcher sur la digue. Natalie ne le quittait pas des yeux.

— Votre mère ne vous a-t-elle pas fait de questions? demanda-t-il enfin.

— Elle m'a demandé si je vous aimais.

— Eh bien! qu'avez-vous répondu?

Natalie se tut un instant.

— Je n'ai pas menti, reprit-elle enfin.

Roudine lui saisit la main. — Toujours noble et grande! Quel or pur que ce cœur de jeune fille! Mais est-il possible que votre mère ait aussi résolûment déclaré sa volonté au sujet de notre mariage?

— C'est la vérité. Je vous ai déjà dit, du reste, qu'elle ne croyait pas que vous eussiez vous-même l'intention de m'épouser.

— Elle me prend donc pour un fourbe et un séducteur! En quoi ai-je mérité un aussi cruel soupçon? et Roudine plongea sa tête dans ses mains.

— Dimitri Nicolaïtch, dit Natalie, nous perdons inutilement notre temps. Rappelez-vous que c'est la dernière fois que je vous vois. Je ne suis pas venue ici pour pleurer ni pousser des exclamations. Vous le voyez, mes yeux sont secs. Je suis venue vous demander conseil.

— Quel conseil puis-je donc vous donner, Natalie Alexéiewna?

— Quel conseil? Vous êtes un homme. Je me suis habituée à avoir confiance en vous. Je garderai ma foi jusqu'au bout. Dites-moi quelles sont vos intentions.

— Mes intentions! Votre mère me fera probablement fermer sa porte.

— C'est possible. Elle m'a déjà déclaré hier qu'elle renoncerait à vous voir... Mais vous ne répondez pas à ma question.

— A quelle question?

— Que pensez-vous que nous ayons à faire à présent?

— Ce que nous avons à faire? répéta Roudine, il faut naturellement se soumettre.

— Se soumettre! répéta lentement Natalie, tandis que ses lèvres devenaient toutes blanches.

— Se soumettre à la destinée, continua Roudine. Que pourrions-nous faire? Je sais fort bien que cette résignation sera bien amère, et que ce coup est lourd à supporter; mais décidez vous-même, Natalie. Je suis pauvre... je pourrais travailler, il est vrai, mais quand

Digitized by Google

même je serais riche, auriez-vous le courage d'accepter une rupture inévitable avec votre famille, de braver la colère de votre mère?... Non, Natalie, il ne faut pas même y penser. Il est évident que nous ne sommes pas destinés à vivre ensemble, et que ce bonheur idéal que j'ai rêvé n'est pas fait pour un malheureux comme moi.

Natalie couvrit tout à coup son visage de ses mains et éclata en sanglots.

Roudine s'approcha d'elle.

— Natalie, chère Natalie, dit-il avec chaleur, ne pleurez pas, pour l'amour de Dieu! Ne me déchirez pas ainsi le cœur. Calmez-vous.

Natalie leva la tête.

— Vous me dites de me calmer, répliqua-t-elle, tandis que ses yeux humides brillaient d'un éclat extraordinaire. Mes pleurs n'ont pas le motif que vous leur supposez. Non, ma souffrance a une autre cause. M'être trompée sur vous, voilà ce qui fait couler mes larmes. Comment! Je viens auprès de vous chercher un conseil, un appui, et dans quel moment! et votre première parole est celle-ci: Se soumettre! Est-ce donc ainsi que vous mettez en action vos théories sur la liberté, sur le sacrifice?

Sa voix s'éteignit.

— Mais, Natalie, reprit Roudine fort troublé, rappelez-vous que je ne m'écarte pas de mes principes;... seulement...

— Vous me demandez, interrompit-elle avec une nouvelle force, ce que j'ai répondu à ma mère quand elle m'a déclaré qu'elle consentirait plutôt à ma mort qu'à mon mariage avec vous. Je lui ai répondu que j'aimerais mieux mourir que d'en épouser un autre que vous... Et vous parlez de se soumettre! Je commence à croire qu'elle avait raison, et que vous ne vous êtes amusé à me faire la cour que par oisiveté, pour *tuer le temps*...

— Je vous jure, Natalie,... je vous jure, répéta Roudine... Mais Natalie ne l'écoutait pas.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas arrêtée? dit-elle avec énergie... ou bien pourquoi n'avez-vous pas prévu ces obstacles? Je suis honteuse de parler ainsi... mais tout est fini maintenant.

— Il faut vous calmer, Natalie, reprit Roudine; il faut que nous recherchions ensemble quelles mesures...

— Vous avez bien souvent parlé de sacrifice, d'abnégation, interrompit-elle, mais savez-vous que si vous m'aviez dit aujourd'hui, tout à l'heure: « Je t'aime, mais je ne puis me marier; je ne

Digitized by Google

réponds pas de l'avenir, donne-moi ta main et suis-moi, » savez-vous que je vous aurais suivi, que j'étais décidée à tout? Mais la distance est plus grande que je ne croyais de la parole à l'action, et vous avez peur maintenant comme vous avez eu peur de Volinzoff l'autre jour pendant le dîner.

La rougeur monta au front de Roudine. L'exaltation inattendue de Natalie l'avait frappé, mais ses dernières paroles blessaient au vif son amour-propre.

— Vous êtes trop agitée en ce moment, Natalie; vous ne pouvez comprendre à quel point vous m'avez cruellement offensé. J'espère que vous me rendrez justice... un jour; vous comprendrez alors combien il m'en aura coûté de renoncer à un bonheur qui, selon votre propre aveu, ne m'imposait aucune obligation. Votre tranquillité m'est plus précieuse que tout au monde, et je serais un grand misérable si je me décidais à profiter...

— Peut-être, murmura Natalie, peut-être avez-vous raison, je ne sais plus ce que je dis...; mais jusqu'à ce moment j'avais cru en vous; j'avais eu foi dans chacune de vos paroles... Dorénavant, pesez-les mieux, de grâce, ne les jetez plus ainsi au vent. Lorsque je vous ai dit que je vous aimais, je savais à quoi ce mot m'engageait; j'étais prête à tout... Il ne me reste plus maintenant qu'à vous remercier pour la leçon que je viens de recevoir de vous, et à vous dire adieu.

— Arrêtez! pour l'amour de Dieu! je vous en conjure, Natalie, je n'ai pas mérité votre mépris, je vous le jure. Mettez-vous à ma place. Je réponds pour vous et pour moi. Si je ne vous aimais pas de l'amour le plus dévoué, qui aurait pu m'empêcher de vous proposer sur l'heure de fuir avec moi?... Tôt ou tard, votre mère vous aurait pardonné... et alors... Mais avant de penser à mon propre bonheur...

Il se tut. Le regard de Natalie, nettement fixé sur le sien, le troublait.

— Vous vous efforcez de me prouver que vous êtes un honnête homme, Dimitri Nicolaïtch, lui dit-elle, je n'en doute pas. Vous n'êtes pas capable d'agir par calcul; mais avais-je donc besoin d'être persuadée de cela; était-ce pour cela que je venais ici?

— Je ne m'attendais pas, Natalie...

— Ah! vous vous trahissez malgré vous! Non, vous ne vous attendiez pas à ma réponse; vous ne me connaissiez pas, mais soyez sans inquiétude... Vous ne m'aimez pas, et je ne m'impose à personne.

Digitized by Google

— Je vous aime ! s'écria Roudine.

Natalie se redressa.

— Soit ! mais comment m'aimez-vous ? Je me rappelle toutes vos paroles, Dimitri Nicolaïtch. Vous souvenez-vous de m'avoir dit un jour qu'il n'y a pas d'amour sans égalité complète entre ceux qui aiment ?... Vous êtes trop élevé pour moi, nous ne sommes pas égaux... Je suis punie comme je le mérite. Des occupations plus dignes de votre génie vous attendent. Je n'oublierai jamais ce jour... Adieu...

— Natalie ! vous partez ? Est-il possible que nous nous séparions ainsi ?

Il lui tendit la main. Elle s'arrêta. On aurait dit que cette voix suppliante la faisait hésiter.

— Non ! s'écria-t-elle enfin, — je sens que quelque chose s'est brisé en moi... Je suis venue ici, je vous ai parlé, comme une personne en délire ; il faut que je rentre en possession de moi-même. Cela ne doit pas être ; vous l'avez dit vous-même, cela ne sera pas. Hélas ! j'avais fait en pensée mes adieux à ma famille quand je suis accourue en ce lieu. — Et pourtant, qui ai-je rencontré ici ? un homme sans courage... D'où savez-vous que je suis incapable de supporter une séparation avec ma famille ? « Votre mère ne consentirait pas... C'est affreux !... » Voilà tout ce que vous avez trouvé à me répondre ! Était-ce vous, était-ce bien vous, Roudine ? Non ! adieu... Ah ! si vous m'aviez aimée je m'en apercevrais maintenant... Non, non, adieu !...

Elle se détourna rapidement et courut vers Macha qui était depuis longtemps dans l'inquiétude et la rappelait par des signes.

— C'est vous qui avez peur et non moi ! s'écria Roudine, en la voyant partir.

Mais elle ne faisait plus attention à lui, et se hâtait de regagner la maison à travers les champs.

Elle rentra heureusement dans sa chambre ; mais à peine en eut-elle franchi le seuil que ses forces l'abandonnèrent, et qu'elle tomba évanouie dans les bras de Macha.

Roudine resta encore longtemps sur la digue. Tout à coup il secoua sa torpeur. Il reprit à pas lents le sentier qu'il avait suivi une heure auparavant. Il était fort honteux... et chagrin. « Quelle jeune fille est-ce là ? pensait-il... A dix-huit ans !... Non, je ne la connaissais pas... C'est une personne remarquable. Quelle force de volonté !... Elle a raison ; elle est digne d'un amour autre que celui que je res-

Digitized by Google

sentais pour elle... L'ai-je jamais aimée? se demanda-t-il. Est-il possible que je ne l'aime plus? Voilà donc comment tout cela devait finir! Que je suis nul, que je me fais pitié en comparaison d'elle!»

Le roulement léger d'un drochski de course força Roudine à lever la tête. C'était Lejnieff qui venait du côté opposé avec son éternel trotteur. Roudine le salua en silence, puis comme frappé d'une idée subite, il changea de route et prit rapidement le chemin de la maison de Daria.

Lejnieff l'avait laissé passer en le suivant du regard; mais après un instant de réflexion, il avait tourné son cheval et s'était rendu chez Volinzoff.

Il trouva son ami endormi, défendit au domestique de le réveiller, et alla s'installer sur le balcon pour y fumer un cigare en attendant le déjeuner.

XI

Volinzoff se leva à dix heures. Ayant appris à son grand étonnement que Lejnieff était assis sur son balcon, il le fit appeler chez lui.

— Qu'est-il donc arrivé? lui demanda-t-il. Tu voulais retourner chez toi?

— C'est vrai; mais j'ai rencontré Roudine... Il était seul et marchait par les champs dans un trouble extrême. Alors je suis revenu.

— Tu es revenu parce que tu as rencontré Roudine?

— C'est-à-dire, pour parler franchement, je ne sais pas moi-même pourquoi je suis revenu. C'est probablement parce que j'ai pensé à toi. J'ai voulu te tenir compagnie; j'aurai tout le temps de rentrer chez moi.

Volinzoff sourit amèrement.

— C'est cela! on ne peut plus maintenant penser à Roudine sans penser à moi en même temps... Qu'on serve le thé, cria-t-il au domestique.

Les amis s'étaient mis à déjeuner. Lejnieff parlait de l'administration des biens et d'un nouveau procédé pour couvrir les granges avec du carton bituminé.

Tout à coup Volinzoff saute sur sa chaise, et frappe la table avec tant de violence qu'il fait entre-choquer les tasses et les soucoupes.

— Non, s'écria-t-il, je n'ai pas la force de supporter ceci plus

Digitized by Google

longtemps. Je provoquerai ce prodige; il me tuera, ou bien j'arriverai à loger une balle dans son front savant.

— De grâce! qu'as-tu, qu'as-tu donc? gronda Lejnieff. Comment peux-tu crier de la sorte? J'en ai laissé tomber mon cigare... Qu'est-ce qui te prend?

— Il me prend que je ne puis plus entendre prononcer son nom de sang-froid; tout bouillonne en moi.

— Assez, frère, assez! N'as-tu pas honte? répondit Lejnieff en ramassant son cigare. Laisse-le donc tranquille!

— Il m'a offensé, continua Volinzoff en arpentant la chambre... Oui, il m'a profondément offensé. Tu dois en convenir toi-même. Dans le premier moment je ne m'en rendais pas compte, j'étais trop surpris, et, au fait, qui donc se serait attendu à cela? Je vais lui prouver qu'il ne fait pas bon plaisanter avec moi. Ce maudit philosophe, je le tuerai comme une perdrix.

— Tu gagneras grand'chose à ce jeu-là! Je ne parle pas même de ta sœur; dominé par la passion comme tu l'es, comment penserais-tu à elle? Mais, relativement à une autre personne, crois-tu avancer beaucoup tes affaires en tuant le *philosophe*, pour parler à ta façon?

Volinzoff se jeta dans un fauteuil.

— Je veux aller quelque part alors, car ici j'ai le cœur tellement serré par la tristesse que je ne puis trouver de repos.

— T'en aller?... c'est une autre question. Je suis de ton avis cette fois. Et sais-tu ce que je te propose? Partons ensemble, rendons-nous au Caucase ou simplement dans la petite Russie. Tu as une bonne idée, frère.

— Oui, mais avec qui laisserons-nous ma sœur?

— Et pourquoi Alexandra ne viendrait-elle pas avec nous? Cela se peut parfaitement, vrai Dieu! Je prends sur moi d'avoir soin d'elle. Rien ne lui manquera; elle n'a qu'à parler, et je lui organise chaque soir une sérénade sous sa fenêtre; je parfume les postillons à l'eau de Cologne, je fais planter des fleurs le long de la route. Pour ce qui est de nous, frère, ce sera tout bonnement une régénération; nous trouverons dans ce voyage tant de jouissances et nous reviendrons avec de si gros ventres, que l'amour ne s'attaquera plus à nous.

— Tu plaisantes toujours, Michaël.

— Je ne plaisante pas du tout. C'est une pensée brillante qui a jailli de ton cerveau!

Digitized by Google

— N'en parlons plus ! s'écria de nouveau Volinzoff; je veux me battre, me battre avec lui.

— Encore ! voyons, frère, tu es fou aujourd'hui.

Un domestique entra avec une lettre.

— De qui ? demanda Lejnieff.

— De Roudine, Dimitri Nicolaïtch. C'est le domestique de madame Lassonnska qui l'a apportée.

— De Roudine ! reprit Volinzoff. Pour qui ?

— Pour vous, monsieur.

— Pour moi ! donne donc.

Volinzoff saisit la lettre, la décacheta rapidement et se mit à lire. Lejnieff suivait tous ses mouvements des yeux avec une extrême attention. Une expression d'étonnement étrange et presque joyeux se répandait sur les traits de Volinzoff. Il avait laissé retomber ses mains.

— De quoi s'agit-il ? lui demanda Lejnieff.

— Lis, répond Volinzoff à demi-voix en lui tendant la lettre.

Lejnieff commença à lire. Voici ce qu'écrivait Roudine :

« Monsieur,

« Je quitte aujourd'hui la maison de Daria Michaëlowna, et je pars pour toujours : cela vous étonnera probablement, surtout après notre entrevue d'hier. Je ne puis vous expliquer ce qui m'a forcé à agir ainsi, mais il me semble que je dois vous prévenir de mon départ. Vous ne m'aimez pas, et me tenez même pour un méchant homme. Je n'ai pas l'intention de me justifier. Le temps le fera pour moi. Il est inutile, et indigne d'un homme, de chercher à convaincre de l'injustice de sa prévention une personne prévenue contre lui. Celui qui voudra me comprendre m'excusera ; quant à celui qui ne veut ni ne peut me comprendre, son accusation ne me touche pas. Je me suis trompé sur votre compte. A mes yeux, vous serez toujours, comme autrefois, un homme noble et honorable. Mon tort est d'avoir supposé que vous sauriez vous dégager du milieu dans lequel vous avez vécu. Je me suis trompé ; qu'y faire ? Ce n'est ni la première ni la dernière fois que cela m'arrivera. Je vous le répète, je m'en vais ; je vous souhaite tout le bonheur possible. Avouez que ce souhait est complétement désintéressé. J'espère que vous serez heureux désormais. Peut-être le temps changera-t-il votre opinion

sur mon compte. Je ne sais si nous nous reverrons jamais; mais, dans tous les cas, croyez à la sincérité de mon estime.

« D. ROUDINE. »

« *P. S.* Je vous enverai les deux cents roubles que je vous dois aussitôt que je serai arrivé chez moi dans le gouvernement de T***. Je vous prie de ne pas parler de cette lettre à Daria.

« *P. S. S.* Encore une dernière et importante prière. Puisque je pars immédiatement, j'espère que vous ne ferez pas allusion à ma visite chez vous en présence de Natalie. »

— Eh bien! qu'en dis-tu? demanda Volinzoff aussitôt que Lejnieff eut fini la lettre.

— Qu'est-ce qu'on peut en dire? répondit Lejnieff. Tout ce qui reste à faire, c'est de crier, à la façon d'un musulman : « Allah! Allah! » et de mettre son doigt dans sa bouche en signe d'étonnement. Il s'en va... Soit! Que le chemin se déroule comme une nappe sous ses pieds! Mais le plus curieux, c'est que le devoir seul l'a poussé à t'écrire cette lettre; c'est aussi par sentiment du devoir qu'il a apparu chez toi... Ces messieurs trouvent un devoir à remplir à chaque pas, tout est *devoir* pour eux... Ou *dette* [1], continua Lejnieff avec un sourire en montrant le *post-scriptum*.

— Quel faiseur de phrases! s'écria Volinzoff. Il s'est trompé sur mon compte; il s'attendait à me voir supérieur au milieu... Quelles absurdités, bon Dieu! c'est pis que des vers!

Lejnieff ne répondit pas. Ses yeux seuls souriaient.

Volinzoff s'était levé.

— J'ai envie d'aller chez Daria, dit-il, je veux savoir ce que signifie tout cela.

— Ne te presse pas, frère, laisse-lui le temps de partir. A quoi bon aller de nouveau te heurter contre lui? Tu vois qu'il s'en va. — Que peux-tu désirer de plus? Il vaudrait mieux aller te coucher et dormir; tu as passé toute la nuit à te retourner dans ton lit. Maintenant tes affaires s'arrangent...

— D'où tires-tu cette conviction?

— C'est mon idée; allons, va te coucher, moi j'irai chez ta sœur, je veux lui tenir compagnie.

— Je n'ai nulle envie de dormir. A quel propos veux-tu que

1. Le même mot en russe signifie *dette* et *devoir*.

Digitized by Google

j'aille me coucher?... J'aime mieux m'en aller voir les champs, ajouta Volinzoff en secouant les pans de son paletot.

— C'est bon! va voir les champs, ami, va.

Et Lejnieff se dirigea vers la chambre d'Alexandra Pawlowna.

Il la trouva au salon; elle l'accueillit d'un air aimable, car la vue de Michaël lui faisait toujours plaisir, mais ses traits restèrent empreints de tristesse. Elle était demeurée soucieuse depuis la visite que Roudine avait faite la veille à son frère.

— Venez-vous de chez mon frère? demanda-t-elle à Lejnieff; comment se trouve-t-il aujourd'hui?

— Mais il est fort bien; il est allé visiter les champs.

Alexandra se tut.

— Dites-moi, de grâce, reprit-elle en examinant avec attention la bordure de son mouchoir de poche, — ne savez-vous pas pourquoi?

— Pourquoi Roudine est venu? interrompit Lejnieff. Je le sais; il est venu dire adieu.

— Comment? — dire adieu!

— Oui, ne le saviez-vous point? Il quitte la maison de Daria.

— Il s'en va?

— Pour toujours, c'est au moins ce qu'il dit.

— Mais comment comprendre cela après...

— Ah! c'est une autre question. Il ne s'agit pas de comprendre, mais les choses sont ainsi. Il faut qu'un événement soit survenu là-bas; il a sans doute trop tendu la corde, et elle s'est rompue.

— Michaël! répliqua Alexandra, je m'y perds absolument. Il me semble que vous vous moquez de moi?

— Je vous jure que non... je vous l'ai dit, il s'en va, il en a même informé ses amis par écrit. Si vous voulez, à un certain point de vue, c'est un grand bien, mais ce départ va mettre obstacle à la réalisation d'un projet des plus surprenants que nous débattions justement votre frère et moi.

— Quel projet?

— J'avais proposé à votre frère de voyager pour se distraire et de vous emmener avec nous. Je prenais sur moi d'avoir soin de vous.

— Mais c'est charmant! s'écria Alexandra. Je prévois de quelle façon vous auriez soin de moi. Vous me laisseriez mourir de faim.

— Vous parlez ainsi, Alexandra, parce que vous ne me connaissez point. Vous me prenez pour un lourdaud, pour un parfait lourdaud,

Digitized by Google

une espèce d'homme des bois; mais si vous saviez que je suis en état de fondre comme du sucre et de passer des journées à genoux !

— J'avoue que je voudrais voir cela !

Lejnieff se leva subitement.

— Eh bien! Alexandra, épousez-moi et vous en verrez bien d'autres.

Alexandra rougit jusqu'au blanc des yeux.

— Comment avez-vous dit cela, Michaël? reprit-elle toute troublée.

— Je dis, continua Lejnieff, ce qui m'est venu depuis longtemps dans l'esprit, ce qui est venu plus de mille fois sur le bout de ma langue. J'ai parlé enfin, et vous n'avez qu'à agir comme bon vous semblera. Je m'éloigne à présent pour ne pas vous gêner. Oui, je m'en vais...; si vous consentez à être ma femme..., si cela ne vous est pas désagréable, vous n'avez qu'à me faire rappeler, je saurai comprendre.

Alexandra avait voulu retenir Lejnieff, mais il était rapidement sorti et s'était dirigé tête nue vers le jardin, où il s'appuya contre une petite porte en laissant errer ses regards dans le vague.

— Monsieur, dit derrière lui la voix de la femme de chambre, rentrez auprès de madame, s'il vous plaît. Elle m'a ordonné de vous appeler.

Lejnieff se retourna, saisit entre ses mains la tête de la femme de chambre, l'embrassa avec effusion sur le front, au grand étonnement de l'innocente messagère, et retourna chez Alexandra.

TOURGUÉNEFF.

(La fin à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

DE LA MUSIQUE DRAMATIQUE

MOZART

Dans tous les arts, on devrait diviser les maîtres en deux classes bien distinctes : ceux qui ouvrent des voies nouvelles et dirigent le goût public au lieu de le suivre, et ceux qui, profitant des efforts de leurs devanciers, prennent les choses au point où d'autres les ont amenées, et ne cherchent qu'à plaire. Les premiers, toujours supérieurs à leur siècle, passent ordinairement la moitié de leur vie à lutter contre l'envie et les préventions. Quelques-uns meurent à la peine, au moment où ils allaient être compris. Les seconds ne reculent pas les bornes de l'esprit humain ; ils vivent heureux et applaudis. On pourrait citer des noms aussi illustres dans une de ces deux classes d'hommes que dans l'autre ; mais la postérité elle-même ne tient pas assez de compte de la différence qui existe entre l'inventeur original combattant pour la vérité, et les beaux esprits qui viennent ensuite recueillir le fruit de la victoire.

J'ai raconté comment Gluck, âgé de soixante-huit ans et fatigué de discussions, était retourné en Allemagne, après le succès de son *Iphigénie en Tauride.* Plus d'une fois, le vieux maître a dû sourire des prétendus progrès que faisait la musique dramatique entre les mains de ses successeurs. Je crois le voir mettant sur son piano l'*Œdipe* de Sacchini, fronçant ses gros sourcils, et cherchant ce genre nouveau si différent du sien et si vanté par Grimm, Marmontel et M. de La Harpe. Arrivé à la phrase musicale que Sacchini a placée sur ces paroles d'Œdipe à Antigone :

> Puisse des dieux la justice éternelle
> A ma reconnaissance égaler ton bonheur !

Gluck a dû se dire : « Ce chant-là est conçu selon les règles de la

Digitized by Google

bonne déclamation et selon les préceptes que j'ai établis. On pourrait même me l'attribuer que je ne m'en fâcherais point; mais l'auteur n'a rien inventé de neuf; il a produit un bel opéra de plus, voilà tout. Et que pourrait-on inventer après moi? N'ai-je pas dit le dernier mot de la tragédie lyrique? »

Il n'eût tenu qu'à Grétry, qui avait trente ans de moins que Gluck, de concevoir autrement que l'auteur d'*Alceste* l'application de la musique au théâtre. Il n'en eut pas l'idée, parce que la déclamation était dans l'air qu'on respirait alors, et que Grétry subissait le goût de son siècle. Aussi retrouve-t-on dans ses *Essais sur la musique* les systèmes de Gluck développés et commentés. C'est toujours la préoccupation et la recherche des *inflexions de la nature*, l'imitation de *l'accent* et du langage. Tandis qu'on jouait *Orphée* à l'Opéra, Grétry écrivait sa partition de *Zémire et Azor* pour la comédie italienne. Ouvrons un peu ses Mémoires. Nous le voyons embarrassé au moment où Zémire aperçoit dans la glace magique sa famille désolée de l'avoir perdue; il s'agit de faire entendre les plaintes d'un père au désespoir. Grétry court chez Diderot; il le consulte, et le philosophe lui répond: « Le modèle du musicien, c'est le cri de l'homme passionné : entrez dans le sentiment de votre personnage; cherchez quel doit être *l'accent de ses paroles* dans cette situation déchirante, et vous aurez votre air. »

« J'avais fait ce morceau deux fois, ajoute Grétry, mais M. Diderot n'en fut pas content sans doute, car, sans approuver ni blâmer, il se mit à déclamer :

Ah! laissez-moi, lais-sez-moi la pleu-rer!

« Je substituai des sons au bruit déclamé de ce début, et le reste alla de suite. »

Voilà donc le secret : notez sur un papier à musique les inflexions de voix d'un homme qui déclame bien, et le reste ira de suite. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le morceau enfanté par ce moyen est mélodieux et touchant, tant il est vrai qu'avec du génie on se tire toujours d'affaire. Ce *cri de la nature*, on l'appelait en Italie le *hurlement français*. Pendant ce temps-là, les maîtres italiens, — je ne dis pas ceux qui écrivaient pour l'Opéra de Paris, mais ceux qui travaillaient à Milan et à Rome, — ne cherchaient qu'à charmer l'oreille, faisaient une part plus grande aux sens qu'à l'imagination et au cœur,

Digitized by Google

et mettaient trop de roulades dans la bouche d'un père qui a perdu sa fille. C'étaient de gais oiseaux, pleins de verve bouffonne et de mélodie ; mais ils laissaient à désirer en grandeur, en pathétique, en élévation. Pour réformer encore une fois le goût public, et débarrasser la musique théâtrale aussi bien des cothurnes que des arlequinades, il fallait une de ces organisations exquises, un de ces êtres tout à fait exceptionnels, qui apparaissent une fois et dont on ne revoit jamais un second exemplaire. Il arriva à point nommé, comme Raphaël, pour mener son art au plus haut degré de perfection, et mourir tout de suite après.

Les Allemands, plus religieux que nous envers leurs grands hommes, ont réuni tant de documents sur Mozart, qu'on leur a parfois reproché de pousser leurs investigations jusqu'à la minutie. Ce reproche, à mon sens, est inconsidéré. Il n'appartient à personne de décider que tel détail doit être rejeté. Ce qui semble inutile aujourd'hui peut avoir demain une signification et fournir un éclaircissement sur quelque point de la vie du personnage ou de son œuvre. Ce que j'aurai négligé, mon voisin en pourra faire usage. Plût au ciel qu'on nous eût aussi laissé trop de matériaux biographiques sur Shakspeare, sur Dante, sur Cervantes !

Il y a en Mozart deux êtres également intéressants : l'artiste et le compositeur, le musicien de salon ou de concert, l'habile exécutant, l'improvisateur, et le grand *maestro*, l'auteur du *Don Juan*, de *la Flûte enchantée*, du *Requiem*. La carrière du virtuose, commencée dès l'âge de sept ans, n'a été jusqu'au bout qu'une suite de triomphes. Le compositeur dramatique, au contraire, ayant une révolution à faire, lutta comme tous ses pareils contre l'envie et l'ignorance. Ne faut-il pas dire par quelles épreuves il a passé, combien de sonates et de bagatelles il a dû écrire et jouer, combien il a eu d'obstacles à vaincre, de déboires et d'affronts à supporter avant de trouver l'occasion favorable au déploiement de toutes ses facultés ?

Wolfgang [1] Amédée Mozart naquit à Salzbourg (entre le Tyrol et la Carinthie), le 27 janvier 1756. Son père, Léopold Mozart, professeur de musique, auteur d'une méthode pour l'enseignement du violon, second maître de chapelle du prince-archevêque de Salzbourg, et chef d'orchestre des concerts de la cour, était un bon homme, de

1. Saint Wolfgang, évêque de Ratisbonne, vivait au dixième siècle. Il est fort vénéré en Allemagne. Gœthe s'appelait Wolfgang. Ce prénom porte bonheur.

Digitized by Google

mœurs patriarcales et fort dévot. Dans cette maison, les enfants, conçus et mis au monde au milieu d'un concert perpétuel d'instruments et de voix, apprirent la musique, pour ainsi dire, avant de savoir parler. Dès que le bambin put se servir de ses doigts, ce fut pour les appliquer sur le clavecin où sa sœur, plus âgée que lui de cinq ans, étudiait assidûment. Il se ravissait lui-même en cherchant des *tierces*. A six ans, il exécutait toutes sortes de morceaux à livre ouvert. Bientôt il donna des signes d'une précocité incroyable.

Un jour, en revenant de l'église, le père Mozart trouve son fils penché sur une feuille de papier à musique, la plume à la main, les doigts pleins d'encre, et faisant force pâtés. Il lui demande quel est ce gribouillage. Sans se déranger, le petit garçon répond que c'est un *concerto* de clavecin. Le père prend cette réponse et le gribouillage pour un jeu d'enfant; mais, à la fin, l'air sérieux et l'application de son fils l'étonnent; il regarde attentivement le papier à musique, et reconnaît dans ces pattes de mouche un véritable *concerto* de piano, et d'une exécution très-difficile [1]. Léopold Mozart demeura un moment confondu d'étonnement et presque effrayé; puis il s'écria que Dieu avait accompli un miracle à Salzbourg en la personne de son fils. Pénétré de reconnaissance et d'admiration, il se promit d'obéir aux volontés manifestes de la Providence en consacrant tous ses soins au développement de cette rare intelligence, et en subordonnant désormais ses propres intérêts à la fortune et à l'avenir de son fils. Dans ce dessein, il suspendit ses travaux, congédia ses élèves et demanda au prince-archevêque la permission de parcourir l'Europe. Après un premier voyage à Munich, dont le succès l'encouragea, il partit pour Vienne, en septembre 1762, avec sa femme et ses deux enfants, la bourse peu garnie, mais le cœur plein de naïve confiance dans la bonté divine. La petite Anna, âgée de onze ans, artiste de première force et musicienne consommée, devait tenir le piano, tantôt seule, tantôt accompagnée par le violon de son père. Le bambin devait improviser et varier des thèmes choisis par l'auditoire. Sans le secours de personne, la famille avait donc en elle tous les éléments nécessaires pour étonner et divertir le public, les grands seigneurs et même les souverains.

1. Le *concerto* est un morceau écrit pour un instrument, avec accompagnement d'orchestre, et composé de manière à faire briller l'artiste qui joue la partie principale.

Digitized by Google

La première étape de ce voyage ne fut pas lucrative. Il y a des moments où la puissance invisible qui règle nos destinées semble vouloir nous accabler sous le poids de son ironie. Arrivé à Passau, peu distant de Salzbourg, Léopold Mozart perd plusieurs jours en démarches inutiles, dépense quatre-vingts florins à l'auberge, et quand ses enfants ont déployé leurs talents devant l'évêque de Passau, Sa Grandeur met dans la main du petit Wolfgang un ducat, que le respect ne permet pas de refuser. Mais la foi robuste du père n'est point ébranlée par ce mauvais début. Il écrit à un de ses amis de Salzbourg de faire dire quatre messes à la chapelle de *Sainte-Marie-Plaïn*, et il prend résolûment le chemin de Vienne. A Ips, dans un couvent de franciscains, Wolfgang s'empare de l'orgue et s'y démène si bien que les moines, qui étaient à table, quittent le réfectoire et courent à la chapelle pour l'entendre. Quand les petits prodiges arrivent dans la capitale de l'empire, leur réputation les y a déjà précédés. On les invite à une soirée chez le comte Collalto, où se trouvent les ministres et le grand chancelier. La cour, avertie le lendemain, abrége les formalités d'usage. A la présentation, Wolfgang monte sur les genoux de l'impératrice, qui n'est autre que la grande Marie-Thérèse, lui prend la tête à deux mains et l'embrasse de tout son cœur. On envoie aux enfants des habits de *gala* si beaux et si dorés que Léopold Mozart n'appelle plus son fils que *Monseigneur Woferl* [1].

Aux concerts du palais impérial les deux enfants firent merveille. Ils exécutèrent, sans la moindre timidité, des morceaux de l'ordre le plus sévère, et des menuets, des variations improvisées sur les airs à la mode. Leur profonde connaissance des lois de l'harmonie n'échappa à l'attention d'aucune des personnes éclairées. C'était en octobre 1762, — et si l'on songe que Wolfgang n'avait pas encore sept ans, on concevra sans peine le plaisir et la curiosité de l'auditoire. L'empereur François Ier, qui s'entendait en musique, ne se trompait guère en appelant Mozart son *petit sorcier*. Depuis le temps où M. le président Pascal avait surpris son fils Blaise devinant les trente premières propositions de la géométrie d'Euclide, on n'avait rien vu de semblable; cette effrayante précocité ne privait d'ailleurs le petit virtuose d'aucune des grâces de son âge. D'une humeur douce et gaie, d'un naturel tendre et aimant, il répondait aux caresses de l'impératrice

1. Woferl est un diminutif allemand de Wolfgang.

Digitized by Google

et de ses filles avec une effusion charmante. Souvent il s'interrompait dans ses jeux pour courir vers les personnes qu'il préférait et leur demander si elles l'aimaient bien ; lorsque, par malice, elles lui répondaient que non, de grosses larmes lui venaient dans les yeux, et il fallait se hâter de le rassurer, en lui disant que c'était un badinage.

Un jour, en jouant avec deux jeunes archiduchesses, le bambin tombe sur le parquet glissant. Une des princesses s'empresse de le relever et de s'enquérir s'il s'est fait mal. Woferl la remercie, l'embrasse et lui déclare qu'il veut l'épouser. On rapporte ce mot à l'impératrice, qui demande à l'enfant d'où lui vient cette idée : « Je veux l'épouser parce qu'elle est bonne, répond-il, et qu'elle m'a témoigné de l'intérêt, tandis que sa sœur m'a vu tomber sans s'inquiéter de rien. » Cette femme, qu'on ne pouvait pas lui donner, c'était Marie-Antoinette; l'autre était probablement la trop célèbre Caroline de Naples. Le bambin les avait bien jugées toutes deux.

La famille de Mozart revint à Salzbourg au mois de novembre. Parmi les présents dont on avait comblé maître Woferl était un petit violon à sa taille. Il s'était déjà essayé pour son plaisir sur cet instrument, et demanda des leçons à son père; mais le méthodique professeur trouva que c'était assez du piano, et qu'il n'était pas encore temps de passer à d'autres études. Wolfgang, toujours docile et soumis, n'osa insister. Un jour, qu'on exécutait un trio pour deux violons et alto, l'enfant obtient la permission de se tenir à côté du second violon et de jouer à l'unisson ce qu'il pourra sur son petit instrument. Au bout de quelques mesures, la personne qui remplissait cette partie de second violon se tait, et laisse l'enfant jouer seul. Quelle fut la surprise du père lorsqu'il découvrit que son fils, sans leçons et presque sans qu'on l'eût entendu travailler, était parvenu à une force remarquable sur l'instrument le plus difficile !

Encouragé par l'heureux résultat de son voyage à Vienne, Léopold Mozart prit ses mesures pour une excursion plus lointaine. Le 9 juin 1763, toute la famille se mit en route pour la France. A Stuttgard, malgré de bonnes lettres de recommandation, le père Mozart ne trouve pas d'accès à la cour de Wurtemberg. Il est écarté par le maître de chapelle Nicolo Jomelli, qui ne laisse pénétrer que ses compatriotes, et ferme la porte aux artistes allemands. Déjà le mauvais vouloir des envieux apparaît ici dans la vie de Mozart, et

Digitized by Google

l'on regrette de voir le nom célèbre de Jomelli attaché à une action basse.

Enfin le 18 novembre les voyageurs arrivent à Paris. *Le baron de* Grimm leur sert de pilote dans cet immense dédale. Après bien des démarches, les salons de Versailles leur sont ouverts. Louis XV avait peu de goût pour la musique; mais il était homme à s'amuser beaucoup de la petite taille et de l'âge tendre des deux artistes. La reine Marie Leczinska et ses filles, mesdames Victoire et Adélaïde, s'y connaissaient mieux que le roi. Elles virent bien qu'on ne les avait point trompées en leur promettant des merveilles. Le 1er février 1764, Léopold Mozart écrivait ce qui suit à un de ses amis de Salzbourg :

« On n'a pas coutume, en France, de baiser la main aux membres de la famille royale, de leur parler, ou de leur remettre des pétitions *au passage*, comme on dit ici ; car, lorsqu'ils vont de leurs appartements ou des galeries à la chapelle, on ne s'incline, on ne s'agenouille ni devant le roi ni devant aucun membre de sa famille; on se tient droit et sans bouger, et dans cette posture on a toute liberté de les regarder tandis qu'ils défilent tout près de vous. D'après cela, vous pouvez vous figurer l'étonnement de tout le monde, lorsqu'on voit les filles du roi s'arrêter dans les passages officiels dès qu'elles aperçoivent mes enfants, s'en approcher, les caresser et se faire embrasser par eux mille et mille fois. Il en est de même de madame la Dauphine. Ce qui a paru le plus extraordinaire à messieurs les Français, c'est que, au *grand couvert* qui eut lieu dans la nuit du nouvel an, non-seulement on nous fit place à tous près de la table royale, mais monseigneur *Wolfgangus* dut se tenir tout le temps près de la reine, lui parla constamment, lui baisa souvent les mains, et mangea à côté d'elle les mets qu'elle daignait lui faire servir. La reine parle l'allemand aussi bien que nous, et comme le roi n'en comprend pas un mot, elle lui traduisait tout ce que disait notre héroïque Wolfgang. »

A la fin de la même lettre on remarque la phrase suivante : « Les maîtres ne peuvent dissimuler leur basse jalousie, et se rendent par là tout à fait ridicules. »

Rameau, surintendant de la musique du roi, et alors âgé de quatre-vingts ans, était jaloux, intolérant, et professait hautement la haine et le mépris pour les artistes étrangers. Il n'admettait pas qu'on pût savoir la musique autrement que par sa méthode. Quoique Léopold Mozart

Digitized by Google

ne le nomme pas, c'est lui, selon toute apparence, qui aura laissé voir son dépit et sa colère; mais ce vieillard ombrageux eût perdu sa peine à vouloir lutter contre le torrent. Les petits virtuoses avaient pour eux le roi, sa famille et de plus sa maîtresse, par conséquent la cour entière. Ils eurent bientôt les suffrages du vrai public, celui de Paris, qui paye et qui applaudit. Les enfants étaient comblés de boîtes en or, de bagues, d'épingles et de bijoux; mais on ne pouvait pas décemment se défaire de ces présents, et pour voyager il fallait du numéraire. Lorsque deux concerts publics y eurent pourvu, le père Léopold se sentit moins inquiet.

A Paris, maître Wolfgang publia ses deux premières œuvres. Ce sont deux cahiers de sonates pour le piano, les unes dédiées à madame Victoire, les autres à la comtesse de Tessé. Les dédicaces gravées au frontispice et rédigées très-probablement par Grimm finissaient par ces mots: « Votre très-obéissant et très-petit serviteur. » Un dessin de Carmontelle, gravé par Méchel, représenta Wolfgang assis au piano, le père jouant du violon, Anna debout, appuyée d'une main sur le clavecin, et tenant de l'autre main un cahier de musique.

Pendant son séjour à Paris, le petit Mozart courut un grand danger. Une indisposition promptement guérie, grâce à beaucoup de messes et surtout aux soins d'un bon médecin, fit penser à la petite vérole. L'inoculation devenait à la mode. Tous les protecteurs et amis de Léopold Mozart le pressèrent de faire inoculer ses enfants. Par bonheur, il s'y refusa obstinément: « Je prétends, répondit-il, tout abandonner à la garde de Dieu. Il s'agira de voir si celui qui a mis au monde cette merveille de la nature l'y veut conserver ou veut l'en retirer. »

L'entêtement du dévot sauva les deux enfants. Wolfgang et Anna payèrent plus tard leur tribut au fléau; mais enfin ils n'en moururent point. On les aurait peut-être tués tous deux par l'inoculation.

En avril 1764, Léopold Mozart partit pour l'Angleterre avec sa famille. De jour en jour, les progrès des petits virtuoses étaient sensibles. Le savant Christian Bach prend Woferl entre ses genoux et pose sur le clavecin une sonate de sa composition que l'enfant ne connaissait pas; ils jouent ensemble ce morceau en s'interrompant tour à tour, l'un cédant le clavier à l'autre, sans que les assistants puissent distinguer le point où les petites mains de Woferl prennent la place de celles du professeur. Quelques mesures avaient

Digitized by Google

suffi à l'enfant pour saisir la manière de jouer de Christian Bach et achever le morceau en imitant son style.

Ordinairement ces êtres trop précoces s'arrêtent tout à coup dans leur développement. Leur intelligence surmenée s'étiole. Parvenus à l'âge où ils devraient produire, les moyens qu'ils ont acquis trop tôt de formuler la pensée ne leur servent qu'à sentir plus amèrement leur impuissance, et le grand homme en herbe n'est plus qu'un nain. Mozart, au contraire, grandit toujours en savoir et en génie. Pour lui, la nature fait une exception à toutes ses lois. Au moment où il avait quitté sa ville natale, le bambin ne se doutait pas qu'il fût organisé autrement que tout le monde. La musique lui semblait une faculté générale comme la parole. Mais quand il eut un peu voyagé et observé ses auditeurs, il se mit à servir chacun selon son goût et ses lumières. Pour les ignorants, il se bornait à des variations sur des menuets et des airs connus et à des exercices brillants. En présence des maîtres et des connaisseurs, c'était autre chose: son âme passait dans l'orgue, le clavecin, ou le violon ; il se livrait tout entier; son jeu devenait profond ou passionné; il s'oubliait jusqu'au moment où son père venait lui frapper sur l'épaule et le tirer des régions idéales. Mais son plus grand bonheur était d'étudier avec recueillement les meilleurs ouvrages de Hændel ou d'Emmanuel Bach, ou bien d'improviser pour lui seul et de faire naître sous ses doigts les chants et les accords qui se pressaient dans sa tête. La nuit surtout excitait son imagination et éveillait dans son âme des émotions que la musique seule pouvait calmer. Comme les poëtes, il aimait à veiller et à chanter aux heures où tout dort.

Le 1er août 1765, Léopold Mozart s'embarque avec son troupeau pour Calais, d'où il se rend en Hollande par terre. Chemin faisant, maître Woferl joue sur les orgues des couvents et des églises; arrivés à La Haye, les deux enfants tombent malades l'un après l'autre. La pauvre Nanerl, prise d'une fièvre ardente, reçoit l'extrême-onction. « Que le diable emporte l'argent, s'écrie le père, et qu'il nous laisse nos os! » Mais il rachète ce cri de désespoir en faisant célébrer tant de messes qu'on ne peut plus les compter. Il y en a pour tous les autels et pour tous les saints, même pour sainte Crescentia et sainte Walpurgis, dont la protection est apparemment très-efficace contre la fièvre cérébrale ou pernicieuse. Tandis que sa fille est au plus mal, le père tire un oracle virgilien dans l'Évangile selon saint Luc, et il tombe par hasard sur ces mots: « Ta fille a dormi et ta foi l'a

Digitized by Google

sauvée. » En effet, la sœur du prince d'Orange envoie son médecin, qui juge la maladie et la traite habilement. Ce ne fut qu'au bout de quatre mois que les enfants purent se remettre en route. Ils passèrent encore quelque temps à Paris, puis à Dijon, chez le prince de Condé, puis enfin ils revinrent à Salzbourg par la Suisse et la Bavière, après trois ans de voyages, pendant lesquels maître Woferl avait appris à connaître toutes sortes de gens, depuis des moines jusqu'à des têtes couronnées. Les journaux avaient retenti du bruit de ses talents; il pouvait se présenter dans toutes les villes d'Europe et à toutes les cours avec la certitude d'y être bien accueilli; mais le père trouva que c'était assez d'expérience pour une si jeune tête. Il savait le prix du temps, et voulait donner à son fils une seconde éducation plus solide que la première. Quelques années de calme, de travail et de réflexion lui semblaient indispensables.

Grimm, dans sa *Correspondance*, parlait des jeunes artistes de Salzbourg, et les recommandait aux souverains du Nord, qui ne les connaissaient pas encore. Il écrivit au père pour l'engager à mener ses enfants en Russie. La cour de Vienne témoignait aussi le désir de revoir les petits prodiges. Léopold Mozart répondit avec peu d'empressement à ces sollicitations; mais, au bout de dix mois, Wolfgang avait acquis tant de science, que le père lui-même résolut d'abréger. Toute la famille partit encore pour' Vienne en septembre 1767.

Ce voyage commence fort mal : Wolfgang débute par gagner la petite vérole à Olmütz. Quand il est bien rétabli, on se rend à Vienne, et on y court après d'anciens protecteurs. Le bon empereur François était mort depuis deux ans; Marie-Thérèse, il est vrai, continue à gouverner sous le règne de son fils Joseph II; mais sa maison se trouve réduite de moitié; elle n'a plus de musique, et le nouvel empereur craint par-dessus tout la dépense. Le prince de Kaunitz, personnage puissant sur lequel on comptait, a peur de la petite vérole, et se sauve de Wolfgang comme d'un pestiféré. Léopold Mozart cherche d'autres protections. Dieu sait à quelles conditions elles lui furent offertes, et quelles insinuations il eut à repousser comme père et comme honnête homme! Sa fille avait alors dix-sept ans. Une de ses lettres contient le passage suivant, qui fait naître de tristes pensées : « Rien ne vous paraîtra probablement plus incompréhensible que le peu de succès de nos affaires. Je vais, autant qu'il me sera possible, vous l'expliquer, tout en omettant ce que la prudence ne me permet pas d'écrire. On sait, et leurs théâtres le démon-

Digitized by Google

trent chaque jour, que les Viennois, en général, ne sont pas curieux de choses sérieuses et raisonnables... Là est notre premier écueil. Le second est dans l'administration même de la cour, que je ne puis vous décrire ici, et qui a de bien fâcheuses suites pour nous. Tout y dépend du hasard et de l'aveugle fortune, ou bien d'un charlatanisme effronté, souvent d'une bassesse abominable, qui n'est heureusement pas donnée à tous les hommes. »

Léopold Mozart est enfin reçu par la famille impériale ; on l'accueille comme un ancien ami. Marie-Thérèse presse les mains de madame Mozart dans les siennes. Le jeune empereur daigne s'amuser à faire monter la rougeur sur les joues virginales de la pauvre Anna par des propos peu dignes d'elle et de lui; puis il demande à Woferl s'il n'aurait pas l'envie de composer un opéra, et de conduire lui-même la représentation, assis au banc du *maestro*. Sans hésiter, le petit bonhomme répond que oui. Ce caprice impérial réveille toutes les espérances du père. « Qui ne tente rien n'a rien, s'écrie-t-il. Il faut vaincre ou mourir, et c'est au théâtre que nous trouverons la mort ou la gloire. »

Pour condescendre aux désirs de l'empereur, on donne à Woferl le libretto d'un opéra bouffe : *La Finta semplice*. Tandis que le *maestrino* travaille avec ardeur, les jaloux commencent à murmurer. Quoi ! disent-ils, on aura vu aujourd'hui des hommes comme Gluck ou Païsiello diriger l'orchestre, et demain, un enfant de douze ans prendra leur place au piano ! Cette prétention est intolérable.

Les mécontents n'ignoraient pas que cet enfant était capable d'en remontrer à bien des barbes grises; et comme l'épreuve en avait été faite publiquement, tous les musiciens de Vienne, pour n'être plus obligés de reconnaître la vérité, évitent désormais les occasions de la voir. Ils crient partout que le père et les enfants sont d'habiles escamoteurs, et que les grands seigneurs et la famille impériale ont été dupes d'une mystification. Les ignorants, ne sachant plus que penser, regrettent déjà leurs applaudissements. C'est inutilement que des hommes supérieurs, tels que Hasse, le doyen des compositeurs vivants, le poëte Métastase, le maître de chapelle Wagenseil, prennent la défense des artistes calomniés; au bruit de la cabale, l'auteur du libretto s'effraye. Il n'a encore livré que la moitié de son poëme, et invente des prétextes pour ne point donner le reste. On le lui arrache enfin. La représentation, fixée d'abord à la semaine de Pâques, est

Digitized by Google

ajournée à la Pentecôte, puis au retour de l'empereur d'un voyage en Hongrie. Le vaillant Woferl a terminé sa partition et couvert de notes cinq cent-cinquante-huit feuilles de papier. Il réunit les chanteurs et fait entendre à chacun son rôle. La troupe se montre satisfaite. Alors les ennemis vont disant, par toute la ville, que cette partition est l'ouvrage du père.

Personne n'ignore que la première répétition d'un opéra doit se faire au piano. Contrairement à cet usage, l'*impresario* malveillant ordonne qu'on répète, dès le premier jour, avec les instruments. Comme on devait s'y attendre, l'épreuve est mauvaise : orchestre et chanteurs, n'ayant pas étudié leurs parties, vont de travers. Le signor Affligio, entrepreneur à ses risques et périls, feint de croire à un échec, et donne le tour de rôle de la pièce à un autre opéra.

Gluck se trouvait alors à Vienne. Léopold Mozart, au milieu de ses tribulations, avait invoqué en faveur de son fils le témoignage de ce grand compositeur. Apparemment, ce témoignage ne fut point favorable, car on voit le père, dans sa correspondance, inscrire le nom de Gluck en tête de la cabale. Cette accusation est grave, et le caractère honorable de Gluck ne permet pas de l'admettre légèrement. L'auteur d'*Orphée* n'avait commencé à réussir au théâtre que dans un âge avancé. Il a pu naturellement se refuser à croire qu'un enfant de douze ans eût deviné comme par intuition ces règles difficiles que les vieux maîtres découvrent une à une, à l'aide du temps, et par une longue pratique. Cette science que le père disait infuse dans la petite tête de son fils a dû heurter toutes les idées du chevalier Gluck. Un mot, d'ailleurs, explique ses préventions et prouve sa bonne foi : Léopold Mozart se plaint de ce qu'en épluchant l'œuvre de son fils, on a prétendu y découvrir des *fautes de prosodie*. On reconnaît dans cette critique les préoccupations de Gluck, et sa manie de s'appesantir sur chaque mot. Selon son expression : « Il lui fallait un an pour *tourner autour de son sujet*, avant d'oser prendre la plume, » et un enfant aurait, d'un premier jet, mis au jour une partition! Cela ne pouvait pas être. Gluck ne songeait pas que cet enfant sentait et comprenait la musique autrement que lui. Sa condamnation fut injuste, mais sincère; et Léopold Mozart a tort de le ranger parmi les envieux. Toujours est-il que le seigneur Affligio refusa de poursuivre le cours des répétitions; il osa même déclarer que si on l'obligeait à monter la pièce, *il la ferait siffler*. Ainsi, malgré l'empereur lui-même, qui voulait se passer la fantaisie de

Digitized by Google

voir un enfant de douze ans conduire un opéra, plutôt qu'il ne pensait à protéger un talent naissant, *la Finta semplice* fut définitivement abandonnée.

Avant de retourner à Salzbourg, seul parti raisonnable qui lui restât, le père voulut laisser à son fils le temps de prendre une revanche. Il avait à Vienne un ami, le baron van Swieten, qui jouissait d'une grande fortune. Le baron réunit chez lui des connaisseurs et des personnages considérables, devant lesquels on chanta les morceaux principaux de *la Finta semplice*. La musique plut extrêmement, et cette audition amena dans la rumeur publique une réaction en faveur du petit maestro. Wolfgang composa encore une opérette pour un certain Mesmer, qu'il ne faut pas confondre avec l'inventeur du magnétisme. On venait de construire une église neuve pour l'institution de l'orphelinat; l'inauguration devait se faire par une messe en musique. Léopold Mozart, en relation avec les dévots de Vienne, obtint cette commande pour son fils. Dès qu'il ne se trouva plus aux prises avec les gens de théâtre, les affaires marchèrent le mieux du monde. Wolfgang eut bientôt fini son travail. Le 7 décembre 1768, jour de la cérémonie, il dirigea lui-même la messe solennelle, en présence de la cour et d'un public nombreux. La revanche fut éclatante. Tous les assistants tombèrent d'accord sur la beauté de cette messe. Huit jours après, Léopold Mozart sortait de Vienne, avec sa famille, en donnant sa malédiction à cette ingrate cité.

Pendant toute l'année 1769, Wolfgang se repose sous le toit paternel, lisant de bons ouvrages, menant de front plusieurs études, et se familiarisant avec la langue et la littérature italiennes. Au mois de décembre de la même année, il se prépare à entreprendre un nouveau voyage. Cette fois, la mère et la fille gardent la maison. Léopold, accompagné de son fils, part pour l'Italie. C'est par là qu'il aurait dû commencer. A Vérone, à Mantoue, et jusque dans les petites villes qu'il traverse, maître Woferl excite des transports d'enthousiasme. Le peuple se porte en foule aux églises pour l'entendre jouer de l'orgue. On se presse sur son passage; on veut le toucher pour s'assurer que ce n'est pas un être surnaturel. Les bouquets de fleurs et les sonnets à sa louange, où les hyperboles ne sont pas épargnées, pleuvent chaque matin à son domicile; les ducats seuls ne pleuvent pas, car, en Italie, la musique est un fruit du sol, comme les oranges : excepté au théâtre, cela ne se paye point. Saint

Digitized by Google

Wolfgang ne figurant pas sur le calendrier italien, le père prudent a supprimé ce nom tudesque en arrivant dans le pays de la mélodie. Son fils ne s'appelle plus qu'Amédée. Le programme du concert donné le 16 janvier 1770 dans les salons de la société philharmonique de Mantoue, par le « très-jeune et très-expert *signor Amadeo* Mozart, âgé de 14 ans, » a été conservé. Il se compose de treize morceaux. Voici les plus remarquables :

N° 1. Sonate pour le clavecin, exécutée, à première vue, par le signor Mozart, et répétée avec des variantes de sa composition, dans un ton différent de la première fois.

N° 6. Air improvisé et immédiatement chanté par le signor Amadeo, avec accompagnement de clavecin, sur des paroles faites exprès et non vues d'avance par l'improvisateur.

N° 7. Autre sonate pour le clavecin, composée et exécutée par le même, sur un motif musical qui sera proposé à l'improviste par le premier violon.

N° 9. Fugue composée et exécutée par le signor Amadeo sur le clavecin, et menée complétement selon les lois du contre-point, sur un simple thème présenté à l'improviste.

N° 12. Trio dans lequel le signor Amadeo jouera sur le violon une partie improvisée.

N° 13. Symphonie composée par le même.

Cet échantillon peut donner une idée des prouesses accomplies par l'invincible Woferl, et de l'effet qu'elles devaient produire sur des imaginations aussi accessibles au sentiment du merveilleux qu'aux jouissances musicales.

A peine les Milanais ont-ils reconnu les talents du jeune Mozart, qu'ils demandent un opéra de sa façon pour l'ouverture de la saison prochaine. En mars 1770, l'engagement est signé entre le père et l'*impresario;* la partition doit être prête pour le mois d'octobre suivant. La ville se réjouit à cette nouvelle, et s'il y a des jaloux, on ne s'en aperçoit pas. Ce n'est plus comme à Vienne. Pour prix de son travail le *maestrino* recevra la somme de 100 *gigliati* (1198 francs), plus le logement pendant les répétitions et représentations. En attendant ces beaux jours, on passe gaiement le temps du carnaval. L'entrain méridional et l'ivresse du plaisir gagnent le flegmatique Léopold lui-même. Il mène son fils au bal masqué, et s'affuble, comme lui, d'un costume grotesque, tout en s'écriant devant une glace : « Voilà donc que, dans mes vieux jours, je fais des folies comme les autres! »

Digitized by Google

Mais il se console de cette folle dépense en remarquant que le costume de Wolfgang lui sied admirablement.

A Bologne, il s'agit de comparaître devant le redoutable père Martini, le plus savant musicien du monde, qui a donné des leçons à Gluck et à tous les grands maîtres vivants. Le père Martini présente à Wolfgang un sujet de fugue, que le jeune garçon développe, séance tenante, avec tout le soin et l'application dont il est capable. Comme s'il ne pouvait en croire ses yeux et ses oreilles, le vieux professeur veut recommencer l'expérience; au second essai, il choisit un motif bien plus difficile à manier que le premier; Léopold Mozart, lorsque son fils est sorti victorieux de cet examen, écrit à sa femme : « C'est ici que Wolfgang a été soumis aux plus rudes épreuves; sa réputation en sera augmentée, parce que le père Martini est l'idole des Italiens et qu'il parle de mon fils avec une extrême admiration.» A Florence, le marquis de Ligneville, autre savant redoutable, propose à son tour ce qu'il peut imaginer de plus difficile en sujets de fugues; Wolfgang les développe, dit le père, « aussi aisément qu'on mange un morceau de pain. » Au milieu de ces graves occupations, cet enfant se prend d'une amitié subite et exaltée pour un jeune Anglais de son âge, qui joue fort bien du violon. Les deux amis font de la musique ensemble, et avant huit jours écoulés, ils s'aiment au point de se croire inséparables. On voit, dans cette occasion, la sensibilité de Wolfgang se déployer. Le père lui annonce qu'il faut s'arracher aux triomphes publics, aux témoignages d'estime du grand-duc de Toscane et aux duos de violon avec Thomas Lindley; la semaine sainte approche; on ne peut pas se dispenser d'être à Rome pour les cérémonies de la chapelle Sixtine. Au moment de la séparation, Wolfgang verse des torrents de larmes. Le jeune Anglais reconduit son ami jusqu'à la porte de Florence, et lui remet des vers qu'il a demandés à une femme poëte du pays. Les adieux sont déchirants. Heureusement le sang-froid germanique du père sert de modérateur au chagrin excessif du fils. On le devine par ce mot d'une lettre à madame Mozart : « Tu aurais eu du plaisir à voir cette charmante scène. »

Si Mozart eût manqué les cérémonies de la chapelle Sixtine, c'eût été grand dommage, car il y devait trouver la plus belle occasion de faire connaître ses facultés musicales. Deux fois par an seulement, le mercredi et le vendredi de la semaine sainte, on exécute à Rome le *Miserere* d'Allegri, chanté par trente-deux voix, au milieu d'acces-

Digitized by Google

soires tout à fait dramatiques. Devant la grande fresque du *Jugement dernier*, éclairée par des cierges, le pape et les cardinaux se prosternent; cette génuflexion est le signal des chants. A chaque verset du *Miserere*, quelques cierges sont éteints; peu à peu la musique ralentit la mesure et diminue le volume des sons; à la fin la lumière et l'harmonie s'éteignent en même temps, et les fidèles se trouvent plongés dans le silence et les ténèbres. Cette mise en scène produit toujours une sensation profonde; la musique de Gregorio Allegri en paraît plus belle. Pour mieux en assurer l'effet, les papes ont défendu, à leurs maîtres de chapelle et aux chanteurs, de livrer des copies du manuscrit ou d'en faire entendre les motifs hors de la chapelle Sixtine, mais non sous peine d'excommunication, comme Léopold Mozart le croyait. Cette prohibition avait excité la curiosité de Woferl, et il s'était promis de loger toute la partition dans sa bonne mémoire. Il arriva justement à Rome le mercredi saint 11 avril dans la journée, et le soir il put assister à la cérémonie. Tandis que l'assemblée subit l'impression de terreur si habilement préparée, Woferl note dans sa tête le morceau entier. Rentré à son auberge, malgré la fatigue du voyage et l'heure avancée, il écrit tout ce qu'il vient d'entendre. Le surlendemain vendredi, à la seconde audition, il cache le papier à musique dans son chapeau et s'assure que sa copie ne contient pas d'erreur. «Nous avons le *Miserere* d'Allegri, écrit Léopold Mozart à sa femme; Wolfgang l'a noté de mémoire... Mais nous en gardons le secret, de peur d'encourir la censure ecclésiastique. »

L'amour-propre du père l'emporta sans doute sur les scrupules et la prudence du dévot. Peu de jours après, la bonne compagnie de Rome connaissait le fait, et brûlait du désir d'en vérifier l'exactitude. Au premier concert où il parut, Wolfgang dut céder aux prières des assistants. De sa jolie voix d'enfant de chœur, il chanta le *Miserere* d'un bout à l'autre, en s'accompagnant sur le piano. Christofori, chanteur de la chapelle Sixtine, qui était présent, certifia qu'il n'y manquait rien. Cette témérité aurait pu éveiller la colère de tout autre pontife que le bon Clément XIV. Lorsque cet enfant lui fut présenté, le saint-père ne le gronda point et lui donna sa bénédiction[1].

1. Stendhal, dans sa *Vie de Mozart*, après avoir raconté cette anecdote, ajoute la réflexion suivante : « Je ne sais si c'est à cause du succès qu'il lui procura, mais il paraît que le chant solennel et mélancolique du *Miserere*

Digitized by Google

Naples est dans un tourbillon de plaisirs au moment où Léopold Mozart y arrive avec son fils (en mai 1770). Les bals et les *galas* se succèdent sans interruption, tant à la cour qu'aux ambassades de France et d'Autriche. La jeune reine est une archiduchesse, et sa sœur Marie-Antoinette épouse le Dauphin de France. Les relations de Woferl avec la famille royale se réduisent à des signes de tête qu'on lui adresse de loin. Cette cour si avide de plaisirs ne trouve pas une heure à donner au virtuose le plus étonnant de toute l'Europe. Léopold Mozart écrit à sa femme :

« Si nous avons joué devant le roi de Naples? Pas le moins du monde... Il vaut mieux dire qu'écrire quelle sorte de personnage est Sa Majesté napolitaine. »

L'histoire nous l'a trop bien appris : c'est déjà ce Ferdinand IV qui perdra son royaume à vingt-neuf ans de là. Sa digne épouse est la célèbre Caroline, et l'ambassadrice d'Angleterre s'appelle lady Hamilton. Il ne manque plus que Nelson à cette liste de personnages; mais il viendra au dénoûment pour remplir le rôle de bourreau.

Quelques grands seigneurs, et surtout le public napolitain, dédommagèrent amplement le *maestrino* de l'indifférence de la famille royale. Un jour, Wolfgang joue, au conservatoire de la *Pietà*, devant un auditoire chaleureux d'élèves et de professeurs. Toute chose belle et bien faite excite, en ce pays-là, des transports d'admiration; mais aussi toute chose extraordinaire paraît suspecte de sortilége. A la fin d'un morceau exécuté par maître Woferl, on entend, au milieu des applaudissements, des cris inaccoutumés. Quelqu'un a remarqué à la main de l'exécutant une petite bague trop large pour lui et qu'il a entourée d'un fil de soie pour la faire tenir à son doigt. Cette bague ne peut être qu'un talisman; on exige que le virtuose la retire. Mozart y consent; il ôte la bague, la remet à son père, et répète le

fit une impression profonde sur l'âme de Mozart, qui, depuis, eut une prédilection marquée pour Hændel et le tendre Boccherini. » Stendhal, dans ce peu de mots, commet plusieurs erreurs. Mozart n'avait pas attendu l'âge de quatorze ans pour se nourrir de la grande et savante musique de Hændel. C'était la base la plus solide de ses études. La musique de Boccherini, d'un ordre moins élevé, ne pouvait rien lui apprendre; d'ailleurs, le *Miserere* d'Allegri, dépouillé de sa mise en scène, n'était plus qu'un morceau fort ordinaire, et par conséquent il n'a pas dû produire une impression bien vive sur un appréciateur éclairé, qui, dans le moment de l'exécution, ne songeait qu'à prendre note des chants et des modulations harmoniques.

Digitized by Google

morceau qu'on vient d'entendre avec plus de *brio* que la première fois. Qu'on juge si les applaudissements lui furent marchandés après cette épreuve décisive! Dans cette jeune et vivace assemblée devait se trouver un certain enfant de Naples, alors âgé de seize ans, à coup sûr le meilleur écolier en musique de toute la ville, et qui devait bientôt jouir d'une réputation aussi grande que celle de Mozart : Dominique Cimarosa. Lui aussi pouvait être soupçonné d'avoir à son doigt une bague enchantée.

De retour à Rome, dans les derniers jours de juin, Mozart n'y passa que le temps nécessaire pour recevoir du saint-père le brevet et la décoration de l'*Éperon d'or*. On appelle très-sérieusement maître Woferl *signor cavaliere ;* il ne tiendrait qu'à lui d'être désormais le chevalier Mozart, au même titre que l'auteur d'*Alceste* était le chevalier Gluck. Les voyageurs prennent ensuite la route de Bologne par Lorette, Ancône et la voie *Emilia;* ils vont à petites journées, recueillant pour madame Mozart et pour sa fille quantité de chapelets et de reliques, voire un petit morceau de la vraie croix. Dans ses moments perdus, Woferl lit *les Mille et une Nuits* en italien. Un jour, on retrouvera des traces de cette lecture dans un de ses plus charmants ouvrages. Durant ce voyage, un changement notable s'opère dans sa personne. Sa taille croît et se développe; il perd sa jolie voix d'enfant, seul sujet de regret que donnent à son père ces signes de puberté. La bague ensorcelée, devenue trop étroite, est dégarnie de son fil de soie : « Si Wolfgang continue à pousser comme il fait, écrit Léopold à sa femme, il deviendra passablement grand. »

C'est à Bologne, le 27 juillet, que Mozart reçoit enfin le libretto de l'opéra qui doit être représenté au premier théâtre de Milan. *Mithridate!* pour un garçon dans sa quinzième année, le sujet semble un peu grave. Le vaillant Woferl en est fort satisfait. On lui promet pour *prima donna* une excellente cantatrice, Antonia Bernasconi, qui a créé, huit ans auparavant, le rôle d'Alceste. Vite le *maestrino* se met à l'ouvrage; en trois mois, il s'agit d'écrire un grand opéra. Cependant il veut aussi profiter de la présence du P. Martini; le vieux maître lui donne des leçons et de bons avis. La société philharmonique de Bologne désire admettre Wolfgang parmi ses membres; il faut subir une épreuve. Le candidat est enfermé en loge, avec un verset latin sur lequel il doit composer une antienne à quatre voix. Le président et les censeurs, qui l'ont mis sous clef,

Digitized by Google

pensent qu'il en aura pour trois heures au moins; mais, au bout d'une heure, la sonnette annonce que le travail est fini. La commission examine l'antienne; on vote au scrutin secret, et le candidat admis à l'unanimité sort de la loge. A son entrée dans la salle, des applaudissements éclatent, et Wolfgang reçoit les félicitations du président. Pouvait-on douter que cet enfant ne fût en état de faire chanter Mithridate, ou tout autre héros?

Quand l'époque des répétitions approche, Léopold Mozart est pourtant agité par de tristes souvenirs et de sombres prévisions. Dieu sait ce que ces Italiens réservent à son fils : des sifflets peut-être, ou des oranges sur la tête, comme à Pergolèse! Dans ce pays, on ne connaît point de moyens termes : on vous porte aux nues, ou bien on vous accable. Wolfgang lui-même, toujours gai jusqu'alors, devient sérieux et préoccupé. Le père prie sa femme et sa fille d'écrire au pauvre enfant quelques plaisanteries pour le distraire et l'amuser. A Milan, dès que les rôles sont distribués, les symptômes d'envie et de malveillance se manifestent déjà. Dans le monde des théâtres, on joue beaucoup de mauvais tours, on fait beaucoup de mensonges; un homme de bonne foi est introuvable. L'honnête Allemand parle avec un mépris amer de la gent musicienne. Cependant, aux répétitions, tout va bien; l'espoir renaît et ensuite la confiance. Du temps de Mozart, comme à présent, la réouverture des théâtres, en Italie, était fixée au 26 décembre, jour de Saint-Étienne. On vit enfin, au théâtre de Milan, Wolfgang, assis au piano, conduisant son armée d'artistes, comme s'il n'eût fait autre chose de sa vie. Sa jeunesse et sa bonne mine, tant de courage dans un être si délicat, disposèrent le public en sa faveur. Son talent acheva le reste; le triomphe fut complet, et l'enthousiasme se soutint pendant vingt représentations. C'était beaucoup pour ce temps-là et pour les Milanais.

Le bruit de ce succès alla jusqu'à Vienne. Six mois après, l'archiduc Ferdinand épousait une princesse de la maison de Modène. On prépara de grandes fêtes à Milan. L'usage, en pareille circonstance, était de commander à deux compositeurs un opéra et une *sérénade*. Ce dernier ouvrage, espèce d'épithalame mêlé de chants et de danses, avait pour but de célébrer les vertus des illustres époux. L'impératrice Marie-Thérèse décida que le poëme de l'opéra serait donné au plus vieux de tous les maîtres, au fameux Hasse, et celui de la *sérénade* au plus jeune de tous les compositeurs, à Wolfgang Mozart. Pour sujet de cette sérénade, Métastase

Digitized by Google

choisit l'arrivée en Italie d'Ascagne, fils d'Énée et fondateur de la ville d'Albe. Hasse était adoré des Milanais, qui l'appelaient le *divin Saxon;* mais son génie, refroidi par l'âge, ne produisit dans cette occasion qu'une œuvre incolore; son opéra ne réussit point, tandis que l'*Ascanio* de Mozart fut applaudi et redemandé plusieurs fois par la cour. Le vieux maître accepta noblement sa défaite; il applaudit la *sérénade* comme les autres, fit amitié avec son adversaire, et, en parlant de Mozart dans un lieu public, il dit tout haut: « Messieurs, cet enfant nous fera tous oublier. »

Pendant les fêtes de Milan, qui se prolongèrent jusqu'à la fin de 1771, l'archevêque de Salzbourg était mort. Le 14 mars suivant, les élections portèrent au siége archiépiscopal Jérôme Colloredo. Mozart reçut l'ordre de composer une nouvelle *sérénade*. Cette fois, il goûta le plaisir d'être applaudi dans sa ville natale, en présence de ses amis et de sa famille; mais le moins bienveillant de ses auditeurs était le triste personnage dont on fêtait l'avénement. Le prédécesseur de ce prince n'avait été qu'indifférent; celui-ci se montra orgueilleux, avare et brutal; aussi Mozart saisissait-il toutes les occasions d'exercer ses talents loin de Salzbourg. Rappelé à Milan par l'*impresario*, il y composa, en 1772, l'opéra de *Lucius Sylla*, qui eut le même succès que le *Mithridate*. Son œuvre était déjà considérable à l'âge où la plupart des grands hommes savent à peine quelle sera leur vocation. Mozart travaillait sans cesse. Chaque jour de sa vie était marqué par quelque production nouvelle. Retenu dans un bourg du Tyrol italien, à Bolzano, par je ne sais quel accident de voyage, il composa un de ses charmants quatuors dans une chambre d'auberge, en attendant que la voiture fût prête. Tourmenté par une incroyable surabondance d'idées et de forces, il n'attendait pas que l'occasion de s'en servir vînt le chercher. Mais son ambition l'appelait à Vienne ou à Paris. C'était au public de ces grandes capitales qu'il voulait montrer ce qu'était devenu le bambin précoce.

Vraisemblablement Léopold Mozart entra dans les vues de son fils, car il partit encore pour Vienne en juillet 1773. Ce voyage lui coûta beaucoup et ne servit à rien. « Sa Majesté l'impératrice, écrit le père, a été fort gracieuse pour nous, mais c'est tout. » Wolfgang a beau se faire entendre dans les couvents et composer une messe pour l'église des jésuites, la cour fait semblant de n'en avoir pas connaissance. Léopold Mozart aurait dû prévoir tout cela. Sa prudence est en défaut. Vienne est une ville de plaisir; le public n'y a de goût que

Digitized by Google

pour les danses, diableries, fantasmagories, arlequinades, pasquinades, apparitions et décorations. Juger un ouvrage sérieux, c'est une fatigue et un ennui pour des gens frivoles.

Suivant la tactique généralement employée à l'égard des grandes coquettes, Mozart feint de s'éloigner sans regret de Vienne, et se met en frais pour la cour de Bavière. Le duc, qui ne l'a pas oublié, lui demande un opéra-bouffe. Le 13 janvier 1775, *la Finta giardiniera* obtient un brillant succès à Munich. De la loge des princesses part le signal des applaudissements; le public se lève en masse en criant : *vive le maestro!* On se croirait en Italie. L'archevêque de Salzbourg, qui se trouve alors à Munich, reçoit d'un air embarrassé les félicitations des personnes de la cour sur le rare mérite d'un jeune homme né dans ses États. Sa Grandeur ne voit en Mozart qu'un domestique de sa maison, et, pour mieux témoigner le peu de cas qu'elle fait de lui, elle ne va pas même entendre l'opéra nouveau. Cependant l'archiduc Maximilien passe à Salzbourg; il faut bien lui donner une fête. N'avons-nous pas là le petit Mozart? Qu'il nous fasse une *sérénade*. Le morceau plaît beaucoup à l'archiduc; mais l'archevêque n'adresse pas même un compliment à l'auteur. Il craindrait de s'abaisser devant ses gens; Wolfgang, d'ailleurs, n'a fait que son devoir : n'est-il pas chef d'orchestre suppléant de son père, et ne reçoit-il pas, à ce titre, les appointements de douze florins trente kreuzers par an, c'est-à-dire vingt-six livres quinze sous de France? Ce détail explique pourquoi Wolfgang n'avait plus qu'une envie, celle de se soustraire pour toujours aux libéralités d'un si bon maître.

Il faut aller chercher fortune loin de Salzbourg. Le prudent Léopold lui-même en convient; mais ses élèves, sa place à la chapelle, son âge, la triste nécessité, le besoin d'argent ne lui permettent plus de parcourir l'Europe. L'archevêque, d'ailleurs, lui suscite mille difficultés et tracasseries. Wolfgang partira, en compagnie de sa mère. Au moment du départ, le pauvre vieillard contient son chagrin. Il embrasse sa femme qu'il ne doit plus revoir. Sa fille fond en larmes, il attend que les voyageurs se soient éloignés pour pleurer avec elle, et c'est par la fenêtre qu'il donne sa bénédiction à ce fils chéri dont il se sépare pour la première fois.

Mozart avait alors vingt et un ans. Il enrageait de n'être encore qu'un musicien de concerts, et de voir tant de médiocrités encombrer toutes les avenues : « Je sens en moi le génie de la composition, disait-il en partant; je réussirai, j'en suis sûr. » Munich étant

Digitized by Google

la ville du monde où il est le plus aimé, c'est là qu'il veut chercher de l'emploi ; mais le vieux duc de Bavière vient de mourir, et le nouveau souverain, qui est l'électeur palatin, réside encore à Manheim. Wolfgang sollicite une place dans sa musique. Le comte de Seau, surintendant des menus plaisirs, paraît disposé favorablement. Voici ce que Mozart écrit à son père, le 2 octobre 1777.

« J'ai joué trois jours de suite chez un grand seigneur qui aime et comprend la musique, car il dit *bravo!* tandis que les autres gentilshommes prennent du tabac, se mouchent, crachent, et causent entre eux... S'il ne s'agissait que de moi seul, je sens déjà qu'il me serait possible de me tirer d'affaire dans ce pays. Le comte de Seau me donnerait bien trois cents florins. Je m'engagerais avec lui à livrer tous les ans quatre opéras allemands. Pour chaque opéra j'aurais une *soirée*, c'est-à-dire une recette... Je suis très-aimé ici, et combien ne m'aimera-t-on pas davantage quand j'aurai aidé la musique nationale allemande à prendre son essor sur la scène! car c'est à quoi je parviendrai, n'en doutez pas. »

Mozart ne se trompait point : il devait être le père de la musique dramatique allemande, comme Molière l'avait été de la comédie française.

Il faut à un grand compositeur les mêmes facultés qu'à un grand poëte. Avec quel plaisir ne voit-on pas dans les lettres de Wolfgang à son père les traits d'esprit, les pensées originales, les mots gais et heureux, les observations fines, les mouvements juvéniles d'impatience et de fierté ! A Augsbourg, Mozart se présente, muni d'une lettre de recommandation, chez le bourgmestre, personnage aussi bouffi qu'un lord-maire de Londres. On l'avertit qu'il doit appeler ce gros bourgeois *Votre Grâce*. Le bourgmestre avait connu autrefois Léopold Mozart; après avoir ouvert la lettre, il dit au fils, d'un ton insolent : « Comment va-t-on là-bas? » — Le jeune homme se redresse et répond : « Fort bien, Dieu merci, et vous, j'espère que vous allez bien aussi? » — Aussitôt le gros bonnet change de ton. Il invite Mozart à monter au second étage avec lui pour essayer son piano.

« A ce second étage, écrit Wolfgang à son père, j'eus l'honneur de jouer pendant près de trois quarts d'heure, sur un bon clavecin de Stein, devant le grand nigaud de fils de M. le bourgmestre, devant sa grande cigogne de fille et sa sotte vieille femme... Alors tout le monde se confondit en politesses, et j'en fis de même, car je

Digitized by Google

suis bien décidé à être avec les gens comme ils seront avec moi. »

Chez le doyen du couvent de Sainte-Croix, excellent homme, de bonne humeur et savant musicien, Mozart voit au premier mot à qui il a affaire. On l'invite à souper. Il régale son hôte d'un concerto de violon. « Cela coulait comme de l'huile, » écrit-il à son père. On le met au piano et quelqu'un lui donne un sujet de fugue à développer. — Laissons Mozart raconter lui-même cette scène :

« Je promenai ce thème sur le piano dans tous les sens, puis au beau milieu (la fugue était en *sol mineur*) je passai en *majeur*, j'introduisis un motif gai, mais toujours dans la même mesure, puis je revins au thème en le prenant à rebours; enfin je me demandai si je ne pourrais pas prendre le motif gai pour sujet de la fugue, et sans chercher davantage, je l'exécutai; et cela s'arrangea comme si le tailleur Daser en eût pris mesure. Le doyen en était tout hors de lui... Quelqu'un m'apporta une sonate fuguée, en me priant de la jouer. « Messieurs, dis-je, c'est trop. Vous avouerez que cette sonate ne peut pas se jouer comme l'autre motif. » — « En effet, reprit le doyen avec empressement, car il était tout ardeur pour moi, c'est trop lui demander; personne ne le pourrait. » — « Cependant, ajoutai-je, je veux bien essayer. » — Et pendant que je jouais, j'entendis derrière moi le doyen qui répétait : « O l'archi-fripon! ô le coquin!... » Et jusqu'à onze heures du soir on me bombarda de thèmes et de fugues. »

Arrivé à Manheim, à la poursuite du prince-électeur, Mozart est obligé d'entendre deux organistes fameux dans leur ville natale. L'organiste en second joue misérablement, et le premier plus misérablement encore. Mozart s'assied près de celui-ci, remarque les fautes d'harmonie, les vices d'exécution, la mauvaise méthode, et s'écrie avec une *humour* tout à fait shakspearienne : « Cet homme-là est le maître absolu de son orgue. Sa place lui donne le droit de faire de son instrument tout ce que bon lui semble! »

Cannabich, maître de chapelle du prince, est un galant homme, point jaloux et plein de bienveillance. Il conduit Mozart à la répétition d'un concert et le présente aux artistes : « J'ai cru, écrit Wolfgang à son père, que je ne pourrais m'empêcher de rire. Les uns, qui me connaissaient de réputation, m'ont témoigné beaucoup d'égards et de politesse; mais les autres, qui ne savaient rien de moi, me regardaient avec des yeux ronds et d'un air assez impertinent. Sans doute, en me voyant petit et jeune, ils se disaient : « Il ne peut

Digitized by Google

y avoir là-dedans rien de grand ni de mûr. » Patience ! ils auront de mes nouvelles. »

Lorsque Mozart obtient enfin la faveur d'être présenté au nouveau souverain, ce gracieux prince lui parle à la troisième personne, ce qui est, en Allemagne, une forme de langage hautaine et méprisante, dont on se sert avec les valets ou les paysans, mais qu'on ne devrait employer avec personne.

— N'ai-je pas entendu dire qu'*il* avait fait un opéra à Munich, dit le prince ?

— Oui, Altesse, répond Mozart, et mon plus vif désir serait d'en composer un à Manheim.

— *Son* opéra était italien, je crois?

— Oui, Altesse; mais je sais aussi l'allemand.

Le prince n'est pas si méchant qu'on pourrait le croire, car il prend bien cette réponse. Quant à de l'emploi, une place dans sa musique, il n'en a point à donner. Il n'y a pas de vacance. Mozart veut aller à Paris. Gluck vient de conquérir par son séjour en France une réputation universelle. C'est à Paris qu'on fait fortune.

Cette louable ambition, que le père approuve et encourage, paraît se calmer tout à coup, sans que la correspondance donne la raison de ce refroidissement. Wolfgang, arrivé à Manheim en octobre 1777, se trouve encore dans cette ville au mois de janvier suivant, et ne parle plus de la France. C'est dans ses sentiments qu'il faut chercher l'explication de ces retards. Parmi les bonnes gens de Manheim que Mozart fréquentait le plus, se trouvait un honnête artiste nommé Weber, souffleur du théâtre, point riche comme on le peut croire, excepté en enfants, et qui élevait à grand'peine cinq filles, toutes jolies, intelligentes et musiciennes. Pour un jeune homme de vingt-deux ans, cette société-là n'était pas sans danger. Wolfgang n'avait pu essuyer impunément le feu de tant de beaux yeux; son cœur s'était laissé prendre.

Une des filles du bonhomme Weber, nommée Aloysia, âgée de quinze ans, douée d'une voix admirable et des dispositions les plus heureuses pour la musique, demanda des leçons à Mozart, qui n'eut garde de les lui refuser. En peu de temps il fit de cette jeune fille une des plus habiles cantatrices de l'Europe, en attendant qu'elle en devînt une des plus célèbres. D'un côté la reconnaissance, de l'autre l'intérêt, des deux parts la jeunesse, la gaieté, la communauté de goûts donnèrent naissance à un amour que le vieux Weber favorisait

Digitized by Google

probablement. Mozart était trop loyal pour tarder à s'expliquer; la déclaration de ses sentiments fut bien accueillie; le maître et l'écolière s'engagèrent réciproquement; mais comme il n'y avait que beaucoup de talent et point d'argent dans les deux familles et qu'on redoutait la prudence extrême du père Léopold, on ne se pressa point d'en écrire à Salzbourg. Soit que le père eût pénétré ce secret, soit que sa femme l'eût informé de ce qui se passait à Manheim, Léopold écrivit à son fils pour l'engager doucement à continuer son voyage dans l'intérêt même de sa fortune à venir et de ses projets de bonheur, quels qu'ils fussent. Wolfgang comprit qu'il était deviné, mais il se rendit à des conseils dont il sentait la justesse. Son père lui disait : « Tu dois te mettre sur les rangs des grands hommes; il faut être César ou rien. » — « Ayez confiance, répondit-il, je ferai honneur au nom de Mozart. » Et il partit, en effet, pour la France, avec sa mère, le cœur joyeux, la tête remplie de projets, d'espérances, ou plutôt d'illusions.

L'ardent jeune homme ne se rappelait de Paris que ses succès d'enfant, et les bontés de la défunte reine. Il s'attendait à un accueil semblable. Il ne pouvait deviner qu'une fois dépouillé de son prestige de petit phénomène et de *bête curieuse*, on ne se soucierait plus autant de lui. Son passé devenait très-peu de chose dans une ville immense et affairée où il se présentait cette fois en compositeur cherchant du travail et de la gloire. Toute l'attention publique se portait sur Gluck et sur Piccini. C'était plus d'occupation qu'il n'en fallait aux Parisiens. Le public ressemble souvent à l'âne qui ne veut point passer un ruisseau; vainement on lui montre de l'autre côté la verte prairie et l'herbe tendre. Une fois déjà, Gluck était venu à bout de l'attirer dans le pré; le ruisseau était franchi, et un jeune débutant s'imaginait que l'âne se laisserait mener plus loin ! Ce n'était pas ainsi que les choses se passaient en France. Gluck avait renversé un genre de musique plus que centenaire; ne fallait-il pas, avant de changer encore, attendre au moins un demi-siècle ?

C'est le 23 mars 1778 que Mozart arrive à Paris [1]. Ses premiers

1. Je ne sais sur la foi de quel document on a dit (dans la *Biographie universelle* et ailleurs) que Mozart avait assisté à la première représentation d'*Alceste*, et qu'il s'était jeté en pleurant dans les bras de Gluck. L'*Alceste* ayant été jouée pour la première fois à Paris en avril 1776, cette anecdote est évidemment controuvée.

Digitized by Google

pas y sont les plus heureux du monde. Le chargé d'affaires de l'électeur palatin lui offre sa protection. M. le *baron de* Grimm l'accueille à merveille. Il dîne souvent chez madame d'Épinay, qui reçoit bonne et nombreuse compagnie, sans compter les philosophes. Mozart, bien recommandé au chanteur Legros, qui est aussi entrepreneur des concerts spirituels, se croit en passe de faire fortune. Un de ses compatriotes a envoyé d'Allemagne un *Miserere* pour le concert du jeudi saint. On est satisfait des morceaux de chant, mais non des chœurs; on charge Mozart d'en composer de meilleurs. Ce travail sur l'ouvrage d'un autre est assez ingrat; on lui promet, pour l'indemniser, de faire jouer une symphonie concertante de sa composition. Grimm lui annonce un poëme à mettre en musique, et Noverre le libretto d'un ballet pour l'Opéra. Bien des hommes plus âgés que Mozart se seraient laissé prendre par tant de belles paroles. Tout cela n'est pourtant que de l'eau bénite de cour, ou peu s'en faut. Comme on a réellement besoin des chœurs du *Miserere*, ce travail-là ne peut manquer; Mozart le termine en quelques jours, et le remet à Legros avec sa symphonie concertante. A la première répétition, il entend chanter les chœurs; quant à la symphonie, on ne sait ce qu'elle est devenue; le copiste l'a sans doute encore. Enfin, il en retrouve le manuscrit enterré sous une pile de cahiers de musique, dans le cabinet de Legros, d'où ce manuscrit ne sort que pour être rendu à l'auteur.

Pour subvenir aux mille dépenses de la vie d'auberge et de ce Paris boueux où il se ruine en voitures, le pauvre Mozart s'estime heureux d'avoir trois écolières, et de courir le cachet. Madame d'Épinay a parlé de lui à la duchesse de Chabot. Cette grande dame le recevra le matin; elle le reçoit, en effet, après l'avoir laissé se morfondre dans une antichambre où il fait un froid de glace. Madame de Chabot craint extrêmement la chaleur. Elle montre du doigt au jeune musicien un piano en mauvais état, et se remet à dessiner entourée de beaux messieurs qui admirent la perfection du dessin auquel elle travaille en personne de qualité qui a la passion des beaux-arts. Une des fenêtres du salon reste ouverte. Point de feu dans la cheminée. Mozart se plaint du froid : « Vous avez bien raison, » lui répond la duchesse en continuant de dessiner. Réduit à souffler dans ses doigts pour les dégourdir, Mozart, souffrant d'une migraine, se met pourtant au piano. Il joue; on ne l'écoute point. Les beaux messieurs ont trop d'occupation autour de la table, et la duchesse dessine trop bien. On ne saurait jouir à la fois du plaisir des oreilles et de

Digitized by Google

celui des yeux. Le jeune Allemand, perdant patience, allait faire une algarade, quand le duc arrive, s'assied près de lui, et l'écoute d'un air attentif et intelligent; aussitôt il oublie le froid, la migraine, les impertinences, et, sur le méchant piano, il joue avec ardeur et plaisir. Quelqu'un l'écoute, cela lui suffit. ·

Je n'oserais dire que ce dessin de madame de Chabot qui a éclipsé Mozart et sa musique n'était pas un chef-d'œuvre; mais pourquoi ne le voit-on pas dans les galeries du Louvre? Il faut qu'on le cherche, et qu'il soit exposé à l'admiration de la postérité.

Parmi les élèves de Mozart, il y a une jeune fille qui joue de la harpe. Le père, M. de Guines, trouve que ce n'est point assez; il désire que sa fille apprenne à composer. Mademoiselle ne demanderait pas mieux; mais elle n'est pas bien sûre d'avoir le génie de la composition. Le père assure qu'elle l'a. Mademoiselle déclare qu'il ne lui vient pas à l'esprit une seule idée. Le père affirme qu'elle a certainement des idées; ce qui lui manque, c'est la volonté. Mozart écrit quatre mesures d'un menuet, et prie mademoiselle de composer seulement les quatre mesures suivantes pour achever la première reprise. Mademoiselle répond que cela lui est impossible. Enfin, après bien des efforts, elle en vient à bout. Le père a déjà peur qu'elle ne devienne trop savante : « Monsieur Mozart, dit le bon seigneur, il n'est pas nécessaire que ma fille sache composer aussi bien que vous. Ce ne sera jamais que pour son amusement; ainsi ne la poussez pas trop loin. »

Cette appréhension n'était point fondée. Le jeune professeur, vu l'ineptie de l'écolière, se reprochait de lui voler son argent. Cependant Wolfgang perdait une à une toutes ses illusions. Jusque dans les compliments exagérés que lui adressent les Parisiens, il démêle leur profonde indifférence, leur peu de goût pour la musique. Le public ne s'échauffe qu'au théâtre, et le théâtre est inabordable. Est-ce la peine de dire que le poëme d'opéra promis par Grimm n'arrive pas? Quant au ballet dessiné par Noverre et qui s'appelait les *petits riens*, Mozart en écrivit la musique; on le dansa à Versailles, et il y plut beaucoup; mais l'auteur de la musique ne fut point nommé, et ne reçut pas même le prix de son travail. Apparemment ce ballet n'a jamais été représenté à Paris, puisque l'almanach des théâtres de 1779 n'en fait pas mention. Une symphonie nouvelle que Mozart offre à Legros est exécutée une seule fois, au concert spirituel, le jeudi de la Fête-Dieu; on l'applaudit, et puis c'est tout.

Digitized by Google

Encore l'auteur trouve-t-il un sujet de mauvaise humeur dans le succès même. Pour comprendre combien l'éducation musicale des Parisiens était peu avancée en ce temps-là, il faut savoir que tout morceau d'instruments, ouverture ou symphonie, devait commencer par un premier coup d'archet *fortissimo*. Sans cela, on ne pouvait espérer de plaire. Le public croyait voir une difficulté vaincue dans cette note que tout l'orchestre attaquait à la fois. — « Les ânes ! s'écrie Mozart en colère, avec leur *premier coup d'archet !* Voyez la belle merveille ! les musiciens commencent ensemble comme dans tous les orchestres du monde. C'est à crever de rire ! »

Jusqu'alors Mozart n'avait encore eu à souffrir que les contrariétés inséparables de la vie d'artiste. Son séjour à Paris devait être marqué par de plus terribles épreuves. Tandis qu'il courait la ville pour ses affaires, sa mère dévouée l'attendait patiemment dans la modeste auberge qu'ils habitaient ensemble rue du Gros-Chenet. En rentrant, il lui racontait les démarches et tribulations de la journée. Un soir, il la trouva malade. En peu de jours, elle s'éteignit, et mourut à la suite d'un accès de délire. Mozart, assisté seulement de son hôtesse et d'un de ses compatriotes, remplit avec courage les tristes devoirs que lui imposait ce malheur.

Grimm, le destructeur acharné de la réputation de J.-J. Rousseau, ayant réussi dans toutes ses manœuvres, était devenu une espèce de personnage. Il vivait alors publiquement avec madame d'Épinay, et se considérait comme chez lui dans l'hôtel de cette dame. Il y offrit une chambre à Mozart. Dans cette maison fréquentaient assidûment les d'Alembert et les Diderot, qui se pâmaient en écoutant Kohaut jouer de la guitare. Tout ce monde-là s'occupait de beaux-arts, dissertait à perte de vue, soutenait la musique italienne, et portait aux nues Piccini. Chose étrange ! parmi ces beaux esprits encyclopédistes, personne ne s'aperçut du mérite de Mozart. Le plus grand musicien qui eût jamais vécu passa au milieu d'eux, et c'est à peine si, par complaisance, ils le prièrent de s'asseoir au clavecin de madame et de leur jouer quelque petit morceau de sa composition ! Grimm, qui faisait profession de critique, était bien plus expert en intrigue et en calomnie qu'en musique et en composition ; il eut l'impertinence d'écrire à Léopold Mozart pour lui déclarer que son fils ne parviendrait à rien, parce qu'il manquait d'entregent et qu'il était trop *naïf* (à tout autre qu'au père Grimm aurait dit *niais*).

Digitized by Google

Wolfgang supportait impatiemment les grands airs protecteurs de ce fat, qui parlait sans cesse de philosophie et de vertu et savourait en véritable parvenu les douceurs du luxe avec la femme de M. d'Épinay. Le bonhomme Léopold rappelait son fils en Allemagne. Malgré son dépit et sa confusion de reparaître devant Aloysia Weber aussi pauvre d'argent et de réputation qu'il l'était en la quittant, Mozart se rendit aux ordres de son père. On lui offrait une place d'organiste à Versailles; il la refusa et partit le cœur serré, inquiet de son avenir, effrayé par la perspective du collier de misère et des parcimonieuses faveurs du prince-archevêque de Salzbourg.

La plus cruelle de toutes les déceptions l'attendait en Bavière. La cour ayant abandonné Manheim pour s'installer à Munich, le vieux Weber avait suivi la cour. Aloysia, dont la voix et le talent s'étaient encore développés, se voyait en passe de faire fortune. Qu'il eût été beau à elle de consoler son fiancé, de le recevoir avec un redoublement de tendresse! Mais Aloysia n'était qu'une coquette ambitieuse et fantasque; elle accueillit Mozart froidement, se moqua de lui et le railla sur la couleur de son habit. Sans témoigner ni chagrin ni colère, le jeune maestro ouvrit le piano de son ingrate, et se mit à chanter un air improvisé sur ces paroles : « Je quitte sans regret la jeune fille frivole qui ne veut plus de moi. » — Il partit, en effet, pour Salzbourg, trompé dans sa dernière et sa plus chère espérance. Peu de temps après, Aloysia épousait le sieur Lange, chanteur du théâtre de Munich, qui, sans doute, s'habillait en petit-maître.

On ne peut pas dire précisément que là finit, dans la vie de Mozart, la carrière du virtuose, puisqu'il ne fut jamais assez riche pour ne plus chercher de moyens d'existence dans les concerts et les leçons; mais le moment approchait enfin où le monde lui devait demander autre chose que des notes perdues, des improvisations et des tours de force. Sans doute l'artiste exécutant éprouve de vifs plaisirs à électriser une assemblée nombreuse, à communiquer à tant de gens réunis autour de lui l'enthousiasme dont il se sent lui-même possédé; mais son triomphe cesse avec les sons qui l'ont fait naître, et de ces richesses d'harmonie, de ces émotions, de ces frais de sensibilité et de talent, il ne reste plus rien, qu'un souvenir bientôt effacé par d'autres plaisirs. La postérité n'en peut rien connaître. Mozart ne courait pas le risque de mourir tout entier; ses symphonies, sa musique de chambre et d'église aurait suffi à le rendre

Digitized by Google

immortel; mais son génie l'appelait au théâtre, et si par malheur, ou par l'effet de la sottise humaine, l'accès lui en eût été fermé, nous y aurions perdu, nous et nos descendants les plus pures jouissances. Quelque précoce que soit un enfant, il ne saurait exprimer d'une manière énergique et complète des sentiments qu'il connaît à peine par ouï-dire. Les petits opéras de Mozart adolescent peuvent intéresser les curieux, on y découvrirait de grandes beautés; mais c'est dans les douze dernières années de sa trop courte existence qu'il faut chercher le vrai Mozart, celui que ses contemporains n'ont pas seuls admiré, celui qu'il nous est aussi permis de juger par ses œuvres et qu'il nous appartient de placer au premier rang des grands maîtres, puisque le public du siècle dernier n'a pas su lui rendre justice de son vivant. Tel est trop souvent le défaut des contemporains : la vérité leur crève les yeux, et ils ne la voient pas ou font semblant de ne pas la voir. Ils sont distraits, ou bien ils craignent de se compromettre et veulent attendre; et puis, quand l'homme de génie est mort, ils s'avisent que ses ouvrages pourraient bien leur avoir fait plaisir.

PAUL DE MUSSET.

(La fin à la prochaine Livraison.)

Digitized by Google

LES CHAMPS D'OR DE BENDIGO

(SUITE [1].)

III

— Qu'est-ce encore? dit Mag à Daniel, qu'elle aperçut attentif et immobile à la tête des chevaux.

— Nul danger, se hâta de répondre celui-ci, mais au contraire une récompense qui vous arrive pour votre longue et pénible insomnie de la nuit dernière ; — regardez cet oiseau !

En parlant, il lui désignait du doigt une espèce de palombe de forme gracieuse, et dont tout le plumage du plus beau jaune était vif et brillant. Perchée sur un *peppermint* (arbre à menthe) à quelques pas seulement, cette palombe, de la grosseur d'un loriot d'Europe, battait des ailes et les regardait.

— Quel est cet effronté? dit Mag.

— Aimez-vous le miel? demanda Daniel.

— Beaucoup! répondirent Tom et Tim.

— Eh bien ! mes jeunes amis, vous allez en avoir; saluez cet oiseau qui ressemble, vous le voyez, à un bloc d'or massif sortant des mains du polisseur, car vous avez devant vous *the honey-bird* ou (l'oiseau à miel), une des plus charmantes fantaisies de la forêt.

Cet étrange volatile des terres australes, qui devient de plus en plus rare à la Nouvelle-Hollande depuis que les Européens, avançant toujours au cœur du pays, abattent sans relâche dans leur marche progressive des pans entiers de forêts, se montrait à cette époque très-nombreux dans le *Buisson*.

Création des plus curieuses, et à l'existence de laquelle bien certainement on refuserait de croire en Europe, si depuis longtemps l'*oiseau qui parle* des contes arabes n'avait accoutumé nos esprits à des merveilles impossibles, l'oiseau-à-miel, par son intelligence, son audace à rechercher l'homme et sa gourmandise raisonnée, prend place dans la Faune australienne — déjà remarquable à tant d'égards — comme un des types les plus excentriques du genre *avis*.

1. Voir les 6ᵉ et 9ᵉ livraisons.

Digitized by Google

Le *honey-bird* paraît avoir pour mission, dans les forêts de l'Océanie centrale, de découvrir les ruches à miel, non pas ces paniers de paille en forme de cloche, qui sont une des richesses des vergers du Languedoc et de la Bretagne, mais les vastes dépôts de cette adorable substance que les mouches sauvages de l'Australie déposent et accumulent quelquefois pendant un quart de siècle dans l'intérieur creux des vieux gommiers.

Pour ce miel (sucre de l'insecte), comme le nomment les indigènes, et qu'aucun autre n'égale en saveurs parfumées, le *honey-bird* montre une prédilection particulière. Suivant et espionnant sans cesse les *anthophiles* (amies des fleurs) qui, du lever au coucher du soleil, voltigent çà et là, butinant et amassant sur les corolles leur douce provision de nectar, notre oiseau finit toujours par découvrir l'arbre choisi par ces dames pour leur usine et leur demeure. Naturellement friand, il se réjouit aussitôt à l'idée des trésors de sucreries que renferme le tronc précieux; mais comment y goûter, comment pénétrer dans la place, comment même en approcher? Les abeilles ne sont pas demoiselles commodes ni faciles, et le *honey-bird* sait fort bien que chacune de ces infatigables travailleuses porte au corsage une épingle aiguë dont la blessure est terrible.

Ici, je crois devoir ouvrir une parenthèse, et introduire une observation; car si j'ai vu ce que je vais décrire (et tout ce que je raconte, je l'ai vu et je l'ai souffert), j'avoue d'avance en toute honnêteté que l'on aura peine à me croire; on dira que j'y mets du mien :

> C'est la coutume, et sans telle licence
> On quitterait la charge de conteur.

Comment admettre, en effet, qu'une suite d'idées, d'analyses, d'observations profondes, multiples, dignes en tout point de cet alambic compliqué, de cette cornue toujours en fermentation que l'on nomme « cervelle humaine, » puisse naître, grandir et se développer dans la tête d'un oiseau? Comment faire comprendre à ceux qui n'en ont point été témoins les hautes perceptions et les combinaisons merveilleuses qui germent et s'allument à une minute donnée dans les lobes encéphaliques d'un petit être couvert de plumes et gros comme le poing?

Rien n'est plus vrai cependant, toute dénégation devient impossible devant la réalité qui éclate et vous aveugle.

Écoutez le soliloque que se tient à lui-même le petit oiseau.

Digitized by Google

— J'aime le miel, se dit-il, je l'aime beaucoup; mais je ne suis ni assez fort ni assez habile pour me le procurer; il me faut donc faire choix d'une personne supérieure capable de s'emparer du doux butin, et qui, comme juste récompense de mes longues recherches, me donnera ma part du trésor.

Et il agit en conséquence.

La preuve palpable, évidente qu'il se parle ainsi et se fait ce raisonnement, c'est que ce volatile incroyable n'a pas plutôt découvert un nid d'abeilles dans la forêt, que mettant en jeu toutes les puissances de sa mémoire pour ne pas oublier l'endroit béni, et réunissant toutes ses notions topographiques pour pouvoir y revenir sans erreur, il prend aussitôt son vol, et se met en quête d'un échantillon de l'espèce humaine : natif ou européen, noir ou blanc, peu importe, tout lui est bon; et il ne l'a pas plutôt rencontré que sa joie éclate. Il s'arrête à dix pas de son sujet, le fixe, ouvre le bec, bat des ailes, chante sa trouvaille, et se livre pendant plusieurs minutes à toutes les extravagances de mouvement, à tous les effets de pantomime que la nature lui inspire pour attirer l'attention du sauvage ou du mineur qu'il désire entraîner. Une jeune et jolie fille qui veut aller le soir se promener sous les saules n'emploie pas de plus habiles manéges et de plus expresssifs regards pour se faire suivre du préféré que n'en met alors en usage le petit oiseau.

« Venez, suivez-moi ! vous dit-il clairement; j'ai découvert un arbre à miel, du très-bon miel, du sucre. Vous aurez du plaisir et moi aussi; je marche en avant, venez donc ! »

Et le voilà qui part, qui va, vient, regarde si on le suit, se rapproche, s'éloigne de nouveau, tourne autour de votre tête comme une fauvette apprivoisée; pour un rien, il viendrait se percher sur votre épaule et vous parlerait à l'oreille; car dans ces occasions rien n'égale son impudence, et il est capable de toutes les effronteries quand, avec les yeux de sa gourmandise, il voit un rayon de miel luire à l'horizon.

Plus d'un de ces oiseaux supérieurs ont été, sans aucun doute, victimes de leur hardiesse, en venant ainsi se mettre à portée de la main, du plomb et des flèches de gens le plus souvent affamés; mais d'autres personnes, plus intelligentes ou peut-être repues, se sont amusées, sans les comprendre d'abord, de la persistance et des agaceries de l'oiseau, l'ont suivi par désœuvrement, et se sont trouvées fort surprises, après un voyage à l'aventure à travers les plaines

Digitized by Google

et les montagnes, de se voir amenées par lui près d'un arbre enveloppé de nuées d'abeilles, et dont l'intérieur une fois ouvert n'était qu'un immense tube-réservoir rempli d'un miel pur et excellent.

Dès que le petit oiseau, après vous avoir fait toutes les avances imaginables, car s'il ne parle pas sa pensée, il la manifeste d'une façon très-claire, s'aperçoit que vous le comprenez et que vous vous préparez à le suivre, il s'envole aussitôt à vingt pas, se perche sur un rameau, vous regarde; puis, à votre approche, il repart, s'arrête de nouveau, s'assure que vous marchez bien sur sa trace, et de vol en vol, de branche en branche, de clairière en clairière, toujours chantant et vous excitant, il vous conduit en vue de l'arbre précieux.

Là, par ses cris perçants, ses culbutes, ses battements d'ailes et le frémissement voluptueux de tout son corps, il fait comprendre la joie qu'il éprouve d'avoir réussi, et annonce, dans un chapelet de notes joyeuses, le délire qui s'empare de tous ses sens à l'idée des jouissances gastronomiques qu'il va se procurer.

Car il est de règle et d'habitude que sur le miel ainsi obtenu par son entremise on lui en jette toujours quelques rayons pour son usage particulier. Mais alors les combats incessants qu'il se trouve obligé de livrer aux milliers d'insectes de toutes couleurs qui arrivent en colonnes serrées et à fond de train sur ce bloc de délices tombé sur l'herbe, ses cris, sa fureur, sa rage même quand il voit cette légion de parasites se ruer sur son bien, monter dans ses plumes et le mordre, et qu'au lieu d'une douce becquée de la liqueur d'or qu'il s'était promis, il se trouve n'avoir sur la langue qu'une douzaine de fourmis amères, sont scènes véritablement par trop désopilantes et vous en devenez malade à force de rire.

Et n'allez pas, ô bon lecteur, je vous prie, m'apostropher de l'épithète de voyageur! et traiter mon oiseau-à-miel de canard océanien.

> Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable,

a dit Boileau.

Cependant, tous ceux qui ont un peu battu les sentiers de la vie, ou navigué sur sa mer orageuse, savent par expérience combien le plus souvent la réalité, le drame intime de chaque jour ici-bas dépasse ce que peut inventer l'imagination la plus riche; tous savent également qu'une assertion qui paraît être aujourd'hui téméraire peut se trouver demain, si le jour se fait sur elle, au-dessous même de la vérité.

Daniel, Tom, Tim et Magdalen, suivis de loin par David qui con-

Digitized by Google

duisait l'équipage, se mirent alors à suivre le *honey-bird*; Tom et Tim lui envoyaient des baisers, et Mag, sérieuse, tout en admirant dans les plus faibles créatures la puissance infinie du Créateur, doutait encore dans son âme de ce qu'on venait de lui raconter.

Le petit oiseau volait, sautait de bruyères en buissons, regardait si on le suivait, et avançait toujours dans une direction connue de lui seul; bientôt il se mit à redoubler ses cris, signe certain qu'il approchait du but. Une chance heureuse, en effet, voulut que l'amas de nectar parfumé qu'il avait découvert fût dans le voisinage, et au moment même où David, les mains en porte-voix, annonçait dans un hurlement prolongé que les chevaux et le char, embourbés dans les terres fangeuses d'un marais, ne pouvaient plus avancer : le succulent trésor était en vue.

Il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était un grand et gros *acacia-pudique* (au moindre attouchement cet arbre replie ses feuilles), au corps creux, dont la cime et la plupart des branches tombées de vieillesse gisaient rompues sur le sol, et autour duquel voltigeaient d'innombrables essaims de mouches.

Le tronc de cet arbre qui, ouvert en plusieurs endroits, laissait couler par ses fissures de petites rigoles de miel qui ressemblaient à de l'ambre jaune en fusion, était littéralement couvert par des multitudes, des cohortes, des armées d'insectes.

Faire une abondante récolte de miel sauvage, manger et boire le doux liquide, pouvait être très-agréable; mais l'extraire d'un arbre ainsi gardé par des légions de mouches armées d'aiguillons empoisonnés ne paraissait pas facile.

Mag, Tom et Tim, épouvantés des bourdonnements furieux des abeilles et de la déclaration de guerre directe que venaient de leur adresser trois mouches belliqueuses, qui, sonnant l'attaque, tournaient autour d'eux et se rapprochaient de leurs oreilles d'une façon inquiétante, se tenaient bravement à l'écart, observant et attendant tout du génie de Daniel.

Le *honey-bird*, de son côté, dont on ne voyait plus que la tête, car il s'était prudemment perché à l'écart sous une masse de feuilles, examinait d'un œil attentif les dispositions de l'ennemi et les plans d'attaque de Daniel; et soit que celui-ci reculât ou avançât, l'oiseau chantait gaiement ou poussait des cris de désespoir.

Sur ces entrefaites, le pauvre Nick—l'épagneul—qui était venu le nez en l'air pousser une reconnaissance et voir ce qui se passait,

Digitized by Google

s'étant par trop rapproché de l'acacia-pudique, fut piqué par une travailleuse sur la pointe du museau, et envoyé aussitôt hurlant et bondissant à travers la forêt.

Habitué à ces luttes, Daniel eut bien vite complété ses préparatifs : il coupa de grandes quantités de broussailles et de fougères sèches, et, les ayant attachées les unes aux autres avec des lianes, il s'en fit des torches, y mit le feu, et, les brandissant des deux mains à la façon furieuse des antiques Euménides, il terrifia tellement les abeilles par la fumée, les flammes et le craquement des épines, que l'escadron volant, qui tout d'abord avait témoigné de son désir de le charger à fond, battit en retraite et cessa même de le harceler; puis, par cette manœuvre savante, ayant débarrassé les abords de la place, il parvint jusqu'au pied de l'arbre, y accumula un lit de feuilles et de branches mortes, y fit tomber une étincelle, l'entoura pendant quelques minutes d'un cercle ardent, et par ses nombreuses fentes remplit ce vieux tronc creux d'un tel nuage de fumée épaisse, grilla et asphyxia si bien l'ennemi à l'intérieur comme à l'extérieur, que toutes les mouches qui ne furent pas rôties et étouffées et qui purent faire usage d'un reste de force et d'ailes s'empressèrent d'évacuer la forteresse, de décamper au plus vite, et d'aller porter ailleurs leurs vertus sociales, leurs talents mathématiques, leur épouvante et leurs corps noircis.

Daniel, la barbe brûlée, les yeux pleins de flammèches, les mains et la figure devenues couleur bistre, proclama sa victoire, et d'une voix que la fatigue n'avait pas affaiblie pria David de lui apporter une hache.

Tom et Tim, qui avaient battu des mains pendant la bataille, se réjouirent du dénoûment; et le *honey-bird*, qui avait suivi, avec la plus profonde attention, toutes les différentes péripéties de l'attaque et de la défense, ainsi que les progrès satisfaisants de l'incendie, se mit alors à sortir de dessous ses feuilles et à faire vibrer les bois de son chant de triomphe le plus mélodieux. Bientôt, le tronc du vieil arbre s'ouvrit sous les coups redoublés du fer, et des monceaux de miel, d'une apparence et d'un goût incomparables, s'offrirent aux regards émerveillés des assistants ; on en remplit toutes les tasses, seaux, gobelets et barils disponibles, et le *honey-bird*, à qui on en laissa généreusement la plus grande part, faute de vases pour la contenir, se montra très-satisfait de cette campagne victorieuse. Mais ce qui parut surtout lui arracher des cris de ravissement, ce fut de

Digitized by Google

voir le sol jonché des cadavres de ses ennemis, fourmis et insectes de toutes grosseurs, que la conflagration générale et dernière avait anéantis.

Le cadre que je me suis imposé dans ces articles m'empêche de suivre plus longtemps pas à pas David et sa famille à travers les vallées et les chaînes de montagnes de la forêt; car s'il me fallait ici dire et raconter en détail toutes les surprises merveilleuses que recèlent ces grands bois, tous les drames que cachent ces bruyères, toutes les histoires que chantent ces échos, les formes bizarres, les passions diverses, les intelligences variées de tous ces êtres exceptionnels qui, de la fleur et de l'animal à l'homme sauvage, peuplent les vastes solitudes du continent australien, les chapitres deviendraient trop longs, les pages succéderaient aux pages comme se succède sur les chemins de fer l'interminable ronde des poteaux télégraphiques; et mes amis, — Smith, Ben, O'Brian et Mac, — que je ne dois pas perdre de vue et qui m'attendent patiemment, on se le rappelle, à la taverne du *Kangarou couronné*, pourraient bien mourir de vieillesse avant la fin de mes récits.

Sauf donc quelques autres minimes aventures sans importance auxquelles il est inutile de tendre l'oreille, et le hasard, ce grand cocher de la vie humaine, les prenant sous sa protection puissante, nos voyageurs traversèrent sans plus d'encombre la forêt Noire, et un jour, qu'arrêtée sur le midi près d'une eau limpide et profonde, Magdalen se plaignait de la fatigue et demandait si on ne serait pas bientôt arrivé, Daniel annonça que le soir même on coucherait à *Bullock-creek* (l'abreuvoir des taureaux) [1], et que le lendemain sans faute on foulerait du pied la Terre de l'or, le sol quartzeux des *diggings* de Bendigo.

David touchait donc enfin au but de ses désirs, il se trouvait arrivé au point où l'avaient conduit ses espérances. — Serait-il heureux ou malheureux dans la grande loterie qu'il avait entreprise, tirerait-il un numéro gagnant de l'urne du destin, et sa famille aurait-elle sujet de se réjouir ou de se plaindre de l'avoir accompagné?

Telles furent les réflexions qui, toute la nuit, agitèrent la pensée de Magdalen, et l'incertitude de la réponse, jointe à la légende des trahi-

1. Lieu célèbre, où, dans les premiers jours de l'émigration australienne, vingt Allemands et Irlandais furent surpris et massacrés par un nombreux parti d'indigènes.

Digitized by Google

sons qui, sur le lieu même où elle campait à cette heure, avaient causé la mort de toute une troupe de ses compatriotes, peupla son sommeil d'images sanglantes et ne lui laissa dans l'esprit que le doute et l'anxiété.

Car Mag, dans sa sphère modeste, était de cette grande race poétique, éternelle et de tous les pays, qu'on retrouve sous la dentelle comme sous la bure, et dont un souffle du Nord, une action mauvaise, remplit l'âme de tristesses et de tempêtes, comme un sourire joyeux, une bouffée de printemps qui s'élève des prairies, l'inonde de douceurs et de paix.

Natures exquises et privilégiées, toutes d'expansion et d'amour, que le chant matinal d'un oiseau dans les aubépines, ou que la vue d'un bluet se balançant dans les blés rendent heureuses pour tout un jour; mais aussi, harpes sensibles, vibrant au moindre vent d'orage, tempéraments fiers dont aucune menace ne peut courber le front; vases de douleurs, enfin, qui le plus souvent se nourrissent de leurs larmes et qu'un coup d'œil de mépris, qu'un mot de colère tombés des lèvres de ceux qu'elles aiment, tuent plus sûrement qu'un coup de poignard.

Mag, née sur les bords du *Shannon,* dans la province de *Connaught,* un des points les plus délicieux de la verte *Erin*, appartenait donc à cette grande famille des riches par l'intelligence, et quoique destinée à toujours naviguer dans des eaux obscures, elle n'en faisait pas moins partie, par son organisation supérieure, de cette noble phalange de femmes d'élite, aux passions fortes et au dévouement profond, plus nombreuses, plus patriotiques, plus inspirées en Irlande, je crois, que partout ailleurs; car quelle femme a jamais tiré de son cœur pour son pays martyr un hymne national comparable à celui que lady Mary Morgan composa pour son Irlande bien aimée :

. . . . Ireland as she ought to be,
Great, glorious and free. —
First flower of the earth, first gem of the sea.

(L'Irlande comme elle devrait être, grande, glorieuse et libre — première fleur de la terre, première perle des mers.)

Mais si le doute et l'inquiétude étaient debout au chevet de Magdalen, David et Daniel étaient gais pour quatre. Or, ce soir-là, quand ils se trouvèrent seuls bien en face l'un de l'autre, et assis conforta-

blement, chacun sur un crâne de bœuf[1], ils burent tellement de whisky à leurs succès futurs, choquèrent si souvent leur *tin pennycan* (petit gobelet d'étain de la valeur de deux sous), en trinquant à la rapide découverte de nombreux filons, et retournèrent si souvent à la cruche grise pour fêter leur heureuse arrivée, qu'à la dernière rasade, et quoiqu'ayant encore les yeux ouverts, O'Gilvy, qui se croyait Brien-Borom, roi d'Irlande, se couronnait de lianes fleuries, agitait les doigts dans l'espace comme pour bénir son peuple, et faisait un *speech* à ses barons; tandis que David, s'imaginant tout à coup avoir été métamorphosé en veau d'or, voulait aller lui-même se vendre au marché le plus voisin au profit de sa famille.

Capitaine de haute expérience, Daniel ne s'était pas trompé, et le lendemain, suivant ses calculs, au moment où le soleil, comme l'œil d'un géant qui va mourir, éteignait ses grandes flammes rouges à l'horizon, les terrains aurifères au milieu desquels devait un peu plus tard s'élever *Bendigo-la-licencieuse*, se présentèrent à eux dans toute leur grandeur et leur imposante confusion.

Jamais Magdalen n'oublia cette scène étrange.

Arrêtée sur le sommet des *White-Hills* (collines blanches), où l'on devait passer la nuit, sa vue émerveillée dominait la campagne et planait sur les champs d'or — champs de luttes aussi, où bientôt son sort et celui de tous les siens allaient se décider.

Ce que Mag considérait avec tant d'intérêt, et ce qui, quelques mois auparavant, avait été la forêt vierge, n'était déjà plus qu'une plaine immense et poussiéreuse où pas un arbre n'était resté debout, où tous les buissons avaient été brûlés; et cette vaste étendue de terrain qui semblait avoir été visitée par un ouragan des Antilles, tant elle paraissait dévastée, ne présentait à l'œil que terres creusées et retournées, fondrières et ravins profonds.

Ce riche espace, où, pour quelques-uns, les pépites et la poudre

1. Les anciens feux de bivouac que l'on rencontre dans la forêt se trouvent généralement fournis de sept à huit crânes de bœufs, laissés là par les précédents voyageurs et rangés tout autour du foyer pour servir d'escabeau, le luxe des siéges en étant à peu près resté à cette invention parmi les émigrants et les natifs.

— La nuit, à la lueur des flammes, une troupe quelconque fumant ou discutant, assise en rond sur ces crânes massifs, blancs, polis et armés tous d'une paire de cornes longues quelquefois de plus d'un mètre, qui se dressent à droite et à gauche, comme deux lames rondes et pointues d'acier bruni, ne manque pas d'un certain cachet sauvage qui sent son lieu.

Digitized by Google

d'or se récoltaient par seaux, était également percé dans tous les sens d'un nombre incalculable de trous, qui lui donnaient l'aspect d'un crible gigantesque.

De tous ces trous, des têtes de mineurs sortaient de temps à autre comme d'une boîte à surprise, se montraient et disparaissaient aussitôt.

Et le roulement monotone des *Cradles* [1], le grincement du fer des pics et des pelles sur les cailloux, le timbre sonore des grands bassins-laveurs, qui au moindre choc vibraient comme des cymbales, la poudre des mines qui éclataient dans les quartz, l'éternel aboiement des chiens, les aubades sur la flûte indienne et les sérénades javanaises données aux Asiatiques qui avaient été heureux, les sons éclatants des gongs qui venaient du camp chinois et rappelaient les travailleurs, tout, jusqu'à cet immense et sourd murmure semblable aux plaintes de la mer sur les galets, qui toujours suit et annonce sur un point quelconque la présence de plusieurs milliers d'hommes, formait une harmonie de sons inconnus et de clameurs confuses, que Magdalen ne pouvait se lasser d'écouter et qu'elle dégustait par l'ouïe, si je puis ainsi dire, comme on goûte une liqueur exotique et nouvelle.

Dans les intervalles de ces trous sans fin, et à moitié cachée dans les ondulations des collines, se voyait également une colonie de petites tentes blanches, maison de toile des mineurs. Des centaines d'autres tentes, plus hautes, plus vastes, plus sombres d'aspect, de formes carrées et oblongues, servant de magasins et de dépôts de marchandises, se montraient toutes avec leurs sommets ornés de larges drapeaux, dont les plis ondoyants flottaient à la brise.

Drapeaux, bannières et banderoles de toutes formes et de toute couleur, appartenant à toutes les nations du globe, et figurant les armes de tous les souverains de la terre, se voyaient là, depuis le tricolore de France, l'unicorne et le lion des îles Britanniques, l'aigle à deux têtes de Russie, jusqu'à l'éléphant blanc de Siam, et le dragon jaune du Céleste Empire.

Les *diggers* eux-mêmes, avec leurs grandes bottes qui montent aux hanches, leurs longues barbes, leurs bras nus, leurs costumes pittoresques où le rouge domine, et leurs ceintures de cuir noir,

1. Berceaux de bois, où l'or se sépare des graviers par un balancement continuel.

Digitized by Google

armées de couteaux et de revolvers qui jettent des éclairs, contribuaient à donner à cette scène un aspect d'originalité saisissante.

Ce tableau, qu'il m'a fallu dix minutes pour décrire, avait été saisi par les yeux de Mag en quelques secondes.

La vue de ce mouvement universel, l'audition de ces chœurs joyeux qui de temps à autre montaient à elle de la plaine, comme des promesses de bienveillance, ces mille bruits, cette existence active, ce bourdonnement qu'elle entendait toujours et qui pour elle résumait toutes les gammes des passions, des colères, des espérances et des déceptions qui s'agitaient dans les poitrines de cette foule affairée qu'elle voyait à ses pieds, tout, jusqu'au soleil couchant qui couvrait à cette heure ce vaste paysage comme d'un tapis rose semé de paillettes d'or, jusqu'aux cris des cigales qui, fatiguées des chants du jour, entonnaient dans l'herbe le cantique de la nuit, toutes ces pulsations, toute cette fièvre de la vie, dis-je, mirent au cœur de Magdalen un grand courage; elle se sentit forte et valeureuse, et ce spectacle grandiose d'un travail immense, qui aurait effrayé tout autre cœur, fortifia le sien; elle se reprocha ses défaillances, embrassa ses enfants avec ardeur, et remercia Dieu dans la sincérité de son âme d'avoir soufflé sur ses craintes, et de lui avoir envoyé à ce moment suprême la confiance et la foi nécessaires pour ne plus redouter les épreuves, que, peut-être, dans sa sagesse infinie, il croyait juste encore de lui faire subir.

On campa cette nuit-là comme d'habitude, et le lendemain matin,

> Au moment où l'Aurore avec ses doigts de rose
> Sépare en souriant la nuit d'avec le jour,

David et Daniel s'en allèrent à la récolte des informations, car il devenait urgent de prendre un parti.

Les provisions faites à Melbourne étaient épuisées, l'argent comptant ne trouait les poches de personne, et les prix excessifs de chaque objet sur les *diggins*, quand Magdalen eut appris à les connaître, lui faisaient pousser de continuelles exclamations; les chiens, gros mangeurs, que l'on nourrissait facilement dans la forêt en leur tuant chaque soir leur provision d'opossums [1], devenaient par leur appétit exceptionnel un embarras véritable, et les chevaux, que l'on ne pouvait plus lâcher dans les taillis, ni envoyer brouter l'herbe succulente du

1. Voir à la fin de cet article.

Digitized by Google

buisson, sous peine de les voir disparaître dans la nuit même, devaient être gardés et nourris sous la tente. Tom et Tim, enfin, n'avaient plus ni vestes ni culottes, les ronces des bois avaient tout détruit.

Ce côté sérieux, cette prose de la vie qui était venue s'asseoir à sa table et qui la regardait en face, désespérait Magdalen ; elle regrettait ses belles nuits insouciantes de la forêt où chaque jour suffisait à lui-même, supputait les dépenses à faire, comptait le peu d'encaisse qui lui restait, et appelait à son aide toute sa rhétorique des nombres pour arriver à une solution impossible; puis, le besoin faisant naître l'envie, elle se prenait vivement à regretter que la flûte indienne et le fifre javanais, qui mariaient de nouveau leurs accords dans la *plaine* et annonçaient une nouvelle prise, ne jouassent pas à sa porte et pour elle seule : — se promettant bien du reste — comme consolation dans son malheur — si jamais la chance lui était favorable, de se faire donner, elle aussi, un concert-monstre où les fifres de Bornéo, les tambourins malais, les gongs et les tam-tam de Chang-Haï auraient la fièvre.

David et Daniel revinrent sur le soir la langue pleine de nouvelles presque sombres; l'or se trouvait en grande abondance, il était vrai, mais seulement sur quelques lignes, et toutes ces lignes naturellement étaient prises : ceux qui ne possédaient pas de *claims*[1] sur ces artères principales, sur ces filons privilégiés où gisaient des amas du métal précieux, trouvaient à peine de quoi subvenir aux dépenses; d'autres enfin ne trouvaient rien du tout.

La position résumée, Mag vit que sur les placers, comme partout ailleurs — dans les hameaux comme dans les capitales — si quel-

1. *Claim* : on appelle ainsi la quantité de terrain que la loi des mines en vigueur sur les terrains aurifères permet à toute personne nubile d'exploiter comme sa propriété exclusive.

Il y a plusieurs sortes de *claims* : si l'or se trouve à la surface du sol ou est enfoui peu profondément, à deux ou trois mètres, par exemple, le mineur qui peut travailler seul n'a droit qu'à quatre mètres carrés.

Si au contraire l'or gît plus bas, à dix ou quinze mètres, les *claims* sont de huit mètres carrés.

Si enfin, comme à Ballarat, Ararat, Maryborough et dans beaucoup d'autres endroits, les terres aurifères ne peuvent être atteintes que de cinquante à soixante mètres de profondeur, les *diggers* qui se réunissent alors sept à huit peuvent se mesurer un *claim* de quinze mètres carrés.

Sur les terrains riches, les *claims* sont marqués avec la plus parfaite exactitude, chaque mineur ne fait pas grâce d'un pouce à son voisin, et dans ces occasions on aune la terre comme si c'était du velours ou de la soie.

Digitized by Google

ques tentes vivaient dans l'abondance et dans la joie, d'autres, et le plus grand nombre, vivaient dans la misère.

Nos deux chasseurs de nouvelles apportaient également dans leur gibecière à anecdotes quelques récits épisodiques, quelques détails de mœurs locales; ils avaient appris que des vols et des assassinats se commettaient fréquemment et en plein jour, et l'aventure d'un *shark-land* et d'un mineur, arrivée la veille même, et racontée par Daniel, fit comprendre à Magdalen avec quelles natures perfides et perverses elle allait se trouver en contact et dans quelle forteresse de précautions et de réserve elle et David devaient se renfermer.

Un *digger*, un Américain du Sud, que la mauvaise fortune (la lune rousse, comme on l'appelle là-bas) poursuivait depuis longtemps, était enfin tombé sur quatre mètres carrés de terrain dont les parties aurifères, parfaitement lavées et travaillées, lui avaient mis en poche une belle somme ronde. Oubliant en véritable fils du pic et de la pioche toutes ses misères et privations passées, notre homme avait aussitôt quitté son régime d'anachorète, son eau pure et sa bouillie d'avoine; il s'était mis à vider les bouteilles en double, et à se nourrir de cygnes aux pistaches et de soupes à la queue de kangarou.

Dès le troisième jour, il laissait sa prudence au fond des coupes; et ce jour-là, dans un commencement d'ivresse, comme il entonnait une *saltarelle* de *Coquimbo*, un autre enfant du Chili, portant tout le harnachement d'un véritable mineur et qui depuis le matin marchait dans son ombre, lui frappa sur l'épaule, lui parla sa langue, fit chorus avec lui, prétendit le connaître, lui dit même son nom qu'il avait par hasard entendu, et s'y prit si bien que, s'étant placé tout d'abord dans ses bonnes grâces, il ne le quitta plus et le suivit partout, de taverne en cabaret.

Vingt fois le *shark-land* aurait pu égorger cet agneau et s'emparer de son trésor; mais c'était un artiste en trahisons, et comme il tenait sa proie, que son gibier du jour était au clou et qu'il se trouvait d'humeur joyeuse, il lui plut, pour cette fois-là, de laisser dormir son poignard, de faire le bon apôtre et de pousser la comédie jusqu'à la fin.

Vers minuit, il reconduisit avec beaucoup de démonstrations d'amitié l'Américain jusqu'à sa tente, l'aida même à en fermer la porte avec des ficelles, comme c'est l'usage, et le quitta, lui souhaitant un bon sommeil.

Ayant ainsi bien gentiment déposé chez lui sa victime, le *shark-land* s'en était allé fumer son cigare dans les environs, afin de voir

Digitized by Google

si d'autres *requins* ne naviguaient pas dans ces parages et n'avaient pas comme lui flairé cette excellente aubaine.

Une heure après, au moment où, appesanti par les fumées du punch à l'arack, et la tête plus lourde sur l'oreiller qu'un bloc de plomb, le mineur dormait avec l'heureuse insouciance d'un chanoine qui se sait dans son presbytère, le *shark-land*, qui du dehors l'entendait ronfler avec un bruit pareil à celui que fait une diligence passant sur un pont, avait avec son long couteau fendu du haut en bas la tente par derrière, et, à travers cette étroite ouverture, il s'était, comme un *Indien pied-noir*, glissé dans l'intérieur.

Là, voyant aux reflets de la lune un revolver tout armé, que le Chilien, par prudence instinctive et par habitude sans doute, avait déposé près de lui, il s'en était emparé, en avait arraché les cinq capsules et avait replacé l'arme au même endroit; puis, il s'était mis à la recherche de l'or, objet de sa convoitise; l'ayant enfin trouvé, roulé dans un mauvais mouchoir et déposé au fond d'un vieux chapeau, il l'avait saisi et, plein de l'audace que donne la réussite, réveillant le dormeur par un violent soufflet sur la joue gauche :

« — Tiens, double brute, cave à liqueurs, » avait-il dit, en lui faisant sonner son butin dans les oreilles, — « regarde cet or, vois-le bien; cet or te fait ses adieux! »

Le citoyen de Santiago, qui s'était cru d'abord réveillé par la chute d'un aérolithe qui lui tombait sur le figure, était sauté machinalement sur son revolver et avait fait feu de ses cinq coups; mais les capsules étaient absentes et, avant qu'elles pussent être remplacées, le *shark-land* était loin, riant tout bas de l'aventure et laissant le malheureux enfant du Chili ahuri, hébêté, ruiné, se frottant la joue, se mordant le pouce pour s'assurer qu'il était éveillé, et ne possédant plus rien qu'une roue de bateau à vapeur qui lui tournait dans la tête, et qu'un rhumatisme aigu dans la racine de chaque cheveu.

Aux yeux des mineurs en général, cette histoire n'était que risible, car rien n'empêchait le *shark-land* de percer au cœur l'Américain, et en lui laissant la vie sauve, tous trouvaient qu'il avait agi en vrai *gentleman*.

La vie d'un homme sur les placers n'a jamais été d'aucune importance; est-il malheureux, est-il en danger; on se rit de ses plaintes, on insulte à ses souffrances, on le raille de ses douleurs. — Son agonie même sert de spectacle à la foule. La compassion est une fleur inconnue sur les terrains aurifères de l'Australie; la pitié n'y a jamais

pris racine, et des milliers de *diggers* ne prononceraient pas une parole, ne tendraient pas le petit doigt pour sauver leur semblable de la mort la plus affreuse : — une fourmi, un vermisseau, disent-ils avec un mouvement d'épaules et de sourcils que le crayon seul pourrait rendre.

Mais ils oublient que cette fourmi, ce vermisseau qui s'agite, il est vrai, dans la poussière, est un centre, un astre dans le firmament des affections, et qu'autour de lui, vécût-il dans la sphère la plus obscure, gravitent de nombreuses tendresses et de saintes amitiés.

Tous les hommes n'ont-ils pas des mères, des femmes, des sœurs, des enfants, des amis? En tuant l'un d'eux ou en le laissant volontairement périr, ce n'est donc pas seulement une existence que l'on détache violemment de l'arbre de la vie, mais c'est la douleur, le désespoir, la ruine quelquefois que l'on porte dans le cœur de vingt personnes; c'est la nuit que l'on fait dans leurs âmes, car l'étincelle d'amour qui était leur lumière et qui les faisait vivre se trouve éteinte à jamais.

Voici une scène de cruauté froide et de plaisanterie de Caraïbes qui me fut contée par un témoin oculaire, et qui prouvera ce que j'avance.

Sur les *diggings*, quand un *claim* a été bien exploité, bien travaillé, bien gratté dans tous les sens et que son *bottom* (le fond) a donné toutes ses richesses, son propriétaire l'abandonne aussitôt.

Alors les infiltrations, les pluies de juillet, les éboulements de terrains le remplissent vite, et quelquefois aux trois quarts, d'une boue jaune, épaisse, lourde, pas assez compacte cependant pour supporter le poids d'un homme, mais qui, si jamais il y tombe, le retient dans ses plis gluants, sans qu'il lui soit possible de s'en dégager.

Un mineur, qui venait de reconduire un camarade et dont la tête et les jambes avaient un peu perdu de leur équilibre, se laissa choir un jour dans un de ces trous ; se cramponnant des mains aux parois du puits, il fit d'abord pour en sortir des efforts inimaginables; mais, voyant tous ses essais inutiles, sentant ses doigts glisser sur la glaise humide, ses bras s'affaiblir et son corps s'enfoncer de plus en plus dans ce sépulcre de boue, il se mit à pousser des cris terribles, appelant à l'aide de toute la force de ses poumons.

Au bout d'une demi-heure d'angoisses et d'appels déchirants, et lorsque ses épaules étaient déjà sous la vase, quelques *diggers* qui passaient voulurent bien consentir à s'approcher.

Un coup d'œil avait suffi pour leur faire comprendre l'imminence

du péril ; ils savaient que ce trou avait vingt pieds de profondeur. Quelques minutes encore, et le malheureux qui les implorait disparaissait.

Comment l'abordèrent-ils? S'empressèrent-ils de lui porter secours? Furent-ils émus de ses plaintes?

Écoutez ce langage brutal des *diggings !*

— Ta maman sait-elle que tu es là, mon bonhomme? lui demanda l'un d'eux.

— La main! la main! disait le pauvre naufragé ; ne voyez-vous pas que je descends dans la mort d'un pouce par seconde?

— Laisse-toi couler, mon brave, disait un autre ; abrége ton agonie, nous sommes pressés ; donne-nous le dénoûment.

— Sauvez-moi! tendez-moi la main! jetez-moi un mouchoir, je le saisirai avec les dents.

— Un mouchoir? Qui se sert de mouchoir ici? Un mouchoir à monsieur ! faut-il qu'il soit en batiste?

— A l'aide, au nom du ciel! la vase me touche les lèvres; je me sens mourir.

— Bah ! mourir. Tes yeux ont des éclats superbes; puis un jour plus tôt, un jour plus tard, dans son lit ou dans la fange, qu'importe?

— Au secours! au secours!

— As-tu des lettres à mettre à la poste? demandait l'un.

— Laisses-tu une femme et des enfants? disait un autre ; je me charge de la veuve, si elle est blonde.

— Que la malédiction du ciel soit sur vos têtes!

— Merci, camarade.

— Oh! Dieu, ma mère!

Et l'homme épuisé disparaissait, et les *diggers* s'en allaient sans avoir tenté le moindre effort pour le secourir.

« Si nous avions été assez *new chums* (novices) pour le sauver, se disaient-ils entre eux, peut-être demain nous aurait-il pris le meilleur trou. »

Cette oraison funèbre résume en quelques mots cruels la bassesse des intérêts particuliers que fait naître la soif de l'or, la gangrène d'égoïsme qui corrompt les cœurs voués à son culte, et le *moi* impitoyable qui règne en monarque suprême sur les *diggings*.

Après plusieurs jours de marche et de contre-marche, d'observa-

Digitized by Google

tions et d'enquêtes pour contrôler les bruits et les nouvelles qui flottaient dans l'air, comme le temps était marchandise précieuse, et que chaque jour perdu augmentait les embarras, nos amis résolurent après délibérations profondes de prendre un parti vigoureux et de le mettre aussitôt à exécution.

Un nouveau gisement aurifère dont on disait des merveilles et appelé *Eagle-hawk Gully* (le Ravin de l'Aigle), venait précisément de se révéler dans le voisinage.

— Puisque nous sommes arrivés trop tard pour faire un choix heureux, disait Daniel, partons immédiatement pour le Ravin.

— Partons vite, répondait David. Marchons, frottons nos lampes, appelons le Génie, tâchons de retrouver sous terre la caverne perdue d'Aladin !

Pour se mettre en route et acheter les ustensiles indispensables à ceux qui se livrent à la recherche de l'or comme pelles, pics, cordes, seaux de fer et de bois, *cradles*, treuils, bassins et cuves pour le lavage des terres, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. La provision de rhum et de whisky vendue avait rapporte peu de bénéfice; d'abord, parce que la susdite provision avait été fortement attaquée pendant le voyage, que l'on avait ensuite ravitaillé de ces cordiaux plus d'un pauvre parti d'émigrants dans la forêt, et enfin, parce que le rhum et le whisky étaient précisément les eaux-de-feu qui se trouvaient alors en plus grande abondance dans les *stores* (magasins) de Bendigo.

. David se vit donc obligé de vendre sa voiture, Daniel ses chevaux; opération commerciale qui fut exécutée le jour même avec un bénéfice raisonnable, et le bagage ayant été réduit à sa plus simple expression, afin que l'on pût circuler librement d'un lieu à l'autre et changer de place s'il était nécessaire, comme fait un camp volant, Mag et David descendirent dans la *Plaine*, pour se procurer les objets nécessaires à leur nouvelle industrie, et Daniel, paquetant et ficelant le reste de l'équipage en compagnie de Tom et de Tim, promit de tenir tout en bon ordre pour le soir même, de manière que l'on pût partir le lendemain.

Habituée à la régularité méticuleuse des boutiques anglaises, où l'on ne permet pas à un grain de poussière de vagabonder sur les tables, où la déesse Propreté elle-même préside à toutes choses, et où chaque objet étiqueté, numéroté, est mis à sa place comme l'est sous verre dans un musée bien tenu une collection de papillons, Mag

Digitized by Google

ouvrit de larges prunelles à la vue de l'intérieur du premier *store* dans lequel elle pénétra.

Tout ce que les besoins les plus urgents de l'homme et les caprices restreints de la femme peuvent désirer dans ces déserts, — depuis un bâton de sucre de banane, jusqu'à des anchois mis en pots, depuis les piments de feu et les condiments aromatique des Indes orientales, jusqu'au porter de Bass's et au vin de Chiraz, depuis un tire-bottes, jusqu'à des colliers de perles, depuis le petit bonnet du *baby* qui vient de naître, jusqu'à son cercueil et son berceau, — se trouvent dans ces grandes maisons de toile, qui, sur les placers, s'élèvent en un jour comme par enchantement.

Là se rencontrent également et se vendent tous les instruments connus pour creuser et travailler la terre, depuis la houe et la pioche jusqu'aux jougs des bœufs et au râteau.

Mais comment décrire le tapage, le mouvement, la foule qui circule sous ces tentes, la confusion, le désordre qui président au classement de chaque objet?

Quelle scène, quel pêle-mêle pour un amateur de beau fouillis!

Ici des harengs fumés et pendus en grappes trempent leurs têtes noires et leurs mâchoires ouvertes dans un baril de confitures; là une bouteille d'huile renversée laisse couler ses dernières gouttes dans une caisse de biscuits; plus loin, deux paquets de rubans français, aux couleurs joyeuses, se trouvent en compagnie d'un fromage suisse enfermé sous une cloche de cristal; puis du beurre et des chandelles, du pain et du savon jaune, des morceaux de porc frais et des conserves de goyaves, des saucisses de Hollande et des pruneaux de Sumatra, des selles espagnoles et des chapeaux de jonc indiens, des chemises de femmes européennes et des culottes de Chinoises, des voiles verts et des truelles, des turbans et des écharpes, des corsets et des haches, des tonneaux d'ailerons de requins et des sacs de pommes de terre.

Et comme complément, comme poudre d'or à cette macédoine, à cette *olla podrida* de marchandises de toutes les zones, — des enfants qui crient, des coqs qui chantent, des poules effrayées qui volent, des hommes qui jurent, des marchands qui font la grimace parce qu'on leur demande du crédit, et, dernière note de cette symphonie indescriptible — mais non la moins aiguë — des langues de femmes qui caquettent et babillent à raison de *nineteen to the dozen* (dix-neuf à la douzaine).

Digitized by Google

Mag sortit tout étourdie et comme ivre de cette tour de Babel, et David, courbé sous le poids des achats, et montant avec peine la colline, soufflait comme un lama gravissant les pentes escarpées du Chimborazo.

Le lendemain nos amis, réduits à leur plus simple expression (monétairement parlant) — mais portant tous comme un glaive brillant et bien affilé l'espérance en bandoulière, se rendirent à *Eagle-Hawk-Gully*, où deux tentes, séparées seulement l'une de l'autre par un épais massif de caroubiers, furent dressées en quelques heures.

Et quand chaque chose fut bien en place, quand on eut entouré Magdalen et ses enfants de tout le confortable que pouvait permettre la forêt, et que les esprits, qui avaient été jusque-là légèrement en fièvre, eurent repris leur calme habituel, le choix des *claims* eut lieu, et l'attaque des terres aurifères commença.

David et Daniel, du reste, ne doutaient plus de rien, le succès pour eux maintenant était une affaire assurée, leur fortune était faite; car depuis trois jours la paume de leur main droite ne cessait de les tourmenter de démangeaisons ardentes, et, horoscope supérieur à tous les autres! la veille même de ce jour, qui se trouvait être une nouvelle lune, tous les deux, à la vue de ce petit croissant pâle errant dans les nuages, de cette fine nacelle d'argent échouée dans les cieux, s'étaient simultanément empressés de crachoter sur toutes les pièces de monnaie que contenaient leurs poches.

Or, quel véritable fils de la superstitieuse Irlande, s'il a senti pendant trois jours dans le creux de sa main droite le picotement des fourmis, et si, les yeux fixés sur la première lune, il a pendant quelques secondes salivé sur tout son cuivre et son argent, pourrait douter de sa future réussite?

Mais Mag aussi avait tiré ses augures, et malheureusement elle était arrivée à une conclusion toute différente; aussi secouait-elle tristement la tête aux paroles pleines de foi de David, et malgré elle, de temps à autre, des larmes lui montaient aux paupières; car le premier objet qu'elle avait aperçu en arrivant dans le *Ravin de l'Aigle*, avait été un grand chien noir, lequel chien noir, qui boitait, l'avait regardée fixement : signes néfastes, avertissements occultes, que les puissances supérieures envoient passer à l'angle des carrefours, écrivent sur la poussière de la route, ou font flotter dans les nuages et les fumées du matin, pour l'enseignement de ceux qui savent les comprendre.

Digitized by Google

Voir « un chien noir qui boite, » en pareille circonstance, annonce d'une manière infaillible, comme chacun le sait par cœur en Irlande, de Dublin à Mayo et de Belfast à Limerick :

— Mort dans la famille et malheur prolongé.

Nous verrons dans le chapitre suivant lesquels des préjugés des hommes ou des pressentiments de la mère avaient raison.

H. Perron d'Arc.

(La suite prochainement.)

---

1. L'*Opossum*, ou le phalanger-renard de la Nouvelle-Hollande, est à peu-près de la taille du chat domestique.

Son pelage, aux parties supérieures du corps, est d'un fauve roussâtre, glacé de brun ; les lèvres sont noires.

Ces grimpeurs ont le museau saillant, terminé par un petit mufle, les yeux gros, les oreilles larges et profondes. Leur corps est trapu, peu élevé sur jambes et terminé par une longue queue souple, avec laquelle ils se pendent et se balancent aux branches.

Leurs membres sont courts, forts et bien disposés pour grimper.

Les femelles ont une poche abdominale assez ample.

Les opossums sont des animaux crépusculaires qui vivent dans les forêts épaisses, et se nourrissent essentiellement de fruits et de jeunes pousses.

Leur chair, quoique répandant une odeur forte et désagréable, constitue la principale nourriture des tribus sauvages de l'Australie, et les émigrants chercheurs d'or, perdus dans l'immensité des forêts, en quête de nouvelles mines, en détruisent, chaque nuit, une quantité prodigieuse pour la nourriture de leurs grands chiens.

Se plaçant à l'affût sous les gommiers ou sous les arbres à écorce de fer, ils attendent que la lune se lève. Aux premiers jets de la lumière, les opossums, s'appelant les uns les autres, sortent de leurs cachettes, trous profonds situés dans le corps des arbres, et poussant des cris joyeux, courent et se poursuivent le long des branches. Le chasseur qui s'est placé la lune lui faisant face abat alors facilement ces animaux, chaque fois que leur corps, passant entre lui et la lune, forme un point noir sur le disque de cet astre. Avec les peaux de ces animaux, cousues les unes aux autres, les femmes sauvages fabriquent d'excellentes couvertures appelées « rugs, » chaudes et légères, dans lesquelles on se cache et l'on s'enroule quand on dort sur la terre nue.

Les opossums se trouvent dans les Indes méridionales, à Sumatra, et dans la plupart des terres australes, mais ils n'existent ni en Amérique ni ailleurs.

H. P. A.

Digitized by Google

GIORGIO PALLAVICINO TRIVULZIO

Nous ne parlerons pas des événements qui agitent encore si profondément l'Italie; les passions qu'ils ont soulevées sont trop ardentes pour que nous voulions entrer dans ce débat irritant. Mais il y a un homme qui vient de jouer un grand rôle dans cette révolution, et dont la vie est peu connue en France; c'est le prodictateur de Naples, le marquis George Pallavicino Trivulzio. Le moment est peut-être favorable pour raconter cette noble vie. La révolution italienne semble apaisée pour quelques instants; c'est l'heure de la trêve; c'est surtout l'heure de l'impartialité. Nous en profitons pour raconter quelques scènes curieuses, quelques épisodes dramatiques où le marquis Pallavicino a joué le rôle d'un martyr. Quelle que soit son opinion, chacun, nous le croyons, en lisant ce récit, se plaira à rendre justice au dévouement du marquis Pallavicino; chacun, nous en sommes sûrs, s'y intéressera.

Le marquis Giorgio Pallavicino Trivulzio, d'une ancienne et noble famille, naquit à Milan le 24 avril 1796. A sept ans, il perdit son père; mais il lui restait sa mère, Anna Besozzi, femme d'un caractère antique, d'une intelligence supérieure, et d'un courage indomptable, qui, à la mort de son mari, se dévoua à l'éducation de son fils; elle n'eut plus qu'un but, donner un citoyen et un soldat à l'Italie. Dès que l'éducation littéraire et philosophique du jeune marquis fut terminée, Anna Besozzi l'envoya visiter les grandes villes d'Europe. Ces voyages furent un complément de son éducation; Giorgio Pallavicino put étudier de bonne heure les hommes et les partis politiques, et acquérir ainsi l'expérience qu'on ne gagne ordinairement qu'en avançant dans la vie. Quand il revint à Milan, il était déjà un homme d'action, et il le prouva bientôt. Il avait vingt-cinq ans : son premier dévouement, ses premiers malheurs datent de cet âge.

C'était en 1821 ; les sociétés secrètes *l'Adelfia* et *la Carboneria* couvraient l'Italie de leurs vastes ramifications. Le Portugal, l'Espagne et Naples venaient d'accomplir une révolution libérale. Le moment semblait favorable aux espérances des patriotes italiens.

Il y avait alors à Milan un homme, jeune encore, de famille patricienne, qui exerçait sur tous ceux qui l'approchaient une irrésistible séduction : c'était le comte Confalioneri. Il réunissait dans toute sa personne, disent ses biographes, les grâces sévères d'un tribun de

Digitized by Google

l'antiquité (le grazie severe d'un tribuno antico). Il vit le jeune marquis Pallavicino, l'apprécia tout de suite, et lui dévoila ses projets. Une révolution allait éclater en Piémont; l'armée piémontaise était prête, et devait assaillir à l'improviste les Autrichiens sans défiance. Il s'agissait de préparer à Milan une révolution dont l'invasion piémontaise devait donner le signal. Pallavicino promit son concours; il fut affilié à la société secrète *la Federazione*, et attendit l'heure de l'action et du dévouement.

Le 15 mars, les dragons du colonel San Marzano se soulevèrent à la voix de leur chef, et marchèrent sur Novare aux cris de « Vive l'Italie ! vive la Constitution ! » Le général La Tour leur ouvrit les portes de la ville. A Milan, où l'agitation était grande et profonde, les patriotes étaient prêts. Tous les yeux étaient tournés vers le Tessin, que les Piémontais devaient franchir; l'anxiété était vive, car chaque minute de retard compromettait les plus nobles têtes de l'Italie. Dans ce moment d'angoisse, Pallavicino s'offrit à traverser la frontière et à porter un message de Confalionieri à San Marzano. Il partit la nuit, suivi de Gaetano Castillia, son ami dévoué. Il trouva San Marzano à Novare, et le pressa d'entrer en Lombardie. « Je suis seul, lui répond l'héroïque soldat, je suis seul, car on ne m'a pas soutenu; cependant si vous croyez que je puisse faire quelque chose avec mes trois cents dragons, parlez, je suis prêt à monter à cheval. Mais auparavant il faut voir le général. » Tous trois se rendirent alors chez La Tour. Pallavicino exposa les dangers de ses compatriotes compromis, il pressa, supplia, mais inutilement. San Marzano se joignit à lui et s'adressant à La Tour : « Général, dit-il, Bonaparte sur les Alpes et au pied des Pyramides était un poëte et non un soldat. Aujourd'hui cette poésie est devenue l'histoire. Imitons-le. Quand la nécessité est là, audace c'est prudence !» La Tour objecta le défaut d'artillerie, le manque de munitions, la tiédeur de ses troupes; bref, il refusa, et renvoya Pallavicino à Turin, vers le prince de Carignan. A Turin, Pallavicino ne fut pas plus heureux, et il dut retourner à Milan annoncer à ses compagnons la perte de toute espérance. La police autrichienne connaissait déjà tous les secrets de la conspiration, mais n'en ayant pas les preuves, elle laissa Pallavicino s'enfuir à l'étranger; elle feignit d'oublier ou d'ignorer, et ce ne fut que longtemps après, quand Pallavicino, abusé par ce long silence, avait cru pouvoir rentrer à Milan, que les arrestations éclatèrent à l'improviste. Un soir, le marquis se rendait à la Scala, lorsqu'un inconnu lui jeta rapidement ces mots à l'oreille : « Prends garde, Confalionieri vient d'être arrêté ! » Au même instant, le commissaire Cardani abordait Pallavicino, et l'invitait à venir à la police parler au direc-

Digitized by Google

teur général. La fuite était impossible, deux soldats déguisés suivaient le commissaire. « Vous me menez en prison, répondit froidement le marquis, eh bien ! soit, marchons ! »

Le procès commença. Pallavicino pouvait être sauvé d'un seul mot, Confalioneri ayant déclaré que le marquis avait été séduit et entraîné par le nommé Pecchio. Ce dernier était en sûreté. On demandait à Pallavicino de ratifier cette déclaration, mais il ne voulut pas se sauver par un mensonge, même inoffensif. Il ne voulut pas davantage trahir Confalioneri. Il garda un silence obstiné, résista à toutes les intimidations; et comme le conseiller Salvotti le menaçait du gibet s'il persistait dans son silence : « Je suis prêt, répondit-t-il, mais je ne parlerai pas. »

Le 5 février, cinq martyrs, après avoir été exposés au pilori, s'acheminaient, les fers aux pieds, vers le Spielberg. L'histoire doit conserver leurs noms; c'étaient Giorgio Pallavicino Trivulzio, Frederico Confalioneri, Fr. Arese, Pietro Borrieri et Gaetano Castillia. Avant de suivre Pallavicino au Spielberg, il nous faut raconter le voyage de Confalioneri à Vienne. C'est un épisode que l'histoire doit connaître.

Le gouvernement autrichien n'avait pu parvenir à connaître tous les conspirateurs du 21 mars. On espéra arracher à Confalioneri des révélations, et on le fit venir à Vienne. A peine arrivé, il reçut la visite du comte Seldnitzki, qui lui annonça l'arrivée d'un haut personnage. C'était le prince de Metternich lui-même.

« Vous êtes logé un peu haut, monsieur le comte, dit le prince en entrant, permettez-moi de m'asseoir et de vous demander des nouvelles de votre santé. » Après un instant de silence, le prince reprit : « Je vois avec plaisir, monsieur le comte, que vous serez mieux traité que vous ne l'avez été jusqu'ici. Je m'en réjouis fort. Si j'avais su dans quel fâcheux état de santé vous vous trouviez, je ne vous aurais pas exposé aux fatigues de ce voyage. Je ne peux pourtant que m'en féliciter, puisque je dois à ce voyage le plaisir de faire votre connaissance... et peut-être de vous être utile. Les rigueurs dont vous avez été l'objet affligent vivement le cœur de ceux qui connaissent les sacrifices de votre vie. Sa Majesté a bien souffert d'imposer silence à la voix de son cœur. Malheureursement le procès avait éclaté, les lois avaient parlé, le repos futur de l'Italie voulait un exemple. Ce n'est pas que nous ayons la moindre crainte de ce côté-là, mais la justice devait avoir son cours, pour apaiser l'opinion publique. Revenons à vous; vous avez tout fait pour votre parti, vous l'avez servi avec une entière abnégation jusqu'à la dernière extrémité. Aujourd'hui, tout est dit; les deux principes ont combattu, le destin nous a donné gain de cause; les idées révolutionnaires ne peuvent

Digitized by Google

désormais lutter dans le cœur de nos peuples contre la légitimité. C'est une cause jugée et pour longtemps.

« Vous le voyez, dans cet état de choses, peu m'importe de connaître le nom des personnes affiliées à votre conspiration. Si je vous le demande, ce n'est que dans un *intérêt historique*, et afin de pouvoir intéresser Sa Majesté en faveur de vos compagnons. Elle ne peut manquer de vous être reconnaissante des renseignements confidentiels que seul vous pouvez me donner. »

Ce discours, bien digne du célèbre diplomate, avait fait sourire plus d'une fois le comte Confalioneri, qui écoutait en silence. Toutefois il refusa nettement de répondre. Le prince revint à la charge: « Peut-être, ajouta-t-il, seriez-vous plus confiant devant un personnage plus élevé. Parlez, je n'en serai pas jaloux. »

Confalioneri refusa avec la même fermeté. « Adieu donc, monsieur le comte, dit le prince en se levant, vous le voyez, j'ai fait de mon mieux pour seconder les intentions paternelles de Sa Majesté. »

Le soir, Confalonieri partait pour le Spielberg.

Le marquis Pallavicino y était déjà arrivé. Ce fut un terrible moment. Debout, près de la fenêtre grillée, il contemplait le ciel, se répétant avec désespoir : « Vingt ans de *carcere duro!* »

Il y a deux catégories de condamnés au Spielberg. Les prisonniers du *carcere duro* portent les fers aux pieds, sont soumis à des travaux quotidiens et dorment sur le plancher. Les prisonniers du *carcere durissimo* sont attachés au mur par une chaîne et un anneau de fer soudé autour du corps. La nourriture est la même pour tous; la loi autrichienne le dit : du pain et de l'eau. Le médecin peut ordonner un peu de veau bouilli; il peut accorder quelquefois un verre de vin ou une tasse de café, mais non les deux à la fois.

Ce régime altéra la santé des prisonniers. Un nommé Vila ne tarda pas à succomber; le lendemain de sa mort, l'autorisation impériale d'accorder un supplément de nourriture arrivait au Spielberg. Antonio Oroboni, Albertini, Moretti succombèrent à leur tour et furent jetés dans la fosse des voleurs. L'autorité de Vienne fit alors doubler la portion des prisonniers. Tous les ordres les plus minimes partaient du cabinet impérial..

Pallavicino, auquel on avait refusé toute espèce de livres, même une Bible (*sic*), avait apprivoisé un petit oiseau; c'était sa seule consolation. Un jour, le directeur découvrit l'oiseau et verbalisa aussitôt, malgré les supplications de Pallavicino. Le procès-verbal du délit fut adressé au gouverneur de la province. Le cas parut grave, et un rapport fut adressé au gouverneur général de la police de l'empire. Ce haut fonctionnaire n'osa se prononcer, et en référa au ministre. Celui-ci,

Digitized by Google

non moins embarrassé, soumit la question à l'empereur. Enfin, un décret impérial autorisa le marquis Pallavicino à garder son *uccello!*

C'était un cruel supplice pour notre prisonnier de ne pouvoir ni lire, ni écrire. Ceux qui connaissent cette nature expansive et affectueuse, cette âme tendre et généreuse, peuvent seuls comprendre l'horrible supplice que lui causait cette inanition du cœur et de l'intelligence.

Pallavicino parvint pourtant à écrire; il se laissa croître un ongle, qu'il tailla en bec de plume. Il se fit ordonner, par le médecin, de la rhubarbe, et en y mêlant la suie de la cheminée, il composa une sorte d'encre. Il prit ensuite des chiffons, se fit ordonner un verre de lait, y trempa ses chiffons, et, se servant de son verre comme d'un cylindre, parvint à blanchir et à lisser ce nouveau papier. Il pouvait écrire! Ce fut une douce consolation. L'illustre Silvio Pellico se trouvait alors au Spielberg; Pallavicino parvint à travers les cloisons à correspondre avec lui. Il connut ainsi une des plus charmantes poésies de Silvio. Ces vers touchants seraient perdus aujourd'hui, si la mémoire fidèle de Pallavicino ne les avait précieusement conservés. Lorsqu'on lit cette fraîche poésie, on ne peut se défendre d'une vive émotion à la pensée que ces stances ont été composées dans les sombres cachots du Spielberg. Étrange, mais admirable privilége de notre imagination, qui vient nous consoler et nous rendre les biens que nous avons perdus, qui donnait à Silvio l'oubli de ses maux présents et lui faisait trouver sur sa lyre captive ces suaves accents!

Un fiore, un fiore
Ne campi tuoi
O fantasia,
Cercando io vo.

Ahimè! il dolore
Co' flutti suoi
Tutto copria,
Nulla restò.

Da mesti campi
Di fantasia
Anima mia
Ritraggi il vol.

All' ime fonti
Del cor descendi,
Ivi una prendi
Stilla di duol.

Digitized by Google

Al sen la reca
Di Federico :
Pianto d'amico
Potria sdegnar.

Quel seno e l'ara
Sacra a colli
Ch'oggi vorrei.
Ne so onorar

Se un di, Teresa,
Lo sposo amato
Fer te beato
Ancor sara.

Oh! adonorarti
Di gioia il fiore
In questo core,
Risorgera.

C'est ainsi que Pallavicino cherchait à adoucir l'horreur de la solitude. Nous regrettons de ne pouvoir citer ici quelques-uns des morceaux littéraires, composés au Spielberg par Pallavicino, pendant ses longues nuits d'insomnie, dont le silence n'était troublé que par le pas cadencé des sentinelles, et leurs cris lugubres de : Garde à vous!

Une nuit, on vint réveiller le prisonnier, pour le transporter à Gradisca. L'infortuné n'y trouva qu'un surcroît de souffrances. On lui avait donné pour compagnon un voleur de grand chemin. Thomas Riberschegg était un vieillard sexagénaire, d'une force encore athlétique, condamné à perpétuité au *carcere duro*. Le marquis Pallavicino avait réussi à cacher à tous les regards une petite somme d'argent. Riberschegg la découvrit, et une ardente convoitise s'empara de lui. Depuis quelques jours il ne mangeait plus, il devenait taciturne. Une nuit, Pallavicino se sentit brusquement réveillé. Il aperçut Riberschegg debout près de son grabat. Ses yeux brillaient d'un feu étrange. « L'argent! murmure le maniaqne d'une voix sourde, l'argent, ou je dis tout. » Une scène terrible suivit ces menaces; enfin, à force de prières, Pallavicino parvint à calmer le fou, qui alla pleurer dans un coin du cachot. Tout à coup, Riberschegg est en proie à une agitation furieuse, il se précipite contre la porte, l'ébranle de ses coups, et appelle à grands cris le confesseur de la prison. Cette confession devait perdre Pallavicino.

Si la parole du marquis pouvait être mise en doute, s'il n'avait pas constaté lui-même ce que nous allons raconter, nous nous refuserions à le croire. Après la confession de Riberschegg, le directeur entre

Digitized by Google

dans la prison, saisit l'argent, fait transporter Riberschegg dans un autre cachot, et ordonne que les rations de Pallavicino soient réduites de moitié. Le secret de la confession avait été divulgué ! Comment? Par qui? Pallavicino accusa le confesseur. Celui-ci se justifia en disant : « Ce n'est point ma faute ; on a pratiqué dans l'épaisseur du confessionnal un conduit acoustique, qui commence au grillage près duquel parlent les prisonniers, et traverse la muraille pour aboutir au cabinet du directeur. Celui-ci entend toute la confession, et surveille mes interrogations. »

Passons vite sur ces infamies. La nourriture de Pallavicino, déjà si faible, était devenue insuffisante. La faim le torturait. Chaque matin le directeur entrait et lui demandait le nom de la personne qui lui avait remis l'argent. Pallavicino souffrait, mais se taisait. En vain il implorait le médecin de la prison. » Les malades n'ont pas faim, répondait invariablement ce dernier ; parlez et vous mangerez. » Pallavicino se mourait d'inanition. Une nuit, il découvre un coffret, oublié par Riberschegg ; il contenait quelques croûtes de pain et des morceaux de chocolat. Il fractionne ces petites provisions, pour adoucir pendant quelques temps ses souffrances ; mais bientôt la faim reparut, plus atroce. Restait un dernier morceau de chocolat, auquel Pallavicino n'avait pu se décider à toucher. Riberschegg l'avait rejeté de sa bouche, on y voyait marquée l'empreinte de ses dents. La faim fit taire bientôt le dégoût; Pallavicino avala le morceau souillé et se coucha. Ses forces diminuaient chaque jour ; tout espoir semblait perdu ; il attendait la mort, et quelle mort ! lorsqu'une nuit il vit briller une lumière à la lucarne du cachot, puis une main secourable qui faisait descendre un panier de provisions attaché à une corde. Pallavicino était sauvé, sauvé par un employé de la prison, le même qui lui avait fait parvenir cet argent fatal, et qui venait récompenser son silence héroïque.

A cette époque l'empereur François mourut. Son successeur, Ferdinand, signala son avénement au trône par un acte de clémence. Il commua la peine des prisonniers politiques en celle de la déportation en Amérique. Trop faible pour supporter ce long voyage, Pallavicino obtint de rester à Prague, sous la surveillance de la police. Il y vécut dans un bonheur relatif, et fut l'objet des sympathies générales. C'est là qu'il épousa mademoiselle Anna Koppmann, et qu'il rencontra en elle une compagne digne de lui par les qualités du cœur et de l'esprit.

Nous retrouvons Pallavicino, en 1848, sur les barricades de Milan, dans les Cinq Journées ! Quand la bataille de Novare eut détruit les dernières illusions de l'Italie, il passa en Piémont. L'Autriche avait séquestré ses biens ; il ne s'en plaignit pas. Le soir où elle apprit cette

Digitized by Google

nouvelle, la marquise Pallavicino se borna à dire avec tristesse : « Je ne pourrai plus faire d'aumônes. »

Naturalisé citoyen piémontais, le marquis Pallavicino fut élu tour à tour député de Gênes et de Turin. Il attacha bientôt son nom à la fondation d'une œuvre capitale, d'où est sortie la révolution à laquelle nous assistons. En quittant Venise, l'indomptable Manin méditait déjà la revanche de l'Italie; frappé des dissensions civiles qui avaient paralysé les forces de l'Italie, il avait conçu le projet de fondre tous les partis politiques en un seul, un grand parti patriotique; et il prépara à cette époque, de concert avec Pallavicino, la fondation de la *Societa nazionale*.

Une longue correspondance s'établit entre les deux amis qui, seuls, espéraient encore. Le marquis Pallavicino a publié cette correspondance. C'est un de ses plus beaux titres à la reconnaissance de ses compatriotes. On y voit la haute estime qu'avait pour ses talents et son cœur le noble défenseur de Venise. Présidée par ce dernier, la Société nationale attira peu à peu dans son sein les hommes de tous les partis et de toutes les nuances. Son mot d'ordre était : Victor-Emmanuel, roi d'Italie. C'était Pallavicino qui le premier par cette formule pratique avait traduit la pensée publique et précisé l'idée unitaire.

A la mort de Manin, Pallavicino le remplaça dans la présidence de la Société nationale. C'est lui qui a entraîné Garibaldi à adopter la formule royaliste et unitaire. Ce jour-là, la Société entrait dans l'action. Le roi récompensa les services du marquis Pallavicino en le nommant sénateur par décret du 29 février 1860.

Un jour, le marquis Pallavicino apprit, à sa campagne, qu'un décret de Garibaldi en date du 4 octobre l'appelait à Naples. Au milieu des dissensions civiles qui compromettaient ses premiers succès, le dictateur appelait à lui son vieil ami Giorgio. Chacun connaît l'œuvre du marquis Pallavicino à Naples. Administrateur éclairé, énergique et loyal, il sut maintenir l'ordre et la tranquillité dans un pays bouleversé. C'est lui qui, avec l'appui de la garde nationale, a sauvé Naples de l'anarchie. Quand le marquis Pallavicino publiera ses mémoires, on y verra sans doute que les plus grandes luttes qu'il eut à soutenir n'étaient pas sur la place publique, mais à Caserte, sous la tente de Garibaldi contre *gli gesuiti della chiesa mazziniana*.

GABRIEL BENOIT CHAMPY.

Digitized by Google

REVUE DE LA QUINZAINE

A M. LE DIRECTEUR DE LA *REVUE NATIONALE*.

MONSIEUR,

J'ai lu fort attentivement le livre dans lequel M. Wagner développe son système de réforme de la musique dramatique, et, autant qu'il m'a été possible de le comprendre, je crois qu'il peut se résumer de la façon suivante : Les compositeurs actuels développent leurs idées au moyen des personnages, les compositeurs de l'avenir n'emploieront les personnages que comme accessoires, et mettront leur pensée dans la partition tout entière. Voilà donc l'opéra transformé en symphonie, où les chanteurs n'interviendront que pour expliquer à l'auditeur ce que la musique exprime ou est censée exprimer. Avec un tel système, il devient tout à fait impossible de mettre en musique un poëme comme *Guillaume Tell* ou *les Huguenots*; les passions sont bannies du drame lyrique, qui tourne forcément lui-même à la légende. Ce sont, en effet, quatre légendes que M. Wagner a mises en musique, et l'on chercherait en vain dans ses *quatre libretti* une scène, une situation qui puissent rappeler le développement ordinaire des poëmes d'opéra tels qu'on les comprend en France, en Italie et même en Angleterre.

Je n'accorde pas une grande confiance au système de M. Wagner, et il me semble qu'au lieu d'être un progrès pour l'art musical, il le fait rétrograder, au contraire, de deux mille ans. La musique de l'avenir nous ramène à la tragédie antique. M. Wagner est un novateur en arrière, comme tant d'autres novateurs qui sont dans le même cas que lui, et qui ne s'en doutent pas plus que lui. Cela ne veut pas dire que l'auteur de *Tannhœuser* soit un homme sans valeur; bien au contraire. Ceux qui se moquent de son œuvre feraient bien de songer qu'elle passionne depuis plusieurs années une nation tout aussi bien organisée pour la musique que l'Italie, quoique d'une façon différente; un pays où tout le monde pour ainsi dire chante ou joue d'un instrument, et où le peuple met l'art musical au nombre de ses plus chères distractions. Puisque l'Allemagne admire le *Tannhœuser*, Paris

Digitized by Google

peut bien, sans se compromettre, lui accorder un moment de sérieuse attention, ne fût-ce que par politesse.

Paris a montré du moins une très-vive curiosité à l'endroit de M. Wagner et de son œuvre. La salle de l'Opéra était comble comme s'il s'agissait d'une partition nouvelle de Meyerbeer. J'ignore si *l'Africaine* excitera un empressement aussi vif. Cette curiosité, il faut en convenir, n'avait rien de bienveillant, et l'on s'en est aperçu à l'attitude peu convenable d'une partie du public pendant la première représentation. Rien ne choque plus, il est vrai, ses habitudes que l'allure de l'œuvre de M. Wagner. Pas une romance, pas un air, à peine quelques duos écourtés. A cette monotone psalmodie l'oreille se ferme et s'endort pour ne se réveiller qu'à trois ou quatre morceaux d'ensemble. Avouez qu'il y a là de quoi dérouter le public de l'Opéra, public routinier, indifférent, qui ne supporte la musique qu'en faveur de la danse, et à qui M. Wagner n'a pas voulu faire la concession du moindre petit ballet.

S'il n'y a pas mal de gallophobes en Allemagne, on peut dire que les germanoclastes ne manquent pas à Paris, c'est-à-dire des gens qui briseraient volontiers, déchireraient, fouleraient aux pieds tous les produits de l'art allemand. Ces gens-là passent leur temps à se moquer de la philosophie, de la littérature, de la musique, de la peinture des Allemands, et à répéter les vieilles plaisanteries sur la bière, la pipe et la choucroute. A les entendre, l'Opéra a commis une sorte de forfaiture en ouvrant ses portes à un musicien allemand, tandis que tant de musiciens français restent dans la rue. Je plains très-fort les musiciens français; mais, au lieu de gémir, qu'ils se réunissent, qu'ils pétitionnent, qu'ils demandent la liberté des théâtres : Aide-toi, le ciel t'aidera, dit le proverbe. Quant à l'Opéra, n'en déplaise à nos teutonophobes, il est parfaitement dans son rôle en accordant l'hospitalité aux musiciens qui se sont fait un nom sur les scènes étrangères, et quelque opinion que l'on se fasse du système de M. Wagner, on ne peut nier qu'il ne soit de ce nombre. L'Académie de musique a monté jusqu'à des opéras de compositeurs anglais, et elle a bien fait. Quand on a joué cinq actes de M. Balfe, on peut bien, sans déroger, jouer cinq actes de M. Wagner. Notre grand Opéra, et c'est là ce qui fait son mérite, a toujours été un théâtre cosmopolite. Que serait-il devenu sans cela ?

Bannie de l'Olympe, Vénus, selon la légende allemande, aurait eu l'idée singulière de se réfugier dans une caverne des montagnes de la Thuringe: de là le nom de *Vénusberg*, montagne de Vénus, que porte un de ces monts thuringiens. Dans son empire souterrain, la déesse n'a pour se distraire que les chansons et l'amour d'un certain che-

Digitized by Google

valier-chanteur, nommé Tannhæuser, qui, dès que le rideau se lève, parle de la quitter. C'est Renaud fatigué d'Armide qui brûle de sortir de la forêt enchantée. Au second acte, Tannhæuser a pris la clef des champs, et pendant que Vénus se désole, nous trouvons le chevalier-chanteur agenouillé devant une image de la Vierge, sur le chemin qui mène du Wartbourg à Rome. A une troupe de pèlerins qui se rendent dans la ville éternelle succèdent le landgrave, sa meute, ses piqueurs, et une suite de chevaliers amis de Tannhæuser, qui, l'ayant reconnu, le ramènent au Wartburg, où le fugitif doit retrouver la princesse Élisabeth, la nièce du landgrave qu'il aime et dont il est aimé; une lutte doit avoir lieu entre tous les chevaliers-chanteurs. Le vainqueur, si j'ai bien pénétré les arcanes du poëme, doit recevoir la main d'Élisabeth. C'est Wolfram d'Eschenbach qui ouvre le tournoi par des vers où il célèbre les charmes de l'amour platonique.

Mon œil tourné vers une source aimée,
S'y plonge, ému d'un doux étonnement;
Son flot si pur par qui l'âme est calmée
Verse en mon cœur un saint ravissement,
Et sans troubler de cette source claire
Le pur cristal par un désir blessant,
Mon cœur fervent, s'exhalant en prière,
Voudrait verser pour elle tout son sang !

Ce Wolfram, qui craindrait de blesser par un désir le cristal d'une source, et qui voudrait mourir pour elle, me semble un poëte quelque peu quintessencié et même amphigourique. Vous supposez, sans doute, que Tannhæuser n'aura pas grand'peine à en triompher.

O Wolfram ! quel pouvoir t'inspire !
Quel pauvre amour plane en tes vers !
Ces froids transports, ce froid délire
Vont attrister tout l'univers !

Jusques-là tout va bien; malheureusement Tannhæuser, emporté par le feu de l'improvisation, se laisse aller à ses souvenirs du Vénusberg, et se met à chanter l'amour opposé à celui que célèbre Wolfram, l'amour païen, en un mot.

Adorez, en baissant les yeux,
Ce qui se cache dans les cieux ?
Mais les attraits que l'on sent vivre,
Le cœur qui bat auprès du mien,
Le corps dont la beauté m'enivre,

Digitized by Google

Mêlant mon être avec le sien...
A ces transports mon cœur se livre,
Sans eux l'amour pour moi n'est rien.

Je ne prends certainement point la défense de Tannhæuser; je trouv sa chanson inconvenante, surtout en présence de la chaste Élisabeth; qu'on lui impose silence, rien de mieux, mais que les chevaliers-chanteurs veuillent le massacrer pour quelques vers légers, je n'approuve point tant d'intolérance. Tant pis pour ceux qui ne goûtent pas les charmes de l'amour platonique, mais il ne faut pas demander leur mort pour cela.

O crime horrible! jour d'horreur!
Plongez le glaive dans son cœur!
Qu'en enfer il soit entraîné,
Qu'il soit maudit, qu'il soit damné.

Ces chevaliers-chanteurs sont de terribles gens! Jamais l'amour platonique n'inspira tant de férocité. Heureusement Élisabeth se jette entre eux et Tannhæuser. Voilà la victime sauvée, et le second acte fini. Avant pourtant que la toile tombe, Tannhæuser reconnaît sa faute et se rend à Rome pour l'expier.

O jour de fête, ô jour promis!
Tous nos péchés seront remis!
Bienheureux l'homme
Qui croira,
Dieu l'entendra!
Dieu l'absoudra!

Malheureusement à Rome, Tannhæuser trouve un pape inflexible qui à toutes ses demandes d'absolution répond par un impitoyable : *non possumus*.

Vers les feux d'enfer entraîné,
A Vénus si tu t'es donné,
Pour l'éternité sois damné!
Comme ce bâton dans ma main
Ne saurait refleurir soudain,
Des feux d'enfer, sois en certain,
Tout espoir de salut est vain!

Repoussé par le pape, Tannhæuser prend le parti de revenir chez Vénus; damné pour damné, au moins passera-t-il ses derniers jours gaiement. Il se dirige donc vers le Vénusberg, lorsque sur la route il

Digitized by Google

rencontre le convoi d'Élisabeth morte de douleur. A cette vue, le cœur de Tannhæuser se brise, et il tombe pour ne plus se relever.

Telle est cette légende monotone que les Allemands ont la naïveté de prendre pour un poëme d'Opéra. Il fallait des prodiges d'inspiration pour la faire accepter par un public français. Il y a de l'inspiration et une forte inspiration dans deux ou trois morceaux qu'on avait déjà applaudis dans le concert donné l'année dernière aux Italiens, mais dans le reste de la partition, l'inspiration est absente, ou peut-être se perd-elle si haut dans les nues qu'il nous est impossible de l'apercevoir.

Il ne sera pas facile à *Tannhæuser* de se maintenir sur la scène de l'Opéra. Il faudrait commencer par pratiquer dans cette longue composition de fortes coupures. On disait que M. Wagner n'y consentirait jamais; il paraît cependant qu'il s'est montré de meilleure composition qu'on ne s'y attendait. Les coupures ont été faites. On va même jusqu'à assurer que le maître allemand a consenti à introduire dans son œuvre un divertissement qui pourrait bien tourner insensiblement au ballet. Ne désespérons donc pas trop de l'avenir de M. Wagner; de concessions en concessions, il pourrait bien finir par devenir un compositeur comme tous les autres.

Mais voilà bien de la musique. Revenons du Vénusberg sur la terre et parlons un peu de l'influence du décret du 24 novembre. On prétend qu'elle commence à se faire sentir dans les salons. J'ai un ami, homme du monde s'il en fut jamais, grand coureur de soirées, pouvant à peine suffire aux invitations, qui me disait l'autre jour d'un ton mélancolique :

— Il s'est fait depuis quelque temps un grand changement dans les habitudes des gens du monde. Figurez-vous que depuis quinze jours je n'ai pas reçu une seule invitation à dîner.

— En vérité?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— A quoi attribuez-vous ce changement?

— Au décret du... Pendant une dizaine d'années, le fond même de la langue française semblait se composer uniquement de ces mots : Qu'y a-t-il de nouveau? C'était le beau temps alors pour faire l'homme d'esprit; on s'en tirait avec un peu de mémoire. Retenir les anecdotes, les cancans de Bourse, de coulisse, les bons mots des Ninons de la rue Bréda répandus dans la journée et les répéter le soir dans trois ou quatre salons, telle était la tâche de l'homme d'esprit et de l'homme du monde; elle n'avait rien de bien difficile en vérité!

— Et maintenant?

— Tout est changé. On ne se demande plus : Qu'y a-t-il de nou-

Digitized by Google

veau? mais : Avez-vous lu les journaux? Impossible presque de parler des comédiennes, des lorettes, des boursiers, de tout ce qui faisait naguère les délices de la société parisienne. On ne s'occupe plus que de politique; on discute sur le pouvoir spirituel et sur le pouvoir temporel, sur Victor-Emmanuel et sur l'empereur d'Autriche. Dans le dernier raout où je me suis trouvé, je crois, Dieu me pardonne, qu'il n'a été question que de la Pologne et des Polonais.

C'est surtout depuis la discussion de l'adresse au Sénat que la politique sévit dans les salons, et une fois que le fléau s'y glisse, il n'est pas facile de le faire cesser. La dernière épidémie politique a duré en France près de quarante ans; Dieu sait combien durera celle-ci! Quant à moi, je suis trop vieux pour refaire mon éducation et pour étudier la question hongroise, la question vénitienne, la question serbe, la question d'Orient, la question du Holstein, la question de Rome et toutes les questions dont on parle aujourd'hui. Pour briller dans le monde, il ne suffira plus de lire les chroniques; aussi je me retire, je cède la place à une autre génération!

Ainsi parla mon ami l'homme du monde.

Ce qui arrive ne me surprend pas et ne surprendra, je crois, aucun homme de bon sens. Comment s'imaginer, en effet, que la France eût renoncé pour toujours à se passionner en faveur des idées, et se fût résignée à les abandonner complétement pour ne songer qu'aux faits, elle qui n'a jamais vécu réellement que par la pensée? C'est dans un moment de lassitude qu'elle a remplacé le journaliste par le chroniqueur et la discussion par le cancan; vous la verrez bientôt, reprenant des forces nouvelles et une nouvelle ardeur, rentrer dans sa route ordinaire et recommencer sa marche ascendante vers le progrès. Il paraît que cela contrarie bien des gens, et que ce ne sont pas seulement les hommes d'esprit comme mon ami qui sont désolés du changement qui s'opère. Ce changement, dit-on, met la société en péril et rouvre les anciens abîmes. Croyez-vous un mot de tout cela? Quant à moi, je l'avoue, de telles menaces me touchent peu; les vrais abîmes sont en arrière. Ce qu'il faut redouter pour notre pays et pour tous les pays du monde, c'est la torpeur dans laquelle il était enseveli. Il en sort enfin; réjouissons-nous.

On se demande maintenant ce que vont devenir les chroniqueurs; ils deviendront, ma foi, ce qu'ils pourront, je ne m'en inquiète guère. Ce sera une de ces professions, comme il y en a tant eu, qui brillent un moment pour s'éclipser ensuite. A la fin du dix-hutième siècle, on ne voyait partout que des *spectateurs*. Vingt ans après, ils avaient complétement disparu ou s'étaient transformés selon la mode du jour; les chroniqueurs feront de même. Pour moi, je ne les regrette

Digitized by Google

guère. La chronique est le seul genre où l'on puisse se passer de littérature, de style et d'idées, ce qui ne veut pas dire qu'elle n'ait compté aucun écrivain dans ses rangs; il en est jusqu'à deux ou trois que je pourrais citer. Les autres chroniqueurs auraient tout aussi bien manié l'aune que la plume, et, après l'avoir quittée un moment (je parle de l'aune), je présume que plus d'un chroniqueur va être obligé maintenant de la reprendre.

Ce réveil de la vie politique ne plaît pas à tout le monde, tant s'en faut. Il y a même des gens qui font entendre à ce propos les plus sinistres prophéties. J'ai rencontré dernièrement un de ces alarmistes.

— Eh bien! m'a-t-il dit d'un air courroucé, vous devez être au comble de vos vœux, le parlementarisme, le hideux parlementarisme relève décidément la tête.

— Où voyez-vous donc cela?

— Partout. Ne faites pas l'ignorant, vous savez bien ce qui se passe.

— Que se passe-t-il donc?

— La *parlotte* va se rouvrir!!!

Après avoir prononcé ces mots d'un ton de frayeur concentrée que je puis à peine rendre par trois points d'exclamation, mon interlocuteur me quitta en levant les bras au ciel!

On avait dit : les jeunes gens s'en vont, il n'y a plus de jeunes gens; les voilà maintenant qui reviennent, et qui se remettent à fonder des journaux. C'était autrefois l'occupation favorite de la jeunesse du quartier latin; elle l'avait abandonnée pendant quelque temps pour se livrer à...., je serais, ma foi, fort embarrassé de le dire; qui sait, en effet, et au juste, ce que les jeunes gens font depuis une dizaine d'années? Toujours est-il qu'ils semblent vouloir reprendre leurs anciennes habitudes, qu'ils s'occupent de nouveau de littérature, et qu'il vient de paraître un journal intitulé : *la Jeune France*, rédigé par des jeunes gens, et faisant appel aux jeunes gens. « Nous n'avons rien qui nous élève au-dessus de quiconque, en entrant dans la vie, veut la rendre grande et digne d'être aimée. Elle n'a pas eu le temps de nous rabaisser encore vers le sol; nous ne connaissons ni l'égoïsme, ni l'ambition des richesses; nous aimons l'art, la liberté, la justice, le bonheur de tous; là est notre talent, notre ressource et notre appui. » Ainsi parle *la Jeune France* dans son programme, et ses bons sentiments font passer sur son ton légèrement emphatique; mais un peu d'emphase sied à la jeunesse; ce qui ne lui messied pas non plus, c'est la poésie. Un journal de jeunes gens qui ne contiendrait pas de vers, quel monstre! Il y a donc des vers dans *la Jeune France*, et des vers qui

Digitized by Google

valent la peine d'être lus; j'ai remarqué surtout une imitation de Petœfi, le poëte énergique et charmant de la révolution hongroise, et une satire sur les femmes du demi-monde, qui n'est dépourvue ni de vigueur ni d'éclat

. . . .

Ce n'était pas assez de l'or de nos familles,
Pour assouvir la faim hideuse de ces filles,
Pour meubler leurs palais;
Ce n'était pas assez, brillants et pierreries
Étoilant de leurs feux toutes ces mains flétries
Qu'attendent les balais.

Ce n'était pas assez : il leur fallait encore
Lâchement acheter de la presse sonore
Quelques coups d'encensoir;
Le cercle était étroit autour de tant de gloires,
Elles nous ont vendu sous forme de *Mémoires*
La fange des boudoirs.

. . . .

L'éclat du demi-monde commence décidément à pâlir; le théâtre et le roman l'abandonnent. Voilà bientôt trois mois que ni le vaudeville, ni le drame ne nous ont montré de courtisane sur la scène. M. Octave Feuillet a clos la série qui commence à *la Dame aux camélias*, et qui se termine à *Rédemption*. Nous en avons fini avec *les Filles de marbre;* il était temps. J'ignore, par exemple, quel filon nouveau le théâtre va exploiter. Les journalistes sont terriblement usés, malgré le succès de Giboyer; les financiers sont devenus complétement impossibles; le théâtre sera obligé de rentrer dans les vieux errements, et, au lieu de prendre certains types particuliers, de retracer les physionomies générales, de ne plus se borner aux mœurs spéciales d'une classe de la société, mais d'étendre sa critique aux mœurs et aux sentiments de tout le monde. On conseille, en attendant, au Gymnase, de reprendre quelques-unes des pièces du répertoire de M. Scribe. Le moment de cette reprise est-il venu? j'en doute! Reviendra-t-il jamais? j'en doute bien plus encore! M. Scribe était trop l'homme de son temps pour lui survivre. Il songeait, dit-on, quelques jours avant sa mort à reviser son répertoire et à en extraire un certain nombre d'œuvres choisies. Le talent de M. Scribe ne se prête guère à un tel choix; il a pu faire des pièces plus heureuses les unes que les autres, au point de vue du succès, mais au point de vue du talent toutes se valent. Le public de ce temps-ci prendrait-il grand plaisir à voir jouer *la Marraine* et *Michel et Christine?* Il peut paraître piquant d'en faire l'épreuve, mais je suis bien sûr qu'elle ne réussira pas.

Digitized by Google

Le théâtre, cela est évident, a besoin de faire peau neuve; c'est une affaire qui le regarde, ne nous en mêlons pas. Le théâtre *farà da se*, et déjà un des genres les plus importants de l'art dramatique a donné l'exemple.

Pendant que tout le monde a les yeux fixés sur les points de l'Europe où peut surgir une révolution politique, je prends la liberté de vous signaler une révolution qui est en train de s'accomplir non point en Hongrie, ni en Pologne, ni en Serbie, ni en Valachie, mais à Paris, en plein boulevard du Temple.

Le mélodrame est en train de se transformer.

Charles Nodier a dit, en parlant du mélodrame à son origine, que, suppléant en l'absence de tout culte à la chaire muette, il ne faisait naître que les émotions vertueuses, il n'éveillait que de généreux sentiments. Un tel éloge était mérité. Dans les drames de Pixérécourt, le crime paraît dans toute sa laideur, tandis que la vertu est toujours parée des grâces qui la rendent aimable; l'action de la Providence dans les choses humaines n'est nulle part démontrée d'une façon plus vive et plus frappante; le poëte se serait cru déshonoré si dans chaque dénoûment de ses pièces la vertu n'eût été récompensée et le crime puni. « Malheureux, disait un père à son fils qui venait de commettre une mauvaise action, tu n'es donc jamais allé à la Gaîté, tu n'as donc jamais vu représenter une pièce de M. Pixérécourt! »

Dans cette première fraîcheur de la jeunesse, le mélodrame se faisait une haute idée de sa mission sociale. « C'est, dit Pixérécourt, avec des idées religieuses et providentielles, c'est avec des sentiments moraux que je me suis lancé dans la carrière épineuse du théâtre. J'ai étudié les ouvrages de Mercier et de Sedaine; j'ai compris que pour réussir il fallait d'abord et avant tout faire choix d'un sujet dramatique et moral; qu'il fallait ensuite un dialogue naturel, un style simple et vrai, des sentiments délicats, de la probité, du cœur, le mélange heureux de la gaieté unie à la sensibilité. » On voit que Pixérécourt demande beaucoup et peut-être un peu trop de qualités réunies dans le même homme. C'est que le mélodrame lui paraît la conception la plus digne d'exciter tous les ressorts de l'esprit humain et un des plus beaux produits de l'inspiration poétique; aussi faut-il l'entendre s'élever contre la collaboration : « Pendant trente ans j'ai travaillé tout seul; depuis 1830 seulement, j'ai été forcé par les habitudes nouvelles de m'associer contre mon gré avec quelques confrères; qu'en est-il résulté? des succès frêles; ce n'est plus la pensée d'un seul, ce n'est plus un seul jet, tout est en désaccord. » En effet, le mélodrame n'a fait que dégénérer depuis 1830; à partir de

Digitized by Google

cette époque, il a cessé de punir le crime et de récompenser la vertu. Il est tombé dans l'abîme du scepticisme.

Au mélodrame héroïque et spiritualiste de Pixérécourt avait succédé le mélodrame industriel et réaliste de M. Dennery et de ses associés; car « la rage des écus a établi de nos jours des collaborations fâcheuses qui produisent tant d'ouvrages insolites, décousus et vicieux. » Pixérécourt est franc, il ne craint pas d'appliquer au mélodrame moderne l'épithète de vicieux, dont celui-ci s'est parfaitement moqué jusqu'à ce jour, et dont on dirait cependant qu'il commence à se repentir. Le mélodrame est en train de s'amender, croyez-le bien, monsieur, et la preuve, c'est qu'il cherche à se retremper dans le fantastique.

On a joué dernièrement avec le plus grand succès sur le boulevard un drame de MM. Barrière et Plouvier, un mélodrame dont la Mort est la principale héroïne. Faire marcher, agir et parler la mort pendant cinq actes, voilà certes du fantastique. Si Pixérécourt et son école faisaient reposer le mélodrame sur la vertu, d'autres dramaturges lui donnaient pour unique base le surnaturel; j'éprouve une certaine difficulté à me prononcer entre ces deux grandes écoles, qui toutes les deux peuvent s'appuyer sur des chefs-d'œuvre, et je me borne à constater qu'elles ont vécu et brillé en même temps, que la réapparition de l'une pourrait bien amener la résurrection de l'autre, et qu'après le mélodrame fantastique rien ne serait plus naturel et plus logique que de voir reparaître le mélodrame vertueux.

Le mélodrame réaliste entre évidemment dans l'ère de la décadence; je n'en suis pas fâché, et je souhaite toutes sortes de chances au mélodrame à la Pixérécourt. Les contemporains se montrèrent ingrats pour cet homme qui avait remplacé le clergé absent et pris la défense de la vertu abandonnée. Pixérécourt ne fut pas de l'Académie. « Composez, lui disait l'auteur des *Templiers*, une tragédie pour le Théâtre-Français, afin de légitimer vos bâtards, et vous serez reçu d'emblée. » Trop fier pour entendre traiter de bâtards les fruits légitimes de son génie, Pixérécourt refusa d'humilier le mélodrame devant la tragédie, et mourut en léguant aux immortels le remords de son exclusion.

Rassurez-vous, pourtant, je ne viens pas demander comme réparation qu'on reprenne *le Grand Chasseur ou l'Ile des Palmiers*, *Séligo ou les Nègres généreux*, *le Moine ou la Victime de l'Orgueil*, *le Coffre de Fer ou le Juge de son Crime*, *Victor ou l'Enfant de la Forêt*, *le Château des Apennins ou les Mystères d'Udolphe*, ni aucun des autres chefs-d'œuvre du même auteur. Le répertoire de M. de Pixérécourt peut, sans inconvénient, rester enseveli dans une noble poussière comme

Digitized by Google

celui de M. Scribe. Si j'ai prononcé le nom de M. Pixérécourt, c'est que le mélodrame me paraît rentrer dans la grande voie spiritualiste qu'il lui avait ouverte, et dont il s'était éloigné depuis trop longtemps.

Avant de quitter l'auteur de *Séligo* et de *Victor*, je rappellerai à la production dramatique qui se plaint de ne pas gagner assez d'argent, que ses pièces ne lui ont jamais rapporté plus de vingt-cinq mille francs par an, dans les meilleures années, et que le chiffre de ses pièces jouées donne un total de trente mille représentations. Trente mille jours, combien cela fait-il d'années? Plus de quatre-vingt-deux; et Pixérécourt n'a fait que quatre-vingt-quatre pièces.

Savez-vous, monsieur, que nous devenons terriblement Romains. On bâtit des maisons romaines aux Champs-Élysées; on construit des trirèmes sur les chantiers d'Asnières; un de ces jours, au bois de Boulogne, nous verrons quelque élégant conduire un char dans l'avenue de l'Impératrice; la trirème appelle nécessairement le quadrige, et Dieu sait où le quadrige nous mènera. On sait que sous le Directoire, David et quelques peintres de son école essayèrent de ressusciter le costume romain. On vit Talma paraître dans les rues avec une espèce de tunique qui rappelait la toge. Cette tentative avorta; qui sait si elle ne réussirait pas aujourd'hui? On me répondra que cela est impossible, que l'habit noir fait pour ainsi dire partie des principes de 89, que le paletot est entré d'une façon définitive dans nos mœurs; tout cela est possible, mais ne peut-on pas donner une forme quelque peu romaine au paletot? Resterait, il est vrai, le chapeau rond qui rendrait l'anachronisme trop flagrant. Qu'on veuille bien se souvenir cependant que les Romains de la décadence, et nous n'avons certes pas la prétention d'être autre chose, avaient adopté toutes sortes de coiffures étrangères, y compris le bonnet phrygien; d'ailleurs, il ne manque pas de savants qui affirment que le *petasus* romain n'est autre chose que le chapeau moderne. Les Romains n'allaient pas tête nue, quoique les peintres les représentent toujours ainsi; rien ne s'oppose donc à ce que nous adoptions leur coiffure en adoptant leur habit; quant à la chaussure, il est prouvé que les Romains portaient des bottes. Avez-vous remarqué à l'étalage des joailliers de la rue de la Paix que la forme des bijoux modernes se rapproche de la forme des bijoux antiques; on dirait presque une contre-façon. Il n'y a que le meuble qui résiste; Lesbie et Lalagée peuvent fournir les dessins des bracelets, des anneaux et des chaînes de nos belles dames; mais madame de Pompadour continue à régner sans partage sur tous les canapés, siéges et fauteuils de la société moderne.

Digitized by Google

Il ne faut pas se le dissimuler, monsieur, la mode tend à redevenir romaine. Il ne se passe pas de jour sans qu'on entende invoquer le nom de Rome. Si l'on tient tant à restaurer les traditions de l'antiquité, à quoi bon la bifurcation dans les études? je demande sa suppression immédiate.

Au lieu de rappeler sans cesse le souvenir de Rome, tous nos efforts devraient tendre à l'oublier entièrement. Rome est notre mauvais génie; l'admiration de Rome nous aveugle et nous empêche de reconnaître la liberté. Il n'y a de nations libres dans le monde que celles qui n'ont jamais subi le génie romain ou qui ont rompu avec lui d'une façon définitive. Le monde, disait Saint-Just, est vide depuis les Romains. Saint-Just se trompait, car leur ombre le remplit encore. Ne trouvez-vous pas qu'il serait grand temps d'exorciser ce grand fantôme et de le forcer à s'évanouir?

Permettez-moi de vous demander en finissant, si nous sommes revenus au temps où les couvents recélaient les fruits d'une propagande opiniâtre et clandestine. La triste affaire qui vient de se dérouler devant la cour d'assises de Douai a laissé un épilogue qui ramène l'attention publique sur ces récits de vocation forcée dont les romans de la fin du dix-huitième siècle sont pleins. Une jeune fille a été enlevée à sa famille qui la cherche et ne peut la trouver. On sait qu'elle est dans un couvent. Lequel? on l'ignore. Je n'insiste pas sur les réflexions que suggère un tel mystère. Il faut pourtant qu'il s'éclaircisse pour l'honneur d'un pays où règne le principe de la liberté de conscience. En attendant, on assure qu'un théâtre du boulevard va reprendre *les Victimes cloîtrées* du citoyen Monvel. Ce drame est redevenu de circonstance, et sa reprise aura plus de cent représentations.

Agréez, monsieur, etc., etc.

PAUL BRENIER.

Paris, 25 mars 1861.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

25 mars 1861.

Il est dès aujourd'hui facile d'embrasser dans leur ensemble les débats de l'Adresse au Corps législatif et au Sénat. Leur physionomie générale ne peut plus être sensiblement modifiée. Ils ont justifié jusqu'à un certain point le dédain avec lequel les assemblées qui prennent une part sérieuse et active aux affaires du pays qu'elles représentent envisagent d'ordinaire ces sortes de discussions. Cependant comme tout est relatif, celle dont nous venons d'être témoins, loin d'être stérile, aura produit deux résultats, un peu négatifs si l'on veut, mais non sans importance pour l'avenir : l'un au point de vue de la situation respective des opinions et des partis, l'autre comme expérimentation politique.

Que n'a-t-on pas dit de la malheureuse tendance des systèmes parlementaires à faire traîner en longueur des questions résolues d'avance, à compliquer les problèmes les plus simples, à entraver l'action du gouvernement par d'inutiles bavardages? Ç'a été là pendant ces dix dernières années le thème obligé non-seulement de tout publiciste désireux de plaire, mais même de tout garde champêtre un peu ambitieux. Ce lieu commun n'est pas sans un certain fond de vérité, et le reproche a été sans doute plus d'une fois mérité. Cependant il serait facile de démontrer que plus souvent encore les entraves dont on se plaint ont été bienfaisantes et salutaires. Tout au moins sera-t-on forcé de convenir que cette critique est difficilement applicable à la circonstance actuelle. Qui ne sera frappé, au contraire, de la simplification, excessive à notre gré, que ce peu de parlementarisme a apportée en quelques jours à la discipline des partis, et du chemin rapide qu'il a fait faire, au moins dans l'opinion, à des difficultés depuis si longtemps immobiles dans la filière diplomatique?

Cette simplification nous paraît, avons-nous dit, à quelques égards excessive, et nous regretterions les circonstances qui l'ont fait naître, si elle était en effet de tout point l'œuvre de la discussion publique,

Digitized by Google

qui l'a mise en lumière bien plutôt qu'elle ne l'a créée. Elle existait à l'état latent, ce qui était pire encore. On ne doit jamais avoir peur de la vérité. Une société, qui recule devant l'examen de ses infirmités, ressemble à ces malades désespérés qui ne veulent pas qu'on prononce le nom de leur maladie. Notre reproche s'adresserait donc au fond des choses, s'il pouvait être incriminé, et non aux débats qui ont déchiré le voile et mis fin à une ignorance funeste. Il était bon que l'explosion de violence et d'emportement, qui a signalé le réveil de nos anciens dissentiments, vînt nous révéler combien une si dure expérience nous avait encore mal profité; combien les divisions et les haines, qui ont amené toutes les défaites de la cause libérale, étaient encore actives et vivaces sous leur sommeil apparent. Plus d'une fois, en entendant ces récriminations envenimées, nous nous sommes demandé si nous assistions bien réellement au premier bégaiement de la liberté après un silence de dix ans, et si nous n'étions pas ramenés aux tristes journées qui précédèrent cette expédition de Rome plus fatale à ceux qui la votèrent qu'à ceux qu'elle avait pour but d'écraser. C'était la même passion, le même aveuglement, le même délire. Qui pouvait soupçonner l'existence d'un tel anachronisme? Personne. Il n'y a cependant presque rien de changé dans l'aspect des deux camps opposés, sauf que le pouvoir semble vouloir pencher aujourd'hui du côté des hommes qu'il combattait alors. Il tend visiblement à une alliance de plus en plus étroite avec le parti démocratique, tandis qu'une fusion analogue s'opère entre les hommes de l'ancien parti constitutionnel et ceux de l'opinion ultramontaine.

Peut-être comprendra-t-on que nous qui mettons la liberté au-dessus de tous les partis, quels qu'ils soient, et qui n'attendions son triomphe que de l'alliance de toutes les opinions qui en professent le respect, nous voyions avec un regret profond des libéraux passer soit dans le camp absolutiste, soit dans le camp ministériel, c'est-à-dire s'annuler eux-mêmes. Ni l'une ni l'autre de ces combinaisons ne nous paraît rassurante pour eux. Nous aurions souhaité que leur amour pour la cause qui leur est commune fût plus fort que leur haine pour les principes sur lesquels ils diffèrent.

Nous espérions qu'au lieu de s'adjoindre comme appoint à deux partis assez connus par la défiance que la liberté leur a toujours inspirée, ils s'efforceraient d'étouffer leurs dissentiments, de créer un centre de ralliement au milieu de cette singulière déroute à laquelle nous assistons, et s'imposeraient tôt ou tard à leurs adversaires, par la seule autorité que possède un grand principe de justice et de raison, au milieu de systèmes discrédités, d'intérêts inquiets et troublés,

Digitized by Google

de partis fourvoyés et supris à chaque instant en flagrant délit de mensonge ou de contradiction. Aux esprits superstitieux, et toujours préoccupés des questions de forme lorsqu'il s'agit du fond, qui nous auraient objecté l'insuffisance de cette politique du libéralisme pour maintenir l'entente entre des hommes venus de points souvent très-opposés, nous eussions rappelé les temps glorieux pour la France où ce programme a suffi à toutes les exigences que réclamaient la conduite et la discipline d'un parti sans qu'il fût jamais besoin d'une définition plus précise au sujet de certaines questions ou de certaines formes secondaires par nature. Nous leur aurions demandé si cette admirable opposition de la restauration, si les la Fayette, les Benjamin Constant, les Foy, les Manuel avaient jamais eu besoin d'être d'accord par exemple sur le nom définitif à donner au pouvoir exécutif, pour rester unis et agir de concert; s'ils eussent jamais souffert qu'un dissentiment au sujet d'une question extérieure vînt briser leur union et leur faire trahir les intérêts dont ils avaient embrassé la défense. Nous leur aurions demandé si ce n'est pas là ce qui fit aussi l'incomparable grandeur de notre Constituante, et ce qui l'élève tellement au-dessus des époques qui la suivirent. Les questions de forme sont en politique aux questions de fond ce que l'esprit de secte est à l'esprit religieux. Quant à la prédominance des préoccupations extérieures dans un pays où tant de graves problèmes attendent leur solution, elles indiquent un peuple qui cherche à se fuir lui-même pour échapper à des devoirs qui l'effrayent.

C'était là, paraît-il, une chimère. On formerait aujourd'hui en France un parti breton plus facilement qu'un parti libéral. On ne voit plus en présence que deux extrêmes prêts à se dévorer, pour qui la liberté n'est qu'un intérêt du dernier ordre, et entre les deux un pouvoir qui ne demanderait pas mieux que de maintenir l'équilibre, mais qui pourrait bien être mis en demeure de se prononcer pour l'un ou pour l'autre, sous peine de se trouver isolé. On parle souvent du sang que nous a coûté la question italienne. Nous avons donné bien plus que notre sang; nous lui avons sacrifié toutes nos espérances de réconciliation. Elle a aigri nos haines, elle a éternisé nos divisions. Puisse du moins cet holocauste lui profiter! Voilà l'état de choses que les débats du Sénat et du Corps législatif viennent de révéler. Cette révélation n'a rien de consolant. Mais une situation gagne toujours à être nettement connue. On se préoccupera peut-être à l'avenir de chercher un moyen d'y remédier.

Le second résultat que nous devons aux débats de l'Adresse n'est pas moins décisif. Il est relatif à l'idée qu'on doit se faire de la valeur pratique des améliorations introduites dans nos institutions par le

Digitized by Google

décret du 24 novembre. Les développements exagérés qu'a pris la discussion des deux adresses nous paraissent extrêmement caractéristiques au point de vue du rôle nouveau qu'il attribue aux corps délibérants. Un mois entier consacré à la rédaction d'un conseil respectueux adressé à la couronne atteste suffisamment que ces réformes ont trop donné à la parole et pas assez à l'action. C'est trop d'hésitation pour un vote de confiance, ou trop de complaisance pour un avis motivé. Si du moins ces représentations, si inoffensives qu'elles soient, devaient exercer, comme on s'en est flatté un instant, une influence effective et nécessaire sur les actes du gouvernement, on pourrait prendre son parti du déluge de discours médiocres qu'elles nous ont valu, et s'en consoler en les oubliant; mais on nous a signifié assez clairement que le pouvoir exécutif entendait garder son indépendance entière, et qu'il prendrait en considération les conseils de l'adresse dans le cas seulement où il le jugerait à propos. S'il fallait accepter absolument cette théorie, qui nous paraît avoir été exagérée par l'entraînement de la discussion, le rôle de nos assemblées, dans ce temps de souveraineté du peuple, serait encore inférieur à celui du parlement sous l'ancien régime. Le roi pouvait, en effet, regarder comme non avenues les remontrances du parlement, et c'était le plus souvent à quoi il se déterminait, mais il était au moins obligé à tenir des lits de justice.

Si on refuse toute sanction efficace au droit d'adresse, quelle ressource reste-t-il à ces assemblées, sinon de s'incliner en silence devant une volonté toute-puissante? Si elles avaient le droit d'interpellation, même séparé de tout contrôle de la responsabilité ministérielle, elles pourraient espérer de faire prévaloir leurs avis à force de les répéter et en forçant ainsi l'opinion publique à prendre parti pour elles. Si elles avaient un droit d'initiative même restreint, elles pourraient manifester leurs sentiments avec plus de netteté encore, mais réduites à ce droit d'adresse brillant et stérile qui leur donne toutes les agitations des luttes parlementaires sans aucune de leurs compensations, à ce droit d'amendement tout négatif puisqu'il soumet la critique à l'approbation de celui qui est critiqué, elles représenteraient un corps de virtuoses politiques plutôt qu'un cénacle d'hommes d'État. Elles n'auraient en définitive que cette ressource désespérée du refus de budget, extrémité devant laquelle elles reculeraient toujours. Si leur opposition devenait gênante en ce qui concerne les projets de loi, on aurait toujours un moyen très-simple de l'éluder, ce serait de ne plus leur en envoyer.

Cet expédient non-seulement n'aurait rien d'impraticable, mais il n'aurait même rien de nouveau. Il y a à cet égard un précédent infi-

niment curieux qui remonte au Consulat. Le premier consul, impatienté un jour des petits embarras que lui créait l'opposition du tribunat, prit simplement la détermination de ne plus lui envoyer de projet de loi à discuter, et les tribuns, fort embarrassés à leur tour de voir leur éloquence mise en disponibilité, ne tardèrent pas à devenir plus dociles. Une résolution de ce genre n'aurait absolument rien d'illégal sous le régime actuel et créerait beaucoup moins de difficultés au gouvernement qu'on ne le suppose. Dans les pays de centralisation, l'intervention du pouvoir législatif est fort indifférente au train ordinaire des choses, ce qui revient à dire qu'ils peuvent très-facilement se dispenser de réfléchir et de vouloir. La machine agit par elle-même. Cela fait l'éloge de la machine, mais c'est peu flatteur pour la nation.

Il y avait quelque chose de la pensée qui nous inspire ces réflexions dans les saillies un peu trop humoristiques et décousues de M. le marquis de Pierre. Il est difficile de se moquer de soi-même avec plus de résignation et d'agrément; mais si ce discours a manqué parfois de mesure et de dignité, au fond il ne manquait pas de bon sens. On nous a invité à exprimer notre avis, a dit M. de Pierre, mais est-ce dans l'intention de le suivre? Nullement. Pourquoi donc parlons-nous? Pour offrir des conseils qui ne seront pas écoutés ou pour nous donner en spectacle? Qu'on suppose, en effet, que le Corps législatif ait à exprimer un blâme au sujet de la politique du gouvernement: sur qui retombe ce blâme? Autrefois il eût entraîné un changement de ministère et tout eût été fini par là. Mais aujourd'hui que, par suite de la suppression de la responsabilité ministérielle, l'empereur seul est en possession de représenter le gouvernement, c'est à lui seul que s'adresserait ce blâme, qui serait strictement constitutionnel peut-être, mais qui serait encore plus factieux, comme dit M. le marquis de Pierre.

On peut donc s'apercevoir dès aujourd'hui qu'en supprimant la responsabilité ministérielle on a mis à sa place une fiction mille fois plus illusoire que l'inviolabilité royale. Que ceux qui nous parlent avec tant d'assurance de la responsabilité impériale veuillent bien nous indiquer, s'ils le peuvent, un seul moyen pratique de la mettre en cause sans courir le risque d'ébranler la constitution elle-même. Toute opposition qui voudrait prendre ce mot à la lettre n'aurait pas d'autre ressource que de s'attaquer à la personne même de l'empereur, et cette opposition-là, il ne faut pas craindre d'appeler les choses par leur nom, ce serait une révolution. Le législateur aurait-il donc eu le dessein d'intimider, de désarmer d'avance toute opposition en ne lui laissant que le choix entre un acquiescement constant et absolu ou une perspective aussi effrayante? Nous aimons mieux croire qu'il a

Digitized by Google

voulu laisser quelque chose à faire au temps et à l'esprit pratique éclairé par l'expérience.

De tous les discours prononcés dans le cours de cette longue discussion, celui de M. Favre est le seul, à notre gré, qui ait exactement caractérisé l'état intérieur de la France, de même qu'il a le mieux apprécié la question romaine. Nous l'en félicitons d'autant plus volontiers qu'il est loin d'avoir eu tout le succès qu'il méritait, peut-être en raison même de son impartialité et de la vérité du tableau qu'il nous a offert. Beaucoup de gens qu'il dérangeait dans leur quiétude se sont récriés contre l'à-propos de ce rapprochement si peu à notre avantage entre les principes de 89 et l'ordre actuel, qui sait si bien protester en toute occasion de son respect pour eux, à la condition de n'être pas pris au mot. Nous pensons, au contraire, que la comparaison n'a jamais été plus opportune. Quel meilleur moment pourrions-nous choisir, en effet, pour cette revendication que celui où la parole nous est rendue après un si long silence, où le gouvernement revient de lui-même à une plus juste appréciation de ces principes, où il nous invite à nous prononcer sur la valeur de l'hommage, qu'il a voulu lui rendre par sa nouvelle réforme? Il y a une espèce de démocratie qui trouve cela souverainement intempestif. Elle ne peut dissimuler sa mauvaise humeur de voir qu'on mette au grand jour tous les points sur lesquels la légalité actuelle se trouve en contradicdiction avec les grands principes de la révolution française. Elle pense que nous devons nous estimer heureux de la liberté qu'on nous laisse, et apprendre comme elle à nous contenter de peu. Il n'importe guère, selon elle, que la liberté ne soit pas écrite dans nos lois, puisqu'elle est gravée dans le cœur de nos gouvernants, et nous sommes des ingrats de songer à prendre contre eux des précautions injurieuses, comme si nous étions tellement à l'abri des coups du destin, que nous n'ayons pas à nous mettre en garde contre son instabilité, et comme si une tolérance pouvait jamais constituer un droit. Ces réserves pleines de sens de M. Favre ont déplu à cette démocratie optimiste qui n'y a vu que la boutade d'un esprit chagrin. Elle a trouvé beaucoup plus de son goût la confiante adjuration de M. Olivier. Tous deux doivent se consoler, l'un d'avoir obtenu des éloges que sans doute il ne cherchait pas, l'autre d'avoir encouru une réprobation, qui est aussi un éloge. Mais nous espérons que le plus inconsolable des deux sera M. Olivier.

Cette démocratie aura toujours, et pour cause, des objections péremptoires contre tout rappel aux principes de 89. Quant elle ne trouvera pas qu'il est trop tôt elle sera d'avis qu'il est trop tard. Quand la situation intérieure ne lui fournira plus de fins de non-recevoir, elle empruntera des prétextes aux complications exté-

Digitized by Google

rieures. Que lui parlez-vous des principes de 89? Il s'agit bien vraiment de la liberté de la France! N'avons-nous pas à défendre celle du Grand Turc, à protéger celle des Italiens, à délivrer la Belgique et les provinces rhénanes, à affranchir les Hongrois, les Bohêmes, les Polonais et les Bosniaques? Sachons donc ajourner les questions qui nous gêneraient dans l'accomplissement de ces tâches glorieuses; nous avons, Dieu merci, bien le temps d'être libres! N'entravons pas le gouvernement par des tracasseries inopportunes, par une opposition mesquine, et laissons-le se livrer à son aise à cet apostolat de l'affranchissement universel. Ainsi parle cette bonne et vertueuse démocratie qui prêche si bien d'exemple en n'étant jamais ni gênante ni tracassière, et qui a le courage si rare de soutenir un pouvoir quoiqu'il soit fort contre une opposition quoiqu'elle soit faible.

Le parlement italien a aussi voté son adresse. Mais ces débats lui ont pris infiniment moins de temps que les nôtres, et cependant sa requête est incomparablement plus substantielle. On s'aperçoit vite en la lisant qu'on a affaire à des gens plus préoccupés des choses que des mots, et peu disposés à perdre leur temps en paroles inutiles. Si les députés italiens ne marchandent pas à leur roi des remercîments auxquels il a acquis des droits incontestables, ils ne se privent nullement en revanche de préciser très-nettement les nouveaux services qu'ils réclament de lui. Ils lui demandent à la fois Rome et Venise. On pourra trouver la demande indiscrète, mais on ne se plaindra pas qu'une telle adresse soit vide de sens. Nous avouerons toutefois que l'assurance dont témoigne ce langage nous plairait un peu plus si les hommes d'État italiens dépendaient un peu moins de certaines brochures que nous lisons et qu'ils n'écrivent pas. Assez longtemps ils les ont consultées comme le livre même de leurs destinées; le moment est venu où le *fara da se* de Charles-Albert doit enfin devenir une vérité. La politique d'un État faible comme était le Piémont pouvait impunément se plier aux déguisements, accepter avec résignation les désaveux et les démentis, s'incliner avec respect devant des oracles auxquels elle n'obéissait pas toujours; mais la politique d'un grand pays est tenue à plus de franchise, d'indépendance et de dignité. Nous sommes convaincus que l'homme si regrettable dont la ville de Turin vient d'inaugurer le monument, au nom de la France et de l'Italie, et qui possédait dans une si admirable proportion ce mélange de pénétration et de noblesse morale sans lequel l'habileté n'enfante jamais de grandes choses, n'eût pas donné d'autres conseils à ses concitoyens dans les circonstances actuelles. Manin eût compris et signalé le danger de ce recours indéfini à l'intervention étrangère. Il eût montré que cette ressource, né-

cessaire à la réalisation de l'unité qu'il désirait pour son pays, n'était plus, cette unité une fois réalisée, ou qu'un sophisme de la peur ou qu'un expédient de l'impuissance. Il leur eût fait voir, par leur propre histoire, combien ces services, si commodes pour le présent, sont onéreux pour l'avenir; comment, en dispensant trop tôt un peuple de la partie la plus difficile de sa tâche, on le rend à jamais incapable de la remplir.

Il est certes bien loin de notre pensée de prêcher à l'Italie l'ingratitude envers la France, ou de lui reprocher l'usage qu'elle a fait d'un secours dont elle ne pouvait se passer. Nous regrettons seulement qu'elle se soit trop habituée à y compter, et qu'elle se soit mise à la merci de ses alliances. On serait plus rassuré sur son avenir si, à un moment quelconque, elle s'était montrée possédée de cette folie héroïque qui s'empara de la France en 1792, et à toutes les époques où sa nationalité fut mise en question. Nous ne pensons pas nous tromper en affirmant que c'est là le souci secret de tous les Italiens qui ont sérieusement à cœur l'avenir de leur patrie. Il doit leur être pénible de s'entendre signifier si impérieusement le « tu n'iras pas plus loin » de M. Granier de Cassagnac. L'Italie a montré au monde ce que peut le génie de la diplomatie servi par un peuple merveilleusement intelligent, souple et discipliné. Cette arme lui suffira-t-elle jusqu'au bout? Voilà le problème. Il est à craindre qu'un moment ou l'autre elle n'expie sa trop grande complaisance pour les expédients de l'artifice, et son penchant traditionnel à confier à des bras étrangers la partie la plus périlleuse de sa tâche. L'influence s'attachant toujours à celui qui agit, elle aurait perdu le droit de s'étonner le jour ou elle s'apercevrait avoir trouvé une dépendance là où elle cherchait un appui.

Ces observations ne s'adressent pas à l'Italie seulement, mais en général à tous les peuples qui se résignent à attendre leur libération de l'extérieur. Aussi le symptôme que nous avons salué avec le plus de joie dans les récentes manifestations dont la Pologne vient d'être le théâtre est-il précisément le parti pris d'en finir avec cette attente mystique et décevante d'un Messie qu'on appelle toujours et qui ne vient jamais. Ce qui nous a frappé avant tout dans ce mouvement, c'est la volonté évidente de ne compter que sur soi-même, c'est le contraste qu'offre la conduite de ce peuple avec ce que l'histoire nous a appris de son caractère, ce sont les qualités nouvelles et, si on peut le dire, étrangères au tempérament polonais qui se sont révélées en traits irrécusables. On le savait capable d'héroïsme, mais ce qu'il n'avait jamais montré, ce sont ces vertus moins éclatantes que solides, et plus que jamais nécessaires dans le monde

Digitized by Google

moderne à l'existence des peuples; c'est le calme, la volonté, la patience, la discipline, la modération, le calcul, qualités dont l'absence a été la principale cause des malheurs de la Pologne, et que les populations du duché de Varsovie viennent de manifester à un si haut degré. Si c'est la servitude qui les leur a enseignées et si elles savent les conserver à l'avenir, elles ne les auront pas payées trop cher. L'exemple de l'Italie qui a obtenu de si grands résultats avec de si petits moyens n'a pas été perdu pour la Pologne. Elle est placée à la vérité dans une situation bien plus difficile encore, mais il n'est donné à aucune force au monde de résister à un peuple qui veut et qui agit d'un cœur unanime. Comment ne pas admirer à ce point de vue le spectacle que viennent de nous offrir les démonstrations de Varsovie, dont le prélude nous montre la noblesse polonaise, représentée par la société agricole, se dépouillant volontairement d'un droit de propriété en faveur de ses fermiers, et dont le dernier terme nous montre les populations ouvrières, les paysans, les nobles, les bourgeois réconciliés par un même sentiment, et échangeant les symboles de leur foi avec les juifs, ces parias de la Pologne, au nom de la religion universelle qui veut que toutes les nations soient libres.

L'accueil que l'empereur de Russie a fait à la pétition des habitants de Varsovie n'est pas moins significatif malgré l'insuffisance des satisfactions qu'il leur accorde. Le premier mouvement a été cependant de refuser toute concession, car dans un moment où la politique russe a en face d'elle deux éventualités aussi graves que la question du servage et la question d'Orient, on conçoit qu'elle ne soit guère disposée à voir surgir de nouvelles difficultés en Pologne. Mais ses dispositions ont dû se modifier devant l'attitude à la fois si pacifique et si ferme du peuple de Varsovie. Comment étouffer dans le sang, à moins de se déshonorer, cette insurrection inoffensive et désarmée qui n'émousse le glaive qu'en recevant les coups, et qui ne combat les exécuteurs qu'en lassant leurs bras par la multiplication des victimes? Le czarisme, qui a si impitoyablement écrasé en Pologne toute opposition fondée sur la force matérielle, s'est troublé devant cette grande figure de la résistance morale.

Les concessions qui ont été accordées sont encore loin sans doute de répondre aux vœux que tout Polonais porte écrits au fond du cœur. Il est même impossible qu'elles le satisfassent venant de la part de la Russie. Ces vœux vont, en réalité, fort au-delà de cette constitution de 1815 que la presse européenne semble considérer aujourd'hui comme le programme des patriotes polonais, et le nec plus ultra de leurs espérances. A plus forte raison, ne peuvent-ils se contenter de la réforme qui leur a été octroyée; mais ne pouvant dire leur dernier mot

Digitized by Google

sans s'exposer à tout compromettre, il est d'une bonne politique pour eux de ne pas trop vouloir définir, et d'accepter ce qu'on leur donne, non comme un état définitif, mais comme une transition nécessaire. Ils n'avaient jusqu'ici pour toute institution politique qu'une société agricole. Ils vont avoir maintenant une espèce de diète par la transformation du conseil en une assemblée à moitié élective, à moitié nommée par le gouvernement, une administration nationale, un régime municipal indépendant, une magistrature et un enseignement exclusivement formés de Polonais. Ces améliorations et les réformes plus importantes encore que l'Autriche vient d'introduire en Galicie, vont fournir aux Polonais une force plus puissante que toutes les armées qui leur sont depuis si longtemps promises et qui ne leur seront jamais envoyées.

La Pologne n'a rien à attendre quant à présent que d'une agitation à la fois légale et pacifique. Avant de songer à revendiquer sa nationalité, elle a encore beaucoup à faire pour ressaisir ce qu'on pourrait appeler son autonomie morale, pour se constituer de ces traditions intellectuelles et civiles qui font les mœurs, dominent les lois, et sont comme l'âme des peuples. Ce résultat, il est en son pouvoir de le réaliser à l'abri des institutions si incomplètes qu'on lui a laissées et sous les yeux de ses oppresseurs impuissants à l'empêcher. Ce travail une fois accompli, ils seront vaincus d'avance.

Il ne dépend de personne d'anéantir un peuple qui veut vivre. Il ne meurt que lorsqu'il est allé lui-même au devant du coup qui l'a frappé. Si l'on examine de près ces grands crimes, qui sont les meurtres des nations, comme fut, par exemple, le partage de la Pologne, on s'aperçoit presque toujours qu'ils ont été précédés d'un suicide. On ne peut nommer autrement l'effroyable anarchie dans laquelle ce pays vécut pendant les années qui préparèrent sa ruine. Il est certes aujourd'hui fort à l'abri de ce danger, et ce serait une cruelle ironie que de chercher à le prémunir contre ce vieux péché; mais il est incontestable que si la liberté lui était soudain rendue, ce n'est pas dans son passé qu'il pourrait chercher le programme d'une politique adaptée au temps présent. Il vaudrait mieux pour lui, à ce point de vue, oublier que se souvenir. Il y a donc là un travail d'apprentissage et d'initiation essentiellement lent et progressif. Ne trouvant dans son passé presque aucune des conditions actuelles de la vie politique des peuples, il faut qu'il cherche de quoi combler cette lacune dans l'enseignement que lui offrent ses propres épreuves et l'exemple des autres nations de l'Europe. Il y a là pour l'esprit national une sorte de création préliminaire indispensable à la durée de son œuvre future. La demi-liberté qui lui est accordée à la fois par la Russie et par l'Autriche,

Digitized by Google

et que la Prusse ne pourra pas toujours lui refuser, est éminemment favorable à cette entreprise. Nous prédisons que la Prusse prendra tôt ou tard le même parti, non par philanthropie, mais par crainte et par intérêt. Il est très-instructif de comparer le système de conduite que tient la Prusse libérale en Pologne avec la politique modérée et conciliante que viennent d'adopter deux puissances qui ont jusqu'ici passé pour représenter l'absolutisme. L'administration prussienne, dans le duché de Posen, rapprochée de l'opposition qu'ont rencontrée dans la chambre des seigneurs et dans celle des députés des mesures qui font aujourd'hui partie du code de toutes les nations civilisées, jette un jour peu favorable sur les vues et les sentiments d'une puissance toujours si prompte à pousser le cri d'alarme au nom de la liberté de l'Europe, quand son ambition seule est alarmée. Il n'est pas à son honneur d'avoir été devancée en cela par le despotisme russe.

Nous adresserons le même reproche aux États-Unis, en ce qui concerne la question de l'esclavage. Les serfs de la Russie auront pu saluer la liberté avant les noirs de la libre Amérique. La tâche de l'empereur Alexandre est, à la vérité, infiniment plus simple et plus facile que celle de l'honorable M. Lincoln. On n'a qu'à comparer, pour s'édifier là-dessus, les termes de l'ukase au cri de détresse que vient de jeter cet infortuné président, réduit à appeler à son secours « les bons anges de la nation et la corde mystique du souvenir. » C'est, en général, une assez triste ressource qu'une corde, mais si elle est mystique, on n'a pas même la consolation de pouvoir s'y pendre. Si nous rions des métaphores de M. Lincoln, ce n'est pas faute de compatir à ses perplexités, mais c'est que sa rhétorique nous paraît manquer de sérieux dans des circonstances aussi graves.

Cependant il serait fort injuste de ne pas tenir compte à l'empereur Alexandre de la bonne volonté et de la persévérance qu'il a déployées dans une œuvre qui sera l'honneur de son règne et de sa mémoire. Il est arrivé plus d'une fois que des concessions, en apparence désintéressées, n'étaient qu'un calcul destiné à détourner un péril imaginaire ou réel; plus d'une fois aussi on a eu à reconnaître qu'elles n'étaient que des piéges. Non-seulement aucune de ces suppositions n'est applicable ici, mais il est connu de tout le monde que l'empereur pouvait ajourner facilement cette redoutable difficulté, grâce à la docilité des paysans russes, et qu'il a mis la plus généreuse insistance à défendre une réforme odieuse à la majorité de sa noblesse. Un témoin digne de foi nous a conté que lors des délibérations auxquelles a donné lieu l'affranchissement des serfs, il est arrivé souvent qu'au sein du conseil de l'empire une très-forte majorité se pro-

Digitized by Google

nonçait contre les mesures les plus libérales, tandis que quelques voix seulement se déclaraient en leur faveur. — Ajoutez la mienne, disait alors l'empereur, et ce vote souverain faisait aussitôt pencher la balance du côté de la minorité. Un tel exercice du pouvoir est d'une âme noble et grande. On peut rendre cette justice même à un empereur. Il est heureux pour l'humanité que le despotisme ne se présente pas toujours sous un aspect aussi favorable, parce qu'il serait adoré par elle, et lui ferait peut-être oublier que ses bienfaits ne sont pas moins funestes à la longue que les fléaux qui l'accompagnent d'ordinaire.

Quant à la valeur réelle des dispositions qui viennent de transformer une classe de vingt-cinq millions d'hommes, il nous est difficile d'en être bon juge à une telle distance, et surtout dans l'ignorance où nous sommes des conditions de leur vie matérielle. La plupart des critiques qui ont accueilli le système adopté par le gouvernement russe lui ont été adressées de confiance, car on ne se compromet guère en affirmant qu'il n'a pas rempli ce but. Il est bien difficile, en effet, qu'en une question si délicate il ait pu donner satisfaction à tous les intérêts. L'important est que le paysan soit affranchi des servitudes personnelles comme la corvée qui se trouve transformée en une redevance pécuniaire, et en même temps qu'il puisse devenir propriétaire. L'usufruit perpétuel qui lui a été accordé sur les terres qu'il cultive, avec la faculté de rachat, au moyen d'un amortissement annuel, est, en réalité, une propriété anticipée. Les conditions de cet amortissement fixées par le décret impérial sont en général peu onéreuses pour le paysan, et elles pourront encore être adoucies par des arrangements à l'amiable.

Cette immense révolution ouvre à l'activité russe un champ illimité. Le paysan, jusqu'ici immobilisé sur le sol et réduit à l'état de végétal, retrouve la vie avec le mouvement. Cet être inerte et pétrifié s'anime, il se transforme, il agit, il crée. Ce n'est déjà plus un paysan, c'est un bourgeois. Le voilà incorporé à cette classe remuante et ambitieuse qui aujourd'hui mène le monde, et dont l'absence a peut-être seule jusqu'ici empêché la Russie de dévorer l'Europe. D'ici à peu d'années nous assisterons à ce spectacle étrange qui frappa Macbeth de stupeur lorsqu'il vit les arbres de la forêt de Dunsinane s'ébranler soudainement et se mettre en marche comme une armée.

P. Lanfrey.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Œuvres de Spinoza, traduites par M. Émile Saisset, de la Faculté des lettres de Paris, avec une introduction critique. Nouvelle édition (3 vol.), *Bibliothèque Charpentier*. Prix, 10 fr. 50 c. Même prix par la poste.

Spinoza naquit à Amsterdam en 1632 et mourut à la Haye en 1677, à peine âgé de quarante-cinq ans. C'est pendant cette courte existence, occupée à des travaux manuels, passée loin du monde, au sein d'une obscurité à laquelle il n'échappa que pour se voir insulté, repoussé, maudit de tous ses contemporains, qu'un juif portugais, né en Hollande, conçut, malgré les souffrances d'une phthisie pulmonaire qui l'emporta si jeune encore, un système philosophique des plus étonnants et des plus remarquables, à quelque point de vue qu'on se place pour le juger.

Ce système n'inspira d'abord que du mépris aux adversaires de Spinoza, et le pauvre solitaire n'eut pas un disciple sérieux de son vivant. Il resta même entièrement incompris durant le dix-huitième siècle, où cependant les questions philosophiques et religieuses étaient si universellement et si vivement controversées.

Plus tard seulement, lorsque éclata en Allemagne ce vigoureux essor intellectuel auquel on doit Kant, Fichte, Schelling, Hegel et d'autres penseurs originaux, la doctrine de Spinoza trouva d'ardents disciples et d'enthousiastes défenseurs. Aujourd'hui, il faut compter avec ce système, que le père Malebranche appelait « une épouvantable chimère, » et que Bayle confondait avec le matérialisme et l'athéisme ordinaires.

M. Saisset s'est voué courageusement à l'étude de Spinoza. Il a pesé tous ses raisonnements, analysé tous ses principes, porté la lumière dans les endroits les plus obscurs de sa doctrine. « Quand je publiai, il y a dix-huit ans, dit M. Saisset, la première traduction française des œuvres de Spinoza, j'y ajoutai une introduction de quelque étendue pour servir de guide au lecteur. Mon but n'était pas de réfuter Spinoza, mais seulement de l'éclaircir, et comme cette tâche me semblait déjà assez difficile, je remettais à un autre jour le soin et le péril d'une réfutation. »

Tant d'années écoulées entre l'exposition et la réfutation définitive du *spinozisme* n'ont point été perdues. Tout le monde a gagné à cette élaboration prolongée. Grâce à elle, Spinoza se trouve en face d'un ennemi redoutable, dont la défaite ou la victoire sera également honorable pour les deux champions ; grâce à elle, le lecteur assiste à un duel courtois et brillant, où il admire sans arrière-pensée la force et l'habileté des lutteurs.

Nous ne voulons ici que signaler cette importante publication, en attendant que la *Revue nationale* en fasse l'objet d'un travail particulier qui en démontrera la haute valeur.

Arthur Arnould.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

L'INSTRUCTION PUBLIQUE

ET LE SUFFRAGE UNIVERSEL

Sous le titre de *l'Instruction publique et le suffrage universel*, un anonyme, que tout le monde a reconnu, M. Hachette, vient de publier une brochure qu'on ne saurait trop recommander à l'attention des esprits libéraux. Ce ne sont que quelques pages; mais elles sont écrites par un homme de sens et d'expérience. Elles disent beaucoup et font encore plus réfléchir. Elles touchent à la liberté de la presse par le côté le mieux fait pour intéresser les honnêtes gens. On se défie de la presse, on lui reproche des désordres dont elle n'est pas la plus coupable, on ne lui sait pas gré du bien qu'elle a fait, du mal qu'elle a empêché; il faut pourtant se réconcilier avec elle, puisqu'aussi bien on ne peut s'en passer. C'est la grande question du jour; quoi qu'on fasse, on y est sans cesse ramené. Qu'on ait peur de la presse, ou qu'on la haïsse, elle seule, on le sent chaque jour davantage, elle seule peut résoudre le mystérieux problème de l'avenir.

Qu'est-ce, en effet, qu'un gouvernement fondé sur le suffrage universel? S'imagine-t-on qu'il y ait dans le nombre une vertu mystique, et qu'il suffise d'assembler les hommes pour les rendre infaillibles? N'y a-t-il jamais eu de démocraties violentes, injustes, tyranniques? N'y a-t-il pas mille exemples de peuples qui ne se sont servis de leur vote que pour ruiner la liberté et se déchirer de leurs propres mains? Le suffrage universel n'est bon qu'à une condition, c'est que la grande majorité des citoyens soit sage, modérée, amie de la justice et de la vérité. D'où peut venir cette sagesse, sinon de l'éducation, et où a-t-on jamais vu des démocraties raisonnables sinon en Hollande, en Suisse, aux États-Unis, c'est-à-dire partout où l'instruction du peuple a été considérée comme le premier intérêt du gouvernement?

I

La question de l'éducation publique est de date moderne dans

Digitized by Google

l'histoire. Avant la Réforme, on ne voit pas qu'on s'en soit occupé. Le moyen âge mettait la puissance et la vie sociale dans la royauté, l'Église, la noblesse, et quelques corporations privilégiées; le peuple était fait pour servir. Le laboureur et l'ouvrier n'avaient voix ni dans l'Église, ni dans l'État. Comme on ne leur donnait aucune part au gouvernement, on ne s'inquiétait guère de les instruire; au fond même on regardait l'éducation comme plus nuisible qu'utile, car l'éducation avait le danger d'éveiller des idées nouvelles; elle donnait au peuple des goûts et des désirs au-dessus de sa condition.

Il en fut autrement quand l'invention de l'imprimerie eut mis à la portée de tous les moyens de s'instruire, et surtout quand Luther introduisit dans la société chrétienne un principe nouveau. Appeler tous les chrétiens à lire la Bible, et à juger par eux-mêmes du mérite de leur foi, ce n'était pas seulement fonder une Église nouvelle, et forcer le catholicisme à se régénérer pour soutenir une terrible concurrence; c'était, que Luther en eût ou non conscience, c'était donner l'empire du monde à l'intelligence et à la raison.

Quoi qu'il en soit, Luther fut le premier à sentir que des écoles chrétiennes étaient d'une nécessité absolue. Dans un écrit célèbre, adressé en 1524 aux conseillers municipaux de l'empire, il demanda la création de ces écoles dans toutes les villes de l'Allemagne. Souffrir l'ignorance, c'était, dans le langage énergique du Réformateur, faire cause commune avec le diable; le père de famille qui abandonnait son fils aux ténèbres était un *fripon consommé!* « Est-ce la dépense qui vous effraye? écrivait-il à ses chers Allemands. Mais on dépense annuellement tant d'argent pour des arquebuses, pourquoi n'en dépenserait-on pas un peu pour donner à la pauvre jeunesse un ou deux maîtres d'école?... Magistrats! rappelez-vous que Dieu commande formellement qu'on instruise les enfants. Ce divin commandement, les parents le transgressent par insouciance, par faute d'intelligence, par surcharge de travail; c'est à vous, magistrats, qu'incombe le devoir de rappeler aux pères leur devoir, et d'empêcher le retour des maux dont nous souffrons aujourd'hui.

« Occupez-vous de vos enfants; beaucoup de parents sont comme les autruches, ...contents d'avoir pondu l'œuf, ils ne s'en soucient plus. Or, ce qui fait la prospérité d'une ville, ce ne sont pas des trésors, de fortes murailles, de belles maisons, des armes brillantes; la

Digitized by Google

richesse véritable d'une cité, son salut et sa force, c'est de compter beaucoup de citoyens instruits, honnêtes, bien élevés. Si de nos jours il est si rare de rencontrer de pareils citoyens, à qui s'en prendre, si ce n'est à vous, magistrats, qui avez laissé grandir la jeunesse comme la futaie dans le bois? L'ignorance est plus dangereuse pour un peuple que les armes de l'ennemi[1]. »

Cette éloquence familière et vraie ne fut pas perdue; il n'y a pas un pays protestant qui dès lors n'ait mis au rang de ses devoirs l'établissement et l'entretien d'écoles populaires. Qui donc a voyagé en Allemagne sans rencontrer ces joyeuses bandes de garçons et de filles, qui, dans le moindre village, s'échappent à heure fixe de toutes les maisons, portant à la main leur ardoise et leurs livres? Pas un enfant qui reste dans la rue, pas un qui n'aille à l'école. Il suffit d'ailleurs de regarder autour de soi pour voir qu'aujourd'hui encore, en Europe comme dans le nouveau monde, l'éducation est moins répandue chez les peuples catholiques que chez les peuples réformés. En ce point, la Prusse, la Hollande, la Suisse, l'Écosse, les États-Unis sont à la tête des pays civilisés. Cela se comprend pour le temps qui a précédé la Révolution; tant que l'éducation du peuple n'a été qu'une question religieuse, les catholiques n'y ont pas attaché autant d'importance que les protestants; mais aujourd'hui la question est politique; la liberté a pour condition première l'éducation de tous les citoyens; comment justifier cette infériorité?

Parmi les pays qui ont le mieux senti la grandeur du problème, il faut citer les États-Unis. A l'origine; sans doute, ce fut le zèle religieux qui fit faire des sacrifices incroyables pour combattre l'ignorance; c'est ce qui explique le haut degré de lumières et de moralité auquel est parvenu un peuple que, d'ordinaire, nous aimons mieux dénigrer qu'étudier. Mais l'intérêt politique s'est bientôt joint à l'intérêt religieux. A mesure que la liberté s'est affermie aux États-Unis, on a compris que l'éducation populaire n'intéressait pas seulement le fidèle; on a vu, on a senti qu'il y avait là pour la république une question de vie ou de mort. Une démocratie ignorante est une démocratie condamnée. De l'autre côté de l'Océan, on ne se fait pas d'illusion sur ce point. Qu'on écoute, par exemple, ce que disait en 1821 un des plus célèbres citoyens de l'Amérique, Daniel Webster, au mo-

1. Ad. Schæffer, *de l'Influence de Luther sur l'Éducation du peuple*, Paris, 1853, p. 76-78.

Digitized by Google

ment où le Massachussets réformait sa constitution et profitait de cette réforme pour donner une impulsion nouvelle aux écoles.

« En ce qui touche les écoles, la Nouvelle-Angleterre est en droit de prétendre à une gloire toute particulière. Elle adopta dès le premier jour, et elle a constamment maintenu ce principe, que pourvoir à l'instruction de toute la jeunesse est pour l'État un droit incontestable et un devoir rigoureux. Ce qu'en d'autres pays on laisse au hasard ou à la charité, nous l'assurons par la loi. Quand il s'agit de l'instruction publique, nous tenons que tout homme est sujet à l'impôt en proportion de sa fortune; et cela, sans nous inquiéter de savoir s'il a ou non des enfants qui profiteront de l'éducation qu'il paye. Il y a là pour nous un système d'administration sage et libérale, qui assure tout à la fois la propriété, la vie des citoyens et la paix de la société. Nous cherchons à prévenir dans une certaine mesure l'application du Code pénal, en inspirant dès le premier âge des principes salutaires, conservateurs de la vertu comme de la société. En développant l'esprit, en agrandissant les jouissances intellectuelles, nous habituons l'individu à se respecter davantage, et à avoir plus de confiance en lui-même. Par l'instruction générale, nous cherchons, autant que possible, à purifier l'atmosphère morale, à donner le dessus aux bons sentiments, à tourner le courant des idées et des opinions contre le crime et l'immoralité, secondant ainsi les menaces de la loi et les préceptes de la religion. En développant le sens moral, en faisant prévaloir les principes et les lumières, nous espérons trouver des garanties en dehors et au-dessus des lois; nous espérons continuer et prolonger le temps où, dans les villages et dans les fermes de la Nouvelle-Angleterre, on puisse dormir en paix derrière des portes sans verrous. Et sachant que notre gouvernement repose directement sur la volonté publique, nous essayons de donner à cette volonté une bonne et sûre direction.

« Nous ne comptons pas sans doute que tous nos élèves deviendront des philosophes ni des hommes d'État; mais nous espérons, et notre espoir dans la durée de notre gouvernement repose sur cette confiance, que par la diffusion des lumières et des bons et vertueux sentiments l'édifice politique sera aussi bien défendu contre les violences ouvertes et les ruines subites, que contre l'action lente et souterraine, mais non moins destructive de la licence [1]. »

Voilà parler en homme d'État; et qu'on ne s'imagine pas que ce soit là un langage isolé, une opinion particulière : c'est ainsi qu'aux États-Unis pensent et s'expriment tous les amis de la liberté et de la démocratie, et ils sont nombreux. « Les écoles libres, dit le célèbre géologue anglais, M. Lyell, dans son *Voyage en Amérique*, ces écoles, où se réunissent les enfants de toutes les sectes religieuses et de toutes les classes de la société, sont ce que le nouveau monde a

1. Ed. Laboulaye, *Hist. politique des États-Unis*, Paris, 1855, t. I, p. 284.

Digitized by Google

produit de plus original; les Américains ont le droit d'en être fiers.» Quand on sait ce que M. Horace Mann a fait pour le Massachussets, ce que M. Henri Barnard a fait pour Rhode-Island et le Connecticut, on se demande si, malgré notre vieille civilisation, nous n'avons rien à apprendre de la Nouvelle-Angleterre. Des écoles admirablement tenues, des livres d'éducation aussi bien imprimés que bien faits, des maîtres et des maîtresses largement rétribués, voilà ce que l'Europe peut envier aux États-Unis. En 1832, sur cent *townships* ou communes du Massachussets, comptant à peu près 200,000 habitants, on ne trouva parmi les jeunes gens de quatorze à vingt ans que dix personnes qui ne savaient pas lire. Il y a déjà longtemps que dans le petit État de Connecticut il serait impossible de rencontrer un homme né dans le pays qui ne sache pas lire, écrire et compter[1]. Trouverait-on sur le continent, même en Prusse, un exemple pareil? Et comprend-on sur quelles bases profondes reposent la force et la durée de la démocratie dans les vieilles provinces des États-Unis? Sans doute, l'esclavage peut couper en deux la toute-puissante république, mais il ne détruira pas les assises sur lesquelles repose cette robuste société; si jamais la liberté était chassée d'Europe, elle aurait un asile sûr chez les populations laborieuses, instruites, morales, religieuses du Massachussets et du Connecticut.

II

Rentrons en France; nous aussi, nous sommes une démocratie depuis 1789, démocratie aussi agitée, aussi turbulente que celle de la Nouvelle-Angleterre est pacifique et réglée. C'est le suffrage universel qui a fait l'Empire, c'est le suffrage universel qui le soutient. Voilà le principe de la constitution et du gouvernement, le principe qu'on ne permet point de discuter. Mais qu'est-ce que le suffrage universel, sinon le règne de l'opinion? Cette opinion, le pouvoir se croit sûr de la diriger à son gré. Cela se peut, si le gouvernement est sage et libéral. Mais comment diriger l'opinion si le peuple n'est pas instruit et moral? Si au milieu d'une guerre, si dans une crise agricole ou industrielle, si sous l'empire de fausses doctrines ou de vaines alarmes, le peuple souffre et s'exalte, comment le conduire? On peut tout faire accepter, même la misère, à des gens qui raisonnent; mais qu'y a-t-il de plus entêté, de plus sourd, de plus violent que l'igno-

1. Wimmer, *Die Kirche und Schule in Nord-Amerika*, Leipzig, 1853, p. 128.

Digitized by Google

rance? Qui ne sent que le suffrage universel est une force toute-puissante pour le bien comme pour le mal, et qui en un moment de surprise peut faire une explosion terrible et tout emporter?

Instruire et moraliser le suffrage universel, c'est donc aujourd'hui le plus grand problème, non-seulement pour l'État, mais pour la société. Où en sommes-nous, cependant, après la loi de 1833, qui fait tant d'honneur à M. Guizot, après les efforts sincères du dernier gouvernement? Les chiffres cités par M. Hachette sont des plus tristes. Dans l'armée, en 1857, plus d'un tiers des jeunes soldats ne savait ni lire ni écrire. Un cinquième de la population ne va pas aux écoles; la moitié des enfants inscrits n'y appartient que sur le papier. Joignez à l'ignorance des enfants celle des pères et des mères, on arrive à cette affligeante conclusion : qu'en France le nombre d'hommes, de femmes et d'enfants qui ont appris à lire et à écrire ne doit pas dépasser de beaucoup la moitié de la population, soit vingt millions environ.

« Mais, ajoute M. Hachette, si l'on demande maintenant combien dans cette moitié il y a d'individus qui utilisent l'admirable instrument de la lecture mis dès l'enfance entre leurs mains..., on sera bien obligé de répondre que l'instrument reste sans emploi et se rouille chez les neuf dixièmes au moins de ceux qui le possèdent, et qu'un dixième seulement soit deux millions de Français au plus en font réellement usage. »

Que M. Hachette ne se soit guère trompé en raisonnant de la sorte, c'est ce que prouve la statistique criminelle. Sur mille accusés, jugés contradictoirement en 1857 (c'est le dernier travail publié par le ministère de la justice), sept cent quatre-vingt-six étaient complétement illettrés, ou savaient seulement lire et écrire imparfaitement. M. Hachette conclut de ce chiffre que l'ignorance mène aisément au crime; je suis, jusqu'à un certain point, de son avis; mais la passion entraîne aussi les gens qui lisent. L'instruction est une force qui peut servir à faire le mal comme à faire le bien, et je crois que lorsque la statistique nous dit que les quatre cinquièmes des accusés sont ignorants, elle énonce une vérité malheureusement universelle. A parler du pays tout entier, on pourrait en dire autant des innocents que des coupables. Un cinquième de la population qui sache lire, et un vingtième qui lise en effet, telle est, suivant toute apparence, la vérité sur notre situation. Il y a là de quoi être modeste.

Digitized by Google

Ainsi donc, il ne faut pas s'y tromper : cette vieille civilisation, qui a produit de si grandes choses, n'a jamais existé qu'à la surface. Dès qu'on enfonce on trouve l'ignorance, la crédulité, la faiblesse. C'est là qu'est le danger ; c'est là que l'erreur et la passion recrutent des adeptes et des victimes ; c'est là que les révolutions trouvent des soldats. Voilà où il faut porter la lumière. Voilà les quartiers qu'il faut assainir et purifier. En un temps qui parle si haut de charité, d'amour du peuple, y a-t-il une croisade plus sainte que celle qu'on dirigerait contre la plus triste et cependant la plus guérissable des misères? On ne peut donner le bien-être à tous les hommes, mais on peut leur apprendre à tous à se servir de leur âme et à s'estimer ce qu'ils valent. On peut, en leur élevant l'esprit, les sauver de la dégradation et de la barbarie.

III

Pour cela que faut-il faire? Il faut, dit M. Hachette, de nouveaux efforts et de nouveaux sacrifices pour répandre l'instruction primaire. Car la première condition pour agir sur le peuple, c'est de lui parler, et aujourd'hui, c'est avec des écrits qu'on parle. Un homme qui ne sait pas lire est au milieu de la civilisation comme un aveugle-né. Il n'y a pas moyen de lui ouvrir les yeux.

Parmi les réformes qui seraient nécessaires pour améliorer l'éducation populaire, M. Hachette insiste sur la nécessité de donner aux instituteurs primaires un traitement plus convenable, une condition plus indépendante et plus respectée. Aujourd'hui la position de l'instituteur est misérable et précaire. Moins payé que le journalier, pauvre, et à ce titre fort peu considéré du paysan, il est en outre à la merci de tous les agents de l'autorité. On peut le changer de résidence, le suspendre, le révoquer, sans même donner de motifs. Cela ne vaut rien; la première condition pour appeler dans une carrière des hommes capables, c'est de leur assurer la sécurité morale aussi bien que matérielle, de les mettre au-dessus d'un caprice étranger comme au-dessus du besoin.

Sait-on ce qu'on paye en Amérique aux maîtres des écoles primaires? Au Massachussets le prix moyen (logement non compris) est pour l'instituteur de 47 dollars (235 francs) par mois, et de 20 dollars ou 100 francs pour l'institutrice[1]. Au Connecticut on donne

1. L'enseignement se partage en deux semestres d'été et d'hiver, qui n'oc-

à l'instituteur 30 dollars ou 150 francs par mois, à l'institutrice 16 dollars ou 80 francs. A ce prix on trouve des gens capables et moraux qui se dévouent à la plus délicate des missions sociales; l'opinion d'ailleurs les protége, le maître est considéré comme un des hommes les plus utiles et les plus dévoués; on le place à côté du pasteur.

Au reste, et sans entrer dans des détails infinis, sait-on quel est, aux États-Unis, le budget moyen de chaque État pour l'instruction publique? Il s'élève en général à un dollar ou 5 francs 35 centimes par tête d'habitant[1]. Les trois quarts de ces fonds sont consacrés à l'enseignement primaire beaucoup plus développé, il est vrai, que le nôtre. Ce serait pour la France un budget qui pour l'instruction dépasserait deux cents millions de francs. En 1855 nous avons dépensé pour l'enseignement primaire un peu plus de 32 millions[2]. Joignez à cela les efforts que fait le clergé, nous arriverons à une cinquantaine de millions, tout au plus; c'est le tiers de ce qu'il faudrait faire pour rivaliser avec un peuple dont nous parlons souvent avec une hauteur qui n'accuse que notre ignorance. On voit si nous sommes loin de l'Amérique; il est vrai que là-bas il n'est pas nécessaire d'avoir une armée; on peut consacrer aux écoles ce que nous dépensons pour des casernes et des canons.

M. Hachette ne fait pas d'autres observations sur l'organisation de l'enseignement. Ce n'était pas là l'objet principal de sa brochure; autrement, avec sa profonde expérience, il aurait pu nous en dire bien davantage. Par exemple, toutes ces merveilles de l'enseignement aux États-Unis, à quoi les doit-on, sinon à une force que nous étouffons

cupent guère que huit mois. J'ignore si le maître est payé toute l'année, ou seulement pendant le temps qu'il enseigne; dans cette dernière supposition, la plus défavorable, ce serait encore dix huit cent quatre-vingts francs que toucheraient les hommes, et huit cents francs que toucheraient les femmes, avec facilité d'occuper quatre mois de l'année à leur seul profit.

1. *American Almanach*, 1859, p. 258. New-York, avec une population d'un peu plus de trois millions d'habitants, a un budget d'école de 3,413,109 dollars, et paye aux maîtres de toute espèce plus de 2 millions de dollars, ou plus de 10 millions de francs. Dans les États de la Nouvelle-Angleterre, la dépense est dans la même proportion.

2. Ch. Jourdain. *Le Budget de l'instruction publique*, p. 325. Dans cette somme, la part de l'État est de 5,737,957 francs, celle des départements de 5,412,866, celle des communes de 11,564,405, celle des familles de 8,981,817 francs.

Digitized by Google

au lieu de nous en servir. Là-bas ce sont des associations libres, des bureaux (*boards*) gratuits, qui secondent, stimulent et souvent remplacent l'activité de l'État. Ce sont les hommes les plus considérables par leur talent, leur fortune, leur position qui tiennent à honneur de surveiller et de diriger l'enseignement. Quelle garantie pour les maîtres! quel moyen de relever à leurs yeux et à ceux des enfants la dignité de la profession! Quel moyen de faire sentir à tous que l'éducation est le grand intérêt de la société, et d'honorer à la fois et l'État et ceux qui enseignent!

Chez nous au contraire l'association est sinon proscrite, au moins mal vue et découragée. Mêler à l'éducation des hommes considérables qui n'ont rien à espérer ni à craindre du pouvoir nous semblerait introduire la révolution dans l'État. C'est toujours à cette lourde machine de l'administration que nous nous fions de toutes choses. Aussi ne se passe-t-il pas dix ans sans que le pays ne soit tout à coup étonné et souvent effrayé d'avoir si peu fait avec un mécanisme si puissant en apparence, si faible en réalité. Il en sera toujours ainsi jusqu'à ce que nous comprenions que pour un peuple la liberté consiste à faire lui-même ses propres affaires, à surveiller lui-même ses propres intérêts. C'est en mêlant la société au gouvernement qu'on rend le gouvernement libéral, et la société pacifique et dévouée. Tant que nous n'aurons pas saisi cette vérité féconde, nous tournerons toujours dans le même cercle; l'administration vivra de son côté, la société y restera étrangère, et pour corriger un abus on fera une révolution.

IV

Supposons maintenant que les écoles primaires soient assez bien organisées pour que la grande majorité des Français sache lire, écrire et compter; la réforme ne sera qu'à moitié faite; nous aurons mis entre les mains de tous les citoyens un instrument sans égal; mais il faut maintenant qu'ils s'en servent. Ils ont le moyen de lire, il faut maintenant qu'ils lisent. Comment faire pénétrer le livre ou le journal jusque dans le coin le plus reculé?

On a eu l'idée de faire des bibliothèques communales; la pensée est bonne, et le résultat eût été excellent si on avait laissé les citoyens libres, comme en Angleterre, d'organiser des cabinets de lecture ou des bibliothèques pour l'ouvrier et pour le paysan. Cela se fait à Londres, à Manchester et dans cent autres villes de la Grande-Bre-

Digitized by Google

tagne; les ouvriers, les femmes d'ouvriers surtout, ont largement profité de ces libres fondations qui sont en pleine prospérité. En France, ce n'est pas ainsi qu'on entend les choses; on a commandé ou encouragé quelques livres, soi-disant populaires, destinés à donner au peuple un certain enseignement. On a échoué comme on échoue toujours en pareil cas. « Les bons livres, dit M. Hachette, ne se commandent pas et ne se font pas à prix d'argent. » J'ajoute qu'il n'y a en général rien de plus niais et d'un sentiment plus faux que ces livres écrits pour le peuple par de beaux esprits. Ce qu'il faut à l'ouvrier comme au paysan, ce sont les chefs-d'œuvre littéraires, qui plaisent au plus simple comme au plus délicat, et cela par une raison aisée à comprendre : c'est que le chef-d'œuvre de l'art, c'est de reproduire la nature, et pour sentir la nature, il ne faut qu'avoir le cœur et l'âme d'un homme. Un paysan comprendra mieux Homère, Molière, de Foë ou Channing que tous ces petits livres où on lui parle comme autrefois parlaient les grands seigneurs, avec une politesse dédaigneuse et affectée. Ce qu'il faut au peuple, ce sont des bibliothèques où soient les meilleurs livres anciens et modernes. Qu'on laisse les citoyens s'associer pour de pareilles fondations sans que l'administration intervienne, il y en aura bientôt dans toutes les villes de France, et même en plus d'un village. On ne sait pas quel ressort il y a dans notre pays, car depuis des siècles il semble que l'État n'ait pas de fonction plus chère que de tout empêcher.

Mais, avant de fonder des bibliothèques communales, il y aurait un moyen simple de mettre les livres à la portée de l'ouvrier et du paysan, ce serait de ne pas les arrêter en route par des précautions qui ne sont plus de notre temps. Il est resté dans notre législation, avec beaucoup de legs administratifs qui ne valent pas mieux, une institution qu'on nomme les brevets de libraire. Cette institution, autant qu'on peut le voir dans les discussions du conseil d'État impérial sur la liberté de la presse[1], n'avait qu'un objet : s'assurer qu'on ne publierait rien contre l'intérêt et la sûreté de l'État. En d'autres termes, c'était une mainmise sur les éditeurs; ce sont eux seulement qu'on voulait assujettir à une surveillance constante; on ne songeait pas d'abord à y comprendre les simples vendeurs de livres, ou, comme on les nommait dédaigneusement, les *bouquinistes*. Par malheur, on

1. Publiées par Locré, en 1819.

est toujours disposé dans notre pays à étendre la police, et on n'exempta aucun libraire de la terrible protection de l'État.

Il n'y a donc aujourd'hui en France que quatre mille deux cent vingt-cinq personnes qui aient le droit de vendre des livres; ce n'est pas le dixième de ce qu'il faudrait; ou, pour mieux dire, on ne comprend pas pourquoi il faut une permission pour vendre un livre plutôt que toute autre marchandise. Est-ce parce qu'il faut une surveillance? Mais on peut surveiller les libraires tout comme on surveille les laitiers, les bouchers et les marchands de vin. Est-ce pour empêcher la publication de livres dangereux ou immoraux? Mais cela regarde les éditeurs et non pas les simples vendeurs. Réservez les brevets aux éditeurs, dit M. Hachette, et si l'on ne veut pas renoncer à une législation jalouse, il a raison. Pour moi, j'irais plus loin; je crois que les brevets sont une gêne inutile pour les citoyens, une garantie illusoire pour l'État; mais en acceptant les choses telles qu'elles sont, je ne vois pas ce qu'on peut répondre à M. Hachette. Une fois un livre édité, je ne comprends pas pourquoi il faut un privilége pour le vendre. S'il est coupable, saisissez-le; s'il est innocent, laissez-le circuler au village comme à la ville. Le danger commencerait-il à la barrière, et ce qui est à la ville une nourriture sans danger serait-il un poison dans les champs?

Pour remédier à cette gêne inutile, on a autorisé le colportage en se réservant de timbrer, c'est-à-dire de choisir les livres colportés. Je ne discute pas ce qu'il y a d'arbitraire dans ces choix; je crois que si l'on publiait la liste des livres autorisés et celle des livres prohibés, on serait aussi étonné de certaines permissions que de certaines exclusions; mais qui ne voit que si la morale publique est le premier souci de la police, rien n'est plus dangereux que le colportage, c'est-à-dire une vente sans responsabilité? Un inconnu qui passe et ne reviendra pas peut laisser dans un village quelques-uns de ces livres corrupteurs que tous les gouvernements ont raison de poursuivre; un libraire établi, un marchand qui vend des livres ne le peut pas. Il suffira toujours de l'indiscrétion d'un paysan, de la plainte d'une mère ou d'une femme pour attirer sur lui un juste châtiment. Tout commerçant sédentaire est facilement punissable, et, de plus, il y a une responsabilité morale qui pèse sur lui; n'est-ce pas là une de ces vérités élémentaires qu'on ne devrait plus avoir besoin d'établir?

Laisser l'épicier, le mercier, le marchand de tabac vendre des livres, ce serait une réforme qui aurait beaucoup plus de portée qu'on

Digitized by Google

n'imagine. « Le désir d'acheter un livre, dit justement M. Hachette, ne naît en général que quand on l'a sous les yeux, qu'on peut le feuilleter, et en entrevoir le contenu. » C'est ce qu'on sait bien en Allemagne; c'est sur ce principe que toute la librairie allemande est organisée; le livre vient vous chercher; on vous l'apporte à domicile, on vous laisse le temps de l'examiner tout à loisir. C'est un tentateur qui revient chaque semaine. Aussi dans le moindre village allemand trouverez-vous partout des livres et de toute espèce, histoire, piété, voyages, romans, agriculture et le reste. Or, ce n'est pas là un médiocre excitant, surtout pour les enfants; savoir lire est une raison pour rechercher les livres; mais voir des livres, et surtout des livres à images, est une raison pour vouloir apprendre à lire; et ce désir on l'a à tout âge; demandez aux ouvriers de Paris, à ces ouvriers à tête grise qui vont aux classes du soir. C'est la vue d'un livre, c'est la science du voisin qui les fait redevenir enfants.

V

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que des livres. Mais M. Hachette connait trop bien sa profession, les besoins et les ressources de la librairie, pour ne pas savoir qu'aujourd'hui les livres n'ont plus qu'une part dans l'éducation nationale. Le grand agent d'instruction dans les pays libres, c'est le journal, c'est l'écrit périodique qui paraît tous les mois, toutes les semaines, tous les jours. Là est le suprême moyen d'action; c'est par les journaux du dimanche qu'en Angleterre comme en Amérique on civilise jusqu'aux coins les plus reculés du pays. Il n'est pas de fermier, perdu dans les solitudes de l'Ouest, qui n'attende son journal, et qui, au lieu de perdre son dimanche au cabaret, ne s'occupe à lire de la religion, de la politique ou de l'agriculture. Par son bon marché, par sa périodicité, le journal pénètre partout; il est au livre ce que le chemin de fer est à la diligence; en un même espace de temps il fait dix fois autant de chemin.

Mais en France un journal ne peut exister sans autorisation, et une fois autorisé il est soumis à l'administration. On peut non-seulement le condamner s'il est coupable, ce qui est de toute justice, mais l'avertir s'il déplaît, et au besoin le supprimer sans avertissement. Quel est le résultat de ce système? C'est que le journal s'efforce de plaire à l'administration ou ne dit rien; quand il n'est pas muet, c'est un écho et rien de plus. « Le gouvernement, dit M. Ha-

Digitized by Google

chette, est loin d'être satisfait de ce silence complet. Il appelle lui-même sur ses actes la publicité et le contrôle. Il veut s'appuyer sur l'opinion publique ; mais il ne peut y avoir de publicité réelle, ni de contrôle sérieux, ni d'opinion éclairée avec les entraves qui arrêtent en France la diffusion des journaux. »

M. Hachette a cent fois raison; nous aimons voir une pareille vérité proclamée par un homme pratique, et qu'on n'accusera pas d'hostilité politique. Comment veut-on qu'un journal se répande s'il ne dit rien? Comment peut-il parler quand on l'avertira, au risque de le ruiner, le jour où il attaquera un engrais qui a les bonnes grâces de la préfecture? Comment veut-on qu'il engage le paysan ou l'ouvrier à ne pas porter son argent à quelque emprunt ruineux quand un ministre peut voir un délit administratif (les deux mots jurent ensemble) dans une critique trop vive de la Turquie? Si quelque chose touche le paysan ou l'ouvrier, c'est le prix du pain; il ne peut pas être indifférent à la valeur d'un aliment nécessaire; cependant n'a-t-on pas vu avertir un journal qui signalait le danger de quelque combinaison administrative, imaginée nous le voulons bien avec les meilleures intentions, mais qui, si l'on en croit un rapport fait au conseil d'État, n'était rien moins qu'économique? Il est temps de s'arrêter sur cette pente mauvaise; quand on veut sérieusement arriver à un grand résultat, quand on veut servir et éclairer le peuple, il faut agir en homme pratique, et accepter la liberté avec ses avantages et ses inconvénients. En sommes-nous à savoir que dans toute application sincère de la liberté le bien est sûr, et dépasse de beaucoup un mal incertain et douteux?

Veut-on que le journal pénètre partout, et porte avec lui cet enseignement universel qui suit nécessairement toute feuille imprimée; supprimez les autorisations, et rendez aux tribunaux la juridiction de la presse. Alors vous aurez non pas cinq ou six journaux qui peuvent égarer l'opinion, mais des milliers de journaux de toute espèce qui répandront les idées et l'instruction. Journaux de grandes villes, jaloux des journaux de Paris, et occupés d'affaires municipales, journaux des campagnes plaidant pour l'agriculture et l'éducation, journaux des ports réclamant la liberté commerciale, journaux des fabriques soutenant un reste de prohibition, journaux catholiques essayant de moraliser le peuple, journaux protestants rivalisant dans la même voie; partout l'activité, le mouvement, la vie.

Qu'est-ce que le gouvernement peut redouter d'une pareille agi-

Digitized by Google

tation? Qu'a-t-il à craindre de partis divisés, émiettés, séparés par mille nuances diverses? Est-ce que la presse, quand elle est libre, n'est pas l'image de l'opinion? Est-ce de l'opinion qu'on a peur?

Non, dira-t-on, c'est de la politique. Nous ne voulons pas qu'on agite les esprits; faites des journaux non politiques, nous vous laissons pleine liberté. De quoi vous plaignez-vous?

Le système a été essayé; le résultat est singulier. On dirait que le gouvernement a donné une prime aux romans, c'est-à-dire que, pour moraliser le peuple, il a choisi la forme qui de toutes est la moins morale de sa nature, car elle s'adresse de préférence à l'imagination et aux passions. Qu'il y ait de bons romans, je l'accorde; que ce soit une lecture attachante et qui fasse pénétrer quelquefois de bonnes et saines idées dans les jeunes âmes, je le veux bien; mais ce n'est pas avec des romans qu'on élève un peuple et qu'on fait des hommes. Si vous voulez faire une nation politique qui connaisse ses devoirs et sache défendre ses droits, parlez aux citoyens de leurs intérêts de chaque jour. Ces intérêts, quels sont-ils? Après l'agriculture, le commerce, l'industrie, n'est-ce pas l'éducation de leurs enfants, n'est-ce pas l'administration de leur commune, écoles, chemins vicinaux, marchés et le reste? Et pouvez-vous leur parler de leur commerce et de leur culture même sans leur dire quel est l'impôt, et s'il y aura des charges nouvelles? La paix ou la guerre, est-ce là une question qui soit moins économique que politique? N'intéresse-t-elle pas le paysan autant que l'homme d'État? La politique, en deux mots, nous enserre de tous côtés, les affaires publiques sont les nôtres; s'imaginer qu'on peut élever une nation et la moraliser sans lui parler politique, c'est une chimère qui ne peut tromper que ceux qui, suivant l'expression du prophète, ont des yeux pour ne point voir.

Si l'on se décide à accorder la liberté de la presse, il faut que cette liberté soit complète; et pour cela il y faut joindre deux réformes que réclame M. Hachette : suppression du timbre, diminution des droits de poste.

Le timbre est un impôt qui rapporte peu à l'État, et qu'on pourrait aisément retrouver en le plaçant mieux, par exemple en lui faisant frapper les annonces, suivant le système anglais. Tel qu'il est constitué, c'est moins une mesure fiscale qu'une entrave apportée à la presse. On a voulu, suivant toute apparence, grever le journal de frais considérables, pour en élever le prix et en rendre plus difficiles l'établissement et la propagation.

Digitized by Google

On peut aujourd'hui, avec les ressources de l'imprimerie, donner un numéro de journal pour cinq centimes. A ce chiffre, qui représente les frais matériels et la rémunération littéraire, l'État ajoute cinq ou six centimes de timbre; c'est un impôt de plus de cent pour cent. Sur qui pèse cet impôt?

Sur le consommateur, c'est-à-dire sur l'ouvrier ou le paysan qui veut s'instruire. Que dirait-on d'un gouvernement qui mettrait une taxe sur les réverbères? Est-il beaucoup plus sensé d'étouffer le journal et d'empêcher l'éducation?

En Belgique, il n'y a pas de timbre, et l'affranchissement des journaux ou des livres est d'un centime la feuille. Aussi livres et journaux sont-ils répandus partout. Voit-on que les Belges soient moins raisonnables que nous? Et parce qu'ils lisent davantage, sont-ce des ouvriers moins habiles, des agriculteurs plus ignorants, des sujets plus turbulents? Chose étrange pour qui ne réfléchit pas, c'est la pleine liberté qui leur a inspiré la modération; ce peuple, que toute l'histoire nous peint comme indomptable, est devenu depuis trente ans un modèle de sagesse et de bon sens. N'est-ce pas là un exemple, et, puisque nous sommes une démocratie, n'est-il pas temps de considérer les choses en face et d'accepter résolûment la liberté?

Et si vous démoralisez le peuple? dira-t-on. Si vous excitez ses passions par des écrits dangereux? A cet argument, si souvent répété, la réponse est facile. Il n'y a rien de plus immoral que l'ignorance, on en peut juger par les pays qui jouissent d'un gouvernement protecteur, c'est-à-dire d'un gouvernement qui étouffe la pensée. Comparez la moralité de la Suisse et de l'Angleterre à celle de Naples, et décidez. La liberté est la mère de toute morale; le vice se plaît dans le silence et l'esclavage; la vertu, la piété, la vérité, se plaisent avec la liberté; elles ont besoin du grand jour. Là où la pensée est libre il y a une conscience publique qui parle sans cesse; les littératures immorales n'appartiennent qu'aux pays sans liberté. La rançon du despotisme, c'est la corruption. Je n'entends pas dire qu'avec la liberté nous serons tous des saints; mais, l'histoire à la main, j'affirme qu'avec une presse sans entraves, il y a une police de l'opinion mille fois plus sévère et plus chatouilleuse que la police officielle des censeurs et de l'État. C'est ce qu'a justement signalé Macaulay [1]. « Du jour où fut accomplie l'émancipa-

1. *Hist. d'Angleterre,* chap. XXI.

Digitized by Google

tion de notre littérature, la purification de notre littérature commença. Cette purification ne fut l'œuvre ni des assemblées ni des magistrats, mais de l'opinion, de ce grand corps des gens éclairés à qui l'on soumettait le bien et le mal, et qui était enfin libre de choisir. Depuis cent soixante ans, la liberté de la presse est devenue de plus en plus complète, et durant ces cent soixante années la contrainte morale inspirée aux écrivains par le sentiment général des lecteurs est devenue de plus en plus étroite. Les œuvres mêmes où autrefois on laissait pleine carrière à une imagination voluptueuse, chansons d'amour, comédies, romans, sont devenues plus décentes que les sermons du dix-septième siècle. Aujourd'hui, des étrangers qui n'osent pas imprimer un mot sur leur gouvernement en sont encore à comprendre comment la presse la plus libre de l'Europe en est aussi la plus prude. » Sur une moindre échelle, nous avons fait la même expérience; sous le gouvernement constitutionnel, l'opinion s'est souvent révoltée contre des romans immoraux; il y avait loin cependant de ces écrits coupables aux gentillesses de Parny, aux nouvelles à la hussarde de Pigault-Lebrun dont ne s'effrayait pas la société de l'Empire. Depuis que la presse est moins libre, les romans ont-ils gagné en moralité? La dignité de la littérature nous console-t-elle du silence de la politique?

On voit quels problèmes soulève la brochure de M. Hachette. La solution qu'il en donne est pleine de sens et de sagesse. C'est là qu'arrive tout homme réfléchi. Dans un siècle tel que le nôtre, en pleine lumière, entourés comme nous le sommes de peuples libres qui écrivent et impriment sans rien avoir à craindre que des lois, il ne nous est pas permis d'imaginer des systèmes de compression que l'expérience condamne et que la raison désavoue. Si nous voulons élever le niveau intelligent et moral de la France, il n'y a pas d'autre moyen que de faire ce qui a si bien réussi à l'Angleterre, aux États-Unis, à la Suisse, à la Hollande, à la Belgique, il faut entrer dans cette voie féconde de l'éducation populaire par la liberté de la presse, et ne pas craindre d'aller jusqu'au bout.

ÉDOUARD LABOULAYE.

Digitized by Google

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE EN RUSSIE.

ROUDINE[1]

TROISIÈME PARTIE.

XII

Le rapport de Pandalewski avait fortement impressionné Daria. Tout son orgueil s'était réveillé en recevant cette révélation. Roudine, le pauvre Roudine, cet homme inconnu et sans position sociale, avait osé donner un rendez-vous à sa fille, à la fille de Daria Michaëlowna Lassounska!

— Admettons qu'il soit un homme d'esprit, un homme de génie, même, s'était-elle écriée; qu'est-ce que cela prouve? A ce compte, le premier venu, sans nom, sans fortune, pourrait donc aspirer à l'honneur de devenir mon gendre.

— Pendant longtemps je ne pouvais en croire mes yeux, répondait Pandalewski. Je suis étonné qu'il ait de la sorte oublié sa position et la vôtre.

Daria Michaëlowna s'était laissée aller à sa mauvaise humeur, et Natalie avait eu beaucoup à souffrir du dépit de sa mère.

Quand à Roudine, il était rentré à la maison aussitôt après sa rencontre avec Lejnieff, et s'était enfermé dans sa chambre pour écrire deux lettres.

La première, dont le lecteur a déjà pris connaissance, était adressée à Volinzoff, l'autre à Natalie. Roudine avait employé plusieurs heures à composer cette seconde lettre; après y avoir fait bien des ratures et bien des changements, il la recopia soigneusement sur un papier extrêmement fin, la plia ensuite, en lui donnant le plus petit format possible, et la mit dans sa poche. Ce travail terminé, il s'était pro-

1. Voir les 9e et 10e Livraisons.

Digitized by Google

mené dans sa chambre, de long en large, le visage empreint de tristesse, puis s'était enfin assis dans un fauteuil auprès de la fenêtre, la joue appuyée sur la main : une larme perlait aux bords de ses paupières. Tout à coup, et comme s'il venait de prendre une résolution suprême, il se leva, boutonna son habit jusqu'au menton, appela son domestique, et fit demander à Daria Michaëlowna si elle pouvait le recevoir. Le domestique revint en annonçant que sa maîtresse l'attendait. Roudine suivit immédiatement le messager. Daria reçut son hôte dans son boudoir, comme le jour de sa première apparition chez elle, il y avait deux mois, avec cette différence toutefois qu'elle n'était plus seule : Pandalewski, toujours aussi modeste, aussi frais, aussi propre, aussi humble, se tenait auprès d'elle.

Daria fit un gracieux accueil à Roudine, et celui-ci, de son côté, la salua avec une aisance apparente; mais, au premier regard jeté sur leurs visages souriants, tout homme connaissant un peu le monde aurait discerné à travers leurs manières polies et amicales une gêne et une froideur véritables. Roudine savait que Daria avait contre lui de sérieux griefs, et celle-ci se doutait que Roudine connaissait ses nouvelles dispositions.

Dès qu'elle eut rendu son salut à Roudine, elle l'engagea à s'asseoir. Il s'assit aussitôt, mais non plus comme il s'asseyait autrefois, quand il était à peu près maître au logis. Pas même comme s'asseoit une simple connaissance qu'on reçoit avec plaisir. Il ressemblait plutôt à un étranger faisant avec contrainte une visite de cérémonie.

Un instant avait suffi pour changer la situation, mais il n'en faut pas davantage pour qu'une eau limpide se transforme en un bloc de glace épaisse.

Roudine parla le premier.

— Je suis venu vous trouver, dit-il, pour vous remercier de votre hospitalité. J'ai reçu des nouvelles importantes, et je dois, dès aujourd'hui, me rendre dans ma petite propriété.

Daria fixa son regard sur Roudine.

— Il me devance, il se doute probablement de ce qui le menace, pensa-t-elle, et il veut éviter une explication embarrassante. Tant mieux!

— Est-ce possible? répondit-elle à haute voix. Cela est vraiment bien désagréable. Mais enfin, puisqu'il le faut... J'espère vous revoir cet hiver à Moscou. Nous y retournerons bientôt.

— Je ne sais pas encore quand je pourrai aller à Moscou, Daria

Digitized by Google

Michaëlowna; mais si j'en trouve les moyens, je me ferai un devoir de me présenter chez vous.

— Ah! ah! frère! pensait Pandalewski dans son for intérieur; il n'y a pas longtemps que tu agissais en seigneur et maître ici, et maintenant voilà comme tu es obligé de t'exprimer? — Les nouvelles que vous avez reçues tout à coup de votre terre sont sans doute peu satisfaisantes? demanda-t-il avec son affectation habituelle.

— Oui, répondit sèchement Roudine.

— Une mauvaise récolte peut-être?

— Non... autre chose... Croyez bien, Daria, continua Roudine, que je n'oublierai jamais le temps que j'ai passé dans votre maison.

— Et moi, ajouta Daria, je me souviendrai toujours avec plaisir du jour où j'ai fait votre connaissance... Quand partez-vous?

— Aujourd'hui, après le dîner.

— Sitôt... Eh bien, je vous souhaite un heureux voyage. Du reste, si vos affaires ne vous retiennent pas longtemps, peut-être nous trouverez-vous encore ici.

— J'ose à peine l'espérer, répondit Roudine, et il se leva. — Excusez-moi, continua-t-il, si je ne puis en ce moment acquitter la dette que j'ai contractée envers vous; mais aussitôt que je serai arrivé chez moi...

— Laissons cela! interrompit Daria; vous m'affligeriez en insistant. — Quelle heure est-il? demanda-t-elle.

Pandalewski tira de la poche de son gilet une petite montre émaillée et, inclinant prudemment sa joue rose sur son col blanc et empesé : — Deux heures trente-trois minutes, dit-il.

— Il est temps d'aller s'habiller, répondit Daria. Au revoir, Dimitri Nicolaïtch.

Toute cette conversation entre Daria et Roudine avait eu un cachet de contrainte singulière. Il en doit être ainsi quand les acteurs répètent leurs rôles, et que les diplomates échangent entre eux des phrases combinées d'avance.

Roudine était sorti. Il savait maintenant par expérience que les gens du grand monde ne rejettent pas celui qui leur est devenu inutile ou gênant, mais qu'ils le laissent simplement tomber de lui-même comme tombent des gants après le bal, quand ils ne sont plus retenus, ou les billets non gagnants d'une loterie. Sa malle fut bientôt faite; il ressentait une sorte d'impatience en attendant le moment du départ. Toutes les personnes de la maison paraissaient étonnées en

apprenant son brusque dessein; les domestiques lui jetaient des regards surpris, et le naïf Bassistoff ne cherchait pas à cacher sa douleur. Quant à Natalie, elle se dérobait le plus possible et évitait même les yeux de Roudine. Il avait pourtant réussi à lui glisser sa lettre dans la main.

Pendant le dîner, Daria répéta plusieurs fois à Roudine qu'elle espérait le revoir encore avant son départ pour Moscou, mais celui-ci ne fit aucune réponse. Cette apparente politesse ne le trompait pas.

Pandalewski fut celui qui causa le plus avec lui, et Roudine éprouva plusieurs fois le désir violent de saisir à la gorge ce désagréable personnage et de souffleter son visage frais et rose. Mademoiselle Boncourt portait souvent ses yeux sur Roudine avec cette expression étrange et rusée qu'on peut quelquefois observer dans les regards des vieux chiens d'arrêt très-sagaces.

— Eh! eh! disait-elle à part soi : voilà donc comment on te traite aujourd'hui!

Six heures sonnèrent enfin et on entendit venir le *tarantass* de Roudine. Il se leva vivement et fit ses adieux à tout le monde. Il était intérieurement fort mal à son aise. Il ne s'était pas attendu à sortir de la maison de cette façon; en réalité, ne l'en chassait-on pas? « Au reste, tout doit avoir une fin, » pensait-il, en s'inclinant à droite et à gauche avec un sourire forcé. Il jeta un dernier regard à Natalie et sentit son cœur se serrer; les yeux de la jeune fille étaient fixés sur lui, et leur dernier regard contenait un triste reproche.

Il franchit rapidement l'escalier et se précipita dans le tarantass. Bassistoff s'était offert à l'accompagner jusqu'à la première station et avait pris place à côté de lui.

— Vous rappelez-vous, s'écria Roudine aussitôt que le tarantass fut sorti de la cour pour rouler sur une large chaussée bordée de sapins, vous rappelez-vous ce que disait don Quichotte à son écuyer, au moment de quitter la maison de la duchesse? « Mon ami Sancho, lui disait-il, la liberté est un des biens les plus précieux de l'homme. Heureux celui auquel le ciel donne son pain quotidien, afin qu'il n'en soit redevable à personne! » J'éprouve maintenant ce que don Quichotte éprouvait alors... Dieu fasse, mon cher Bassistoff, que vous ne connaissiez jamais le sentiment dont je veux parler. — Bassistoff serra la main de Roudine, et le cœur de l'honnête jeune homme battit fortement dans sa poitrine généreuse. Roudine parla jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à la station; il parla de la dignité de l'homme,

Digitized by Google

des conditions de la vraie liberté. Il fut plein de chaleur, de noblesse, de vérité, et quand, au moment de la séparation, Bassistoff ne put s'empêcher de se jeter à son cou en pleurant, Roudine versa aussi quelques larmes, mais il ne pleurait pas parce qu'il quittait Bassistoff. Ses larmes étaient des larmes d'amour-propre.

Natalie était rentrée chez elle pour lire la lettre de Roudine.

« Chère Natalie, lui écrivait-il, je me suis décidé à partir. Il ne reste pas d'autre issue à notre situation.

« Je me suis décidé à partir avant qu'on en vienne à me dire clairement qu'il faut que je m'éloigne... Mon départ fera cesser tous les malentendus, et personne ne me regrettera. A quoi bon hésiter encore?... Tout cela est vrai, penserez-vous, mais alors pourquoi vous écrire?

« Il est probable que je vous quitte pour toujours, et je vous écris parce qu'il m'est trop amer de penser que je vous laisserai un souvenir plus mauvais que ma conduite ne le mérite. Je ne veux ni me justifier, ni accuser qui que ce soit; je veux seulement m'expliquer autant que cela m'est possible... Les événements des derniers jours ont été si inattendus, si subits...

« L'entrevue d'aujourd'hui restera pour moi comme une leçon mémorable. Oui, vous avez raison : je croyais vous connaître, et je ne vous connaissais pas. Dans le cours de mon existence, je me suis trouvé dans l'intimité de bien des femmes et de bien des jeunes filles, mais c'est en vous que j'ai trouvé pour la première fois une âme complétement honnête et droite. Je n'ai pas connu des âmes comme la vôtre et je n'ai pas su vous apprécier. Dès le premier jour de notre connaissance je me suis senti attiré vers vous; vous avez pu vous en apercevoir. J'ai passé bien des heures avec vous, et je n'ai pas appris à vous connaître, et pourtant j'ai pu m'imaginer que je vous aimais! C'est à présent que je porte la peine de ma faute et de mon ignorance.

« Il m'est arrivé autrefois d'aimer une femme et d'être payé de retour... Mon sentiment pour elle était *complexe* comme l'était le sien pour moi. Pouvait-il en être autrement, puisqu'elle-même n'était pas une nature simple? La vérité alors ne s'était pas encore manifestée à moi, et le jour où elle s'est présentée devant mes yeux je n'ai pas su la reconnaître... Je la reconnais enfin, mais trop tard... Le passé ne se recommence pas... Nos existences auraient pu se confondre — et

elles sont séparées maintenant pour toujours. Comment vous persuader que j'aurais pu vous aimer d'un amour véritable, — d'un amour de cœur et non d'imagination, — quand je ne sais pas moi-même si je suis capable d'un pareil amour?

« La nature m'a beaucoup accordé, — je le sais et ne veux pas qu'une fausse honte m'entraîne à faire de la modestie avec vous, surtout dans cet instant, un des plus amers et des plus humiliants de ma vie... Oui, la nature m'a beaucoup donné, mais je mourrai sans avoir rien fait qui soit digne de mes talents, je mourrai sans laisser de mon passage ici-bas la moindre trace bienfaisante.

« Toute ma richesse aura été prodiguée en vain. Je ne verrai pas les résultats de mes efforts. Il me manque..., je ne puis dire moi-même au juste ce qui me manque.... Je suis probablement privé de ce don sans lequel il est aussi impossible de remuer le cœur des hommes que de posséder le cœur des femmes; et la domination sur les intelligences seules est aussi peu durable qu'inutile. Ma destinée est étrange, presque risible. Je voudrais me donner absolument, sans réserve, tout entier, et pourtant je ne puis me donner. Je finirai par me sacrifier pour quelque folie à laquelle je ne croirai même pas... Je ne me suis jamais ainsi dévoilé devant personne. — Ceci est ma confession. Mais en voilà bien assez sur moi. Je veux vous parler de vous et vous donner quelques conseils. Je ne suis plus bon à autre chose... Vous êtes jeune, mais dussiez-vous vivre longtemps, ne manquez jamais de suivre les impulsions de votre cœur; gardez-vous surtout de vous assujettir à votre esprit ou à celui des autres. Croyez-moi, plus le cercle dans lequel se meut notre vie est étroit et monotone, plus il suffit à notre bonheur; il ne s'agit pas de chercher de nouvelles voies dans l'existence, mais de faire en sorte que toutes les phases de la vie s'accomplissent à leur moment. « Heureux celui qui est jeune au temps de sa jeunesse!... » Mais je m'aperçois que ces conseils s'adressent bien plus à moi qu'à vous... Je vous avouerai, Natalie, que j'ai le cœur bien serré. Je ne me suis jamais mépris sur la nature du sentiment que j'inspire à Daria Michaëlowna; mais, du moins, j'avais espéré trouver chez elle un refuge momentané; — maintenant je m'en vais de nouveau errer au hasard à travers le monde. Qu'est-ce qui remplacera pour moi votre douce voix, votre présence, votre regard attentif et intelligent?... La faute en est à moi; mais convenez aussi que le sort a semblé se jouer à dessein de nous. Il n'y a de cela qu'une semaine, je soupçonnais à

peine que je vous aimais. L'autre jour, le soir dans le jardin, vous m'avez dit pour la première fois... Mais à quoi bon rappeler ce que vous m'avez dit alors? — L'autre jour! et je pars déjà,... je pars honteux, humilié, après une cruelle explication, sans emporter le plus faible espoir... Vous ne savez pas encore pourtant à quel point je suis coupable vis-à-vis de vous... Il y a en moi une si sotte franchise, un tel penchant au bavardage... Mais pourquoi revenir là-dessus? Je pars pour toujours. »

(Roudine voulut ici raconter sa visite à Volinzoff; mais, après un instant de réflexion, il biffa tout ce passage. C'est alors qu'il ajouta le second post-scriptum à la lettre de Volinzoff.)

« Je reste sur la terre uniquement pour me livrer à d'autres occupations, à des occupations plus dignes de moi, ainsi que vous l'avez dit ce matin avec un cruel sourire. Hélas! pourrai-je réellement m'adonner à ces occupations, pourrai-je surmonter ma paresse?... Mais non! je serai toute ma vie cet être incomplet que j'ai été jusqu'à présent... Devant le premier obstacle je tomberai en poussière. Ce qui s'est passé entre nous l'a déjà prouvé. Si du moins j'avais sacrifié mon amour à mon activité future, à ma vocation; mais non, je n'ai reculé que devant la responsabilité qui me menaçait et devant la certitude de n'être pas digne de vous. Je ne vaux pas la peine que vous sortiez pour moi de votre sphère, où, tôt ou tard, le bonheur vous attend... D'ailleurs, tout ce qui est arrivé est sans doute pour le mieux. Cette épreuve me laissera peut-être plus pur et plus fort.

« Je vous souhaite le bonheur le plus constant. Adieu! souvenez-vous quelquefois de moi. J'espère que vous entendrez encore parler de ROUDINE. »

Natalie laissa tomber la lettre de Roudine sur ses genoux, et resta longtemps immobile, les yeux fixés à terre. Cette lettre lui prouvait plus clairement que tous les témoignages possibles combien elle avait eu raison le matin lorsqu'en quittant Roudine, elle s'était involontairement écriée qu'il ne l'aimait pas. Mais cette conviction ne soulageait pas son cœur. Elle restait sans mouvement; il lui semblait que des vagues sombres s'étaient rejointes sans bruit sur sa tête et qu'elle disparaissait, froide et engourdie, au fond d'un abîme. Pour tout le monde, la première désillusion est lourde à supporter, mais elle devient presque écrasante pour une âme sincère, exempte

Digitized by Google

de toute légèreté, de toute exagération, et peu désireuse de se tromper elle-même.

Natalie se rappelait son enfance et songeait à ses anciennes promenades du soir. Elle se dirigeait toujours de préférence vers la partie lumineuse du ciel, là où le couchant étincelait encore à l'horizon, et elle détournait instinctivement ses regards du levant déjà ténébreux. A l'heure présente, au contraire, l'avenir s'assombrissait devant elle; il lui semblait qu'elle avait tourné le dos à la lumière... Les yeux de Natalie se remplissaient de pleurs. Les larmes n'ont pas toujours une action bienfaisante. Elles sont douces et salutaires lorsqu'après s'être longtemps amassées dans le cœur elles s'en échappent enfin, — d'abord brûlantes et amères, puis abondantes et faciles. C'est ainsi qu'elles soulagent le muet accablement de la douleur... Mais il y a des larmes froides, des larmes répandues une à une. C'est la douleur qui les arrache goutte à goutte de l'âme oppressée par un pesant et persistant fardeau. Celles-là n'apportent point de consolation, elles ne procurent pas de bien-être. Ce sont les larmes que verse le désespoir, et nul ne peut se dire malheureux qui ne les a senties couler de ses paupières. Natalie apprit à les connaître en ce jour.

Deux heures s'étaient passées. Natalie avait rassemblé ses esprits, elle s'était levée, avait essuyé ses yeux et allumé une bougie, à la flamme de laquelle elle se mit à brûler la lettre de Roudine. Lorsque le papier fut complétement consumé, elle en jeta les cendres par la fenêtre. Puis elle ouvrit au hasard un volume de poésies de Pouschkine, et lut les premières lignes qui lui tombèrent sous les yeux (elle avait souvent consulté ainsi ce livre au hasard) :

Celui que la passion a une fois maîtrisé
Est sans cesse poursuivi par le fantôme
Des jours irrévocablement passés...
Pour lui la vie a perdu son charme,
Il est rongé par le remords et par le serpent du souvenir.

Elle resta un instant debout, se regarda au miroir avec un sourire glacé, inclina lentement la tête de haut en bas et rentra dans le salon.

Aussitôt que Daria l'eut aperçue, elle l'appela dans son boudoir, la fit asseoir à côté d'elle, lui caressa tendrement la joue et la regarda

Digitized by Google

dans le blanc des yeux tout en l'observant avec attention, presque avec curiosité. Daria ressentait une secrète perplexité. Pour la première fois de sa vie, elle était frappée de l'idée qu'elle ne connaissait pas la nature de sa fille. Instruite par Pandalewski de son entrevue avec Roudine, elle ne s'était pas seulement fâchée, mais étonnée de ce que la sage Natalie se fût décidée à une démarche pareille. Pourtant quand elle l'eut appelée, et qu'elle eut commencé à la gronder, non avec le ton d'une femme élevée dans les idées de l'Europe vraiment civilisée, mais d'une voix criarde et vulgaire, Daria fut toute troublée et presque effrayée par la fermeté des réponses et la résolution du regard et de la tenue de sa fille. Le départ subit de Roudine, dont elle ne s'expliquait pas tout à fait la cause, lui avait ôté un grand poids du cœur, mais elle s'était attendue à des larmes, à des attaques de nerfs... L'apparente tranquillité de Natalie la rejetait dans de nouvelles suppositions.

— Eh bien! enfant, lui demanda Daria, comment te sens-tu aujourd'hui?

Natalie regarda sa mère.

— Le voilà parti... ce monsieur. Ne sais-tu pas pourquoi il s'est enfui si vite?

— Maman, répondit Natalie d'une voix calme, si vous ne m'en parlez pas vous-même, je vous donne ma parole que son nom ne sortira jamais de ma bouche.

— Il paraît que tu conviens enfin de tes torts envers moi.

Natalie baissa la tête et répéta :

— Vous ne m'entendrez jamais parler de lui.

— C'est bien, répliqua Daria en souriant, je te crois. Mais te rappelles-tu comme l'autre jour... Allons, n'en parlons plus. C'est fini. Le voilà bien mort et enterré... n'est-ce pas? Je te reconnais, du moins. J'étais toute déconcertée. Eh bien! embrasse-moi, sage et chère enfant.

Natalie porta la main de Daria à ses lèvres, et Daria embrassa le front incliné de sa fille.

— Écoute toujours mes avis, n'oublie pas que tu es une Lassounska... et ma fille, ajouta-t-elle. Sois heureuse. Tu peux te retirer maintenant.

Natalie sortit en silence.

Daria la suivit des yeux en se disant : « Elle me ressemble, elle aussi souffrira par le cœur, mais elle sera moins expansive que moi. »

Digitized by Google

Et Daria se plongea dans des réminiscences du passé... d'un passé fort lointain... Puis elle fit appeler mademoiselle Boncourt et resta longtemps renfermée avec elle. L'ayant renvoyée elle demanda Pandalewski. Elle voulait absolument savoir la véritable raison du départ de Roudine. Il va sans dire que Pandalewski la tranquillisa complétement. C'était dans son rôle.

Le lendemain Volinzoff et sa sœur allèrent dîner chez Daria. Elle avait été toujours fort aimable pour eux, mais ce jour-là elle leur fit un accueil particulièrement bienveillant. Natalie se sentait prise d'une tristesse immense. Toutefois Volinzoff se montrait si respectueux envers la jeune fille, il entrait si timidement en conversation avec elle qu'elle ne put s'empêcher de lui en être reconnaissante au fond du cœur.

La journée avait été calme, même ennuyeuse; mais en se séparant tout le monde comprit qu'on était retombé dans l'ancienne manière de vivre, un instant modifiée par la présence de Roudine.

Oui, l'ancienne existence recommençait pour tous, y compris Natalie elle-même. Demeurée enfin seule, elle se traîna péniblement jusqu'à son lit, et, fatiguée, brisée, elle laissa tomber sa tête sur son oreiller.

Vivre lui semblait une chose si amère, si rebutante, si vulgaire; elle était si honteuse, vis-à-vis d'elle-même, de son amour, de ses tristesses, qu'en ce moment elle aurait probablement consenti à mourir. Elle avait encore devant elle bien des journées accablantes, bien des nuits sans sommeil, bien des agitations pénibles; mais elle était jeune! Sa vie commençait à peine, et tôt ou tard l'existence, avec son activité et les distractions inévitables qu'elle apporte, prend le dessus, quel que soit le coup dont on est frappé. Natalie souffrait cruellement pour la première fois; mais ni la première souffrance ni le premier amour ne se renouvellent, et nous devons en remercier Dieu.

XIII

Deux ans environ se sont écoulés. On est aux premiers jours du mois de mai. Alexandra Pawlowna, non plus Lissine, mais désormais madame Lejnieff, est assise sur son balcon. Il y a déjà plus d'un an qu'elle a épousé Michaël Michaëlowitch. Elle est tou-

Digitized by Google

jours aussi charmante qu'autrefois; seulement elle a pris un peu d'embonpoint. Le balcon communique par quelques marches avec le jardin, où une nourrice promène dans ses bras un petit enfant aux joues vermeilles, revêtu d'un manteau blanc, et coiffé d'un chapeau orné d'un pompon de même couleur. Alexandra ne le quitte point des yeux. L'enfant ne crie pas, il suce gravement son pouce, et regarde autour de lui d'un air tranquille. Tout en lui dénote déjà le fils de Michaël Michaëlowitch.

Notre ancienne connaissance Pigassoff est assis sur le balcon à côté d'Alexandra.

Il a beaucoup maigri et grisonné depuis que nous l'avons perdu de vue. Son dos s'est voûté et il siffle en parlant, à cause de la perte d'une de ses dents tombée depuis peu. Ce sifflement ajoute encore à l'âcreté de ses discours. L'extrême irritabilité de son caractère n'a pas diminué avec les années, mais son esprit s'est émoussé, et le misanthrope se répète plus souvent qu'autrefois. Michaël n'est pas à la maison, on l'attend pour prendre le thé. Le soleil est déjà couché. Il a laissé en disparaissant une raie couleur d'or pâle, qui s'étend tout le long de l'occident, tandis que le côté opposé du ciel se borde de deux lignes de nuances diverses : l'une, la plus basse, tirant sur le bleu; l'autre, la plus élevée, d'un rouge violacé. Des nuages légers se confondent dans les hauteurs du ciel. Tout semble annoncer un temps magnifique.

Pigassoff se mit subitement à rire.

— Qu'est-ce qui vous prend donc, Africain Siméonowitch? demanda Alexandra.

— Moins que rien. J'ai entendu hier un paysan dire à sa femme qui jasait à perdre haleine : « Allons, cesse de grincer. » Cette expression de « grincer » m'a beaucoup plu. Et, de fait, une femme est-elle capable de raisonner? Vous savez que j'excepte toujours les personnes présentes. Nos pères étaient plus sages que nous. Dans leurs contes la jeune fille est représentée assise sous une fenêtre; elle a une étoile au front, mais sa langue est muette. Cela devrait être encore ainsi. Jugez-en vous-même. Avant-hier la femme de notre maréchal du gouvernement vient me lancer à la tête (je m'y attendais aussi peu qu'à une décharge de pistolet) que mes *tendances* ne lui plaisent pas. Mes tendances! Ne vaudrait-il pas mieux, je vous le demande, qu'une disposition bienveillante de la nature eût privé cette dame, et toutes ses sœurs, de l'usage pernicieux de leur langue?

— Vous ne changerez jamais, Africain ; vous frappez toujours sur nous autres pauvres femmes. Je suis presque tentée de vous plaindre de cette fâcheuse idée fixe, comme je vous plaindrais d'un malheur.

— Malheur ! que dites-vous donc ? D'abord, je ne connais dans le monde que trois malheurs : vivre l'hiver dans une chambre froide, porter en été des bottes trop étroites, et passer la nuit avec un enfant qui crie, et auquel on n'aurait pas le droit de donner le fouet. D'ailleurs, ne suis-je pas devenu un des hommes les plus paisibles du globe ? On peut me proposer en exemple aux autres humains, tant est grande la moralité de ma conduite.

— Ah ! vraiment, vous vous conduisez bien ! comment se fait-il alors que pas plus tard qu'hier Hélène Antonowna est venue se plaindre de vous ?

— Vous m'étonnez ! Je voudrais bien savoir ce qu'elle a pu vous dire.

— Elle m'a dit que pendant toute une matinée vous vous étiez obstiné à ne répondre à ses questions que par le mot : Quoi ? quoi ? et cela encore de la voix la plus glapissante.

Pigassoff se mit à rire.

— L'idée était bonne, convenez-en, madame.

— Admirable, tout à fait ! Comment pouvez-vous être aussi impertinent vis-à-vis d'une femme ?

— Une femme !... Selon vous, Hélène Antonowna est une femme ?

— Qu'est-elle donc à vos yeux ?

— Un tambour tout simplement. Un véritable tambour sur lequel on frappe avec des baguettes.

— Ah ! mon ami, s'écria brusquement Alexandra, désireuse de changer le sujet de la conversation, il paraît qu'on peut vous féliciter ?

— A quel propos ?

— A propos de la fin du procès. Les prés de Glinowa vous restent.

— Ils me restent, répondit Pigassoff d'un air sombre.

— Voilà des années que vous courez après ce but, et maintenant on dirait que vous n'êtes pas satisfait.

— J'ai l'honneur de vous faire observer, répliqua lentement Pigassoff, que rien n'est plus désagréable en ce bas monde qu'un bonheur qui vous arrive tard. Un pareil bonheur, loin de vous causer du plaisir, vous prive seulement du plus précieux de tous les droits : celui de se fâcher et de maudire le sort. Oui, madame, je le répète,

Digitized by Google

un bonheur tardif n'est qu'une plaisanterie offensante et amère !

Alexandra, sans lui répondre, haussa imperceptiblement les épaules.

— Nourrice, cria-t-elle, il me semble qu'il est temps de coucher Micha. Apporte-le-moi.

Alexandra s'occupa de son fils, et Pigassoff se retira en grommelant à l'autre extrémité du balcon.

Tout à coup le drochki de Michaël Michaëlowitch apparut au bout de la route qui longeait le jardin. Deux énormes chiens de basse-cour, l'un gris, l'autre jaune, couraient au-devant du cheval. Lejnieff venait d'acheter ces deux chiens qui avaient résolu le problème de vivre dans une inaltérable amitié, tout en se déchirant à coups de dents, du matin au soir. Une vieille chienne de garde quitta aussitôt la cour pour aller à leur rencontre ; elle ouvrit la gueule comme si elle se disposait à aboyer, mais elle se contenta de bâiller, et se retira en remuant amicalement la queue.

— Sacha, devine un peu qui je t'amène ? s'écria Lejnieff du plus loin qu'il la vit en s'adressant à sa femme.

Alexandra n'avait pu reconnaître au premier abord l'homme qui était assis derrière son mari.

— Ah ! monsieur Bassistoff ! dit-elle enfin.

— Lui-même, répondit Lejnieff, et il apporte une bonne nouvelle ; tu la sauras dans un instant, ajouta-t-il en sautant à bas de la voiture avec son compagnon.

Quelques minutes après, il était sur le balcon avec Bassistoff.

— Hourra ! cria-t-il en embrassant sa femme. Voilà Serge qui se marie !

— Avec qui ? demanda Alexandra tout émue.

— Avec Natalie, bien entendu... Notre ami nous apporte cette nouvelle de Moscou ; il a une lettre pour toi... Tu entends, petit Micha, continua-t-il en pressant son fils dans ses bras, — ton oncle se marie !... Quel flegme imperturbable ! C'est à peine si ce grave événement le fait cligner des yeux.

— Il a envie de dormir, répondit en riant la nourrice.

— Rien n'est plus vrai, dit Bassistoff en s'approchant d'Alexandra. J'arrive aujourd'hui même de Moscou. Daria m'a chargé de vérifier les comptes de la propriété. Mais voici la lettre de Volinzoff.

Alexandra décacheta précipitamment la lettre de son frère. Elle ne contenait que quelques lignes écrites dans le premier élan de sa

Digitized by Google

joie. Volinzoff informait sa sœur qu'il avait fait sa demande à Natalie, qu'il avait son consentement et celui de sa mère. Il promettait d'en écrire plus long par le prochain courrier, et, en attendant, il saluait et embrassait toute la colonie. Le décousu de sa lettre annonçait bien évidemment la joie la plus profonde, l'émotion la plus vive.

Bassistoff s'assit, et on apporta le thé.

Les questions tombaient sur lui comme de la grêle. Pigassoff même prenait part à la joie que causait la nouvelle dont le jeune homme était porteur.

— Donnez-moi, je vous prie, demanda Lejnief entre autres choses, quelques détails sur un certain Karchagine dont le nom est parvenu jusqu'ici. Les bruits qui ont couru à son sujet étaient entièrement faux, n'est-il pas vrai?

Ce Karchagine, dont nous n'avons pas encore eu le temps de nous occuper, était un beau jeune homme, un dandy, fort satisfait de son individu et plein de son importance. Il se donnait de grands airs, qu'il croyait pleins de majesté. Il avait l'air de sa propre statue érigée par souscription nationale.

— Ces bruits avaient un fondement réel, répliqua Bassistoff en souriant. Daria a été fort engouée de ce monsieur, mais Natalie ne voulait pas en entendre parler.

— Mais je le connais! interrompit Pigassoff; c'est un imbécile fieffé, un fat des pieds à la tête. Miséricorde! si tout le monde lui ressemblait, on prendrait cher pour consentir à vivre.

— Je ne dis pas non, reprit Bassistoff, quoique dans le monde il joue un rôle assez brillant.

— Enfin, c'est égal, s'écria Alexandra. Laissons-le en paix! Ah que je suis joyeuse pour mon frère!... Et Natalie... est-elle contente, heureuse?

— Oui, madame. Elle paraît calme comme d'ordinaire, — vous la connaissez, — mais elle a l'air satisfait.

La soirée se passa en conversations intimes et animées. On servit le souper.

— A propos, demanda Lejnieff à Bassistoff en lui versant un verre de bordeaux-laffite, savez-vous où est Roudine?

— Je n'en sais rien pour le moment. L'hiver dernier, il est venu passer quelques jours à Moscou, puis il est reparti pour Simbirsk avec une famille. Nous avons été en correspondance lui et moi pendant quelque temps. Sa dernière lettre m'annonçait qu'il allait quitter

Digitized by Google

Simbirsk, sans toutefois préciser le lieu où il se rendait. Depuis lors, je n'ai plus reçu de ses nouvelles.

— Il ne se perdra pas! dit Pigassoff. Il doit être dans quelque endroit en train de prêcher. Ce monsieur se procure toujours deux ou trois admirateurs qui l'écoutent bouche béante, et auxquels il emprunte de l'argent. Il finira, croyez-moi, par mourir n'importe où, soit en prison, soit en exil, mais à coup sûr dans les bras d'une vieille fille en perruque, qui le tiendra pour un des plus grands génies de ce monde.

— Vous avez une manière fort tranchante de le juger, fit observer Bassistoff à demi-voix et d'un air contrarié.

— Tranchante, nullement, répliqua Pigassoff, mais parfaitement juste. Selon moi, c'est tout simplement ce qu'on appelle un *pique-assiette*. J'avais oublié de vous dire, continua-t-il en se tournant vers Lejnieff, que j'ai fait la connaissance de ce Terlascoff avec lequel Roudine a été à l'étranger. Ah! certes, vous ne pourrez jamais vous imaginer ce qu'il m'a dit sur son compte, — il y a de quoi vraiment en mourir de rire. Il est à remarquer que tous les amis et disciples de Roudine deviennent un jour ou l'autre ses ennemis.

— Je vous prie de ne pas me compter dans le nombre de ces amis-là! s'écria Bassistoff avec feu.

— Oh! vous... c'est autre chose! aussi n'est-il pas question de vous.

— Et que vous a donc raconté Terlascoff? demanda Alexandra.

— Il m'a raconté une foule d'histoires. Je ne puis me les rappeler toutes; mais voici une de ses meilleures anecdotes à propos de Roudine.

Il paraît, continua Pigassoff, que de raisonnement en raisonnement, Roudine en était arrivé un beau jour à se convaincre qu'il devait être amoureux. Il se met donc en quête d'un objet digne de justifier cette charmante conclusion. La fortune lui sourit enfin. Il fait la connaissance d'une Française délicieuse.... et modiste. Notez que la chose se passe en Allemagne, sur les bords du Rhin. Il commence par lui faire quelques visites, puis lui prête différents livres, et lui parle enfin de la nature et de Hégel. Vous figurez-vous la position de cette malheureuse modiste? Elle le prend pour un astronome. Son extérieur frappe agréablement, comme vous le savez; de plus, c'est un étranger, — un Russe: — comment le cœur de la belle n'eût-il pas été touché? Après des hésitations sans fin, il se décide à lui donner

un rendez-vous, mais un rendez-vous poétique : il lui propose une promenade en gondole sur le Rhin. La Française y consent; elle met sa plus séduisante toilette, et les voilà tous deux en nacelle. Ils naviguent ainsi pendant trois heures. Je vous le demande, à quoi pensez-vous que Roudine employât tout ce temps? Mais vous ne devineriez jamais! Il caressa les cheveux de son Alice, contempla le ciel en rêvant, et répéta à plusieurs reprises qu'il ressentait pour sa bien-aimée une tendresse toute *paternelle!* La Française, qui ne s'attendait point à cette idylle prolongée, rentra chez elle furieuse. C'est elle-même qui plus tard a tout raconté à Terlascoff. Voilà ce qu'est Roudine.

Et Pigassoff éclata de rire.

— Vous êtes un affreux libertin! s'écria Alexandra avec dépit, mais moi, je suis de plus en plus convaincue que ceux même qui veulent injurier Roudine ne trouvent rien de déshonorant à dire sur son compte.

— Rien de déshonorant? Miséricorde! et sa vie éternellement aux frais d'autrui, et ses emprunts... Je parierais qu'il vous a aussi emprunté de l'argent, Michaël Michaëlowitch?

— Écoutez, monsieur, commença Lejnieff, tandis que son visage prenait une expression sérieuse: Vous savez, et ma femme sait aussi, que je ne ressentais pas dans les derniers temps une inclination particulière pour Roudine; bien souvent, au contraire, je me suis élevé contre lui. Malgré cela (Lejnieff versa du vin de Champagne dans un verre), voici ce que je vous propose : nous venons de boire à la santé de notre frère aimé et de sa fiancée; eh bien, buvons maintenant à la santé de Dimitri Roudine!

Alexandra et Pigassoff regardèrent Lejnieff d'un air surpris, mais Bassistoff rougit de plaisir et ouvrit de grands yeux.

— Je le connais bien, continua Lejnieff, et je ne connais que trop tous ses défauts. Ils sont d'autant plus frappants chez lui, que Roudine n'est point un homme absolument vulgaire.

— Oh! s'écria Bassistoff, c'est une nature pleine de génie.

— Il peut avoir du génie, je ne m'y oppose pas, — quant à sa nature, c'est par là qu'il pèche. Ce qui lui manque, c'est la volonté, c'est le nerf, la force. Mais il ne s'agit pas de cela. Je veux parler à présent de ce qu'il a de bon et de rare. Il a de l'enthousiasme, et vous pouvez me croire, moi qui suis un homme flegmatique, quand je vous dis que c'est une des qualités les plus précieuses à une

Digitized by Google

époque comme la nôtre. Nous sommes tous insupportablement réfléchis, indifférents et apathiques; nous sommes endormis et glacés : voilà pourquoi il faut rendre grâce à celui qui nous réchauffe et nous anime, ne fût-ce que pour un instant, car nous avons bien besoin de cette féconde surexcitation. Tu te rappelles, Sacha, que j'ai une fois parlé de Roudine en l'accusant de froideur. J'étais alors juste et injuste en même temps. Sa froideur, à lui, est dans son sang, — il n'y peut rien, — mais non dans sa tête. J'ai eu tort de le traiter d'acteur, il n'est ni habile ni fripon, et s'il vit aux frais des autres, c'est comme un enfant, non comme un intrigant. Oui, il se peut fort bien qu'il meure dans l'isolement et la misère; mais faut-il pour cela lui jeter la pierre? Il ne fera jamais rien par lui-même, justement parce qu'il n'y a en lui ni un sang énergique ni une volonté puissante; mais qui donc a le droit d'affirmer d'avance qu'il n'a jamais rendu ou qu'il ne rendra jamais un service? Qui donc a le droit d'affirmer que ses paroles n'auront pas fait germer de nobles pensées dans plus d'une jeune âme à laquelle la nature n'a pas refusé, comme à lui, la source féconde de l'activité nécessaire à l'exécution des projets conçus par une imagination exaltée, quoique impuissante? Moi qui vous parle, moi tout le premier, j'ai subi auprès de lui cette heureuse influence. Sacha sait bien ce que Roudine a été pour moi dans ma jeunesse. J'ai soutenu, je m'en souviens, que les paroles de Roudine ne pouvaient agir sur ses semblables, mais je parlais alors d'hommes parvenus comme moi à un âge où la vie a déjà émoussé la sensibilité, où la raison est devenue plus difficile à satisfaire. Il vient un temps où une seule fausse note suffit pour détruire à notre oreille toute l'harmonie du plus beau morceau de musique, mais par bonheur pour la jeunesse elle a l'ouïe moins délicate et surtout moins blasée. Si l'idée qu'on lui présente lui paraît noble, peu lui importe la forme qui enveloppe cette idée. C'est en elle-même que la jeunesse trouve cette forme.

— Bravo! bravo! s'écria Bassistoff. Voilà ce qui s'appelle parler avec justice! Quant à l'influence de Roudine, cet homme, je vous le jure, n'a pas seulement la puissance de vous émouvoir, il vous pousse en avant, il vous empêche de vous arrêter, il vous retourne de fond en comble, il vous incendie.

— Vous entendez, continua Lejnieff, en se tournant vers Pigassoff, — qu'avez-vous encore besoin de preuves? Vous attaquez la philosophie, vous ne pouvez trouver assez de paroles pour la flétrir.

Digitized by Google

Moi-même je l'apprécie peu et la comprends peut-être encore moins, mais ce n'est pas de la philosophie que viennent nos plus grandes infortunes. Ses subtilités n'auront jamais de prise sur nos âmes. Nous avons, Dieu merci, nous autres Russes, trop de bon sens pour cela. Cependant, il ne faut pas non plus se servir du prétexte de la philosophie pour tomber sur chaque honnête aspiration vers la science et la vérité. Ce qui fait le malheur de Roudine, c'est qu'il ne connaît pas la Russie, et certes ce malheur est grand pour lui. La Russie peut se passer de chacun de nous, mais aucun de nous ne peut se passer de la Russie. Malheur à celui qui ne le comprend pas, deux fois malheur à celui qui oublie réellement les mœurs et les idées de sa patrie! Le *cosmopolitisme* est une sottise et un zéro, bien moins qu'un zéro; hors de la nationalité, il n'y a ni arts, ni vérité, ni vie possible : il n'y a que l'impuissance et le néant. Toute figure idéale doit représenter un type, sous peine de devenir à l'instant insignifiante et vulgaire. Mais, je le répète encore, Roudine reste plus innocent de sa destinée qu'on ne le croit. Cette destinée est déjà bien assez amère et pesante, sans que nous en fassions retomber sur lui la responsabilité entière. Maintenant, pourquoi cette race à laquelle appartient Roudine apparaît-elle fréquemment en Russie? C'est ce que je ne veux pas examiner, de peur de me laisser entraîner trop loin. Contentons-nous d'être reconnaissants pour ce qu'il a de bon. Cela vaudra mieux que l'injustice, et nous étions injustes envers lui. Nous n'avons pas la mission de le punir de son insuffisance, et cette punition n'est même pas nécessaire, croyez-moi : il se punira lui-même bien plus cruellement qu'il ne le mérite. Dieu veuille que le malheur le dépouille de tout ce qui est mauvais en lui et ne lui laisse que ses belles qualités. Je bois à la santé de Roudine! Je bois à la santé du camarade de mes meilleures années, je bois à la jeunesse, à ses espérances, à ses aspirations, à sa naïve confiance, à son honnêteté, en un mot, à tout ce qui faisait battre nos cœurs de vingt ans; nous ne connaissons et nous ne connaîtrons jamais rien de meilleur dans la vie. Je bois à toi, temps doré; je bois à la santé de Roudine!

Tout le monde trinqua avec Lejnieff. Bassistoff y mit tant d'ardeur qu'il fut sur le point de renverser son verre; il le vida néanmoins d'un trait, tandis qu'Alexandra serrait la main de son mari.

— Je ne vous savais pas aussi éloquent, Michaël, murmura Pigassoff. — Vous êtes de la force de M. Roudine. J'avoue que j'en suis moi-même tout ému.

— Je ne suis nullement éloquent, répliqua Lejnieff avec quelque dépit. Quant à vous émouvoir, je crois que c'est fort difficile. D'ailleurs en voilà assez sur Roudine. Parlons d'autre chose. Est-ce que... Comment s'appelle-t-il donc? Est-ce que Pandalewski demeure toujours chez Daria? continua-t-il en s'adressant à Bassistoff.

— Certainement! elle lui a même procuré une place avantageuse.

Lejnieff sourit.

— En voilà un qui ne mourra pas dans la misère, c'est un pari qu'on peut faire à coup sûr.

Le souper tirait à sa fin. Les convives se séparèrent.

Restée seule avec son mari, Alexandra le regarda dans les yeux en souriant.

— Que tu as été gentil aujourd'hui, Michaël! dit-elle en lui passant la main sur le front : comme tu as parlé avec esprit, avec noblesse! Mais avoue que tu t'es laissé entraîner à défendre Roudine avec un peu d'exagération, de même que tu l'attaquais autrefois avec trop de cruauté.

— On ne frappe pas un ennemi à terre..., et puis, dans ce temps-là, je pouvais craindre qu'il ne te tournât la tête, ajouta-t-il en souriant.

— Tu te trompais, répondit Alexandra avec bonhomie. Il m'a toujours semblé trop savant pour être dangereux; j'avais peur de lui tout simplement, et sa présence me rendait interdite. Mais conviens que Pigassoff s'est assez méchamment moqué de lui ce soir.

— Pigassoff? répondit Lejnieff. C'est précisément parce que Pigassoff était là que j'ai pris si chaleureusement le parti de Roudine. Il osait traiter Roudine de *pique-assiette!* Il lui sied bien de parler ainsi des autres, et sa conduite, à lui Pigassoff, n'est-elle pas cent fois plus blâmable? Il a une position indépendante, il déverse le mépris sur chacun; et pourtant, malgré toute sa prétendue misanthropie, il sait fort bien se cramponner après quiconque est riche ou considéré. Sais-tu que ce Pigassoff, qui injurie ses semblables avec tant d'acrimonie et qui déchire à si belles dents la philosophie et les femmes, — sais-tu bien que ce même Pigassoff, lorsqu'il était au service, recevait volontiers des *pots-de-vin* et trempait dans des tripotages assez peu honorables?

— Est-ce possible! s'écria Alexandra; je ne me serais jamais attendue à cela!... Écoute, Micha, continua-t-elle après un moment de silence, il faut que je t'adresse une question.

Digitized by Google

— Laquelle?

— Penses-tu que mon frère sera heureux avec Natalie?

— Comment te répondre? Du reste, toutes les probabilités sont pour son bonheur, c'est elle qui le mènera. Entre nous soit dit, elle a plus d'esprit que lui; mais Volinzoff est un excellent homme et il l'aime de tout son cœur. Que faut-il de plus? Nous nous aimons et nous sommes heureux.

Alexandra sourit et serra la main de Michaël.

Ce jour-là même, tandis que tout ce que nous venons de raconter se passait chez Alexandra, une misérable kibitka[1], recouverte en lattes et attelée de trois chevaux de paysans, roulait péniblement sur la grande route d'un des gouvernements éloignés de la Russie. Un paysan, à cheveux gris et en armiak[2] troué, la conduisait, perché sur la banquette de devant. Il était assis de côté, les jambes appuyées sur le palonnier, et ne faisait que tirailler ses rênes fabriquées avec des cordages, et brandir son fouet. Un homme de haute taille, assis sur une méchante valise, occupait le fond de la kibitka. Il portait une casquette; son habit était usé et couvert de poussière. Il baissait la tête et avait enfoncé la visière de sa coiffure jusque sur ses yeux. Les cahots irréguliers de la voiture le jetaient de côté et d'autre; mais il semblait insensible à ces désagréments, on aurait dit qu'il sommeillait. Enfin il se redressa : c'était Roudine.

— Quand arriverons-nous donc au relais? demanda-t-il au paysan qui était juché sur le siége.

— Nous y voici bientôt, petit père, répondit le paysan en tirant les rênes avec plus de force; une fois que nous aurons gravi jusqu'au haut de la montée, il ne nous restera plus que deux verstes... Allons, toi, s'écria-t-il en apostrophant un des chevaux, est-ce que tu rêves? Je t'en donnerai des rêves, continua-t-il d'une voix glapissante en frappant à tour de bras sur le cheval de droite.

— Il me semble que tu vas bien mal, fit observer Roudine. Voilà toute une matinée que nous roulons sans avancer. Si, du moins, tu me chantais quelque refrain.

— Et que puis-je y faire, petit père? Vous voyez bien que les chevaux sont exténués. La chaleur est affreuse. Pourquoi voulez-vous

1. Sorte de charrette couverte.

2. Long pardessus de drap que portent particulièrement les paysans.

Digitized by Google

que je chante? Est-ce que je suis un postillon, moi?... Ohé! s'écria-t-il tout à coup en s'adressant à un passant habillé d'une espèce de souquenille brune et chaussé de vieux souliers en écorce de bouleau, fais donc place, mon bonhomme?

— Voilà un fameux cocher! grommela le passant qui s'était arrêté.— Chétif Moscovite! continua-t-il d'une voix grosse d'injures, en hochant la tête et en reprenant sa marche.

— Où vas-tu donc encore? cria le paysan en tirant par saccades les rênes du cheval de brancard. — Ah! la méchante bête que voilà!

Les petits chevaux harassés arrivèrent enfin, clopin-clopant, dans la cour de la maison de poste. Roudine sortit de la kibitka, paya son conducteur, qui ne le salua pas, mais en revanche fit longtemps sauter l'argent dans la paume de sa main, — le pourboire ne lui semblait sans doute pas suffisant, — tandis que le voyageur portait lui-même sa valise dans la salle d'attente.

Un de mes amis, qui a parcouru la Russie dans tous les sens, m'a fait remarquer que si les murs de la salle des voyageurs étaient ornés de tableaux représentant un prisonnier du Caucase ou des généraux russes, on pouvait espérer y trouver facilement des chevaux; mais que si les tableaux étaient tirés de la vie du fameux joueur *Georges de Germany*, il y avait peu de chances de pouvoir partir promptement de l'hôtellerie. En pareil cas, le malheureux voyageur a le loisir d'admirer tout à son aise le toupet poudré, le gilet blanc à revers, les pantalons fabuleusement étroits et courts que portait le joueur au temps de sa jeunesse, et d'étudier son visage en délire, au moment où, déjà parvenu à la vieillesse et demeurant dans une chaumière délabrée, il tue son propre fils en l'assommant avec une chaise. Roudine était entré dans une chambre que décoraient justement les tableaux en question, et qui tous s'efforçaient de représenter les principales scènes de *Trente ans ou la vie d'un joueur*. Les cris de Dimitri firent apparaître un maître de poste tout endormi, — avez-vous jamais vu un maître de poste qui ne fût pas endormi? — Sans avoir même attendu la question de Roudine, il lui dit d'une voix traînante qu'il n'avait pas de chevaux.

— Comment pouvez-vous me dire qu'il n'y a pas de chevaux, sans même savoir où je vais? répliqua Roudine. Je suis arrivé avec un attelage de paysan.

Digitized by Google

— Nous n'avons pas un seul cheval, reprit le maître de poste. Où allez-vous ?

— A ...sk.

— Il n'y a pas de chevaux, répéta le maître de poste en quittant la chambre.

Roudine s'approcha de la fenêtre avec dépit, et jeta sa casquette sur la table. Sans avoir beaucoup changé il avait cependant vieilli depuis deux ans ; quelques fils argentés brillaient dans sa chevelure bouclée ; ses yeux étaient toujours beaux, mais leur flamme s'était presque éteinte ; de petites rides, filles de l'inquiétude et du chagrin, plissaient les coins de sa bouche et de ses yeux, et sillonnaient ses tempes. Ses habits étaient vieux et usés, et l'on devinait trop qu'il n'avait pas de linge. Les beaux jours étaient évidemment passés pour lui : il *montait en graine*, comme disent les jardiniers.

Roudine se mit à lire les inscriptions qui émaillaient les murs — distraction habituelle des voyageurs ennuyés... tout à coup la porte grinça sur ses gonds, et le maître de poste entra.

— Il n'y a pas de chevaux pour ...sk, dit-il, et il n'y en aura pas de longtemps ; mais en voilà qui retournent à ...off.

— A ...off ! répondit Roudine. Ce n'est pas du tout mon chemin. Je vais à Penza, et il me semble que ...off est dans la direction de Tamboff.

— Eh bien, quoi ? Vous pouvez y aller de Tamboff, ou bien vous rouverez quelque autre route.

Roudine réfléchit.

— Soit ! dit-il enfin. Faites atteler les chevaux. Au fond, cela m'est égal ; j'irai à Tamboff.

Les chevaux furent bientôt prêts. Roudine prit sa valise, entra dans sa kibitka et s'assit dans la même posture affaissée que nous lui avons vue déjà avant son arrivée à la maison de poste. Il y avait quelque chose de bien abandonné, de bien tristement résigné dans cette pose inclinée. Les trois chevaux prirent lentement le petit trot en faisant résonner leurs clochettes.

Digitized by Google

ÉPILOGUE.

Plusieurs années avaient encore passé.

Par une froide journée d'automne, une voiture de voyage s'arrêta devant le perron du plus bel hôtel du chef-lieu du gouvernement de C***. Un monsieur d'un certain âge en descendit, en s'étirant les bras avec force soupirs. Il n'était pas encore vieux, mais il avait atteint déjà cette obésité modérée qu'on est convenu d'appeler respectable. Le voyageur franchit rapidement l'escalier jusqu'au second étage, et s'arrêta à l'entrée d'un large corridor. Ne voyant personne autour de lui, il éleva la voix pour demander une chambre. Une porte s'ouvrit aussitôt, et un garçon efflanqué, sortant de l'ombre d'un paravent, se mit en devoir de lui montrer son chemin. Il se glissait respectueusement le long du mur, en faisant reluire de temps à autre, malgré la demi-obscurité, son dos rapé et ses manches retroussées.

Entré dans sa chambre, l'étranger se débarrassa rapidement de son manteau et de son cache-nez, s'assit sur le divan, appuya ses poings sur ses genoux, regarda un instant autour de lui comme s'il sortait d'un rêve, et ordonna au garçon de faire monter le domestique qu'il avait laissé auprès de la voiture. Le garçon s'inclina humblement et sortit.

Ce voyageur n'était autre que Lejnieff.

L'enrôlement des recrues l'avait forcé de quitter sa campagne pour venir à C***.

Le domestique de Lejnieff apparut. C'était un jeune garçon à cheveux frisés et fort en couleur, habillé d'un manteau gris serré à la taille par une ceinture bleue. Il était, de plus, chaussé de bottes en feutre.

— Eh bien, mon garçon, nous voilà arrivés, malgré la peur que tu avais de voir éclater la jante des roues.

— Oui, oui, répondit le jeune serviteur en s'efforçant de sourire derrière le collet relevé de son manteau. Mais comment la jante tient-elle encore?

— N'y a-t-il donc personne ici? cria une voix dans le corridor.

Lejnieff tressaillit, il se mit à écouter.

— Ohé! quelqu'un! répéta la voix.

Lejnieff s'était levé. Il alla à la porte et l'ouvrit vivement.

Un homme de haute taille se tenait devant lui. Il était voûté, et ses cheveux paraissaient presque complétement gris. Il portait une vieille redingote en velours de coton garnie de boutons en bronze. Lejnieff le reconnut aussitôt.

— Roudine ! s'écria-t-il d'une voix émue.

Roudine se retourna. Il ne pouvait distinguer les traits de Lejnieff, car celui-ci était placé de façon à tourner le dos à la lumière. Il lui jeta un regard interrogateur.

— Ne me reconnaissez-vous pas? demanda Lejnieff.

— Michaël Michaëlowitch ! s'écria Roudine en lui tendant la main, mais il se troubla aussitôt, et laissa retomber son bras.

Lejnieff saisit vivement sa main entre les deux siennes.

— Venez, entrez chez moi, dit-il à Roudine en l'emmenant dans sa chambre. — Comme vous avez changé, reprit Lejnieff après un instant de silence et en baissant involontairement la voix.

— On le dit, répondit Roudine en parcourant la chambre d'un regard morne. Que voulez-vous? ce sont les années... Quant à vous, toujours le même. Comment se porte Alexandra votre femme ?

— Merci mille fois, elle va fort bien. Mais par quel hasard êtes-vous ici ?

— Moi ? Ce serait long à raconter. Au fait, c'est bien le hasard qui m'a conduit en ce lieu. Je suis à la recherche d'une de mes connaissances. Du reste, je me félicite fort de ce hasard.

— Où dînez-vous ?

— Moi ? je n'en sais rien; dans une auberge quelconque. Je suis obligé de partir aujourd'hui.

— Obligé?

Roudine sourit d'une manière expressive.

— Obligé ! oui. On m'envoie à la campagne avec l'ordre d'y résider désormais.

— Dînez avec moi.

Pour la première fois Roudine regarda Lejnieff bien en face.

— Vous me proposez de dîner avec vous? murmura-t-il.

— Oui, Roudine, à l'ancienne façon, comme du temps de notre intimité. Acceptez-vous? Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, et Dieu sait si nous nous retrouverons jamais. Je ne voudrais pas vous quitter ainsi.

— Eh bien ! volontiers; j'accepte.

Lejnieff pressa la main de Roudine. Il sonna le garçon pour com-

Digitized by Google

mander le dîner, et lui ordonna de faire frapper une bouteille de vin de Champagne.

Comme s'ils se fussent donné le mot, Lejnieff et Roudine ne causèrent pendant le dîner que de leur vie d'étudiants. Ils évoquèrent de nombreux souvenirs, et parlèrent de beaucoup de leurs amis, morts et vivants. Au commencement Roudine se montra peu communicatif, mais il but quelques gouttes de vin qui lui délièrent bientôt la langue et réchauffèrent son sang. Dès que le garçon eut emporté le dernier plat, Lejnieff se leva, ferma la porte, et revint s'asseoir droit en face de Roudine en appuyant doucement son menton dans ses deux mains.

— Voyons, dit-il, racontez-moi maintenant tout ce qui vous est arrivé depuis que nous ne nous sommes vus.

Roudine jeta un regard à Lejnieff.

— Mon Dieu ! se dit encore celui-ci, comme il a changé, le malheureux !

Ce n'étaient pas tant les traits eux-même de Roudine qui avaient changé que leur expression. En effet, depuis le jour où nous l'avons rencontré dans une salle d'hôtellerie demandant des chevaux pour continuer son voyage, ses traits ne s'étaient pas sensiblement modifiés, quoiqu'une inspection un peu attentive y eût fait découvrir déjà les premières traces d'une vieillesse précoce. Ses yeux avaient un regard différent ; ses mouvements, tantôt lents, tantôt d'une brusquerie inexplicable, sa parole sans accent et comme brisée, tout son être, en un mot, témoignait d'une lassitude définitive, d'une tristesse secrète et désormais sans lutte. Combien cette tristesse profonde était éloignée de la mélancolie à demi feinte dont il se parait autrefois, à la façon de beaucoup de jeunes gens, qui n'en sont pas moins pleins d'espoir et de vanité confiante !

— Vous dire tout ce qui m'est arrivé, répondit-il, ce serait impossible, et, du reste, cela n'en vaut guère la peine. J'ai eu de nombreux chagrins, et ce n'est pas seulement mon corps qui s'est usé en vaines courses à travers le monde, c'est mon âme aussi. De qui, de quoi n'ai-je pas été désenchanté, mon Dieu ! avec qui n'ai-je pas eu des rapports intimes... Oui, avec qui ? répéta Roudine, en voyant que Lejnieff le suivait des yeux d'un air de compassion toute particulière. — Que de fois mes paroles m'ont soulevé le cœur de dégoût ; que de fois j'ai ressenti la même impression pénible en retrouvant dans la

bouche des autres mes propres idées et mes propres opinions! Que de fois j'ai passé de l'impatience, de l'irritabilité même d'un enfant, à l'insensibilité stupide du cheval qui reste morne sous les coups sanglants de son brutal conducteur! Que de fois j'ai espéré, puis haï! que de fois je me suis réjoui, puis humilié en vain! Que de fois je me suis envolé au haut des airs comme un faucon pour retomber sur la terre ridicule et rampant comme le limaçon dont on a brisé la coquille!... Où n'ai-je pas été? par quels chemins n'ai-je point passé? Et il y a des chemins qui sont sales, ajouta Roudine en se détournant un peu. — Vous savez, continua-t-il...

— Attendez, interrompit Lejnieff, nous nous tutoyions autrefois... reprenons notre ancienne manière, le veux-tu?... Buvons à ta santé!

Roudine frissonna, se redressa et de ses yeux jaillit une flamme fugitive qu'aucune parole ne saurait décrire.

— Buvons, dit-il. Merci à toi, frère; buvons.

Lejnieff et Roudine burent chacun un verre de vin de Champagne.

— Tu le sais, reprit Roudine, avec un sourire en appuyant sur le *tu*, je porte en moi un ver rongeur qui me dévore, et qui ne me laissera de repos qu'à l'heure dernière. Il me pousse à vouloir dominer mes semblables. Je commence d'abord par les soumettre à mon influence, et puis...

Roudine fit un geste de la main.

— Depuis que je me suis séparé de vous... de toi, j'ai beaucoup appris, j'ai beaucoup vu... Vingt fois j'ai recommencé à vivre, vingt fois j'ai remis la main à une nouvelle œuvre : et voilà pourtant où j'en suis, ajouta-t-il, en passant la main sur son front.

— Tu n'as pas de persévérance, murmura Lejnieff comme se parlant à lui-même.

— Tu le dis, je n'ai pas eu de persévérance. Je n'ai jamais rien édifié, et il est difficile, en effet, de pouvoir édifier quoi que ce soit lorsque le sol manque sous vos pieds. Je ne veux pas te conter toutes mes aventures, ou pour mieux dire toutes mes déconfitures. Je te citerai seulement deux ou trois incidents de ma vie où le succès allait me sourire, c'est-à-dire où je me mettais à espérer le succès, ce qui ne revient pas tout à fait au même.

Roudine rejeta en arrière ses cheveux gris et déjà rares avec ce même mouvement de la main dont il repoussait jadis ses boucles noires et épaisses.

— Eh bien, écoute, reprit-il. Je me liai à Moscou avec un monsieur

assez original. Il était très-riche et possédait d'immenses propriétés. Sa principale, sa seule passion était l'amour de la science, de la science en général. Je ne puis comprendre jusqu'à présent comment cette passion s'était emparée de lui. Elle lui allait comme une selle à un bœuf. Il employait toutes ses forces à se tenir à la hauteur de ce qu'on nomme le niveau intellectuel, quoiqu'il sût à peine s'exprimer et qu'il dût se contenter de remuer les yeux avec expression en secouant la tête d'un air significatif chaque fois qu'on énonçait une idée devant lui. Je n'ai jamais rencontré de nature plus pauvre et plus nulle que la sienne. Elle rappelait ces terrains si nombreux dans le gouvernement de Smolensk, où l'on ne trouve que du sable, encore du sable, et à peine un brin d'herbe, que du reste aucun animal ne se soucie de brouter. Rien ne prospérait entre ses mains, tout semblait tourner contre lui. Il avait la manie de rendre pénibles les choses les plus faciles, et un singulier talent pour compliquer les questions les plus simples. Si cela n'avait dépendu que de lui, il aurait trouvé moyen, sois-en sûr, de vous faire manger avec les pieds. Il travaillait, écrivait et lisait sans fin, comme sans profit. Il s'adonnait à l'étude avec une certaine persévérance opiniâtre, avec une patience effrayante; son amour-propre était sans bornes et son caractère était de fer. Il vivait seul et passait pour un original. Je fis sa connaissance, et je lui plus. J'avoue que je le devinai bien vite, mais son zèle me touchait. Puis il possédait de si grandes ressources, on pouvait faire tant de bien par lui, rendre de si réels services... Bref, je m'établis chez lui et le suivis plus tard dans ses terres. — Mes projets étaient immenses, mon ami; je rêvais des perfectionnements, des innovations...

— Comme chez les Lassouski, t'en souvient-il? interrompit Lejnieff avec un sourire bienveillant.

— Nullement. Je savais alors en conscience que mes paroles n'aboutiraient à rien; mais ici... ici c'était un tout autre champ qui s'ouvrait devant mes spéculations... J'amassais des livres sur l'agronomie... j'avoue que je n'en lus pas un seul jusqu'au bout. Mais enfin je m'étais mis à l'œuvre. D'abord cela n'alla pas comme je m'y étais attendu, puis enfin cela sembla prendre une meilleure tournure. Mon nouvel ami se taisait toujours; il ne faisait que regarder et ne me gênait en rien, ou plutôt n'apportait d'obstacle matériel à aucune de mes entreprises, un peu hasardées, je dois en convenir. Il adoptait mes plans et les mettait en action mais avec entêtement et roideur,

avec une secrète méfiance surtout et en cherchant à y fourrer du sien sans m'en prévenir. Il avait la plus grande estime pour la moindre de ses idées, et s'y cramponnait avec mille efforts, comme ces bêtes du bon Dieu qui, montées sur le faîte du plus petit brin d'herbe, s'y accrochent, toujours prêtes à déployer leurs ailes et à prendre leur essor; puis tout à coup il retombait pour essayer de grimper encore.— Ne sois pas surpris de toutes ces comparaisons; alors déjà elles naissaient dans mon cerveau. Voilà quelles furent mes occupations pendant deux ans. Malgré tous mes soins, les résultats ne répondaient guère à mes rêves. Je commençais à me lasser, mon ami m'ennuyait et me pesait comme du plomb. Je devins aigre et maussade. La méfiance se convertit en une irritation sourde; une malveillance mutuelle s'empara de nos cœurs, et nous en vînmes à ne plus pouvoir parler tranquillement sur le moindre sujet; il cherchait toujours à me prouver par des allusions transparentes qu'il n'était pas soumis à mon influence; tantôt il changeait mes dispositions, tantôt il les mettait complétement de côté... Je finis par m'apercevoir que je remplissais chez M. le propriétaire les fonctions du parasite payant en bons mots l'hospitalité qu'il reçoit. Il m'était pénible de prodiguer en vain mon temps et mes forces, plus pénible encore de voir toutes mes espérances sans cesse deçues. Je comprenais fort bien ce que je perdrais en m'éloignant, mais je ne pouvais me vaincre. Un beau jour, à la suite d'une scène brutale à laquelle j'assistai, et qui me montra mon ami sous des couleurs peu avantageuses, je me brouillai définitivement avec lui. Je partis, abandonnant mon gentillâtre pédant, singulier mélange de rudesse cosaque et de sensiblerie allemande.

— Cela veut dire que tu avais jeté ton morceau de pain quotidien, s'écria Lejnieff, en posant ses deux mains sur les épaules de Roudine.

— C'est vrai! Je me retrouvai encore une fois nu et léger dans l'espace. Allons! buvons!

— A ta santé, dit Lejnieff, en se soulevant pour serrer Roudine dans ses bras. A ta santé, à la mémoire de Pakorsky... Lui aussi a su rester pauvre.

— Voilà ma première aventure, reprit Roudine, après un moment de silence. Faut-il continuer?

— Continue, je t'en prie.

— C'est que je n'ai pas envie de parler, j'en suis bien las, mon ami..., enfin, puisque tu le veux. Roulant encore par voies et par

Digitized by Google

chemins, je résolus de devenir, enfin... Allons, ne ris pas, je t'en conjure..., de devenir un homme actif et pratique. L'occasion la plus favorable s'en présentait : je tombai sur un certain... Peut-être m'as-tu entendu parler de lui?... sur un certain Kourbéeff; tu ne le connais pas?

— Pas le moins du monde. Mais pour l'amour de Dieu, Roudine, comment, avec ton intelligence, n'as-tu pas compris que tu n'étais pas fait pour devenir un homme d'affaires? Pardonne-moi ce peu de mots.

— Je sais fort bien, ami, que je ne valais rien pour cela; mais si tu avais vu Kourbéeff! Ne vas pas te figurer, d'ailleurs, que ce fût un bavard superficiel, comme tant d'autres. On a dit autrefois que j'étais éloquent, et pourtant, comparé à lui, je semblais à peine bégayer : c'est un homme d'une science extraordinaire, au fait de tout, un véritable créateur pour ce qui regarde l'industrie et le commerce. Les projets les plus hardis, les plus inattendus, naissaient d'eux-mêmes dans son cerveau. Une fois réunis, nous résolûmes de faire servir nos talents à une entreprise d'utilité publique...

— Je suis curieux de savoir laquelle.

Roudine baissa les yeux.

— Tu vas te moquer!

— Pourquoi cela? Non, je ne ris pas...

— Il s'agissait de rendre navigable une des rivières du gouvernement de K***, répondit Roudine avec un sourire contraint.

— Rien que cela! ce Kourbéeff était sans doute capitaliste?

— Il était aussi pauvre que moi, répliqua Roudine, en inclinant légèrement sa tête grise.

Lejnieff éclata de rire; mais il s'arrêta court, et prit les mains de Roudine.

— Ne m'en veux pas, frère, je te prie, mais c'est que je ne m'attendais pas à celle-là. Eh bien! votre entreprise est restée sur le papier, n'est-ce pas?

— Pas exactement. Son exécution fut commencée. Nous avions engagé des ouvriers, l'œuvre était en train; mais alors sont survenus des obstacles. D'abord, de la part du propriétaire d'un moulin, qui ne veut pas nous comprendre, mais, ce qui est pis encore, nous découvrons que l'eau ne peut pas être dirigée sans machines. Où prendre l'argent pour ces machines? Nous avons couché dans des huttes pendant six mois. Kourbéeff ne se nourrissait que de pain, et je ne faisais pas meilleure chère que lui. Du reste, je ne m'en plains pas, car là

Digitized by Google

nature est très-belle dans ces parages. Nous faisions des efforts surhumains, cherchant à entraîner des marchands, écrivant des lettres, des circulaires. Cela aboutit à me faire dépenser mon dernier kopek pour ce projet.

— Allons, je crois que ton dernier liard ne fut pas difficile à dépenser, fit observer Lejnieff.

— Eh ! mon Dieu, non !

Roudine se mit à regarder par la fenêtre.

— Je te jure pourtant que l'entreprise n'était pas mauvaise. Les profits auraient pu être immenses.

— Où s'est réfugié ce Kourbéeff? demanda Lejnieff.

— Lui? il est en Sibérie. A présent, il cherche de l'or. Mais, sois-en certain, il fera fortune un jour ou l'autre.

— Je le veux bien; mais ce qui est également certain, c'est que toi, tu resteras pauvre.

— Moi ! que veux-tu ? D'ailleurs, je sais que j'ai toujours passé à tes yeux pour un homme incomplet.

— Toi ! quelle folie, frère ! Il y eut un temps, il est vrai, où les mauvais côtés de ta nature seuls me sautaient aux yeux; mais maintenant, crois-moi, je commence à savoir t'apprécier avec plus de justice. Tu n'es pas capable de faire fortune... Eh bien ! je t'aime à cause de cela.

Roudine sourit faiblement.

— Oui, vraiment, je t'en estime davantage, répéta Lejnieff; me comprends-tu ?

Ils restèrent silencieux tous les deux.

— Voyons, passons-nous au numéro 3 ? demanda Roudine.

— Fais-mois ce plaisir.

— Volontiers. Troisième et dernière aventure... Mais est-ce que je ne t'ennuie pas ?

— Raconte, raconte.

— Eh bien ! reprit Rondine, voilà qu'en un jour de loisir (j'ai toujours eu beaucoup de loisirs) il me vient une idée. J'ai assez de savoir, me dis-je, et j'ai le désir du bien; tu ne me contesteras pas, je l'espère, ce désir du bien ?

— Loin de là.

— Tous mes autres projets n'avaient pas réussi. Un jour donc je me demandai pourquoi, au lieu de vivre dans une laborieuse oisiveté, je n'essayerais pas de me faire professeur.

Digitized by Google

Roudine s'arrêta et soupira.

— Pourquoi vivre sans rien faire? continua-t-il. Ne valait-il pas mieux essayer d'enseigner ce que je savais aux autres? Peut-être en tireraient-ils quelque avantage. Mes facultés ne sont pas ordinaires, puis je possède ma langue... Je me résolus donc à embrasser cette nouvelle carrière. J'eus une peine infinie à trouver une place; je ne voulais pas donner des leçons au cachet, et je ne pouvais m'occuper en aucune façon des écoles primaires. Je parvins enfin à trouver une place de professeur dans le gymnase de cette ville.

— Professeur de quoi? demanda Lejnieff.

— Professeur de belles-lettres russes. Je te dirai que je ne m'étais jamais mis à rien avec tant d'ardeur. L'idée d'agir sur la jeunesse me transportait. Je passai trois semaines à préparer ma première leçon.

— Ne l'as-tu pas sur toi? demanda Lejnieff.

— Non: je l'ai perdue, je ne sais plus où. Elle réussit assez bien, elle plut même beaucoup. Je vois encore à présent les visages de mes auditeurs, — visages bons, jeunes, avec une expression d'attention naïve, d'intérêt, de dévouement même. Je monte en chaire brûlé par la fièvre, et je lis ma leçon; j'avais pensé qu'elle durerait plus d'une heure, mais je ne mis que vingt minutes à la terminer. L'inspecteur, vieillard sec avec des lunettes d'argent et une perruque écourtée, penchait de temps en temps la tête de mon côté. Quand j'eus fini et que j'eus quitté mon fauteuil, il me dit: « Bien, monsieur, mais un peu transcendantal, un peu obscur, le sujet est à peine effleuré. » En revanche, les étudiants me suivaient des yeux avec admiration. L'enthousiasme, voilà ce qui est précieux dans la jeunesse. J'apporte des notes pour la seconde leçon, pour la troisième aussi... puis je me mets à improviser.

— Avec succès? demanda Lejnieff.

— Grand succès. Les auditeurs m'arrivaient en foule. Je leur livrai tout ce que j'avais dans l'âme. Il y avait parmi eux deux ou trois jeunes gens d'un mérite réel; le reste me comprenait mal, et, il faut que je l'avoue, ceux même qui me comprenaient me troublaient quelquefois par leurs questions. Quant à leur affection, je l'avais conquise du premier coup; ils m'adoraient tous, et aux examens je leur donnais toujours de bonnes notes. Mais on avait déjà commencé à intriguer contre moi. Du reste, était-il nécessaire d'intriguer pour me perdre? Je n'étais pas dans ma sphère, voilà la

Digitized by Google

vérité. Je gênais les autres, les autres me pesaient et m'étouffaient. Je faisais à ces élèves du gymnase des cours comme n'en entendent que rarement les étudiants de l'université; mes auditeurs en tiraient peu de profit, car, tu le sais, mon érudition est assez mince, et je suis plutôt un vulgarisateur qu'un savant proprement dit. D'un autre côté, je ne pouvais me contenter du cercle étroit où tournait mon activité. Tu n'ignores pas que ce tort a toujours été le mien. Je voulais une transformation radicale dans mon gymnase, et je te jure que cette transformation était réalisable, facile même. J'espérais y parvenir par l'entremise du directeur, honnête et excellent homme, sur lequel j'avais commencé à prendre de l'influence. Sa femme me venait en aide. Ami, j'ai rarement rencontré une femme qui lui ressemblât. Elle avait dejà près de quarante ans, mais elle croyait au bien, elle aimait le beau avec toute l'ardeur d'une jeune fille de quinze ans, et elle était assez courageuse pour soutenir ses convictions devant l'univers entier. Je n'oublierai jamais son noble enthousiasme, sa pureté. Je traçai un plan d'après ses conseils. C'est alors qu'on travailla à me diminuer et à me noircir dans son esprit. Le professeur de mathématiques se montra mon plus cruel ennemi. Figure-toi un petit homme mordant et bilieux, sans croyance aucune, un homme dans le genre de Pigassoff, seulement bien plus distingué que lui... A propos, Pigassoff vit-il encore?

— Oui, et imagine-toi qu'il a épousé une bourgeoise, qui le bat, dit-on.

— Il ne méritait pas mieux! et Natalie Alexeiéwna se porte-t-elle bien?

— Oui.

— Est-elle heureuse?

— Oui.

Roudine demeura un instant silencieux.

— De quoi parlais-je donc?... Ah oui! du professeur de mathématiques. Il se prit de haine contre moi; il comparait mes leçons à un feu d'artifice, saisissait au vol chaque expression qui n'était pas d'une clarté rigoureuse, et alla même, une fois, jusqu'à me pousser au pied du mur à propos de je ne sais plus quel document du seizième siècle que je ne connaissais pas. Toutes mes intentions lui étaient suspectes; la dernière de mes séduisantes bulles de savon vint crever sur lui comme sur une épingle. L'inspecteur, avec lequel je m'étais trouvé plus d'une fois en désaccord, excita le directeur contre moi;

Digitized by Google

il s'ensuivit une scène où je ne voulus pas céder. Je m'emportai. L'affaire fut déférée aux autorités; je me vis obligé de quitter le service. Je ne me tins pas pour battu; je voulus montrer qu'on ne pouvait pas agir de la sorte avec moi... Mais hélas! on peut agir avec moi comme on le veut... Maintenant il faut que je m'en aille d'ici.

Il y eut encore un moment de silence. Les deux amis gardaient la tête baissée.

Roudine fut le premier à reprendre la parole.

— Oui, frère, poursuivit-il, j'en suis venu à dire avec Kolzoff : « Où donc m'as-tu conduit, ô ma jeunesse? Je n'ai plus où reposer ma tête... » Et pourtant, est-ce possible que je ne sois plus bon à rien? Est-ce possible qu'il n'y ait rien à faire ici-bas pour moi? Je me suis souvent posé cette question, et quels que soient les efforts que je fasse pour m'humilier à mes propres yeux, je ne puis m'empêcher de me sentir animé d'une force peu commune. Pourquoi donc cette force reste-t-elle impuissante? Il y a un fait qui m'étonne. Te rappelles-tu nos voyages ensemble à l'étranger? J'étais alors présomptueux et menteur. Alors, certainement, je ne me rendais pas bien compte de ce que je voulais, je m'enivrais du son de mes propres paroles, je poursuivais des chimères. A l'heure qu'il est, au contraire, je puis dire hautement devant le monde entier quels sont mes désirs. Je n'ai décidément plus rien à cacher; je suis complétement et dans la véritable acception du mot un homme bien intentionné; j'ai rabaissé mes prétentions, je veux me conformer aux circonstances, j'ai restreint mes vœux, je tends au but le plus rapproché, je me tiens au plus petit service à rendre, et cependant rien ne me réussit. Quelle est la raison de cet insuccès persistant? Qu'est-ce qui m'empêche de vivre et d'agir comme les autres? Mais à peine ai-je le temps de me faire une position définie, à peine puis-je m'arrêter sur un point donné, que le sort semble me précipiter hors de la voie commune. Pourquoi tout cela? donne-moi la solution de cette énigme!

— Énigme! répéta Lejnieff, oui, tu as raison. Tu as toujours été une énigme pour moi. Déjà, au temps de notre jeunesse, lorsque je te voyais alternativement mal agir et bien parler, et recommencer toujours ainsi (tu sais ce que je veux dire), même alors je ne te comprenais pas nettement; c'est pour cela que j'ai cessé de t'aimer... Tu as tant de feu, ton entraînement vers l'idéal est si infatigable...

— Des paroles, toujours des paroles! jamais d'actes, interrompit Roudine.

Digitized by Google

— Que veux-tu dire?

— Ce que je veux dire? c'est bien simple. Quand on ne ferait qu'entretenir par son travail une vieille grand'mère aveugle et toute sa famille, comme le faisait Pragenzoff, ne serait-ce pas là une action?

— Oui certes, mais une bonne parole est aussi une action.

Roudine regarda Lejnieff en silence et secoua tristement la tête.

Lejnieff fit un mouvement comme s'il allait parler, mais il se retint et passa seulement sa main sur son visage.

— Vas-tu vraiment à la campagne? demanda-t-il enfin.

— Oui, je vais à la campagne.

— Il te reste donc une campagne.

— J'ai encore quelque chose dans ce genre. Deux âmes et demie. J'ai un trou où je puis mourir. En m'écoutant, tu te dis sans doute: « A présent même il ne peut se passer de phrases! » Ce sont certainement les phrases qui m'ont perdu; elles m'ont dévoré.... Mais ce que je viens de dire n'est pas une phrase, ce ne sont pas des phrases, frère, que ces cheveux blancs, ces rides; ces coudes déchirés ne sont pas des phrases. Tu as toujours été sévère pour moi et tu as eu raison; mais à quoi bon la sévérité à cette heure, lorsque tout est fini, qu'il n'y a plus d'huile dans la lampe, que la lampe elle-même est brisée et que voilà déjà la mèche presque consumée. Frère, la mort doit pourtant tout réconcilier.

Lejnieff fit un bond sur sa chaise.

— Roudine! s'écria-t-il, pourquoi me parles-tu de la sorte? En quoi ai-je mérité ces durs reproches? Quel homme serais-je donc si le mot phrase — pouvait me venir en tête à la vue de tes rides et de tes joues creuses? Tu désires savoir ce que je pense de toi? Volontiers! Je pense : voici un homme... avec ses facultés, à quoi ne pouvait-il pas atteindre? Quels avantages terrestres ne pouvait-il pas posséder, s'il avait su vouloir? Pourtant il est aujourd'hui nu et sans asile!

— J'excite donc ta pitié? dit soudainement Roudine.

— Non, tu te trompes; c'est de l'estime et de la sympathie que tu m'inspires! — Telle est la vérité. Qu'est-ce qui t'empêchait de passer toute une suite d'années chez ton ami le propriétaire? J'en suis convaincu, il aurait assuré ton avenir si tu avais voulu seulement t'accommoder à sa volonté. Pourquoi n'as-tu pas pu vivre au gymnase? Pourquoi, singulier homme, quand tu entreprenais une affaire,

Digitized by Google

l'abandonnais-tu, en sacrifiant tes intérêts propres et sans prendre racine dans aucune terre si fertile qu'elle soit?

— Je suis *perecati-pole* [1] de naissance, répondit Roudine avec un humble sourire. Je ne puis pas m'arrêter.

— C'est vrai, mais ce qui n'est pas vrai, c'est ce que tu as dit tout à l'heure, en affirmant que tu portais en toi un ver rongeur qui t'empêchait de te fixer... Ce n'est pas un ver que tu portes en toi, ce n'est pas l'esprit d'une agitation oisive. Le feu qui te consume est celui de l'amour de la vérité, et, malgré toutes tes faiblesses, il est clair qu'il brûle plus fortement en toi que chez bien des hommes qui ne se tiennent pas pour des égoïstes et qui osent t'appeler, toi, un intrigant. Oui, à ta place, moi le premier, j'aurais déjà depuis longtemps détruit ce ver dont tu parles, pour me réconcilier avec la réalité; mais toi, rien ne te change. As-tu même, après tant de douloureuses déceptions, plus de fiel et d'amertume? Je suis sûr qu'aujourd'hui encore, qu'à cette heure même, tu entreprendrais un nouveau travail avec toute l'ardeur d'un jeune homme.

— Non, frère, à présent je suis las, répondit Roudine, oh! bien las!

— Las! à la bonne heure! mais un autre serait mort depuis longtemps. Tu dis que la mort réconcilie; crois-tu donc que la vie ne réconcilie pas? Celui que la vie ne rend pas plus indulgent pour les autres ne mérite aucune indulgence pour lui-même. Et qui peut dire qu'il n'a pas besoin d'indulgence? Tu as fait ce que tu as fait, tu as lutté autant que tu l'as pu... Que faut-il de plus? Nos chemins se sont séparés...

— Toi, frère, tu es un tout autre homme que moi, interrompit Roudine avec un soupir.

— Nos chemins se sont séparés, reprit Lejnieff, peut-être est-ce justement parce que, grâce à ma fortune, à mon sang-froid et à d'autres circonstances favorables, rien ne m'empêchait de rester les mains croisées en spectateur oisif, tandis que toi tu as dû lutter en pleine arène, retrousser tes manches, te fatiguer et travailler. Nos chemins se sont séparés... et pourtant vois comme nous sommes près l'un de l'autre. Vois, nous parlons presque la même langue, nous nous comprenons à demi-mot, nous avons grandi avec les mêmes

1. Plante qui croît dans les steppes et dont la nature est de prendre racine là où le vent la pousse.

sentiments. Il ne reste plus que peu d'entre nous, frère; nous sommes à nous deux les *derniers des Mohicans!* Nous pouvions nous séparer, nous haïr autrefois, il y a bien des années, lorsque la vie paraissait encore longue devant nous; mais maintenant que les rangs s'éclaircissent dans nòtre bataillon, que de nouvelles générations nous dépassent en poursuivant des buts qui ne sont pas les nôtres, il faut tenir fermement l'un à l'autre. Trinquons, frère, et chante-moi, comme dans le bon temps : *Gaudeamus igitur!*

Les amis trinquèrent, et d'une voix de fausset, d'une vraie voix russe, ils se mirent à chanter avec émotion cet ancien *lied* des étudiants allemands.

— Tu vas donc décidément à la campagne? reprit encore Lejnieff. Je ne pense pas que tu y restes longtemps, et je ne puis m'imaginer avec qui, où et comment tu finiras ta vie... mais rappelle-toi, quoi qu'il t'arrive, que tu as toujours un refuge, un nid pour t'abriter : c'est ma maison, — entends-tu, vieux camarade? La pensée a aussi ses invalides : et ceux-là qui l'ont servie doivent également trouver un asile.

Roudine s'était levé.

— Merci, frère, dit-il, merci! Je n'oublierai jamais ton offre. Mais j'en suis indigne. J'ai gâté ma vie, je n'ai pas servi la pensée comme on le doit...

— Tais-toi, interrompit Lejnieff. Chacun reste comme l'a fait la Providence, et on ne peut exiger davantage! Tu t'es appelé le *Juif errant*... Peut-être, après tout, le sort te condamnait-il à errer éternellement; peut-être remplis-tu par là une destination supérieure et que tu ignores toi-même. La sagesse du peuple ne dit-elle pas que nous marchons tous où nous pousse la main de Dieu. Marche donc où cette main te conduit, continua Leijnieff, en voyant que Roudine cherchait son chapeau. Ne veux-tu pas passer la nuit ici?

— Je m'en vais! Adieu. Merci... Et pourtant je finirai mal, j'en ai le sinistre pressentiment.

— Dieu seul le sait... Tu t'en vas décidément?

— Oui. Adieu. Ne me conserve pas un mauvais souvenir.

— Mais alors, de ton côté, garde-moi un bon souvenir... et n'oublie pas ce que je t'ai dit. Adieu donc!

Les amis s'embrassèrent. Roudine sortit rapidement.

Lejnieff arpenta longtemps la chambre de long en large, s'arrêta devant la fenêtre, se mit à réfléchir, soupira à demi-voix le mot

Digitized by Google

« infortuné ! » et s'assit enfin devant la table pour écrire à sa femme.

Le vent s'était élevé au dehors et poussait de lugubres hurlements en faisant résonner les vitres sous ses rafales précipitées et furieuses.

C'était le prélude d'une longue nuit d'automne. Heureux celui qu'une nuit pareille trouve à l'abri du toit domestique, près du foyer de la famille où rayonne une douce chaleur... Et que le Seigneur vienne en aide à tous les malheureux sans asile !

C'était le 24 juin 1848. L'insurrection des *ateliers nationaux* était à peu près étouffée ; l'armée et la garde nationale triomphaient sur tous les points de Paris.

Dans une des rues étroites du faubourg Saint-Antoine quelques ouvriers retranchés derrière une barricade échangeaient encore de temps en temps un coup de fusil avec les soldats; mais ils se disposaient à cesser une résistance désormais inutile, quand un homme de haute taille, aux longs cheveux flottants et presque blancs, apparut tout à coup sur le sommet de la barricade. Il était vêtu d'une mauvaise redingote et portait une large écharpe rouge autour des reins.

Il se mit à crier d'une voix qu'il s'efforçait de rendre perçante, tout en agitant au-dessus de sa tête un lambeau d'étoffe rouge attaché au bout d'un bâton. Cinq ou six coups de fusil partirent aussitôt des rangs des soldats, et l'homme tomba lentement et lourdement la face en avant, comme s'il saluait quelqu'un jusqu'à terre. Il avait été tué roide.

« Tiens ! dit en ce moment un des derniers défenseurs de la barricade à son compagnon : *Voilà qu'on nous a tué le Polonais*.

— Diable! répondit l'autre, sauvons-nous ! et tous les deux se jetèrent dans la porte entre-bâillée d'une maison voisine.

Ce Polonais était Dimitri Roudine [1].

1. Traduit du russe par M. V. Desloges.

TOURGUÉNEFF.

FIN.

Digitized by Google

DE LA MUSIQUE DRAMATIQUE[1]

MOZART

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis le retour de Mozart à Salzbourg; il tenait l'orgue à la chapelle de l'archevêque et à la cathédrale. Partageant les modestes travaux de son père, donnant des leçons à quinze sous le cachet, il se plongeait, comme Machiavel, dans sa misérable condition pour faire honte à la fortune. Si cela eût duré quelques mois encore, on l'aurait peut-être oublié pour toujours; mais cette capricieuse fortune, après laquelle il avait tant couru, vint tout à coup le chercher dans sa retraite. Par l'entremise du comte de Seau et de l'honnête Cannabich, la cour de Munich lui demanda un grand opéra pour l'ouverture de la saison d'hiver, en 1780. Un abbé, nommé Varesco, chargé de composer le poëme, choisit la fable d'Idoménée obligé de sacrifier son fils à Neptune; le sujet devait plaire à Mozart, qui pouvait se vanter d'avoir le meilleur des pères. L'imagination du jeune maestro était encombrée de mélodies. Il se mit au travail avec tant d'ardeur, que la partition se trouvait à moitié écrite lorsqu'il partit de Salzbourg, palpitant de joie et dévoré d'ambition.

« N'oublie pas, lui écrit son père, que pour dix spectateurs éclairés il y aura dans la salle cent ignorants. »

« N'ayez pas peur, répond Mozart, que j'oublie le populaire musical. Mon opéra contient de quoi plaire aux gens de toutes les sortes, hormis ceux dont les oreilles sont par trop longues. »

Le duc-électeur craignait sans doute d'avoir compromis les plaisirs de sa cour en ne demandant pas l'opéra nouveau à un Italien, contrairement à l'usage. Afin de juger par lui-même de la gravité de son imprudence, il vint à l'une des répétitions. Au moment où les artistes se séparaient, le prince dit en passant devant l'auteur : « Qui eût

1. Voir la 10e Livraison.

Digitized by Google

jamais pensé que cette petite tête renfermait tant de belles et grandes choses? »

Un autre grand seigneur dit à Mozart : « J'attendais beaucoup de votre talent; mais mon attente est surpassée. »

Madame Cannabich, sans plus de façons, saute au cou du jeune maestro et l'embrasse. Tout le monde le traite avec des égards auxquels son archevêque ne l'a pas accoutumé. Déjà Mozart voudrait secouer le joug de son despote : « Vous le savez, écrit-il à son père, si je reste à Salzbourg, c'est par amour pour vous. Non-seulement cette ville, mais son prince et son insolente cour me deviennent chaque jour plus insupportables. Avec quel plaisir j'apprendrais que Sa Grandeur ne veut plus de mes services!... Venez bientôt à Munich entendre mon opéra, et vous me direz si j'ai tort de penser avec tristesse à la vie de Salzbourg. Vous savez combien il m'a été difficile d'obtenir la permission d'en sortir; me l'accordera-t-on une autre fois? j'en pleure quand j'y songe. Cependant tout au monde pour l'amour de vous! »

L'*Idoménée* fut représenté à Munich le 29 janvier 1781. Depuis le 27 l'auteur avait vingt-cinq ans. Par certains côtés cet ouvrage rappelle le style tragique et sévère de Gluck. Les chœurs surtout ont l'énergie et la puissance qu'on appréciait alors à Paris dans l'*Iphigénie en Tauride*. La scène vraiment pathétique où Idoménée reconnaît dans son fils celui qu'il a voué à la mort pour apaiser la colère de Neptune, le cri que cette découverte arrache au malheureux père, divers autres passages qui appartiennent à la tragédie lyrique, pourraient être attribués à Gluck lui-même, et lui feraient honneur. Mais dans les rôles d'Idamante et d'Ilia, dans les scènes d'amour et les passages où sont exprimés des sentiments tendres, le compositeur, sans qu'on puisse remarquer de disparate, se livre à son penchant naturel, et l'on devine qu'il s'est dit : « J'ai fait assez de concessions à l'école de la déclamation et à son plus grand représentant; je ne suis le disciple de personne; je ne relève que de moi, et vous allez entendre, à présent, le genre de musique auquel il faudra bien que je vous habitue. »

Mozart avait raison d'écrire à son père que sa partition renfermait de quoi plaire à toutes sortes de gens, excepté ceux à trop longues oreilles. Il n'est point nécessaire d'être musicien pour comprendre les beautés de l'*Idoménée*. La grande scène de la tempête, au second acte, le chœur de la population effrayée, le duo entre Ilia et Idamante, le quatuor qui remplit une grande partie du troisième acte, et surtout la

marche des prêtres, sont des morceaux à la portée de tout le monde, et d'un effet immanquable. On en peut juger à Paris une fois par an. Il n'y a guère d'hiver où la société du Conservatoire n'exécute un fragment considérable de l'*Idoménée;* on a soin de le terminer par cette marche des prêtres, dans laquelle l'incomparable orchestre du Conservatoire sait si bien mettre en relief les *trilles* que l'auteur a placés sur les temps faibles de la mesure, et qui donnent à ce morceau un caractère étrange et pittoresque. Quant au passage de la colère de Neptune, toutes les fois que je l'ai entendu dans la salle des *Menus-Plaisirs*, j'ai pu remarquer la justesse de ce mot que disait à Mozart son ami M. Becke : « Voilà une vraie tempête; cela donnerait la sensation du froid en pleine canicule. »

Le dénoûment de l'*Idoménée* est d'une simplicité qu'on trouverait sans doute pauvre aujourd'hui; Mozart en a su tirer tout le parti possible. Une voix souterraine met fin aux perplexités du roi de Crète et de ses sujets en prononçant ces paroles : « Qu'Idoménée descende du trône, que son fils lui succède en épousant Ilia. » Ce dénoûment ne déplaisait pas au compositeur. Mozart n'employait pas, comme Gluck, un an à méditer sur un poëme avant d'oser le mettre en musique, mais il ne laissait pas d'approfondir le sujet. Son jugement procédait avec autant de vivacité que son imagination, et du premier coup d'œil il voyait les défauts et les beautés de la pièce, les scènes favorables au musicien, et les corrections à demander au poëte.

On trouve un exemple remarquable de cette sûreté de vue dans l'historique de l'*Idoménée*. Le bon abbé Varesco, auteur du libretto, et prolixe comme tous les Italiens, avait délayé en quatre longs vers les paroles de la voix souterraine. Mozart exigea que ces paroles fussent réduites en deux vers très-courts. « Ne faut-il pas, disait-il, que cette voix soit terrible, qu'elle saisisse le spectateur, et qu'on puisse, pendant un moment, la croire surnaturelle? Comment espérer qu'elle produise cet effet si elle bavarde? A mesure qu'elle parlera, l'illusion et l'impression de terreur se dissiperont, et avant qu'elle soit au bout de sa phrase, le public aura eu le temps de se convaincre du néant de nos artifices. Rappelez-vous *Hamlet :* l'apparition du spectre vous saisit et vous glace d'effroi; mais ce spectre s'embarque dans un long récit, et l'effet se trouve détruit. Abrégez donc les paroles de votre oracle, et tout le monde y gagnera. »

Gluck, l'expert le plus habile en matière de mise en scène musicale, et doué d'un esprit critique très-grand, n'aurait pas mieux dit. Mais

Digitized by Google

Gluck ne lisait point Shakspeare; les classiques français et italiens l'attiraient bien davantage; son génie avait une sorte de parenté avec le leur, tandis que Mozart, si savant et si pur dans la forme, était profondément romantique au fond; lui seul devait découvrir et signaler l'erreur commise par Shakspeare dans le premier acte d'*Hamlet*.

L'*Idoménée* plaisait au duc-électeur, comme on l'a vu. La cour accueillit la pièce plus froidement. Le public suivit la cour; mais Mozart savait la valeur de son œuvre. Il sentait bien que sa musique sortirait quelque jour du cercle de Bavière. Une heureuse nouvelle vint, d'ailleurs, le chercher à Munich. L'archevêque Colloredo se proposait d'aller faire sa cour à l'empereur, et il emmenait avec lui toute sa maison. Mozart le suivit; il arriva dans les premiers jours de mars à Vienne, et se promit bien de laisser son triste maître retourner à Salzbourg sans lui. Voici ce qu'il écrit à son père, le 17 mars 1781 :

« Parlons de l'archevêque. Je suis logé dans sa maison... Dès onze heures et demie, on se met à table. Hélas! c'est bien matin pour moi. Les convives sont les deux valets de chambre, l'économe, le pâtissier, les deux cuisiniers, les deux musiciens de la chapelle et votre très-humble serviteur et fils. Il va sans dire que le haut bout de la table appartient aux valets de chambre. Je suis assis avant les marmitons. Grâce à ces marques de distinction, je me figure que je suis encore à Salzbourg. A table, on fait de sottes et grossières plaisanteries; mais on ne plaisante pas avec moi, parce que je ne dis mot; quand il faut que je parle, c'est du plus grand sérieux que je le fais, et dès que nous avons fini de manger, je disparais. »

Ce prince-archevêque se fait connaître jusque dans les moindres détails. Par exemple, il attache une importance extrême à étaler dans son antichambre un grand nombre de laquais. Il voudrait que ses musiciens eux-mêmes fussent parmi la livrée. Un de ces musiciens cherche par des insinuations à y attirer Mozart, qui s'écrie avec sa vivacité habituelle : « Attendez qu'on m'y voie! »

Et comme on ne l'y voit pas, Sa Grandeur se fâche. En maintes occasions, elle avait appelé Mozart *coquin*, *mauvais drôle*, *polisson;* ces aménités lui étaient familières; mais cette fois, elle ajoute : « Qu'il décampe de chez moi s'il ne veut pas mieux servir. » A son grand étonnement, le prince est pris au mot. Mozart envoie sa démission; le prélat, il est vrai, ne l'accepte pas. Le père écrit lettre sur lettre à son fils pour le détourner de ce coup de tête; mais le jeune homme

Digitized by Google

reste inébranlable. Il y allait de son honneur et de sa dignité : la séparation eut lieu.

En songeant aux procédés de cet intraitable prélat, on comprend tout ce que Mozart avait souffert jusqu'alors, par respect et par soumission pour son père. Il est certain que dans ces conditions, avec son caractère indépendant et fier, il avait couru des dangers à Salzbourg. Il ne lui a manqué que de rencontrer à la cour de son souverain quelque jolie nièce de monseigneur et de la regarder trop tendrement pour être déclaré fou à lier et jeté dans un cabanon, comme le Tasse.

Toute la ville de Vienne sut bientôt que Mozart avait rompu avec Sa Grandeur, et on l'approuva. D'autres protecteurs lui arrivaient, parmi lesquels étaient le prince de Cobentzel, le prince Galitzin et deux charmantes femmes, les comtesses de Rombeck et de Thun. Le printemps était comme aujourd'hui la saison des concerts. Mozart se prodiguait avec une complaisance extrême dans les salons de la noblesse; il suivait en cela un plan de conduite : « Je veux absolument, écrivait-il à son père, approcher de l'empereur et lui parler. »

Cette entrevue si désirée eut lieu dans le courant de l'été. On n'en connaît pas les détails, mais il est aisé d'en deviner le sujet puisqu'on en sait le résultat. Les compositeurs italiens absorbaient alors toute la faveur des cours du Nord. A Saint-Pétersbourg, à Berlin, à Weimar, à Vienne, on ne jouait que les opéras de Galuppi, de Sarti, de Paisiello, d'Anfossi, etc. Leurs productions éphémères ne vivaient qu'une saison et n'étaient pas même gravées [1]; mais ces *amuseurs* ultramontains ne laissaient point de place aux Allemands, excepté à Gluck et à Hasse, tous deux vieux et retirés du monde. Haydn ne composait que de la musique instrumentale et des *oratorios*. D'ailleurs Joseph II ne l'aimait pas. Mozart fit comprendre à l'empereur que, pour l'honneur de l'Allemagne, il fallait créer une musique dramatique nationale. L'empereur adopta cette idée; il demanda un opéra-comique allemand. Ce fut une grosse affaire. Où trouver un libretto? Comment se passer de Métastase? Mozart eut réponse à toutes les questions. Un certain Stephani, sur la promesse des encouragements de l'empereur, consentit à écrire un opéra-comique

1. Galuppi a écrit plus de cent cinquante opéras. Pas un seul n'est venu jusqu'à nous.

Digitized by Google

en allemand : *Die Entführung aus dem serail* (l'Enlèvement du sérail[1]). La première représentation n'arriva qu'en juillet 1782. Malgré les chaleurs de l'été, cette pièce obtint un grand succès. La famille impériale témoigna hautement son goût pour ce nouveau genre de musique. Les Italiens tremblèrent, mais il n'était plus temps de cabaler; toutes les grandes villes demandaient des copies de *l'Enlèvement du sérail;* les journaux commençaient à dire que cette partition révélait une forme nouvelle de l'art allemand, et que désormais il existait une musique dramatique nationale. La cause de Mozart semblait gagnée.

Le succès de ce charmant ouvrage avait une double importance pour l'auteur : non-seulement il lui ouvrait définitivement les portes du théâtre, mais son bonheur en dépendait. Le bonhomme Weber étant mort, sa veuve avait quitté Munich pour venir s'établir à Vienne où elle vivait dans la gêne. Mozart se mit en pension chez elle et donna des leçons à l'une des jeunes filles nommée Constance. Vienne est la ville par excellence des commérages et des méchants propos; la calomnie se déchaîna sur les relations du maître avec son écolière. Mozart commença par déloger; mais lorsqu'il se trouva seul, il s'aperçut probablement que son cœur venait de faire à l'opinion un véritable sacrifice. On a dit qu'il s'était persuadé par entêtement que la compagnie de Constance Weber lui était devenue nécessaire. On a dit aussi qu'il avait senti le besoin d'une femme pour tenir son ménage, afin de pouvoir se livrer plus librement à ses travaux; mais un homme de cette trempe se marie par inclination et non par folie ou par calcul. Puisque Mozart affirme dans sa correspondance qu'il aime Constance Weber, je ne vois point de raison d'en douter. Le prudent Léopold résista longtemps aux prières de son fils; cette alliance avec une famille pauvre, nombreuse, où le désordre pouvait aisément se mettre, lui déplaisait fort. Cependant, après la troisième représentation de *l'Enlèvement du sérail*, voyant son fils applaudi, pourvu de quelques élèves et à peu près assuré de pouvoir gagner sa vie en travail-

1. Je n'ai pas encore compris pourquoi cet opéra est intitulé *l'Enlèvement au sérail* dans la traduction française. Un sérail est un lieu clos et gardé, comme une prison, un cloître ou une forteresse; on ne dirait pas l'*évasion à la prison*, la *fuite au couvent*, l'*enlèvement à la maison de Bartholo*; pourquoi donc ce privilége particulier *au sérail*? Il me semble que c'est traiter la langue française un peu à la turque.

lant sans relâche, il céda enfin. Le 27 juillet 1782, Wolfgang lui écrivait :

« Cher, très-cher père! Je viens vous supplier par tout ce qu'il y a de saint au monde de donner votre consentement à mon mariage avec ma chère Constance. Ne croyez pas qu'il ne s'agit ici que des plaisirs du mariage. J'attendrais aussi longtemps qu'on le voudrait, mais ma santé, mon état moral m'en font une nécessité. Mon cœur est inquiet, ma tête troublée; comment voulez-vous que je puisse réfléchir et composer en homme raisonnable? »

La réponse apporta sans retard le consentement du père; alors madame Weber se donna le plaisir de retirer le sien; mais Mozart, qui avait su se faire aimer, enleva la jeune personne et la conduisit chez la baronne de Waldstetten, dont l'entremise bienveillante aplanit les derniers obstacles. Le mariage fut célébré le 4 août 1782.

Gluck paraissait s'intéresser au jeune auteur de *l'Enlèvement du sérail*. Le 6 août il assistait à la représentation de cette pièce, et le lendemain il invitait Mozart à dîner. Que ne donnerait-on pas pour avoir une relation exacte de cette curieuse rencontre! Les deux maîtres ont dû nécessairement causer ensemble de leur métier, et pour peu qu'ils aient approfondi le sujet, ils n'auront pas été d'accord sur plus d'un point. Sept ans auparavant, Gluck étant à Paris, disait à Corancez : « Il faut que vous sachiez que la musique est un art très-borné, surtout dans la partie qu'on appelle *mélodie*. On chercherait vainement une combinaison de notes qui eût un caractère particulier pour exprimer une passion, un sentiment quelconque. On y supplée, il est vrai, au moyen de l'harmonie; mais cette ressource elle-même est bien souvent insuffisante. » — Paroles incroyables, où les partisans de Piccini n'auraient vu qu'un aveu désolant d'impuissance, et qu'on refuserait d'attribuer à l'auteur d'*Alceste*, si Corancez ne les citait avec admiration comme une preuve de la bonne foi de Gluck et de son peu de charlatanisme.

Mozart, qui n'était pas embarrassé pour exprimer le même sentiment de dix manières différentes, n'a pas pu laisser calomnier ainsi cet art charmant dont il connaissait toutes les ressources; il aura protesté énergiquement. Et si Gluck a exposé son système sur l'asservissement de la musique aux lois de la déclamation, sur l'imitation par le chant des intonations du langage, quel autre sujet plus grave de dis-

Digitized by Google

sentiment! L'auteur de l'*Idoménée* avait des idées bien différentes : « Dans un opéra, disait-il, c'est de musique qu'il s'agit. Un bon plan, une situation, voilà ce qu'il nous faut. Le compositeur doit savoir créer tout le reste. Des mots, des strophes, des rimes, ne font ni chaud ni froid. » Décidément ces deux grands esprits ne pouvaient pas s'entendre : l'un avait longtemps cherché son chemin et ne l'avait trouvé qu'à l'âge de quarante ans; sa muse indocile ne lui obéissait que forcée par des exorcismes. L'autre, encore enfant, guidé par la main de son père, avait fait ses premiers pas dans le chemin qu'il devait suivre toute sa vie; sa muse était l'ange gardien de son berceau. Cette vérité, si difficile à saisir, que Gluck poursuivait, une torche à la main, accourait en souriant au-devant de Mozart. Gluck observait, méditait, prenait des notes, recueillait des indices, mettait à grand profit son expérience du cœur humain. Mozart devinait tout et n'avait besoin que d'ouvrir son propre cœur, comme un trésor inépuisable. L'auteur d'*Alceste* était opiniâtre, entier dans ses jugements; Mozart ne manquait pas d'assurance. Qu'il eût fait bon dîner avec eux ce jour-là!

Tandis que *l'Enlèvement du sérail* courait tous les théâtres d'Allemagne, le jeune maestro composait déjà son grand oratorio de *David pénitent*, sans préjudice des symphonies, des quintettes, des concertos, des morceaux de chant et des romances nationales appelées *Lieder*. Malgré cette fécondité merveilleuse, on se demande si beaucoup d'autres richesses harmoniques n'ont pas été perdues, en songeant à la nécessité déplorable où était Mozart de donner des leçons pour vivre et de tenir le piano dans vingt soirées par mois, chez des grands seigneurs qui le mettaient à contribution pour amuser leurs amis.

Un jour, l'empereur lui demande un duo pour clavecin et violon. La veille du concert, Mozart envoie la partie de violon à l'artiste qui doit l'accompagner. Au moment de la séance, il arrive tenant sous son bras un cahier de papier blanc qu'il pose sur le piano. Quand le duo est exécuté, l'empereur s'approche, regarde le cahier de musique, et, n'y voyant rien, demande à Mozart où est sa partie : « Là-dedans, répond-il en se touchant le front. »

Malgré le grand succès de *l'Enlèvement du sérail*, la cour de Vienne et l'empereur n'appréciaient en Mozart que le virtuose et le symphoniste. Le théâtre étant un lieu de récréation, les ouvrages profonds ou seulement sérieux n'y étaient pas en faveur. Gluck lui-même avait entendu plus d'une fois les murmures des grands sei-

Digitized by Google

gneurs pendant les représentations de ses opéras, et la tragédie lyrique importée de France était plutôt subie qu'acceptée. On revenait toujours à la musique légère de Sarti, de Paisiello et de Salieri. Ce dernier compositeur s'était emparé de l'esprit de Joseph II; il réussit par ses intrigues à faire supprimer le théâtre allemand; les chanteurs se dispersèrent au bout de quelques mois et une partie de la troupe se fondit avec celle des Italiens. Mozart conçut un moment la pensée d'aller chercher fortune en Angleterre; mais avant de prendre un parti si hasardeux, il voulut tenter de combattre une fois ses adversaires sur leur terrain et de leur disputer la vogue. Dans cette intention il se rendit à Salzbourg pour demander un libretto italien à l'abbé Varesco, et aussi pour amener une réconciliation entre sa femme et son père, car Léopold gardait rancune à cette bru qui s'était introduite dans la famille, un peu malgré lui. Mozart échoua dans ses deux entreprises : Constance Weber ne sut pas gagner les bonnes grâces de son beau-père, et le poëme de l'abbé Varesco se trouva si mauvais que le maëstro dut renoncer à son travail, après avoir composé plusieurs morceaux.

Pendant ce voyage à Salzbourg, Mozart n'eut qu'une satisfaction, celle de faire une action généreuse et d'empêcher une injustice. Michel Haydn, frère de l'auteur de *la Création*, était maître de chapelle du prince-archevêque. Il avait pris l'engagement de composer pour un jour déterminé deux duos pour alto et violon. Au moment de se mettre à l'œuvre, il tombe malade. L'intraitable archevêque n'accepte aucune excuse et veut être servi sans retard. Sous peine de destitution, Michel Haydn doit apporter ses duos. Il appelle Mozart à son secours. Mozart vient le voir, lui dit de se soigner paisiblement et lui promet que les duos arriveront au jour fixé. Il s'empresse d'écrire ces deux morceaux et les envoie au malade. L'archevêque n'eut pas sujet de se plaindre; ces duos sont deux chefs-d'œuvre.

Comme si le hasard aveugle eût voulu le récompenser de cette bonne action, Mozart trouva les circonstances plus favorables peu de temps après son retour à Vienne. Son père, qui se reprochait peut-être d'avoir été trop sévère, vint lui faire une visite. L'empereur, à l'occasion d'une grande fête au château de Schœnbrunn, commanda deux opérettes, l'une allemande, l'autre italienne, à Mozart et à Salieri. L'opérette allemande *Der schauspiel director* (représentée récemment à Paris sous le titre de l'*Impresario*) eut le bonheur de plaire à la brillante assemblée de Schœnbrunn. Le lendemain de la

Digitized by Google

représentation, le comte de Rosemberg, surintendant des théâtres, assistait au petit lever de l'empereur, qui le pria de fixer lui-même les émoluments des compositeurs, chanteurs et musiciens. Rosemberg, connaissant le peu de goût de son maître pour la dépense, écrivit en regard de chaque nom la plus modique somme qu'on pût raisonnablement offrir; mais Joseph II était ce jour-là d'humeur magnifique; il prit la plume et décupla toutes les gratifications par l'addition d'un zéro à la suite de chaque chiffre : « C'est l'empereur, dit-il, qui a donné la fête et non le comte de Rosemberg. »

Depuis la mort de Métastase, deux Italiens se disputaient le titre de poëte de la cour. Le premier, l'abbé Casti, homme d'esprit, connu par la publication de contes en vers fort graveleux, arrivait à Vienne bien recommandé, avec l'appui du directeur et des artistes. Il ne fut point agréé parce que son visage ne plaisait pas à l'empereur. Le second, Lorenzo d'Aponte, grand coureur d'aventures, espèce de Casanova au petit pied, poëte médiocre, mais compilateur intelligent, obtint la préférence, sans autre recommandation que sa bonne mine. D'Aponte reçut les commandes officielles de la cour et Casti celles du directeur : de là, des haines, des jalousies, des intrigues sans fin. Les deux poëtes rivaux se jouèrent tous les plus mauvais tours qu'ils purent. Salieri mit en musique le premier opéra de d'Aponte *le Riche d'un jour;* ce début ne fut pas heureux. Salieri, habitué au succès, s'en prit au poëte de cet échec et se tourna vers Casti. D'Aponte, soutenu par l'empereur, ne se laissa pas intimider. Il chercha un compositeur capable de tenir tête à Salieri. Ce fut à l'auteur de *l'Enlèvement du sérail* qu'il s'adressa. Mozart brûlait du désir de mettre en musique *le Mariage de Figaro* de Beaumarchais, qu'il venait de lire avec un plaisir extrême. C'était l'entreprise la plus difficile du monde; il la jugeait digne de lui. Le libretto, en italien, fut écrit sous la surveillance du compositeur, qui donna toutes les indications nécessaires pour que la traduction lui laissât ses coudées franches. Cela fait, il commença son travail à la fin de l'année 1785, et au printemps suivant l'opéra fut représenté [1].

Le mérite et la beauté d'une œuvre de génie devraient suffire à sa fortune; il n'en est pourtant pas ainsi. Les soins et précautions sont encore plus nécessaires que pour le succès d'un ouvrage médiocre.

1. D'Aponte dit que la partition des *Noces de Figaro* de Mozart a été écrite en six semaines.

Digitized by Google

Malgré tout le savoir-faire du monde, — et la plupart des hommes de génie n'en ont pas, — il reste encore une part au hasard, aux circonstances, à la disposition plus ou moins favorable du public. Il faut du bonheur. Les protections même ne sont pas de trop. Le jour où le roi Louis XV, avec la voix la plus fausse de son royaume, daigna fredonner en faisant sa toilette : « *J'ai perdu mon serviteur*, » ce fut un grand événement pour l'auteur du *Devin du village*. Mozart, moins heureux que Jean-Jacques, fut bien près de succomber devant toute la cour. Une cabale audacieuse, organisée par les Italiens et dont le chef était Salieri, avait des partisans jusque dans la troupe des chanteurs. L'exécution du premier acte des *Noces de Figaro* parut défectueuse, et l'assemblée ne savait si elle devait s'en prendre aux artistes ou à l'auteur. Heureusement Mozart, une fois poussé à bout, ne reculait pas devant les moyens extrêmes. Il quitte le piano pendant l'entr'acte, monte dans la loge impériale, se plaint amèrement de la malice des acteurs et supplie l'empereur d'interrompre la représentation, disant qu'il ne peut souffrir que son œuvre soit ainsi massacrée. L'empereur adopte un parti bien préférable. Il envoie son aide de camp au foyer des artistes, pour leur faire savoir que si les trois derniers actes de la pièce ne sont pas mieux chantés que le premier, toute la troupe ira coucher en prison après le spectacle. Cette menace produisit un effet magique. Les trois actes suivants, admirablement chantés, enlevèrent tous les suffrages[1].

— Mon cher Mozart, dit l'empereur après la représentation, il faut avouer que voilà bien des notes.

— Pas une de trop, Sire, répondit le maestro.

Si l'on eût demandé à l'empereur Joseph quelle note il fallait retrancher, il aurait eu sans doute bien de la peine à la trouver. Stendhal dit que Mozart a donné à toute la pièce du *Mariage de Figaro* une énergie dramatique, et à chaque rôle un caractère passionné, qui ne sont point dans la comédie de Beaumarchais. Le caprice du comte Almaviva pour la camériste de sa femme devient, en musique, un amour sérieux. Tout le rôle de Chérubin respire la passion, surtout dans son air du premier acte : *Non so più cosa son!* Une mélancolie profonde règne d'un bout à l'autre dans celui de la

1. Ce beau trait de l'empereur a été révoqué en doute; mais il fait tant d'honneur à Joseph II, que j'en dirais volontiers comme de la maladie de Pourceaugnac : Quant il ne serait pas vrai, il faudrait qu'il le devînt.

Digitized by Google

comtesse. Suzanne elle-même est trop tendre. Cette remarque de Stendhal me paraît fort juste; mais je n'hésite pas à le dire : ces personnages, ainsi modifiés, sont supérieurs à ceux de la pièce française. Ce sont des hommes de tous les siècles. Les créations de Beaumarchais appartiennent à une époque, et ne représentent que des idées; ce sont des êtres factices et de circonstance. Ils raisonnent trop; ils font trop de politique et de philosophie. Ils ont tous trop d'esprit, et trop le même esprit, celui de l'écrivain qui parle sans cesse par leur bouche, même par celle d'Antonio : un jardinier ivre! *Le Mariage de Figaro* vieillit tous les jours; l'opéra de Mozart restera éternellement jeune, parce que le cœur humain ne change pas.

Lorsque Stendhal exprime le regret que la partition des *Noces de Figaro* n'ait pas été écrite par Fioravanti ou Paisiello, il en a le droit comme spectateur; cela ne fait de mal à personne; mais je crois que nous aurions beaucoup perdu au change. Je conviens que le tour d'esprit de Beaumarchais n'existe pas dans la musique de Mozart. Un Italien l'aurait-il mieux rendu? On peut en douter. D'ailleurs, les situations fortes ou comiques de l'original conservent dans l'opéra tout leur relief; quelques-unes même empruntent à la musique une ampleur remarquable. Par exemple, lorsque la Suzanne de Beaumarchais sort du cabinet de toilette et dit au comte : « *Je le tuerai! Je le tuerai!* Tuez-le donc ce méchant page! » ce mot si court une fois prononcé, l'effet est produit; il faut passer à autre chose. Dans l'opéra, Suzanne ouvre la porte, s'avance à pas comptés, avec une humilité hypocrite, en chantant une *marche au supplice* qui laisse au spectateur le temps de jouir de la confusion d'Almaviva. Ce jeu de scène, qui appuie fortement sur la situation, produit toujours un effet immense, grâce au comique parfait de la musique. Le même *vis comica* se poursuit dans tout le finale du second acte, où Mozart, avec un bonheur qui n'est donné qu'au génie, réussit à exprimer les sentiments différents et les nuances des divers caractères de quatre personnages chantant le même morceau. Les maîtres italiens, dit Stendhal, auraient traité ces scènes-là plus gaiement. Cela se peut; mais cette gaieté méridionale, qui tient au climat et au tempérament italiens, tout aimable qu'elle est, reste dans un ordre inférieur à celui de la bonne comédie. Vouloir la mettre au-dessus du grand style des *Noces de Figaro* me paraît une proposition insoutenable, à moins qu'on ne la donne comme un de ces goûts particuliers dont on ne dispute pas. A ce compte-là, on aurait aussi le droit de préférer *les*

Digitized by Google

Fourberies de Scapin à *l'École des femmes* ou au *Misanthrope*.

A la seconde représentation des *Noces de Figaro*, il y eut cinq morceaux redemandés par le public; à la troisième, on en répéta sept, et le duo de *Sull' aria* entre la comtesse et Suzanne fut chanté trois fois de suite. Comment, après un tel succès, la cabale italienne eut-elle le crédit de faire retarder les représentations suivantes, d'en interrompre le cours et de les réduire au nombre de neuf? C'est ce qu'on n'explique pas facilement. D'Aponte avait arrangé en poëme d'opéra une comédie de Caldéron, *la Cosa rara*, dont un jeune compositeur espagnol, Vincent Martini, avait fait la musique [1]. On en hâta les répétitions; la pièce, jetée à la traverse et favorablement accueillie du public, servit de prétexte pour écarter du théâtre *les Noces de Figaro*. D'Aponte, auteur des deux ouvrages, ne se plaignit point, et Mozart seul fut sacrifié; mais comme la partition de Martini n'était pas sans mérite, Mozart, trop généreux pour connaître la jalousie, applaudit son rival, et l'année suivante il rendit un hommage, bien précieux pour l'auteur, au succès de *la Cosa rara* en introduisant un des airs de cet opéra dans la musique du souper de *Don Juan*. Ce n'était pas ainsi que les Italiens en agissaient avec lui. Du reste, Mozart se consola en apprenant que son *Figaro*, représenté à Prague, attirait la foule au théâtre de cette ville. Ce succès le mit en relation avec l'entrepreneur de l'Opéra de Prague, qui lui demanda un ouvrage nouveau pour l'automne de 1787. D'Aponte, chargé d'écrire le poëme, lui apporta le *Dissoluto punito* (le libertin puni), dont Mozart a fait son immortel *Don Juan*. On a trouvé extraordinaire que l'ouverture ait été improvisée dans la nuit qui précéda la première représentation; mais cette ouverture existait dans la tête du maestro; il n'y eut point d'improvisation. Il ne s'agissait que de ranger les notes sur le papier, et ce travail matériel n'était pas plus difficile pour Mozart que d'écrire une lettre à sa sœur ou à son père. Cette anecdote d'almanach est bonne à émerveiller le vulgaire. Ce qu'il faut admirer, c'est la qualité de la musique.

Au bout de soixante-treize ans, le *Don Juan* de Mozart fait encore chaque hiver son tour d'Europe. La partition est sur tous les pianos.

1. Il s'appelait Martin. Il eut deux grands succès, à Vienne, avec ses opéras de *la Cosa rara* et de *l'Arbre de Diane*. Le Théâtre-Italien de Paris a joué deux ou trois ouvrages de lui qui n'ont pas fait grand bruit.

Digitized by Google

Quiconque s'occupe de musique, par état ou pour son plaisir, en a tous les morceaux dans la tête. Hoffmann a donné sur cet ouvrage une dissertation poétique à laquelle nous renvoyons le lecteur, en l'invitant à réfléchir sur cet aperçu profond et ingénieux du conteur allemand : « Quand la fille du commandeur, dit Hoffmann, après avoir poursuivi la vengeance du meurtre de son père, n'a plus qu'à épouser son fiancé Octave, d'où vient qu'elle répond à ce jeune homme qui la presse de se rendre à l'autel : *Ah! lascia un' anno ancora allo sfogò del mio dolor!* (Ah! laisse encore un an à l'apaisement de ma douleur!) Pourquoi ce retard d'un an? c'est que la pauvre Anna sent avec horreur qu'elle aime ce don Juan qui lui a fait tant de mal. Jamais elle n'épousera Octave! » — Je me plais à croire que d'Aponte, quoique son poëme soit excellent, grâce aux emprunts faits à Molière et à l'original espagnol, n'a pas trouvé tout seul ce trait de génie, et que Mozart lui aura demandé cette addition. Je recommanderai encore au lecteur l'interprétation suivante, qu'un poëte français a imaginée, de la belle allégorie de la statue :

Et le jour que parut le convive de pierre,
Tu vins à sa rencontre et lui tendis la main.
Tu tombas foudroyé sur ton dernier festin :
Symbole merveilleux de l'homme sur la terre,
Cherchant de ta main gauche à soulever ton verre,
Abandonnant ta droite à celle du destin [1].

Stendhal, cette fois, ne trouve pas parmi les Italiens un compositeur à qui le poëme de *Don Juan* eût mieux convenu qu'à Mozart. Il avoue même que le duo de l'invitation à souper : *O statua gentilissima!* où Leporello a plus peur de la statue que des menaces de son maître, peut soutenir la comparaison avec le genre de l'école italienne; mais ce n'est pas dans la partie bouffonne d'un tel ouvrage qu'il faut en chercher les beautés. La pièce est dans les scènes de haute comédie, comme celle où Elvire vient accuser don Juan, qui réussit à lui imposer silence, comme le trio qui ouvre le second acte, et surtout dans la partie sérieuse de ce drame, dont un contemporain de Mozart a dit que l'auteur avait emprunté le génie de Shakspeare.

En accueillant, dès le premier jour, le *Don Juan* avec enthousiasme, le public de Prague a fait preuve d'intelligence; on n'en peut

1. *Namouna*, deuxième chant, strophe 54.

Digitized by Google

pas dire autant du public de Vienne. Pour des viveurs blasés et pour les femmes qu'ils menaient au théâtre, c'était une œuvre d'un goût trop pur et d'un style trop élevé. On se plaignait que l'harmonie était compliquée et la part de l'orchestre trop considérable. Dans une salle de spectacle, tout le monde veut être amusé, peu de gens souhaitent d'être émus, presque personne ne consent à admirer. Pour comble d'humiliation, Mozart voyait ces esprits courts, ce public infirme auquel les plus grandes beautés du *Don Juan* passaient par-dessus la tête, se porter en foule aux arlequinades musicales composées par un certain Dittersdorf, comblé de faveurs par les souverains d'alors et complètement oublié aujourd'hui. La mode n'en fait pas d'autres; entre deux ouvrages elle ne balance jamais : c'est toujours sur la médiocrité qu'elle se jette avec un discernement infaillible. Pour que le chef-d'œuvre de Mozart fût apprécié, il fallait que l'auteur mourût. Le moment de cette triste consécration approchait.

On s'étonnera peut-être que Mozart ne se soit pas résigné à se mettre à la portée de ses contemporains. Qui peut le plus peut le moins; et rien ne lui eût été plus facile que de descendre au niveau de ses heureux adversaires; mais il ne voulait pas que son œuvre mourût avec lui; en sacrifiant au mauvais goût, il aurait cru manquer à ses devoirs envers la postérité. On en trouve la preuve dans un mot remarquable qu'il disait un jour à d'Aponte. L'empereur Joseph, parlant de la partition du *Don Juan*, était convenu de la beauté de ce grand ouvrage, mais il avait ajouté : « C'est un morceau trop solide pour les dents de nos Viennois. » D'Aponte vint rendre compte de ce jugement de l'empereur à l'auteur de la musique. — « Eh bien ! répondit Mozart, laissons aux Viennois le temps de mâcher. » Ce n'était, en effet, qu'une question de temps. Si Mozart eût vécu quelques années encore, le jour de la justice allait bientôt se lever pour lui. Mais que dire de ce souverain qui reconnaît le mérite d'une œuvre immortelle et qui l'abandonne par légèreté ou par indolence, et confesse ingénument sa préférence pour les farces et les pastorales mythologiques de Dittersdorff?

Le prince Lichnowsky offrit à Mozart une place dans sa voiture pour faire un voyage en Prusse et en Saxe. Mozart accepta la proposition. Il se laissa présenter au roi Frédéric-Guillaume, qui passait pour un amateur éclairé de la bonne musique. Le fils du grand Frédéric adressa quelques compliments à l'auteur de *l'Enlèvement du*

Digitized by Google

sérail, lui fit des propositions pour le fixer à sa cour, et finalement lui demanda... un quatuor d'instruments à cordes! Mozart écrivit à sa femme : « Je ne t'apporterai, en rentrant au logis, que le plaisir de me revoir. » Et il revint à Vienne sans avoir pu tirer aucun profit de son voyage. Il fallait vivre pourtant. Constance Weber était souvent malade. Elle n'avait point apporté dans le ménage l'ordre et l'économie qu'on devait attendre d'une femme élevée dans une famille pauvre. D'Aponte, réconcilié avec Salieri, venait de traduire en italien l'opéra français de *Tarare*, représenté à Paris, et qui sous son titre nouveau d'*Assur, roi d'Ormus*, faisait oublier le *Don Juan*, comme *la Cosa rara* avait fait abandonner *les Noces de Figaro*. Pendant les années 1788 et 1789, Mozart, ne recevant de l'empereur qu'un traitement annuel de huit cents florins, en fut réduit pour subvenir aux charges de sa maison à composer des contredanses, des valses et des menuets pour des bals par souscription, et jusqu'à de petits airs pour des boîtes et pendules à musique. Le baron Van Swiéten le chargea de retoucher les oratorios de Hændel, dont l'instrumentation n'était pas en rapport avec les progrès que le temps avait opérés dans les orchestres; mais ces ressources étaient insuffisantes. Mozart fut obligé plus d'une fois, pour lutter contre la pauvreté, de recourir à des expédients dont le récit affligerait le lecteur. Heureusement, son génie ne s'endormait pas. C'est de l'année 1788 que datent ces trois belles symphonies (en *mi bémol*, en *sol mineur* et en *ut*) qui, dans les solennités musicales du Conservatoire de Paris, supportent la comparaison avec les chefs-d'œuvre de Beethoven.

Enfin, au mois de décembre 1789, l'empereur Joseph se souvint de l'auteur de *Don Juan* et lui demanda un opéra bouffe. D'Aponte en écrivit le poëme. La musique de *Cosi fan tutte* (comme elles font toutes), dont le finale est un des plus beaux morceaux d'ensemble du théâtre allemand, n'obtint qu'un faible succès. On lui reprocha trop de science harmonique. La mort de l'empereur, qui arriva peu de jours après la première représentation, porta le dernier coup à ce charmant ouvrage. Ni la froideur du public, ni les revers et contretemps n'ébranlèrent la confiance de l'auteur. Ses dernières productions ont prouvé surabondamment que rien ne pouvait le faire dévier de la ligne du beau et du vrai. Il attendait qu'on vînt à lui, persuadé qu'il finirait par être compris; mais le martyre de cette grande intelligence ne devait finir qu'avec la vie. Dans le courant de sa trente-sixième année, — l'âge de la force et de la virilité, — sa santé parut décliner

Digitized by Google

tout à coup, sans qu'on ait pu deviner la véritable cause de ce dépérissement.

Il éprouva d'abord une sorte de prostration physique, parfois accompagnée de syncopes, et d'une mélancolie tout à fait contraire à son humeur naturelle, qui était vive et enjouée. Les médecins lui commandèrent le repos et les distractions. Poursuivi par le pressentiment de sa fin prochaine, il s'attrista, non qu'il eût peur de la mort, mais parce qu'il avait la tête pleine d'idées et de projets pour lesquels le temps allait lui manquer. La faiblesse, les évanouissements sont les symptômes ordinaires d'affections qui entraînent, comme une conséquence inévitable, le sommeil de l'intelligence, souvent même une imbécillité complète; cependant la maladie de Mozart lui laissait la plénitude de ses facultés. Sans tenir compte des prescriptions de la médecine, il fut pris tout à coup d'une véritable fureur de travail. Cette fièvre de fécondité s'accrut encore pendant les quatre derniers mois de sa vie, et donna de tels fruits, que la liste en paraît incroyable: ce sont les opéras de *la Flûte enchantée* et de *la Clémence de Titus*, un *Ave verum* avec chœurs (bien connu des habitués du Conservatoire de Paris), un concerto, deux cantates, dont une pour les francs-maçons, et la fameuse messe du *Requiem*.

Un certain Schikaneder, entrepreneur ruiné d'un théâtre de Vienne, vint supplier Mozart de le sauver d'une banqueroute imminente en écrivant pour sa troupe chantante un opéra bouffe allemand. Présenté sous la forme d'une bonne action, ce travail ne pouvait être refusé; Mozart l'accepta. Lorsque tout fut convenu, Schikaneder demanda quels honoraires exigeait le maestro. — « Que pourrais-je exiger? répondit Mozart; ne venez-vous pas de me dire que vous n'aviez pas le sou? Vous ne me donnerez rien, et si la pièce a du succès, je me réserve seulement de vendre à d'autres théâtres les copies de la partition. » L'impresario appela Mozart son sauveur et lui baisa les mains. Mais, après la représentation, ce misérable ne manqua pas de voler son bienfaiteur en vendant lui-même la partition aux autres théâtres.

Schikaneder avait apporté au compositeur le libretto de *la Flûte enchantée*, et la musique était à moitié faite, lorsque la ville de Prague voulut avoir un grand opéra de l'auteur du *Don Juan* pour les fêtes du couronnement de l'empereur Léopold, frère et successeur de Joseph II. Le temps pressait; on était en août 1791, et la céré-

monie avait lieu en septembre. Toutes affaires cessantes, Mozart partit pour Prague avec le poëme de *la Clémence de Titus*. On sait qu'il composa le premier acte de ce grand ouvrage dans sa chaise de poste. Le reste de la partition fut achevé à Prague en dix-huit jours.

Dans le même moment arriva l'aventure bizarre du *Requiem*. Un inconnu avait écrit à Mozart une lettre sans signature, pleine de compliments exagérés. Cet inconnu se présente un matin en affectant des allures solennelles et mystérieuses. Il lui faut une *messe des morts* dont la musique soit lugubre et terrible. Ce n'est pas pour lui; c'est pour un grand personnage qui ne veut pas être nommé. Tantôt il dit que cette personne, versée dans l'art de la composition, veut se préparer à la mort, tout en se livrant à son étude favorite; tantôt il assure que le grand personnage en question destine ce *Requiem* au service anniversaire d'une épouse regrettée. Mais le mari inconsolable ne peut pas attendre; il faut travailler vite et bien. Mozart promet d'avoir fini dans quatre semaines. L'inconnu dépose sur la table le prix convenu et se retire satisfait.

Voilà donc Mozart, à qui les médecins ordonnaient le repos, obligé d'écrire à la fois *la Flûte enchantée* et la *Messe des Morts*. Sur ces entrefaites arrive la commande importante de Prague, pour laquelle il abandonne les deux autres. Il montait en voiture, quand l'inconnu paraît sur le seuil de la porte. « Et mon *Requiem* ? dit-il d'une voix menaçante. » Mozart s'excuse comme il peut. Le nouvel empereur doit être servi le premier. On rendra l'argent s'il le faut; l'inconnu n'en veut point; il tient à sa musique funèbre. Enfin Mozart s'engage de nouveau pour l'époque de son retour, et le fantôme s'éloigne, sans qu'un domestique, auquel on ordonne de le suivre, puisse dire ce qu'il est devenu.

Un mois se passe. *La Clémence de Titus* est représentée pendant les fêtes du couronnement. Mozart revient de Prague dans un état de santé très-alarmant. Cependant il achève en quelques jours l'opéra si impatiemment attendu par Schikaneder. On ne croirait jamais que la charmante partition de *la Flûte enchantée* pût être l'ouvrage d'un malade. Jamais rien de plus frais et de plus gracieux n'est sorti d'une imagination plus saine. Le sujet n'en est pas un poëme profond : un jeune oiseleur courant les bois, et pipant les oiseaux avec une flûte qui se trouve magique; une princesse égarée dans la forêt, dormant sur la mousse et embrassée pendant son sommeil par le nègre Monostatos; deux amants soumis à des épreuves dont ils sortent victo-

rieux, c'est à peu près toute l'action dramatique. Mais on se sent emporté par les chants divins du maestro dans ce monde idéal où Shakspeare a placé les scènes de son *Comme il vous plaira*. *La Flûte enchantée* est l'ouvrage le plus romantique qui existe; aussi a-t-il achevé la révolution musicale que le *Don Juan* et *l'Enlèvement du sérail* avaient commencée [1]. L'auteur, du moins, put apprécier la grandeur de son succès. Vienne et l'Allemagne entière chantaient ses mélodies, et tous les bruits de la rue, depuis la musique du régiment jusqu'aux harpes et clarinettes ambulantes, répétaient à ses oreilles les airs de l'oiseleur Papageno et de la princesse Tamina.

Pendant ce temps-là, Mozart se plongeait dans les idées les plus sombres, et composait ce terrible chant du cygne où l'on sent à chaque page l'inspiration de la mort : « C'est pour moi que je travaille, disait-il. On chantera ce *Dies iræ* autour de mon corps. » Sa femme désolée lui retira le manuscrit. Au bout de quelques jours, se sentant mieux, il le redemanda et se remit à la tâche avec tant d'ardeur qu'il s'y oublia jusqu'à une heure fort avancée de la nuit. Sa femme le trouva évanoui dans son fauteuil. Il se coucha pour ne plus se relever. Le 5 décembre 1791, Mozart s'éteignit, sa partition étalée sur son lit, jetant un dernier regard d'adieu et de regret sur les formules de cet art qu'il avait tant aimé, et pour lequel il mourait à trente-six ans. Peu de jours auparavant, les propositions les plus brillantes lui étaient parvenues de tous les coins de l'Europe, et le maestro laissait échapper ce cri de douleur : « J'étais enfin compris; j'avais formé mon public; on venait à moi; j'allais commencer à travailler! » — Son œuvre complet s'élevait à près de huit cents ouvrages.

Mozart ne laissait pas de quoi subvenir aux frais de son inhumation. Il fut jeté dans la fosse commune avec les indigents morts le même jour que lui. Lorsqu'on voulut rechercher la place où il devait être, on ne put pas la retrouver, en sorte que l'Allemagne, qui lui élevait une statue cinquante ans plus tard, ne sait pas même en quel lieu repose la dépouille du plus beau et du plus pur génie qu'elle ait produit. On s'aperçut bientôt que Mozart, au moment de sa mort, avait à Vienne même des partisans et des admirateurs. Le nombre

1. *La flûte enchantée* fut représentée à Paris, mais transformée en tragédie lyrique sous le titre de *Mystères d'Isis*, et si défigurée par l'arrangeur Lacnith que Mozart lui-même ne l'aurait pas reconnue.

Digitized by Google

en augmentait chaque jour ; à leurs regrets sincères vinrent se joindre les fausses démonstrations des envieux ; la rumeur populaire s'en mêla, et comme il faut toujours qu'elle s'en prenne à quelqu'un d'un malheur public, elle soupçonna les Italiens d'avoir empoisonné leur adversaire. Cette grave accusation reposait sur quelque chose. Mozart lui-même en avait fourni le prétexte. Un jour, dans un de ces intervalles où il consentit à interrompre le travail du *Requiem*, sa femme le conduisit en voiture au *Prater*. Ils descendirent tous deux sous les arbres de la promenade publique et s'assirent à l'écart sur un banc. Mozart parla de sa fin prochaine et s'émut jusqu'aux larmes, en pensant à ses enfants. Pour essayer de dissiper ces tristes pressentiments, Constance Weber feignit de les considérer comme des visions déraisonnables. « Non, lui répondit Mozart en insistant avec plus de force, mes pressentiments n'ont rien de chimérique. Cela n'est que trop certain : je n'ai pas longtemps à vivre ; et la raison, c'est qu'on m'a donné du poison. Cette pensée m'obsède ; je ne puis m'en délivrer. »

Cette confidence d'un mourant à sa femme ne pouvait manquer de soulever la question suivante : La mort de Mozart a-t-elle été naturelle? Salieri, compositeur de talent, mais sans conviction, sans idées arrêtées, homme souple et faux, laissait à d'autres le dangereux honneur d'instruire les ignorants. Il avait écrit pour l'Opéra de Paris la partition des *Danaïdes* que Gluck, frappé d'une première attaque d'apoplexie, s'était vu contraint d'abandonner. Revenu à Vienne en 1786, il avait jeté là le cothurne tragique. Sa rivalité avec Mozart, qui peut sembler ridicule aujourdhui, était plus que justifiée par l'aveuglement de la cour d'Autriche ; Salieri en savait assez pour comprendre que ce rival ne tarderait pas à l'écraser. Non-seulement, comme on l'a vu plus haut, il avait organisé une cabale pour étouffer le succès des *Noces de Figaro ;* mais, en d'autres circonstances, il s'était laissé prendre en flagrant délit d'imposture et de trahison par le chanteur Adamberger, par madame Lange et par Mozart lui-même. On se rappela tous ces méfaits, tous les mots de Salieri qui trahissaient la jalousie ou la haine ; on alla jusqu'à dire que la commande du *Requiem*, avec sa mise en scène fantastique, était un dernier effort pour achever le malade, en agissant sur son imagination déjà frappée, et en excitant cette ardeur au travail qui devait lui être mortelle. Cependant, un beau jour, cette mystérieuse affaire du *Requiem* se dénoua de la façon la plus naturelle du monde. Le prétendu fan-

Digitized by Google

tôme n'était autre qu'un certain baron de Walsegg qui, voulant se faire passer pour savant compositeur, n'avait rien imaginé de mieux que de présenter comme étant le fruit de ses veilles un ouvrage acheté à Mozart. Cette imposture ne pouvait pas se soutenir. Le baron, confondu par les témoignages de la veuve et d'un élève du véritable auteur, devint la risée de Vienne. Les gens raisonnables, en découvrant au lieu d'une conspiration un vil plagiat, reculèrent aussi devant l'accusation d'empoisonnement. Salieri et les autres cabaleurs, absous dans la conscience publique, purent donner la main au baron de Walsegg.

Environ vingt-cinq ans après la mort de Mozart, un jeune compositeur italien qui se trouvait à Vienne eut le désir de faire une visite à Beethoven. Il pria son compatriote Salieri de lui servir d'introducteur. Salieri, comblé d'honneurs et de pensions, conduisit le jeune maestro dans une maison de pauvre apparence, où Beethoven occupait une chambre étroite et mal meublée. A la vue de ce taudis, l'étranger, faisant un retour sur lui-même, se disait tout bas : « Prends garde à toi, Gioachino; voilà deux compositeurs dont l'un a bien plus de génie que l'autre, et c'est le grand homme qui vit misérablement dans ce réduit, tandis que le musicien ordinaire roule carrosse! Prends garde à toi, Gioachino! »

Sa visite terminée, Gioachino, toujours rêvant, se souvint d'un autre homme de génie qui n'avait pas laissé de quoi se faire enterrer. En descendant l'escalier, il se rappela tout à coup l'odieux soupçon qui avait plané sur Salieri. L'envie lui vint aussitôt d'éclaircir ses doutes. Il se posa en face de son compatriote, et à brûle-pourpoint il lui demanda ce qui en était. Salieri ne témoigna ni étonnement ni indignation; son visage prit une certaine expression de bonhomie piteuse bien connue de tous les voyageurs en Italie, et il répondit d'un ton pleurard : « Regardez-moi, cher Gioachino; ai-je l'air d'un homme qui a empoisonné Mozart[1] ? »

Tenter aujourd'hui l'examen d'une telle accusation, après tant d'années écoulées, sur des indices légers et contre un homme qui ne peut plus se défendre, ce serait s'exposer à commettre une horrible injustice. Quant aux autres conjectures sur la mort prématurée de l'auteur du *Don Juan*, rien n'empêche de les discuter.

1. Gioachino Rossini racontait, il y a quelques jours, cette historiette à Chenavart, de qui je la tiens. Il n'a pas dit quel effet avait produit sur son esprit cette réponse singulière de Salieri.

Les premiers biographes de Mozart, Schlichtegroll, Niemtscheck, Rochlitz, M. Fétis, Stendhal (Henri Beyle), etc., ont fait de Mozart une espèce de fou sublime, menant une vie désordonnée, dissipant des revenus considérables, ruinant sa santé par son amour effréné pour les plaisirs de toutes sortes, et de plus, absorbé continuellement dans quelque idée musicale, ce qui semble difficile à concilier avec tant de dissipation. En 1828, M. de Nissen, qui avait épousé la veuve de Mozart, publia une biographie plus exacte, mais encore incomplète, mal écrite et mal digérée, dans laquelle on sent que, par une sotte vanité, il hésite à prendre la défense du premier mari de sa femme. Il ose dire que Constance Weber n'avait aimé dans Mozart que son génie, et qu'elle l'avait épousé par pure compassion. Si madame de Nissen a réellement fait à son second mari ce conte ridicule, ce n'était sans doute pas pour qu'il le publiât; mais cela donne une triste opinion de son esprit et de son cœur. M. de Nissen laissa peser sur Mozart la responsabilité de la gêne où avaient vécu sa femme et ses enfants, mensonge cruel parfaitement démontré aujourd'hui, et d'autant plus coupable que la position de l'écrivain lui donnait plus d'autorité qu'à aucun autre. La fable des *revenus considérables* était détruite; mais l'accusation d'incurie et de désordre restait debout, et la calomnie s'en contenta. Les esprits bornés et médiocres ne sont pas fâchés de trouver dans les mœurs et le caractère d'un homme de génie des sujets de reproche qui les vengent d'une supériorité importune.

Au rebours des premiers biographes, M. le chanoine Goeschler, dans sa *Vie d'un artiste chrétien*, veut que Mozart ait vécu comme un petit saint. Si l'auteur du *Don Juan* pouvait revenir un moment dans ce monde de misère, je crois qu'il dirait au bon M. Goeschler, comme le personnage de Térence : *Homo sum*. — Faites-moi la grâce de voir en moi un homme auquel rien d'humain ne fut étranger. Laissez-moi mes goûts et mes passions. Je n'ai vécu ni en libertin ni en séminariste, mais en poëte.

M. Otto Jahn, dont la monographie complète de Mozart n'a pas moins de quatre volumes, rétablit enfin la vérité [1]. Grâce à lui, nous savons maintenant qu'il serait aussi déraisonnable de reprocher à Mozart le punch que lui servait sa femme lorsqu'il travaillait la nuit,

1. On peut lire dans la *Revue germanique* une étude consciencieuse de M. Johannès Weber sur l'ouvrage de M. Otto Jahn.

Digitized by Google

que de vouloir en faire un modèle de continence et de sainteté. Mais je ne suis pas tout à fait persuadé, comme les derniers historiens du grand maître, qu'on doive attribuer sa mort prématurée à la faiblesse de sa constitution, à son tempérament irritable et à l'excès de sa sensibilité. Sous des dehors frêles, les hommes d'imagination sont souvent doués de forces organiques dont ils ne connaissent pas eux-mêmes la mesure. Précisément parce qu'ils ne peuvent se résigner à vivre comme tout le monde, la nature a pour eux des dispenses et des faveurs particulières. Il est bien vrai, comme l'a dit un poëte, que,

> Pareille à l'ange armé du saint glaive de flamme,
> L'invincible pensée a du seuil de leur âme
> Chassé le doux sommeil, comme un hôte étranger.

Mais ils sont nés pour penser, comme l'oiseau pour voler. La réflexion est leur état normal. Faire de la nuit le jour, oublier l'heure des repas, se remettre d'une fatigue par une autre leur sont choses faciles et moins dangereuses qu'aux hommes ordinaires.

Mozart, dit-on, était *très-impressionnable*. Je le crois sans peine. Beaucoup aimer, sentir vivement, exprimer avec force, c'est le privilége des organisations poétiques; mais elles n'en meurent pas. L'inspiration les console de leurs souffrances. Lorsque les hommes de génie en arrivent à chérir la douleur, à s'y plonger avec un plaisir amer, lorsqu'ils tombent dans le découragement, le mépris des hommes et de la vie, le dégoût du milieu où le sort les a jetés et le dédain de la gloire elle-même, alors il y a péril, et leurs amis ont raison de s'alarmer. Mais on ne voit pas que Mozart ait jamais connu ces moments de défaillance ni ces aspirations au repos de la mort. On ne voit pas que son cœur ait jamais reçu de blessure profonde ni qu'il ait manqué un seul jour de fermeté, de foi en lui, de confiance dans l'avenir.

A Dieu ne plaise que je nie la sensibilité de Mozart, l'excellence de son cœur et de ses sentiments! Mais pourquoi le faire plus accessible à la douleur qu'il ne l'était réellement? Dans son adolescence, tous les *post-scriptum* qu'il ajoute aux lettres de son père sont pleins de badinages comiques. En Hollande, Léopold Mozart, écrivant à un ami de Salzbourg pour lui annoncer que la petite Anna est à l'article de la mort, ajoute ce mot qui étonne le lecteur : « Wolfgang est dans la chambre voisine à faire de la musique. » A Paris,

Digitized by Google

en juillet 1778, lorsque Wolfgang vient de perdre sa mère, les deux lettres qu'il écrit à son père, la première pour le préparer à ce coup terrible, la seconde pour confirmer la triste nouvelle, sont assurément dictées par une douleur vraie, des regrets sincères et une émotion profonde; mais la seconde moitié de chacune de ces lettres renferme de longs détails sur le ballet de Noverre, sur la symphonie du concert spirituel, sur les espérances que nourrit le jeune maestro d'avoir de l'occupation, et jusque sur la mauvaise méthode des chanteurs de l'opéra français. La musique le possède, le préoccupe et le domine à toute heure; on sent qu'il ne vit que pour elle. Lorsque sa fiancée l'abandonne, sa douleur s'exhale par un chant qu'il improvise au piano, et son cœur est soulagé. Enfin, en 1787, Mozart supporte avec courage la mort de ce père si dévoué, qui a pris tant de soins de lui et de son génie. Peu de temps après, le théâtre de Prague lui demande un opéra, et d'Aponte lui apporte le beau poëme de *don Juan*. Le travail, l'enthousiasme, ces éternels consolateurs du véritable artiste, sont plus forts que le chagrin.

C'est lorsqu'il se sent menacé dans son art, atteint dans un de ses ouvrages par un incident ou un obstacle, que Mozart devient une véritable sensitive. Il ne se connaît plus. Le sang lui monte à la tête, et il se porterait aux dernières extrémités. Au moment où l'on répète son *Figaro*, un certain Bussini, inspecteur du vestiaire et l'un des plus ardents cabaleurs de la coterie italienne, court chez le comte de Rosemberg pour lui dénoncer d'Aponte et Mozart qui ont introduit un ballet au troisième acte de la pièce sans demander la permission à l'empereur. Rosemberg fait venir d'Aponte, lui prend des mains son libretto, et en déchire deux pages qu'il jette au feu en lui disant : « Il est bon que vous sachiez, monsieur le poëte, jusqu'où vont mes pouvoirs. »

« Je me rendis à l'instant chez Mozart, ajoute d'Aponte. Quand je lui eus raconté ce qui se passait, il entra dans une telle colère que, si je ne l'eusse retenu, il partait pour aller faire une scène au comte de Rosemberg, donner des coups de bâton à Bussini, porter plainte à l'empereur et retirer sa partition. Je ne réussis à l'apaiser qu'avec bien de la peine, en le suppliant de me laisser agir et de m'accorder deux jours de répit, à quoi il consentit enfin [1]. »

A Berlin, où il assistait à une représentation de *l'Enlèvement du*

1. *Mémoires de Lorenzo d'Aponte.*

Digitized by Google

sérail, mêlé dans la foule du parterre, Mozart entendant un de ses morceaux dont on avait transposé le ton pour l'accommoder à la voix d'un acteur, se récrie, se fâche et interrompt le spectacle. Voilà les occasions dans lesquelles sa sensibilité se déployait avec une effrayante énergie.

Quant à sa manière de vivre, elle n'a jamais été ni désordonnée ni excessive. Mozart, élevé dans une famille patriarcale, sous la tutelle de son père jusqu'à vingt-sept ans, marié de bonne heure à une femme qu'il aimait, et trouvant un puissant correctif à son goût pour les plaisirs dispendieux d'une grande capitale dans les charges du ménage, n'a pas pu ruiner sa santé par des excès ni se divertir comme un don Juan. Pour les mêmes raisons, j'hésite à croire que, dans l'âge viril, la nature lui ait refusé tout à coup la force nécessaire pour supporter les contrariétés, les émotions et les inquiétudes qui ne l'avaient point empêché de vivre jusqu'à trente-cinq ans. Depuis son dernier voyage à Salzbourg, il avait adopté un meilleur régime. Docile aux conseils d'un médecin de ses amis, il ne travaillait plus au lit, écrivait debout, et prenait plus de soin de sa personne. M. Jahn lui-même ne le montre-t-il pas gai, rieur, plein de sève, danseur intrépide et charmant, jouant au billard, se déguisant au carnaval, et improvisant avec sa belle-sœur, madame Lange, des scènes comiques où sa verve ne tarissait point? Ce ne sont pas là les signes précurseurs d'une maladie de langueur. Mozart, ce me semble, n'a donc pu mourir que par accident, peut-être à la suite de quelque imprudence dont il ne s'est pas souvenu, comme Raphaël est mort d'une bévue de médecin et lord Byron pour s'être baigné dans la mer au mois de février.

On a vu, par ses procédés envers l'impresario Schikaneder, combien Mozart avait l'âme bonne et désintéressée. Il poussait la générosité jusqu'à distribuer gratuitement à des artistes qu'il aimait quantité de morceaux, dont il aurait pu tirer profit et que ces artistes ne se faisaient point scrupule de vendre. Le roi de Prusse lui offrit la direction de sa musique et six mille florins d'appointements (plus de onze mille francs). Mozart parla de ces ouvertures à l'empereur Joseph, mais sans lui demander quelle réponse il y devait faire : « Quoi! mon cher Mozart, lui dit l'empereur, vous voulez m'abandonner! — Non, Sire, répondit Mozart; ne le croyez pas : au moment de vous quitter, je n'en aurais pas le courage. » Et comme ses amis lui reprochaient de n'avoir pas saisi l'occasion de demander

Digitized by Google

les six mille florins d'émoluments : « Fi donc! s'écria-t-il, parler d'argent dans l'instant même où l'empereur me témoignait tant de bonté! Dieu merci! nous n'y avons pensé ni l'un ni l'autre. »

Pendant une longue maladie de sa femme, Mozart avait contracté l'habitude de parler bas et d'inviter les gens de la maison et les visiteurs au silence; longtemps encore après la guérison de la malade, il n'abordait plus ses amis, même dans la rue, sans poser un doigt sur sa bouche. Dans ses plus grands moments de gêne, il trouva moyen de secourir les artistes malheureux et se mit souvent dans l'embarras par générosité. D'Aponte, qui se brouilla successivement avec tous les compositeurs auxquels il eut affaire, dit de ses relations avec Mozart qu'il lui semble, en y pensant, avoir rencontré un être céleste.

Grimm, dans sa correspondance, dit que le petit Wolfgang et sa sœur Anna étaient les plus jolis enfants du monde. Sur le dessin de Carmontelle, Wolfgang, âgé de sept ans, a, en effet, un charmant profil. Mais les gravures qui représentent Mozart dans son âge viril, lui donnent des traits peu réguliers et quelque chose d'étrange dans les proportions du visage. Le nez, saillant et mince, forme avec le front un angle presque droit; à la vérité, ces gravures sont si mauvaises, qu'on hésite à s'en rapporter à leurs auteurs. Lavater, qui eut apparemment l'occasion d'étudier les traits de Mozart, lui trouva la plus belle oreille, à son gré, qu'il eût jamais rencontrée. Cette oreille figure parmi les planches du *Traité de physiognomonie*. Quant aux yeux, dont les gravures n'indiquent que la forme, peut-on douter qu'ils ne fussent pleins d'expression et de feu? Assis au piano et inspiré, Mozart devait être beau, si le génie peut embellir un visage.

Au milieu de ses luttes contre l'ignorance, les préjugés ou la malveillance, Mozart ne connut jamais la souffrance la plus cruelle de l'artiste, qui est le doute de soi-même. Il avait la conscience de sa valeur. Un jour, à Munich, on lui montra une messe de Grua, en lui demandant ce qu'il en pensait. Il parcourut la partition avec le pouce, et la rendit en disant : « Un compositeur qui a bien déjeuné peut écrire six messes comme celle-ci avant l'heure du souper. » Il n'y a dans cette réponse ni présomption ni fatuité. Cela était vrai pour Mozart, et comme il ne refusait jamais ses éloges et son admiration au talent, on ne pouvait pas exiger de lui une modestie qui n'eût été que de l'hypocrisie ou de l'affectation.

Même pendant ses jours de maladie, Mozart a vécu dans une fièvre de travail incessante. Il semblait avoir adopté le précepte de Claude

Lorrain : *Nulla dies sine linea.* De là vient probablement que, malgré son étonnante mémoire, certaines redites ont échappé à son attention. Indépendamment de ces tours de phrase qui reviennent souvent dans sa musique dramatique, et qui constituent le style particulier du maître, plusieurs mesures d'un opéra se reproduisent parfois dans un autre. Ainsi le charmant duo de *Cosi fan tutte* contient une modulation entière du trio des masques de *Don Juan*. Ces répétitions, du reste, ont peu d'importance et ne frappent que les oreilles et les mémoires très-exercées. Dans le *Requiem*, le *Kyrie eleison* est une fugue de Hændel, à laquelle Mozart n'a fait d'autre changement que de la transposer du mode majeur en mineur; mais comme il avait rendu à Hændel le service de retoucher toute l'instrumentation de ses oratorios, travail énorme qui avait fait revivre ces ouvrages abandonnés, Mozart se sera payé lui-même de sa peine par l'emprunt d'une fugue. C'étaient à la fois de justes honoraires et un hommage au vieux maître qu'il estimait le plus.

La musique de Mozart réunit toutes les qualités qui d'ordinaire semblent s'exclure comme opposées entre elles : la science et la mélodie, la force et la grâce, la passion et le goût. Elle procure aux êtres organisés pour la sentir la plus vive et la plus noble jouissance qui soit donnée à l'homme : celle d'admirer une belle œuvre et d'en aimer l'auteur.

Joseph Haydn ne pouvait entendre exécuter un quatuor de Mozart sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Plus modeste que Maurice de Nassau, qui, pour se décerner à lui-même la première place sur la liste des grands capitaines de son siècle, disait que le second était Ambroise Spinola, le bon Haydn proclamait hautement Mozart « le plus grand musicien qui eût jamais vécu. » Dans la musique instrumentale on peut opposer Beethoven à Mozart, comme Michel-Ange à Raphaël, ou Corneille à Racine; mais dans la musique dramatique, l'auteur du *Don Juan* n'a point d'égal. Il n'y a plus de hardiesse à l'affirmer aujourd'hui, puisque Cimarosa et Rossini en sont convenus et se sont fait, par de telles professions de foi, autant d'honneur qu'ils en ont fait à Mozart lui-même.

Lorsqu'un compositeur se propose de mettre en musique une scène dramatique quelconque, il ne lui suffit point d'imaginer un motif expressif ou charmant; il faut encore que ce motif soit d'aussi longue haleine que le comporte la situation dramatique ou le sentiment exprimé. Tant que cette situation se prolonge et se développe,

Digitized by Google

ou que le même sentiment se soutient, la mélodie doit se développer et se soutenir. En outre, s'il se présente dans les paroles une nuance importante, la mélodie, sans cesser de suivre son cours, doit exprimer cette nuance par une phrase qui dérive naturellement du motif musical; sans cela, l'équilibre se trouve rompu et le morceau est défectueux. Ce premier devoir du maestro est aussi son épreuve la plus redoutable. Je pourrais citer des opéras cent fois applaudis, où cette règle première de toute composition musicale dramatique n'est presque jamais observée d'une manière satisfaisante, non par la volonté de l'auteur ni par système, mais par une impuissance évidente. A chaque instant, sans que la situation change, des motifs qui n'ont entre eux aucun lien ni aucun air de parenté se viennent heurter l'un contre l'autre, parce que le compositeur, arrivé au bout d'un vers, manque de souffle et court après une mélodie nouvelle pour chanter le vers suivant. Mozart ne tombe jamais dans cet écueil. Les motifs semblent naître dans son imagination d'un seul jet et avec leurs justes proportions. Peut-être si quelqu'un l'en eût complimenté, aurait-il répondu qu'il ne méritait point d'éloge pour avoir rempli la condition essentielle sans laquelle on n'est pas un compositeur dramatique. Mais cette concession, une fois faite au libretto, Mozart n'accepte pas d'autre entrave au libre essor de son génie; il exprime avec cent fois plus de force, de passion, de tendresse, que d'Aponte ne l'a pu faire, l'idée ou le sentiment ébauché par les paroles; mais il ne s'arrête pas au sens de chaque mot, et ne s'embarrasse point de toutes ces règles minutieuses de déclamation et de grammaire musicales que Gluck avait créées à son usage, et dont l'auteur d'*Alceste* pensait avoir fait une loi générale et éternelle. C'est en quoi Mozart a opéré une véritable révolution. De l'année 1787 et de l'apparition du *Don Juan* date l'avénement du drame lyrique moderne. On en peut citer, comme d'assez bons fruits, le *Freyschütz* et l'*Oberon*, de Weber; le *Guillaume Tell*, de Rossini, et les *Huguenots*, de Meyerbeer.

Il n'y a point de meilleure étude à proposer aux jeunes compositeurs que l'œuvre de Mozart, quel que soit le genre vers lequel leur vocation les entraîne. Sans doute ils n'y apprendront pas le secret de ces mélodies qui, même dépouillées de leurs riches accompagnements et de leur cadre dramatique, pénètrent encore jusqu'au fond de l'âme; mais, lorsqu'ils auront passé le premier moment de découragement causé par la puissance et la grandeur du maître, une

Digitized by Google

étude plus approfondie finira par les habituer au commerce de ce vaste esprit, et si la nature a mis en eux la moindre étincelle de génie musical, l'enthousiasme la fera jaillir quelque jour.

Comme certains poëtes rares, dont l'inspiration naît toujours de l'émotion du cœur, Mozart a non-seulement des admirateurs, mais des dévots. J'en connais qui ne peuvent pas entendre le premier accord *en ré mineur* de l'ouverture du *Don Juan* sans s'émouvoir d'avance, en songeant au plaisir qu'ils vont goûter à se sentir, pendant deux heures, en rapports intimes d'âme et d'imagination avec leur maître préféré. Les plus heureux sont ceux à qui est accordé l'honneur de jouer une modeste partie de second violon ou d'alto dans un de ses beaux quatuors.

Mozart eut de Constance Weber quatre enfants. Deux seulement lui ont survécu. L'aîné vivait encore à Salzbourg, en 1858, au moment où l'on représentait à Paris les *Noces de Figaro*. La société des auteurs et compositeurs dramatiques, par suite d'un traité particulier, perçut des droits sur les représentations du Théâtre-Lyrique. Bien que Mozart fût étranger, et son œuvre tombée dans le domaine public, le comité de cette société, présidé par M. Mélesville, rechercha les héritiers de l'auteur; on découvrit, à Salzbourg, Charles Mozart, dépouillé du seul bien qu'eût laissé son père. En recevant une somme de vingt-cinq mille francs, et la lettre qui lui apprenait de quelle part lui venait ce secours inespéré dont il avait grand besoin, le vieillard se mit à pleurer : « Voilà bien la France ! s'écria-t-il; c'est à elle qu'appartient l'initiative de toutes les idées grandes et généreuses ! »

On n'a pas dit au fils de Mozart que, dans cette France si généreuse, mademoiselle Sedaine et les héritiers d'Hérold n'ont pas eu le même bonheur que lui, et qu'au titre de la propriété littéraire il reste encore une page blanche dans le code de nos lois.

Paul de Musset.

FIN.

LES CHAMPS D'OR DE BENDIGO

(SUITE [1].)

IV

..... Cinq ans se sont écoulés depuis l'installation de Magdalen dans le *ravin de l'Aigle*, cinq longues années qui, comme des urnes qui débordent, n'ont laissé couler pour elle que des souffrances.

Pendant ce long espace de temps, des pléiades de nouvelles mines ont été découvertes; une véritable voie lactée de *trous* profonds traverse maintenant par bandes irrégulières, et de l'est à l'ouest, toute la province de Victoria : dans les vallées, dans le lit des torrents, au milieu des forêts, le sol essayé, ouvert, éventré en mille endroits, donne partout ses richesses : — *Ballarat*, *Sandy-Creek*, *Toran-Gower*, *Iron-Bark-Gully*, *Castlemaine*, et des centaines d'autres noms ignorés jusqu'alors sont venus prendre place, — saints d'un nouveau genre, — dans le calendrier aurifère des champs d'or de l'Australie.

Des légions de *diggers* ont ramassé des sommes énormes en criblant les sables, d'autres ont accumulé des fortunes en brisant les quartz et en lavant les graviers; mais David Hanigan a toujours fait partie de la phalange malheureuse, David n'a jamais réussi : et quand, tout autour de sa tente et touchant aux *claims* qu'il choisissait, des trésors sortaient de terre, quand tous ses voisins voyaient la réussite couronner leurs travaux, David, malgré toute sa persévérance, toute son ardeur et ses efforts n'a jamais pu fixer la Fortune, et cette déesse capricieuse, qui jetait à d'autres moins dignes que lui des millions à partager, ne lui a jamais accordé que les miettes de sa table, que de maigres desserts, que le strict nécessaire enfin.

Aussi, le cortége d'illusions qui sonnait au départ ses fanfares matinales est-il muet à cette heure; David aujourd'hui regrette son blanc *cottage* de *Melbourne*, si calme, si tranquille; son port *Phillip*

1. Voir les 6e, 9e et 10e livraisons.

si bruyant et si affairé ; il donnerait cinq ans de son existence actuelle pour revoir ces belles frégates d'Europe aux flancs arrondis et pleins de richesses, ces *foulks* malais aux voiles de roseaux, ces fines balancelles de l'Inde qui sentent la myrrhe et l'encens.

Il est néanmoins toujours plein de courage. Ses confrères les mineurs le reconnaissent à l'envi comme un des plus acharnés piocheurs de leur bande ; mais, d'un commun accord, ils le signalent aussi comme un des plus infortunés parmi eux : « Le bonheur refuse de lui sourire, disent-ils ; il est marqué au front du sceau fatal et la *chance heureuse* lui tourne le dos. »

La chance heureuse !

Qui pourra me dire à quel signe reconnaître cette belle déesse, reine légitime de l'univers, maîtresse absolue du monde, implorée à genoux par l'humanité entière et possédée seulement par quelques-uns ?

Qui est-elle ? quelle est sa forme ? où peut-on la rencontrer ? où peut-on baiser la trace lumineuse de ses pas divins ?

Est-ce une des princesses célestes du vieil Homère ? se promène-t-elle dans l'Olympe une étoile au front ? ou n'est-ce qu'un des sylphes charmants de Shakspeare, une Elfe pâle qui, le soir en compagnie des Oréades, danse dans les prés au clair de la lune et s'évente avec l'aile poudrée d'or d'un papillon ?

Où loge-t-elle, la chance heureuse ?

Partage-t-elle la couche de Jupiter, ou dort-elle seule dans le calice carminé des roses ? Habite-t-elle l'intérieur parfumé des lis, — chambre de jeune épousée, aux murs de satin blanc ? — ou fille des brises odorantes, ne vogue-t-elle pas constamment d'un pôle à l'autre, balancée sur les nuages pourpres du couchant ?

Les dons et les grâces de la chance heureuse flottent-ils donc dans l'air à l'aventure pour chacun de nous, comme voyagent dans l'haleine du printemps ces légers fils de la Vierge qui, poussés par le caprice du jeune dieu, passent au hasard au-dessus de nos têtes, chevronnent nos manches ou nous aveuglent de leurs flocons blancs ?

Où trouver alors une aiguille à pointe de rubis, une tige de platine aimantée pour fixer et attirer dans nos demeures cette déesse au sourire éternel, dont la corbeille féconde regorge de tous les bonheurs qui nous font vivre ; comme les mains de sa sœur — *la chance mauvaise* — sont pleines de tous les maux qui nous font souffrir ?

Nulle part dans l'univers, cependant, sur nul archipel, sur nulle

Digitized by Google

plage lointaine et orageuse, l'homme n'a eu plus besoin de *bonheur* que sur les *diggings*, où seul, perdu dans les solitudes et ne pouvant compter que sur lui-même, il n'a pour le guider, dans ses recherches minières, que des données contradictoires et incertaines, où des signes heureux aujourd'hui seront demain des signes funestes, où le plus souvent il ne sait jamais, en mettant sa bêche dans les gazons, s'il trouvera au fond du puits qu'il commence assez d'or même pour payer son pain. Comment alors se diriger dans ces ténèbres? comment vaincre ses hésitations, faire un choix, comment réussir, surtout si la chance est contraire?

Sur les *diggings*, tout est dans l'instinct, dans l'intuition du moment, dans l'inspiration spontanée de chacun ; et pour la découverte des gisements précieux, la science géologique, jusqu'à ce jour, s'est montrée nulle et impuissante.

Pierre, par exemple, un ignorant, un matelot déserteur, arrive sur les *terrains*, se balançant dans sa démarche comme s'il était encore sur le pont de son navire; il ne regarde ni à droite, ni à gauche, ne s'occupe ni de la profondeur de la vallée, ni de l'angle de la montagne; peu lui importe si les quartz qu'il rencontre sont blancs ou jaunes, si les cailloux que ses souliers écrasent sont des granites à cristaux ou des silex pyromaques; Pierre prend la première place qui se présente, travaille en chantant, creuse, va vite en besogne, et un soir, il s'en retourne, portant cachées sous son aisselle quelques livres pesant d'or.

Paul, au contraire, un savant, un géologue, un ingénieur des mines, se promène pendant huit jours avant de savoir le point qu'il doit attaquer; il calcule la pente des ravins, mesure de l'œil la perpendiculaire des collines, égrène les rocs pour en connaître la pâte, analyse les sables pour savoir si ce sont des détritus de *métaphyres* ou de *dolérites*, case les grès, pèse les glaises, prend note de tout, et ne se met à l'œuvre qu'après des réflexions profondes; puis, quand il est bien convaincu qu'il a découvert le véritable point concentrique du bassin, que c'est bien là, suivant les lois de la pesanteur, de l'équerre et de la tangente, que les eaux du premier déluge ont déposé des lits épais du métal précieux, Paul alors se décide, fait son trou, arrive au fond, nettoie ses lunettes pour mieux voir, lave sa terre et ne trouve rien.

Ceci est de règle commune et générale, et rien ne cause plus d'hilarité parmi la rude famille des mineurs, toujours prête à la

Digitized by Google

moquerie, que de voir venir parmi eux, armés de loupes et de marteaux d'acier fin, des savants, — qui se mettent à goûter les terres et à cogner sur toutes les roches, mais qui malheureusement pour les capitalistes qui les envoient et payent le voyage, ne récoltent jamais qu'une pluie régulière de quolibets.

Sur les *diggings*, je le répète, tout est dans le bonheur que chacun porte en soi, dans la chance heureuse ou malheureuse qui vous suit et marche dans votre ombre.

J'ai connu un Macassar, mauvais sujet de la pire espèce, toujours le verre ou le *criss*[1] à la main, mais qui était bien certainement l'être le plus heureux en riches trouvailles que j'aie jamais rencontré. Lorsque sa poche vide le forçait à quitter les tavernes, et jamais il n'en sortait que dans ces circonstances, il prenait ses instruments de travail, montait sur une éminence, se tournait du côté du vent, et sans réflexion, sans hésitation aucune, il lançait de toutes ses forces, droit devant lui, son large chapeau de feuilles de bombax; à la place où ce chapeau, qui fendait l'air comme un cerf-volant, tombait et s'arrêtait, le sujet de la Hollande marquait aussitôt son *claim*, et en moins de quelques heures, si le trou n'était pas profond, il remontait toujours avec assez de poudre d'or pour se livrer pendant plusieurs semaines à sa folle passion pour la paresse, l'opium et l'arack.

D'excellents pères de famille, au contraire, d'ardents et de consciencieux travailleurs, des hommes enfin qui ne souhaitent rien tant que de pouvoir vivre honorablement, nourrir et élever leurs familles, creusent, bêchent, lavent des pyramides de terres aurifères, se donnent des courbatures qui les tordent comme des cerceaux,... et ne trouvent jamais rien.

Il est digne de remarque, et c'est un fait curieux à constater, que les plus dangereux caractères sur les *diggings*, ceux qui travaillent le moins, qui s'enivrent le plus, et qui se donnent corps et âme à toutes les intempérances, sont précisément ceux-là qui ont le plus de bonheur, ceux-là que la fortune protége d'une façon spéciale et comble de ses dons.

On dirait, en vérité, que le dieu Hasard, à la Nouvelle-Hollande, se plaît à couronner l'ivresse, et qu'il prend à cœur d'offrir un encouragement à la débauche.

1. Poignard des insulaires de la Polynésie; il est long d'un demi-mètre et la lame s'allonge en zigzag.

Digitized by Google

C'est ainsi que le plus lourd et par conséquent le plus précieux *nugget* (gros bloc d'or massif) qu'aient jamais donné les mines de l'Australie, fut découvert par son plus grand ivrogne, un Écossais, qui possédait une chaleur d'entrailles et une soif tropicale inconnues à l'Europe.

David, qui généralement était sobre, qui ne volait, violait et n'assassinait personne, était loin d'être heureux, et le dévouement, le courage et l'abnégation de Magdalen le soutenaient seuls alors dans la voie de misère où il s'était imprudemment engagé.

Mag avait vu la pleine réalisation de ses craintes, et ses noirs pressentiments avaient pris un corps : — « J'avais en quittant Melbourne le pressentiment de tout ce qui m'arrive, disait-elle quelquefois, car les malheurs qui grandissent jettent devant eux leurs ombres ; et les infortunes, comme les corbeaux en automne, ne vont jamais seules. » Aussi, depuis quelques années, portait-elle un lourd fardeau de souffrances.

Dix-huit mois avant l'époque où nous sommes arrivés, Mag avait eu le cœur percé par un des sept glaives de douleur, et son cœur, qui, comme celui de Rachel, ne voulait pas être guéri, saignait encore comme au premier jour de la blessure. Mag avait perdu le pauvre Tim, emporté en moins d'une semaine par une inflammation cérébrale : d'une nature frêle et délicate comme sa mère, Tim n'avait pu résister aux chaleurs ardentes, aux privations et au fiévreux tumulte des *diggings*. Tom, plus robuste, et ressemblant davantage à David, avait mieux résisté ; les durs commencements de cette existence nouvelle ne l'avaient point abattu, et il était sorti victorieux des premières épreuves.

Tom maintenant était un beau garçon de quinze ans, qui aidait son père dans ses travaux du dehors, soulageait sa mère dans mille petits détails d'intérieur et les aimait tendrement tous les deux.

Mais Mag se traînait pâle dans le sentier de la vie; ses lèvres cependant restaient muettes sur ce qu'elle souffrait, et jamais elle ne faisait le moindre reproche à David, dans l'âme duquel elle lisait des regrets. David également n'était plus ce vigoureux gaillard toujours chantant, riant et plaisantant que nous avons connu au commencement de ce récit; David ne bâtissait plus de châteaux en Espagne, ne pensait plus à séduire Brigitte, la cuisinière du curé; et quant à son fameux jet d'eau de whisky à sept branches, il n'en parlait jamais.

Digitized by Google

Comme le peu d'or qu'il trouvait de temps à autre en compagnie de Tom était loin de suffire à la subsistance de chaque jour, la pauvre Mag, pour augmenter les ressources de son intérieur, s'était faite blanchisseuse; elle lavait à raison de deux *shillings* (2 fr. 50) pièce les chemises de flanelle de messieurs les *diggers*.

Toujours industrieuse et mettant tout en œuvre pour augmenter le bien-être de son mari et du fils qui lui restait, elle avait également organisé près d'elle une vaste basse-cour. C'était un grand et gros gommier, à la belle ramure, au feuillage épais, qui se trouvait derrière sa tente et qui, entouré de perches et de toiles jusqu'à cinq mètres de hauteur, servait pendant la nuit d'enceinte close et de juchoir à une quarantaine de poules malaises, de pintades d'Afrique et de coqs anglais. Et comme à deux cents pas de son habitation un ruisseau qui descendait des hauteurs voisines babillait ses frais murmures dans les mousses, elle s'était également procuré, dans une heure de veine heureuse, une vingtaine d'oies de Gambie et de canards siffleurs de la Chine, qu'elle envoyait tout le jour naviguer et barboter dans les joncs.

Ces palmipèdes et ces gallinacés domestiques avaient été pendant longtemps une grande distraction pour Magdalen; mais les récoltes d'or de David devenant de plus en plus rares, et le besoin frappant de plus en plus à sa porte, elle avait été obligée de s'en défaire petit à petit. Ces volatiles se vendaient à cette époque cinquante francs la paire sur les *diggings*, chaque œuf valait de trois à quatre francs; c'était donc, comme on le voit, une branche de revenu claire et lucrative pour Magdalen.

Aussi voyait-elle arriver avec plaisir chaque samedi; car ce jour-là, des Chinois heureux et gourmands du voisinage, qui avaient eu occasion d'apprécier la délicatesse de chair de ses oiseaux, arrivaient avec un regard oblique dans chaque œil et un *souverain* d'or dans chaque main, et échangeaient avec bonheur ces deux pièces pour deux volailles.

Mag aimait l'argent qui lui était si utile, mais elle aimait aussi ses coqs et ses poules de Numidie, et ne s'en séparait qu'avec regret.

Grâce à ces deux industries de Magdalen et à la stricte économie qu'elle avait apportée dans ses dépenses intérieures, le ménage jusqu'alors s'était assez bien soutenu, mais la basse-cour se dépeuplait à vue d'œil, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même, et David, que le découragement rongeait et que le désespoir de ne jamais réussir

Digitized by Google

rendait malade, passait des journées entières sur son lit à gémir; il allait aussi dans les fourrés épais chercher la solitude, tendait des piéges aux hoccos[1] pour se distraire, mais il négligeait la recherche de l'or et ne travaillait plus ses *claims*.

Sur ces entrefaites les pluies d'automne étant arrivées, et les inondations partielles qui en sont la suite ayant couvert le bas pays, les travaux des mines dans la vallée où se trouvaient David et sa famille furent par force majeure momentanément suspendus.

Les mineurs, qui ne trouvaient plus leur provision quotidienne de *nuggets* et de poudre d'or, et qui comme la cigale avaient fait peu d'économies dans les beaux jours, lavaient eux-mêmes leurs gilets de flanelle devant leurs portes; le plus grand nombre était dans une pénurie extrême, et Mag, aux abois, pour subvenir aux besoins de la tente, vendait la dernière tête de sa famille emplumée, un charmant petit canard siffleur qu'elle aimait beaucoup pour sa gentillesse et l'opulence orientale de son plumage, et qu'elle appelait *Roméo*.

Palmipèdes et pintades, poules malaises et coqs anglais, tout avait disparu. Encore quelques jours et la famine allait venir s'asseoir en reine à son foyer.

Mais au moment où la misère, suivie de son lugubre cortége de privations, venait, semblable à une troupe de Harpies, s'abattre sur le peuple entier des *diggings ;* au moment où David, la folie dans les tempes, parlait d'aller se pendre à un paluvier voisin, le firmament tout à coup redevint bleu, un vent du nord effroyable balaya la voûte céleste de toute la noire armée des nuages humides, les routes se séchèrent comme par enchantement, les communications se réta-

1. Les hoccos sont des oiseaux propres aux régions équatoriales, où ils semblent représenter nos dindons. Leur bec est d'une longueur médiocre, mais fort; ils ont une huppe sur la tête, les ailes courtes, et toutes les parties supérieures du corps d'un noir profond, à reflets verdâtres.

C'est dans les lieux les plus élevés des forêts que les hoccos vivent en société, se réunissent en troupes nombreuses, et marchent de concert à la recherche des fruits, des baies, des graines, des bourgeons dont ils font leur nourriture. Leur séjour habituel sur les hauteurs et leur amour pour le sommet des collines leur ont fait donner par les indigènes le nom « d'Oiseau de montagne. »

La chair des hoccos est blanche et d'un goût exquis.

Le hocco noir, ou hocco Mitu-Poranga se trouve également au Mexique, au Brésil, dans les forêts de la Guyane et du Paraguay.

Digitized by Google

blirent, les arrivages se succédèrent et les travaux reprirent leur cours.

David se remit à l'ouvrage avec ardeur; il courait partout comme un forcené, ne prenait plus de repos, faisait des entailles d'épreuve à toutes les roches, creusait des puits dans tous les ravins; mais la fortune, toujours ennemie, ne voulait pas sourire; David et Tom ne trouvaient rien.

Enfin la disette devint si grande, qu'un samedi, — jour où il est indispensable sur les *placers* de tout acheter pour le dimanche, car ce jour du Seigneur y est aussi inviolable qu'à Londres, et tous les *stores* fermés ne s'ouvrent à aucun prix, — Mag déclara les larmes aux yeux qu'il ne lui restait pas un *sixpence* (0,60). La moitié des outils avait été vendue depuis longtemps, et se défaire du reste était se condamner à une inactivité qui entraînait une fin certaine et prochaine.

David, un éperon de feu dans les épaules, s'en alla trouver un sien compatriote qui campait près de là, et, chose inouïe sur les *diggings*, où chacun se moque et se rit de la faim de son semblable, David lui demanda un prêt d'argent. Cet Irlandais, qui connaissait de vue Magdalen et qui avait pour elle la plus grande estime, remit à David huit *shillings* (10 fr.), la moitié juste de ce qu'il possédait lui-même.

David revint à sa tente avec les vivres du dimanche; mais comment se passeraient les lundi et mardi suivants? Quant au mercredi, il n'y pensait guère, il sentait qu'il serait mort ou que quelque chose d'heureux lui serait arrivé.

Ce jour du Seigneur, comme on le pense, fut triste. Mag le passa dans la prière, Tom à dormir, et David, qui avait besoin de l'agitation du corps et de mouvements rapides pour abattre l'ardeur de sa pensée, se plongea dans les massifs les plus sombres de la forêt, cherchant pour sa tête brûlante la fraîcheur qui tombait des grands arbres et se demandant à chaque pas et avec angoisse ce qu'allaient devenir sa femme et son enfant.

David revint tard, parla peu, et Magdalen, qui voyait la tempête qui s'agitait en lui, qui lisait couramment dans ses yeux comme dans un livre ouvert, fut effrayée de ses regards, de la rigidité de ses lèvres et des pensées mauvaises que révélaient de temps à autre les plis de son front.

Car David, nature honnête et sympathique s'il en fut, méditait véritablement à cette heure, la plus terrible de sa vie, de se faire

Digitized by Google

stock-keeper ou *bush-ranger* le lendemain matin, et de s'en aller aux premières clartés du jour se poster sur la route pour arrêter, égorger et dévaliser le premier individu qui passerait devant lui.

Mag, qui savait comment jeter du calme dans cette tête ardente, le fit asseoir près d'elle, lui parla du pays, de ses parents, de leur belle Irlande, de la récompense qui tôt ou tard est le partage de ceux qui s'appuient constamment sur l'honneur ; elle lui parla même, car il fallait employer les grands remèdes, du pauvre Tim, dont jamais elle ne prononçait le nom ; — quoique son image impérissable et bien-aimée fût toujours, comme une statue du marbre blanc le plus pur, vivante et souriante dans sa mémoire, — elle lui parla du cher Tim, le décédé, disant qu'elle l'avait vu la veille dans son sommeil et qu'il souriait.

David pleura et fut sauvé.

Pendant la nuit qui fut orageuse, Mag, qui le surveillait, le vit s'agiter sur sa couche, remuer les lèvres comme s'il parlait à un être invisible, joindre les mains et paraître en extase.

David, depuis, prétendit toujours que cette nuit-là saint Patrick lui-même, tenant par la main Tim, lui était apparu et lui avait désigné du doigt dans la plaine un petit monticule auquel jamais personne n'avait pensé, et que jamais pioche et pic de mineur n'avaient touché.

Au matin, une ardeur nouvelle s'empara de David, il sembla revêtu d'une nouvelle armure de force, ses yeux avaient des éclats étranges, la foi était en lui.

Mag prit ces jaunes éclairs des prunelles pour les feux de la fièvre, elle crut que la maladie allait de nouveau descendre sur sa tente et elle se sentit défaillir.

Mais David la rassura ; puis il se prépara au travail, trempa lui-même aux flammes de la forge la pointe de ses pics et appelant Tom, il partit avec lui.

Sans incertitude, sans hésitation, David se dirigea tout droit vers le petit monticule dont nous avons parlé, lequel se dressait seul dans la plaine comme un *wigwam* de chef indien, et se trouvait éloigné de plus d'un mille du grand filon d'or principal sur lequel des troupes de mineurs couraient et s'agitaient comme s'acharnent sur une goutte de sang tombée à terre des nuées de moucherons.

A la grande surprise de quelques-uns des plus rapprochés qui l'observaient, David marqua un *claim* de vingt pieds carrés sur le

Digitized by Google

sommet de cette éminence ; et après avoir planté aux angles de ce terrain, qui devenait dès lors sa propriété, quatre piquets de bois blanc pour bien établir son droit, il alluma sa pipe et, sans répondre aux plaisanteries nombreuses qui pleuvaient déjà de toutes parts — car, excepté lui, qui jamais en effet aurait eu cette idée ridicule de creuser un trou sur le sommet d'une colline, quand l'usage en vigueur à cette époque voulait au contraire que l'on recherchât surtout et toujours les niveaux les plus bas? — il dit à Tom d'ôter sa jaquette et d'attaquer vigoureusement le terrain.

Tom fit ce qu'on lui commandait.

Les trous à *Battle Flat* (Plaine de la bataille), où David se trouvait alors, variaient dans leur profondeur de sept à huit mètres ; il fallait donc au moins deux jours au père et au fils pour atteindre les terrains aurifères.

Le soir de ce premier jour les trouva effectivement à moitié chemin.

David, toujours taciturne, revint à sa tente, mangea peu, dormit mal et le lendemain, avant même que les kakatoës et les gros perroquets verts de la forêt eussent fait entendre par une explosion de cris bruyants et prolongés l'admiration que leur causait le spectacle du soleil levant, avant que les rainettes bleues, montées sur les plus hautes branches, eussent entonné en chœur l'hymne joyeux du matin, David, debout et habillé, son idée fixe en tête et un morceau de pain dur à la main, se dirigeait à grands pas vers son monticule, après avoir recommandé à Mag de lui expédier Tom aussitôt que celui-ci serait prêt.

David reprit son travail avec énergie, et quand les autres mineurs vinrent à leur tour et qu'ils s'aperçurent qu'il était déjà là, brisant les pierres et s'escrimant :

— Le pauvre homme est coiffé d'une idée fixe mais malheureuse, se disaient-ils entre eux ; laissons-la-lui, c'est sa dernière : c'est sa tombe qu'il creuse.

Et ils passaient haussant les épaules et se moquant.

Tom vint peu de temps après et remplaça son père ; un treuil fut établi sur l'ouverture du puits, les seaux y furent fixés et les terres, enlevées à mesure et jetées tout autour de l'orifice, formèrent bientôt un obstacle suffisant pour arrêter les pas et les regards curieux.

Mag toute souriante pour cacher ses alarmes vint sur les trois heures

Digitized by Google

visiter son fils et son mari; elle leur apportait du café, du pain frais et des tranches de mouton rôti, qu'elle avait obtenus en vendant quelques heures auparavant le dernier châle qui lui restait. David, presque aussi blanc qu'un cadavre, et que son courage seul empêchait de défaillir, reprit des forces. On mesura la profondeur du *trou*, il marquait six mètres; encore une heure de travail et l'on touchait à la couche aurifère, c'est-à-dire, si la chance était favorable, à la santé, au bonheur, à l'aisance, à la richesse peut-être; comme aussi, dans le cas contraire, au prolongement d'une misère qui ne pouvait plus se supporter et à la ruine complète de toutes les espérances.

Les yeux de David étincelaient, ses joues étaient devenues pourpre; il renvoya Mag malgré toutes ses prières et ses supplications, car la pauvre femme demandait à rester là jusqu'à la nuit, muette, immobile, couchée comme un chien dans un angle s'il le fallait; mais David ne voulait pas qu'elle fût témoin des imprécations et des orages de colère qui, comme des volcans furieux, grondaient déjà dans sa poitrine et n'attendaient qu'un signe pour éclater s'il se trouvait encore une fois déçu.

Mag désolée s'en alla, et l'on se remit au travail.

Bientôt les alluvions devinrent plus sombres, plus friables; des cailloux noircis, brûlés par les anciens feux souterrains, commencèrent à se montrer; les marnes grises, couches argileuses et tertiaires se traversaient, et le *pipe-clay* (terre de pipe), lit de craie blanche, douce et de couleur satinée, sur lequel depuis les premiers jours du monde l'or vierge se repose des secousses diluviennes que lui a imprimées pendant des siècles l'énergique vacillation des grandes eaux, était proche et se révélait.

— Remonte, enfant! dit David à Tom, qui s'escrimait alors de toutes ses forces contre un énorme bloc de quartz qui ne voulait pas être cassé; — remonte, laisse-moi descendre, nous touchons au moment.

Quelques minutes après, effectivement, David, dans son impatience et sa fureur, ayant donné un coup de pic à traverser le globe, vit avec joie la pointe de son fer remonter toute tachetée de blanc.

Il était arrivé sur les terrains calcaires, roches crétacées, témoins de toutes les catastrophes qui ont suivi la création et sur lesquels, comme je viens de le dire, l'or se trouve et repose.

David poussa un cri, son sort allait se décider; sous ses pieds, à quelques pouces seulement, il avait sa vie ou sa mort, car il sentait

Digitized by Google

que, trahi encore une fois, ses forces morales et physiques épuisées ne lui permettraient pas de renouveler l'épreuve.

Pris d'une sorte de frénésie, il se mit à frapper la terre à tour de bras; puis, le vertige dans les yeux, les narines tremblantes, — osant à peine remuer et respirer dans la crainte de faire évanouir la vision, il devint immobile : — là, devant lui, sortant d'un angle obscur, il venait de voir apparaître un énorme morceau d'or, il le toucha du bout de l'ongle, — c'était bien de l'or; il s'en saisit, le mit dans sa poitrine et, inondé d'une joie céleste, comprenant avec la rapidité de l'éclair que sa famille et lui étaient sauvés, il tomba à genoux et se mit à entonner d'une voix retentissante le fameux chant irlandais *Erin go brah* (vive à jamais l'Irlande)!

La *chance heureuse*, qui jusqu'à ce jour s'était montrée si dure à son égard, laissait enfin tomber son voile d'indifférence; elle lui faisait largesse comme une reine et le récompensait de toutes ses misères en le comblant tout à coup de ses dons les plus précieux. David venait enfin de gagner un *terne* à la terrible loterie des mines; il obtenait un véritable présent des dieux, aussi rare, aussi difficile à rencontrer sur les *diggings* que la fameuse anguille conjugale de Martin Luther dans les grandes villes [1]. David, en un mot, venait de découvrir au fond de son *claim* une *pocket* (poche), — sorte de crevasse plus ou moins profonde toujours remplie de *nuggets* et de poudre d'or.

Tom, qui n'entendait plus au fond du trou ni chant, ni travail, regarda ce qui s'y passait; voyant son père immobile, il crut qu'un accident fâcheux lui était arrivé et il allait peut-être appeler à l'aide, quand David, qui se relevait, lui montra son morceau d'or et Tom comprit tout.

— Je cours chercher ma mère, dit-il.

— Garde-t'en bien, cria David, pas un mot, pas un geste : — regarde autour de toi, vois-tu quelqu'un dans le voisinage?

— Personne, dit Tom.

— Bien, je remonte.

David revint au grand jour et se promena pendant une heure pour abattre son agitation.

1. Luther prétendait, — bien à tort sans aucun doute, — que dans le sac ténébreux du mariage il se trouvait toujours quatre-vingt-dix-neuf vipères pour une anguille.

Digitized by Google

— Du calme, enfant, disait-il à Tom, dont il voyait la joie prête à se traduire en sauts et en cris. — Ne sais-tu pas que tous les yeux sont fixés sur nous ; si nos voisins se doutaient même du bonheur qui nous arrive, nous serions tous assassinés avant demain. — Va, marche autour de la colline et si quelque curieux approche, préviens-moi.

David redescendit dans son *claim*, et comme chaque coup de pic maintenant donnait un morceau d'or, comme *nugget* après *nugget* sortaient, brillants d'une robe de beauté, de la cache secrète où les premiers torrents les avaient enfouis, il lui fut possible, avant l'arrivée du soir, de se composer une collection de médailles qui, quoique sans effigie et sans légende, n'en eussent pas moins fait la joie, j'imagine, de plus d'un numismate.

S'étant ainsi emparé de tout l'or visible, et après avoir couvert le fond du trou d'une couche épaisse de terre commune, afin que nul œil indiscret ne pût en reconnaître la riche nature, David, d'un pas égal et la mine indifférente, mais entendant son cœur chanter des alleluia dans sa poitrine, — il portait roulées dans sa ceinture huit livres d'or, — reprit avec Tom le chemin de sa demeure.

Magdalen les attendait sur le seuil.

David s'avançait avec l'aplomb et le grand air d'un bedeau de cathédrale qui marche devant son curé ; Tom se mordait les lèvres et n'osait regarder sa mère de peur de se trahir ; mais, malgré cette belle comédie, la belle prestance de David et la physionomie hypocrite de monsieur Tom, Mag, d'un coup d'œil, devina tout.

Et quand une fois ces trois personnages, qui le matin même ne savaient comment subsister, qui depuis des années ne vivaient que de larmes et de privations, se trouvèrent enfin réunis dans l'intérieur de la tente, que les rideaux qui servaient de portes et de fenêtres furent abaissés et que David, ayant déchiré sa ceinture qui ne se déroulait pas assez vite, eut mis dans les mains de Mag, qui pouvaient à peine les contenir, tous ses morceaux d'or, il se passa une scène de joie, de bonheur, de rires et d'embrassements que je laisse à l'imagination de chaque lecteur le soin de se décrire.

— Ils étaient sauvés, avait dit Magdalen, ils avaient de l'or, ils en auraient davantage ; mais n'y a-t-il pas toujours un aspic sous les figues? et tout l'or de la Nouvelle-Hollande, se disait-elle bas à elle-même, toutes les perles, tous les diamants de Bedjapour lui rendraient-ils le pauvre Tim ?

Digitized by Google

Plus que jamais, Mag comprenait que le bonheur sans mélange n'est pas une fleur de notre terre.

On dormit peu cette nuit-là sous la tente de David et la forêt, comme si elle eût voulu prendre part à l'allégresse de nos amis, leur envoya pour les complimenter de leur bonheur un de ses chantres les plus mélodieux, le *bu-taa-la* (l'oiseau triste) des indigènes, sorte de rossignol australien qui ne se fait entendre que pendant les heures silencieuses, alors que les clairières sont désertes et que la lune argente les solitudes.

Perché sur la tige flexible d'un arbre-à-roses voisin, le *bu-taa-la* [1] ne cessa jusqu'aux premières lueurs blondes du crépuscule de jeter ses douces octaves aux échos du *buisson*.

Les notes de cet oiseau de la nuit étaient si touchantes et si plaintives, si suaves et semblaient tellement au-dessus des cordes vocales de la terre, que Magdalen, qui l'écoutait en extase, s'imagina que c'était l'âme de son cher Tim, qui, par des mélodies d'un autre monde, venait lui témoigner sa joie de la voir heureuse.

Le lendemain matin, Magdalen se mit à discuter avec elle-même et à réflechir pendant toute une heure pour savoir dans quel lieu secret elle devait cacher son or; son cœur battait de transes continuelles, car David et Tom, partis comme d'habitude, l'avaient laissée seule et un homme qui passait, un grillon qui chantait dans l'âtre, une souris qui trottait dans l'herbe sèche, une voix qui appelait, la faisait tressaillir.

Après avoir bien fermé toutes les ouvertures au travers desquelles

1. Les natifs de l'Australie appellent aussi le *bu-taa-la* l'*oiseau invisible*, parce que, quoique chantant près des habitations humaines, il ne se montre jamais.

Ils le nomment encore l'*oiseau des morts*, car disent-ils, les parents décédés parlent à ceux qu'ils aiment par sa voix.

J'ai souvent entendu moi-même, pendant ces belles nuits calmes et transparentes des tropiques et alors que je chassais le *casoar* chez les tribus indigènes du *Morumbridgee*, des dialogues de femmes sauvages avec le *bu-taa-la;* dialogues d'un rhythme étrange, pleins d'accords mystérieux qui pleurent, et de tristesses profondes qui font rêver.

La jeune femme qui avait perdu soit son père, soit un fils ou un amant, parlait la première et questionnait l'oiseau; le bu-taa-la chantait sa réponse et, chose bizarre, jamais l'oiseau n'interrompait les plaintes monotones de l'épouse ou de la mère, mais reprenait toujours son chant mélancolique et ses trilles d'une douceur et d'une ténuité qu'aucune flûte de cristal ne saurait rendre lorsque la jeune femme cessait de parler.

Digitized by Google

on aurait pu l'espionner, Mag fit un trou à l'angle nord de sa tente — l'angle le plus obscur — et y déposa son trésor.

Pendant huit jours, le *claim* de David, percé de galeries circulaires et travaillé dans tous les sens, ne cessa pas de produire et Mag, que tout ce métal jaune et brillant qu'on lui apportait chaque soir, rendait de plus en plus inquiète, n'osait pas sortir de chez elle, et ne quittait plus de l'œil l'angle béni où toute une fortune à cette heure se trouvait déposée.

Mais bien que la prudence de David et la discrétion des siens fussent de la meilleure trempe, l'or, quand il existe sur un point, répand autour de ce point de telles effluves magnétiques, que, quoique éloigné de plus d'un mille du filon principal, des courants subtils partis du monticule allèrent bientôt éveiller l'attention de quelques mineurs; une fois les soupçons sur le qui-vive, David et Tom furent suivis pas à pas, tous leurs mouvements, tous leurs gestes furent étudiés et un matin nos amis pâlirent en voyant des centaines de *diggers*, le pic sur l'épaule, arriver en courant de toutes parts et marquer à l'envi des *claims* tout autour de celui qu'ils occupaient eux-mêmes.

La vérité s'était fait jour, l'or s'était senti, une nouvelle mine naissait à la lumière.

David, aux questions multipliées qui lui furent faites, sut répondre d'une manière évasive; mais il lui fallait au plus vite mettre en sûreté ce qu'il possédait, car, encore quelques jours, et sa tente allait, sans aucun doute, devenir l'objet d'une convoitise générale, le point de mire de plus d'une attaque. La veille même, Mag s'était fortement émue des propos à double pointe que lui avait lancés, d'une façon méchante, une de ses voisines.

— Vous êtes bien pâle, ma chère, lui avait dit cette femme; — vraiment, vous ne dormez pas assez, vous avez trop peur des voleurs.

— Les voleurs sont trop habiles pour venir frapper à une porte aussi pauvre que la mienne, avait répondu Mag.

— C'est bon, c'est bon, s'était écriée la virago, on sait ce qu'on sait; faudrait-il pas vous faire l'aumône, par hasard?

Magdalen, sans rien répondre, avait jugé prudent de battre en retraite, mais ses inquiétudes étaient devenues plus vives, et ses craintes avaient grandi de six coudées.

David, à ce moment, avait *soixante-trois livres* pesant d'or (75,000 francs environ) cachés dans sa tente.

Sa position était celle d'un agneau sans défense, égaré dans un

Digitized by Google

bois plein de loups, car, outre que, depuis les premiers grains de cette riche récolte, ils vivaient lui et sa famille de la façon la plus modeste, il n'avait pas même osé acheter des armes, de peur d'éveiller les soupçons.

Magdalen, en présence de ces dangers toujours renaissants, et de ces secousses morales continuelles, se prenait presque à regretter d'avoir tant de richesses sous la main.

Mais la *chance heureuse* qui les avait maintenant adoptés et qui les couvrait de son égide ne devait pas les abandonner dans cette circonstance périlleuse, et allait tout exprès faire naître pour leur bénéfice un hasard merveilleux.

Le gouvernement de Melbourne, qui depuis quelque temps s'inquiétait avec raison des meurtres et des vols sans nombre qui se commettaient de plus en plus sur les *placers* isolés, et qui savait que la cause première de tous ces crimes était les fortes sommes en or que quelques mineurs étaient contraints de porter constamment avec eux, sommes dont les *shark-lands* et les *bush-rangers* voulaient s'emparer à tout prix, résolut, à l'aide d'une mesure sage, de détruire ce mal, ou du moins, d'en atténuer les effets. On prit donc, en haut lieu, le parti de faire passer tous les quinze jours, sur tous les principaux *diggings* de la province des *escortes*[1], qui recevraient au nom de la Banque royale, et déposeraient au trésor de Melbourne, toutes les sommes en *pépites* et en poudre que voudraient bien leur remettre les mineurs.

Le lendemain même du jour où nous sommes arrivés, une *escorte* se présenta au *battle-flat*.

L'officier commandant se fit aussitôt dresser un pavillon, sortit ses registres, ses sacs de cuir, ses poids et ses balances, et les *diggers* furent invités, aux sons de la trompette militaire, à venir lui confier

1. Une *escorte* se compose d'un fourgon étroit solidement établi et pouvant porter dans ses coffres cerclés de fer deux mille kilogrammes d'or; attelée de six chevaux montés par deux postillons, cette voiture est toujours escortée par douze cavaliers choisis, deux sergents et un officier. Chaque homme de cette troupe est armé d'un sabre droit, d'une carabine double, et de deux revolvers à six coups; tous portent également trois paires de menottes à la ceinture, qu'ils mettent immédiatement aux poignets de quiconque leur paraît suspect, pour lui ôter l'usage de ses mains. L'escorte une fois en marche va toujours au galop. De nombreux relais à son usage, qui servent également de postes de police, sont établis dans la forêt.

Digitized by Google

leurs réserves. Celui de tous qui fut le plus joyeux de cette venue et de cette invitation fut bien certainement David, qui, flanqué de Tom, et portant sa poudre d'or et ses *nuggets* emmaillotés dans un vieux pantalon, comme une belle nourrice normande porte sur son bras blanc un *baby* au baptême, reçut de l'officier, des félicitations, d'abord, puis un reçu en bonne forme, avec paraphe officiel de la somme qu'il déposait.

Quelques jours après, le *claim* de David se trouvant épuisé jusqu'au dernier pouce, et tous les alentours se trouvant pris, il dit adieu à cette chère motte de terre qui avait fait sa fortune, et sur les pressantes sollicitations de Magdalen renonça pour toujours au métier de chercheur d'or.

Mais, épisode curieux, et qui montre les hasards des choses de ce monde, ce *trou* de David percé sur le sommet d'une éminence fit en Australie dans l'industrie minière une révolution presque égale à celle qu'en Europe opéra la poudre à canon dans l'ordre des batailles. On se mit alors à exploiter les collines, les montagnes, les hauts plateaux que jusqu'à cette époque on avait négligés, les croyant dépourvus de *fonds* précieux, et les *white-hills*, *red-hills*, *iron-stone hills* (collines blanches, rouges, à pierres de fer), et tant d'autres furent ouvertes et travaillées.

En 1856, on ne manquait jamais de faire voir à ceux qui venaient s'établir dans la *Plaine de la bataille*, comme un exemple de la chance heureuse qui pouvait leur tomber en partage, ce fameux *claim* de David qui avait été le commencement d'une ère nouvelle et la tête de source de richesses immenses; et toute cette partie du pays qui commence au *Monticule* et qui se prolonge à peu près l'espace de trois kilomètres, dans la direction d'*Epsom flat*, reçut le nom qu'il porte encore aujourd'hui, de *Irish beggar's digging* (placer du mendiant irlandais).

Classification brutale et mensongère, car David ne mendia jamais, mais qui prouve dans quelle position critique et malheureuse il se trouvait plongé au moment de sa découverte.

L'aisance, la joie, la santé, les couleurs roses se donnèrent bientôt rendez-vous de nouveau sous sa tente, et la ceinture de misère qui l'avait tant fait souffrir fut jetée aux buissons; mais s'il avait donné sa parole de ne plus se livrer personnellement à la recherche de l'or, il n'avait jamais promis de quitter les *diggins;* aussi la fortune lui paraissant désormais favorable, il résolut de profiter de son soleil et

Digitized by Google

de son caprice de bonne humeur pour augmenter sa moisson. David tendit dès lors sa voile au grand vent des opérations commerciales, et montra dès le début des qualités d'audace et de finesse que personne ne lui soupçonnait.

Était-ce bonheur ou coup d'œil juste, mais tout ce qu'il touchait devenait réussite.

La première spéculation qu'il tenta fut l'établissement d'un large *store* sur un riche *placer* des environs, et tandis que Mag et Tom s'attiraient dès les premiers jours, par leur douceur et leur bienveillance, une clientèle nombreuse et choisie, David se mit à brocanter sur les chevaux, à soumissionner des terrains, à acheter à bas prix et à revendre avec gros bénéfice les armes et les instruments des mineurs ; bref il suivit si bien le fil de l'eau, conduisit si bien ses entreprises, et Mag qui tenait toujours le gouvernail l'aida si puissamment de ses bons conseils, que dans l'espace de moins d'une année David vit l'arbre de ses succès grandir et donner plus de fleurs et de fruits qu'il n'en avait jamais rêvé.

Enfin, en 1857, et après avoir parcouru presque tous les *placers*, une suite d'opérations importantes et lucratives le conduisit encore une fois à Bendigo, — bien changé depuis six ans qu'il ne l'avait vu.

Ce n'était plus la *plaine* misérable, poussiéreuse et désolée, percée de trous et tachetée çà et là de tentes blanches qui avait tant frappé l'esprit de Magdalen la première fois qu'elle l'avait aperçu.

Bendigo maintenant avait pris de l'envergure, et était devenu un centre de commerce d'un grand intérêt; sous le souffle puissant des affaires, Bendigo avait grandi comme poussaient sous les ardeurs de son soleil les hautes herbes de ses solitudes.

A cette heure, Bendigo avait ses maisons de pierre et ses palais de granit, ses chapelles protestantes et ses églises catholiques, ses juges et son gouverneur, ses prisons et ses théâtres, ses salles de danse et ses hôpitaux, ses banques, ses maisons de jeux et ses tavernes. Et, comme couronne de civilisation mise à son front, Bendigo possédait également une garnison de cinq cents hommes d'infanterie anglaise.

La flûte indienne et le fifre de Java ne donnaient plus, il est vrai, d'aubades solitaires, mais des bandes de Mozambiques avec des anneaux de bronze doré dans les oreilles, des orchestres complets de nègres du Congo en pantalons bleu ciel et en vestes roses, faisaient par toutes les rues et aux coins de tous les squares babiller les casta-

Digitized by Google

gnettes, pleurer les karnas[1] et les mandolines, et gronder les tambours cingalais.

Tout un peuple de Chinois indolents, habillé de satin jaune, était assis à l'ombre sous les portiques, s'offrant mutuellement le bétel et gazouillant les voyelles de leur langue d'Asie, tandis que des foules d'hommes d'Europe, aux yeux hardis et aux barbes puissantes, passaient fiévreux et affairés, poussés par le démon du gain.

Le bruit des chevaux et des équipages, les cris des marchands, le luxe et la diversité des costumes, les cachemires, la soie, l'or qui brillait partout, les femmes qui riaient, les intrigues qui se croisaient, les immenses affiches omnicolores de ventes et de spectacles qui tapissaient les murs, auraient bien plutôt alors fait prendre Bendigo pour une ville de France ou d'Angleterre âgée de plusieurs siècles que pour une ville neuve et *antipodale*, poussée en plein désert et en moins de six ans.

David, au milieu de tous les commerçants, banquiers, agioteurs et spéculateurs de toute sorte qui pullulaient à Bendigo, avait su marquer sa place, et passait même aux yeux de tous pour un homme habile et énergique.

En effet, chef d'un établissement de premier ordre, et par conséquent en butte chaque jour aux mille piéges que lui tendait la phalange des paresseux et des chevaliers d'industrie, obligé de lutter de ruse et d'audace avec les plus fines lames des deux Amériques, de deviner les intentions hostiles sous les sourires, le vice et la pauvreté sous les dehors hypocrites et fastueux, David, n'ayant pour pilote et pour guide que son bon sens et sa finesse irlandaise, avait su néanmoins déjouer toutes les attaques et naviguer sans encombre parmi tous ces écueils; et par le nombre de personnes qu'il employait et la quantité de fournisseurs qu'il faisait vivre se trouvait placé sur un piédestal qui le mettait en relief et lui donnait une grande importance.

Tout ce que Bendigo comptait de riches et de puissants se rencontrait chez lui.

Son hôtel du *Kangourou-Couronné*, qui lui appartenait en propre, était devenu le plus considérable à cent lieues à la ronde, et marchait presque l'égal des meilleurs de Melbourne; il était rempli de toutes les choses que l'on pouvait désirer. David avait dix chevaux

1. Grands hautbois.

Digitized by Google

de race dans ses écuries qu'il louait chacun soixante francs par jour aux amazones et aux cavaliers fashionables qui avaient des raisons urgentes pour aller se perdre dans les bois. Il avait quatre calèches anglaises avec postillons et laquais galonnés, qu'il mettait au service des amoureux des deux sexes moyennant cinquante francs par heure; il avait une salle de concert où chantaient tout le jour et une partie de la nuit des relais épuisés de ténors; une salle de spectacle où, dans ce moment même, une étoile chorégraphique de première grandeur, la célèbre *Lolla Montès*, faisait fureur, et exécutait avec des levées de jambes et des entrechats impossibles sa fameuse *danse de l'Araignée* (spider dance).

Le *Kangourou* contenait également trente chambres, douze appartements complets, six grands salons et quatre boudoirs spéciaux, *bride-rooms* (chambres nuptiales), dont Paris, qui s'imagine être en avance sur le reste du monde et qui se donne pour la première ville de la terre, n'a pas même une idée.

Ces *boudoirs spéciaux*, ornés avec une élégance de princesse, tendus partout de mousseline blanche lamée d'argent, avec portières et rideaux de cachemire rose à glands d'or, fournis de toutes les chaises longues et lits de repos à oreillers de dentelle en usage parmi les jeunes et jolies femmes des tropiques, et dans lesquels on était servi nuit et jour sans voir personne par des *tours* établis dans les murs et des ordres soufflés dans un porte-voix, étaient destinés aux nouveaux mariés des *diggings*, mineurs heureux ayant trouvé comme David un riche *monticule* et qui, fatigués de leur vie solitaire, venaient avec la dame de leurs pensées, — ramier galant et colombe amoureuse, — passer la lune de miel dans ce doux nid où, pendant plusieurs semaines, ils disaient à deux le chapelet d'amour et oubliaient l'univers.

David avait enfin vingt-deux garçons et dix-huit filles de service, (toutes charmantes), trois excellents cuisiniers, une cave luxueuse et toute une armée de marmitons.

Aussi fallait-il voir David au matin parcourant ses domaines avec ses bottes à revers, son gilet boutonné avec des dollars d'or, sa cravache en corne de rhinocéros et son pur havane aux dents; il fallait le voir, dis-je, donnant ses ordres, faisant sa caisse, visitant ses écuries, caressant ses chevaux et gourmandant ses grooms.

Qui jamais alors dans ce pompeux personnage aurait reconnu notre pauvre David d'autrefois ?

Un lord-maire de Londres, autocrate de toutes les cités, n'est ni

Digitized by Google

plus cassant, ni plus superbe d'orgueil dans sa robe rouge que ne l'était David dans son rôle de maître de maison.

Mais David baissait la tête et devenait soumis lorsqu'il passait le seuil de la chambre de Magdalen qui, le plus souvent souffrante, retirée chez elle et se faisant remplacer par une femme de confiance, ne donnait que de temps à autre son coup d'œil de maîtresse et ne se mêlait que le moins possible au fracas qui l'entourait.

Mag sollicitait chaque jour David d'abandonner l'Australie, de vendre le *Kangourou*, ses calèches anglaises et ses chambres nuptiales, et de reprendre la mer pour revenir en Europe; mais David, toujours entêté, s'était fixé un but à lui-même : il voulait posséder 40,000 livres sterling (un million). C'était son idée, et une fois cette toison d'or atteinte — il ne l'avait pas encore, mais il marchait rapidement à sa conquête — il quitterait tout commerce et s'en irait revoir les giroflées jaunes et les iris bleus de son village irlandais.

Mag, quoique heureuse de la réussite et du succès de son mari, était cependant triste, elle ne souriait jamais que des lèvres, son cœur et son front restaient en deuil; Tom surtout lui manquait, car Tom n'était plus à Bendigo, David avait jugé convenable de l'envoyer à Melbourne, au grand collége Royal, où il lui faisait apprendre le français, le piano et les belles manières.

Telle était donc la position de fortune et de santé de la famille *Hanigan,* quand mes amis et moi, par une matinée splendide où tout riait à l'œil dans la campagne, nous arrivâmes à Bendigo et mîmes pied à terre à la grande porte du Kangourou-Couronné.

J'oubliais d'instruire le lecteur que Daniel Ogilvy de Roscommon, qui ne pouvait pas plus vivre dans les étreintes de la misère qu'un oiseau des bois dans une cave, s'était envolé des *diggings* dès qu'il avait vu que la mauvaise chance persistait à le combler de ses faveurs.

Il était retourné à Melbourne traînant de l'aile, mais il y avait vite trouvé le moyen de se remettre en équilibre; il s'était procuré d'autres chevaux et faisait à cette heure le métier très-lucratif à cette époque de *waggoner*, c'est-à-dire qu'il transportait des marchandises, à travers la forêt, de Melbourne aux terrains aurifères, et les bénéfices que lui procuraient ces voyages, joints à l'achat qu'il faisait chaque fois qu'il se trouvait sur les *diggings* d'armes indigènes, de tapis d'écorce et de couvertures de peaux d'opossums, objets qu'il obtenait des natifs pour des sommes minimes, quelques aunes de rubans écar-

Digitized by Google

lates ou quelques bouteilles d'eau-de-feu, mais qu'il avait soin de revendre avec large bénéfice aux amateurs et citadins de la capitale, faisaient que, sans posséder une fortune comparable à celle de son ancien ami, la sienne cependant commençait à pousser ses plumes et à prendre des proportions heureuses.

Inutile de dire que chaque fois qu'il venait à Bendigo ses trois alezans avaient la fleur de l'avoine, la meilleure litière, et la première place dans les écuries, et que lui-même avait à table la chaise d'honneur, à laquelle sa grande barbe de patriarche, du reste, et sa longue expérience lui donnaient droit.

Il rapportait toujours des nouvelles de Tom qui commençait à lire *Télémaque* en français; mais les douleurs de Calypso se voyant séparée d'Ulysse ne consolaient pas Tom de se voir éloigné de sa mère, et il continuait de s'ennuyer de plus en plus dans son grand collége Royal.

Et Mag, qui avait toujours son cher fantôme devant les yeux, était surtout heureuse de la venue de Daniel; elle lui parlait quelquefois du pauvre petit *Trottinet,* qu'il avait fait souvent sauter sur ses genoux, et la pauvre mère lui montrait les reliques de son cœur, quelques jouets de bois commun que Daniel lui-même avait autrefois confectionnés pour Tim dans leur traversée de la forêt.

Disons maintenant en quelques pages l'histoire d'un tout autre genre et d'un tout autre arome de M. Ganymède Bizil de la Louppe, associé de David, et chargé spécialement des vivres et des cuisines au *Kangourou-Couronné*.

HENRI PERRON D'ARC.

(La suite à la prochaine livraison.)

Digitized by Google

LES TROIS MUSÉES DE LONDRES

LE BRISTISH MUSEUM

A M. His de la Salle.

Mon cher ami,

Vous m'avez témoigné le désir d'avoir quelques renseignements sur l'histoire des musées de Londres, leur administration, leurs richesses, leurs progrès.

L'importance et l'admirable choix des collections que vous avez réunies, votre goût sévère et pur, les excellents conseils que tant de fois j'ai dus à vos lumières et à votre amitié, tout me fait un devoir de chercher à adoucir votre regret de n'avoir pu encore visiter vous-même ces beaux musées.

Je réunis donc aux faits que je puise dans les documents parlementaires publiés depuis dix ans mes notes et mes observations personnelles. J'ai l'espoir d'être utile aux arts dans notre patrie en y faisant connaître maints bons exemples que nos voisins nous donnent, et dont nous pourrions tirer avantage si, mieux instruits de ce qui se passe chez eux, nous profitions d'une expérience qu'ils ont parfois chèrement payée.

Vous serez, je crois, frappé de l'opportunité qu'apportent à mon travail les observations récemment adressées au Sénat avec autant de raison que de chaleur par le prince Poniatowski et M. Prosper Mérimée [1]. Ils se sont chargés du côté le plus pénible de la tâche, lorsqu'ils ont comparé les faibles ressources dont peuvent disposer nos musées avec la part si large et si généreuse qui leur est faite en Angleterre. H. de Triqueti.

En Italie, en France, en Allemagne, l'habitude de réunir des œuvres d'art dans des galeries plus ou moins publiques est ancienne, et de grands bienfaits en sont résultés pour l'instruction artistique et pour le goût des peuples. Mainte contrée a dû à ces présents faits par des princes éclairés la gloire et la prospérité; l'Italie ne vit depuis deux siècles que des souvenirs et des débris de cette splendeur éteinte. La

1. Cette opportunité vient de s'accroître par l'institution d'une Commission consultative des musées impériaux (*Moniteur* du 20 mars 1861). Parmi les membres de cette commission figurent précisément M. H. de Triqueti et M. His de la Salle. (*Note du Directeur.*)

Digitized by Google

France leur doit la supériorité de son goût, l'Allemagne ses nombreuses et vivantes écoles.

En Angleterre, la formation des galeries publiques ne remonte pas très-haut. Elles sont au nombre de trois à Londres : le British Museum, la National Gallery et le musée de Kensington [1].

Le British Museum fut fondé au milieu du siècle dernier. C'était à l'origine une collection d'histoire naturelle plus encore qu'un musée consacré à l'art sculptural ; son importance à ce dernier titre ne date que de soixante ans.

La galerie Nationale, qui contient les tableaux, fut commencée en 1824.

Le musée de Kensington, destiné surtout aux arts du moyen âge, ne compte que sept années d'existence.

Ces établissements (je ne parle que des deux premiers) n'eurent d'abord qu'une très-petite importance. Ils attiraient peu l'attention, tout au plus la curiosité. Comme, malgré cette indifférence, ils nécessitaient naturellement quelque dépense, des demandes de fonds pour le British Museum furent adressées à la Chambre des communes à mesure que les besoins se produisirent, et la galerie Nationale fut placée sous la dépendance de la trésorerie, qui ne s'en occupa point. Les deux établissements grandirent moins aux dépens du Trésor que par les dons et les legs des amis et des protecteurs des arts. Faute d'une administration qui leur garantît la conservation de ces dons, on fut nécessairement amené de part et d'autre à nommer des curateurs pour veiller sur les précieux dépôts offerts à la nation. Le nombre de ces curateurs (en anglais *trustees*), nommés par la trésorerie, par les donateurs, ou par la Chambre des communes, augmenta rapidement, et chaque musée fut gouverné par un conseil tout-puissant, dont le nombre est illimité ; le Parlement l'augmente ou le diminue à volonté. Le pouvoir de ce conseil est sans bornes fixes et son autorité sans définition précise.

Ainsi, en 1824, la trésorerie décide que la galerie Nationale sera dirigée par un conseil de six *trustees*, et peu après j'en trouve dix-sept.

Bientôt je vois au British Museum le conseil composé de trois sortes de *trustees* : 1° les *trustees héréditaires*, qui sont les descendants des donataires ; 2° les *trustees d'office*, ou grands dignitaires investis de ce droit honorifique, probablement afin d'acquérir au conseil une

1. Le British Museum a été visité, en 1859, par			517,895 personnes.
La Galerie nationale	—	—	900,000
Le Musée de Kensington	—	—	475,365
Les écoles de dessin d'Angleterre ont reçu			84,972 élèves.

influence dans le Parlement; 3° enfin les *trustees élus* choisis parmi les grands protecteurs des arts, les hommes de lettres et les savants. Ces derniers sont en réalité les seuls sur lesquels on puisse faire quelque fond dans les questions qui exigent des connaissances spéciales ou qui se rattachent aux grands intérêts de l'art. Je n'entends point affirmer par là que les membres des deux premières classes soient incapables Je veux dire seulement que rien ne garantit leur compétence, et les résultats l'ont trop souvent prouvé.

D'après le tableau des *trustees* du British Museum en 1860, ce conseil est composé de cinquante membres, dont vingt-cinq *trustees* d'office, seize élus, et neuf héréditaires. Parmi les *trustees* d'office, il en est quatre qui possèdent à coup sûr toutes les garanties désirables, étant les présidents de quatre grands corps savants, mais en revanche on y trouve une demi-douzaine de ministres, cinq secrétaires d'État, les divers chefs de la magistrature, l'archevêque de Cantorbéry, l'évêque de Londres, l'Orateur (*Speaker*) de la Chambre des communes, qui forment la majorité, et l'on peut penser que ces hommes, fort honorables d'ailleurs, ne peuvent guère puiser dans les habitudes de leur vie une grande compétence en matière d'art.

Et cependant, ce conseil ainsi composé doit juger journellement toutes les questions d'acquisitions, de mérite, de placement, d'arrangement, de conservation, qui touchent aux collections de tout genre, en antiquités, bibliographie, histoire naturelle, dont se compose le British Museum. Il est aisé d'imaginer comment doit fonctionner cette énorme machine, dont les rouages s'engrènent si mal entre eux, et l'on prévoit qu'elle doit déjouer les plus sages calculs des conservateurs en usant sans fruit leur zèle et leur patience.

Pendant un long séjour que je fis à Londres l'année dernière, la question de l'administration des musées se trouva portée devant le Parlement. Des comités d'enquête avaient été nommés, des enquêtes ordonnées et faites, et quoique, dès le début, j'eusse entendu les hommes d'expérience désespérer d'obtenir les réformes demandées, tout fut employé pour mettre au jour les fautes du passé, pour faire connaître les besoins impérieux du présent et de l'avenir.

Deux partis opposés étaient, comme à l'ordinaire, en présence. L'un voulait le maintien du système d'administration en vigueur malgré des défauts universellement reconnus. Ce parti se composait principalement des *trustees* et de leurs puissants amis. L'autre demandait l'abolition, ou tout au moins la réduction du pouvoir de ces conseils tout-puissants, l'établissement d'une administration centrale conforme aux besoins actuels et la séparation rationnelle des collections. Ce parti était composé de quelques-uns

Digitized by Google

des conservateurs et de tout ce que l'Angleterre compte de plus éclairé en matière d'art.

Si l'on veut connaître l'opinion d'un des membres les plus considérables du ministère actuel sur la manière dont les musées sont administrés, voici comment M. Gladstone, chancelier de l'échiquier, s'exprimait le 16 août devant la Chambre des communes :

« Indécision, incertitude, dépense, prodigalité, étroitesse et tous les défauts les plus contradictoires, tels sont les caractères de notre système actuel ; personne n'y possède l'autorité suffisante pour ordonner et administrer. Lorsqu'il est nécessaire de prendre quelque mesure, il faut aller de bureau en bureau, du département à la Chambre des communes, de la Chambre des communes à un comité, d'un comité à une commission, de celle-ci à un autre comité; en sorte que les années s'écoulent, le public est mécontent, et l'argent du pays est dépensé en pure perte. »

M'intéressant vivement à ce débat, car, Dieu merci, les arts ont une patrie commune qui ne connaît pas de frontières, j'avais depuis longtemps étudié avec soin les questions agitées. Sur tous les points discutés, j'étais aussi désintéressé que possible; excellente condition pour les juger avec impartialité. Plusieurs fois, dans quelques cercles où les arts occupaient toujours une grande place, et devant des hommes très-éclairés, j'avais eu l'occasion de comparer le système d'administration des musées et des beaux-arts en France avec celui que je voyais en Angleterre, et mes amis, frappés des avantages du système français, me prièrent d'adresser au chancelier de l'échiquier et aux comités un résumé des vues que j'avais exposées dans nos conversations.

J'y consentis. Il ne me fut point difficile de démontrer tout ce que les arts auraient à gagner, en Angleterre, à la réunion sous une administration centrale des divers établissements que dirigeaient si mal des conseils indépendants, souvent divisés dans leur propre sein, souvent portés à entrer en lutte les uns contre les autres, conseils composés en grande partie d'hommes complétement étrangers aux importantes questions qui leur sont journellement soumises.

Toutefois les résultats trompèrent les espérances des amis des arts. Lorsque les comités présentèrent leur rapport, le parti de l'inertie se trouva le plus puissant et l'emporta cette fois encore. Malgré les conclusions des enquêtes, malgré les opinions les mieux motivées et les preuves les plus évidentes, tous les efforts aboutirent à un résultat d'où l'autorité des conseils de *trustees* sortit plus grande, et tout espoir de voir réformer les abus fut renvoyé à une autre année. Cependant,

Digitized by Google

il faut se garder de conclure que ce mauvais système ait amené en Angleterre les conséquences qu'il aurait inévitablement produites en France. La persévérance, la ténacité, l'amour-propre national sont des qualités si inhérentes à cette grande nation anglaise, qu'ils enfantent de vrais miracles. Ce manque d'unité que nous remarquons dans l'administration des musées se retrouve dans mainte autre branche du gouvernement ou de la législation; mais le dévouement au pays et le sentiment du devoir triomphent des obstacles, entraînent le progrès et répandent partout la vie et la prospérité. C'est ce qui est arrivé pour les musées de Londres.

Si je fus frappé des entraves apportées aux améliorations par un système imparfait, je ne fus que plus étonné lorsque je pus mesurer la rapidité d'accroissement de ces musées, due à la persévérance et à l'énergique dévouement de leurs conservateurs. Cet accroissement, dont j'avais été le témoin depuis vingt-cinq ans sans m'en rendre un compte exact, se trouve aujourd'hui tellement extraordinaire, qu'il m'a semblé digne d'intérêt d'en donner connaissance à ceux qui, dans notre patrie, portent aux arts un intérêt sérieux.

Je sais qu'en France nous sommes généralement enclins à regarder avec indifférence ou dédain ce qui ne nous appartient point; je sais en outre que les trois quarts au moins des artistes français ne se doutent pas encore des richesses que renferment les trois collections publiques de Londres. Ils oublient que quelques heures seulement les séparent des produits les plus précieux de l'art, et que dans cette ville se trouvent en sculpture, en peinture, en dessin, les œuvres les plus importantes pour l'instruction de l'artiste, du savant, de l'amateur, œuvres qu'il leur est indispensable de connaître, car elles remplissent les nombreuses et regrettables lacunes de nos musées, si riches à certains égards, si pauvres à quelques autres.

Puisque l'on peut constater déjà d'immenses progrès, dont le mérite revient incontestablement au zèle des conservateurs, et non point à des conseils gênants, utiles seulement pour obtenir des fonds du Parlement, que ne doit-on pas augurer de l'avenir des musées de Londres lorsqu'ils posséderont des améliorations désirées et demandées avec une telle unanimité, une telle puissance de bonnes raisons, qu'elles seront, je n'en doute pas, bientôt accordées? Alors ces musées deviendront en peu de temps les premiers du monde. L'importance de chacun d'eux s'accroît d'année en année, grâce aux ressources considérables que le Parlement leur accorde, grâce surtout aux dons nombreux et aux legs importants que le zèle des conservateurs ne se lasse pas de soliciter et que la générosité patriotique des donateurs ne se lasse pas de fournir. Il est donc facile de prévoir que

Digitized by Google

d'ici à peu d'années les chefs-d'œuvre, aujourd'hui en petit nombre, qui ne font point partie des galeries publiques de l'Europe, surveillés et sollicités avec une vigilance qui ne s'endort jamais, viendront grossir les trésors de l'Angleterre, et lorsque les autres nations, qui se reposent sur l'idée trop avantageuse de leurs richesses, voudront compléter leurs collections, il sera trop tard.

L'homme le plus versé de nos jours dans la connaissance des galeries publiques et des collections particulières de l'Europe entière, le savant docteur Waagen, a émis une opinion qui doit faire réfléchir les directeurs de galeries du continent. C'est qu'à cette heure le Royaume-Uni possède déjà les deux tiers des tableaux des grands maîtres. De plus, un sort heureux, servi par l'infatigable zèle de ses enfants, a mis entre ses mains les trésors inappréciables de l'art assyrien, les plus belles sculptures de la Grèce au siècle de Périclès, les marbres de Lycie, le tombeau de Mausole; et, loin de se dire qu'elle possède assez, la sage Angleterre, aidée par sa puissance et ses richesses, travaille sans relâche à grossir cet immense trésor.

Ailleurs on semble avoir attaché plus d'importance au nombre des œuvres qu'à leur choix. Les musées de sculpture sont encombrés de statues banales et grossières, de misérables copies des lourds sculpteurs des bas temps romains. Les musées de peinture étalent cent toiles immenses des tristes époques de décadence pour une de ces maîtres qui, par leurs études et leur génie, ont créé l'art et l'ont d'un pas ferme conduit de l'enfance à la perfection. Il n'y a pas plus de cinquante ans que le musée du Louvre envoyait aux musées de province les œuvres du Pérugin, pour étaler plus à l'aise des Guide ou des Bassan[1].

Dans mainte galerie, on ne connaît d'autre règle que celle de chercher à former un dictionnaire chronologique des arts. Là, bon ou mauvais, tout a droit de cité, et chacun doit prendre place à son rang. Cette erreur des esprits superficiels ou ignorants a duré trop longtemps. Elle a produit ces immenses amas de marbres ou de tableaux devant lesquels l'œil s'accoutume à l'indifférence, à l'ennui, souvent aussi au mauvais goût. L'esprit perd aisément la faculté de juger lorsque la fatigue de chercher les diamants vrais parmi les

1. C'est ainsi que le musée de Caen possède le Sposalizio du Pérugin, presque identique à celui de Raphaël, et que celui de Marseille est enrichi de la grande Sainte Famille, œuvre admirable de ce maître. Lorsque ces dons furent faits, le musée du Louvre ne possédait point encore le seul tableau du Pérugin qui représente aujourd'hui dignement le grand peintre ombrien, la belle Vierge aux Anges, acquise à la vente du roi de Hollande.

Digitized by Google

faux est trop grande, et la dernière conséquence du système des musées trop encyclopédiques est de donner nécessairement la plus grande place à ce qui est mauvais, de faire parade de ce qu'on devrait cacher. Les conservateurs des musées devraient être les premiers à savoir qu'il est des époques qui sont la honte et la perte de l'art, et des noms qui ne méritent que l'oubli.

Les musées de Londres ont échappé à ce malheur. Nulle part au monde on ne saurait rencontrer en plus grand nombre les plus belles pages de l'histoire de l'esprit humain écrites sur le bronze, le marbre, la pierre ou la toile. L'Égypte, l'Assyrie, la Perse, la Grèce, Rome ont fourni tant de trésors au British Museum, que ses vastes galeries ne peuvent plus les contenir; les admirables sculptures de Scopas pour le tombeau de Mausole attendent sous des hangars vitrés que de nouvelles salles soient construites pour les recevoir.

Il en est de même de la galerie Nationale qui renferme les tableaux. Je ne crois pas qu'il existe une autre collection dans laquelle le connaisseur le plus sévère trouvât moins à retrancher. Son unique défaut est de ne pouvoir plus contenir le précieux dépôt qu'elle doit conserver.

Soit par un hasard très-heureux, soit plutôt grâce aux lumières de ceux qui ont réuni ces trésors, elle semble composée d'après un principe sur lequel les esprits éclairés sont maintenant d'accord : c'est que l'exemple des anciens artistes, marchant les yeux fixés vers cette perfection qui n'était point encore atteinte, mais dont tous leurs efforts tendaient à se rapprocher, est fructueux et salutaire; tandis que, après le milieu du seizième siècle, on ne trouve qu'un enseignement dangereux, infécond, plein de doutes et d'obscurités, conduisant par une pente fatale à cette décadence des siècles suivants, qui s'amusèrent de l'avilissement de l'art et le traînèrent jusqu'au plus bas degré où il puisse descendre. S'appuyer sur l'art qui s'élève, c'est saisir la branche verte, forte, nerveuse, pleine de séve. Étudier la décadence, c'est se confier au bois usé, mort, percé des vers.

Quoique formée sans aucun esprit d'exclusion, avec une sage largeur, puisque cette galerie renferme un grand nombre de belles œuvres des maîtres du seizième ou du dix-septième siècle, des Rubens, des Van Dyck, Claude, Poussin, Rembrandt, Ruysdael, on voit aisément que la prédilection de ceux qui la dirigent s'est portée vers les œuvres pures et magistrales, aujourd'hui si rares, produites entre 1450 et 1530. Ils ont ainsi commencé l'œuvre par sa base. Il leur sera facile de réunir plus tard ce qui leur manque parmi les maîtres plus récents. Ils ont encore beaucoup à faire à cet égard, et ils le feront, j'en suis sûr; mais ce qu'ils ont acquis depuis quelques

Digitized by Google

années ne pourra probablement plus se retrouver à aucun prix.

Enfin, car j'aurais tort de paraître oublier dans ce sommaire le musée de Kensington, cette création nouvelle, si remarquable à la fois par l'excellente idée qui a présidé à sa fondation, par son utilité pratique, et par la prodigieuse rapidité de son accroissement. Ce musée de l'art décoratif, créé en 1853 pour l'usage des écoles de dessin, remplit admirablement son but. C'est une collection qui renferme aujourd'hui l'immense répertoire de tout ce que l'invention humaine a produit de plus beau dans l'ornementation, et de tout ce qui peut contribuer à porter l'art dans l'industrie.

Ce qui manque à cette belle institution, sagement conçue dans un intérêt national, pour développer parmi les classes ouvrières ce goût qui est si généralement répandu en France, ce qui manque à ce musée, c'est ce qui manque aux deux autres : un espace suffisant pour disposer avec ordre et clarté les nombreuses collections. Placée dans un local provisoire et bâti à la hâte, elle réclame des constructions dignes des œuvres qu'elle renferme. Il faut espérer que les difficultés de détail qui ont entravé jusqu'ici l'exécution des projets présentés au Parlement disparaîtront bientôt.

I

Le British Museum est encore sous le coup de la faute qui fut commise lors de sa fondation. Un amateur, sir Hans Sloane, avait au milieu du siècle dernier réuni à grands frais une vaste collection dans laquelle l'art et la nature n'avaient point une part égale. Les créations de celle-ci dominaient de beaucoup les œuvres de l'intelligence. A cette époque on commençait à s'apercevoir que les collections publiques étaient nécessaires au développement de l'éducation et des sciences, et à sentir que ces collections manquaient à la capitale de l'Angleterre. Le Parlement ordonna donc l'acquisition de la galerie Sloane en 1753, et l'adjoignit aux bibliothèques Cottonienne et Harleyenne, pour former un musée qui devait embrasser toutes les divisions des sciences naturelles et tous les travaux de l'intelligence humaine.

En pareil cas, l'ordre est facile à régler en commençant; on ne se préoccupe alors que de la difficulté de remplir la place; il semble que les richesses manqueront plutôt que l'espace pour les contenir. Le musée, malgré l'ordre et l'arrangement du début, arriva bientôt

Digitized by Google

à l'encombrement par la grande abondance des richesses offertes ou acquises.

Un immense local, Montague-House, fut acheté en 1754, et cinq ans plus tard ses galeries furent ouvertes au public[1]. Les livres du musée Sloane, avec les bibliothèques Harleyenne et Cottonienne, formaient la plus importante partie du nouveau musée. C'est ce qui fit placer dès lors le British Museum sous la surintendance du principal bibliothécaire, en le séparant en trois divisions : les imprimés, les manuscrits, et l'histoire naturelle, dont chacune avait pour conservateur un sous-bibliothécaire et un bibliothécaire-adjoint. Les antiquités, qui devaient un jour y occuper une si grande place, n'y étaient pas même alors nommées.

Pendant la fin du siècle les collections d'histoire naturelle prirent un rapide accroissement; l'art seul sembla rester en arrière.

En 1801, Georges III fit présent d'une collection d'antiquités égyptiennes, qui forma le noyau de la collection actuelle, la plus riche en ce genre qui soit probablement au monde; c'était un heureux prélude.

L'acquisition des antiquités grecques et romaines, réunies par MM. Townley et Hamilton, en donnant enfin dans le musée, à l'art antique, la place et l'importance qu'il y devait prendre, fit voir que le local, encombré de toutes parts, n'était plus assez grand. Les acquisitions de gravures et dessins réclamaient aussi un espace nécessaire. En outre, une collection numismatique se formait, qu'il fallait placer. Enfin, en 1816 on fit l'acquisition des marbres d'Athènes, rapportés par lord Elgin : il fallut bien reconnaître alors que l'espace manquait.

Toutefois, les choses traînèrent encore, malgré le malaise qui régnait dans tous les services et les graves inconvénients qui en résultaient. Il y avait impossibilité de ranger les collections, de les classer, d'exposer ce qui devait être en vue; on était obligé de refuser les nouveaux dons, ou de laisser des collections précieuses dans des caisses entassées dans les sous-sols.

Quand Georges IV fit don, en 1823, de l'importante bibliothèque formée par son père, il devint cette fois tout à fait impossible de différer davantage et on décida la reconstruction du Museum sur le même terrain, mais en profitant mieux de l'espace qu'il offrait.

La construction du nouvel édifice, confiée à sir Robert Smirke, dura plus de vingt ans. A peine achevé, il était plus que rempli, et des

1. Cet hôtel avait été décoré à la fin du siècle précédent par trois peintres français : Charles Delafosse, Rousseau et Monnoyer. Le Puget en avait été l'architecte.

Digitized by Google

plaintes s'élevaient déjà sur l'exiguïté du local. On y construisit des annexes partout où il fut possible; on nettoya les sous-sols pour en faire des galeries basses, et, à la fin, par un véritable trait de génie, le savant bibliothécaire en chef, M. Panizzi, eut l'idée d'utiliser la grande cour carrée laissée au centre de l'édifice, pour y faire construire cette rotonde, destinée à être à la fois bibliothèque et salle de lecture, qui ne le cède en dimension qu'au Panthéon de Rome et qui l'emporte sur le dôme de Saint-Pierre.

Depuis, les augmentations de tout genre se sont rapidement succédé, et l'art antique a pris un tel développement qu'il occupe, avec l'immense et précieuse bibliothèque, la plus grande partie du terrain.

On ne peut s'empêcher de regretter vivement que les collections d'histoire naturelle ne soient pas pourvues d'un local particulier digne de leur importance et approprié à leurs besoins. Elles sont déplacées au British Museum; elles y sont gênantes en même temps. Leur propre importance diminue par le mélange et le voisinage des galeries consacrées aux arts. Il faudrait leur donner la place qu'elles méritent dans un musée spécial et séparé; cette mesure judicieuse leur rendrait un grand service. Mais jusqu'ici le Parlement a consulté tout le monde, et n'a rien décidé, parce que les questions personnelles ont, comme à l'ordinaire, étouffé la grande question d'intérêt public.

Je ne prétends point décider laquelle des deux divisions doit abandonner le terrain à l'autre; mais que ce soit l'histoire naturelle ou l'antiquité qui l'emporte, cette séparation est absolument nécessaire. Qui oserait aujourd'hui justifier le mélange des minéraux et des marbres antiques, des animaux empaillés et des statues de Phidias?

M. Layard[1] a présenté un projet qui me semble résoudre les difficultés du problème, au point de vue de l'espace et de l'arrangement. Il a proposé de transporter les galeries d'histoire naturelle dans un autre bâtiment, de construire au-dessus des galeries existantes un second étage de galeries éclairées par en haut et propres à recevoir les tableaux. Par là le British Museum fût devenu le Louvre de l'Angleterre. L'atmosphère est beaucoup moins chargée de vapeurs et de gaz nuisibles dans le quartier de Montague-House que dans le voisinage de la Tamise, et la peinture s'y serait trouvée ainsi dans de meilleures conditions de conservation. Ensuite, pour l'honneur du pays comme pour la satisfaction de tous ceux qui s'intéressent aux arts et aux lettres, quelle puissante impression eût

1. L'auteur des belles découvertes de Ninive, aujourd'hui membre du Parlement.

Digitized by Google

produite l'ensemble colossal et imposant du British Museum ainsi complété !

Le souvenir du Louvre, du Vatican, des Uffizi de Florence, fait battre le cœur de l'artiste et du savant ; chacun de ces noms est devenu pour l'homme éclairé le type du sanctuaire où son esprit voit accumulées des jouissances inépuisables, des études infinies, des découvertes sans terme. Londres peut posséder demain le rival de ces beaux musées. Il suffirait pour cela d'un vote du Parlement.

Le British Museum deviendrait à coup sûr la plus belle gloire de Londres et de l'Angleterre. Ce serait l'histoire entière de l'esprit humain, écrite sans interruption pendant trente siècles par les œuvres de l'art. Quelques détails de statistique, extraits des documents parlementaires, en convaincront le lecteur.

Depuis l'époque de la fondation (1753) jusqu'au 31 mars 1860, la dépense totale d'acquisition de terrains, de constructions, de salaires des employés divers, de réparations, d'impôts, d'aménagements, de publications, de fouilles à l'étranger et de transport des antiquités trouvées, enfin de tout ce qui, compris sous le titre anglais de *maintenance*, trouve une sorte d'équivalent dans le mot d'entretien, a été pour le British Museum de. . . . . 1,382,723 £ ou 30,568,325 fr.

D'un autre côté, les dépenses relatives aux collections ont été pendant la même période d'années :			
Pour l'histoire naturelle, y compris la première acquisition du musée Sloane (bibliothèque et collections), de.	95,218 £	ou	2,380,350 fr.
Et pour les arts et belles lettres :			
En imprimés, de.	169,853	ou	4,245,825
En manuscrits, de.	78,113	ou	1,952,825
En antiquités et médailles, de. .	173,823	ou	4,345,575
En dessins et gravures, de. . . .	52,254	ou	1,306,350
Soit en total de. . .	569,261	ou	14,231,525

Si nous réunissons les sommes d'entretien à celles des acquisitions en histoire naturelle, nous trouvons que la nation a dépensé pour le British Museum bien près de 45 millions de francs.

Remarquons la progression constante des dépenses ; nous y rencontrerons les preuves sensibles de l'accroissement et de la prospérité de toutes les parties de cet immense établissement.

Le budget d'entretien, pendant les dix années écoulées entre 1847

Digitized by Google

et 1857, présente pour ces dix années réunies une somme totale de 404,199 £, c'est-à-dire en moyenne un million de francs par an.

Celui des acquisitions pendant la même période donne une moyenne d'environ 400,000 fr. par année.

Laissons de côté la progression des dépenses d'entretien et voyons quelle est celle des acquisitions, la seule qui nous intéresse.

Dans le compte rendu de l'exercice 1857-8	elle s'élève	à 16,872 £	soit 421,800 fr.
en 1858-9	—	à 19,969	499,225
en 1859-60	—	à 23,288	582,200

Si nous voulons maintenant avoir une idée de la répartition des fonds entre les quatre départements qui nous occupent, nous trouvons que, pour les imprimés, la dépense annuelle a été d'environ 250,000 fr.

Pour les manuscrits, elle s'est élevée	de 60 à 90,000	francs.
Pour les antiquités et médailles,	de 75 à 95,000	francs.
Et pour les dessins et gravures,	d'environ 50,000	francs.

Enfin, et pour clore ces chiffres, j'ajouterai que le budget total de l'exercice 1859-60 (tous les services compris) s'est élevé à la somme de 78,445 £ ou 1,961,125 fr., et le budget prévu et présenté pour l'exercice 1860-1 monte à plus de 100,000 £ ou 2,500,000 fr.

Ce court exposé donne l'aperçu de ce que le British Museum a coûté et coûte annuellement à la nation. Il fait comprendre l'immense développement qu'a déjà pris et que doit continuer de prendre un établissement disposant de semblables ressources, que le Parlement s'empresse d'augmenter avec une noble générosité dès qu'on lui en indique le besoin.

Si nous jetons les yeux sur le compte rendu de 1856 pour l'exercice précédent, nous voyons :

10,404 volumes ajoutés à la bibliothèque des imprimés; 523 manuscrits acquis, ainsi que 2,460 chartes originales. Aux antiquités, une collection mexicaine considérable prend place ; 34 bas-reliefs assyriens, avec une quantité d'objets précieux, produits des fouilles faites à Nimrud et Koyunjik par MM. Rassam, Loftus et Taylor, sous la direction de sir H. Rawlinson, arrivent au Muséum.

Puis une collection de marbres des îles grecques, réunis par M. Newton, ainsi qu'une suite de figures votives trouvées par lui dans l'île de Chypre.

Une réunion de beaux vases peints et de terres cuites légués par feu M. Chambers Hall, et une collection de vases romains en verre.

Digitized by Google

Enfin une curieuse collection d'antiquités nationales, bretonnes ou saxonnes.

Le *Mediœval art*, suivant l'expression anglaise, vient ensuite, et cent mille francs ont été dépensés à acquérir 227 objets précieux à la vente de la célèbre collection Bernal.

Le cabinet des médailles s'est enrichi de 2,019 pièces, dont 233 médailles d'or, 814 d'argent et 972 de bronze.

Enfin le département des gravures et dessins a acquis 4,249 nouvelles pièces.

En 1857, on remarque : une augmentation de 10,434 volumes aux imprimés : 652 manuscrits, 2,644 chartes.

Aux antiquités, toutes les branches s'enrichissent. Deux navires arrivent chargés des produits des fouilles de MM. Rassam, Loftus et Taylor. Une collection de stèles grecques, rapportées de Kertch, est un souvenir des victoires de Crimée. Ensuite, et surtout, sir W. Temple, ministre près la cour de Naples, lègue à la nation sa galerie, qui est tout un musée de l'art de la grande Grèce. Les collections grecque, étrusque et romaine, celle d'antiquités nationales reçoivent d'admirables objets, et celle du moyen âge se grossit, entre autres choses précieuses, d'une suite de 170 ivoires sculptés.

7,235 articles viennent augmenter la collection d'estampes et dessins, et, parmi les auteurs de ces derniers, je lis les noms de Pesellino, Léonard de Vinci, Fra Bartolommeo, etc., etc.

En 1858, je constate aux imprimés une augmentation de 20, 244 volumes, plus 663 manuscrits et 600 chartes.

Aux antiquités, l'arrivée des trésors d'Halycarnasse, dus au zèle de M. Newton, et celle des marbres de Carthage découverts par le révérend Nathan Davis. Toujours progression partout. La numismatique acquiert 72 médailles d'or, 740 d'argent, 237 de bronze.

Aux gravures et dessins, 4,107 pièces nouvelles.

En 1859, les imprimés reçoivent 32,152 nouveaux volumes, les manuscrits 406, les chartes 72.

Les antiquités s'augmentent de 48 caisses de Nimrud et de 51 de Carthage.

Les médailles acquièrent 1,280 pièces nouvelles.

Les gravures et dessins, 3,553 nouveaux articles : cette fois j'y lis les noms de Mantègne, Verrocchio, Raphaël, César da Sesto, etc.

Enfin en 1860, 29,157 volumes imprimés augmentent la bibliothèque; puis viennent 602 manuscrits et 1,224 chartes. Là se trouve une acquisition dont je parlerai plus tard, 150 lettres autographes de Michel-Ange !

Cent onze caisses sont arrivées de Cnide, d'Halycarnasse et de Branchidæ, de Carthage et d'Utique. Des hangars vitrés sont élevés à la hâte pour entasser et préserver ces nouveaux trésors dont l'abondance, faute d'espace, fait le désespoir des conservateurs.

Quant à la numismatique, c'est pour elle une année providentielle. Le cabinet s'enrichit de magnifiques exemplaires acquis à la vente des médailles de lord Northwick; on achète la précieuse collection de monnaies anglaises réunies par le savant M. Hawkins, composée de 54 pièces d'or,

Digitized by Google

1,491 d'argent, et 3,224 de billon. Puis, vient l'adjonction d'une importante et nouvelle collection orientale formée par sir H.-C. Rawlinson pendant un séjour en Perse, et, pour couronner tous ces triomphes, nous trouvons le don généreux fait à la nation par le comte J. de Salis d'une collection qu'il avait employé plusieurs années à former, la plus complète qui existe : ce sont les médailles romaines du Bas-Empire, dont l'ensemble se compose de 3,434 pièces d'or, d'argent ou de bronze; beaucoup d'entre elles sont, les unes uniques, les autres de la plus grande rareté. Les trois quarts de ces médailles manquaient jusqu'ici au British Museum.

Enfin aux gravures et dessins, 10,057 articles sont acquis. Grâce aux soins de M. Carpenter, de magnifiques œuvres de Michel-Ange, de Léonard de Vinci et de Raphaël sont venues prendre place dans la collection et en augmenter considérablement l'importance et la valeur.

Ce court exposé n'a pas besoin de commentaires.

LES BIBLIOTHÈQUES.

Le British Museum est un immense édifice quadrangulaire occupant les quatre côtés d'un carré d'environ 450 pieds anglais[1] de façade sur 550 de profondeur. L'espace libre laissé à l'intérieur du carré formait une cour de 300 pieds sur 200, aujourd'hui remplacée par la nouvelle salle de lecture et ses annexes.

Au-dessus d'un étage à demi enterré, formant de vastes magasins voûtés que le manque d'espace a forcé d'utiliser en partie pour l'exposition des plus pesantes sculptures assyriennes, un perron d'une douzaine de marches conduit sous un péristyle d'architecture grecque, qui donne entrée dans le grand vestibule. Cet abord ne manque pas de grandeur; à gauche, par une porte trop mesquine, on pénètre dans les galeries de sculpture du rez-de-chaussée, et par un escalier large et lourd dans celles du premier étage. En face et à droite, d'autres portes conduisent aux bibliothèques.

En 1838, la bibliothèque possédait 235,000 volumes. En 1850, elle en comptait 435 mille. Le chiffre aujourd'hui s'élève à 600,000. Nous avons vu que l'augmentation annuelle avait été de 10,000, puis de 20,000, enfin de 30,000 volumes : où s'arrêtera-t-elle ?

Pénétrons dans la première salle, celle qui contient la bibliothèque de feu Thomas Grenville. Ce grand bibliophile a légué à la nation

1. Ayant dû donner beaucoup de mesures d'après les échelles des plans joints aux documents parlementaires, j'ai été forcé de conserver les mesures anglaises pour éviter les erreurs.

Digitized by Google

20,000 volumes des plus précieux et des plus rares qui lui avaient coûté 1,350,000 francs.

Je ne me lasse point d'admirer cette noble générosité, si fréquente en Angleterre, et que justifient bien ici le soin et le respect apportés à l'entretien de cette belle bibliothèque.

De la Grenville-Library on passe dans les salles des manuscrits, puis dans l'immense galerie de la Royal-Library et ses nombreuses annexes, qui présentent ensemble une longueur de près de 1,000 pieds anglais, et sont complétées par le dôme central ou salle de lecture, entourée de ses galeries, ses faubourgs (*suburbs*), comme on les nomme avec raison.

Je n'ai point l'intention de parler des livres qui garnissent les innombrables rayons de ces galeries. Je ferai seulement remarquer que la bibliothèque du British Museum est aujourd'hui presque seule à acquérir des ouvrages rares, curieux, et de grand prix. Toutes les autres bibliothèques publiques de l'Europe, si j'en excepte Pétersbourg et Munich, sont forcées, par la médiocrité de leurs ressources, de laisser les ouvrages qu'elles convoitent le plus passer aux mains des particuliers.

On a placé dans ces galeries une rangée de vitrines destinées à exposer des spécimens de ce que l'art typographique a produit de plus curieux depuis son origine, et de ce que l'art de l'ornementation inventa de plus beau pour venir en aide à la typographie. Les premières vitrines contiennent les essais si intéressants de l'impression xylographique de Coster et de ses prédécesseurs inconnus; puis les premiers livres imprimés en caractères mobiles par les pères et maîtres de l'art, Guttenberg et Schœffer.

Viennent ensuite les ouvrages de leurs nombreux et habiles élèves, et l'œil remarque en même temps, avec un vif intérêt, les premiers essais de la gravure sur bois. On y reconnaît l'importance du secours que les arts apportèrent à l'imprimerie, et c'est là qu'on trouve l'explication de la rapidité miraculeuse avec laquelle elle atteignit à sa perfection. Quarante années y suffirent. A-t-on bien considéré la cause de ce phénomène? Pour s'en rendre compte, il faut savoir, lorsque la typographie naquit, entre 1440 et 1480, où en étaient les arts du dessin en Allemagne, en Italie.

L'Allemagne connaissait déjà à cette époque les chefs-d'œuvre des Van Eyck, des Roger, de Bruges, Hemling, Mabuse; Albert Durer venait de naître, ainsi que Lucas de Leyde.

En Italie, Bellini, Pérugin, Léonard de Vinci allaient remplacer Giotto, Lippi, Gozzoli, Masaccio, et cent autres. Michel-Ange et Raphaël devaient bientôt paraître, et l'art n'avait plus à grandir que pen-

Digitized by Google

dant un demi-siècle; bientôt il devait perdre, d'abord sa foi, puis sa pureté, sa noblesse, sa grandeur, sa vraie puissance, et se détourner de son but élevé pour rechercher des splendeurs aussi vides que dangereuses. C'est avant ce déclin qu'il prêta son concours à l'imprimerie. Avec quelle rapidité n'infusa-t-il point en elle le goût et l'élégance, fruits des longues études, héritage précieux de ces nobles générations d'artistes qui s'étaient succédé, emportant dans la tombe la joie de voir leurs fils s'élever plus haut qu'eux!

Grâce à la bienveillance du savant conservateur, sir Frédéric Madden, qui m'a sûrement oublié, mais dont je n'ai pu mettre en oubli l'extrême complaisance, j'ai fait autrefois, dans ces mêmes salles, une étude assez suivie des richesses qu'elles contiennent en manuscrits, ornés des chefs-d'œuvre de l'art du miniaturiste. Je les parcourrai rapidement aujourd'hui.

Dès l'abord je trouve deux des plus nobles souvenirs de l'Italie: Michel-Ange inscrivant son nom sur le volume des poésies de Vittoria Colonna, imprimé à Venise en 1558; plus loin, un sonnet écrit tout entier de la main du grand maître.

Je rencontre ensuite une réunion d'autographes dignes du plus sérieux examen. Ce sont des lettres dans lesquelles les hommes les plus célèbres dans les arts ont relaté leurs travaux, ou consigné leurs pensées. Telle est celle d'Albert Durer à Pirckheymer datée de Venise, contenant des détails sur un tableau de la Vierge; celles de Rembrandt, de Van Dyck, du Poussin, traitant également de leurs occupations favorites. Un important mémoire de Christophe Wren, le grand architecte de Saint-Paul, contient un projet de décoration pour la colonne érigée en mémoire du fameux incendie de Londres.

J'avoue que ces écrits où ces hommes se préoccupent de ce qui fit leur gloire m'intéressent plus que l'autographe de Rubens écrivant sur un petit événement politique de son temps.

Dans la salle des manuscrits, je remarque encore un volume de dessins accompagné de notes de la main d'Albert Durer; un recueil de notes de Léonard de Vinci sur des inventions de mécanique avec quantité de dessins et l'indication précieuse : *commencé à Florence le 22 mars* 1508; un acte de donation, sur vélin, de Ludovic-Marie Sforza (Ludovic le More) à sa femme Béatrice d'Este ; cet acte est entouré d'une ornementation exquise et digne de l'époque (1494). Dans des médaillons on admire les portraits des deux époux : c'est un beau monument de l'art milanais, attribué à Girolamo de Milan.

Plus loin sont exposés les chefs-d'œuvre de la miniature orientale, tours de force de finesse microscopique, prodiges de goût d'ornementation, dans lesquels l'Inde et la Perse luttent de perfection.

Digitized by Google

Puis viennent les beaux manuscrits européens, chefs-d'œuvre aussi dans leur genre; documents sans prix, qui nous peignent les mœurs, les habitudes, les costumes des siècles passés, trop souvent dédaignés par un art plus grand.

Enfin on trouve une série également précieuse sous les deux rapports de l'histoire et de l'art : la suite des sceaux. Beaucoup d'entre eux sont de véritables chefs-d'œuvre, qui donneraient de sévères leçons au travail moderne.

Parmi les dernières acquisitions faites pour ces collections, il faut citer un livre d'heures de la main de don Jules Clovio, le célèbre miniaturiste, qu'on peut appeler le dernier des Romains; il a exécuté ce beau travail en 1535 pour son patron le cardinal Grimani.

Ici se rencontre un précieux recueil, qui laisse de vifs regrets, car il indique de profanes et regrettables destructions. Il contient une suite des plus belles miniatures et des plus riches bordures qu'on ait trouvées dans les anciens missels; entre autres, une suite de chefs-d'œuvre exécutés par Bonfratelli, miniaturiste de Pie IV.

Je ne citerai plus qu'un seul article, dans cette foule de trésors, et celui-là dépasse peut-être à mes yeux la valeur de tous les autres.

C'est une collection de lettres autographes de Michel-Ange Buonarrotti, au nombre de cent cinquante, adressées à son père, à son frère, à son neveu et à Luigi del Riccio. En outre, un nombre considérable de notes ou *memoranda* écrits par lui entre 1508 et 1563.

Puis une suite également digne d'intérêt, si j'en juge par les noms des auteurs de ces lettres adressées à Michel-Ange; ce sont : Alphonse, duc de Ferrare, Vittoria Colonna, Sébastien del Piombo et Benvenuto Cellini; enfin viennent quatre lettres de Galilée à Michel-Ange jeune, neveu du grand maître.

Il est bien probable que l'étude de cette précieuse correspondance jettera un nouveau jour sur bien des points incertains de la vie du plus puissant génie des temps modernes, et nous y trouverons certainement de précieuses instructions. Chaque mot, chaque pensée échappée à une telle plume, peut recéler un enseignement. Ainsi je n'ai pu lire sans émotion, au bas d'un croquis de sa main, acquis cette année par le British Museum, le conseil si simple que Michel-Ange y a répété trois fois de suite pour frapper l'esprit d'un de ses élèves :

Disegna Giovanni : disegna Giovanni; disegna e non perder'l tempo.

Faisons donc des vœux pour qu'il surgisse un continuateur des Bottari et des Gaye, afin que nous jouissions bientôt de la publication de ces documents, intéressants à tant de titres.

Digitized by Google

Comme le cabinet des estampes et dessins n'est point public, en ce sens que les promeneurs n'y sont point admis, et qu'il faut s'adresser au conservateur pour y consulter un document, on a disposé dans les galeries de la bibliothèque une belle exposition de spécimens très-bien choisis parmi les dessins des grands maîtres, et de rares estampes prises dans toutes les écoles. Numériquement cette exposition n'approche point de celle du Louvre, mais elle ne contient que des œuvres du premier mérite. La photographie en a fait connaître, en France, un certain nombre qui permettent de juger de l'importance des autres. L'école italienne y compte une soixantaine de dessins, les écoles allemandes quatre-vingts, légère contribution fournie par le riche dépôt que dirigent le zèle et la science de M. Carpenter.

L'exposition des gravures commence par une belle suite de nielles, tant en plaques d'argent qu'en impressions sur soufre et sur papier. Elle se continue par environ 300 estampes des plus belles et des plus rares : les unes datant de l'origine de la gravure au burin, les autres dans la série des gravures à l'eau-forte. J'y ai considéré avec respect deux pièces introuvables attribuées à Léonard de Vinci : une belle tête de femme vue de profil et une étude de têtes de chevaux.

J'ai dit que chaque année 10, 20, 30,000 volumes grossissaient la bibliothèque; mais je n'ai point compris dans ce nombre l'énorme quantité de portions de volumes, de publications périodiques, de pamphlets, de brochures politiques, théologiques ou scientifiques, de pièces détachées de toute espèce qui doivent être reçues et conservées dans cet immense dépôt, dont chacune doit être timbrée, et dont l'affluence est telle, qu'en une seule année, 1856, je vois que le timbre du Muséum a été apposé sur 162,940 articles imprimés. Où placer ces effrayantes masses?

Le British Museum a le bonheur de posséder dans son principal bibliothécaire un homme qui réunit deux aptitudes bien rares : le savoir le plus étendu, joint aux qualités d'un excellent administrateur. La voix publique est unanime à reconnaître les immenses services rendus à ces deux titres par M. Panizzi. C'est à lui qu'on doit les combinaisons si remarquables de la nouvelle salle de lecture.

C'est une salle ronde de 140 pieds anglais de diamètre, couronnée par un dôme de 106 pieds d'élévation. Comme je crois l'avoir dit, c'est deux pieds de moins que le dôme du Panthéon, un pied de plus que celui de Saint-Pierre. On a poussé la précaution jusqu'à rendre triple la calotte du dôme, voûté en brique sous sa toiture, afin de ménager entre l'air extérieur et la température intérieure deux espaces isolés

Digitized by Google

qui rendent la salle totalement indépendante de l'état atmosphérique du dehors et servent, en outre, à lui procurer une ventilation facile.

La construction est entièrement exécutée en briques et fer, non-seulement pour la sécurité de l'édifice, mais aussi pour l'économie de l'espace, économie telle que, tandis que les piliers du Panthéon occupent sur le sol 7,477 pieds de surface, ceux du British Museum n'en prennent que 200; voilà les vrais progrès dus à la science moderne.

La salle contient facilement 300 lecteurs; l'espace attribué à chacun d'eux est de 4 pieds. Tout ce qui peut procurer le bien-être, faciliter l'étude, éviter la distraction, est réuni là. Chaque lecteur a son pupitre, où le livre est placé le plus commodément possible pour l'usage, quoique en étant à l'abri de tout risque; chacun a son encrier, ses plumes, le choix entre plusieurs siéges, selon son goût ou son besoin. Enfin, le sol est recouvert, en guise de parquet, d'une épaisse couche de *gutta percha*, qui intercepte l'humidité, et permet le plus profond silence, malgré la circulation des nombreux visiteurs.

La perfection de la ventilation pendant l'été est égale au soin apporté au chauffage pendant l'hiver. Ainsi le renouvellement de l'air s'opère constamment de manière à fournir par minute à chacun des 300 lecteurs 10 pieds cubes d'air pur, avec une vitesse d'un pied par seconde. Toutes les fenêtres sont doubles, pour éviter la condensation de l'humidité sur le verre, et l'on n'a pas employé moins de 60 mille pieds carrés de glaces pour cet usage. La salle est parfaitement éclairée, la lumière y est égale, douce, et favorable au travail. Les rayons des bibliothèques, qui peuvent contenir 80,000 volumes, les galeries, les escaliers, tout est en fer, et ces travaux ont été exécutés avec goût et légèreté. Les tablettes qui portent les livres sont elles-mêmes en fer galvanisé, recouvertes en cuir, sage précaution, lorsque l'on songe à la quantité de livres qui sont percés par les insectes dans les bibliothèques où tous ces soins ne sont pas pris.

Je dois ajouter que l'espace que le dôme a laissé libre dans la cour est occupé par des galeries remplies de livres, mais interdites aux lecteurs. Cette immense et belle construction n'a coûté que 3 millions 750 mille francs, et a été terminée en trois années.

GALERIE ÉGYPTIENNE.

Il est, je le sais, des gens qui, se contentant d'un petit désordre proprement arrangé, s'endorment volontiers dans une *sainte et molle oisiveté*. Mais tous les conservateurs n'ont pas cette stoïque philosophie; j'en connais même, et des plus dignes, à qui le cœur saigne

Digitized by Google

en pensant à tout ce qui pourrait aisément se faire, et qui pourtant ne se fait pas.

Ainsi, par la distribution des salles dans lesquelles sont placées les antiquités, il a été impossible d'apporter un arrangement chronologique à l'ensemble du musée, et de séparer les époques par des divisions régulières.

L'étranger qui visite les galeries commence nécessairement par la fin et finit par le commencement; et, ce qui est pis, comme il voit dans ce labyrinthe une apparence de classement, tout en ignorant les causes qui limitent les efforts des conservateurs, c'est toujours à eux qu'il s'en prend de ce qu'ils n'ont pas fait, et le blâme retombe sur les innocents.

Pour nous, qui connaissons les vœux secrets de ceux qui s'acquittent avec tant d'empressement de tout ce qu'ils ont la possibilité d'exécuter, nous supposerons que l'ordre existe déjà, et, une fois nos réserves faites, au lieu d'entrer au musée par les antiquités romaines, nous reprendrons l'art *ab ovo,* et nos premiers regards seront pour les salles égyptiennes.

Je ne sache point de musée qui offre un aspect plus frappant que ce musée égyptien, composé de deux belles galeries réunies par un salon, et formant un ensemble de plus de 300 pieds de long sur près de 50 de large.

La beauté des sculptures exposées, leur volume extraordinaire, leur nombre, leur valeur, le soin apporté au placement de ces vénérables restes d'une haute civilisation disparue, frappent, dès l'entrée, et annoncent aux plus ignorants le respect que des hommes éclairés portent à ces débris du passé. Au lieu du bois peint et du plâtre généralement employés dans la plupart des musées, chaque morceau de sculpture repose sur un magnifique socle de ce beau granit rose d'Aberdeen qui prend le plus précieux poli; les statues sont convenablement espacées, en général bien éclairées, et l'étude est partout facile.

Cette riche collection se compose d'abord du don royal fait par Georges III, puis d'acquisitions diverses et de présents. Ainsi, le musée a acheté les antiquités égyptiennes de lord Belmore, de MM. Salt et Belzoni et de M. Anastasi. Il a reçu les dons du général Howard Wise, du duc de Northumberland, du marquis de Northampton, de sir Gardner Wilkinson et autres.

GALERIE ASSYRIENNE.

Les trésors de l'art assyrien sont la plus étonnante conquête de

Digitized by Google

l'archéologie dans les temps modernes. Par un rare bonheur, nous ne sommes point entrés lentement, peu à peu, en possession de ces précieux restes enfouis depuis tant de siècles ; la découverte en a été aussi complète qu'inattendue. Toute cette civilisation disparue s'est présentée à nos regards subitement dans son ensemble imposant.

Çe que M. Botta fit le premier pour la France, M. Layard eut le bonheur de le faire pour l'Angleterre, et par un hasard heureux pour son pays, la veine qu'il a rencontrée s'est trouvée la plus riche. Deux fois il a eu le même bonheur. A Nimrud d'abord, qu'on suppose être l'ancienne Calah de la Bible, sur les bords du Tigre, il a découvert au début de ses fouilles les plus anciens monuments connus de l'art assyrien; puis à Koyunjik, emplacement présumé de la célèbre Ninive, où ses explorations, continuées par MM. Rassam et Loftus, sous la direction de sir Henry Rawlinson, le savant interprète des inscriptions cunéiformes, ont produit d'immenses résultats. J'ai parlé du bonheur de M. Layard; je me reproche cette expression, car, lorsqu'on lit les relations si modestes et pourtant si dramatiques de son séjour dans ces dangereuses contrées, on demeure convaincu que c'est moins à la fortune qu'à sa perspicacité, à son courage, à sa persévérance qu'il a dû son succès.

Depuis que ces belles découvertes furent faites (1847-50), la science a marché d'un pas rapide et sûr : aujourd'hui des époques précises sont assignées à la construction de chacun des palais qui ont fourni ces belles sculptures. Lorsque les innombrables inscriptions cunéiformes, livres entiers gravés sur ces marbres, auront été lues et comprises, nous apprendrons les détails les plus intimes de cette histoire dont les livres saints nous avaient déjà fait connaître de magnifiques pages. Heureusement le peuple assyrien, contrairement aux Israélites, a voulu transmettre à la postérité ses titres de gloire, en les écrivant d'une façon presque illisible, mais aussi presque indestructible. Les caractères de ces écrits sont marqués sur une feuille ou plaque de terre. Cette feuille roulée avec un extrême soin sur elle-même, sans être serrée au point que toutes les surfaces se collent ensemble, a été ensuite cuite au four; elle renferme encore aujourd'hui dans son sein les secrets qui lui furent jadis confiés. Ce n'est qu'en brisant la brique qu'on peut lire les caractères qu'elle renferme. La collection contient plusieurs volumes de cette mystérieuse bibliothèque.

M. Layard a déterré sur une longueur de deux milles anglais (environ trois kilomètres) ces beaux bas-reliefs qui nous initient aux victoires, aux travaux, aux plaisirs de Sardanapale, de Sennachérib ou d'Ashurbanipal. Comme on le comprend bien, tout cela n'a point été rapporté. Beaucoup de ces sculptures exécutées sur un

Digitized by Google

calcaire assez tendre ont été décomposées jadis par l'action d'un feu violent, et bien qu'elles eussent conservé toutes leurs formes, dès qu'elles ont ressenti l'action de l'atmosphère et de l'humidité, elles sont tombées en poussière. Heureusement la grande activité de M. Layard lui a permis de dessiner plusieurs de ces bas-reliefs qu'un sort bizarre avait conservés pendant près de trois mille ans, pour les montrer un seul jour à nos yeux, et les faire ensuite disparaître à jamais.

On n'a donc rapporté à Londres que les bas-reliefs bien conservés. Je ne crois point exagérer en évaluant à plus de mille pieds anglais l'espace que couvrent ces curieux ouvrages sur tous les murs des longues galeries assyriennes. La plupart d'entre eux sont dans un état d'intégrité aussi parfaite que s'ils eussent été exécutés hier, et l'on peut encore y lire les noms des rois d'Israël mêlés à l'histoire du peuple assyrien.

Je ne parlerai point de ces taureaux ailés, de ces mystérieux colosses à têtes d'aigles, de toutes ces masses gigantesques transportées avec tant de peine et à si grands frais, pour former l'imposante ornementation de ces belles galeries. Il me suffira de présenter quelques réflexions sur l'art assyrien en lui-même, art dont on ne peut se faire une idée suffisante et complète, si l'on ne connaît que ce que nous possédons à Paris; art qui paraît avoir eu ses phases, sa perfection et sa décadence. Lorsqu'il est à son apogée, il est admirable, étrange, plein de grandeur, en même temps que minutieux, circonscrit et défini. Il imite la nature avec une vérité, un *réalisme* incroyable, tout en restant, presque sur tous les points, lié par des règles qui lui défendent de sortir du cercle tracé. Les détails de ces bas-reliefs sont toujours remplis d'intérêt, soit par les faits qu'ils retracent, soit par les mœurs qu'ils peignent, puisqu'ils représentent les cérémonies, les guerres, les procédés de construction des palais, les moyens mécaniques employés pour le transport des colosses, les costumes, les armes, les chasses; qu'ils donnent enfin l'image complète de la vie assyrienne.

Le sujet où l'art m'a paru le plus développé, c'est la représentation d'une scène qui devait tenir alors une grande place dans la vie royale, la dangereuse chasse au lion, ce terrible ennemi des campagnes. On voit par le nombre des bas-reliefs dans lesquels le roi combat presque corps à corps son superbe rival quelle gloire et quel intérêt s'attachaient à sa destruction. Dans la Bible, le lion est l'image de l'ennemi toujours veillant, toujours rôdant, prêt à dévorer l'imprudent. Il devait être dans les contrées assyriennes aussi dangereux par le nombre que par la force, si nous en croyons ces bas-reliefs,

Digitized by Google

où les serviteurs apportent et déposent aux pieds du roi les trophées de la journée, six, huit cadavres de lions tombés sous les flèches royales.

Ces chasses sont généralement représentées avec une recherche et une perfection qui indiquent chez le sculpteur un talent consommé. Le caractère du lion est exprimé avec une science de dessin réelle et une vigueur admirable.

Toutefois, à certains égards, il y a de la convention dans la manière dont l'animal est représenté. C'est un type reçu, qui n'est point dans la nature, mais qui conserve pourtant l'aspect puissant de ce noble roi du désert, et retrace avec fidélité ses caractères essentiels. Le sculpteur semble même se complaire à empreindre certains traits d'une vérité palpitante, à montrer la profondeur de ses observations, à déployer sa science et son talent d'imitation.

Ici, par exemple, une flèche a traversé les deux yeux du lion qui, fou de douleur, et grinçant les dents de rage, se dresse éperdu et se débat aveuglé sans oser avancer. Là, blessé au cœur, il s'arrête et se roidit pour mourir en vomissant des flots de sang. Plus loin, une flèche a brisé les deux cuisses de l'animal, qui, paralysé de la moitié du corps, se traîne péniblement sur ses pattes de devant. Ce soin apporté à mettre en rapport la nature de la blessure et l'expression de la douleur qui en dérive est un trait frappant que je n'ai jamais observé ailleurs. Il suffira, je crois, pour faire apprécier ce singulier mélange de vérité et de convention, et l'on peut juger par là que, sans être une imitation complète de la nature, le lion assyrien n'a aucun rapport avec l'animal rasé et frisé, de ridicule invention, dont on a si longtemps embelli nos places et rempli nos palais, et qu'un homme d'esprit appelait des *lions de cérémonie*.

Dans la représentation de la figure humaine, des observations analogues peuvent être faites. Le rang, la nation imposent certains caractères, certains types, et le sculpteur se soumet à ces règles avec une scrupuleuse fidélité. Le roi, par exemple, se distingue toujours, non-seulement par son costume, mais encore par son calme imperturbable, même quand le danger est le plus grand. Ainsi, lorsque le lion blessé s'élance furieux sur le char royal, le prince, immobile, l'attend et lui traverse la poitrine de son glaive. Les serviteurs sont effrayés, le roi seul reste impassible.

Les chevaux y sont traités (comme tous les animaux du reste) avec un véritable talent. On remarque l'observation fidèle des caractères de la race. Il me semble que ce n'est point cette petite race arabe, si merveilleusement conformée, que les Grecs, aidés par leur instinct naturel pour le beau, prirent pour type dans les frises du Parthénon

Digitized by Google

et sur leurs admirables médailles. Le cheval du sculpteur assyrien est, au contraire, de l'avis des connaisseurs, le portrait exact de la grande race arabe. Il a les membres plus longs, les formes moins précises, la tête moins intelligente, l'œil moins ardent. Néanmoins, c'est encore un noble et bel animal. Les détails anatomiques sont exécutés, dans ces bas-reliefs, avec plus de recherche peut-être que de vraie science, mais l'intention de l'étude est visible. Les harnachements sont traités, de même que tous les costumes, avec cette exactitude puérile qui n'oublie et ne néglige rien. Enfin, et comme pour prouver une fois de plus que rien n'est nouveau sous le soleil, les sculpteurs assyriens ont eu une audace qui ne se rencontre, à ma connaissance, ni dans l'art grec, ni dans l'art romain, ni dans l'art moderne, jusqu'à la fin du dernier siècle : ils ont représenté des chevaux lancés au plein galop, ayant abandonné la terre des quatre pieds. Je dois pourtant ajouter que j'ai rencontré des exemples de cette hardiesse dans la peinture chinoise, qui se permet, comme on sait, toutes les audaces et toutes les excentricités. Mais comme les artistes de cette nation bizarre oublient le plus souvent de reproduire le terrain, leur hardiesse est moins méritoire.

Après ces éloges, que l'on me permette, pour bien mesurer la distance qui sépare à mes yeux, malgré tout son mérite, l'art assyrien de l'art grec, de comparer la représentation du cheval chez les deux peuples.

Le sculpteur assyrien a copié l'animal avec une scrupuleuse fidélité, quelquefois même avec un talent véritable; libre de toute contrainte, en face de la nature, il n'a songé qu'à faire le portrait exact de son modèle. Il y a réussi, il a rendu ses formes, ses caractères de race, et même sa physionomie individuelle.

Le sculpteur grec a pris également pour modèle l'animal qui lui semblait le plus beau. Il l'a copié avec un grand soin, et grâce à une science réelle il est parvenu à reproduire son modèle avec toutes ses perfections. Mais d'où lui venait, en outre, si ce n'est d'un don du ciel, cet instinct, ce goût, qui lui permettaient de chercher quelque chose encore par delà la nature la plus parfaite, et de ne représenter que ce qui pouvait rendre sa copie plus belle et plus pure que l'original? D'où lui venait cette faculté de diviniser en quelque sorte tout ce que sa main touchait, en l'épurant sans l'altérer? Car il n'altérait point la vérité, et ne remplaçait pas la nature par la convention; mais il devinait ce qui donne sa splendeur à la vérité. A mes yeux, c'est là ce qui caractérise le grand art, et le met à une distance si prodigieuse de la plus parfaite imitation. Ce quelque chose qui nous frappe si vivement à la vue d'une belle œuvre, et que

Digitized by Google

nous sommes convenus d'appeler le *style*, faute de pouvoir le mieux définir, n'est-ce pas tout simplement, en effet, l'*idéal dans la vérité?*

J'ai choisi le cheval pour exemple, parce que la diffficulté de rendre ses formes et ses mouvements est si grande, qu'à presque toutes les époques, y compris le moyen âge, où les meilleurs peintres ne se sont pas montrés plus habiles, les artistes ont renoncé à l'étudier, se contentant d'un *à peu près* grossier et tout à fait indigne de leur modèle.

Si nous retranchons la grande école de sculpture grecque, et l'école non moins admirable qui produisit la numismatique de la grande Grèce, que nous restera-t-il comme représentation du cheval? Ou le portrait exact du sculpteur assyrien, ou le lourd et conventionnel cheval romain (je n'excepte même pas l'animal fier et plein de vie qui porte Marc-Aurèle), ou la bête sans race et sans dessin des artistes du moyen âge jusqu'à nos jours.

Il ne faut point se faire illusion à cet égard : les chevaux que nous admirons le plus dans les statues équestres du quinzième siècle doivent leur juste réputation à la vie, à l'ardeur qui les anime, à leur noble tournure, à la vérité de leur mouvement, et non pas à la beauté de leurs formes et de leur race, à la correction du dessin. Cette condamnation me coûte à prononcer quand il s'agit des chefs-d'œuvre des Donatello, des Verrochio, objets de mon respect et de mon admiration, *sed magis amica veritas.*

La découverte due aux Botta, aux Layard, aux Rawlinson peut se comparer à celle qui nous a restitué Pompei et Herculanum. Ils ont remué la terre, et toute une civilisation est apparue, toute une histoire s'est révélée. Ces grands rois des temps bibliques nous parlent eux-mêmes par leurs inscriptions, leurs monuments, leurs marbres, et nous retrouvons jusque dans la cendre de leurs palais ravagés par les incendies les traces de leur richesse et de leur luxe. Cette cendre nous a conservé ces bijoux d'or, ces médailles, ces bronzes travaillés avec une science admirable, ces coupes couvertes d'ornements et d'animaux exécutés avec autant de style que de perfection, tantôt à l'aide du *repoussé*, tantôt par la gravure; ces armes de bronze, de silex ou de fer, ces cottes de mailles, ces sceaux, ces cercueils en terre cuite émaillée, ces albâtres, ces ivoires sculptés; enfin, et pour dernière preuve de l'antiquité des sciences et des arts, ces vases de verre, dont l'un, portant le nom du fondateur de Khorsabad, est certainement le plus ancien spécimen connu de cet art dont l'origine se perd dans la nuit des temps.

Chose étrange ! nous en savons aujourd'hui plus long sur Ninive et Babylone, et sur les mœurs de leurs peuples, neuf ou dix siècles avant

Digitized by Google

Jésus-Christ, que sur les monuments druidiques de notre patrie, ou sur l'emplacement des villes gauloises détruites par César et dont nous foulons le sol sous nos pieds.

LA GALERIE GRECQUE.

A la fin du siècle dernier, un célèbre amateur français, le duc de Choiseul, admirant les marbres du Parthénon et voyant dans quel état d'abandon et de dégradation tombaient ces ruines, délaissées par la Grèce asservie, méprisées par l'ignorante Turquie, enleva ce qu'il put de ces richesses et les fit transporter en France. Malheureusement il ne prit que peu de chose. Il trouvait le Parthénon dans l'état où l'avait laissé le siége de 1687, pendant lequel les musulmans eurent la fatale idée de faire du plus beau monument qu'ait créé la main de l'homme un magasin à poudre. Une bombe vénitienne y vint éclater, et la moitié de ce que les siècles avaient épargné périt en un instant. Lord Elgin, en 1803, trouva les ruines encore plus délabrées, grâce aux intempéries du ciel et au vandalisme des Turcs, et il acquit du gouvernement ottoman l'autorisation de sauver ce qu'il pourrait emporter de ces débris.

Pouvait-il prévoir alors que, vingt ans plus tard, nous rendrions la Grèce libre? Doit-on lui reprocher de s'être trop hâté? ou faut-il s'en prendre aux puissances chrétiennes qui tardèrent si longtemps à délivrer le berceau des arts et des lettres? Turcs, Grecs et Européens ont contribué à détruire ces chefs-d'œuvre, tandis que lord Elgin, mû par le même sentiment que le duc de Choiseul, sacrifia sa fortune pour en sauver du moins le reste. Il céda ces trésors à son pays pour une somme qui suffisait à peine à payer ses dépenses, et le patriotisme de ses enfants servit à doter le monde des plus beaux modèles de l'art antique.

Pour mon compte je ne puis m'empêcher de déplorer les reproches adressés à la mémoire d'un homme qui a fait tant de sacrifices pour arracher à la destruction de précieux débris dans le seul but d'agrandir le domaine de l'art. Ce domaine ne doit pas avoir d'autres bornes que celles de l'intelligence et de la civilisation. Les marbres du Parthénon, la Vénus de Milo, le Laocoon sont la propriété inaliénable de quiconque profite de leur étude; celui qui sait en jouir y a droit; de même que celui qui les dégrade, les mutile, les conserve mal, commet un délit contre la civilisation et dérobe au public une partie de son patrimoine. Le rôle que joue la nation qui les acquiert est celui d'une bienfaitrice qui veut contribuer au bonheur de tous en protégeant les œuvres les plus propres à élever le cœur et

Digitized by Google

l'esprit de l'homme. Je remercie lord Elgin de ce qu'il nous a donné.

Le Musée britannique s'enorgueillit de ces chefs-d'œuvre, et à bon droit. Que serait-ce donc si, possédant autrefois des hommes aussi zélés, aussi intelligents que ceux qui le dirigent aujourd'hui, il avait saisi l'occasion d'acquérir ces précieux marbres d'Égine, qui furent successivement offerts à la France et à l'Angleterre, et ne trouvèrent accueil qu'à Munich?

Quelle occasion unique l'Angleterre a laissé perdre! occasion qui venait s'offrir d'elle-même. Quel imposant tableau eût présenté son musée! Une série non interrompue de sculptures pendant près de deux mille ans avant Jésus-Christ; l'art égyptien, l'art assyrien à sa suite, occupant l'intervalle jusqu'à l'art grec, dont la sculpture éginétique eût donné des modèles au sixième siècle; puis, au cinquième, le Parthénon, la frise de Phigalie, les débris du temple de Thésée et de Minerve; puis le monument de Xanthus, en Lycie; enfin, au quatrième, la découverte si précieuse de M. Newton, le tombeau de Mausole, cette merveille des anciens, retrouvée parmi les ruines d'Halycarnasse.

Mais la Providence n'a pas voulu que tant de trésors fussent accumulés sur le même point, et la glyptothèque de Munich a saisi sa part dans ces richesses que l'on se dispute aujourd'hui, parce qu'on en connaît enfin l'importance et le prix.

Nous devons rendre à notre époque ce témoignage que, du moins, dans toutes les découvertes récentes, l'art antique a été respecté. Aucune main profane n'a osé s'approcher de ces chefs-d'œuvre mutilés. Aucune de ces grossières restaurations qui défigurent dans les anciens musées la plupart des fragments antiques n'a été tentée sur les débris du Parthénon, de Phigalie, ou de Xanthe.

Comment comprendre qu'autrefois les hommes de goût et d'une haute instruction, chargés de la conservation de semblables richesses, ne se soient point aperçus qu'ils commettaient une double barbarie, d'abord, en permettant aux mains les plus ignorantes de toucher aux ouvrages les plus admirables, et de les altérer par de prétendues restaurations; ensuite, en tolérant dans les musées les restaurations anciennes les plus désastreuses, les plus insupportables? Partout l'œil est offensé par la vue de ces torses admirables affublés de membres dépareillés, de têtes qui bien qu'antiques n'appartiennent point aux corps qui les portent, travaux déplorables de ces ouvriers payés à l'année, de ces artistes manqués qui pullulent encore en Italie, et passent le temps à nous dérober la beauté de fragments qui nous raviraient, s'ils nous étaient montrés avec les nom-

Digitized by Google

breuses atteintes des siècles, mais purs de toute souillure moderne.

Autrefois Michel-Ange, Bandinelli, Cellini, essayèrent de compléter quelques statues célèbres, et ces artistes grands entre tous, ne pouvant s'asservir à l'imitation d'un style étranger, n'ont réussi qu'à moitié dans leur tâche : pourtant que de talent dans leurs restaurations! Rappelons-nous cette tête admirable d'énergie restituée par Michel-Ange à un Fleuve antique; et ce visage, ces membres charmants, mais si peu grecs, ajoutés au beau Ganymède de Florence par Cellini. Plus tard, à défaut de grands artistes, les manœuvres n'ont pas manqué. Les sculpteurs incapables, les copistes, les praticiens sans ouvrage se sont rués pendant deux siècles sur les chefs-d'œuvre mutilés, comme les vautours sur les cadavres, et leur ont enlevé le dernier souffle de vie.

Lorsque Thorwaldsen fut chargé de la restauration des plus précieux marbres de Munich, son respect pour l'art antique l'engagea à laisser les parties restituées à l'état d'ébauche avancée, pour qu'elles ne pussent être confondues avec les parties anciennes : c'était une précaution digne de son noble esprit.

J'aimerais à voir conserver avec respect dans son état de mutilation toute statue antique qui désormais sera découverte; mais je voudrais en même temps que les gouvernements profitassent d'occasions semblables pour encourager les études en proposant aux jeunes artistes la restauration de ces statues sur des reproductions où les parties existantes seraient scrupuleusement copiées et mises au point, et les parties manquantes laissées à leur invention. Ce serait pour eux à la fois l'étude du métier et l'étude de l'esprit de l'art, et cette double recherche, qui pourrait enrichir nos monuments d'excellentes reproductions, aurait, je le crois, une utile influence sur l'avenir de la sculpture.

Les salles d'Elgin contiennent, outre les précieuses statues qui formaient les deux frontons du Parthénon, œuvres inappréciables de Phidias et de ses élèves, la belle frise des Panathénées presque complète et quinze des métopes du même temple, sculptures toutes de la même école et d'une égale beauté.

Ces salles renferment encore divers fragments, tous du grand siècle de Périclès, et provenant de quelques-uns des anciens temples d'Athènes.

Ainsi plusieurs morceaux ont appartenu au temple de la Victoire Aptère, d'autres à l'Erechtreum. Ce temple élevé sur l'Acropolis et dédié à Minerve Polias est considéré comme le plus pur exemple d'architecture ionique. Une de ses cariatides et une colonne nous

Digitized by Google

donnent en effet l'idée d'un style admirable; des fragments de frises et de corniches viennent compléter ce grand modèle. La Grèce a fait bien tard l'inventaire de ce qui lui reste : puisse-t-elle le conserver et voir renaître l'amour des arts parmi les descendants d'Ictinus et de Phidias!

Deux modèles du Parthénon ont été élevés dans ces salles. L'un le représente dans son état de ruine; l'autre est une restauration complète destinée à indiquer la place qu'occupaient au dedans ou au dehors du temple les marbres d'Elgin. C'est une idée heureuse, puisque la distribution des marbres dans les salles ne peut avoir aucun rapport avec leur ancienne position, quelque peine qu'on ait prise pour s'en rapprocher.

J'ai eu le regret de trouver presque à chacun de mes voyages les marbres du Parthénon changés de place. Que leur arrangement ait été difficile, je le conçois, et j'appelle de tous mes vœux le meilleur placement possible, à la condition qu'il sera définitif; mais je ne puis admettre la nécessité de tant d'essais successifs. Il eût été plus facile, plus convenable et plus sûr d'opérer ces tentatives à l'aide des plâtres, et l'on n'eût point couru le risque de salir ou même de détériorer ces restes admirables.

J'exprimerai de semblables regrets à l'égard des fragments ou des bas-reliefs incrustés et scellés à demeure dans les murs. Cette mesure à mes yeux est une faute grave. Le placement peut en être dangereux, le déplacement le devient encore davantage. De plus, je ne crois point que l'on doive ôter aux fragments antiques leur caractère pour les faire entrer comme partie intégrante dans la décoration murale d'un musée. A mon avis, c'est une idée fausse qui peut mener fort loin. J'ai vu mutiler de précieux restes pour en faire dans des galeries, ici des pendants, là des milieux, suivant les besoins; on les taillait même pour les rendre plus agréables à l'œil et plus symétriques. Un tel arrangement est tout à fait condamnable.

La salle Hellénique contient les marbres rapportés de toutes les parties de la Grèce, l'Attique exceptée; les salles d'Elgin renferment tout ce qui appartient à cette province.

Ici l'on n'a pas craint de remplir certaines lacunes dans la série historique des sculptures par de beaux plâtres. Je crois cette liberté, prise dans une sage mesure, fort utile pour l'étude. C'est au goût et au savoir de ceux qui dirigent une galerie à en régler l'emploi avec réserve, lorsqu'il est nécessaire d'en user pour établir la liaison entre deux écoles; car quel est le musée qui peut tout avoir?

Ainsi cette salle contient les moulages des deux frontons du temple d'Égine et quelques empreintes prises sur le temple de Sélinonte.

Digitized by Google

Mais ce qui fait la gloire et l'ornement de ses murs, c'est la belle frise du temple d'Apollon Epicurius, érigé près de Phigalie, 430 ans avant Jésus-Christ, en commémoration de la fin d'une peste terrible. Cette frise représente les Grecs combattant les Amazones et les Centaures, thème admirable et chéri des grands artistes de l'antiquité, qui trouvaient l'occasion d'y prodiguer toutes les beautés de la nature et toute la science de l'art.

J'ai toujours éprouvé un singulier plaisir à comparer le style de cette frise à celui des Panathénées. Le contraste de ces deux ouvrages est frappant et fait naître une foule de réflexions sur la diversité des styles. Ces deux frises sont à peu près contemporaines, puisque Ictinus fut l'architecte des deux temples : cependant quelles oppositions elles présentent !

Autant la sculpture athénienne est pure, simple, modérée dans ses mouvements, sobre dans son relief, grave et mesurée dans sa composition, autant celle de Phigalie est vive, ardente, vigoureuse, poussant l'action jusqu'à l'extrême limite où commence l'exagération, et donnant au bas-relief presque la saillie de la ronde bosse.

Certes ces deux œuvres sont à peu près égales en beauté ; il serait difficile de se prononcer entre elles, et pourtant on prévoit que l'excès d'énergie de la sculpture arcadienne était plein de dangers et devait conduire à la décadence, tandis que la sculpture athénienne, fille de Minerve, semble inspirée par une sagesse divine. N'apercevons-nous point déjà, dans ces deux styles rivaux, un exemple de ce grand antagonisme dont les temps modernes ont été témoins ; n'est-ce pas déjà Michel-Ange et Raphaël en présence?

La salle Lycienne, dont l'arrangement est, faute de place, remis à de meilleurs jours, contient des antiquités d'une haute importance découvertes en Lycie, ancienne province de l'Asie Mineure, entre 1842 et 1846, par sir C. Fellows.

Les plus remarquables proviennent de tombeaux du cinquième siècle et des débris d'un magnifique monument qui paraît avoir été érigé au quatrième ou cinquième siècle avant Jésus-Christ, dans la ville de Xanthe, en commémoration de quelque grande victoire.

Malgré la beauté réelle des figures, très-mutilées aujourd'hui, autrefois placées dans les entrecolonnements du péristyle ionique qui régnait autour de ce monument, je ne puis m'empêcher de leur attribuer un mérite archéologique supérieur encore à leur mérite artistique. Quoique l'école grecque y soit bien reconnaissable, on sent qu'en s'éloignant de la mère patrie, sa pureté s'affaiblissait et s'altérait sous des influences étrangères. Ainsi, ces figures de femmes à draperies volantes sont empreintes d'une exagération de mouve-

Digitized by Google

ment, d'une sécheresse de travail, je dirai même d'une *manière* qui diminue aux yeux de l'artiste leur beauté incontestable et leur haute valeur archéologique. J'ajouterai cependant que ces sculptures auraient peut-être un aspect bien différent, si nous les voyions dans la place qu'elles occupaient jadis, entourées d'architecture et d'un point de vue donné. C'est un malheur pour les œuvres antiques d'être jugées en dehors des conditions qui dirigèrent les savants calculs de leurs auteurs. Que de fois, par exemple, nous plaçons sous les yeux des figures destinées à en être toujours éloignées !

Il nous reste encore à traverser les diverses salles consacrées à la statuaire grecque, gréco-romaine, et romaine. Quand on parcourt avec loisir ces galeries, on peut s'arrêter à chaque pas devant des bas-reliefs, des fragments, des bustes d'une rare beauté; mais j'y vois peu de statues d'une haute importance. Le British Museum, si riche en bas-reliefs et en statues destinées à être groupées, est moins bien partagé en statues isolées. La Vénus de Townley a joui d'une grande réputation, comme tant d'autres, et je n'ai nulle envie de l'en priver; mais une révolution s'est faite dans les idées le jour où la Vénus de Milo est entrée au musée du Louvre, et lorsque le Thésée et l'Ilyssus ont pris place au British Museum; depuis cette époque on n'a plus traité d'ignorants ceux qui ne peuvent s'extasier devant l'Apollon ou la Diane, et l'on reconnaît qu'ils avaient raison de rêver des types plus parfaits. Les partisans de ces froids chefs-d'œuvre n'ont eu qu'un tort, celui de ne point discerner dans les anciennes galeries les rares exemples de la belle sculpture du siècle de Périclès, et de confondre dans leur admiration ces modèles inimitables avec des répétitions qui ne sont que belles.

Montons au premier étage. Nous trouvons d'abord les salles égyptiennes remplies de tous les objets que leur poids ou leur dimension ne retenait point au rez-de-chaussée. La collection est riche, les arrangements sont excellents; dans toutes ces salles, on a adopté un système d'armoires isolées, vitrées de tous côtés, qui permettent de voir les objets sous toutes leurs faces. On comprendra combien ce mode d'exposition est supérieur aux armoires murales, qui ne servent à rien pour l'étude et ne sont guère que des moyens d'entasser avec sécurité les objets précieux qu'on n'ose laisser à découvert. C'est pour les vases grecs surtout, ces modèles si précieux aux artistes, que le bienfait d'un bon arrangement est sensible, et c'est une occasion de plus qui se rencontre sous ma plume pour rendre justice au zèle des conservateurs des trois musées de Londres. Tout ce qui peut faciliter l'étude, tout ce qui peut embellir ou honorer leurs musées, est exécuté,

Digitized by Google

sans regarder à la peine ou à la dépense. Je me suis trouvé en rapport avec la plupart d'entre eux, et, sans avoir à leur présenter d'autre titre que celui d'artiste et d'étranger, j'ai toujours eu lieu de me louer de leur complaisance. J'ai fini par établir avec plusieurs d'entre eux de ces bonnes et solides amitiés dont on s'honore, et qui laissent de précieux souvenirs. Puissent-ils trouver en France, lorsqu'ils y viennent, une bienveillance et une politesse égales à celles qu'ils m'ont témoignées!

Après la riche collection égyptienne, une salle contient le précieux legs fait à la nation par sir William Temple; il forme à lui seul un musée complet de l'art dans la Grande-Grèce. Pendant son séjour à la cour de Naples, où il résida longtemps comme ministre d'Angleterre, sir William Temple, amateur passionné, achetait tout ce que les fouilles produisaient de plus précieux. Aussi les trois races qui occupèrent successivement ces belles contrées ont-elles contribué à enrichir ce trésor.

Les Étrusques, les Grecs et les Romains y sont représentés par de magnifiques spécimens de leurs styles si différents, tels que bronzes, marbres, vases, terres cuites, mosaïques, bijoux, candélabres, armes. Le classement en est clair et logique; je recommande cette salle aux jeunes amateurs comme un abrégé de l'histoire de l'art; chaque branche peut laisser une trace profonde dans le souvenir de l'artiste par la beauté de quelque œuvre supérieure. Est-il possible de voir sans admiration le ravissant bronze de Bacchus enfant? Ce chef-d'œuvre, de près de 40 centimètres de haut, exécuté avec une grâce, une finesse, un modelé exquis, est encore embelli par des ornements traités avec ce goût sobre et chaste qui séparera éternellement l'art et la fabrication, le goût et la mode. Non-seulement le temps a respecté ce bel ouvrage, mais il semble qu'il se soit plu à l'embellir, en le revêtant de la plus admirable patine d'un bleu lapis.

Une série de vases, faisant aussi partie de cette collection, est arrangée de manière à donner aux visiteurs une juste idée de la chronologie de l'art céramique en Grèce, en commençant par le style le plus ancien, de l'époque phénicienne, ou gréco-égyptienne, et traversant les cinq phases distinctes qu'il accomplit jusqu'à ce que l'invasion romaine l'eût anéanti.

Malgré tout mon respect pour les recherches profondes de la science archéologique, j'avoue que j'aime à la voir se mettre ainsi à la portée de tous; elle s'enferme trop souvent dans de hautes régions inaccessibles et inutiles au public, qu'elle dédaigne d'instruire. Il est bon de montrer que l'on se souvient de lui, et les musées n'ont point de plus bel emploi que de servir à l'instruction de tous.

Digitized by Google

La collection offre également de nombreux spécimens de la fabrication du verre depuis l'époque phénicienne ou égyptienne jusqu'à l'époque romaine, ainsi qu'une belle suite de miroirs grecs et étrusques qu'embellissent des gravures ou des reliefs d'une inimitable pureté.

La collection de vases grecs du British Museum eut pour point de départ les vases célèbres de sir W. Hamilton. La gravure a fait connaître ces splendides trésors. Les vases que possédait M. Burgon, amateur aussi instruit qu'aimable, s'y joignirent plus tard; puis, à toutes les ventes intéressantes, celles de Durand, du prince de Canino, de Magnoncour, etc., les conservateurs eurent toujours une grande latitude pour enlever les morceaux les plus précieux et les plus parfaits. Zèle incessant d'une part, libéralité de l'autre, voilà tout le secret de l'enrichissement des musées d'Angleterre.

Après les vases, viennent les bronzes. Non-seulement la suite en est considérable, mais les spécimens les plus parfaits que je connaisse sont réunis là. Ce que j'ai rencontré de plus voisin des grands chefs-d'œuvre de la statuaire grecque dans les ouvrages de petite dimension, c'est ce qu'a produit la fouille de Pyramythia en Épire, quatre bronzes de 20 ou 22 centimètres de hauteur. Ils doivent être sortis de la main du même artiste, et je regrette que le classement par divinités les sépare. Il est des cas où l'exception doit se combiner avec la règle, et ces quatre bronzes s'embelliraient rapprochés l'un de l'autre.

C'est aussi là que se trouvent ces fragments d'une cuirasse grecque en bronze que d'un aveu commun on place au sommet de l'art. Ces bronzes, déterrés sur les bords de la rivière Syris dans la Grande-Grèce, ont été l'objet d'une de ces généreuses démonstrations si fréquentes en Angleterre. Quand ils y furent apportés, une souscription s'ouvrit spontanément pour les acquérir et les donner au British Museum, et la souscription ayant produit *trop* d'argent, le surplus fut remis aux conservateurs pour servir encore à enrichir le musée.

Et l'on se plaint sans cesse que tout s'enfouisse en Angleterre et que les Anglais accaparent tout ce qui paraît dans les ventes de rare et de beau! A qui nous en prendre si ce n'est à nous-mêmes? que ne dotons-nous nos musées par des offrandes et par des legs? que n'arrêtons-nous au passage ce qui vient à Paris? que ne dépensons-nous avec un soin intelligent, sérieux, les sommes ridicules qui chaque année s'absorbent dans des ventes d'objets indignes de figurer dans la demeure d'hommes de goût? Les Anglais ont accaparé les chefs-d'œuvre depuis que chez nous on se bat pour posséder les faïences, les émaux et les porcelaines.

Voici une preuve de ce que j'avance. Dans ces salles j'ai retrouvé deux magnifiques objets d'ancienne connaissance et que j'avais admi-

Digitized by Google

rés à Paris. L'un est un vase, un seau d'argent, qui porte sur le contour des bas-reliefs représentant les quatre saisons. Plus d'un amateur se rappellera cette pièce unique en son genre, déterrée sur les bords du Rhône, ce qui devait ajouter à son prix pour nous. Plus d'un ami se rappellera aussi les vains et stériles efforts que nous fîmes pour faire entrer cette précieuse relique de l'art romain dans les cabinets de Paris. Est-ce le prix qui pouvait effrayer nos riches amateurs? Non, car il était modéré : c'était ce que l'on paye pour tel plat de faïence irisé, à peinture barbare, qui jadis décora peut-être la boutique d'un apothicaire ou d'un barbier. Rien n'a pu réveiller l'indifférence et l'assoupissement de nos amateurs ou de nos savants. L'autre objet est une ciste couverte de figures gravées, d'un style vraiment supérieur, dédaignée par les collections de Paris, qui pourtant ne possèdent à ma connaissance aucun objet égal en mérite; elle a été offerte au British Museum ainsi que le vase d'argent. Tous les deux y furent accueillis avec joie : ils y sont placés avec honneur, et je ne puis le raconter sans tristesse.

C'est le plus souvent sur notre refus que l'Angleterre s'empare des objets d'art. Ce n'est point que l'argent manque à nos amateurs; c'est le goût du beau qui a disparu, remplacé par la fantaisie.

Dans les salles des antiquités britanniques antérieures à l'invasion romaine, les antiquités anglo-romaines et les antiquités anglo-saxonnes, j'ai seulement remarqué quelques pièces d'un travail très-curieux et qui mériterait l'attention des archéologues. Ce sont des bronzes d'un beau travail, de l'époque romaine, enrichis d'ornements d'émail très-habilement exécutés. Ces bronzes passent pour être d'origine celtique. Ils m'ont suggéré quelques réflexions à l'adresse des savants. L'emploi des émaux sur les métaux remonte dans l'Orient à une haute antiquité, mais il existe en général une lacune entre les ouvrages de ce genre et ceux qui se sont tant multipliés à l'époque byzantine. N'est-il pas singulier que ces spécimens intermédiaires nous apparaissent dans une lointaine contrée du Nord?

Dans le cabinet des médailles antiques, j'ai surtout remarqué les deux collections grecque et romaine.

M. le comte J. de Salis avait réuni une collection de médailles romaines du Bas-Empire, la plus importante probablement qui ait été formée. Il y avait joint les monnaies des rois burgondes, mérovingiens, visigoths et lombards et des premiers ducs de Bénévent, qui imitèrent les types et le système monétaire impérial. Ces suites rattachent le monnayage romain à celui du moyen âge qui commence avec les Carolingiens et s'annonce par de nouveaux types, ainsi que par la substitution de l'argent à l'or.

Digitized by Google

Sa collection contenait en outre une très-belle suite des rois arsacides et sassanides, avec une série des produits de l'atelier monétaire d'Alexandrie sous les empereurs romains.

Lorsque M. de Salis eut complété de son mieux son beau médailler, il le donna généreusement à la nation, et, ce qui rendit son présent plus précieux encore, il accepta d'être un des conservateurs honoraires du cabinet des médailles. On lui confia le nouveau classement que nécessitait l'entrée de sa riche collection. C'est alors qu'il adopta pour toutes les médailles du Bas-Empire le classement géographique. Pendant la plus grande partie des cinq siècles de cette période, la monnaie romaine circula presque exclusivement dans le monde civilisé; aussi cette collection contient-elle des pièces de la plupart des empereurs, frappées dans les ateliers de la Bretagne, de la Gaule, de l'Espagne, de l'Italie, de l'Afrique, de l'Illyrie, de l'Orient et de l'Égypte.

M. de Salis a réuni en une seule suite les monnaies de tous métaux et de toutes grandeurs que la pédanterie des anciens numismates avait éparpillées dans huit séries différentes, ce qui rendait toute comparaison et toute étude impossibles, et entraînait un désordre extrême.

Grâce à ce nouvel arrangement, il a pu reconnaître le lieu de provenance des pièces dépourvues des marques d'atelier monétaire, en les comparant avec celles qui en portent, et une foule de questions d'histoire, de géographie, d'attribution à des personnages homonymes, se sont trouvées résolues à la simple vue, sans peine et sans longues recherches.

J'ai admiré le résultat de l'idée, simple, claire et logique de M. de Salis, et je la consigne ici pour l'usage de ceux qui restent dans les anciennes routines, si par extraordinaire il leur prenait envie de chercher à faire mieux que leurs devanciers.

Un présent considérable fait avec noblesse, reçu avec reconnaissance, mérite bien une mention ; un amateur qui continue pour le public un travail habituel et désintéressé est fort digne d'éloge; mais une administration qui accueille une bonne idée nouvelle, lui donne entrée, lui livre ses collections, voilà ce qui devient merveilleux et ce que j'appellerai *rara avis in terrâ*.

Au point de vue de l'utilité que l'étude de l'art du graveur peut retirer de l'arrangement des cabinets de médailles, je souhaiterais que les médailles fussent divisées en deux parts distinctes.

L'une, la plus nombreuse, la plus importante, la plus précieuse, serait la suite historique; elle composerait les médailliers.

L'autre, destinée à l'étude de l'art, serait formée de doubles et

exposée aux regards dans les vitrines; elle donnerait le moyen d'étudier les divers styles et les diverses époques. Elle ferait connaître aux jeunes artistes l'immense supériorité des anciens, et pourrait ressusciter un art qui, entravé aujourd'hui par des exigences utilitaires, est tombé dans une véritable décadence, si nous le comparons à la numismatique ancienne. Nos moyens de fabrication sont admirables, les procédés des anciens étaient pleins d'ignorance et de barbarie; et pourtant nos œuvres sont pitoyables, tandis que les leurs étaient magnifiques. Ne cachons donc pas ces beaux modèles, si nécessaires pour faire renaître le bon goût. Nous les possédons, il ne faut que les montrer. Pour des raisons de sûreté, les médaillers sont et resteront toujours inaccessibles au public; mais les belles médailles utiles à exposer ne sont ni les plus rares, ni les plus curieuses, ni les plus chères.

Or on n'expose, quand on en expose, que des spécimens curieux; on étale sous verre ce qui fait l'orgueil d'un musée, et non pas ce qui serait utile à l'artiste. Aussi ai-je rencontré des graveurs pour qui la médaille de Syracuse était la pièce unique au monde, et qui ne se doutaient point de l'infinie variété des types et de la beauté toujours nouvelle de la numismatique grecque; qui n'avaient jamais arrêté leur attention sur le style si sévère et si pur des revers, soit qu'ils représentent la figure humaine, soit que, cherchant leurs modèles dans les animaux, ils les ennoblissent, les purifient, les embellissent, tout en les imitant avec un talent égal à celui des grands statuaires. Voilà ce que je voudrais rendre familier aux jeunes artistes, pour qui la numismatique reste une lettre morte. C'est une lacune aisée à remplir [1].

Entrons maintenant dans cette précieuse salle qui renferme toutes les pensées, toutes les compositions de l'art moderne : la salle des dessins et gravures, réunis dans les mains du même conservateur, le savant M. Carpenter.

Il faudrait étudier longuement et parcourir avec ordre les portefeuilles de cette belle collection pour s'en faire une juste idée ; l'accroissement est rapide dans les deux séries. Dans celle des gravures, il est d'autant plus facile que, toutes les grandes collections de gravures, jadis si communes en France, étant passées en Angleterre, les moyens d'enrichir le musée se présentent plus fréquemment.

Celle des dessins a profité de maintes bonnes occasions de s'enrichir; il est bien à regretter pour elle que la collection merveilleuse

1. J'apprends que les conservateurs du British Muséum partagent depuis longtemps cette opinion, et qu'un tel projet eût été mis à exécution, si le manque de place n'eût cette fois encore paralysé leurs bonnes intentions.

Digitized by Google

qu'avait formée sir Th. Lawrence ne soit pas venue grossir le trésor national. J'ai été frappé de l'excellent arrangement et du soin apporté à la conservation des dessins : le mérite d'un bon conservateur est de ne pas plus négliger les petits détails que les grandes choses. La conservation des dessins demande une prudence extrême ; ils redoutent la lumière, le frottement, la poussière, le simple contact : ici tout a été prévu.

Les œuvres de Léonard de Vinci, de Michel-Ange, de Raphaël, du Perugin sont particulièrement belles et riches ; c'est assez dire que parmi les œuvres secondaires les bonnes choses ne manquent point.

Quant aux gravures, je l'ai dit, l'accroissement est plus sensible encore; on aime beaucoup les estampes en Angleterre. Autrefois cet amour n'était pas moindre en France, mais il est mort aujourd'hui ; nos nombreuses ventes de chaque hiver ne nous montrent plus guère, à de rares exceptions près, que de misérables collections de caricatures, de pièces historiques, ou de sujets graveleux du dernier siècle ; on se dispute une gravure en couleur au prix que l'on donnait autrefois pour un Marc-Antoine, et l'art disparaît, en même temps que l'amour de l'art.

Remarquons l'instabilité des écoles de gravures. En 1500, cet art brille d'un éclat sans égal en Italie, avec Raphaël; en 1600, il passe en Flandre et trouve une vie et une chaleur toutes nouvelles sous l'influence du puissant génie de Rubens. Vers 1700, la gravure émigre en France et produit la plus savante école qui ait jamais existé pour l'histoire et le portrait. Vers 1800, des lueurs vives, trop promptement étouffées par le métier, apparaissent en Angleterre, puis tout s'éteint.

Où sera le réveil maintenant?

Si, d'après une loi dont l'histoire nous montre tant d'exemples, nous devons parcourir encore une fois ce long cercle; si, marchant sur les traces d'un glorieux passé, l'art doit renaître un jour de ses cendres dans sa première patrie, appelons ce jour de tous nos vœux, et, ne fût-ce que par reconnaissance pour la terre à qui nous devons l'art moderne, écrions-nous : *Italiam! Italiam!*

H. DE TRIQUETI.

Digitized by Google

THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON.

BÉATRIX

Drame en cinq actes et en prose, de M. ERNEST LEGOUVÉ.

L'Odéon vient de livrer, il y a quelques jours, une bataille fort émouvante, et de remporter une éclatante victoire. Madame Ristori, que nous avions tous applaudie au Théâtre-Italien, lorsqu'elle parlait la langue sonore d'Alfieri, rompant brusquement avec sa gloire passée, et se dépouillant pour ainsi dire de tous ses succès antérieurs, se présentait courageusement devant un public qu'elle avait rendu bien difficile, et *débutait* dans une pièce écrite en français. C'était, en effet, un véritable début, mais mille fois plus terrible que le début ordinaire d'un acteur inconnu dont on n'attend rien, et qu'on ne peut, à chaque mot, à chaque geste, comparer et opposer à lui-même. Plus les triomphes de l'actrice italienne avaient été grands, plus le fardeau de l'actrice française devenait lourd, et les couronnes de fleurs qui avaient couvert *Myrrha* ou *Maria Stuarda* menaçaient d'écraser *Béatrix* sous leur poids accumulé.

Un pareil danger n'a point arrêté madame Ristori. Avec cette sorte d'audace héroïque qui pousse les véritables artistes en avant, et ne leur permet point le repos tant qu'il leur reste une palme à conquérir, tant qu'ils entrevoient la possibilité de transformer et de renouveler leur talent par des manifestations diverses et supérieures, elle s'est exposée à tous les hasards d'une lutte inégale. Elle a vaincu, et nous en sommes heureux, car, il faut bien le reconnaître, depuis la mort de Rachel, notre scène française était tombée dans une étrange torpeur.

Du reste, si madame Ristori aventurait sa barque en des parages inconnus d'elle, un pilote habile veillait au gouvernail, et une part notable des applaudissements décernés à l'interprète revient en bonne équité au talent expérimenté et délicat de l'auteur.

Béatrix représente une de ces actrices pures et nobles que le roman se plaît à parer de tous les charmes, et dont la société nous

Digitized by Google

montre quelquefois le type vivant. Artiste, elle respecte en elle-même l'art auquel elle s'est vouée, elle veut y renfermer son existence entière. Elle pense, avec raison, que les accents de sa bouche auront d'autant plus d'éloquence qu'ils viendront du cœur, et que du jour où elle répandrait autour d'elle la passion qui la consume et la soutient à la fois, l'actrice diminuerait de tout ce que la femme aurait perdu.

Cependant l'amour a pénétré dans le sanctuaire réservé au culte du beau idéal. Celui qu'elle aime, elle ne l'a vu qu'une fois, elle ignore son nom ; elle a juré de l'ignorer toujours, et de fuir sa présence.

Le récit de cette passion, née d'un regard, est une des belles scènes de la pièce de M. Legouvé, et madame Ristori le dit avec une sensibilité vraie, une simplicité touchante qui ont vivement ému le public.

C'est chez celui-là même, qu'elle voudrait n'avoir jamais rencontré, où plutôt à la cour de sa mère, duchesse régnante d'un petit État allemand, que le hasard l'a conduite. On devine les luttes dramatiques qu'amène cette réunion inattendue de deux êtres faits pour se comprendre et s'aimer, mais que la double barrière de l'art et des préjugés sociaux sépare à tout jamais. Béatrix résiste héroïquement aux élans de son cœur; cependant elle est à bout de ses forces, et le premier choc doit suffire à lui arracher un secret trop douloureux à garder.

Ce qui devait la sauver la perd. La duchesse la prie de jouer deux scènes, l'une de Schiller, l'autre de Shakspeare, où son talent pourra se montrer sous deux faces différentes. Elle accepte avec empressement. Contre l'amour impossible qui la domine quel meilleur refuge trouvera-t-elle que son art, sa première, son unique passion, jusqu'au moment où elle a connu le prince Frédéric?

Le quatrième acte offre de grandes beautés. La situation, sans doute, n'est point nouvelle, mais M. Legouvé a su la rajeunir et même la renouveler, pour ainsi dire, par des nuances originales et qui lui donnent un cachet tout particulier.

Béatrix commence par réciter les adieux de Jeanne d'Arc à son humble vie de bergère. Là, chaque vers, par une allusion transparente et des plus dramatiques, s'applique à la situation de celle qui le prononce. Cette noble fille, qui renonce à toutes les douceurs de la famille, à toutes les joies de l'amour pour se vouer à un devoir impérieux et terrible, pour écouter une voix d'en haut qui lui crie qu'on n'achète la gloire et l'immortalité qu'au prix des plus grands sacrifices, et qu'aux rôles sublimes il faut de pures héroïnes, ce n'est plus Jeanne d'Arc, c'est Béatrix elle-même.

Digitized by Google

Nous citons ces stances, où règne un sentiment de mélancolie touchante, où l'on reconnaîtra l'inspiration d'un penseur délicat et vrai, qui fut toujours un poëte et un écrivain même au théâtre, ce qui, de nos jours, on en conviendra, est devenu une exception assez rare :

BÉATRIX.

Adieu, vallons et pâturages !
Adieu, frais ruisseaux, verts gazons !
Adieu, solitaires ombrages !
Adieu, tranquilles horizons !

Je n'irai plus sous les vieux chênes
Seule et rêvant, je n'irai plus,
Au doux bruit des cloches lointaines,
Écouter le soir dans nos plaines
L'écho mourant de l'Angelus !
Jeanne s'en va, temple de la prière
Où Dieu m'apprit à le bénir.
Jeanne s'en va, pauvre chaumière
Dont chaque pierre
Était un souvenir ;
Murs où naquit ma sœur, chambre où mourut mon frère,
Foyer, jardin, maison, et toi, ma pauvre mère,
Hélas ! Jeanne s'en va pour ne plus revenir !

L'ardeur qui loin de toi m'entraîne
Ce n'est pas, cher et doux pays,
Un vain désir de gloire humaine :
L'Esprit commande et j'obéis.

Celui qui descendit de la montagne sainte,
Celui qui, du milieu des flammes d'un buisson,
Interpela Moïse et, gourmandant sa crainte,
Lui dit : Marche vers Pharaon !
Celui qui, pour briser l'orgueil des idolâtres,
Choisit pour son champion l'humble fils de Béthlé,
Celui qui fut toujours propice aux pauvres pâtres,
Dans l'ombre des forêts celui-là m'a parlé !

Aux soins d'une main étrangère,
M'a-t-il dit, laisse tes agneaux ;
Demain en d'autres champs, bergère,
Tu vas guider d'autres troupeaux.
L'acier d'une cotte de mailles
Pèsera sur ton faible sein,
Et le gant de fer des batailles

Digitized by Google

Chargera ta débile main.
Pour toi, jamais d'amour ; ton âme
Jamais d'une terrestre flamme
Ne brûlera, même à l'autel !...
Jamais tes yeux ne verront luire
De l'hymen le jour solennel,
Et nul enfant au doux sourire
Ne s'épanouira sur ton sein maternel...
Mais libre par toi ta patrie,
Relevant sa tête flétrie,
Enfin respirera par toi
Du joug de la race étrangère,
Et ton humble main de bergère
Couronnera ton jeune roi !

Saisissant le casque.

Le jour est arrivé, voici l'appel suprême !
Ce casque me vient de Dieu même!
En le touchant, en le pressant,
Je sens à flots dans ma poitrine
Courir une flamme divine ;
L'âme des chérubins a passé dans mon sang !
Retentis donc, cri de guerre !
Coursiers, frappez du pied la terre !
L'Anglais épouvanté devant mon œil en feu
Disparaît du sol qu'il profane !
Je ne suis plus la faible Jeanne,
Je suis la messagère et l'instrument de Dieu !

« Je suis maîtresse de moi maintenant! » s'écrie Béatrix après ce morceau. Et, en effet, elle se sent plus forte, plus vaillante. Elle vient de retremper son âme aux sources mêmes de son inspiration; elle vient de s'identifier avec la paysanne de Vaucouleurs, vouée comme elle à d'autres joies et à d'autres douleurs que les joies et les douleurs communes.

Ici, M. Legouvé a trouvé un contraste, dont le public semble avoir subi la puissance dramatique, sans se rendre un compte exact de l'habileté et de la connaissance du cœur humain qu'il prouve chez l'écrivain.

Le remède, pour Béatrix, se change brusquement en poison. En exprimant la résignation, elle la trouvait pour elle-même ; en parlant de devoir et de sacrifice, le devoir et le sacrifice lui devenaient plus faciles; mais dès que, changeant de rôle, elle va, par la bouche de Juliette, répondre aux accents d'amour de Roméo, l'amour vrai se

réveillera sous les caresses de l'amour joué, la passion parlée se confondra avec la passion sentie.

C'est ainsi que l'art même, son dernier refuge, perd Béatrix au lieu de la sauver.

Madame Ristori s'est montrée parfaite dans cette longue scène de *Roméo et Juliette*. Elle a eu des mouvements inspirés, des gestes admirables; tout le temps, elle a su mélanger, sans les confondre, et faire ressortir l'un par l'autre les deux rôles de Béatrix et de Juliette. Elle a eu, ce qui n'étonnera personne, des poses d'une grande beauté plastique, où l'expression de son visage faisait frémir la salle entière.

Comme nous le disions au début, *Béatrix* a été un grand succès, une grande victoire. La pièce et l'actrice ont triomphé ensemble, et rarement on a vu un enthousiasme pareil à celui dont était animé le public, ce public parisien si froid pourtant, et habituellement si peu bruyant dans la manifestation de ses sentiments de blâme ou d'approbation.

Béatrix, du reste, a été jouée avec un merveilleux ensemble, et tous les acteurs ont déployé dans des rôles nécessairement effacés beaucoup de zèle et de talent.

M. Ribes a récolté des applaudissements à côté de madame Ristori. Cet artiste, un peu nerveux et saccadé, a le don de la passion, et sait émouvoir. M. Thiron possède les qualités du véritable comédien : il donne du relief aux moindres gestes, et de l'accent aux mots les plus simples. M. Kime, dans un rôle trop court, a fait rire, et mademoiselle Ramelli a tenu son personnage de grande duchesse avec une dignité et un bon goût qui méritent les éloges. Quant à M. Febvre, il a montré de la distinction, et trouvé le moyen d'échapper à la banalité, malgré un rôle ingrat et difficile.

P.-S. Peu de jours après, M. Ernest Legouvé remportait un nouveau succès au Théâtre-Français. Sa comédie, *Un Jeune Homme qui ne fait rien*, est remplie de beaux vers, de sentiments élevés, et retrace une situation aussi vraie qu'intéressante. Il lui sera consacré un compte rendu dans notre prochain numéro.

ARTHUR ARNOULD.


Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

10 avril 1861.

Dans les pays constitutionnels, c'est d'ordinaire après la discussion de l'Adresse que les débats parlementaires s'animent et prennent toute leur importance. Les discours d'apparat, les harangues de convention font alors place au langage des affaires, à ces luttes émouvantes qui influent à juste titre sur le sort de la nation parce qu'elles sont l'expression de sa pensée et de sa volonté. Nos Chambres, au contraire, ne sont pas loin de considérer leur rôle comme terminé après le vote d'un conseil respectueux. Chez nos voisins d'Angleterre, de Prusse et d'Italie, entre les mains desquels le droit d'Adresse pourrait être au besoin une arme redoutable au ministère, sinon à la couronne, il ne donne lieu qu'à une simple formalité dont on se débarrasse en quelques jours; chez nous, où en aucun cas il ne saurait exercer d'action directe sur le gouvernement, et où il ne constitue qu'un débordement inoffensif de politique spéculative, il occupe à lui seul deux mois entiers; il semble résumer toute l'activité des corps délibérants, et ne laisse après lui que le vide et le silence. D'où vient une telle différence, sinon de ce que dans ces pays privilégiés les législateurs possèdent des moyens plus efficaces de manifester leur volonté, tandis que chez nous ils veulent avoir au moins la consolation de dire tout ce qu'il ne leur est pas permis de faire, et se vengent par de longs discours de leur oisiveté forcée? Mais lequel de ces deux régimes est le plus favorable à ce qu'on appelle si dédaigneusement le règne du bavardage?

Quoi qu'il en soit, nos législateurs se reposent, et il vaudrait mieux, selon nous, que ce fût d'avoir beaucoup agi que d'avoir beaucoup parlé. Nous ajouterons, sans aucune intention ironique, que, par une exception qui tient aux circonstancs actuelles, le public avait aussi besoin de ce repos. Le public français a un peu perdu l'habitude de

se rendre compte de ses propres impressions, et il ne sait pas encore au juste ce qu'il pense sur ce qu'on lui a appris. Il a été comme étourdi de l'état de choses que cette longue discussion lui a révélé : il lui faut un temps d'arrêt pour se reconnaître et se recueillir. Il vivait depuis dix ans sur une hypothèse admise à peu près par tout le monde comme un axiome incontestable; il se plaisait à supposer que les questions politiques, pour n'être plus débattues publiquement et librement devant la nation, n'en faisaient pas moins leur chemin dans les esprits, et que par conséquent un immense progrès *avait dû* s'accomplir à l'état latent pendant les années de silence et d'immobilité qui viennent de s'écouler.

On avait bâti les plus flatteuses théories sur cette supposition ingénieuse, qui était pour les uns un encouragement, pour les autres une justification anticipée. Les pénibles sacrifices qu'on s'imposait pour un temps, au nom de l'apaisement des passions et de la pacification des partis, ne devaient pas demeurer stériles : on en serait récompensé plus tard par une ère de concorde et par une simplification inespérée de nos difficultés politiques. Tel est le thème accepté depuis dix ans par les simples d'esprit. Nous avons pu voir combien peu s'est réalisée cette croyance pieuse. Réveillée après dix ans de sommeil, la discussion publique a retrouvé les questions au point où elle les avait laissées lorsqu'elle fut interrompue, et ce résultat si peu prévu a frappé les esprits d'une sorte de stupeur. Il ne manquera pas de gens pour en conclure qu'on ne l'a pas encore laissée dormir assez longtemps. Nous en tirerons, quant à nous, une conclusion tout opposée, à savoir, qu'on ne peut rien sans la libre discussion. On ne se passe jamais d'elle impunément. Rien ne se fait de définitif sans son concours. On s'aperçoit tôt ou tard qu'ajourner les problèmes ce n'est pas les résoudre; puisque la dictature, au moment où elle restitue d'elle-même à la nation une partie de ses droits, après les avoir frappés d'interdiction aussi longtemps qu'elle l'a jugé à propos, n'est pas encore parvenue a opérer cette réconciliation tant désirée, il s'ensuit évidemment que c'est à la liberté qu'on doit la demander. On avait cru remédier à l'extrême division qui se manifestait dans nos opinions en leur imposant silence; aujourd'hui qu'on s'aperçoit que le remède n'a fait qu'augmenter le mal, peut-être s'avisera-t-on de les laisser chercher leur accord au moyen de la libre discussion.

La liberté a donc tout au moins pour elle l'insuffisance démontrée des expédients qu'on lui a longtemps préférés, et par cela seul elle tend

Digitized by Google

à devenir un fait nécessaire. Plusieurs autres conditions se réunissent pour faire d'elle à la longue l'élément principal et le trait dominant d'une situation nouvelle. Elle a en ce moment la seconde voix de tout le monde, comme il arrive d'ordinaire aux plus dignes ; chacun la veut pour soi sinon pour ses adversaires; elle a le genre d'attrait qui séduit le plus aujourd'hui, elle réussit. Elle est le complément obligé de tous les programmes, même de ceux qui sont rédigés contre elle, et elle est adoptée comme un moyen par les hommes qui ne sont pas capables de l'aimer comme un but. Enfin, ce qui est encore plus décisif en sa faveur, il n'est personne qui n'ait besoin d'elle dans une certaine mesure.

Ces tendances qui agissent sans concert et qui, pour la plupart, s'ignorent encore elles-mêmes, ne peuvent manquer de produire tôt ou tard leur résultante; mais combien cette réalisation ne serait-elle pas rendue plus prompte et plus facile par la formation d'un groupe politique dont les membres, sans distinction d'origines ni de nuances, se consacreraient exclusivement au triomphe de ce grand principe ! Les idées les plus excentriques, les plus folles, trouvent aujourd'hui des soldats dévoués; la liberté ne pourrait-elle donc pas aspirer à avoir son parti comme le mormonisme ou la musique de l'avenir ? Bien des fois déjà nous avons appelé sur ce point l'attention d'une génération distraite et énervée, et nous ne nous lasserons pas de lui rappeler ce devoir. A toutes les époques, la liberté avec les principes politiques qu'elle représente a suffi à maintenir une pleine et parfaite union entre des hommes que séparaient d'ailleurs de profondes dissidences. Elle a pu leur faire oublier leurs griefs réciproques, préférer sa cause à leurs intérêts particuliers ; elle a su se faire aimer d'eux pour elle-même et leur inspirer des dévouements tels que les religions seules peuvent se vanter d'en avoir produit d'aussi beaux ; il faut qu'on sache enfin si c'est elle qui a perdu sa vertu, ou si c'est nous qui ne sommes plus dignes de la servir parce que nous ne savons plus la comprendre.

En attendant que cette grave épreuve se fasse, le nom seul de parti libéral a le privilége d'exciter le sourire de beaucoup de nos hommes politiques, à l'esprit desquels cette dénomination n'offre aucun sens défini. Parti libéral leur paraît vague, obscur, abstrait ; ils ne conçoivent ni le mot ni la chose, ou plutôt ils ont si bien oublié la chose que le mot ne dit plus rien à leur pensée. Ce fait suffira pour donner à l'histoire une idée de leur profonde intelligence, si jamais l'histoire leur fait l'honneur de s'occuper d'eux. Pour taxer d'ambiguïté une

Digitized by Google

doctrine politique illustrée par tant de glorieux commentaires et d'immortels interprètes, il faut une rare ignorance ou une insigne mauvaise foi. Il n'est pas un seul de ses préceptes qui n'ait été deux fois commenté et par le génie et par l'héroïsme. Avec quelle force, au contraire, ne pourrait-elle pas renvoyer ce reproche à ses adversaires, soit qu'ils viennent de la monarchie, soit qu'ils viennent de la république! Ne sont-ce pas eux qui ont besoin de définitions et de programmes précis? Que nous ont-ils appris, en effet, quand ils ont dit royalistes ou républicains, selon la vieille formule? La république de Washington et celle de Babeuf, la monarchie de Louis XIV et celle de Guillaume d'Orange sont confondues sous la même dénomination, et cependant qu'y a-t-il de commun entre elles, si ce n'est un mot? Les institutions libérales sont seules semblables à elles-mêmes dans tous les temps et dans tous les lieux : elles sont le côté éternel de toutes les politiques fondées sur des principes. Les formes les plus importantes aux yeux du vulgaire ne sont auprès d'elles que des accidents secondaires.

Ces vérités, depuis longtemps banales pour les esprits qui ont réfléchi sur ces questions, n'ont trouvé de faveur jusqu'ici qu'auprès d'une minorité intellectuelle. Elles ont inspiré, il y a déjà plusieurs années, aux hommes qui la composent la pensée de reformer une grande opinion libérale au milieu des partis défiants ou irréconciliables; mais comme ils débutaient par leur demander un acte de désintéressement, ce qui à plusieurs paraissait une duperie ou un suicide, ils n'ont guère réussi d'abord qu'à se rendre suspects à leurs propres amis. En France, toute politique qui ne se résume pas dans un nom propre est considérée comme un piége ou une mystification. Alors sont venues les complications de la question italienne qui ont rendu la tâche mille fois plus difficile en rallumant des haines éteintes et en mettant aux prises des intérêts tout-puissants. Dissoute aussitôt que formée, cette ligue libérale s'est maintenue pour ainsi dire à l'état individuel, sans mot d'ordre et à son propre insu, par la persistante adhésion d'esprits fermes et convaincus à une pensée juste.

Cette minorité presque seule aujourd'hui fait acte de vie intellectuelle, ce qui est pour elle un honneur et un légitime sujet d'espérance; mais ses adhérents, pour la plupart isolés, inconnus les uns des autres, séparés par des dissentiments et des scrupules dont quelques uns sont d'ailleurs très-respectables, n'ont pas encore montré les qualités de discipline et d'initiative qui sont nécessaires toutes les fois qu'on veut arriver à une action commune. Ils forment une école

Digitized by Google

plutôt qu'un parti. Ils ont le tort de trop croire à la force de la raison et du droit, de trop dédaigner le savoir-faire et la diplomatie du succès, de ne pas s'affirmer avec assez d'assurance et d'énergie dans un temps qui a le culte de l'outrecuidance. Ils ne voient pas assez que l'idée trop modeste qu'ils ont de leur importance diminue ainsi celle qui s'attache à leur cause. Ils oublient qu'on ne leur fera leur place qu'autant qu'ils se la feront eux-mêmes. Ils ont un grand désintéressement personnel, mais ils n'ont pas encore assez celui qui consiste à sacrifier un système, une préférence pour telle ou telle orthodoxie. Enfin, ils se croient tenus à trop de ménagements envers leurs amis politiques de toutes nuances; ils se plient par là à une foule de compromis et de réticences qui les affaiblissent, et dont personne ne leur est reconnaissant. Or, ils ne trouveront de force qu'à se séparer nettement de tout ce qui n'est pas eux. Là seulement est le courage, et là aussi l'habileté.

Leurs principes, que la *Revue Nationale* s'est donné pour mission de défendre et de propager, sont aussi ceux qui inspirent un groupe d'hommes politiques dont nous avons eu plus d'une fois à signaler les utiles publications. Nous voyons parmi eux des soldats venus de camps très-opposés, et qui ne se croient point des transfuges parce qu'ils se réunissent pour défendre une opinion qui leur est commune, un bien qu'ils sont accoutumés à mettre au-dessus de tout, la liberté. A côté des noms de MM. Duvergier de Hauranne, d'Haussonville, Jules de Lasteyrie, de Rémusat, Laboulaye, Odilon Barrot, nous y trouvons ceux de MM. Jules Simon, Pelletan, Ferdinand de Lasteyrie, de Ronchaud, F. Morin, etc. Aux remarquables travaux qu'ils ont déjà publiés ils viennent d'ajouter un volume qui nous fournit un modèle excellent des qualités dont nous parlions plus haut avec le regret d'avoir à constater leur rareté : c'est une étude sur la *Centralisation et ses effets*, par M. Odilon Barrot.

Un de nos collaborateurs reviendra sur ce travail, qui mérite un examen approfondi par le mélange si rare de bon sens et d'élévation avec lequel cette grave question y est traitée. Mais ce que nous voulons être des premiers à y louer, c'est l'abnégation et le parfait désintéressement dont cette œuvre té noigne. Son auteur pouvait, à plus juste titre que bien des gens, se croire dispensé par la double exemption de l'âge et des services de prendre sa part dans nos labeurs, et ses pairs ont en général accueilli beaucoup trop facilement l'idée qu'ils ont cessé d'être responsables depuis qu'ils ont cessé de diriger les affaires. Ils sont responsables dans la mesure de

Digitized by Google

leur influence morale. Dans un temps comme le nôtre, le pire de tous les rôles est celui de spectateur : il vaut encore mieux être victime. Il pouvait aussi comme tant d'autres faire d'une question générale le texte d'une apologie personnelle ou de la glorification d'un parti. Le livre de M. Odilon Barrot a été écrit, au contraire, dans un esprit d'impartialité supérieure, et sur cette question même de la centralisation il blâme les fautes de ses amis avec une sincérité qui ne saurait trouver trop d'imitateurs. Il rappelle plus d'une fois aux libéraux l'erreur qu'ils ont commise en laissant subsister, sous un gouvernement libre, un système administratif organisé pour la dictature, en raison des « facilités funestes » qu'elle leur offrait comme moyen de gouvernement. Il signale comme nous la nécessité « de mettre de côté les anciennes distinctions de parti et les vieux drapeaux, de se rallier dans un effort commun, de faire perdre leur empire aux questions de personnes, de mots et de formes, de se réunir ainsi sur le fond des choses pour ne plus former que deux partis en France : celui qui estime assez son pays pour le croire digne de faire ses affaires lui-même, et celui qui, au contraire, le déclare à jamais incapable, par suite d'une infirmité organique et impérissable. » Et il joint l'exemple au précepte. Nous saluons ce livre comme un heureux augure. Ce n'est jamais un fait indifférent que cet hommage rendu au terme d'une carrière illustrée par d'honorables travaux aux idées qu'on a aimées et servies dans sa jeunesse : c'est un des meilleurs spectacles de la vie humaine. Nous souhaitons cette satisfaction et cet honneur aux hommes de la génération actuelle.

M. Barrot nous paraît sévère pour l'Assemblée constituante, qu'il range, un peu légèrement peut-être, parmi les créateurs de la centralisation actuelle. Il n'est pas exact, par exemple, de dire qu'elle mit la justice civile à la merci de l'administration. Ses juges élus ne pouvaient pas être destitués si ce n'est après un jugement, et son organisation judiciaire était, quoi qu'en dise M. Barrot, incontestablement plus indépendante que les Parlements-Maupeou.

Il faut tenir compte à cette grande assemblée des difficultés avec lesquelles elle s'est trouvée en lutte et ne pas considérer les mesures défensives qu'elle a été forcée de prendre contre ses ennemis comme l'expression définitive de ses opinions.

Il est un autre point sur lequel M. Barrot nous paraît avoir trop accordé aux passions du moment. Il semble croire que le grand mouvement qui se produit aujourd'hui contre Rome s'opère au profit de la centralisation.

Digitized by Google

Il serait singulier qu'une révolution qui n'a d'autre but que de porter le dernier coup à la centralisation la plus oppressive qui ait jamais existé eût précisément pour résultat de la faire renaître et de la fortifier sous une nouvelle forme; il faut, pour y voir une conséquence aussi imprévue, admettre deux suppositions que M. Barrot n'hésite pas à regarder comme fondées et qui sont cependant fort peu vraisemblables. La première, c'est que la chute du pouvoir temporel entraîne forcément celle de la papauté; la seconde, c'est que l'État puisse, malgré le démenti que lui donneraient à la fois nos mœurs et nos idées, accepter son héritage et se faire chef de religion, ce qui serait en effet la pire espèce des tyrannies.

Nous ne croyons, en ce qui nous concerne, ni à l'une ni à l'autre de ces suppositions. A ceux qui nous disent que le jour où le pape n'aura plus de royaume il perdra son indépendance et avec elle l'obédience du monde catholique, nous répondons par un fait qui n'admet aucune réplique : pendant les huit siècles les plus difficiles de son existence, à l'époque où la force brutale a exercé le plus d'empire sur les hommes, la papauté n'a pas eu un seul sujet et elle a eu tous les peuples pour clients. Nos contradicteurs devraient se mettre d'accord avec eux-mêmes. Cette indépendance d'un genre particulier, qui prétend à l'infaillibilité et qui ne peut se soutenir sans un appui aussi matériel que la possession d'un territoire, qui se dit protégée par Dieu lui-même et qui ne peut se maintenir avec les garanties qui suffisent à tous les hommes, qui donc a songé à la mettre en doute depuis dix ans? Et cependant, qui peut ignorer que depuis ce temps la papauté est entre les mains de la France? A ceux qui nous opposent la crainte de voir l'État s'emparer de la dictature spirituelle nous demanderons où sont les apôtres de cette religion nouvelle, et si on espère nous effrayer à ce point d'une proposition ridicule, honteuse d'elle-même, émanée on ne sait d'où et désavouée aussitôt qu'émise par ses propres auteurs. Nous avons besoin de toute notre force, ne la perdons pas à combattre des fantômes.

Pourquoi ne pas reconnaître, au contraire, que ce qu'il y a au fond de cette révolution c'est une tendance à décentraliser l'élément religieux, c'est, en un mot, la séparation de l'Église et de l'État, comme vient de le proclamer si nettement le comte de Cavour du haut de la tribune italienne. Au reste, nous ne nous dissimulons pas que cette tâche est plus facile en Italie qu'en France. La grande raison qui fait qu'en France beaucoup d'hommes politiques reculent devant ce problème est, en effet, comme toujours, celle qu'on ne dit pas. C'est le

Digitized by Google

danger de priver du jour au lendemain du budget qui la fait vivre une armée redoutable et admirablement disciplinée. Ce danger est infiniment moindre en Italie, où le clergé possède encore d'immenses propriétés, et peut, jusqu'à un certain point, se suffire à lui-même sans le secours de l'État. En France, où il ne pourrait compter que sur les contributions volontaires des fidèles, on s'explique qu'il préfère encore le régime des concordats avec toutes ses servitudes à des ressources éventuelles qu'il peut croire précaires ou même insuffisantes. Nous osons dire pourtant que c'est là un sentiment peu religieux, et qui ne se fût jamais produit dans un âge de foi. L'accusation qu'un clergé devrait repousser avec le plus de soin, c'est justement celle qui ferait peser sur lui le reproche de ne pouvoir se passer de l'appui d'un pouvoir politique et de l'acheter par sa soumission. Il tiendrait surtout à s'en disculper à une époque où on pourrait lui montrer sur toute l'étendue du globe des Églises qui se soutiennent dans une situation très-prospère par la seule adhésion des consciences.

Le spectacle que nous offrent à cet égard l'Angleterre et principalement l'Amérique peut être opposé, en effet, comme une très-forte objection à ceux qui s'obstinent à déclarer cet état de choses impossible chez nous. Mais que répondraient-ils si on leur montrait le problème déjà résolu en France même et sous leurs yeux? C'est ce dont il leur est facile de s'assurer par eux-mêmes. Il existe en France, à l'heure qu'il est, un grand nombre d'Églises protestantes qui ont pleinement réalisé le principe de la séparation de l'Église et de l'État, qui s'en trouvent fort bien et qui se suffisent amplement avec le seul secours des fidèles. L'organisation catholique, si active et si puissante, voudrait-elle se déclarer hors d'état de supporter un régime à l'abri duquel une initiative tout individuelle et isolée, comme est toujours celle des cultes protestants, a pu se créer en peu de temps une situation des plus florissantes? Un tel aveu mérite réflexion.

Si M. de Cavour réalise sa promesse, il aura rendu un immense service non-seulement à l'Italie, mais au monde. S'il ne peut la tenir malgré ses efforts, il sera glorieux pour lui de l'avoir seulement essayé. Nous sommes impatients, quant à nous, de voir ce génie oseur, inventif et pénétrant, aux prises avec une tâche aussi grande et aussi neuve. Nous sommes convaincus qu'il y portera des vues originales et profondes que d'autres pourront mettre à profit, même après qu'il aura échoué. Il est malheureusement un point sur lequel il nous est difficile de partager sa confiance, après avoir lu le dernier mani-

Digitized by Google

feste de la cour de Rome, si bien fait, d'ailleurs, pour le servir à un autre point de vue, qu'on l'a accusé spirituellement de l'avoir écrit lui-même. Il nous paraît difficile de supposer qu'il puisse jamais rien obtenir des hommes qui ont rédigé ce lamentable document, même en leur accordant des avantages tout à fait inespérés.

Par ce côté la question italienne est pour nous une question personnelle, et on comprend la passion avec laquelle elle est discutée en France. On s'explique moins l'opportunité des efforts que fait en ce moment une certaine presse en faveur d'une nouvelle intervention française en Italie. Nous croyons que la guerre, à l'heure qu'il est, ne serait bonne pour personne en Europe, parce qu'elle ne ferait qu'ajourner une foule de résultats précieux qui sont à la veille de se réaliser.

Si l'Italie juge à propos de la déclarer, comme elle en aura le droit tant que la Vénétie ne sera pas libre, elle comprendra, nous l'espérons, qu'il est de son honneur de la faire seule. Un secours étranger ne serait plus aujourd'hui en Italie qu'un argument contre son unité politique, dont il attesterait l'impuissance et l'inanité. Ce secours, le Piémont pouvait et devait le réclamer lorsqu'il était réduit à ses seules forces; une nation qui compte vingt-trois millions d'hommes en a perdu le droit. En acceptant une tutelle elle se déclarerait mineure. Toute protection implique une incapacité, et lorsqu'elle n'existe pas elle la crée. Nous croyons répondre ici au sentiment de tous les hommes qui mettent quelque fierté dans l'amour qu'ils ont pour leur pays. L'Italie ne doit pas oublier que tous les services se payent, même les plus désintéressés. Un peuple qui doit sa liberté à une autre nation devient inévitablement son satellite. Il est dans la force des choses que ses libérateurs s'accoutument à disposer de lui avec ou sans son assentiment.

Nous avons délivré l'Italie deux fois dans le cours de ce siècle : notre première intervention lui a coûté plusieurs menus royaumes et trois constitutions, l'une républicaine, l'autre consulaire, la dernière impériale. Notre seconde intervention, qu'elle a acceptée avec infiniment plus de réserve et de prudence, ne lui a coûté jusqu'ici que la candidature du prince Murat, ce qui est à la vérité un très-mince inconvénient auprès des avantages inappréciables qu'elle lui a rapportés. On ne meurt pas pour un prétendant de plus ou de moins. Mais supposez que l'Italie soit redevable à la France du succès d'une nouvelle campagne contre l'Autriche; supposez de plus que par un revirement qui n'est pas sans exemple la France appuie un

Digitized by Google

seul jour de son autorité morale ce prétendant aujourd'hui désavoué, que reste-t-il de l'œuvre des patriotes italiens?

P. Lanfrey.

Nous ne publions pas, dans ce numéro, de *Revue de quinzaine*, parce que les notes qui devaient servir à la composer sont restées à Peschiera entre les mains de la police autrichienne. Voici comment :

Après avoir assisté à Turin, avec plusieurs écrivains de la presse libérale française, à l'inauguration du monument élevé à Manin, M. Taxile Delord, qui s'était rendu à Venise avec plusieurs de ses compagnons de voyage, a été expulsé avec eux de cette ville quelques heures après y être arrivé. En rentrant en Lombardie, notre collaborateur a été fouillé et dépouillé, on pourrait dire dévalisé, à Peschiera, par les agents autrichiens, de différents papiers en sa possession, entre autres, de notes qu'il avait prises et qu'il n'avait pas cru devoir dissimuler. Ce sont ces mêmes notes qui devaient lui servir à composer son article de quinzaine pour la *Revue Nationale*.

Ces faits marquent bien le caractère brutal et inintelligent de la police autrichienne, et ils prouvent une fois de plus combien le gouvernement qui a recours à de pareils moyens mérite la juste réprobation qu'il excite généralement.

Charpentier.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Chasses exceptionnelles. Galerie des chasseurs illustres, par M. Adolphe d'Houdetot, dessin d'Horace Vernet; nouvelle édition, revue, corrigée et considérablement diminuée. *Bibliothèque-Charpentier*, 1 vol. prix 3 fr. 50. Même prix *franco* dans toute la France et en Algérie.

Cette gálerie des chasseurs illustres commence à Nemrod et se termine à Elzéar Blaze, en passant par saint Hubert, Gaston Phœbus, Clamorgan, Labruyerre, Jules Gérard, Adolphe Delegorgue, Bombonnel.

Avant 1789, un livre de ce genre ne s'adressait qu'à une partie restreinte de la société, celle à qui les droits féodaux concédaient le plaisir aristocratique de la chasse. Mais la révolution a tout changé; l'égalité des droits a conduit à l'égalité des plaisirs, et il n'est plus nécessaire de descendre des *Croisés* pour tirer un lièvre craintif ou une perdrix.

D'un autre côté, les chemins de fer, les bateaux à vapeur, les rapports de plus en plus fréquents avec le monde entier, ont considérablement agrandi le champ livré aux exploits de chasse. Notre globe appartient aux arrière-neveux de Nemrod, et si la chasse à courre devient difficile en Europe par la rareté du gibier, il ne tient qu'à nous d'aller nous mesurer avec les lions dans le désert, les tigres dans les jungles, les éléphants et l'ours gris des prairies célébré par Fenimore Cooper.

On le voit, un livre parlant de la chasse et des chasseurs s'adresse maintenant à tout le monde, et s'il excite une noble émulation, il ne cause plus le supplice de Tantale en éveillant dans notre imagination des désirs impossibles.

Mais qu'importe? Si la chasse disparaissait de nos mœurs, ou devenait trop dangereuse ou trop lointaine pour que la plupart des chasseurs pussent écouter leur goût, le livre de M. Alphonse d'Houdetot n'y perdrait pas un lecteur et garderait son intérêt intact. C'est que l'esprit aimable, le style simple et clair, l'enjouement de bon ton, ont un charme auquel on n'échappe guère, et que le plus grand attrait des *Chasseurs illustres* de M. d'Houdetot ne réside pas seulement dans le sujet traité par l'auteur, mais dans la manière dont il a traité son sujet.

Ajoutons que tous les ouvrages sur la chasse de M. Adolphe d'Houtetot sont devenus classiques parmi les chasseurs, et que ce dernier venu en est le complément naturel.

L'Ouvrière, par M. Jules Simon, 1 vol. in-8°.

La *Revue nationale* consacrera un travail particulier à ce nouvel ouvrage de M. Jules Simon, que nous sommes heureux d'annoncer à nos lecteurs. *L'Ouvrière* se divise en quatre parties, intitulées : *les Femmes dans les fabriques de soie; les Femmes dans les filatures et les tissages mécaniques; la petite Industrie; le salut par la famille.*

Dans notre société actuelle où le travail tient la plus grande place, il était impossible de choisir un sujet plus vaste et d'un intérêt plus réel; tous les amis du progrès et de l'humanité doivent se féliciter qu'une plume aussi exercée et aussi éloquente que celle de l'auteur du *Devoir* traite cette question du travail des femmes, à laquelle se rattache intimement la question de la famille, et par conséquent l'avenir du monde.

Remercions également M. Jules Simon d'abandonner ainsi les hautes sphères de la philosophie purement spéculative pour descendre sur cette terre où tant de plaies secrètes et de douleurs aiguës attendent un remède trop longtemps différé.

C'est un sombre tableau que celui qui se déroule sous nos yeux, en parcourant les pages de *l'Ouvrière*. Il laisse une impression de tristesse, mais d'une tristesse généreuse qui sollicite à l'action, et ne ressemble guère à la mélancolie énervante répandue de nos jours par tant d'écrivains pompeusement égoïstes et poétiquement épris de leur propre personne.

Digitized by Google

Dans cet ouvrage, M. Jules Simon a montré une fois de plus les nobles aspirations de son âme et les facultés de sa rare intelligence. On y trouve la sensibilité vraie du parfait honnête homme réunie aux pensées élevées du philosophe et aux conseils pratiques du moraliste.

STATIQUE SOCIALE. De l'équilibre et de ses lois, par M. le docteur Clavel.

D'après M. le docteur Clavel, la pensée de son livre n'est pas nouvelle. « Elle est au fond des doctrines de Platon, d'Aristote, de l'école d'Alexandrie, de Descartes, de Spinoza, de Leibnitz, de Kant, de Hégel et de l'éclectisme français, comme au fond des doctrines des Pères de l'Église. »

« Loin que l'idée de l'équilibre m'appartienne, ajoute-t-il plus loin avec une expression des plus heureuses, c'est moi qui suis devenu sa propriété. »

Nous serons moins modeste pour l'auteur que l'auteur lui-même, et nous devons lui dire qu'à force d'appartenir à son idée, il a fini, lui aussi, par se l'approprier et lui imposer un cachet tout personnel qui la rajeunit, qui la renouvelle entièrement.

La thèse de l'écrivain est celle-ci : que toute force livrée à elle-même, sans contrepoids ou, si vous préférez, sans une force opposée qui la maintienne dans les limites qu'elle ne doit point franchir, dépasse le but et aboutit à un excès.

Ainsi, pour prendre un exemple, la notion du *droit*, si elle ne s'allie à la notion du devoir, créerait l'égoïsme et l'anarchie, de même que la notion du *devoir* sans celle du droit tendrait à paralyser les forces vives de la volonté humaine et arrêterait le mouvement fécond, la lutte salutaire en somme des intérêts et des passions.

En économie politique également, deux forces se balancent : la *production* et la *consommation*. Si la première l'emporte, l'avilissement du prix des denrées et leur affluence sur le marché amènent la ruine du producteur, et par conséquent arrêtent dans un temps donné la production elle-même. Si, au contraire, la consommation augmente et dépasse la production, la rareté de la marchandise produit un renchérissement fatal, les privations les plus dures et une souffrance générale.

L'idéal serait donc, dans une société bien organisée, que chaque droit correspondît à un devoir équivalent et réciproquement chaque devoir à un droit; que la production et la consommation fussent en raison directe l'une de l'autre. Le progrès, pour être définitif et régulier, sans secousse et sans interruption, devrait procéder par une série continue de proportions mathématiques, où chaque réforme répondrait à une autre réforme, où la liberté en s'agrandissant augmenterait d'autant la responsabilité, où l'égalité devant la loi, au lieu de passer un niveau uniforme sur tous les citoyens, serait compensée par un développement sérieux de l'*individualisme*, où la centralisation serait combattue par une vitalité suffisante de la province, du canton, de la commune.

Rien de plus juste au fond, et personne ne niera que l'excès en tout ne soit nuisible. La vérité absolue n'étant point du domaine de l'homme, ses meilleures intentions, ses actions les plus pures se trouvent nécessairement entachées d'une certaine quantité d'erreurs. A cette erreur il faut donc un correctif, et ce correctif ne peut se rencontrer que dans une erreur opposée.

Nous croyons donc avec M. le docteur Clavel que l'équilibre des facultés de l'homme et des forces sociales constitue l'idéal auquel nous devons tendre de tous nos efforts, de toute notre volonté. Mais cet équilibre absolu ne serait autre chose que la perfection, et son premier résultat serait l'immobilité. Du jour où l'équilibre régnerait complétement dans nos cœurs et dans nos institutions, la vie resterait aussitôt suspendue, car la vie, c'est le mouvement. Marcher, n'est-ce pas rompre l'équilibre? L'humanité ne peut progresser qu'à la condition d'évoluer sans cesse, de se transformer perpétuellement, de passer d'un excès à un autre, car la vue de l'erreur où elle tombe peut seule lui donner le désir de faire mieux et de chercher une nouvelle voie à son activité. Nous devons tendre à l'équilibre, soit; mais, sans doute, nous n'y parviendrons jamais, car le repos ne semble pas être le lot de l'homme sur cette terre.

Cette restriction faite, nous n'avons plus que des éloges à donner au travail plein de mérite et de conscience de M. le docteur Clavel. De nombreuses pages de ce livre nous ont frappé par leur élévation et la rectitude des idées. Montrer son but à l'humanité, alors même qu'elle ne doit jamais l'atteindre, n'est-ce pas déjà remplir une noble et grande mission?

Digitized by Google

LA CANGE, voyage en Égypte. par M. Louis Pascal.

M. Louis Pascal, dans ce volume, n'a point l'intention de faire, comme il le dit lui-même, « un livre savant, ni un livre nouveau. » Ce n'est point pour nous décrire les antiquités égyptiennes, qui ont été décrites tant de fois déjà; ce n'est point pour trancher quelque question de philologie ou « jeter aucune lumière sur l'origine et les coutumes d'un peuple, en tous points digne d'intérêt, mais assez mal connu, » que l'auteur a pris la plume. Son ambition, beaucoup plus bornée, est simplement de se rendre utile à tous ceux que pourrait prendre le désir de voyager dans la patrie des pyramides, des sphinx et des momies, en présentant « dans un petit volume portatif le récit exact, véridique et peut-être un peu prosaïque d'un voyage sur le Nil; » en leur indiquant « les moyens de l'exécuter facilement. »

Ce but, M. Louis Pascal parait l'avoir rempli; son travail du moins comble une véritable lacune. La plupart des voyageurs, en effet, songent surtout à nous peindre le côté pittoresque et purement romanesque des pays qu'ils ont visités. Il leur importe peu que d'autres voyageurs échouent sur les écueils qu'eux-mêmes ont appris à connaître à leurs risques et périls! Pourvu que leurs *souvenirs*, convenablement brochés, s'étalent sur les rayons d'un libraire, ils se déclarent satisfaits et se croient quittes envers la postérité.

M. Louis Pascal, au contraire, abandonnant les routes battues, a voulu innover en écrivant un récit de voyage *véridique*, et nous ajouterons même *réaliste*. A cette œuvre il a dépensé beaucoup d'esprit, et chacune des pages du livre fournit son contingent de plaisanteries. Malheureusement, ainsi que peut le faire prévoir notre dernière épithète, les plaisanteries ne sont pas toujours assez sévèrement choisies, et l'auteur a prodigué son esprit sans consulter aussi souvent qu'il l'aurait dû les règles du bon goût. Nous lui reprocherons aussi un parti pris de moquerie, une disposition fâcheuse à déverser le ridicule sur tout ce qu'il rencontre, avant de chercher la cause quelquefois légitime ou sérieuse des coutumes qui lui semblent si grotesques. En un mot, M. Pascal n'est point un moraliste, mais, en revanche, il est bien Français, et il rit si promptement des choses qu'il voit qu'il ne s'accorde guère le temps de les apprécier avec toute l'attention nécessaire.

Du reste, son récit ne s'en montre que plus agréable, et on le lit, comme il a été écrit, avec plaisir.

CANDIDE, pièce en vers, par M. Désiré Pilette.

Qui n'a lu *Candide*, et qui, l'ayant lu, n'est resté stupéfait de rencontrer tant d'esprit uni à tant de bon sens, des idées si profondes cachées sous une forme si aimable! Cette œuvre de l'âge mûr de Voltaire trompe au premier abord par son apparente facilité et l'air de jeunesse dont elle brille; il faut quelque effort pour comprendre tout ce qu'il y a d'expérience acquise et de puissance concentrée dans cette grâce et cette vivacité éblouissante. C'est, du reste, un des grands mérites de Voltaire d'avoir su se faire reprocher par les sots de tous les temps sa prétendue légèreté. Aux yeux de beaucoup de gens, les grands mots et les phrases boursouflées ne sont-ils pas l'indice et comme le signe extérieur des idées sublimes? Et n'a-t-on pas vu des générations entières qui, transformant le sentiment en *sensiblerie*, l'éloquence en déclamation, la mélancolie en système, confondaient la redondance avec la force! Il n'appartient pas à tout le monde d'apprécier, comme il conviendrait, la simplicité et sa fine saveur. Aux estomacs grossiers il faudra toujours une nourriture, sinon plus solide, du moins plus lourde et de digestion moins facile.

M. Désiré Pilette, après avoir goûté à ces mets délicats qu'on appelle les *Romans* de Voltaire, semble en avoir gardé le plus doux souvenir. Aujourd'hui il se présente au public avec une pièce en vers et en cinq actes (inutile de dire qu'elle n'a jamais été jouée et qu'elle ne le sera jamais), dont le héros s'appelle Candide et l'héroïne Cunégonde. Nous retrouvons en leur compagnie le baron de Tunder Den Tronck, Cocambo, et Pangloss, d'immortelle mémoire.

Il y avait de l'audace à tenter un pareil sujet, mais la fortune sourit souvent aux audacieux. L'auteur a franchement abordé la difficulté. Il devait y succomber : de jolis vers, une forme spirituelle, une grande souplesse de style, une innombrable variété de rhythmes, une connaissance réelle des ressources de la langue, une certaine allure vive et preste, des mots heureux, des traits mordants, ont sauvé sa barque du naufrage. Certes, M. Pilette ne fera pas oublier Voltaire, mais il le rappelle quel-

Digitized by Google

quefois, et c'est un mérite assez rare de nos jours pour qu'on l'en félicite sincèrement.

IDYLLES DE THÉOCRITE ET ODES ANACRÉONTIQUES, traduction nouvelle par M. Leconte de Lisle.

M. Leconte de Lisle a le goût et le talent des préfaces. Il semble même vouloir se créer à cet égard une sorte de spécialité, ce qui lui sera difficile pourtant en abordant ce terrain où tous les grands chefs d'école se sont essayés à des luttes dont le retentissement dure encore. Il y a, du reste, deux sortes de préfaces : la préface *explicative* et la préface *manifeste.*

Si la modestie et les bonnes raisons conviennent à la première, le paradoxe et la raillerie sont les deux ornements naturels de la seconde; et cette dernière est celle que préfère M. Leconte de Lisle. Ses volumes se trouvent généralement précédés de quelques pages où quiconque a jamais traité un sujet analogue au sien se voit vertement tancé et lestement remis à sa place. S'il publie un recueil de *poëmes*, il commence par déclarer que la poésie est morte depuis Homère; s'il daigne traduire les *Idylles de Théocrite* et les *Odes anacréontiques*, il a soin de nous prévenir qu'à l'exception de Chateaubriand et de Lamennais, aucun traducteur français n'a eu le sens commun.

« A vrai dire, les esprits cultivés ne reconnaissent quelque mérite à Homère, à Virgile, à Dante, à Milton, au Tasse, que depuis les profondes corrections auxquelles ont été soumis ces poëtes, si éloignés de la perfection dont nous nous sommes fait une habitude constante. Ce sont aujourd'hui autant d'honorables écrivains français, débarrassés de tout caractère propre, et les hommes de goût peuvent lire leurs ouvrages sans crainte. »

Il va sans dire que la traduction de M. Leconte de Lisle est exempte des nombreux ridicules dont sont entachées les traductions de tous ceux qui l'ont précédé dans la tâche ingrate d'interpréter les auteurs étrangers.

Il est bien heureux, pour un grand nombre de nos gloires nationales, que ce réformateur ne se mêle point d'écrire des romans, des comédies, des tragédies ou des drames; car, en quelques lignes de préface, il supprimerait Rabelais, Lesage, Voltaire, Balzac, Mérimée et George Sand, Corneille, Molière, Racine et Victor Hugo.

Maintenant, si nous jetons les yeux sur cette nouvelle traduction, si sévère pour ses sœurs aînées ou jumelles, nous sommes obligés de convenir qu'elle n'est point « élégante » comme toutes celles que vient de châtier M. Leconte de Lisle. A part des contre-sens, que nous ne pouvons pas mettre sur le compte du système, ce qui la distingue principalement, c'est une absence complète de charme et de poésie.

Quel sera l'étonnement de ceux qui, ayant entendu parler de Théocrite et d'Anacréon et de leurs grâces aimables, liront des phrases comme celle-ci et cent autres que nous ne citerons pas :

« Mêlons à Dionysos la *rose* d'*Eros* et, la tête ceinte de belles feuilles de *rose*, buvons en riant doucement. »

Sans doute, l'auteur n'a point *arrangé* Théocrite et Anacréon; mais il pourrait bien les avoir fort enlaidis, et nous craignons beaucoup que sa traduction n'étant plus du grec ne soit pas encore du français.

ARTHUR ARNOULD.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER ET Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

L'ÉCLECTISME ET LA LIBERTÉ

Le dix-neuvième siècle n'a pas produit de système philosophique en France, mais il a produit beaucoup de gens qui se disent et qui se croient philosophes, et de cela s'autorisent pour parler au nom de la philosophie. En ont-ils vraiment le droit? Cette question mérite peut-être d'être examinée. Il n'est pas mauvais de leur rappeler qu'ils sont hommes, par conséquent sujets à l'erreur, et livrés, comme le reste, aux disputes du monde. D'ailleurs, au moment où s'agite de toutes parts la grande question de la liberté, il n'est pas sans intérêt de chercher quelle est la part qui revient à l'éclectisme dans ce réveil de la pensée humaine.

I

Ces philosophes s'appellent éclectiques. C'est le nom qu'ils se sont donné eux-mêmes dans le principe. Voici en vertu de quel raisonnement.

Ayant longuement réfléchi et n'ayant rien trouvé, ils se sont dit avec une sincérité qui les honore : Si nous ne découvrons rien de neuf, c'est qu'il n'y a plus rien à découvrir. Nous, que la Providence a tenus en réserve pour être le flambeau de l'époque présente et fermer le cercle des temps; nous qui, les premiers, sommes arrivés à la cime d'où l'œil embrasse l'horizon tout entier, pendant que les faibles et les boiteux, perdus dans les broussailles de la vallée, se figurent qu'ils gravissent une pente éternelle, nous, les rois de la montagne et les plus près voisins de Dieu, nous déclarons à l'humanité que la vérité est trouvée, et, des hauteurs souveraines où nous nous sommes élevés, nous abaisserons vers elle nos regards pour lui expliquer l'œuvre de la Divinité. Ici où nous sommes, finit le monde, finit l'intelligence, finit le progrès dont nous formons l'anneau suprême. La vérité tout entière, nous l'embrassons d'un regard. Il n'y a plus qu'à en faire l'inventaire. C'est nous qui le ferons. « Oyez, peuples, oyez tous. Ceci est la doctrine définitive de l'humanité. »

Digitized by Google

Voilà comment l'éclectisme est venu dans le monde. Il est vrai qu'il n'avait pas attendu au dix-neuvième siècle pour se produire. Déjà Leibnitz, et avant lui les alexandrins avaient tenté quelque chose de semblable, et avaient annoncé à l'humanité la fin de son voyage à la poursuite de la vérité. Mais l'humanité, sans s'en préoccuper, avait continué sa marche. Cela aurait pu faire réfléchir les éclectiques modernes; leur confiance n'a pas été ébranlée. Ils ont repris l'œuvre abandonnée, et jamais école n'a nié plus radicalement le progrès de l'intelligence humaine.

Je sais bien qu'elle n'en convient pas. Les éclectiques se croient des hommes de progrès, et ils sont de bonne foi. Mais si cette bonne foi suffit pour leur justification personnelle, elle ne suffit pas pour celle de leur doctrine. Il ne dépend pas d'eux de supprimer les conséquences des prémisses qu'ils affirment. Si quelques-uns d'entre eux y échappent, ce n'est que par une erreur de logique, et parce que leurs intelligences, plus libérales que leurs doctrines, les rattachent à leur insu à quelques idées plus justes dont ils n'ont pas conscience, et qui se mêlent bizarrement à leurs théories. Ce sont d'heureuses inconséquences dont nous n'avons pas à tenir compte ici, et qui n'influent en rien sur la valeur propre du système.

Éclectisme veut dire choix, c'est-à-dire liberté. Il semblerait, à prendre ce mot dans son vrai sens, que les éclectiques dussent reconnaître à tout homme le droit de choisir à son gré sa doctrine. Mais ils ne l'entendent pas ainsi. C'est quelque chose comme le droit de libre examen qu'on prête aux protestants : les éclectiques permettent à tous de choisir, à condition que tous choisiront comme eux-mêmes.

D'abord, et c'est la base du système, on ne peut choisir que dans le passé, car comment choisir, apprécier ce qui n'est pas encore? Tout l'avenir est retranché du programme, ou pour mieux dire, il n'y a plus d'avenir, si ce n'est à la condition de répéter le passé. Voilà donc l'humanité asservie à l'imitation, condamnée à reprendre éternellement les mêmes principes pour en tirer éternellement les mêmes conséquences. L'histoire est enfermée dans un cercle, dans un cadre inflexible où elle doit sans fin recommencer les mêmes évolutions, aboutissant à des décadences prévues, nécessaires et en quelque sorte périodiques. L'intelligence, esclave de la loi des temps et des choses, sans force propre, incapable d'un développement réel, n'est qu'un réceptacle d'idées, dont le nombre peut s'accroître jusqu'à une borne fixée, mais qui ne peuvent la dépasser.

Digitized by Google

Par conséquent chaque race comme chaque homme est enfermée dans la limite du principe qui, en quelque sorte, constitue fatalement son caractère propre. L'apogée des civilisations est le moment où ce principe, parvenu à son entier développement, n'a plus rien de nouveau à fournir à l'intelligence. Un peuple arrivé à ce point est sur la pente d'une irremédiable décadence.

En politique, il n'y a de possible que les formes de gouvernement du passé; en philosophie, que les doctrines du passé; en théologie, que les religions du passé. Partout et en tout le passé est la règle de l'avenir. Et il le faut bien, puisque la vérité, une et immuable dans la mesure où elle est accessible à l'intelligence des hommes, est trouvée, réglée, fixée.

Les hommes, les races, les civilisations sont des voyageurs condamnés à marcher toujours sur la même route. A l'une des extrémités est un village; c'est le point d'où ils partent au matin pour se rendre à la grande ville qui est à l'autre extrémité. Mais le soir il faut revenir coucher, mourir au village.

Et la raison en est excellente : c'est que cela s'est toujours fait ainsi, et que la théorie des éclectiques n'est que la théorie des faits. Pour eux, il n'y a de vraies parmi les idées que celles qui répondent à des réalités matérielles, extérieures.

Je touche là au point capital de la doctrine, d'autant plus important à mettre en lumière qu'il se dissimule avec plus de soin, et que ceux qui en proclament le plus haut et le plus constamment les conséquences semblent presque l'ignorer.

Le principe fondamental de la philosophie officielle, c'est que l'intelligence humaine n'est que le miroir de ce qui se passe au dehors d'elle. Elle réfléchit les objets, et ces objets réfléchis constituent les idées de l'intelligence. L'opération par laquelle cette réflexion se produit s'appelle la perception externe. Mais dans ce miroir il y en a un autre plus sensible, qui reflète quelques traits de l'image de Dieu; ce second miroir s'appelle la raison, et les objets qu'il réfléchit sont les principes éternels, immuables, nécessaires, universels.

Donc il n'y a pas de conception qui mérite le nom d'idée ou de principe, à moins d'être adéquate à un objet extérieur. La somme de réalité objective qu'elle contient détermine sa valeur; c'est-à-dire que la réalité et la vérité se confondent, malgré toutes les subtiles distinctions qu'ils ont tentées à ce sujet. Seulement il y a pour eux deux réalités : l'une, matérielle, celle des choses et des objets; l'autre, spiri-

Digitized by Google

tuelle, divine, qui comprend les principes de la raison, sorte de divinité, rivale de Dieu, avec lequel elle se confond. Quant à la réalité purement subjective, c'est-à-dire à l'existence des idées en tant qu'idées, considérées comme le produit et la manifestation propre de l'intelligence, et variant, progressant avec le développement de l'intelligence, ils l'ignorent ou la nient.

Ils ont raison en bonne logique, car ils ne pourraient l'admettre sans reconnaître la nécessité d'un progrès indéfini, ce qui serait la négation de leur propre doctrine. Si l'intelligence par sa force propre peut, grâce à une série de transformations, de combinaisons, s'élever progressivement des impressions élémentaires à des idées de plus en plus claires et de plus en plus compréhensives, il n'est plus possible de la réduire à n'être que le miroir des objets matériels et des principes abstraits, immuables de leur nature. Il devient contradictoire de la limiter au passé. Leur prétention d'avoir découvert la vérité définitive s'évanouit, et quand il serait vrai que leurs théories comprissent toute la somme de vérité dont l'humanité est en possession pour le moment, il n'en resterait pas moins que cette somme de vérité peut s'accroître par les progrès ultérieurs de l'intelligence. Leur système se trouverait réduit à n'être réellement qu'un inventaire du passé, qui ne leur donnerait aucun droit de préjuger l'avenir.

Or, leur prétention est d'avoir trouvé la vérité tout entière. Il faut donc que la vérité soit absolue et immuable. C'est la conséquence nécessaire de la théorie qui borne l'intelligence à n'être que le miroir des choses et des principes. Les objets et les idées étant des êtres déterminés et fixes, la connaissance des objets et des idées a nécessairement les mêmes caractères. Tout le progrès qu'ont pu faire les siècles passés se borne donc à un progrès d'addition, et encore cette addition n'a-t-elle été possible que dans l'ordre des connaissances matérielles. La démonstration du progrès revient à une opération d'arithmétique. Les hommes, dans les différents milieux qu'ils ont traversés, ont pu se trouver en présence d'objets nouveaux. Quant aux idées, aux principes, immobiles et absolus par leur nature, et révélés par Dieu même à la raison humaine, ils demeurent de toute nécessité identiques à eux-mêmes. De ce côté, le progrès est logiquement impossible. Tout se réduit à une constatation plus ou moins précise de ce qui est.

Digitized by Google

II

Cette conséquence, ils l'ont tirée eux-mêmes. C'est la pierre angulaire de leur système. L'unique *criterium* de la vérité, c'est le sens commun. En fait d'idées et de principes, il n'y a de vrai que ce que la foule reconnaît pour tel. C'est le nombre qui décide : *Vox populi, vox Dei*. Le consentement universel, voilà le tribunal sans appel auquel ils se réfèrent. Ils ont érigé en loi le despotisme de la foule, la tyrannie du nombre. Ils écrasent la pensée et l'individu sous la masse des témoignages.

Il est facile de voir comment la négation du progrès, le despotisme, l'aplatissement des intelligences, l'abaissement des caractères, l'horreur de l'originalité, la superstition de la coutume et des convenances, la suppression enfin de tout ce qui constitue le libre et fécond développement des individualités, dérivent nécessairement d'une doctrine qui pose en principe l'asservissement de chacun à la multitude, et établit surtout en morale, en politique, en philosophie, l'empire de la médiocrité. Cette conséquence est trop évidente en logique et un fait trop manifeste pour qu'on puisse la contester sérieusement.

Voyons si du moins les éclectiques eux-mêmes ont été fidèles à leur principe. Du moment qu'ils ont fait du consentement universel un dogme, il me paraît raisonnable de supposer qu'ils se sont assurés que ce qu'ils nous donnent pour tel existe bien réellement. Il n'est pas permis de douter qu'ils aient commencé par étudier sérieusement les doctrines et les institutions de tous les peuples. Ils ont dû interroger toutes les histoires, étudier toutes les œuvres et tous les monuments du passé, dans tous les temps et chez toutes les nations. Du moment que la philosophie est une affaire de suffrage universel, il faut au moins compter les voix.

C'est bien en effet ce qu'ils prétendent avoir fait. Malheureusement ce n'est qu'une prétention, difficile à justifier. Je ne connais pas d'école qui tienne moins compte des faits que les éclectiques. Ils méprisent systématiquement tous ceux qui leur sont contraires, et il le faut bien. S'il est vrai que, depuis les temps historiques, l'humanité a accompli une longue série de progrès réels, s'il est vrai que l'intelligence s'est développée suivant une progression beaucoup moins intermittente que l'apparence le fait trop généralement supposer, il en résulte que les hommes et les civilisations des premiers temps res-

Digitized by Google

semblent fort peu aux hommes et aux civilisations des siècles modernes. Mais comment l'école officielle pourrait-elle s'accommoder de cette perpétuelle transformation? Que deviendrait la base où elle s'appuie, cet ensemble d'idées et de principes immuables qu'elle suppose également présents à toutes les intelligences, et qui constituent à ses yeux ce consentement universel dont elle est si fière? Dans cette longue histoire d'un développement continu quel est le moment qu'elle choisirait? Et si elle en choisissait un, de quel droit et en vertu de quel principe exclurait-elle les autres? Et comment concilier avec ce choix d'une époque particulière cette immanence tant prônée des idées de la raison éternelle? D'ailleurs, s'il y a dans le passé un temps, une date où les idées éternelles aient eu leur avénement dans l'humanité et se soient révélées aux intelligences, pourquoi un nouveau progrès n'y introduirait-il pas des idées nouvelles? Alors que devient ce prétendu sens commun? Comment accorder cette transformation avec l'éternité des principes universels et nécessaires? Il faudrait recourir à un point de vue supérieur, qui subordonnât toutes ces diversités à une loi nécessairement de plus en plus compréhensive. Ce serait ouvrir la porte au progrès, ce serait nier le fondement même de leur propre doctrine, introniser une philosophie nouvelle. C'est ce qu'ils ne peuvent admettre sans se démentir, sans se suicider.

Aussi retranchent-ils de l'histoire toutes les populations sauvages ou antiques dont les croyances ne peuvent s'accorder avec les leurs. Les Chinois, qui ne connaissent pas même le nom de Dieu, les deux cents millions de bouddhistes, qui n'aspirent qu'au néant et n'ont aucune idée de l'immortalité de l'âme, n'existent pas pour eux. Ce sont apparemment de légères exceptions dont la théorie n'a pas à tenir compte, et qui n'altèrent en rien leur inébranlable confiance dans le consentement universel. Ajoutez à cela toutes les populations barbares de l'Asie, de l'Océanie, de l'Afrique, de l'Amérique, dont les croyances religieuses et morales n'ont aucun rapport avec nos dogmes modernes, et vous aurez une idée du scrupule avec lequel ils ont étudié les faits dont ils prétendent nous donner la théorie et nous imposer l'imitation.

Ils répondent à cela que ce n'est pas dans la barbarie qu'il faut chercher des modèles aux nations civilisées, et que les erreurs des trois quarts de l'humanité n'empêchent pas la vérité d'exister. Je suis bien de leur avis; mais qu'alors ils cessent de nous parler du sens commun et du consentement universel. Qu'ils nous disent alors

Digitized by Google

en vertu de quel principe ils admettent telle doctrine plutôt que telle autre. Puisqu'ils choisissent et que la réalité n'est pas la seule règle de leur choix, qu'ils nous expliquent quelle est la règle supérieure en vertu de laquelle ils se déterminent quand l'histoire leur fait défaut.

III

Leur réponse est toute prête : l'autorité. Platon, Aristote, l'Évangile, Descartes, l'opinion contemporaine, voilà leurs garants. Ce serait quelque chose, je l'avoue, en toute autre matière qu'en philosophie. Mais du moment que toutes ces autorités ne sont pas d'accord sur tous les points et qu'eux-mêmes n'en acceptent pas aveuglément toutes les décisions, je retrouve ma liberté tout entière. Si chacune de ces autorités a pu se tromper sur une partie, elle a pu se tromper sur plusieurs autres, et l'on ne peut me contester le droit d'examiner et de choisir en vertu de mon propre jugement. Cela nous ramène encore à la même question : quelle sera la règle de ce jugement? C'est cette règle que je demande aux éclectiques, car c'est là seulement que ma pensée peut se reposer. Il faut que je sente sous mes pieds un terrain solide, et jusqu'à présent je n'ai encore rencontré que sables mouvants. Ils ont beau faire et beau subtiliser, ils ne peuvent trouver hors d'eux-mêmes la loi de leur pensée. Toutes les autorités qu'ils invoquent leur manquent successivement, et eux-mêmes, malgré leur haine du sens propre et individuel, ils sont contraints, après mille détours, de laisser de côté tous leurs arguments surannés pour revenir au point de départ et invoquer leur conscience. C'est là leur refuge et leur dernier asile. Je veux les y poursuivre, et voir s'ils y sont plus inexpugnables qu'ailleurs.

Je serais bien curieux de savoir ce qu'ils entendent par ce grand mot de conscience dont ils s'arment si souvent comme d'une impénétrable cuirasse. Quand on me dit qu'un homme est tourmenté par sa conscience je crois comprendre fort clairement ce que cela veut dire. Cela signifie, si je ne me trompe, qu'il *sait* qu'il a commis une faute. S'il est éclairé, il souffre de se sentir diminué dans sa propre estime et dans celle des autres; s'il ne l'est pas, il est surtout préoccupé de la pensée du châtiment auquel il est exposé, et cette terreur le persécute. Mais dans l'emploi que font de ce terme les éclectiques, quand ils l'invoquent comme un argument à l'appui de leurs doc-

Digitized by Google

trines, il ne peut être question ni de démérite ni de terreur. Le mot ne conserve plus que son sens étymologique de connaissance intime. Alors je me demande en quoi il peut leur servir d'argument, et je n'y vois plus qu'une simple affirmation. Quand ils nous disent qu'ils ont conscience de leur immortalité, cela revient à dire qu'ils en sont intimement convaincus. Je ne le nie pas, mais est-ce là une preuve? N'est-ce pas dire : je le crois parce que je le crois? Comment peuvent-ils espérer qu'un pareil raisonnement triomphe de la contradiction? Ce n'est pas la réalité de leur conviction que l'on conteste, mais la vérité de la doctrine dont ils sont convaincus. Leur argumentation repose donc sur un sophisme qui s'appelle en langage d'école une pétition de principe.

Ce qu'ils nomment conscience, pour le besoin de leur cause, n'est autre chose qu'une application particulière de la mémoire aux idées. Ce qu'ils croient, ils savent qu'ils le croient, et, par un détour qui fait plus d'honneur à leur subtilité qu'à leurs connaissances psychologiques, ils se font de ce souvenir un argument triomphant. Mais pourquoi le croient-ils? voilà ce qu'il faudrait nous expliquer, et c'est ce qu'ils ne font pas. Ce qu'ils nomment conscience, c'est ce que la théologie appelle la foi, et ils n'ont pas, comme les théologiens, la ressource de se réfugier derrière la révélation divine.

Le problème reste donc tout entier. Toute leur explication se ramène à une tautologie qui ne nous explique nullement ni l'origine ni la valeur de toutes ces idées qu'ils invoquent en témoignage d'elles-mêmes. Sont-elles le produit spontané et légitime de leur intelligence, ou un héritage de l'antiquité transmis par l'éducation, ou une révélation intime d'une puissance supérieure? Sont-elles absolues, immuables, nécessaires, comme ils le prétendent, ou variables, progressives, personnelles, comme l'histoire nous incline à le croire? Sont-elles universelles ou individuelles? Dérivent-elles de la nature intime de l'homme ou des circonstances au milieu desquelles il a été élevé et où il a passé sa vie? Sur tout cela l'éclectisme ne nous fournit rien que des généralités vagues et des affirmations sans preuves.

IV

D'après l'éclectisme, il y a pour l'homme deux sources permanentes d'éducation : le monde extérieur, la raison.

Digitized by Google

Le monde extérieur nous fournit les sensations et les idées des choses matérielles; la raison, les principes absolus. Quant à l'intelligence elle-même, sa fonction se borne à recevoir. La passiveté, voilà son vrai rôle. Et comment en aurait-elle un autre, à moins d'admettre un développement de l'intelligence intime et réel? Or, si l'on admet pour l'intelligence la possibilité d'un développement de cette nature, de quel droit lui assignerait-on des bornes? Comment, par conséquent, pourrait-on prétendre que la vérité est définitivement trouvée? Du moment que l'intelligence serait reconnue capable de se développer, il faudrait admettre qu'en se développant elle devient capable de saisir plus d'idées, et de les saisir autrement, de changer de point de vue, d'horizon, de méthode. Si c'est l'intelligence elle-même qui change, il devient impossible de fixer à ces changements une limite; il est absurde et contradictoire de prétendre déterminer jusqu'à quel point elle changera, puisque demain peut-être le point de vue au nom duquel nous porterions notre jugement serait devenu différent. En un mot, nous voilà sur la grande route du progrès indéfini.

Ce n'est pas le compte des éclectiques. Le progrès, ils l'admettent dans le passé, jusqu'à eux; dans l'avenir ce serait une contradiction. Les seuls progrès que les plus libéraux (et encore est-ce une inconséquence) veulent bien croire possibles, c'est, en fait d'idées, un progrès d'expansion qui fera pénétrer leurs théories dans les intelligences jusqu'ici privées de cette lumière; pour le reste, un progrès matériel, auquel ils n'assignent guère de limites, mais dont la marche rapide commence cependant à éveiller leurs inquiétudes.

En effet, ce mouvement accéléré des inventions et des découvertes dans ce qu'ils appellent les choses matérielles dérange singulièrement l'équilibre qu'ils avaient rêvé. Ils se figuraient être spiritualistes, et voilà que leurs doctrines, en pénétrant dans les esprits, les ont pétrifiés. La fermentation des idées, si active au dix-huitième siècle, s'est complétement arrêtée. La philosophie est tombée dans le discrédit, pour ne pas dire dans le mépris. Ce glorieux héritage, dont ils étaient si fiers, a péri entre leurs mains. Les intelligences trop dociles à leurs enseignements se sont laissé persuader qu'il n'y avait plus en effet de vérités à découvrir et que la limite était atteinte. Mais comme, en dépit des doctrines, l'activité propre de l'intelligence, exaltée par l'énergique impulsion du siècle dernier, ne peut plus se satisfaire du repos qu'on lui prêche, elle s'est tout entière

Digitized by Google

portée du côté qu'on lui laissait ouvert, et les prédications soi-disant spiritualistes de l'école officielle ont abouti à un développement magnifique des sciences de la matière. C'est un progrès réel, dont, pour ma part, je suis loin de me plaindre. Que l'industrie prospère et étende ses conquêtes, je le veux bien, et m'en réjouis. Mais cependant, il faut bien reconnaître que cela peut créer un danger sérieux. On s'imagine trop facilement que l'industrie est par elle seule une preuve et une cause de civilisation. L'exemple de la Chine nous ouvrira peut-être les yeux, en nous faisant comprendre comment un grand peuple peut, malgré la connaissance et la pratique des arts de la matière, rester condamné à la plus dégradante abjection, si à tous les calculs utilitaires ne s'ajoute une philosophie sérieuse et civilisatrice. Il n'est pas bon pour l'intelligence et pour la moralité des hommes qu'ils s'abandonnent trop longtemps à la préoccupation exclusive du bien-être.

C'est le développement de l'intelligence, c'est l'élévation croissante de la pensée, c'est l'amour des choses de l'esprit qui constituent la seule civilisation réelle. Si donc l'industrie peut devenir une cause de civilisation, c'est uniquement à la condition de servir les intérêts sacrés de l'intelligence, c'est parce qu'elle peut devenir un instrument puissant et un actif auxiliaire du progrès en mettant à la disposition de la pensée des armes auparavant inconnues. Mais si la pensée refuse de s'en servir, si elle est engourdie, énervée, enlacée dans les liens d'une doctrine de réaction ou d'immobilité, si elle préfère l'assoupissement et la stagnation où elle croupit aux vivifiantes agitations du progrès et de la liberté, alors l'industrie, loin de servir les grands intérêts de l'humanité, ne sert plus qu'à en mieux assurer l'oubli, en donnant satisfaction à tous les grossiers instincts et à tous les appétits de la matière.

Faut-il donc réagir contre les progrès accomplis par les sciences et maudire la vapeur et l'électricité? Non; mais au progrès de l'industrie il faut que nous ajoutions un progrès parallèle dans le développement moral des intelligences. Il faut que la philosophie reprenne en avant de la civilisation la place d'où l'ont fait déchoir les éclectiques, en faisant croire qu'elle était arrivée à la limite de son développement. En effet, du moment qu'une science est parfaite, elle est finie, c'est-à-dire morte. Les éclectiques, en croyant achever la philosophie, l'ont tuée. Pour la plupart des hommes elle n'existe plus. Il s'agit de la faire revivre, ou plutôt de prouver, en la montrant vivante, que les éclectiques n'ont tué que son fantôme. Car pour la

Digitized by Google

vraie philosophie, la philosophie libre, indépendante, celle qui seule possède le secret du progrès, comme ils ne l'ont jamais connue, leurs coups n'ont pu l'atteindre, non plus que leurs éloges. Tout ce qu'ils ont pu faire, ç'a été de lui faire déserter un pays où l'on n'entendait plus que leur voix, et où chaque jour, dans cent endroits à la fois, le même mot d'ordre ouvrait la bouche de cent professeurs pour inculquer à la jeunesse, à peu près dans les mêmes termes, l'amour de l'uniformité. De là toutes ces belles doctrines sont descendues, d'étage en étage, dans toute la littérature, dans toute la société. Nous les rencontrons, nous les respirons partout, et dans notre siècle il y a bien peu de livres et bien peu d'hommes qui ne soient inspirés plus ou moins directement par l'éclectisme.

Et puis ce sont eux qui les premiers se plaignent que les hommes ne sachent plus être originaux ni libres; ils s'étonnent, ils s'indignent que l'humanité ne soit plus qu'un vil troupeau. Vraiment il est bien temps de nous parler d'originalité, d'indépendance, quand vous nous avez, dès notre enfance, courbés sous le niveau de votre enseignement éclectique, de nous appeler à la liberté, quand vous nous avez frappés de torpeur et d'engourdissement et que vous nous tenez liés dans les langes de vos doctrines, comme des momies sous leurs bandelettes!

V

Oui, c'est l'éclectisme qui a entravé et qui entrave encore la civilisation; c'est l'éclectisme qui a détruit dans les âmes le souvenir et presque le sentiment de la liberté. Il a pris dans l'histoire, pour en composer sa doctrine, tout ce qu'il a trouvé qui pût servir à lier et à resserrer la volonté et l'intelligence. De tous les dogmes surannés, de toutes les théories rétrogrades, il a fait un faisceau qu'il a jeté sur nos épaules, pour plier sous le faix l'orgueilleuse indépendance des fils du dix-huitième siècle. Les hommes souvent domptés dans leurs corps ne l'étaient pas encore complétement dans leurs âmes. Le souffle vivant de la Révolution y agitait encore un reste de flamme. Les éclectiques, inquiets de cette lueur indocile, ont cru bien faire de l'éteindre. Prenant la tradition pour la justice, l'ancienneté pour le droit, l'uniformité pour l'harmonie, le silence et l'immobilité pour l'ordre, ils ont entrepris, au nom de la liberté, d'assujettir les esprits aussi bien que les corps, de courber l'âme

aussi bien que la machine. L'histoire dira jusqu'à quel point ils ont réussi. Jamais, depuis les beaux temps du despotisme antique, on n'avait vu prostration plus complète et plus complète indifférence pour les droits de la pensée et les intérêts suprêmes de l'intelligence. Pourvu qu'on s'enrichisse, cela suffit. Le bien-être matériel, les jouissances physiques, voilà amplement de quoi compenser tout le reste. Mais quoi ! les éclectiques sont-ils donc des matérialistes? Prêchent-ils donc le droit de la force, le droit souverain des intérêts et des appétits? Non certainement. Ils vantent le désintéressement, la justice, la liberté ; ils méprisent la matière et font fi du plaisir. Ils réclament avant tout la vertu et ont horreur du vice. Mais toute la générosité de leurs aspirations ne peut prévaloir contre l'erreur fondamentale de leur système. Par une inadvertance singulière chez des philosophes, ils ont emprunté à l'antiquité une doctrine tout imprégnée du mépris de la nature humaine. L'irrémédiable corruption de l'homme, son asservissement aux instincts égoïstes, la passiveté et l'inertie de l'intelligence, la nécessité permanente de la compression des sentiments, des passions, sous l'œil d'un Dieu jaloux qui surveille tous ses mouvements, et enregistre soigneusement ses écarts et ses moindres velléités d'indépendance, tel est le fond commun de toutes les croyances antiques, comme de ce qu'on appelle aujourd'hui le sens commun. Les éclectiques, en en recueillant sans réflexion les principes, n'ont pu les empêcher de produire les mêmes conséquences, comme Épicure, avec toute sa vertu, n'a pu faire que sa doctrine ne devînt funeste à l'humanité. Ce n'est donc pas aux éclectiques qu'il faut faire remonter toute la responsabilité du mal; ce ne sont pas eux seuls qui ont introduit parmi nous la corruption dont les effets frappent tous les yeux; mais leur tort est qu'au lieu de réagir contre elle, ils l'ont en quelque sorte légitimée, en donnant aux erreurs qui l'ont produite une sanction philosophique, en transformant des préjugés en théories, en appuyant de leurs affirmations et de l'autorité de leur nom des opinions populaires que leur devoir eût été de combattre.

D'ailleurs, je ne saurais trop le répéter, par cela seul qu'ils ont proclamé que la vérité était trouvée, et qu'il n'y avait plus rien à chercher, ils ont désintéressé du progrès un grand nombre d'esprits toujours prêts à croire sur parole les opinions qui s'affirment. Dès lors à quoi bon s'occuper d'idées, de philosophie, puisque, de l'aveu même de ceux qui en font profession, elle ne consiste plus qu'à répé-

Digitized by Google

ter les leçons du passé? Mais l'homme arrivé à un certain degré de développement ne peut plus se résigner à l'immobilité absolue ; il a besoin de chercher, d'innover. Repoussé du domaine de la pensée, il se réfugie dans les faits, dans les sciences de la matière. C'est encore une sorte de progrès, qui d'abord le console de la perte de ses illusions premières, et bientôt les lui fait oublier, en le plongeant dans un engourdissement où périssent les plus nobles facultés de son intelligence. C'est ainsi que peu à peu il devient indifférent à tout ce qui le touchait naguère, et qu'il finit par vivre fort heureux dans la fange.

Voilà où fatalement devaient aboutir un jour ou l'autre des principes aussi directement opposés à la liberté et au progrès que ceux qui, à leur insu, mènent la pensée des éclectiques. Eux-mêmes sont les premières victimes de leur erreur. Ceux d'entre eux qui sont, ou du moins qui se croient les plus libéraux, ne connaissent de la liberté que le nom. En pressant leur doctrine, on n'en peut faire sortir que le despotisme. Par une conséquence de leurs principes, qu'ils rejetteraient bien loin s'ils la comprenaient, la liberté, dans leur système, n'est plus que le droit de commander et la sécurité dans l'exercice de la domination. Si même on voulait pousser à bout les conclusions logiques qui découlent de leurs prémisses, on arriverait à un résultat qui leur paraîtrait certainement bien extraordinaire, c'est que, si l'on comparait, au point de vue de la liberté, les résultats du plus odieux abus de la force avec ceux de leurs doctrines, on trouverait que le despotisme militaire qui s'exerce par la compression des corps, reste préférable au despotisme philosophique des théories éclectiques, lequel revient en dernière analyse à la suppression des intelligences.

L'idéal des éclectiques devrait être le développement intellectuel de la Chine. Ils devraient aimer ces concours où les premières places appartiennent de droit à la mémoire la plus fidèle et à la plus exacte répétition des leçons du maître. De ces machines si bien réglées ils feraient facilement les grands dignitaires de l'État. Ils y trouveraient, en effet, toute l'étoffe nécessaire pour faire des mandarins. Ne sont-ce pas ces mêmes hommes qui, se croyant philosophes, se rappellent et aiment à rappeler qu'un de leurs ancêtres a promis le bonheur à la nation qui se confierait au gouvernement des philosophes? Ces hommes cependant sont honnêtes, mais leur pensée ne s'est jamais élevée au-dessus des principes du despotisme, et en croyant

Digitized by Google

faire une théorie de la liberté, ils n'ont fait que la théorie de l'esclavage.

Cette accusation est trop grave pour que je croie pouvoir l'énoncer sans preuve. Je vais donc tâcher de démontrer que le despotisme et l'asservissement sont les conséquences nécessaires des théories éclectiques.

VI

L'école officielle a deux grands défauts qui l'empêcheront de se faire jamais une juste idée de l'antiquité. Elle se figure qu'on peut connaître l'esprit d'un siècle sans en étudier les manifestations dans leur ensemble. Elle ne regarde que les philosophes, et dédaigne l'histoire, la littérature et les arts, qui seuls forment les éléments d'une interprétation fidèle des doctrines philosophiques. En second lieu, les éclectiques paraissent ne pas soupçonner que la signification des mots change avec les idées elles-mêmes. Ils croient avoir compris quand ils ont nommé *vertu* ce que Platon appelait *arété*, parce que le dictionnaire traduit *arété* par *vertu*. Il n'y a pas besoin de longues réflexions pour entrevoir les différences qui peuvent se cacher sous la ressemblance des mots. En se rappelant qu'il en est de même pour tous les termes qui expriment des idées, on comprendra quel secours on doit attendre des traductions, et quel fond il faut faire sur l'érudition des éclectiques.

Il ne faut donc pas trop s'étonner si l'interprétation que je donne ici des doctrines fondamentales de la philosophie grecque ne s'accorde pas toujours avec ce que nous sommes habitués à entendre répéter par les philosophes officiels.

Platon et Aristote, leurs maîtres, ont sur la liberté et le progrès des idées à peu près semblables à celles de leurs disciples, mais qui cependant ont un grand avantage, celui d'être plus nettes et plus tranchées. Cela nous permettra peut-être de comprendre la doctrine que les éclectiques semblent avoir à plaisir embarrassée de contradictions et de non-sens. Rien de plus simple que les théories des philosophes grecs, pourvu qu'on ne les cherche pas dans les traductions, où elles n'existent plus.

L'homme est une machine composée de deux pièces plus ou moins mal ajustées, le corps et l'âme. Le corps, grâce aux sens, est l'organe de la connaissance des choses extérieures; l'âme, des connaissances intellectuelles.

Digitized by Google

Les choses, en présence des sens, y impriment leur image comme dans une glace. L'impression de gaieté, de tristesse, d'effroi que nous éprouvons à ce spectacle est inhérente aux objets eux-mêmes, aussi bien que le chaud et le froid, le vert et le rouge, la forme carrée ou ronde. Donc le même spectacle fera sur tout homme la même impression. Le langage qui nous permet encore de dire *un spectacle émouvant*, *un objet désirable*, *un bruit terrible* exprime la conception réelle des anciens. Il en résulte une théorie des passions parfaitement simple : la passion n'est que la puissance inhérente aux objets par laquelle ils nous repoussent ou nous attirent fatalement. C'est là la forme réelle et primitive de la fatalité antique. Ce n'est que beaucoup plus tard que s'est produit ce fatalisme théologique qu'on s'obstine à vouloir trouver de toutes pièces dans l'antiquité. On comprend dès lors que ce n'est pas dans les rapports de l'homme avec le monde extérieur qu'il faut chercher la liberté.

Mais d'où viennent les idées générales, les principes? Ici Platon et Aristote se séparent. Platon, le plus théologien des philosophes, a besoin de voir partout la main du maître. Les idées sont des émanations divines, des sortes de divinités secondaires, qui se confondent avec les types de toutes choses, qui ont donné à toutes leurs formes, et sont les véritables créatrices de l'univers. Ces fantômes divins ont leurs élus auxquels ils se manifestent. Ces élus sont les hommes que leur naissance a rendus dignes de cette faveur. Une fois en communication avec ces âmes, elles agissent sur elles à la manière des choses, par l'attraction qui leur est propre. Mais cette attraction des idées agit d'autant plus vivement que les âmes sont mieux nées, comme, par exemple, la chaleur d'un corps agit plus ou moins vivement, selon que la peau de la main qui le touche est plus ou moins épaisse. Or, comme la vertu consiste à suivre l'attraction des idées plutôt que celle des objets, et que, d'un autre côté, l'attraction des unes ou des autres s'exerce avec plus ou moins de puissance, suivant le bonheur ou le malheur de la naissance, il en résulte que le degré d'intelligence, c'est-à-dire de vertu, de chaque homme dépend du lieu et de la famille où il est né; que, par conséquent, la récompense ne dépend pas du mérite, que l'homme n'est pas récompensé pour avoir été vertueux, non plus que puni pour avoir été vicieux, mais que Dieu rend vertueux ceux qu'il veut récompenser et vicieux ceux qu'il veut punir. Le crime, comme la vertu, dépend du caprice de la Divinité. Sa faveur ou sa haine prédestine l'homme dès avant sa naissance à la récom-

pense ou au châtiment; ce qui est la doctrine de toutes les religions et de toutes les philosophies primitives, et qui a persisté dans notre théologie moderne sous le nom de grâce. Il me paraît assez clair qu'il ne faut pas plus chercher la liberté dans cette doctrine que dans la précédente.

Aristote est beaucoup moins préoccupé de théologie que son maître. Dieu, dans son système, n'est que la personnification de l'intelligence, absorbée dans la pensée de sa pensée, et gouvernant l'univers par une attraction analogue à celle que nous avons vu que les choses exercent sur les hommes. Quant à ce que les éclectiques appellent les principes, Aristote l'appelle *le général*, et le rapporte aux choses, tout aussi bien que l'impression particulière. L'homme, dans toutes les circonstances de sa vie, subit deux impulsions différentes : l'une est l'impression particulière ou passionnelle; l'autre, l'impression générale ou l'idée. Suivant que l'une ou l'autre exerce sur nous l'attraction ou la répulsion la plus forte, nous sommes coupables ou vertueux. On voit que la théorie d'Aristote n'est pas plus libérale que celle de Platon. C'est la doctrine universelle de la première antiquité, qui attribue la qualité de mérite ou de démérite à la chose, au spectacle ou à l'action, et qui ne l'étend à la personne du spectateur ou de l'agent que par une sorte de contagion matérielle. Cette conception est si loin de nos mœurs que nous avons peine à la comprendre. Je ne sache pas qu'aucun littérateur, non plus qu'aucun de nos philosophes modernes, malgré leurs prétentions à la connaissance de l'antiquité, l'y ait découverte ou en ait tenu compte. Il suffirait de mettre en lumière ce point de vue de l'antiquité, si différent de nos conceptions modernes, pour ruiner par la base toutes les spéculations des faiseurs d'histoires littéraires et philosophiques.

Voilà ce qui a valu à Platon et à Aristote l'admiration de nos spiritualistes. Ces deux grands hommes ont fait tout ce qu'on pouvait faire de leur temps, la théorie des croyances barbares de leurs contemporains. Mais je ne crois pas, pour moi, que ce grossier matérialisme doive nous être proposé pour modèle.

Qu'avons-nous vu jusqu'ici? Partout la lutte engagée entre la matière et l'idée, entre le particulier et le général. Mais l'homme? Il n'en est pas question. Il n'est que le champ de bataille et pour ainsi dire le prix du combat. Il appartiendra au plus fort, glorifié par la victoire de l'idée, souillé par le triomphe de la passion, de la chose, et par cela seul réservé à un châtiment fatal.

Digitized by Google

Je le demande maintenant : Qu'y a-t-il de plus dans les théories des éclectiques? Qu'ont-ils ajouté à Platon et à Aristote? Rien, si ce n'est quelques obscurités, quelques voiles destinés à déguiser la grossièreté de ce fatalisme, mais rien de précis, rien de net. Comme dans les théories grecques, l'homme reste soumis à deux influences contraires, toutes deux étrangères à l'intelligence, qui s'appellent encore la matière et l'esprit, ou autrement le cœur, la passion ou la raison. Mais de quelque nom qu'on les désigne, la matière, la passion, le cœur, c'est toujours l'attraction fatale des objets du dehors, combattue par l'attraction non moins fatale des idées de la raison. Je sais bien que les éclectiques se récrieront contre cette accusation de fatalisme. N'ont-ils pas en effet proclamé une tierce puissance destinée à départager les deux autres, et qui fait en effet fort bonne figure dans les manuels de philosophie? Cette puissance souveraine, c'est la volonté. Si un mot pouvait trancher une difficulté de la nature de celle qui nous arrête, il faut avouer que jamais mot n'aurait été appliqué plus à propos.

Malheureusement les mots n'ont pas encore trouvé le secret de se suffire à eux-mêmes sans exprimer aucune idée. Il se rencontre toujours quelque curieux indiscret pour leur demander d'où ils viennent. C'est ce qui est arrivé à la *volonté*, comme à la *conscience* des éclectiques.

Qu'est-ce que la volonté? C'est la faculté de vouloir. Qu'est-ce que vouloir? C'est se décider. Jusqu'à présent, rien de plus simple. Ici commence la difficulté. Prenons un exemple, pour tâcher d'y voir clair.

Je suis chargé d'une fonction publique, et, comme tout fonctionnaire, je désire de l'avancement. Voici une bonne occasion qui se présente. Il suffit de faire l'éloge de mon chef, que je méprise. On ne me demande pas grand'chose. Un mot fera l'affaire. D'ailleurs, si je ne le dis pas, je sais parfaitement que je serai destitué, c'est-à-dire que je perdrai en un instant tout le fruit de vingt années de travail. Que faut-il faire? Je me recueille et je délibère.

La délibération n'est pas longue. Je vois clairement qu'en faisant ce qu'on me demande je ferais un acte qne je trouverais condamnable dans un autre, et que, par conséquent, il me serait bien difficile de ne pas sentir que je mériterais pour moi-même le mépris que, dans un cas analogue, j'éprouverais pour mon voisin. Par conséquent, je conclus qu'il n'y a pas lieu à changer de conduite, et j'attends de pied ferme la destitution qui ne peut me manquer.

Digitized by Google

Je ne vois dans tout cela qu'une série de raisonnements et une conclusion, c'est-à-dire des actes purement intellectuels. Où y a-t-il place là dedans pour une faculté spéciale? Est-ce que la faculté de raisonner, de distinguer le vrai et le faux, de tirer des conclusions n'est pas le caractère propre de l'intelligence? La conclusion une fois tirée reste présente à ma mémoire, et règle ma conduite, sans que j'aie besoin de recommencer sans cesse l'opération qui me l'a fournie, jusqu'au moment où elle a produit tout l'effet que j'en attendais. Est-ce dans le fait même de la délibération qu'ils prétendent trouver l'exercice de l'activité volontaire? Sans doute je pourrais à la rigueur ne pas délibérer. Mais pourquoi ne pas délibérer? Il se présente deux cas possibles : dans l'un, la conclusion se produit du premier coup avec tant d'évidence que le fait de la délibération échappe à la conscience par sa rapidité; dans l'autre, la conclusion m'étant indifférente, je ne me donne pas la peine de la chercher. Mais dans l'un et dans l'autre cas je ne vois encore qu'un fait d'intelligence, ce sont toujours des raisonnements et des conclusions. Dans le premier, cette conclusion se manifeste si rapidement qu'elle supprime même le prétexte qui a fait imaginer la volonté; dans le second, si je me décide à ne pas délibérer, cette abstention est elle-même le résultat d'une délibération antérieure qui n'est toujours, dans le système éclectique, qu'une sorte de lutte entre divers motifs, dont le plus puissant triomphe du plus faible.

Cette tierce faculté est donc fort mal imaginée puisqu'elle ne sert à rien, qu'elle ne trouve nulle part son emploi et que par conséquent elle ne peut introduire la liberté dans un acte dont elle-même est absente. Donc la théorie éclectique n'ajoute à la doctrine antique qu'un mot vide de sens, et qui par conséquent n'en peut modifier sérieusement le caractère. L'éclectisme laisse donc, tout comme Platon et Aristote, l'homme exclusivement livré à deux influences contradictoires à la lutte desquelles il ne prend aucune part, et sans qu'il puisse rien faire par lui-même pour assurer le triomphe de l'une ou de l'autre. Or, comme ces deux influences, dans la doctrine éclectique, sont également étrangères à l'homme et indépendantes de son intelligence, celle-ci reste condamnée au rôle passif et fatal qui fait le caractère de toute la philosophie antique. *Video meliora proboque; deteriora sequor;* ces mots si souvent cités comme une preuve de la liberté humaine devraient, au contraire, en se plaçant au point de vue de l'école officielle, être l'éclatant témoignage de

Digitized by Google

notre esclavage. Quoi! vous voyez ce qu'il y aurait de mieux à faire, et vous faites le contraire; vous vous sentez, malgré votre intelligence, malgré vos raisonnements, malgré votre intérêt évident, entraîné à commettre un acte que vous réprouvez, que vous savez funeste; et vous en concluez que vous êtes libre! N'est-ce pas comme si un homme précipité violemment sur une pente rapide vers un abîme prétendait être libre de n'y pas tomber parce qu'il comprend qu'il vaudrait mieux pour lui ne pas s'y laisser rouler?

Sans doute l'homme est libre, mais jamais les éclectiques ne pourront expliquer la liberté. Leur doctrine, fondée sur la fatalité des choses et des idées, est trop complétement opposée à la liberté pour qu'elle puisse jamais, sans une énorme contradiction, l'accorder avec le reste du système. Ils auront beau en répéter le nom; ce ne sera jamais pour eux qu'un mot.

VII

Aussi voyez à quoi ils ont abouti en religion, en morale, en politique, en législation.

Qu'est-ce que leur dieu, sinon un despote qui se fait un jeu cruel des dangers auxquels il expose ses créatures? Supposez qu'il prenne fantaisie à quelque tyran de l'Asie de se donner la récréation qu'ils ont imaginée pour leur divinité. Dans un moment de belle humeur il ferait ramasser dans ses États un certain nombre de ses sujets et leur tiendrait le discours suivant:

« Comme je suis le meilleur des rois et le père de mes peuples, j'ai voulu vous donner une éclatante occasion de mériter ma faveur. Vous voyez ces sacs et ces cordes. Avec ces cordes on va vous lier les pieds et les bras; après quoi l'on vous mettra dans ces sacs. Vous aurez soin de vous tenir debout. A un signal donné, deux soldats, l'un à droite, l'autre à gauche, pousseront chacun de vous en sens contraire. Ceux d'entre vous qui se laisseront tomber à gauche, je les ferai périr dans les supplices, leurs cadavres seront livrés aux chiens, leurs noms à l'infamie, et ma colère poursuivra leur crime jusqu'à la troisième génération. Quant à ceux qui tomberont à droite, ils peuvent compter sur la protection et la faveur de leur roi. »

Que diriez-vous d'un pareil passe-temps? Ne serait-il pas bien digne d'un sauvage? C'est pourtant ce qu'ont trouvé de mieux toutes les religions et toutes les philosophies antiques, et les éclectiques

n'ont eu garde de ne pas suivre un si bel exemple. A prendre leurs théories avec les conséquences qu'elles comportent, leur dieu est un despote, et l'humanité, un troupeau d'esclaves, qu'on ne peut mener que par la terreur ou par la convoitise. La crainte et l'intérêt, voilà les seuls mobiles de la conduite. Et cette croyance funeste et dégradante est, en dernière analyse, le fondement unique de la morale qu'on nous prêche. Enlevez à l'homme les terreurs ou les espérances de l'autre vie, aussitôt la vertu paraît sans objet, le crime sans frein. Du moment que l'homme ne tremble pas sous la menace, la philosophie ne voit plus en lui qu'une bête fauve prête à déchirer ses semblables. Il ne mérite son estime que tant qu'il craint. La peur, voilà ce qui fait sa grandeur et sa dignité.

Quelles seraient, si l'on était logique, les conséquences de pareilles doctrines? Ce serait, en politique, un pouvoir fort, capable d'inspirer cette crainte salutaire et de comprimer toutes ces passions sauvages qui dominent les hommes et fatalement les portent au crime; ce serait un gouvernement qui ressemblât le plus possible à celui qu'ils ont imaginé pour la vie future; il faudrait établir des lois terribles, des lois sanglantes qui comprimassent par l'épouvante cette foule dont tout à l'heure on invoquait si complaisamment le témoignage, et où maintenant on refuse de reconnaître des hommes.

Voilà quelles sont les conclusions naturelles de cette doctrine tant prônée. Grâce à Dieu cependant et à l'inconséquence des professeurs, ceux qui l'enseignent sont les premiers à en repousser ces applications extrêmes. Quand je songe à ceux d'entre eux que je connais, je me demande comment de pareils hommes peuvent professer de pareilles doctrines et ne pas voir où elles mènent. Comment ne comprennent-ils pas qu'en se faisant l'écho de toutes ces vieilles inventions des sociétés barbares fondées pour la guerre et sur le droit de la force, de tous ces dogmes surannés des théologies sauvages, qui tiennent de leur origine l'éternelle tentation et l'habitude de dominer et d'asservir l'homme tout entier, ils prennent pour eux-mêmes une part de la responsabilité des misères qu'ils entraînent? Comment des hommes qui inscrivent sur leur drapeau le nom de la liberté ne voient-ils pas qu'ils ont prêté l'autorité de leur nom et de leur talent à de vieux préjugés qui enferment l'intelligence dans un cercle de fer et ne lui laissent que la liberté d'obéir? Mais plus sont honorables les hommes qui professent une erreur, plus l'erreur peut devenir funeste et contagieuse, car rien n'est plus propre à lui

Digitized by Google

donner crédit. Leur honnêteté même lui ajoute comme une consécration nouvelle, et une fois qu'elle a pénétré dans les esprits, il est bien difficile qu'elle ne les pousse pas jusqu'à ses dernières conséquences.

C'est ce qui est arrivé pour les doctrines que je combats. Le dix-huitième siècle les avait violemment ébranlées, mais il n'avait pu les détruire. Ce qui en restait avait suffi pour fausser l'esprit de la révolution et la ramener par le despotisme dans les voies du passé. Les éclectiques ont cru faire une œuvre méritoire en en rassemblant les restes épars et en reconstituant les doctrines qu'avaient désertées leurs pères. Nous recueillons maintenant les fruits de cette réaction funeste. Et ce n'est pas là une de ces maladies qui puissent se guérir en un jour. Le mal a pénétré jusqu'à l'âme, et notre génération tout entière est imbue du même poison. Nous nous débattons vainement entre les aspirations qui nous poussent vers le progrès et la liberté et les doctrines qui nous enchaînent, parce qu'elles portent en elles-mêmes la négation de la liberté et du progrès. Nous voulons l'indépendance, et nos intelligences faussées et perverties nous rendent incapables d'en comprendre les vraies conditions. Les plus sincères amis de la liberté ne la conçoivent, pour la plupart, que sous la forme du despotisme, et de tous les partis qui agitent la France, il n'en est pas un peut-être qui, s'il arrivait au pouvoir, songeât à autre chose qu'à assurer sa propre domination.

En résumé, les éclectiques s'appuient sur le sens commun, et n'en tiennent aucun compte quand il leur est contraire; ils invoquent le suffrage universel, et ils le dénaturent et le faussent à leur gré; ils se glorifient d'avoir pour eux l'antiquité, et ils se font un Platon et un Aristote de fantaisie, qui n'ont jamais existé que dans les traductions; ils parlent de progrès, et ils partent de la négation du progrès; ils proclament la liberté, et leur liberté n'est qu'un fantôme et un mensonge; leur dieu est un tyran, et leur morale un bagne. Ils se vantent d'observer, et voient ce qui n'existe pas. Leur doctrine, sans fondement, sans méthode, sans caractère ni portée scientifique, est un mélange d'affirmations et de suppositions de toutes natures, et souvent contradictoires, fidèle image de ces croyances populaires dont la naïve ignorance mêle les principes les plus opposés. Quant aux conséquences, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux pour les voir partout autour de nous. L'indifférence pour les idées, l'abaissement des intelligences, l'oubli de la liberté, un gros-

Digitized by Google

sier matérialisme, l'unique préoccupation des intérêts et des plaisirs les plus honteux, voilà ce que leurs doctrines nous ont rendu, après une révolution faite au nom des idées et des aspirations les plus généreuses. Ils se sont constitués les vengeurs du passé et ont fait porter aux fils la peine des vertus de leurs pères.

Du reste, je ne me dissimule nullement que les éclectiques seront fort peu embarrassés de répondre à ces objections. Partagés entre les doctrines de l'antiquité, qu'ils connaissent mal, et le progrès des idées modernes, auquel ils n'ont pu échapper, mais dont ils n'ont pas conscience, l'indécision même de leurs théories leur fournit toujours mille arguments faciles contre leurs adversaires, de même que les religions, en admettant à la fois le dogme de la grâce et celui des œuvres, échappent sans peine aux conséquences de l'un et de l'autre. J'ai dû me contenter de prendre l'esprit général du système ; et si je l'ai critiqué vivement, je ne crois pas du moins l'avoir calomnié.

VIII

Qu'est-ce donc que cette liberté dont on parle tant et qu'on s'occupe si peu de définir? C'est, dit-on, le droit de ne reconnaître d'autres lois que celles de l'intelligence. Mais l'intelligence elle-même est loin d'être cette faculté passive que nous présentent les théories officielles. Ce n'est pas seulement le pouvoir de comprendre les idées ; sa fonction propre est de les créer, et celles-là seules sont vraiment nôtres que nous avons produites nous-mêmes. Le monde nous fournit les impressions; l'enseignement suscite la réflexion; l'effort personnel seul fait les idées. Tant que nous n'avons pas fait cet effort, nous ne sommes que des échos. La mémoire n'est pas l'intelligence, bien qu'elle paraisse souvent se confondre avec elle. Elle peut la servir, elle ne la supplée pas. Or, la plupart des hommes ne font que répéter des idées, et par là même ne les comprennent pas. Ces idées sont pour eux des étrangères, et c'est précisément à cause de ce caractère que nos théoriciens ont cru sur la foi des anciens que les idées étaient nécessairement et uniquement des représentations d'êtres et d'objets existant au dehors. De là, cette conception métaphysique des idées souveraines et venant du dehors se réfléchir dans l'intelligence de l'homme.

Mais, d'un autre côté, on comprend combien peu de solidité ont les idées ainsi fondées sur la seule mémoire. Elles sont nécessaire-

Digitized by Google

ment vagues, indécises, obscures, flottantes. Quelle influence, quelle autorité légitime pourraient-elles prendre sur la conscience? Supposez un homme au milieu des difficultés de la vie. La passion le saisit, c'est-à-dire la conception réelle, personnelle d'un intérêt présent. Qu'a-t-il à lui opposer la plupart du temps? Une idée qui n'est pas à lui, le souvenir, le fantôme d'une idée. Il n'y a d'idées puissantes sur la conduite de l'homme que celles qui sont à lui et en lui, ou plutôt qui sont devenues lui-même. Je ne me suis jamais étonné que les actes des dévots et surtout des femmes soient, la plupart du temps, si peu conformes à leurs principes. Les enseignements de l'Église leur fournissent des maximes, non des idées. Ce ne sont que des mots qu'ils répètent, mais qui ne dépassent jamais la région de la mémoire. Voilà dans quel cas est vrai le *video meliora proboque; deteriora sequor;* voilà les gens pour qui la terreur des châtiments est une excitation nécessaire. Pour les autres, en qui l'idée a pris racine au point qu'on ne pourrait l'en arracher sans leur arracher les entrailles, ceux-là se jouent des tentations mesquines qui font trébucher les autres; ce qu'ils croient juste et bon, ils le font, parce que leur croyance s'appuie sur autre chose que sur des paroles, et à leurs yeux l'emploi des châtiments n'est qu'un abus du droit de la force et une contradiction. On voit par là quelle estime méritent les conceptions morales des éclectiques fondées, comme tout le reste, sur une erreur de psychologie.

Par conséquent, les idées sont personnelles, individuelles, malgré les ressemblances possibles parmi des hommes vivant dans le même milieu; ressemblances, du reste, bien plus apparentes que réelles, et grossièrement exagérées par les nécessités de l'expression et du langage. Et pourtant, ce sont ces prétendues ressemblances qui ont fait croire qu'elles n'étaient dans les esprits que les représentations de types absolus et universels, et qui nous ont valu ces deux théories connexes du sens commun et de la raison éternelle, c'est-à-dire la négation de l'individualisme et du progrès.

Mais si les idées sont personnelles et individuelles, la vérité l'est également. Nous en sommes encore à Aristote sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Nous nous figurons volontiers que la vérité est dans les choses, comme le philosophe grec croyait y trouver, sous forme de qualités, toutes les impressions ou toutes les idées que le spectateur pouvait concevoir à leur occasion. Cependant le degré de vérité d'une idée n'est pour chacun que le degré de foi que chacun

lui accorde, lequel dépend absolument du travail qu'a fait l'intelligence pour se l'assimiler ou plutôt pour la *personnaliser;* car nulle idée ne mérite le nom de *vraie* tant que nous ne l'avons pas transformée à notre image et amenée à faire partie de nous-même et de notre personnalité propre.

Par conséquent, chaque homme reste seul juge de ses idées comme des impressions élémentaires, qui ne sont que la matière dont se font les idées. Donc, en dépit de tous les beaux raisonnements et de toutes les subtilités officielles, le beau, le bien, le vrai n'ont pour chacun d'autre mesure que la mesure même dans laquelle ils sont compris par chacun, car, quoi qu'on en dise, je ne crois pas encore qu'on puisse comprendre autrement que par l'intelligence; et quand même le vrai, le bien, le beau auraient par eux-mêmes une existence indépendante et absolue aussi réelle qu'elle est chimérique, il n'en resterait pas moins qu'il est contradictoire de vouloir qu'ils soient compris par chaque intelligence en particulier dans une autre mesure que celle où ils lui paraissent intelligibles.

Donc encore rien n'est plus ridicule que la prétention de ceux qui veulent imposer à d'autres leurs idées et leurs croyances. Ils peuvent bien par la violence les faire entrer dans la mémoire; mais aucune force humaine ne peut les faire pénétrer au delà si elles ne sont pas librement accueillies.

Le progrès de l'intelligence consiste donc uniquement dans la création d'idées nouvelles. Plus elle produit, plus elle devient capable de produire, et sans doute bien des hommes auraient pu être des génies créateurs à qui il n'a manqué que de commencer. On voit en même temps que le progrès de l'intelligence se confond nécessairement avec celui de la moralité, et que la distinction si soigneusement établie par les éclectiques et leurs prédécesseurs entre ces deux termes n'est qu'une illusion funeste qui se fonde sur deux théories également fausses de l'intelligence et de la liberté.

Le progrès suprême de l'homme est donc de devenir de plus en plus capable de produire des idées, et son droit suprême, c'est que rien ne l'entrave dans l'accomplissement de ce progrès. Ce droit, c'est la liberté. Progrès et liberté sont donc des termes complémentaires dont l'un suppose et entraîne l'autre.

On voit que la signification de ce mot liberté n'est pas plus invariable que le reste. Le sentiment du droit progresse comme l'homme lui-même. Tant que l'homme, à peine éveillé à la vie intellectuelle,

Digitized by Google

ne voit encore s'agiter dans son esprit que de vagues fantômes, trop indécis pour le solliciter à l'action; tant qu'il ne sent réellement et clairement que les impulsions de la vie animale, le droit à la liberté pour lui se borne à la libre satisfaction de ses besoins. Que lui importe le reste?

Mais à mesure que les impressions premières se transforment, s'analysent, se combinent, et, grâce à l'activité propre de l'intelligence, se multiplient par elles-mêmes et par leurs rapports, des idées commencent à se produire dans l'esprit de l'homme, et par leur existence même lui créent des droits nouveaux qu'il exerce d'abord sans en avoir conscience. Toute idée, en effet, est un acte intellectuel qui, par sa nature même, aspire à se manifester au dehors et à se traduire en fait. Si rien ne s'y oppose, le fait reproduit simplement l'idée, et le sentiment de la liberté, faute de sollicitation, ne se produit pas. Pour qu'il prenne naissance, il faut qu'un obstacle, en suscitant la lutte, donne à l'activité intellectuelle l'occasion de s'affirmer. L'opposition seule lui donne conscience d'elle-même. Donc plus l'intelligence se développe et devient créatrice, plus s'accroît pour elle le besoin de manifester les idées qu'elle a élaborées, c'est-à-dire que le droit à la liberté progresse avec les progrès mêmes de la personnalité humaine, laquelle peut en quelque sorte se mesurer au nombre des idées qu'elle a créées, et qui toutes réclament la liberté de s'exprimer et de se répandre.

Mais plus ces idées sont nombreuses, plus elles sont élaborées et pour ainsi dire personnalisées, plus aussi toute entrave leur devient insupportable et, par la même raison, plus se multiplient les occasions où le poids s'en fait sentir. Voilà pourquoi le besoin de la liberté a toujours été en rapport avec le mouvement de production des idées, et pourquoi aussi les siècles de liberté sont toujours pour l'humanité des époques de grandeur intellectuelle et morale.

Est-ce à dire que le despotisme soit bon pour les sociétés en enfance et mauvais seulement pour les autres? On a souvent répété cet aphorisme, et les grands politiques de nos jours le développent chacun à leur tour. Ils sont dupes d'une illusion, comme il arrive souvent. Leur raisonnement paraît bien simple : « Despotisme veut dire compression. Or, celui-là seul peut se dire comprimé qui sent la compression. Donc il n'y a pas de despotisme dans le sens propre du mot pour des sociétés qui, n'ayant pas d'idées, n'ont pas besoin de liberté intellectuelle. Le despotisme ne commence que là

Digitized by Google

où il y a violence. » Il y a bien quelque vérité dans ce raisonnement, et ce que j'y trouve de meilleur, c'est qu'il fait du despotisme la complète antithèse de l'intelligence. A chaque idée nouvelle qui se produit, il faut, en effet, au despotisme une arme nouvelle. L'intelligence ne peut faire un pas sans que le despotisme, pour se maintenir, soit forcé d'en faire un également ; les progrès de l'une entraînent ceux de l'autre ; en un mot, le despotisme devient d'autant plus compressif que le pays où il veut s'établir est plus éclairé, et qu'il lui faut courber des intelligences plus rebelles parce qu'elles sont plus complètes.

Mais à côté de cela il y a une grosse erreur qui consiste à confondre le droit à la liberté avec le sentiment de la liberté. Il est bien certain que l'ignorance et la barbarie sont des maladies d'autant plus difficiles à guérir qu'elles ne désirent pas la guérison. Il importe d'autant plus de les guérir. Pour se dispenser d'instruire les paysans, c'est un mauvais argument de dire qu'ils ne désirent pas s'instruire. Cette indifférence pour les développements intellectuels et pour la liberté, qui est le caractère des nations barbares, donne beau jeu au despotisme, qui peut, dans ces conditions, être maître sans paraître tyran. Comment tyranniser si nul ne résiste? Le maître alors peut, sans violence, sans compression, maintenir les esprits dans l'ignorance et dans l'asservissement. Nul ne réclame parce que nul ne sent le besoin de la liberté. Mais en droit, les hommes soumis à cet asservissement volontaire, maintenus, même sans violence, dans la barbarie, ont-ils, comme on l'a trop dit, le gouvernement qui leur convient? Le despotisme qui les tient courbés est-il juste parce qu'ils ne se plaignent ni ne protestent? Nullement. L'ignorance et la barbarie sont des vices tout comme les autres, et qui même ont sur les autres l'avantage d'en contenir en eux-mêmes à peu près tous les germes. Le despotisme entretient l'ignorance, qu'il le veuille ou non; par son omnipotence et son ingestion en toutes choses, il enlève à ses sujets les conséquences bienfaisantes de la nécessité d'agir par eux-mêmes, et de développer leur intelligence en même temps que leur activité. Il fait comme un père qui refuserait d'instruire ses enfants afin de spéculer sur leurs vices et sur leur dépendance. Le despotisme ou le communisme, ce qui est la même chose, est toujours une mauvaise forme de gouvernement. Il comprime nécessairement l'expansion des idées et le sentiment de la liberté; quand ce sentiment n'est pas né, il l'empêche de naître.

Digitized by Google

La liberté est donc un droit en quelque sorte négatif. C'est le droit de n'être pas entravé dans l'exercice de ses droits légitimes. En un mot, la liberté n'est que l'absence de compression, qu'elle soit ressentie ou non. Mais ici commence la difficulté. Quels sont ces droits légitimes? C'est-là dessus qu'on se divise. Les uns partent du principe communiste et invoquent les droits souverains de la société; les autres, du principe individualiste, et réclament au nom de la personnalité individuelle. Sans entrer ici dans une discussion où M. Édouard Laboulaye a établi avec une si grande force de raison les droits de l'individu[1], je me contenterai d'appeler droits légitimes *tous ceux qui ne contredisent pas les mêmes droits chez les autres*. Au delà la répression à son tour est légitime, car elle devient la condition même de la liberté. Parmi ces droits, le principal est donc, pour chaque intelligence, celui de changer et de progresser. Or, comme le progrès consiste uniquement dans la production d'une somme toujours croissante d'idées de plus en plus compréhensives; comme, d'un autre côté, le nombre et l'élévation de nos idées constituent proprement notre intelligence, et par conséquent notre personnalité (à moins qu'on ne la veuille placer, comme les éclectiques, en dehors de l'intelligence), il en résulte que le premier des droits est de rejeter toute entrave au développement progressif de notre intelligence, c'est-à-dire que le premier des droits est d'être soi, et non autre; de rester individu, d'affirmer et de marquer de plus en plus son individualité. La société n'est faite que pour protéger le développement individuel. Donc, la liberté n'étant que le droit de ne souffrir aucun obstacle au développement de son activité personnelle, en principe le droit à la liberté est le même pour tous.

Mais si le droit abstrait est invariable, le sentiment de ce droit varie nécessairement avec le développement intellectuel. D'où suit que quiconque prétend marquer une limite à la liberté impose au développement des autres la limite de son propre développement. Par conséquent, la loi peut protéger, non limiter l'exercice de la liberté, parce que la liberté est un droit naturel dérivant de la nature progressive de l'intelligence.

De là deux conséquences très-graves. L'une, que toute doctrine, qui, comme celle des éclectiques, nie la nature progressive de l'in-

1. Voir les deux premières livraisons de la *Revue Nationale* (10 et 25 novembre 1860).

telligence, par là même nie la liberté. L'autre, c'est que tout appel à la force, de quelque manière qu'elle se manifeste, par le sabre ou par le nombre, pour combattre ou pour imposer des idées, est contradictoire. La liberté sera impossible tant que l'on n'aura pas absolument renoncé à faire intervenir la force dans les choses de l'intelligence. Les idées les plus fécondes, nécessairement individuelles, personnelles par leur origine, ne peuvent légitimer leur empire qu'en s'emparant des intelligences, en se renouvelant en quelque sorte dans chaque esprit où elles pénètrent, ce qui ne peut se faire que par un appel à la réflexion individuelle et en répandant l'instruction. L'intelligence est tellement libre par nature, que le premier effet de son développement est de la rendre absolument inaccessible à la violence.

Malheureusement la plupart des hommes sont encore trop peu éclairés pour renoncer à ce brutal préjugé de la force. Ils se figurent qu'un gouvernement juste a le droit d'imposer ses principes. Ils ne songent pas que ce qu'ils trouvent si juste peut sembler à d'autres fort inique, et qu'en se faisant ainsi les juges suprêmes de ce qui est juste, ils posent en principe leur propre infaillibilité. Cette prétention est au fond de tous les dogmes de l'éclectisme. Du moment que la vérité est chose permanente, absolue, universelle et impersonnelle, et qu'elle rayonne par la raison dans chaque intelligence qu'elle éclaire, chacun a droit de se croire aussi éclairé que les autres, ce qui ne serait peut-être pas un fort grand mal si ce même principe n'entraînait pas d'autres conséquences bien autrement graves. Si la vérité, au nom de laquelle je parle, est impersonnelle, je me trouve débarrassé de cette timidité modeste, de cette sorte de pudeur qui convient à l'expression des idées personnelles. Hésiter, ce serait sacrilége, ce serait manquer de confiance en la vérité, ce serait offenser Dieu qui a mis en moi cet éternel flambeau de la raison. Donc, au nom de la vérité absolue, je déclare, je proclame que mon opinion est juste, et la seule juste. Et par l'effet du même raisonnement, je parle avec une sainte indignation des opinions contraires à la mienne, et j'invoque contre elles les vengeances divines, et souvent aussi les colères humaines.

En effet, puisque les principes de la raison sont absolus et universels, comment se fait-il que mon adversaire se révolte contre eux? Il se prétend de bonne foi! Il ment. La raison qui m'éclaire luit également dans son esprit. S'il refuse de la voir, c'est par malignité, par esprit de rébellion, par calcul d'intérêt. Il faut le forcer à avouer la

Digitized by Google

vérité qu'il reconnaît et qu'il nie; il faut lui prouver, par le châtiment, que son calcul est faux, et que, s'il a cru trouver son avantage à mentir à sa conscience, il s'est trompé. L'expérience de la punition lui apprendra pour l'avenir à ne plus se révolter contre la vérité.

Ce raisonnement plus ou moins complet est au fond de toutes les opinions violentes. C'est lui qui rend la liberté impossible; c'est lui qui l'a toujours chassée chaque fois qu'elle a tenté de s'établir parmi nous; or, ce raisonnement est un raisonnement éclectique. C'est le principe du despotisme, conséquence nécessaire de ce communisme de la pensée, lequel entraîne nécessairement tous les autres genres de communismes. Les éclectiques, qui n'ont pas l'habitude d'aller jusqu'au bout de leurs principes, auraient été bien étonnés si, il y a quelques années, on leur avait dit que le socialisme, dont ils avaient si peur, était en partie leur ouvrage.

Le communisme et le préjugé de la force, qui en est inséparable, sont les deux grandes erreurs dont il importe de guérir les esprits. Cela ne peut se faire qu'en les désabusant de tous les principes fondamentaux de l'éclectisme. Comment espérer un résultat sérieux tant qu'on restera convaincu que les principes sont immuables? Il est évident qu'on ne pourra jamais qu'en tirer les conséquences qui y sont contenues, et que le temps en a déjà tirées. C'est toujours le vieux procédé de la scolastique, qui consiste à accumuler les syllogismes sans oser regarder en face les principes imposés par l'autorité. C'est nous épuiser à courir vainement d'un bout à l'autre de la chaîne à laquelle nous sommes attachés. Ce n'est pas là ce qui nous donnera la liberté. Et cependant c'est à cet exercice que se bornent à peu près de nos jours toutes les discussions. Aussi aboutissent-elles toujours à la même conclusion : l'impossibilité de changer ce qui est. Nous nous agitons dans une impasse.

Heureusement cette impasse est imaginaire. Il s'agit d'éclairer les hommes, de leur apprendre que nul n'a le droit de penser pour tout le monde, et que chaque intelligence ne relève que d'elle-même. Il est temps qu'ils comprennent que, malgré les déclamations superficielles des hommes qui se croient pratiques, la philosophie mène le monde, et que ses formules ont une influence, tantôt funeste, tantôt utile, mais toujours considérable, sur les progrès de l'humanité. Il est temps surtout de se bien convaincre que les difficultés qu'on attribue à la nature des choses dépendent uniquement de la situation des intelligences, et que les réformes les plus impossibles deviennent

Digitized by Google

faciles du moment que les intelligences y sont préparées. Le problème de la liberté est donc beaucoup moins difficile à résoudre qu'on n'est habitué à le croire, pourvu qu'on ne s'entête pas à en chercher la solution dans les théories éclectiques, qui ne peuvent aboutir qu'à la négation de la liberté individuelle. C'est cette contradiction entre les aspirations modernes et les doctrines contraires, auxquelles nous sommes asservis, qui embarrasse tant de généreuses intelligences. Il est évident que, tant qu'on partira, comme font les éclectiques, du point de vue communiste, plus ou moins dissimulé, on n'arrivera jamais à la liberté, qui, par nature, est le contraire du communisme.

Mais pour cela il faut que les gouvernements cessent de se considérer comme les représentants du passé et de se croire intéressés à en perpétuer les traditions. Il faut qu'ils reconnaissent résolûment la loi du progrès et les droits de l'intelligence ; il faut que, au lieu de comprimer violemment les idées, qui nécessairement éclatent un jour ou l'autre, ils s'appliquent à élever jusqu'à elles les intelligences que la compression a tenues jusqu'ici dans une abjection féconde en violences et en crimes. Il faut enfin inaugurer une forme de gouvernement qui, tout en rattachant chaque unité à l'ensemble, laisse à chacune l'indépendance dont elle a besoin pour se développer. La centralisation, ce triste héritage des sociétés organisées pour la guerre, en renfermant dans un cadre uniforme et immobile la variété progressive des intelligences, ne peut produire que des tiraillements, des déchirements, des bouleversements sans fin. Le seul moyen d'échapper aux misères de notre condition présente et aux dangers plus terribles encore dont est menacé l'avenir des sociétés modernes, c'est de réformer le principe des institutions sociales et de les fonder sur l'individualisme, c'est-à-dire sur la liberté, au lieu de s'opiniâtrer à les retenir de force sur cette base chancelante du communisme, qui s'écroule de toutes parts entre les mains qui s'appliquent à la restaurer.

EUGÈNE VÉRON.

Digitized by Google

LES SUITES D'UNE FAUTE

CHAPITRE PREMIER.

MON AMI PERRIER.

Il y a cinq ou six ans j'habitais Grenoble, une jolie ville du Dauphiné, à qui l'annexion récente de la Savoie vient de rendre quelque importance. Je ne m'y amusais que médiocrement, car les fonctionnaires qu'on envoie en province y portent un certain goût d'ennui qu'ils trouvent pleinement à satisfaire.

Je n'avais d'autre plaisir que la promenade, qui est vraiment délicieuse dans les environs de Grenoble. Les montagnes du Dauphiné, que les Français ne connaissent point parce qu'elles sont en France, seront découvertes un beau jour par quelque touriste anglais las des paysages de la Suisse. On s'apercevra alors qu'il n'y en a guère au monde de plus pittoresques et de plus variées. Elles offrent à chaque pas les plus beaux aspects et les plus différents. On peut y achever en vingt-quatre heures son voyage de Suisse et d'Italie.

Je fis partie avec quelques camarades de m'en aller un dimanche visiter les *gorges d'Engins*. Les gorges d'Engins seraient aussi connues que la vallée de Tempé si elles avaient eu le bonheur d'être chantées par Virgile. Figurez-vous un défilé sinueux, long de trois kilomètres, entre deux rangs de montagnes. La route a été creusée dans la pierre, au flanc même du rocher ; au fond de la gorge coule le Furon, qui en dépit de son nom terrible n'est qu'un joli petit ruisseau bien clair, bien transparent ; il roule son eau avec bruit sur le gravier, et répand dans ces lieux une aimable fraîcheur. A droite et à gauche se dressent d'énormes rochers, les uns couverts d'une végétation sombre, les autres lisses et nus. Ils se resserrent parfois, comme pour enfermer le voyageur entre les murs d'une citadelle gigantesque ; ailleurs, ils s'élargissent brusquement et ouvrent aux yeux un coin de prairie verte semée de fleurs de pourpre. Le soleil ne pénètre que par échappées dans ces profonds replis de terrain. Sa

Digitized by Google

lumière tombant à plein sur certaines parties de rochers en accentue la physionomie d'une façon bizarre. Ces contrastes, qui se succèdent incessamment, étonnent l'imagination et renouvellent la curiosité.

Nous arrivâmes à la gorge après quelques heures de marche. La conversation, qui jusque-là avait été bruyante et gaie, s'arrêta insensiblement. Nous suivîmes la route dans un silence qui n'était troublé que par de rares exclamations. Les grands spectacles de la nature accablent l'homme du sentiment de sa petitesse. Son âme violemment frappée se replie sur elle-même; elle écarte tous les vains bruits du monde pour mieux jouir de ces grandeurs qui la confondent. Il faut être un Parisien endurci pour causer de théâtre sur une belle plage, en face de la mer, au clair de la lune qui tremble sous les flots.

Le soleil, qui nous avait tenu fidèle compagnie durant toute la matinée, commença à s'obscurcir dans les premières heures de l'après-midi. Le vent sauta de l'est à l'ouest et nous souffla au visage un air tiède et mou. De gros nuages se formèrent avec une rapidité extraordinaire, et pendirent lourdement sur nos têtes. Nous revînmes précipitamment sur nos pas. Il s'agissait de gagner un abri avant que l'orage eût éclaté. Nous voulions, s'il était possible, arriver au *Pavillon de Bellevue*, une digne auberge, que nous connaissions pour nous y être arrêtés quelquefois dans nos courses de montagne.

Nous traversâmes au pas de course le petit village de Jaux, et nous nous précipitâmes comme un ouragan dans l'hôtellerie, juste au moment où les gouttes commençaient à tomber, larges comme des pièces de dix sous. La maîtresse du lieu nous apporta un vaste saladier où s'élevait une pyramide de morceaux de sucre, dont les pieds trempaient dans l'eau. Elle y versa trois bouteilles d'un petit vin clairet qui n'avait pas l'air désagréable, et remplit nos verres de ce mélange. Si jamais vous êtes pris dans la montagne par une bonne pluie, je ne vous recommande pas une autre boisson. Cela vaut tous les grogs du monde.

Nous n'étions pas depuis dix minutes dans l'auberge, que de lointains éclats de rire nous annoncèrent l'arrivée d'une autre troupe. La porte s'ouvrit au même instant, et nous vîmes entrer quatre hommes ou plutôt quatre fleuves en costume d'officier, petite tenue. Je connaissais l'un d'eux, qui était lieutenant, en garnison à Grenoble. Il vint à moi, me serra la main et me présenta ses compagnons de

Digitized by Google

route. C'étaient trois officiers piémontais, de passage dans le Dauphiné. Il y en avait deux fort jeunes, qui riaient de tout leur cœur, en secouant leurs cabans chargés de pluie; le troisième me parut plus âgé ; il pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans, et portait les insignes de capitaine. Il demeurait impassible sous les torrents d'eau qui coulaient de sa barbiche et de ses cheveux, comme le juste d'Horace sous les ruines du monde. Il dépouilla méthodiquement son manteau, qu'il étendit sur une chaise, bourra sa pipe sans dire un mot, et se mit à fumer en regardant la pluie qui tombait.

La connaissance fut bientôt faite avec les autres. On rapporta un second saladier, et nous demandâmes des cartes. Celles qu'on nous offrit étaient si noires et si grasses, qu'il semblait que dix générations de montagnards y eussent laissé l'empreinte de leurs doigts. Nous n'aurions pas osé les toucher avec des pincettes. Il fallut bien causer pour tuer le temps. La conversation tomba naturellement sur l'état militaire. Un de ces jeunes sous-lieutenants piémontais nous conta fort agréablement un duel où il avait assisté comme témoin.

On se mit à parler des affaires d'honneur. L'un de nous se permit de trouver étrange, qu'après avoir fait une sottise ou dit une injure, on la réparât suffisamment par un bon coup d'épée. La discussion prit feu là-dessus. On s'échauffa de part et d'autres; on cria beaucoup, l'officier français un peu plus fort que nous ; il exprima pourtant des idées qui me parurent d'assez bon sens.

— Le duel, nous dit-il, n'a été imaginé que pour venger des outrages que la loi n'atteint pas. Un homme vous insulte d'un mot blessant, d'une allusion, d'un regard. Devant quel tribunal irez-vous l'assigner en réparation d'honneur? Vous remplacez le coup de poing du rustre par le coup d'épée de l'honnête homme. Vous vous faites justice, parce que vous n'avez point de justice à attendre de la loi. Un mari trompé ne peut obtenir réparation qu'en publiant son déshonneur; la loi est impuissante à le venger autrement; il se venge lui-même; rien de plus naturel. Si le duel s'en va peu à peu de nos mœurs, ce n'est pas que nous soyons moins braves, ni moins chatouilleux que nos pères, c'est que la justice a le bras plus long et atteint plus de cas. Le duel recule à mesure que la loi marche en avant. Il est fort probable qu'il ne disparaîtra jamais de l'armée, parce que les soldats forment un peuple à part et qui vit hors la loi. Nous avons pourtant, nous aussi, notre code, un code d'honneur, dont les règles sont plus étroites que les lois du vôtre. Toute action qui en est

Digitized by Google

justiciable ne doit plus l'être du duel. Croyez-vous que je me battrais avec un misérable qui eût triché au jeu, qui eût volé, ne fût-ce qu'une tête d'épingle, qui eût parjuré sa foi de soldat? L'homme qui a une tache dans sa vie s'est fermé pour jamais tout recours au duel.

Ces derniers mots renouvelèrent la discussion. Je repris la parole :

— Et quoi! lui dis-je, êtes-vous si sévère? pensez-vous qu'il suffise d'un acte indélicat ou coupable pour déshonorer toute une vie sans retour? N'admettez-vous pas qu'il puisse y avoir pour l'âme la plus ferme des jours d'entraînement? La conscience a ses éclipses. Rappelez-vous cette singulière histoire que conte Rousseau dans ses *Confessions*. Il avait dérobé un ruban....

— Rousseau avait l'âme d'un laquais.

— Et le génie d'un grand homme. On voulut savoir où ce ruban avait passé. Il chargea une pauvre fille innocente de la faute qu'il avait commise. Il soutint son dire avec une impudence infernale, la fit chasser, et pleura soixante ans ce moment d'erreur. Comment fut-il poussé à imaginer cet odieux mensonge, à se préparer des remodrs éternels? il n'en sait rien lui-même, il ne se comprend pas; c'est une courte défaillance du sens moral, un instant de folie. Qui oserait dire qu'il n'aura jamais dans sa vie un de ces instants-là?

— Moi! pardieu! s'écria mon jeune officier. Les hommes qui ont eu quelqu'une de ces faiblesses ressemblent aux chevaux qui se sont une fois couronnés : ils peuvent avoir les jambes très-solides, mais ils portent éternellement la marque de leur chute, et l'on s'en défie toujours. Si j'avais connu l'histoire de Rousseau, et qu'il fût venu familièrement chez moi, je n'aurais pas laissé traîner mon argent sur ma table. Ses remords d'un moment ne m'eussent point rassuré sur la délicatesse de sa conscience; j'aurais eu peur d'une nouvelle éclipse. Un homme qui a failli peut encore être un honnête homme; je ne discute pas là-dessus. Ce n'est plus à coup sûr un homme d'honneur.

Le vieux capitaine, qui ne s'était point encore mêlé à la conversation, tira lentement sa pipe de sa bouche :

— Vous êtes jeune, mon ami, lui dit-il, et comme tous les jeunes gens, extrême dans vos opinions. Vous apprendrez de la vie à beaucoup pardonner. Je sais une histoire....

A ce mot, ce fut un cri général. Nous nous rapprochâmes tous de la fenêtre où il était resté assis. Il secoua la cendre de sa pipe sur le

Digitized by Google

bout de sa botte, caressa deux ou trois fois ses moustaches, et commença son récit. Nous nous mîmes en disposition d'écouter de toutes nos oreilles. La pluie tombait toujours et fouettait les vitres de la croisée. Nous apercevions, comme à travers un voile d'eau, le Saint-Nizier coiffé de noirs nuages. Nos yeux plongeaient en bas sur le Furon, qui court tout écumant, au fond de la vallée, entre des rochers chauves et mornes. Le vent nous apportait, par rafales, le sourd grondement de ses cascades. Si jamais vous contez quelque lugubre histoire de brigands, je ne souhaite pas aux yeux de vos auditeurs un paysage plus triste et mieux accommodé à votre récit.

« C'était, nous dit-il, en 1834. J'entrai à l'Institut militaire. L'Institut militaire est à peu de chose près chez nous ce qu'est votre École polytechnique. J'avais alors quelque chose comme vingt ans et demi. Cela ne me rejeunit point. Je ne puis jamais me rappeler cette époque sans un certain plaisir. J'étais ambitieux et ardent; rien ne me semblait impossible. Je me voyais déjà général, vainqueur des Autrichiens, libérateur de l'Italie, et qui sait? peut-être roi; on fait de beaux rêves à cet âge. Vous voyez où ont abouti ces espérances : je suis capitaine, j'ai des rhumatismes, et vais prendre ma retraite, qui me sera payée, s'il plaît à Dieu.

J'avais pour ami intime un brave garçon nommé Perrier, qui fut reçu à l'Institut militaire la même année et à peu près dans le même rang que moi. C'était un cœur d'or; nous nous étions beaucoup liés au collége, et je puis dire que je n'ai jamais serré de main plus loyale. Je connaissais sa famille, car j'étais allé passer toutes mes vacances chez son père, qui habitait un petit village à quelques lieues de Turin. M. Perrier était un homme tout rond, qui faisait valoir une ferme assez étendue. Il avait de bon vin dans sa cave, et ne haïssait pas qu'on lui fît fête; instruit d'ailleurs, et sachant par cœur les plus beaux vers du Dante, qu'il aimait à nous réciter; je me souviens encore de sa voix, une belle voix de basse, étoffée et mordante, qui emplissait l'oreille et sonnait au cœur.

Madame Perrier était dévote; mais une bonne dévote, et qui m'eût converti, Dieu me pardonne, si j'avais dû vivre auprès d'elle. Elle accomplissait à petit bruit tous ses devoirs religieux, sans ostentation ni aigreur; sévère à elle-même, tolérante et douce pour tout le monde, son plus grand chagrin était de voir que son fils n'entrât point dans les mêmes sentiments : le fait est que Perrier ne croyait ni à Dieu ni à diable; un franc athée. Sa mère ne le tourmentait point

Digitized by Google

là-dessus ; elle savait que c'eût été perdre sa peine, et elle craignait de lui rendre fâcheux le séjour de la maison. Mais je suis sûr qu'elle priait de tout cœur le bon Dieu en son particulier.

Il faut tout dire aussi : Perrier allait à la messe pour lui faire plaisir; c'était un bon fils. J'y allais avec lui, le diable m'emporte. Je me serais jeté au feu pour cette femme-là, tant elle était prévenante, douce, tant elle répandait autour d'elle une joie tranquille. Si toutes les dévotes étaient ainsi faites, on deviendrait dévot, sans s'en apercevoir, pour leur être agréable.

Je ne devrais pas vous parler de la fille, qui n'a rien à faire à mon histoire. Mais c'était une si jolie blonde, toute mignonne et déjà formée, avec les grâces de l'enfance et l'éclat de la jeunesse! Je n'ai jamais vu de plus belle peau, ni de teint plus transparent. J'en devins éperdument amoureux ; je l'aurais peut-être épousée, si mon pauvre Perrier eût vécu ; il aurait plaidé pour moi. Mais rien ne m'a jamais réussi ; elle est aujourd'hui mariée avec un ingénieur civil ; elle a deux enfants, dont une petite fille qui lui ressemble, moins jolie qu'elle pourtant : il lui manque ces petites taches de rousseur qui donnent tant d'agrément à la physionomie.

Vous ne sauriez croire comme toute cette famille vivait unie : père, mère et fille, tout le monde adorait mon ami, et il m'en revenait quelque chose. On se mettait en quatre pour nous recevoir quand nous arrivions après notre année d'études. C'était une fête de tous les jours. J'ai fait là de fameuses parties de chasse. M. Perrier était fort allègre malgré ses cinquante-cinq ans ; il avait bon pied bon œil, tirait bien, et ne s'en cachait pas.

Son fils ne lui ressemblait guère en cela. Henri n'aimait point les exercices du corps ; il y était maladroit. Il avait la vue courte, et ne touchait guère un objet qu'il ne le cassât. Il n'avait jamais tenu un fleuret de sa vie, et n'était heureux qu'au milieu de ses livres, qu'il lisait sans cesse. C'est là un goût singulier pour un homme qui se destinait à l'état militaire. Les soldats ne sont pas grands mangeurs de papier imprimé. Mais je n'ai jamais su pourquoi Henri avait choisi ce métier plutôt qu'un autre. On lui avait dit dans son enfance qu'il avait la vocation des armes ; il l'avait cru. On l'avait ensuite fourré dans une classe de mathématiques ; il s'était laissé faire. Une fois jeté dans ce chemin, il avait suivi tout droit, par l'unique raison qu'il eût fallu en sortir ; la plupart des hommes n'ont pas d'autre vocation.

Digitized by Google

Il savait tout ce qu'il faut de mathématiques pour entrer à l'Institut. Mais les sciences n'étaient point son goût dominant. Il s'occupait avec passion d'études philosophiques; il me parlait toute la journée de *l'être* et du *non être*, et d'un tas de fariboles où je n'entendais goutte. Il y mettait une ardeur incroyable. Il avait l'extérieur froid et lourd; mais c'était une âme de feu. Je ne pense pas qu'il eût beaucoup d'idées à la fois; mais quand il en avait une, il la couvait silencieusement, il s'échauffait pour elle, et on ne la lui eût arrachée qu'avec la vie. Il était à la fois têtu comme un Piémontais, et passionné comme un Italien.

Il haïssait les prêtres comme les dévotes aiment leur curé, avec transport. Il n'en parlait que les poings serrés. La vue d'une robe noire le jetait dans des accès qui eussent été de fort mauvais goût en France, où le clergé n'est pas maître. Je me rappelle qu'une fois sa mère me prit à part, et me supplia, avec larmes, de tout faire pour le ramener à des idées meilleures. J'en ris encore! moi convertir Perrier! Elle craignait, la digne femme, qu'il ne tournât mal. Elle ne pouvait comprendre qu'on ne devînt pas un coquin après avoir cessé de croire aux prêtres.

Elle se trompait bien. Perrier fût resté honnête homme, rien que pour leur faire pièce. Il avait le fanatisme de l'irréligion. « Il faut leur prouver, me disait-il, qu'on peut se passer d'eux, et demeurer dans la vertu, sans avoir leur bras pour appui. Ils vendent des leçons de morale; montrons à ces gens-là que nous la savons aussi bien qu'eux, et que nous la pratiquons mieux; que nous sommes plus délicats sur les choses de l'honnêteté, et qu'il est possible de faire le bien, sans rien attendre de leur bon Dieu: par respect pour soi-même. »

Il m'a dit bien souvent qu'au moment de commettre un acte douteux ou de lâcher une parole imprudente, il avait été arrêté par cette seule pensée: « Je m'en vais faire plaisir aux robes noires. » Son antipathie pour eux était la règle de sa conscience. Vous comprenez bien que cette préoccupation bizarre le rendait aussi susceptible pour ses camarades que pour lui-même. Notre École n'était pas en odeur de sainteté dans la ville. Non que nous fussions tous des impies par principe; le diable m'emporte si j'ai jamais pensé à toutes ces questions; mais on est jeune, emporté, on ne songe guère à Dieu, dont on ne croit point avoir affaire. Les dévots eussent été ravis de nous surprendre en faute; ils en auraient tiré leurs conclusions.

Digitized by Google

Aussi le moindre incident qui eût pu compromettre l'un de nous jetait mon ami dans un violent désespoir. Il gardait l'honneur de l'Institut avec le soin jaloux d'un amant qui veille sur sa maîtresse.

Parmi ceux qui avaient été reçus à l'École la même année que nous se trouvait un certain de la Rozeraie, fils d'une vieille famille de la Savoie. Il était le dernier de la promotion. On assurait qu'il n'avait été admis que par faveur, et même par ordre. Il se trouvait, disait-on, le quatre-vingt-cinquième sur la liste des admissibles, et le nombre des élèves était fixé à quatre-vingts. Un examinateur avait insisté avec force pour qu'au moins on ajoutât avec son nom les quatre autres qui devaient passer devant lui par ordre de mérite. Il paraît que la commission, pressée par de hautes influences, avait passé outre et l'avait inscrit d'office quatre-vingt-unième. Le fait était-il vrai? je n'en ai jamais rien su pour ma part. Il était probable. De la Rozeraie appartenait à une famille qui avait un grand crédit, quoiqu'elle fût pauvre. Il était petit-neveu d'un ancien ministre, noble comme le roi, et déjà connu par un grand étalage de piété. Il disait le rosaire matin et soir.

En voilà plus qu'il n'en fallait pour échauffer la bile de mon pauvre Perrier. Il va trouver les élèves les plus influents de l'année précédente, leur expose l'affaire, et les prie de convoquer l'École, pour qu'elle décide, à la pluralité des votes, s'il était de son honneur de se prêter à une injustice criante, s'il ne fallait pas demander sa démission à celui qu'il regardait comme un intrus.

Il y avait par bonheur dans cette réunion de jeunes gens quelques têtes sensées et froides. Ils firent observer que les faits n'étaient pas constants; qu'on ne pouvait s'engager à la légère dans une démarche aussi délicate, qui n'aurait assurément pas l'approbation du général commandant l'École; que si de la Rozeraie refusait sa démission, comme cela était vraisemblable, il ne resterait aucun moyen de lui forcer la main; qu'il était enfin inutile de fournir un prétexte à des duels, dont l'issue pouvait être regrettable.

Ces raisons étaient bonnes; Perrier s'y rendit en frémissant; mais il n'en fit pas meilleur visage à de la Rozeraie. L'autre n'y sembla point prendre garde; il vécut avec nous comme s'il ne s'était rien passé. C'était un grand, beau garçon, très-brun, l'œil noir et dur. Il n'y avait rien d'attirant dans sa physionomie, qui était impérieuse. Je ne lui ai pas vu un seul ami intime, et je ne sais pas même s'il

Digitized by Google

en sentait le besoin. L'amitié veut une certaine ouverture de cœur, qui me paraissait lui manquer. Bon compagnon du reste, bien découplé, hardi, cultivant l'escrime avec passion ; personne ne maniait une épée avec autant d'adresse. Il était avec nous tous sur un pied d'excellente camaraderie ; il n'y avait guère que Perrier qui lui eût gardé rancune ; mais il n'en témoignait rien.

Chacun de nous avait en ville une maîtresse qu'il allait voir les jours de sortie. C'étaient en général des amours qui n'exigeaient pas grand mystère. Nous en causions entre nous en toute liberté, et les plaisanteries allaient leur train. De la Rozeraie ne prenait jamais part à ces conversations. Quand on le pressait là-dessus, par manière de raillerie, il répondait froidement que ses principes religieux lui défendaient ces sortes de plaisirs. Sa réserve nous semblait étrange dans un homme de son âge. Mais tel est l'empire de la logique sur de jeunes esprits, qu'au fond, tout en nous moquant de lui, nous l'en estimions davantage, pour être conséquent avec ses idées, quelles qu'elles fussent.

Un soir, j'avais besoin de lui parler ; j'entrai dans la cellule qui lui servait de chambre. Il paraissait dormir du plus profond sommeil. Je l'appelai ; il ne se réveilla point. Je m'aperçus, en le secouant, qu'il n'était pas dans son lit, qu'il avait mis à sa place, pour tromper les surveillants, un traversin habillé et coiffé de nuit. La nouvelle s'en répandit bientôt dans toute l'école. On guetta l'ami de la Rozeraie. A onze heures du soir, quand toute la maison était endormie, il ouvrait sa fenêtre, et descendait d'un troisième étage, à la force du poignet, s'aidant des barreaux de persiennes et des accidents de la muraille. C'était un miracle qu'il ne se fût pas vingt fois cassé le cou. Il tombait dans un jardin, escaladait le mur de clôture, et sautait enfin dans la rue.

Où allait-il ? chez une femme sans doute ; on voulut le savoir. Ce fut moi qui me chargeai de le suivre. J'étais après lui le plus agile et le plus robuste de l'École. A peine arrivé dans la rue, il prit sa course, et moi par derrière, rasant les murailles pour n'être pas vu. Après bien des tours et détours, il s'arrêta devant une maison, que je connaissais bien. J'avais alors pour maîtresse une petite ouvrière, nommée Rosita, qui m'adorait, un ange, monsieur ! C'était précisément la maison de mon ange. La porte de la rue était entre-bâillée ; je vis se pencher au dehors une figure de femme ; c'était mon ange lui-même.

Digitized by Google

Mon parti fut pris en un instant. Ils avaient quatre étages à monter, et les amoureux ne montent pas vite. Je connaissais un autre chemin, par où je m'étais sauvé plus d'une fois quand la mère nous surprenait. Je m'introduisis par une lucarne, qui ouvrait sur un escalier de service, je grimpai lestement; la porte de la chambre était ouverte comme je l'avais bien prévu. Je la fermai soigneusement et m'installai près d'un bon feu, où je me mis à bourrer ma pipe.

Cinq minutes après, j'entendis nos deux tourtereaux, qui arrivaient devant la porte et trouvaient visage de bois. Je devinai leur désappointement aux lambeaux de leur conversation que je pouvais saisir à travers la cloison :

— Oh ! mon Dieu ! s'écria mon ange, le vent a fermé la porte.

— Eh bien ! dit une voix plus mâle, et la clef?

— Mais je ne l'ai pas, mon ami.

— Comment allons-nous faire?

Et là-dessus des plaintes, des reproches, des justifications, mêlés de quelques jurons très-énergiquement accentués. Je me frottais les mains tout bas en riant.

— Mais ce n'est pas ma faute, mon ami, disait la jeune fille.

— Et ! pourquoi n'as-tu pas pris la clef?

— Est-ce que je savais?

— Nous ne pouvons pourtant pas passer la nuit sur ce paillasson.

Tout cela entrecoupé de silences qui ne me disaient rien de bon. Mais je suis philosophe, et les anges n'ont jamais compté pour beaucoup dans ma vie.

— Je m'en vais aller demander un lit à ma cousine, dit la voix flûtée de Rosita.

— Et moi ! il faut que je m'en retourne, reprit l'autre d'un ton bourru. Maudite porte !

Et il y donna un grand coup de pied, qui l'ébranla violemment.

— Entrez ! criai-je.

Il se fit un long silence derrière la porte. J'allai l'ouvrir :

— Tiens ! c'est la Rozeraie ! mais entre donc, mon ami. Mademoiselle, donnez-vous la peine d'entrer. A qui dois-je l'honneur de votre visite ?

Non ; vous n'avez jamais vu de figure plus renversée. L'étonnement les avait rendus stupides. Rosita se remit la première ; elle passa rapidement près de moi :

Digitized by Google

— Pas un mot, me dit-elle à l'oreille, je t'en supplie. Il me tuerait. — Et elle mit un doigt sur sa bouche, en me jetant un regard de supplication.

Je suis bête avec les femmes. Ses yeux m'émurent; j'avais une belle occasion de faire une scène; je consentis à ne m'en point servir. Je pris de la Rozeraie par le bras :

— Allons! lui dis-je, il est l'heure de rentrer, rentrons ensemble.

Il était anéanti; il se laissa faire, descendit l'escalier, sans mot dire, avec un air farouche. Sa mauvaise humeur ne faisait qu'exciter ma gaieté. Je me mis à le railler sur ses prétentions à la vertu; les mots piquants tombaient dru comme grêle.

— Écoute, me dit-il enfin, si demain par malheur tu contes un seul mot de cette scène à l'École!.... Et il acheva sa phrase par un geste de menace.

— Ah! c'est ainsi que tu le prends! Eh bien! aujourd'hui même tous nos camarades sauront ton histoire. Crois-tu donc que j'aie peur de toi?

Il me serra le bras avec une violence extraordinaire, et d'une voix singulièrement émue :

— Je t'en prie, je t'en supplie, me dit-il. Il y va de mon avenir; il y va de ma vie tout entière.

— Allons donc!

— Oui, de ma vie. Apprends mon secret. Je suis sûr en te le confiant de le mettre en bonnes mains. Cette fille de chez qui nous sortons, cette Rosita est ma maîtresse, je te l'avoue; mais je ne l'aime point; comment pourrait-on aimer ces sortes de créatures? Il n'y a point d'amour sans estime. J'aime ailleurs. Tu connais au moins de nom mademoiselle de la Rovère; tu l'as peut-être vue se promener au cours, dans son équipage; tu sais alors qu'il n'y a pas à Turin ni au monde de plus beau visage et des mains plus petites. C'est elle que j'aime, et j'en suis aimé. Nous avons échangé des serments qui nous lient à tout jamais l'un à l'autre. Le jour où je serai reçu officier, je dois la demander à son père, qui se laissera toucher par mon amour et par ses prières. S'il refuse, il ne me restera plus qu'à me brûler la cervelle. Tu sens quel tort peut me faire l'aventure de cette nuit si elle vient à s'ébruiter. C'est une folie sans doute; mais n'en as-tu jamais fait? Est-il si étrange, à notre âge, d'aimer passionnément une femme, et de se laisser aller avec une autre?

Digitized by Google

Il m'ajouta de si beaux discours et de si pressants, me parla de ses amours et de ses espérances en termes si persuasifs, me décrivit la jeune fille qu'il aimait avec un enthousiasme qui me parut si vrai, que je fus réellement touché : je suis bête avec les hommes. Je lui jurai de ne rien dire, de ne point compromettre un mariage qui devait faire le bonheur de toute sa vie.

Vous pensez bien que ce secret me pesait d'une terrible manière; je fus héroïque avec tous nos camarades; j'eus le courage de leur déclarer que je ne savais rien. Mais je ne pus me taire avec Perrier. Un mot lâché trop vite en amena un autre, et de fil en aiguille je finis par lui tout conter. Quand j'en vins au serment que j'avais fait :

— Tu as eu tort, me dit-il fort sérieusement, d'avoir manqué à ta promesse. Je t'engage à la tenir désormais, et je puis t'assurer que pour moi je la respecterai toujours. Mais je suis bien aise de voir que je ne m'étais pas trompé : ce la Rozeraie n'est qu'un misérable.

Je me récriai sur ce mot.

— Il n'aime point mademoiselle de la Rovère, sois-en sûr. Il la désire pour femme, cela est fort naturel : elle est belle, noble, et surtout millionnaire. C'est pour lui un riche mariage, et que dans sa position il ne devait point espérer. Elle appartient à une famille qui est dévote par principe et par habitude; il contrefait le dévot, sans croire peut-être à rien. C'est un tartufe, la pire espèce des hommes. En attendant il s'amuse ; car, comme dit l'autre, ce n'est pas pécher que pécher en silence. Et qui va-t-il choisir pour maîtresse? Précisément la tienne.

— Mais, lui dis-je en l'interrompant, il ignorait, il ignore encore que Rosita eût jamais eu des relations avec moi.

— Il l'ignorait! pauvre innocent! n'en as-tu pas cent fois parlé devant lui, comme nous parlons tous de nos amours, sans y prendre garde. Rappelle-toi ce pique-nique où nous le traînâmes, il y a quelques mois. Rosita vint vers la fin du dîner; c'est là qu'ils firent connaissance. Je crois ce garçon capable de toutes les petites infamies...

— Si je le croyais, par la mort Dieu!

— Calme-toi; nous ne savons rien de précis, et mieux vaut ne pas approfondir ces sujets. Nous vivrons avec de la Rozeraie comme par le passé, sans lui chercher querelle, mais sans être de ses amis; je me défie naturellement des gens qui ne sont pas francs et droits. »

Digitized by Google

Le conseil était bon ; je le suivis, et l'année s'acheva sans que jamais j'eusse l'occasion de reparler à la Rozeraie de toute cette affaire. Il semblait que nous prissions soin l'un et l'autre de ne point nous rencontrer ensemble. J'eus la curiosité de voir mademoiselle de la Rovère ; elle était en effet admirablement belle ; un vrai visage d'impératrice. Je remarquai qu'à de certains dimanches la Rozeraie se livrait à des excès de toilette, qui ne se faisaient pas sans doute pour le portier de l'Institut. Nous apprenions le lendemain qu'il y avait eu grand bal chez quelque haut personnage, et que l'École y dansait dans la personne de la Rozeraie. Ces distinctions dont il était honoré en avaient fait parmi nous une manière de personnage : il avait ses envieux, il avait ses flatteurs, qui étaient souvent aussi, il faut le dire, ses créanciers. Il empruntait facilement, et je ne crois pas qu'il eût le même plaisir à rendre. Mais à l'École nos bourses étaient, comme nos cœurs, toujours ouvertes, et l'intraitable Perrier était le seul qui tînt compte de ces misères.

Nous le trouvions un peu sévère. Mais l'honnêteté a toujours un grand ascendant sur les hommes. Nous le respections pour sa vertu, plus encore que pour son talent, qui était d'ailleurs incontestable. Il avait été nommé *major* à la fin de notre première année d'études. C'est de ce nom qu'on désigne à l'École le premier de la promotion.

Le major est nommé pour toute une année ; il a des attributions assez étendues ; c'est lui qui est l'intermédiaire entre le général commandant l'École et les élèves ; il exerce sur ses camarades une sorte de juridiction, réglant les affaires d'honneur, fixant à son gré l'emploi des sommes fournies par cotisation, décidant seul sur certains points de discipline, où ses arrêts ont force de loi.

Quand nous vînmes, aux vacances, chez madame Perrier, avec cette bonne nouvelle, on nous étouffa de caresses. Mademoiselle Perrier m'embrassa dans l'excès de sa joie. Je vous prie de remarquer que j'avais alors trente ans de moins, et mon uniforme ne m'allait pas mal. Madame Perrier fit dire une messe d'actions de grâces, et tout le monde y assista, y compris M. le major, pour qui se donnait la fête. Ce furent ensuite des dîners, comme on n'en fait plus qu'en province. Chacun voulut nous régaler à son tour. La nature m'a par bonheur doué d'un estomac que rien n'étonne. Je me comporte bravement à table, et n'y ai jamais laissé à personne le dernier mot. J'étais obligé de manger pour deux ; car ce fut justement

cette année-là que Perrier s'éprit sérieusement d'une jeune fille, et vous savez que les amoureux ne mangent point; cela est de tradition.

Perrier m'avait souvent parlé d'une grande passion qu'il avait eue à douze ans pour une petite fille de huit. C'était, comme vous le pensez bien, un enfantillage, et il souriait en le rappelant. Il avait conservé de ce temps des souvenir très-précis. Il les contait fort plaisamment. Un jour il avait surpris un polisson de son âge qui embrassait sa belle; il l'avait rossé d'importance; la petite fille avait pris fait et cause pour le battu, dont le visage était en sang et les habits en lambeaux. Mon Perrier, furieux de jalousie et d'indignation, avait saisi un petit sabre que son père lui avait donné pour ses étrennes; il ne voulut rien moins que trancher la tête à sa maîtresse et se tuer lui-même après.

« Tu vas mourir! tu vas mourir! » criait-il en brandissant son sabre de plomb. Aux cris de terreur poussés par l'enfant, on était accouru. Le jeune Othello avait été mis pour deux jours au pain sec.

Un mois après, il entrait au collége. Il n'avait jamais revu depuis celle qu'il aimait alors d'un amour si farouche. Une vieille tante l'avait demandée pour achever son éducation. Elle était partie, et il n'en avait plus guère entendu parler. M. Perrier entra un matin dans la chambre qui nous était commune :

« Te sens-tu un grand courage? dit-il gaiement à son fils : tu reverras ce soir tes amours d'autrefois. Nous dînons chez les Dufailly; leur fille, la belle Jeanne, y sera. »

Je fus bien surpris de l'émotion de Perrier à cette nouvelle. Il pâlit légèrement, et répondit par je ne sais quelle plaisanterie, avec un ris contraint et une voix altérée. Il se mit ensuite à parler avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire, comme s'il eût voulu s'étourdir lui-même sur le trouble de son cœur. Je lui en fis malignement l'observation; il me renvoya bien loin.

J'étais curieux de savoir comment se passerait leur première entrevue. Je n'y reconnus pas le sage et froid Perrier. Il balbutia quelques mots d'une voix inintelligible, et passa en une minute par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Je ne sais si mademoiselle Jeanne fut émue au fond de l'âme, mais elle me parut aussi à l'aise avec lui que nous pourrions l'être avec un vieux camarade. Ce qui m'étonna un peu, c'est qu'elle me combla de prévenances; après le dîner,

Digitized by Google

elle prit mon bras pour faire un tour de jardin, me mit sur le chapitre de mon ami, m'excita à causer, et sembla prendre le plus vif plaisir à la conservation. J'étais enchanté d'elle, et je crus bonnement avoir fait une conquête. Je ne soupçonnais point la malice des femmes.

Huit jours après, je sus, à n'en pouvoir douter, qu'ils étaient tous deux amoureux fous l'un de l'autre. Je ne vous conterai pas toutes les extravagances de mon pauvre ami durant les trois dernières semaines de nos vacances. La tête lui était partie; il passait ses jours à collectionner des fleurs fanées et de vieux bouts de ruban. Il les baisait avec transport, il faisait des vers, il admirait la lune; il ne mangeait plus, il ne dormait plus; quand j'étais dans toute l'ardeur de mon premier somme, il m'éveillait pour me dire : « N'est-ce pas qu'elle est belle? » Je l'envoyais à tous les diables.

Un soir, son père, qui lisait fort bien, nous lut quelques-unes des poésies d'André Chénier, qui étaient alors dans la fleur de leur nouveauté. Quand il en vint à la pièce qui a pour titre *le Jeune Malade*, voilà mon imbécile de Perrier qui fond en larmes. On s'empresse autour de lui; personne ne lui savait l'alexandrin si sensible.

« Tu l'aimes donc toujours? lui dit sa mère moitié souriant, moitié pleurant.» Mon Perrier ne répond rien, il se jette dans les bras de sa mère, il l'étouffe de baisers, et il pleure, il pleure, comme s'il n'avait jamais fait de mathématiques. Je me mets de la partie, sans trop savoir pourquoi. Je vous ai déjà dit que j'étais bête. La mère en fait autant, le père aussi; nous pleurons tous à l'unisson. Jamais on ne vit tant de larmes répandues à la fois.

« Eh bien! il faudra la demander, » dit le père.

Henri se lève en battant des mains et en dansant par la chambre. Il va chercher l'habit noir de M. Perrier et le lui passe en l'embrassant. Le pauvre homme se laisse faire. Il met des gants blancs et part. La maison des Dufailly était à l'autre bout du village. Nous y allons avec lui; il entre seul, et nous l'attendons sur un banc placé pour les promeneurs au bout d'une allée d'arbres, d'où nos regards pouvaient s'étendre sur un vaste horizon.

La soirée était fort belle; les derniers feux du soleil déjà couché teignaient de reflets roses la neige qui étincelait sur la cime des montagnes lointaines; une petite bise fraîche soufflait, avec une harmonie douce et triste, à travers les sapins; un rossignol chantait au-dessus de nos têtes. Henri regardait le paysage sans rien voir. Il

Digitized by Google

semblait baigner ses yeux dans les lueurs molles qui terminaient l'horizon; mais sa pensée était ailleurs; elle errait autour du salon où se décidait en ce moment même le destin de sa vie. J'entendais par intervalles le faible bruit de son cœur qui battait violemment. J'avais d'abord essayé de soutenir la conversation et de le tirer de sa rêverie par des mots plaisants; mais il ne me répondait que par de courts monosyllabes. Je me tus, et lui pris la main, qu'il laissa dans la mienne. Il ne trahissait les pensées dont il était plein que par un léger pressement de nos doigts unis.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi; mais je me sentis gagner peu à peu, moi qui n'étais pour rien dans l'affaire, par un délicieux attendrissement. Je sentis les larmes qui me montaient aux yeux; il me regarda, les vit humides, et me passa le bras autour du cou avec transport. Si j'avais appris à ce moment-là que M. Dufailly lui eût refusé sa fille, je l'aurais tué, comme un chien, pour accommoder les choses.

Un bruit de pas et de voix nous tira de cette rêverie. Henri s'essuya rapidement les yeux et fit effort sur lui-même pour se donner une contenance ferme. Il marcha vers le groupe, dont nous entendions le bruit, avec ce terrible sang-froid du soldat qui monte à l'assaut. C'était son père qui arrivait, accompagné de M. Dufailly et de Jeanne, qui lui donnait le bras.

J'avoue que Jeanne ne m'avait jamais à moi semblé très-jolie, et capable de justifier une si étrange passion. C'était un petit visage chiffonné, tout ébouriffé de grosses touffes de cheveux noirs, à travers lesquels perçaient les yeux les plus malins du monde, et un nez retroussé, tout petillant d'esprit. Ces sortes de figures ne me vont pas trop; tel que vous me voyez, je donne dans le sentiment. Mais elle était en vérité charmante ce soir-là, rouge comme une matinée de printemps, et baissant les yeux. Quand elle fut près de nous, elle les leva sur Henri; je ne me rappelle pas avoir jamais vu de regard plus tendre et plus chaste, et laissa tomber sa main dans la sienne.

Henri était comme éperdu; il n'osait croire à son bonheur; il interrogea M. Dufailly d'un coup d'œil :

« Puisqu'on te la donne, » lui dit le père.

Il prit le bras de la jeune fille, et la conduisit sur le banc que nous venions de quitter. Les deux pères continuèrent leur promenade pour nous laisser seuls.

« Regardez, Jeanne, lui dit-il à demi-voix, en lui montrant les

Digitized by Google

montagnes, où flottait encore une mince bande rose; vous voyez ces neiges qui étincellent toutes blanches à travers la nuit. Jamais le pied de l'homme ne les a foulées; elles sont vierges encore, et ne sont visitées que du soleil, qui les enflamme de ses premiers feux et les colore de ses derniers rayons. Mon cœur est comme ces neiges, ô ma bien-aimée! il n'a jamais connu d'autre amour que le tien; il en sera échauffé jusqu'au dernier jour. Il restera près de toi et pour toi lumineux et jeune! »

Il continua longtemps sur ce ton, mais si bas, que les mots n'arrivaient pas jusqu'à moi. J'étais au bout du banc, assez embarrassé de ma personne, ne sachant plus comment les quitter, et me doutant bien que mon départ ne leur serait pas désagréable. J'examinais avec une attention profonde un caillou que j'avais pris à terre, et qui me servait de contenance. J'entendais par intervalles la voix mélodieuse de Jeanne, qui répondait :

« Est-ce bien vrai, mon ami? »

Henri se tourna vers moi.

« Voilà mon plus vieil et mon plus cher ami; depuis dix ans, nous ne nous sommes pas quittés un jour; demandez-lui, Jeanne, si je suis capable d'une affection tendre, forte, soutenue, et croyez qu'un cœur capable d'une amitié profonde l'est aussi d'un amour pur et ardent. »

La jeune fille tourna languissamment ses yeux sur moi; il faisait très-sombre par bonheur, car je sentis tout d'un coup le sang me monter au visage et m'empourprer les joues. Il me vint à l'esprit une foule de phrases qui se heurtèrent dans ma tête sans qu'aucune me pût jamais sortir du gosier, et je m'écriai enfin d'une voix étranglée par l'émotion :

« Sacredieu! oui. »

Le mot n'était pas trop canonique devant une jeune fille; mais c'est le ton qui fait la chanson. Je la vis qui prenait la main de son amant; il se pencha vers elle, et l'embrassa sur la joue, bien près des lèvres. Elle se releva, toute confuse, et vint, avec une grâce inexprimable, m'offrir son visage.

« Et vous aussi, me dit-elle en souriant, voulez-vous être mon ami comme vous êtes le sien?

— De grand cœur, mademoiselle. »

Et je l'embrassai sur les deux joues; un baiser sonore, et qui fit retourner MM. Dufailly et Perrier. On rentra; et si je ne dormis

Digitized by Google

guère de la nuit, il est fort probable qu'il y eut deux personnes qui dormirent encore moins.

Il fut convenu que Henri achèverait son cours d'études; qu'au lieu de prendre l'état militaire, où il n'était guère propre, il entrerait dans les ponts et chaussées, et que le jour où il recevrait sa nomination d'ingénieur, on célébrerait la noce. Les deux dernières semaines des vacances fondirent bien vite au milieu des entrevues, des baisers et des serments de nos deux amoureux. Il fallut retourner à l'École.

Nous y apprîmes avec la plus vive surprise le mariage prochain de mademoiselle de la Rovère. Elle allait épouser un attaché d'ambassade français, et l'on nous donna sur le mariage, qui était depuis longtemps résolu, les détails les plus précis. Il fallut bien croire que la Rozeraie s'était moqué de nous avec son histoire.

« Tu vois le pèlerin ! me dit Perrier avec émotion. Il se trouvait dans une passe difficile, rien ne lui a coûté pour en sortir. Il a joué devant toi la comédie de l'amour vrai; nous nous y sommes laissé prendre. Les hypocrites ont toujours barre sur les honnêtes gens, qui sont naturellement crédules. Mais un jour vient que leur masque tombe, et on les voit en plein dans toute leur laideur. Ce la Rozeraie m'est odieux. »

J'essayai de le justifier, plutôt de parti pris que par conviction.

« Il peut fort bien se faire, lui dis-je, que ce garçon ne nous ait pas trompés. Il a été trompé, et c'est lui qui en souffre le plus. Qui te dit qu'il n'aimait point mademoiselle de la Rovère, qu'il n'en était pas aimé, et qu'il n'avait point sa parole? Elle se marie à un autre : qui te dit que c'est de son plein gré? qu'elle n'est point forcée par ses parents? Jamais la Rozeraie ne m'a dit qu'il eût le consentement du père.

— Tiens! s'écria Perrier exaspéré, ne me parle pas de ce la Rozeraie. C'est un jésuite; il nous jouera quelque mauvais tour. »

Mon pauvre ami ne croyait pas dire si vrai; je touche à une catastrophe dont le souvenir me sera toujours présent, dussé-je vivre des milliers d'années.

Digitized by Google

CHAPITRE DEUXIÈME.

LA CHEMISE VOLÉE.

Je n'ai jamais été un Adonis et ne me soucie guère de toilette; je m'en souciais peut-être encore moins en ce temps-là. Vous saurez pourtant que j'avais deux chemises dont le devant était brodé. C'était un cadeau de ma sœur. La pauvre enfant avait pris sur ses nuits pour que son frère fût beau et à la mode. Ces chemises firent sensation à l'École, et passèrent bientôt en plaisanterie. On me demandait à genoux la permission de les contempler sur la personne de leur propriétaire. On proposait de faire un vaudeville qui aurait pour titre : *Portheaut* (c'est mon nom) *ou la Chemise du grand monde*... J'aurais pu m'en faire trois mille francs de revenu en les montrant à deux sous la séance. Jamais chemises ne furent plus célèbres.

Je monte un matin dans ma chambre pour m'habiller; je ne les vois plus ni l'une ni l'autre. Elles avaient disparu. Il se trouvait que précisément ce jour-là elles me faisaient faute; j'avais un rendez-vous; j'étais fort contrarié. J'appelle le garçon attaché à notre service, et qui se nommait Valentin; je lui demande s'il n'a pas de nouvelles de mes chemises.

— Je crois bien, me dit-il, que vous les avez prêtées à M. la Rozeraie. Je lui en ai vu une l'autre jour sur son lit.

J'eus un mouvement de mauvaise humeur; je descendis les escaliers quatre à quatre, et trouvai la Rozeraie dans la cour, qui se promenait avec quelques camarades.

— Il me semble, lui dis-je d'un ton bourru, que lorsque tu prends les affaires des autres, tu pourrais bien les en prévenir. Cela est du dernier ridicule.

— Je ne prends rien, me répondit-il sèchement. Suis-je donc un voleur?

— Eh! il ne s'agit pas de cela, mais de ma chemise, que je ne retrouve plus, et que Valentin prétend avoir vue dans ta chambre.

Il me fit un geste, comme pour me dire : « J'ai bien affaire de ces niaiseries, » et me tourna le dos sans plus me répondre. J'étais enragé de son impertinence; je remontai dans ma chambre.

— Valentin, dis-je brusquement au domestique, il ne faudrait point accuser les gens sans être sûr de son fait.

Digitized by Google

— J'en suis sûr, répondit-il.

— Sûr, de quoi?

— Sûr d'avoir vu votre chemise sur le lit de M. la Rozeraie. Je l'ai vue comme je vous vois; vous m'en pouvez croire.

Il ajouta là-dessus des détails si précis, qu'il me parut bien difficile qu'il n'eût pas raison. Mais d'un autre côté, pourquoi la Rozeraie avait-il nié tout d'abord un fait si simple? Il m'eût demandé ces chemises, je les lui aurais prêtées; ce n'était pas une si grande affaire. Que n'avouait-il tout uniment les avoir prises, s'il les avait en effet empruntées sans me prévenir. Fallait-il donc toujours le trouver en flagrant délit de jésuitisme? Je courus à lui :

« Parbleu! lui dis-je avec beaucoup de vivacité, il est étrange que tu mettes la main sur ce qui ne t'appartient pas; il est plus étrange encore que tu le nies; Valentin déclare avoir vu mes chemises chez toi. »

Tous ceux qui l'entouraient le regardèrent avec des yeux étonnés. Les siens demeurèrent fermes, et il répondit d'un ton de hauteur méprisante :

« Est-ce que, par hasard, ma parole ne vaut pas celle d'un domestique? »

Il n'y avait rien à répliquer à cela. Je m'en allai trouver Perrier, et lui dis ce qui m'arrivait.

« Il est bon de tirer la chose au clair, dit-il. L'un des deux a menti; il faut que nous connaissions le coupable, et qu'il soit puni à l'instant même. Viens avec moi chez le général. »

Nous ne trouvâmes que son second, qui était un homme jeune encore, mais prudent, avisé et d'un caractère doux. Perrier, tout échauffé de l'affaire, la lui conta, dans tous ses détails, avec une indignation mêlée de fureur.

« Calmez-vous, lui dit l'autre, je vous en supplie, et ne faites point d'esclandre. Il faut en effet que nous sachions la vérité, mais nous y arriverons plus sûrement par des moyens doux. Il peut se faire que Valentin croie dire vrai et se soit néanmoins trompé; il peut se faire encore que M. la Rozeraie ait emprunté ces chemises, et que, révolté du ton dont on l'interrogeait, ou peut-être même par un sentiment de fausse honte, il ait refusé de répondre. Je m'imagine que nous n'aurons point de coupable à punir. Mais je vous conjure, et au besoin vous ordonne de me laisser la direction de cette

petite affaire. Taisez-vous; je conçois votre emportement, il est de votre âge et de votre caractère. Mais n'en laissez rien paraître; une parole imprudente aurait des suites plus longues et plus tristes que vous ne le pensez. J'instruirai moi-même le général de l'aventure qui vous amène. Allez. »

Et il nous congédia. Il avait parlé d'or, et plût à Dieu que nous eussions suivi son conseil! Je me serais épargné un affreux malheur et des remords éternels. Mais on est jeune, on a le cœur chaud et la langue prompte; un mot part et le mal est fait; il n'y a plus de remède.

La fatalité voulut qu'en descendant l'escalier nous rencontrassions le général qui montait. Avec tout le respect que je dois à son grade, le général n'était qu'un sot; il le montra bien dans cette circonstance. Belle tête d'ailleurs, avec un corps athlétique et des cheveux blancs qui lui tombaient sur les épaules, mais point de sens ni de cervelle. Il s'était bravement battu durant les guerres de l'empire; il n'avait pas son pareil pour mettre une batterie en ligne sous une pluie de boulets; nous l'aimions pour son courage héroïque, pour ses manières brusques et franches, pour son langage soldatesque, pour son cœur même, car il avait bon cœur; mais son exemple prouve une fois de plus que le cœur et l'esprit sont deux.

L'histoire que lui conta Perrier le jeta hors des gonds. Il entra furieux dans son cabinet, où nous le suivîmes, sonna violemment et commanda qu'on lui fît venir Valentin.

« C'est donc vous, lui cria-t-il dès qu'il le vit, c'est donc vous, mauvais drôle, qui accusez de vol un officier? Sais-tu bien qu'un officier n'a pas de bien plus cher au monde que son honneur? Je devrais te faire fusiller! » Valentin ne se troubla point; tout le monde à l'École prenait les menaces du général pour ce qu'elles valaient. Il déduisit froidement ses raisons qui parurent assez bonnes. Perrier prononça le mot d'enquête.

« Une enquête! une enquête! s'écria le général bondissant de colère. Non, monsieur, cela est bon pour des civils. Entre militaires, ce n'est pas ainsi que les choses se traitent. M. la Rozeraie a l'honneur de porter l'uniforme d'officier; nous ne lui ferons pas l'injure de révoquer sa parole en doute; qu'il la donne ici même devant témoins, et tout sera dit. »

Il commanda aussitôt qu'on fît venir quatre élèves, choisis parmi les premiers des deux années, et qu'on amenât la Rozeraie. La Roze-

Digitized by Google

raie parut; il avait une contenance très-ferme et un visage impassible. A peine si un léger frémissement des ailes du nez révélait une émotion intérieure, domptée par la force du caractère.

« Monsieur, lui dit le général d'une voix emphatique, qu'il prenait dans les circonstances solennelles, j'ai quelque honte à vous dire pourquoi je vous ai mandé. Vous êtes accusé, vous, élève de l'École, vous, officier, d'un misérable vol. Je sais que vous n'êtes point coupable. Personne ne peut avoir aucun doute à cet égard. Mais il faut une réponse définitive à cette calomnie. Donnez-vous votre parole d'honneur, engagez-vous votre foi d'honnête d'homme et de soldat que vous n'avez point commis l'acte qu'on vous reproche? »

La Rozeraie parut se recueillir quelques instants; nous voyions ses cheveux frémir sur ses tempes et une goutte de sueur se former au bout de chaque petit poil. Son regard, naturellement dur, avait je ne sais quoi de résolu et de farouche. Il étendit le bras comme par un violent effort sur lui-même, et d'une voix sèche, mais très-accentuée :

« Sur ma foi d'honnête homme et sur mon honneur de soldat, je le jure. »

« Eh! pardieu, j'en étais bien sûr d'avance, s'écria le général tout joyeux. Voilà, messieurs, une affaire heureusement terminée. Et vous, Valentin, faites vos paquets; vous partirez ce soir. »

La Rozeraie s'inclina, sans répondre un mot, pour prendre congé. On eût dit une statue qui marchait par ressorts. Il semblait que son corps accomplît les mouvements ordinaires par une impulsion automatique, sans que la volonté y fût pour rien. Ses jambes s'affermissaient sur le sol, comme celles d'un homme ivre, qui lutte contre les effets du vin. Nous tremblions, à le voir aller ainsi, que sa machine, privée de la force intérieure qui la soutenait, ne s'affaissât tout d'un coup et qu'il ne tombât sur le plancher comme une masse inerte.

Perrier resta près du général. Il voulait intercéder pour Valentin qui était un bon domestique et fort aimé des élèves.

« Sa grâce, lui dit le général, est aux mains de M. la Rozeraie. Qu'il me la demande, et je verrai à la lui accorder. »

Perrier s'en alla droit à la chambre où s'était retiré la Rozeraie. Il frappa, on ne répondit point. Il poussa la porte et vit un spectacle pitoyable. Je n'ai su que beaucoup plus tard et sous le sceau du secret la scène que je vais vous conter; je puis vous la dire aujour-

Digitized by Google

d'hui, les acteurs n'existent plus depuis longtemps; tous deux sont morts d'une façon bien triste.

La Rozeraie était assis devant une cheminée, les deux bras appuyés sur le marbre et la tête plongée dans ses mains, regardant le feu. Perrier ne pouvait l'apercevoir que de dos; il entendait un bruit de sanglots étouffés qui s'échappaient de sa poitrine et lui secouaient le corps tout entier.

« Eh bien ! qu'avez-vous donc, » lui dit-il, en lui touchant l'épaule du doigt?

La Rozeraie tressaillit et se retourna d'un mouvement effaré. Il avait les yeux secs et brûlants; sa figure horriblement pâle était marbrée de plaques violettes; ses lèvres blanches et contractées se hérissaient de ces petits boutons que donne une fièvre ardente; la rage et le désespoir avaient bouleversé cette physionomie.

« Qui est là? s'écria-t-il d'une voix rauque. »

« Eh ! c'est moi; es-tu malade? »

Le malheureux garçon se leva par un soubresaut, se jeta dans les bras de Perrier et le serrant d'une étreinte convulsive :

« Je suis un misérable, lui dit-il, un misérable lâche. C'est moi qui ai pris les chemises. »

Et se couvrant la figure de ses deux mains, il se mit à pleurer abondamment. Il y eut un long silence.

« Oui, reprit-il d'un ton plus calme, j'ai menti, je me suis parjuré; j'ai déshonoré ma vie par un seul mot. Tout est fini pour moi, tout est fini. Il ne me reste plus qu'à mourir; tue-moi; écrase-moi comme un ver de terre. »

Il se promenait dans la chambre en se tordant les mains.

« Eh ! pourquoi n'avoir pas avoué tout de suite? »

« Le sais-je moi-même? c'est une fatalité. Un premier mensonge en a amené un second et je me suis senti rouler dans l'abîme, brisant l'une après l'autre toutes les branches où je pouvais me rattraper. Me voilà au fond maintenant. Que faire? que faire? »

Depuis ce temps, j'ai bien souvent réfléchi à cette confidence qu'un moment de désespoir avait arrachée à la Rozeraie. Elle témoigne assez, ce me semble, qu'au fond ce n'était pas une mauvaise nature. S'il avait eu affaire à un autre que Perrier, peut-être eussent-ils trouvé tous deux quelque biais pour sortir de cette horrible situation. Mais mon pauvre Perrier était un de ces caractères entiers et tout d'une pièce dont la rigueur est inflexible. Il ne comprenait rien

Digitized by Google

à ces défaillances d'une organisation nerveuse; il était maladroit d'esprit comme de corps.

— Et vous avez fait un faux serment! s'écria-t-il avec un air d'indignation et de mépris.

Ce ton hautain tomba, comme une goutte d'eau glacée, sur l'exaltation de la Rozeraie, et le rendit tout entier à la défiance :

— Le secret sur tout ceci, lui dit-il, le secret le plus absolu.

— Je vous le promets. L'honneur de l'École est engagé dans cette affaire.

— Jurez-le-moi.

— Le caractère d'un honnête homme jure pour lui, je vous le promets. Un dernier mot : je venais vous prier d'intercéder pour Valentin auprès du général. Vous ne le pouvez plus. C'est nous qui réparerons votre faute. Je lui payerai ses gages, sur le fonds des cotisations de l'École, jusqu'au jour où il aura trouvé une autre place. Vous pouvez avoir l'esprit en repos sur cet article.

Vous pensez si une telle aventure fut le sujet de toutes les conversations. Il en eût fallu beaucoup moins pour mettre nos têtes à l'envers. L'École se divisa en deux camps : les uns tenaient pour la Rozeraie; ils savaient gré au général de ne lui avoir demandé aucune autre preuve de son innocence que sa parole de soldat. Il y avait dans cette façon d'agir un certain tour chevaleresque qui plaisait à leur imagination et flattait leurs préjugés. Les autres, et c'était le très-petit nombre, émettaient quelques doutes; ils auraient voulu qu'on poussât l'affaire plus avant, et qu'une enquête sérieuse lavât la Rozeraie de tout soupçon. Perrier seul ne disait rien. Il avait un visage accablé qui nous frappa tous; on le pria de donner son avis; il devint aussi rouge que s'il eût lui-même volé les chemises, et balbutia d'une voix étranglée quelques mots inintelligibles. Il suffoquait.

Le tambour avait annoncé la fin de la récréation, et nous rentrions lentement à l'étude, quand nous aperçûmes Valentin qui arrivait tout courant. Il tenait à la main deux chemises qu'il agitait au-dessus de sa tête en criant : « Les voilà! les voilà! »

En un instant, nous fûmes tous autour de lui, le pressant de questions. Il nous conta que depuis trois heures il cherchait la preuve d'un fait qu'il savait être vrai. Il était d'abord allé chez la blanchisseuse de l'École, qui n'avait pu lui donner aucun renseignement. Mais une des petites ouvrières de l'établissement, l'ayant entendu

Digitized by Google

parler de chemises brodées qui appartenaient à un élève de l'Institut militaire, lui avait dit qu'elle croyait en avoir vu de pareilles chez une petite fille nommée Rosita, dont elle lui avait donné l'adresse. Il y avait couru. Il s'était hardiment présenté chez elle au nom de la Rozeraie, et lui avait demandé de sa part les chemises, qu'elle avait dû blanchir. Elle les lui avait remises sans défiance, et il nous les avait aussitôt apportées. C'était sa justification.

Nous les dépliâmes; il n'y avait pas à s'y tromper. Elles furent reconnues de tout le monde. Je vis avec surprise, en les regardant de plus près, qu'elles étaient démarquées; j'en fis l'observation; ce ne fut qu'un cri d'indignation. Personne ne se demanda si Rosita avait pris sur elle de les démarquer sans en avoir reçu l'ordre. L'intention de vol nous parut manifeste. Le jour même où la Rozeraie avait donné si solennellement sa parole d'honneur, nous apprenions qu'il avait voulu cacher sous un parjure la plus honteuse des malhonnêtetés. Jugez de notre émotion.

On se réunit en tumulte dans la salle des conférences. Tous crient à la fois : les uns veulent qu'on aille sur-le-champ souffleter la Rozeraie, les autres qu'on le fasse jeter à la porte par les domestiques. Quelques-uns proposent qu'on le force de demander, à deux genoux, pardon à Valentin. Rien ne nous semble trop cruel, dans cette première effervescence des esprits. Le général entre au milieu de ce brouhaha, dont il vient demander la cause. Le premier qu'il interroge, tout échauffé encore de la discussion, lui conte rapidement ce qui s'est passé.

— Cela est-il vrai, monsieur ? dit le général stupéfait.

— Oui, oui, s'écrie-t-on de toutes parts.

— C'est bien, messieurs, reprit le général, rentrez dans vos quartiers, et ne songez plus à cette affaire. Vous pouvez être assurés que justice sera faite. Comptez sur moi.

Le général ne laissait pas, j'imagine, d'être fort embarrassé. Il savait que la Roseraie tenait à une famille influente, qu'il était protégé par les prêtres, gens rancuniers et qui ont le bras long. Ce pauvre homme, qui était fort brave sur le champ de bataille, n'avait pas le courage civil; il craignait de se faire des ennemis. Renvoyer la Roseraie lui semblait dangereux; le garder était impossible. Il fallait compter avec l'exaspération si légitime de deux cents jeunes gens qui portaient une épée. Je ne sais qui s'avisa du biais qu'on prit pour accommoder les choses; je doute que ce fût lui, car il n'était pas

malin. Mais l'expédient était habilement choisi, et nous donnâmes dans le piége de la meilleure foi du monde.

Nous étions le dimanche suivant au café de la Minerve, dans la salle qui nous était réservée, les uns jouant au billard, les autres attablés devant des chopes ou des bols de punch, tous causant avec animation, lorsqu'un homme entra sur qui tous les yeux se tournèrent. C'était un grand vieillard, chauve par devant, avec une couronne de cheveux blancs derrière la tête. Il avait une de ces figures énergiques et bronzées où l'on reconnaît aisément le soldat qui a fait vingt campagnes. Une des manches de sa redingote disait clairement qu'il avait laissé son bras droit à quelque bataille. Sa poitrine était toute chamarrée de décorations. Il fit demander le major de l'École; Perrier vint à lui :

— Monsieur, lui dit-il d'une voix forte et qui imposa silence à tous, je suis votre ancien; comme vous, j'ai passé par cette glorieuse École qui a donné au Piémont tant de braves officiers; j'en suis sorti le premier, comme vous en sortirez bientôt. Mais j'ai vu des guerres comme je ne souhaite pas que vous en revoyiez jamais. J'ai assisté à vingt batailles, et mon bras est resté à Wagram. C'était un beau temps que celui-là, jeune homme, un beau temps et bien terrible.

Perrier s'inclina.

— A qui ai-je l'honneur de parler? demanda-t-il.

— Je me nomme de la Rozeraie, répondit le vieillard. A ce nom il courut dans toute la salle un frémissement d'attention et de curiosité. Nous nous sentîmes tous pris de sympathie pour ce vieux militaire dont l'honneur, jusque-là sans tache, venait d'être si cruellement flétri par un fils indigne.

« Ce nom, reprit-il, vous dit assez le but de ma démarche. Vous êtes généreux et bons, car vous êtes jeunes et vous portez l'épaulette. Vous écouterez un père au désespoir; vous aurez pitié de lui. Mon fils, dans un moment de folie, a misérablement compromis votre uniforme, qui a été le mien. Vous l'avez renvoyé; c'était justice. Ce n'est pas pour lui que je vous implore, c'est pour moi, c'est pour l'honneur de mes cheveux blancs. Je ne vous demande pas qu'il revienne parmi vous, avec les droits qu'il tenait de son admission à l'École; il s'est rendu indigne du titre d'officier. S'il aspirait jamais à le devenir, c'est moi-même qui l'écarterais d'une carrière où tous ceux de sa famille n'ont laissé que des souvenirs d'honneur. Mais songez, messieurs, que son exclusion, au moment même où cette

Digitized by Google

déplorable affaire vient de jeter un si triste éclat, couvre de honte, non-seulement le vrai coupable, mais son père qui mourra de chagrin, et des frères innocents dont l'avenir sera brisé. Je vous en conjure, mes amis, souffrez-le encore quelque temps parmi vous. Laissez-le attendre que le bruit de son malheur se soit apaisé; laissez-moi répondre par sa présence au milieu de vous à tous les commentaires, dont le scandale rejaillit sur une vieille et noble maison. Quand il pourra sortir de l'École, sans déshonneur pour nous, il donnera sa démission d'élève. Je m'y engage en son nom. Le général m'a promis que pour lui il fermerait les yeux, mais il m'a renvoyé à vous. C'est de vous que je tiendrai l'honneur et la vie. Ne fermez point votre oreille aux supplications d'un soldat, qui ne saurait rien vous proposer de déshonorant; et laissez-vous attendrir à la douleur d'un père. »

En disant ces derniers mots il saisit la main de Perrier, et s'inclina presque devant lui. Je ne sais si vous avez jamais vu des larmes couler sur une moustache grise. Mais je ne connais rien, pour moi, qui soit plus propre à remuer le cœur. Toute notre colère tomba devant ce spectacle, nous fûmes tous émus, et Perrier releva vivement le vieillard au moment où il faisait le geste de se mettre à genoux.

— Monsieur, lui dit-il, je ne puis vous répondre en ce moment; il faut que je consulte mes camarades.

Et il se tourna vers nous.

— Oui, oui ! cria-t-on de tous les côtés.

— Merci, mes amis, merci, dit M. de la Rozeraie. Vous me sauvez la vie.

Et il vint nous serrer la main à tous. Nous voulions le retenir parmi nous, mais il avait hâte de porter cette bonne nouvelle à sa femme; il s'excusa et partit.

Le premier moment d'émotion passé, quelques-uns d'entre nous, plus avisés ou plus froids que les autres, comprirent que nous venions de faire une sottise. Qu'allions-nous faire de la Rozeraie au milieu de nous? De quel visage faudrait-il accueillir son retour? Aucun terme n'avait été assigné; il pouvait demeurer jusqu'à la fin de l'année. Comment soutiendrions-nous si longtemps cette situation équivoque? Nous sentîmes plus vivement encore notre faute le lendemain, quand le général nous rassembla, pour nous parler de la conduite que nous avions à tenir.

Digitized by Google

Il ne doutait pas, nous dit-il, que nous ne fussions résolus de rester fidèles à l'engagement que nous avions pris. Il ne nous demandait point pour notre malheureux camarade des marques de sympathie ; mais il espérait que nous saurions nous garder de toute parole offensante, de tout geste blessant. C'était nous qui avions consenti à ce que la Rozeraie rentrât à l'École ; c'était à nous de ne pas lui en rendre le séjour impossible. Il croyait qu'une attitude réservée et digne serait du meilleur goût. Il était d'ailleurs chargé de maintenir la discipline à l'Institut militaire, il était responsable de tout ce qui pouvait s'y passer, il tiendrait sévèrement la main à ce qu'il ne sortît de cette abominable aventure aucun conflit sérieux, aucun prétexte à duels.

De la Rozeraie revint ; nous l'accueillîmes avec un visage fier et morne. Il entra les yeux baissés et l'air contrit ; et pourtant, il perçait à travers l'humilité de sa contenance je ne sais quoi de dur, de farouche, et presque d'insolent. On y sentait comme un sourd parti pris de résistance, ou même de bravade. Nous le tînmes *à la quarantaine*. C'était le mot consacré pour ces sortes d'exclusions. Personne ne lui adressait la parole, et on ne lui répondait que par de brefs monosyllabes. On n'acceptait son voisinage que lorsqu'on y était contraint par la discipline de l'École. Aussitôt qu'il paraissait, le vide se faisait autour de lui ; il se promenait seul, dans la cour, dévorant, sans sourciller, l'insupportable outrage de cette solitude.

Il fallait que son âme fût solidement trempée pour ne point fléchir sous ces témoignages du mépris public. Il s'était sans doute forcé à prendre le dessus. Il avait armé son front d'une indifférence froide, et défendu à son cœur de battre. Je ne pouvais m'empêcher de sentir un certain étonnement, qui se tournait presque en admiration, pour la sombre énergie de ce caractère ; je me disais qu'à sa place j'aurais bientôt quitté la partie, ou me serais brûlé la cervelle de désespoir.

Le temps, qui console les plus douloureux chagrins, adoucit aussi les colères les plus vives. Il faisait peu à peu son office. Il enlevait à l'aigreur de nos ressentiments sa première amertume ; la situation s'était insensiblement détendue ; nous étions de jour en jour, et sans y prendre garde, moins raides et moins cassants dans nos rapports avec la Rozeraie. Il est plus difficile qu'on ne pense de garder rancune à un camarade qu'on voit du matin au soir, et de se tenir à chaque instant sur le qui-vive. La haine n'est point naturelle au

Digitized by Google

cœur de l'homme; elle lui pèse, et il s'en décharge par fatigue, plutôt qu'il ne la sacrifie par grandeur d'âme. Il oublie plus qu'il ne pardonne.

Perrier seul n'oubliait point. C'était une barre de fer que ce garçon. Il suivait avec chagrin les progrès de la Rozeraie. Son indignation éclatait souvent en mots amers; il nous traitait de cœurs lâches; il nous reprochait de pactiser avec l'infamie. Une petite circonstance vint mettre le comble à son exaspération.

C'était le jour de la Fête-Dieu. Vous savez de quelle pompe les villes d'Italie entourent les cérémonies catholiques. Il était d'usage que tous les ans un détachement des élèves de l'École fût commandé pour suivre la procession. Vous imaginez sans peine si cette nécessité de service paraissait dure à mon pauvre ami. C'était au fond un pur enfantillage. Il est fort naturel que l'État, lorsqu'il professe une religion, ait aussi un culte public et en relève l'éclat par la présence de tous ses fonctionnaires. Mais on raisonne passionnément quand on est jeune, et la passion n'aide pas à bien raisonner. Perrier nous réunit en assemblée délibérante; il nous proposa de voter une adresse au général, où nous le supplierions de nous dispenser d'un service qui répugnait à nos habitudes de libre-penser; il se chargeait de la porter lui-même et de l'appuyer par de beaux discours.

Comme la proposition était absurde, elle fut votée d'enthousiasme. Il n'y eut qu'un seul opposant, ce fut la Rozeraie. Perrier lui contesta, en termes fort rudes, qu'il eût le droit de donner son avis sur une question qui intéressait l'École. Nous pensâmes tous qu'une querelle et une provocation allaient s'ensuivre. Mais soit réelle indifférence, soit force d'âme et parti pris, la Rozeraie se contint. Il donna ses raisons, d'un ton modeste mais très-ferme; elles nous eussent fait, deux mois auparavant, bondir d'indignation. Elles nous persuadèrent presque. Nous crûmes faire acte de tolérance en laissant le vote libre à un homme qui ne votait pas comme nous. Perrier eut beau nous représenter que c'était une première faiblesse, qui en présageait d'autres. Nous ne l'écoutâmes point. Il nous parut véritablement trop inflexible. Il avait pourtant raison en cela. Mieux vaut toujours trancher dans le vif que de prolonger une situation équivoque.

Le général nous envoya promener avec notre adresse. Il nous dit que le métier de soldat serait trop amusant si l'on n'avait qu'à se battre; qu'un militaire devait aller où on le commandait, à la pro-

Digitized by Google

cession comme à la mort. On s'en rapporta au sort pour choisir ceux qui seraient de corvée. Larozeraie tomba le premier, moi après lui, Perrier fut exempt. J'étais de fort mauvaise humeur, et le croyais ravi de n'en avoir pas les mêmes raisons que moi. Aussi ne fus-je pas médiocrement étonné quand, la veille de la Fête-Dieu, il me demanda, comme une faveur, de lui céder ma place. Il avait un air fort penaud en me présentant sa requête; je le regardai dans le blanc des yeux :

— Tu veux faire une scène en public à la Rozeraie, lui dis-je sévèrement; tu veux lui chercher querelle devant tout le monde. Cela est mal, très-mal. Je ne prêterai point les mains à cette folie. Le sort m'a désigné pour suivre le bon Dieu; je le suivrai, et tu te tiendras bien tranquille.

— Tu te trompes; je n'ai aucun mauvais dessein contre la Rozeraie; je ne songe guère à lui en ce moment.

— Tu ne me feras pourtant pas accroire que tu vas là par plaisir.

— C'est par plaisir.

— Allons donc !

— Tiens ! lis, me dit-il.

Et il me tendit une petite lettre qu'il tira de son sein. Le papier était parfumé, et couvert de fines pattes de mouche où l'on reconnaissait aisément la main d'une femme.

« Mon ami, disait la lettre, je suis bien heureuse; il se présente une occasion de nous voir. Nous allons tous à Turin pour le jour de la Fête-Dieu. J'espère que vous serez à la procession sous ce joli uniforme qui vous va si bien. Quand le cortége passera à l'angle de la place Neuve, levez les yeux sur les marches du reposoir, vous y verrez une amie qui vous a donné tout son cœur, et vous aime le plus tendrement du monde. Elle priera Dieu pour vous de toutes ses forces; elle pense que vous vous unirez avec elle dans une même intention, et que vous ne voudrez point lui causer de la peine en faisant le méchant, comme il vous arrive quelquefois, vous qui êtes si noble et si bon. J'ai mis un baiser sur cette lettre; mais il n'est pas pour vous, ingrat, si je ne dois pas vous voir.

« Ma mère, qui vient de lire mon petit billet, vous fait mille compliments. Signé Jeanne. »

« Je comprends, lui dis-je après avoir lu. Eh bien ! et ces

Digitized by Google

beaux principes, nous les oublions donc pour aujourd'hui, monsieur le philosophe ? »

« Eh ! que veux-tu ? me dit-il ; ces gens-là nous tiennent par les femmes. Nous les battons sur le terrain du raisonnement et ils ne s'en moquent pas moins de nous. Ils savent bien qu'un jour ou l'autre nous serons pris. On est amoureux, on courbe la tête, on passe sous le joug. La femme devient mère ; en dépit que vous en ayez, ils baptisent vos enfants, ils leur administrent la confession, la communion, et tous leurs sacrements du diable. Vous vous taisez pour avoir la paix dans le ménage et voilà comme les erreurs se perpétuent. Je suis un sot ; je le sais : aide-moi du moins à ne pas être ridicule. Feins pour demain une forte migraine ; je suis ton meilleur ami, je prendrai ta place et personne ne pourra gloser. »

J'y consentis aisément, et le jour même après la cérémonie il vint raconter ses impressions. Il était dans le ravissement.

— Ah ! mon ami, qu'elle était belle !

— La procession ?

— Eh non ! mauvais plaisant ; Jeanne tout habillée de blanc, agenouillée et regardant le ciel avec des yeux qui vous feraient croire au paradis. Elle chantait avec ses compagnes un de ces absurdes cantiques de sacristie qui sont la honte de l'esprit humain. Quelle voix, mon ami ! aussi pure que son cœur, aussi fraîche que son visage. Elle m'a fait de la tête un petit signe affectueux qui m'a ravi de joie !

— Et la Rozeraie !

— Ma foi ! j'ai marché à côté de lui toute la journée et je ne l'ai pas vu. Il fallait que je fusse bien en train d'être heureux, car sa présence n'a pu gâter mon plaisir.

On lisait le lendemain dans le journal officiel de Turin une magnifique description de la cérémonie. C'était un fort beau morceau d'éloquence officielle, comme il y en a quelquefois même dans vos journaux de France. Mais ce qui nous toucha plus sensiblement que toutes les belles phrases de l'écrivain, ce furent six lignes jetées à la fin de son paragraphe.

« L'Institut militaire était représenté par vingt de ses élèves. On avait été forcé de les tirer au sort parce que tous se disputaient l'honneur de donner à la religion ce témoignage public de leur bon esprit. Le major de l'École, M. Perrier, avait voulu s'adjoindre à la députation, bien qu'il n'eût pas été désigné pour en faire partie. A côté de lui marchait le fils d'une des plus vieilles et des plus glorieuses fa-

Digitized by Google

milles de notre pays, M. Albert de la Rozeraie. Il suffit de ce fait, que nous sommes heureux de constater, pour démentir les bruits qui ont couru dernièrement sur l'Institut militaire. Les prétendues dissensions qu'on disait avoir éclaté entre les élèves n'existent que dans l'imagination de ceux qui les ont inventées. Jamais l'École ne fut plus unie, jamais..., etc., etc. »

Rien n'égale la fureur dont Perrier fut enflammé à cette lecture. Il courut comme un forcené au journal y porter une réclamation. Le directeur le reçut avec mille compliments, mais refusa d'insérer sa lettre sans l'agrément du général. Le général renvoya au ministre qui ne répondit point. Bref, l'affaire traîna en longueur et ne reçut point de solution, comme il arrive à tant d'affaires en ce monde qui s'évaporent au lieu de se terminer.

Les ferments de haine s'échauffaient ainsi peu à peu; le jour n'était pas loin où ils allaient éclater avec un horrible scandale.

SARCEY.

(La fin à la prochaine Livraison.)

Digitized by Google

LE RÈGNE DE CATHERINE II

(1762-1796.)

La Cour de Russie il y a cent ans, extraits des dépêches des ambassadeurs anglais et français. Paris et Berlin, 1858. — *Frédéric II, Catherine et le partage de la Pologne,* d'après des documents authentiques, par Frédéric de Smitt. Paris, 1861. — *Mémoires de la princesse Dachkoff, écrits par elle-même,* publiés par mistress W. Bradfort. Paris, 1859. — *Mémoires secrets sur la Russie et sur les règnes de Catherine II et de Paul Ier,* par C.-F.-P. Masson; édition nouvelle. Paris, 1859 [1].

Le règne de Catherine II est le règne brillant de la monarchie russe. Cette princesse, en montant sur le trône, reprit l'œuvre de Pierre Ier par des moyens plus doux et avec un éclat encore plus grand. L'attention de l'Europe était alors appelée sur la vieille Moscovie asiatique, transformée, du moins en apparence, en Russie européenne. Cette transformation avait été si rapide qu'elle n'avait pas même rempli l'espace d'une longue vie humaine. Ainsi, M. de Ségur, ambassadeur de France à Saint-Pétersbourg en 1786, y entendit parler de Pierre le Grand par la vieille comtesse Romanzow [2], qui avait connu le terrible réformateur, et vu poser la première assise de la nouvelle capitale de la Russie. Depuis ce règne de Pierre le Grand la Russie avait peu à peu pris place parmi les grandes puissances. Une jeune souveraine, parvenue au trône en des circonstances extraordinaires, annonçant dès son avénement de vastes desseins, devait fort occuper la renommée. Pierre le Grand avait commencé la civilisation de la Russie par les réformes et les institutions nécessaires pour en faire un État européen; Catherine, en reprenant et continuant son œuvre, prétendit y ajouter, ce qui ailleurs était un résultat de la civilisation même, l'éclat des lettres et des arts. Le soin qu'elle prit de proclamer ses desseins, les hérauts qu'elle choisit à sa gloire, son incomparable talent de mise en scène, tout cela, joint à

1. Voir, sur la *Jeunesse de Catherine II,* le numéro de la *Revue Nationale* du 10 novembre 1860.

2. Mère du maréchal Romanzow.

Digitized by Google

la puissance des armes et à l'habileté de la politique russe vis-à-vis de l'étranger, contribua à élever la renommée de Catherine au niveau de celle des plus célèbres monarques. Après la mort de Frédéric II, aucune tête royale ne domine plus la sienne; elle est en possession d'attirer, mieux qu'aucun autre souverain, les regards de l'Europe, jusqu'au moment où la révolution française vient détourner violemment et occuper seule l'attention des rois et des peuples.

Aujourd'hui que de curieuses révélations nous ont mis à même de pénétrer le véritable caractère du génie et des actions de Catherine, devons-nous ratifier ou casser le jugement des contemporains sur la veuve de Pierre III? C'est ce qu'il conviendra d'examiner, après avoir passé en revue les événements auxquels elle a pris part et cherché ce qui est resté de son règne. Légitime ou illégitime, sa renommée est autant française que russe. C'est pour avoir demandé à notre philosophie du siècle dernier des plans de réforme et des avis pour le gouvernement de son peuple, que Catherine a été louée, peut-être au delà de la mesure, par ceux de nos écrivains qui régentaient alors l'opinion. C'est pour avoir essayé de naturaliser en Russie quelques-uns des produits de notre civilisation française, qu'elle a joui parmi nous d'une popularité qu'elle ne retrouvait pas dans ses propres États, où le défaut de ces emprunts faits à l'étranger était senti, où l'on connaissait par expérience la vanité des réformes annoncées à grand bruit. Cela étant, n'est-ce pas une sorte de devoir pour les écrivains français de notre siècle de rétablir la vérité si, par hasard, elle avait été faussée plus ou moins systématiquement par leurs devanciers? Grâce aux documents que le temps a fait paraître au jour, nous en savons plus long que Voltaire sur ce que Catherine appelait son *petit ménage*, et nous n'avons pas les mêmes raisons que lui de louer la ménagère. Peut-être aussi ce coup d'œil jeté sur l'administration de la Russie, pendant le règne qui a le mieux continué celui de Pierre le Grand, ne sera-t-il pas inutile pour nous faire apprécier l'œuvre même du réformateur et la nature de la civilisation qu'il a imposée à son empire.

I

Les commencements du règne de Catherine furent loin d'être tranquilles. Le trône sur lequel elle venait de monter par une révolution tremblait sous elle; une révolution pouvait l'en faire tom-

Digitized by Google

ber. A peine avait-elle eu le temps de s'y asseoir que déjà la sédition fermentait dans les régiments de la garde ; moins de six semaines après la révolution la révolte éclatait. Pendant trois nuits de suite les officiers du régiment Siméonowski eurent à ramener à l'obéissance les soldats qui s'étaient soulevés en armes. Le gouvernement conçut avec raison des inquiétudes sérieuses; on arrêta un grand nombre d'officiers et de soldats et on les fit disparaître; mais on ne put empêcher le mécontentement de se propager dans la garnison de Pétersbourg. Des conspirations de toutes sortes s'y tramèrent contre le nouveau règne, et, bien qu'elles ne fussent peut-être pas véritablement dangereuses, Catherine ne laissa pas d'en être troublée, beaucoup plus même qu'on ne devait l'attendre de la fermeté naturelle de son caractère.

Le but de ces conspirations était de l'exclure du trône pour y asseoir à sa place, soit le grand-duc son fils, soit le prisonnier de la forteresse de Schlusselbourg, cet Ivan qu'Élisabeth avait détrôné. On se rappelle que plusieurs des conjurés qui avaient pris part à la révolution du 8 juillet avaient cru agir dans l'intérêt du grand-duc Paul ; ceux-là même qui avaient conspiré pour Catherine avaient dû ne parler que de lui aux soldats; ils avaient bien pensé que le nom d'une femme étrangère ne produirait pas sur l'esprit de ces soldats le même effet que celui du descendant de Pierre le Grand. Dans les entretiens qui avaient préparé la sédition, Catherine n'avait été présentée que comme régente ; et c'était une sorte d'escamotage qui l'avait, après le succès de la conspiration, substituée au véritable souverain. Les soldats pouvaient donc se regarder comme trompés. Quant aux chefs de la conspiration, il s'en trouva plus d'un sans doute parmi eux qui, mécontent du nouveau règne, soit à cause de quelque déception particulière, ou de l'insolence des Orlow détestés de toute la cour, soit même par indignation du meurtre de Pierre III ou par quelque sentiment de patriotisme russe, aurait vu avec plaisir un nouveau changement. La nation partageait les sentiments de l'armée ; on le vit par l'apparition des faux Pierre III, qui furent, à plusieurs reprises, comme les hérauts du mécontentement populaire. Le spectre de Pierre apparaissait à Catherine, tantôt sous la figure du prisonnier du lac Ladoga dont elle faisait resserrer alors les chaînes, tantôt dans son propre palais, sous les traits même de son fils, pour lequel elle conçut une haine contre nature; il devait lui apparaître

Digitized by Google

encore dans le cosaque Pugatschew, cet aventurier dont la ressemblance vraie ou fausse avec l'empereur assassiné, fournit, plusieurs années après, au ressentiment longtemps comprimé du peuple russe l'occasion de se manifester par un soulèvement en armes.

On voudrait croire que le remords entrait pour quelque chose dans le trouble ressenti par Catherine; mais il est plus probable que la cause de ce trouble fut dans l'inquiétude que lui inspiraient les menées et les projets des mécontents ainsi que l'attitude même de la nation. Sa mélancolie, qu'elle n'avait pas toujours la force de cacher, frappa lord Buckingham à son arrivée à Moscou où il venait remplacer, au poste d'ambassadeur de la Grande-Bretagne, M. Keith, qui avait lui-même demandé son rappel. Une autre cause pouvait encore contribuer à l'ennui que laissait voir l'impératrice, je veux parler de l'obsession que lui faisaient subir ceux qui croyaient avoir le droit de lui donner des conseils ou de lui demander des grâces. On lui parlait avec une liberté qu'elle pouvait trouver impertinente. Un jour elle se plaignit à l'ambassadeur de France, M. de Breteuil, d'être souvent poursuivie par des représentations et des propos qui, disait-elle, *n'avaient pas toujours pour base la raison et l'honnêteté.* Lorsqu'elle parlait ainsi, l'impératrice venait d'échapper à la contrainte d'un entretien avec Bestuchew, qui, ce jour-là, était, dit l'ambassadeur, *ivre-noyé.* Les souverains qu'une révolution a portés sur le trône éprouvent souvent du dégoût et de l'humiliation par l'importunité de ceux dont la présence et les discours leur rappellent des services qu'il leur serait plus agréable d'oublier.

Parmi les ennuis et les embarras de Catherine à cette époque, il faut sans doute compter le despotisme domestique de Grégoire Orlow et de ses frères. Quand il s'était agi de la conquête du pouvoir, Catherine avait trouvé dans l'énergie soldatesque de son vulgaire amant l'instrument nécessaire à ses desseins. Une fois assise sur le trône, elle dut trouver à Orlow moins de mérite, sans croire encore cependant pouvoir se passer de l'appui qu'elle avait dans sa fidélité. Dans ses confidences à M. de Breteuil, il lui arriva de se plaindre du manque d'éducation et des exigences de ceux avec qui elle vivait, tout en vantant d'ailleurs leur probité et leur dévouement. « Ils ne me vendront pas, » disait-elle. Orlow avait à la cour l'insolence et la grossièreté d'un soldat parvenu. Son élévation faisait le scandale du public en même temps qu'elle excitait la jalousie des courtisans. Cependant, tout comblé d'honneur et de richesses, il ne se croyait

Digitized by Google

pas récompensé selon ses services ; il n'aspirait à rien de moins qu'à s'asseoir sur le trône à côté de celle qu'il y avait fait monter. Jusqu'à quel point Catherine consentit à cette ambition de son amant, et quelle part elle eut dans une comédie préparée à l'effet de lui faire prendre Orlow pour époux, c'est ce qu'on ne sait pas au juste; il est néanmoins probable que ceux qui eurent l'idée de cette proposition ne pensaient pas qu'elle dût lui déplaire.

La reconnaissance de Catherine pour d'anciens services avait rappelé Bestuchew de son exil. Comme ces courtisans de tous les régimes dont parle quelque part Chateaubriand, qui *raniment leur carcasse pour radoter leur bassesse*, Bestuchew ne reparut à la cour que pour y plier sa vieillesse à de nouvelles servilités. Ce fut lui qui imagina de faire signer par plusieurs évêques une pétition où l'on suppliait l'impératrice de prendre un époux parmi ses sujets; il était sous-entendu que cet homme fortuné ne pouvait être un autre que Grégoire Orlow. Si l'on s'en rapporte au récit de la princesse Daschkow, ce fut son oncle, le grand chancelier Woronzow, qui déjoua cette manœuvre en protestant énergiquement devant l'impératrice contre l'impertinence et la déraison de Bestuchew. Prise à l'improviste, Catherine traita Bestuchew de *vieil intrigant*, et se défendit d'avoir autorisé sa proposition. Les remontrances de Panin, de Razumowsky vinrent en aide à l'indignation de Woronzow pour détourner Catherine d'épouser son favori, si toutefois elle en avait eu l'idée. Cependant le bruit de ce mariage s'était répandu dans Moscou, où la cour résidait alors; il en résulta un soulèvement populaire. Ce ne fut qu'une émeute. Désappointé, furieux, le favori fit arrêter un certain Hetrow qui lui était dénoncé comme un de ses plus ardents ennemis; il avait été de la conspiration contre Pierre III, et, après l'avénement de Catherine, avait dédaigné de solliciter aucune récompense. Une conduite aussi extraordinaire devait le rendre suspect au gouvernement russe. La princesse Daschkow, qu'on soupçonnait aussi de nourrir des pensées hostiles, accusée de complicité avec Hetrow dans une conspiration nouvelle, vit commencer sa disgrâce, qui ne tarda pas à devenir complète.

La lutte entre la princesse et le favori avait pris naissance avec le règne de Catherine. Orlow, pour qui la princesse ne cachait pas son mépris, n'eut pas de peine à triompher de l'influence qu'elle conservait encore sur l'impératrice, en la représentant comme devenue tout à coup,

Digitized by Google

soit par inconstance d'esprit, soit pour quelque grief personnel, la secrète ennemie du gouvernement qu'elle avait tant contribué à établir. Il persuada à Catherine que la main de la princesse était dans toutes les conspirations contre son trône; et le fameux complot de Mirowitz lui ayant fourni l'occasion d'une accusation nouvelle, il parvint à faire éloigner de la cour par l'impératrice celle qu'elle avait déjà éloignée de son cœur.

On sait l'histoire de ce complot qui eut pour résultat de délivrer Catherine d'un compétiteur que lui opposait le sentiment national. Un cosaque, le lieutenant Mirowitz, étant de garde dans la citadelle de Schlusselbourg, après avoir gagné à la cause d'Ivan les soldats qu'il commandait, avait tenté de pénétrer dans l'appartement du prince afin de l'arracher à sa prison et de le proclamer empereur; mais il n'avait emporté que son cadavre; par une précaution, à cette époque objet de plus d'un commentaire, Catherine avait donné l'ordre aux gardiens d'Ivan de tuer le prisonnier dans le cas où ils ne pourraient demeurer maîtres de sa personne. C'est ce qu'ils firent. Il était assez naturel de soupçonner la politique des Orlow d'avoir combiné ce nouveau drame et d'en avoir préparé de loin le funèbre dénoûment. La nécessité de la mort d'Ivan fit même l'objet d'une enquête dans le procès de Mirowitz, et le zèle que mirent les juges à examiner ce point prouva bien qu'ils soupçonnaient quelque mystère. Rien toutefois ne démontre que Mirowitz n'ait pas agi de lui-même, poussé par le sentiment populaire et par l'esprit général de mécontentement tourné alors contre Catherine comme il avait été tourné contre Pierre III. Mirowitz mourut bravement en protestant qu'il n'avait point de complices. On admira la fortune de Catherine qui la délivrait toujours si à propos de toute rivalité menaçante pour son trône.

Catherine cependant ne se sentait pas rassurée. La tentative de Mirowitz et le procès qui s'ensuivit la jetèrent dans un grand abattement. On ne retrouvait plus en elle cette hardiesse d'esprit et cette décision qu'elle avait autrefois fait paraître. Incertaine dans ses conseils pour tout ce qui concernait les affaires de l'intérieur de son empire, elle ne redevenait elle-même que dans la conduite à tenir vis-à-vis de l'étranger. Attentive aux complications de l'Europe, son génie lui indiquait qu'elle trouverait là le moyen de plaire à son peuple et d'affermir ainsi son autorité. Ce fut la Pologne qui paya pour les inquiétudes que la Russie donnait à sa nouvelle impératrice.

Digitized by Google

Catherine et la Russie restaient vis-à-vis l'une de l'autre dans un état de méfiance réciproque, et cette méfiance devait persister longtemps dans la nation, même sous la soumission silencieuse.

Les deux hommes qui se partageaient alors la confiance de Catherine étaient Orlow et Panin. Les correspondances diplomatiques ne s'accordent pas sur le compte du premier. Si l'on en croit un diplomate anglais, le comte Grégoire Orlow était doux, poli, humain, accessible, très-respectueux envers l'impératrice, galant homme en un mot, malgré l'insuffisance de son éducation. Un autre diplomate du même pays nous le dépeint au contraire comme hautain, vaniteux, abusant de la passion de Catherine pour se conduire envers elle d'une façon peu respectueuse, même en public. Tout porte à croire que ce dernier portrait est le plus vrai. On n'ignorait pas à la cour les fréquentes querelles de l'impératrice et du favori. On s'y disait tout bas que l'amour de Catherine pour Orlow ne devait pas durer toujours et qu'il en serait sans doute de la faveur comme de l'amour quand, à force d'abuser de l'une et de l'autre, l'insolent favori aurait fini par lasser la complaisance de la femme et irriter l'orgueil de la souveraine. Cependant son influence était toute-puissante pour les affaires de l'intérieur. Quant aux affaires du dehors, il ne s'en mêlait pas, soit qu'il craignît de laisser voir son ignorance, ou que la confiance de Catherine eût, dès ce temps-là, des bornes que l'intimité la plus absolue était tenue de respecter.

Panin occupait à la cour le premier rang après Orlow. Le comte Panin, gouverneur du grand-duc, vice-chancelier, et plus tard chancelier, exerçait les fonctions de premier ministre qu'il devait conserver pendant vingt ans. Dans une telle position, un homme d'un esprit résolu eût pu être très-dangereux; avec l'éducation du jeune Paul, Panin tenait, suivant l'expression d'un ambassadeur, la couronne dans ses mains; mais il était incapable de profiter de sa situation pour rien tenter en faveur de son élève; la timidité de son caractère était surtout ce qui le recommandait à la confiance de Catherine. Panin, vaniteux, indolent, mais ministre habile, *plutôt*, dit M. de Breteuil, *par l'habitude d'un certain travail que par de grandes lumières*, avait la direction des affaires extérieures. Du reste, aucun autre homme à la cour n'était plus capable que lui de comprendre les desseins de Catherine pour la grandeur de la Russie. Il possédait de plus une qualité rare parmi les hommes d'État russes, l'intégrité. Les témoignages sont unanimes sur ce point. Ce

Digitized by Google

fut pour les ambassadeurs étrangers une chose nouvelle, et qui parut sans doute fâcheuse à quelques-uns, de voir les affaires traitées avec eux d'une façon honorable, à la franchise près, qui ne fut jamais dans les traditions diplomatiques. Avec ses qualités et ses défauts, Panin devint pour Catherine l'homme nécessaire; elle se reposait sur lui de l'exécution de ses plans, tandis qu'elle échappait elle-même à l'ennui des affaires pour se livrer aux distractions et aux plaisirs des *petits appartements*.

Orlow et Panin avaient d'abord vécu en assez mauvaise intelligence, mais on obtint d'eux une réconciliation apparente. La politique de Catherine trouvait son compte à ce partage du pouvoir entre deux hommes dont, par des raisons différentes, elle se sentait également sûre. Quant au grand-duc, élevé par Panin avec une constante sévérité, tenu par sa mère dans un état de soumission qui ne laissait aucune place à l'affection ni à la confiance, traité par elle, en toute occasion, avec une sécheresse qui choquait même les étrangers, il grandissait contraint, soupçonneux, farouche, plein de passions contenues et de secrètes révoltes, d'autant plus haï de Catherine qu'il semblait plus cher à la nation, et d'autant plus cher à la nation qu'il paraissait plus haï de Catherine. Les instincts généreux dont la nature l'avait doué furent étouffés, corrompus, par un système d'éducation vicieux et barbare, qui préparait à sa patrie un règne funeste. Si Catherine n'a pas trempé dans le meurtre de son mari, ce qui reste à l'état de problème historique, on peut dire qu'elle a *moralement* tué son fils[1]. Ce dernier crime, dont la Russie a porté la peine par les extravagances de Paul I[er], suffirait à faire condamner *Catherine la Grande* comme femme et comme souveraine.

II

Un crime politique que la postérité n'a pas pardonné aux puissances qui l'ont médité et accompli, c'est le partage de la Pologne. Aussi, les partisans de chacune de ces puissances se sont-ils efforcés, et jusqu'en ces derniers temps, de rejeter sur les autres la responsabilité de cet acte inique : la Russie, l'Autriche, la Prusse ont été accusées tour à tour d'en avoir eu la première pensée. Il paraît maintenant à

1. Sur la manière dont Catherine s'y prit pour se délivrer des craintes que lui inspirait son fils, voyez les relations de l'envoyé français, M. de Corberon, dans *la Cour de Russie il y a cent ans*, page 323.

Digitized by Google

peu près prouvé que cette pensée naquit dans la tête du roi de Prusse, et que ce fut une conception de la même politique qui s'était signalée auparavant par la conquête de la Silésie. Mais il est vrai également que la Russie portait depuis longtemps ses vues sur la Pologne; et si Catherine n'eut pas d'elle-même la pensée du partage de ce pays, si elle s'étonna, si elle résista même aux premières suggestions qui lui en furent faites, c'est sans doute qu'elle n'avait compté partager avec personne ce qu'elle regardait d'avance comme son bien. Au reste, ainsi qu'il arrive presque toujours, les documents produits, cette fois encore, confirment seulement ce qu'une étude attentive des faits pouvait déjà faire comprendre.

On sait quelle était la situation de la Pologne pendant les années qui précédèrent le premier partage. République aristocratique avec une royauté élective, et le *liberum veto* qui faisait aux délibérations de la diète une loi de l'unanimité sous peine de guerre civile; la Pologne était le scandale des monarchies voisines par sa liberté, et son état d'anarchie excitait, en la justifiant, leur convoitise. La Russie la première comprit le parti qu'elle pouvait tirer des dissensions de ce noble et malheureux pays pour le conduire graduellement à un asservissement définitif. On la voit étendre son influence sur la Pologne pendant le règne des princes de la maison de Saxe; à la mort d'Auguste III, la protection exercée par la Russie sur la république semblait assez bien établie pour que Catherine essayât de lui imposer un roi de son choix. Elle destina son ancien amant, Poniatowski, au rôle déshonorant de gouverner son propre pays sous une autorité étrangère. Mais ce choix rencontra parmi les Polonais une vive résistance. Catherine, disposée à recourir à la violence si l'intrigue ne suffisait pas au triomphe de son candidat, redoutait seulement pour son projet l'opposition de la Prusse et de l'Autriche, également voisines de la Pologne, et intéressées à ne pas laisser la Russie y dominer seule. Ce fut dans ces circonstances qu'une alliance se forma entre la Russie et la Prusse.

Déjà précédemment un traité avait été conclu entre Frédéric II et Pierre III. Par ce traité, que la chute de Pierre l'avait empêché de ratifier, l'empereur avait garanti au roi la Silésie en retour de quelques services qu'il attendait de lui pour le recouvrement du Schleswig sur le Danemark. Un article secret stipulait le maintien de la constitution polonaise, dans l'intérêt des voisins de la Pologne. La chute et la mort de Pierre III durent paraître à Frédéric d'autant plus regretta-

Digitized by Google

bles que Catherine s'était toujours montrée assez mal disposée pour lui. Cependant, le traité de Hubertsbourg ayant mis fin à la guerre de Sept ans, Frédéric se trouva, en 1763, maître paisible d'un royaume agrandi par ses armes, mais seul et sans un allié. L'Angleterre l'avait abandonné, et il en conservait dans son cœur une irritation profonde. Repoussé du côté de l'Autriche par le ressentiment de Marie-Thérèse, du côté de la France par l'alliance de cette nation avec l'Autriche, il n'avait d'espérance que du côté de la Russie. Il fit offrir adroitement son concours à Catherine pour l'élection de Poniatowski, et promit de seconder les vues de l'impératrice pour le gouvernement de la Pologne. Catherine, à qui l'Autriche témoignait de la froideur pour les secours que Pierre III avait donnés à Frédéric, saisit cette occasion d'une alliance avec la Prusse, et un nouveau traité, qui reproduisait celui de 1762, fut conclu entre la Prusse et la Russie le 11 avril 1764.

On sait comment se fit l'élection de Poniatowski. Le concours de Frédéric ne dispensa pas Catherine d'employer la force pour arriver à ses fins. Ce fut la présence des troupes russes aux opérations de la diète qui décida le triomphe du candidat de Catherine. A partir de ce moment, toute indépendance est ôtée à la république. Poniatowski, roi par la grâce de Catherine, ne put jamais, quelque effort qu'il fît, par patriotisme et par loyauté, échapper au joug que faisait peser sur lui la volonté qui l'avait mis sur le trône. Catherine, qui l'avait aimé, ne lui pardonna jamais ses tentatives, pourtant mal soutenues, d'honnête résistance. Froide et impitoyable, après avoir fait de lui bon gré mal gré l'instrument de la ruine de sa patrie, elle le brisa quand elle n'eut plus besoin de sa faiblesse, livrant sa vieillesse aux mépris des contemporains, son nom aux pitiés de l'histoire.

L'affaire des dissidents offrit à la Russie une nouvelle occasion d'intervenir dans les affaires de la Pologne. C'est ici que nous voyons se dessiner le rôle de Frédéric et apparaître ses projets. La protection à accorder aux dissidents, soit d'un culte, soit d'un autre, était l'objet d'un article secret dans le traité de 1762 entre Pierre III et Frédéric, d'où elle avait passé dans le traité de 1764. Elle faisait, avec le maintien de la royauté élective, également stipulée dans les deux traités, partie essentielle du programme de Frédéric concernant la Pologne. Frédéric, après avoir fait insérer cet article dans les traités, excita Catherine à déclarer sa protection en faveur des dissidents qui la réclamaient, et à demander pour eux

d'abord la liberté de leur culte, ensuite l'égalité des droits politiques. Ce fut lui qui, voyant l'effet produit par les propositions de la Russie et la Pologne partagée en deux partis hostiles, eut soin de faire exciter par son ambassadeur l'ambassadeur de Russie à Varsovie, le fameux Repnin, à user de violence, tandis que, d'un autre côté, il encourageait en secret les évêques et leurs partisans les plus fanatiques à faire repousser par la diète les réclamations de Catherine. En même temps, il attirait l'attention de l'impératrice sur les projets de réforme conçus par les Czartoriski pour étendre et affermir le pouvoir du roi, et lui dénonçait Stanislas-Auguste comme aspirant à changer la constitution de la république; il empêchait ainsi l'institution d'un conseil permanent, à laquelle, dans la vue de faciliter le règlement de la question des dissidents, Repnin avait paru consentir. Il n'est pas besoin de rappeler ici les violences auxquelles se porta Repnin après que la diète de 1766 eut refusé de faire droit aux demandes de la Russie et qu'une confédération de dissidents se fut formée à Radom; comment des évêques, des nobles patriotes se virent enlevés et envoyés en Sibérie, et comment l'adoption des propositions russes fut imposée à la diète de 1767. Catherine, irritée par la résistance qu'on lui opposait, ne ménageait plus rien. Le jeu lui plaisait d'ailleurs; elle y trouvait son compte de toute manière : la protection accordée aux dissidents du culte grec devait la rendre populaire en Russie, tandis qu'elle s'attirait les éloges des philosophes français en paraissant défendre les principes de la tolérance et de la liberté religieuse; et cependant elle portait un coup profond à l'indépendance de la Pologne. A mesure qu'elle s'engageait, Frédéric se retirait; retranché dans sa politique, il se réjouissait de l'anarchie excitée à son instigation par les entreprises de Catherine, en paraissant n'en être que le spectateur.

Les patriotes polonais répondirent à la confédération de Radom par celle de Bar, qu'organisèrent l'évêque Krasinski, les Pulawski et le comte Potocki en opposition à Catherine et à Stanislas-Auguste, sa créature, dont ils voulaient la déposition. Toute la Pologne fut bientôt en feu. Les confédérés poursuivaient les dissidents et étaient poursuivis par les armes russes; les paysans grecs orthodoxes se révoltaient contre leurs seigneurs catholiques; les Cosaques zaporogues profitèrent des troubles pour piller et dévaster les terres polonaises. La peste et la famine s'ajoutèrent aux maux de la guerre. Frédéric, fidèle à son système de tout brouiller pour en tirer profit à son

Digitized by Google

heure, donnait en secret des secours aux confédérés, contre lesquels il avait excité Catherine, et, lorsque celle-ci réclamait de lui contre eux un secours efficace, rejetait sa demande en affirmant n'avoir promis d'aider les dissidents que par des mémoires et des déclarations. Par une manœuvre habile, en même temps qu'il donnait ainsi à la Russie sujet de se plaindre de sa conduite, il se rapprochait de l'Autriche dans la fameuse entrevue de Neisse qu'il eut avec l'empereur Joseph II, le 25 août 1769. Cette entrevue, qui paraît avoir été bornée à des conversations dans lesquelles Frédéric apprit à connaître et à juger Joseph II, devait être suivie bientôt de l'entrevue de Neustadt, à laquelle Kaunitz accompagna le jeune empereur, et où de grands intérêts politiques furent traités. Il ne semble pas toutefois que, ni dans l'une ni dans l'autre de ces fameuses entrevues, il ait été question de la Pologne, du moins au point de vue du partage. Mais ce rapprochement entre deux ennemis comme l'avaient été si longtemps Frédéric et Marie-Thérèse n'en fut pas moins fatal à ce pays déchiré; il prépara l'accord pour le partage entre les trois puissances. Frédéric n'abandonnait pas l'alliance russe. Presque à la même époque, il envoyait à Pétersbourg son frère, le prince Henri de Prusse, chargé de sonder Catherine et de s'ouvrir à elle des projets du roi s'il la trouvait dans une disposition favorable.

La Russie, alors en guerre avec la Turquie, venait de se signaler par des victoires brillantes, qui étonnèrent l'Europe et ne laissèrent pas d'exciter les craintes et la jalousie de la Prusse et de l'Autriche. Cette guerre était en partie l'ouvrage de la France. Son ministre, Choiseul, l'avait excitée afin d'opérer une diversion favorable à la Pologne, dont la France ne voulait pas la perte. Catherine y avait donné prétexte en poursuivant sur le territoire ottoman les restes vaincus de la confédération de Bar. Instruits récemment par le célèbre baron de Tott aux manœuvres de la tactique européenne, poussés par M. de Vergennes, l'ambassadeur français à Constantinople, les Turcs, en déclarant la guerre à Catherine, lui avaient fourni l'occasion de déployer une puissance inattendue sur terre et sur mer. La première campagne n'avait eu que peu de résultats; mais, en 1770, le comte Romanzow s'empare de la Moldavie et de la Valachie après deux victoires; Panin occupe Bender, tandis que la flotte russe, sous les ordres d'Alexis Orlow, gagne le combat de Scio et brûle la flotte turque à Tchesmé. Ces victoires de la Russie occupèrent les souverains de la Prusse et de l'Autriche réunis à Neu-

Digitized by Google

tadt. L'année suivante, Catherine mit le comble à ses succès avec la conquête de la Crimée, faite par le prince Dolgorouky.

Le prince Henri arriva à Pétersbourg un mois après l'entrevue de Neustadt. Déjà précédemment Frédéric avait envoyé à Catherine un projet de partage de la Pologne fait, disait-il, par le comte Roch de Lynar, mais dont il était lui-même vraisemblablement l'auteur. Catherine n'avait pas répondu. La mission dont le prince Henri était chargé paraît avoir été de proposer à Catherine de faire la paix avec la Turquie en se dédommageant aux dépens de la Pologne, dont elle devait prendre une part aussi bien que la Prusse et l'Autriche. Le prince réussit peu. Catherine trouva sans doute étrange qu'on voulût lui interdire de pousser ses conquêtes sur les Turcs en lui offrant pour indemnité une part d'un pays qu'elle regardait comme ne pouvant lui échapper. Ce fut alors que Frédéric écrivit, le 2 mars 1771, une lettre, imprimée parmi les documents recueillis par M. de Smitt dans les archives de Pétersbourg, lettre adressée à son représentant à Pétersbourg, le comte Solms, et dans laquelle il expose assez nettement ses idées au sujet de la Pologne. Rappelant l'incorporation faite par la cour de Vienne à son royaume de Hongrie d'une province polonaise[1], il en conclut qu'il n'y a rien de mieux à faire pour Catherine et lui que de l'imiter. Les affaires de Pologne étant l'origine de la guerre de la Russie avec la Turquie, il est juste que le dédommagement des frais de la guerre soit fourni à la Russie par la Pologne. Quant à lui, *pour ne pas faire trop pencher la balance du côté de l'Autriche, il ne pourrait se dispenser de se procurer de la même manière quelque partie de la Pologne. Cela lui servira en guise d'équivalent de ses subsides*[2] *ainsi que des pertes et dommages qu'il a essuyés dans cette guerre.*

Catherine ne se hâta pas de répondre; mais Frédéric avait pris son parti, et, comme le comte Solms l'écrivait quelque temps après au comte Panin, il avait pour maxime d'exécuter ce qu'il avait résolu. Il fit donc entendre à Catherine, par l'intermédiaire de son

1. Voyez sur l'*annexion* (comme on dirait aujourd'hui) de la starostie de Zips l'*Histoire des trois démembrements de la Pologne*, de Ferrand, t. I, p. 98 et suivantes.

2. Allusion au million de roubles que Frédéric payait à la Russie *avec toute la répugnance et le dégoût possibles*. Voyez une lettre d'un résident de France à Berlin dans l'*Histoire des trois démembrements de la Pologne*, t. I, pag. 84, à la note.

Digitized by Google

ambassadeur, qu'il ne se *désistait pas*, mais qu'il agirait au besoin seul et d'après son propre conseil. Catherine se le tint pour dit; elle avait besoin de Frédéric. En guerre avec la Pologne et avec la Turquie, ayant pour ennemis secrets la France et l'Autriche, dont l'alliance la menaçait, elle se résigna à partager ce qu'elle aurait voulu posséder en entier et ce qu'elle estimait devoir tomber un jour sous sa domination. Elle répondit affirmativement, et les négociations directes commencèrent.

Je n'entrerai pas ici dans le détail de ces négociations, des projets et des contre-projets de la Prusse et de la Russie, et de leurs prétentions respectives. Les lettres du roi de Prusse au comte Solms, publiées par M. de Smitt, contiennent des révélations curieuses sur la politique des deux États et sur celle de l'Autriche. Frédéric s'y plaint des lenteurs, des irrésolutions et des prétentions de Kaunitz. Il y est aussi question des scrupules de Marie-Thérèse à l'endroit du partage. Si l'on en croit Frédéric, l'impératrice-reine, qui se plaignait que son fils eût été égaré par les mauvais conseils du roi aux entrevues de Neisse et de Neustadt, consulta les casuistes sur la légitimité du partage déjà consenti par la convention du 5 août 1772. On lui répondit que *la loi d'État ou des souverains était différente de celle des particuliers*. Kaunitz sut trouver sans doute d'autres arguments pour la convaincre. Le traité du 5 août donnait à l'Autriche la Galicie et la Ludomirie, à la Russie le pays situé entre la Dwina et le Dniéper, à la Prusse la Pologne prussienne, à l'exception de Thorn et de Dantzig, et une partie de la grande Pologne jusqu'à la Netz. Chacune des puissances copartageantes occupa militairement sa position; on arracha à la nation un prétendu consentement dans la diète tenue à Varsovie en 1773. Frédéric put s'applaudir : les conquêtes de sa vieillesse et de son génie politique valaient celles de sa jeunesse et de son génie militaire.

Je me suis un peu étendu sur ce premier partage de la Pologne; l'intérêt des nouveaux documents tirés des archives russes et publiés par M. de Smitt m'a entraîné. Je ne puis cependant, tout en rendant justice au zèle de l'éditeur de ces documents pour la découverte de la vérité historique, m'abstenir de protester contre ses conclusions. M. de Smitt prétend absoudre Catherine de toute responsabilité dans le partage, par la raison qu'elle n'en avait pas eu elle-même l'idée et qu'elle y fut amenée par une sorte de contrainte morale. Il va même plus loin : afin de justifier le partage lui-même, il allègue

Digitized by Google

les exemples analogues du triomphe de la force au nom d'une prétendue nécessité qui ne se présentent que trop fréquemment dans l'histoire. Ces exemples ne sont peut-être pas tous parfaitement choisis; mais ce n'est pas ici le lieu de les discuter. L'opinion publique a depuis longtemps caractérisé cet acte qui, pour mettre d'accord trois ambitions rivales, ou, pour parler comme le prince Henri de Prusse, *pour mettre trois têtes couronnées dans un bonnet*, leur donnait une proie à partager. En rapprocher d'autres actes également odieux, c'est imiter l'écrivain spirituel mais trop complaisant aux femmes couronnées[1], qui, pour excuser l'arbitraire du gouvernement de Catherine II, lui comparait le régime français d'avant la révolution et rappelait le commerce odieux des lettres de cachet par les maîtresses des ministres de Louis XV.

Quant à Catherine, elle ne sort pas de cette affaire aussi blanche que veut bien le dire M. de Smitt, un peu trop reconnaissant peut-être d'avoir pu puiser à discrétion dans les archives de Pétersbourg. Sa politique à l'endroit de la Pologne paraît plus franche que celle de Frédéric; elle n'a pas, comme lui, cherché à se dérober derrière un complice; elle a marché le front haut et découvert dans la voie de la violence et de l'oppression. On peut, si l'on veut, lui en faire un mérite. L'acte inique accompli, elle n'a pas cherché à en rejeter l'odieux sur un autre, comme l'a fait Frédéric dans ses écrits; elle a accepté en silence la responsabilité de son rôle, tel que les circonstances et ses propres résolutions l'avaient fait; mais on n'en retrouve pas moins sa main et son esprit dans tous les événements qui ont amené la ruine de la Pologne. Pour me faire admirer la *grandeur* de ce *silence*, il eût fallu auparavant absoudre Catherine d'avoir préparé et précipité les événements d'où est sorti le partage. Ce qui ressort clairement, suivant moi, des documents publiés par M. de Smitt, c'est l'habileté supérieure de Frédéric, profitant de l'impatience qu'avait Catherine de se mettre en avant et de faire parler d'elle et de l'audace naturelle de son caractère pour la pousser à des entreprises dont il partageait le profit après lui en avoir laissé tout le poids. Ce nouveau trait de son génie et de sa politique n'est certes pas indigne de ce qu'on connaissait de l'habileté et de la moralité du prince qui a si bien réfuté Machiavel et d'autant mieux pratiqué ses maximes[1].

1. M. de Ségur.

2. Dans une étude sur le partage de la Pologne, M. Alexis de Saint-Priest

Digitized by Google

III

En voyant Catherine jouer dans les affaires de l'Europe ce rôle considérable, faire rechercher son alliance par de puissants États, remporter de brillantes victoires, ajouter des provinces à son empire, on pourrait croire qu'assise en paix sur son trône, aimée de son peuple, ce n'est qu'après avoir regardé d'un œil satisfait autour d'elle qu'elle porte au delà de ses frontières le regard qui commande aux Polonais, force à trembler les Turcs et dirige au loin les intrigues de sa diplomatie. Il n'en est rien cependant. Pendant qu'elle fait craindre et admirer ses succès sur le Danube, dans l'Archipel, en Crimée, les conspirations continuent de saper son trône, d'inquiéter son autorité. Les correspondances nous entretiennent de vagues complots, de mystérieuses répressions pendant les années 1771 et 1772. Catherine, quoi qu'elle fît, ne pouvait réussir à devenir populaire; le grand-duc, au contraire, était cher à la nation. Une indisposition qu'il eut en 1771 jeta l'alarme parmi le peuple de Pétersbourg, le bruit d'un empoisonnement se répandit, une émeute éclata. Il ne s'agissait de rien de moins que de détrôner l'impératrice et de mettre le grand-duc à sa place. L'émeute fut réprimée, mais faillit recommencer l'année suivante. De telles manifestations ne déplaisaient pas à Paul, et tout porte à croire que ses sentiments pour sa mère répondaient à ceux de sa mère pour lui. Celle-ci vivait dans une crainte continuelle, elle redoutait des trahisons; et quand elle allait à Péterhof, il n'y avait pas un coin des jardins impériaux et de leurs environs qui ne se hérissât de sentinelles.

Cependant Catherine ne négligeait rien pour plaire à son peuple. A défaut de réformes sérieuses, d'utiles entreprises, son génie inquiet multipliait les prestiges, cherchant par tous les moyens à frapper les imaginations, à flatter la vanité nationale. Pour produire cet effet elle avait couru en Pologne à la voix de Frédéric, ne soupçonnant pas le piége où l'attirait la tactique prussienne, plus habile que la diplomatie russe. Cette disposition à tout faire pour le bruit et l'éclat n'échappait pas à l'œil d'un diplomate étranger, M. Gunning; il en voyait bien aussi les conséquences. « C'est ce

avait deviné en partie le rôle de Frédéric. Voyez *Études diplomatiques et littéraires*, tome I.

Digitized by Google

principe, dit-il dans une dépêche du 4 août 1772, qui a mis le roi de Prusse en état de la diriger avec son adresse accoutumée *comme il lui a plu et à son propre avantage*. » Cette même tendance de son esprit lui avait inspiré sa campagne contre la Turquie, entreprise sur un plan gigantesque, qui ne pouvait être suivi qu'incomplétement, mais qui devait frapper par des débuts extraordinaires les esprits de ses sujets et des étrangers. Rien n'était d'ailleurs plus conforme à l'ambition russe que cette affectation de hardiesse et de grandeur dans les projets. S'il est vrai, comme l'a écrit M. de Maistre, que le Russe soit *un enfant qui n'a de viril que la baïonnette*, il semble assez naturel que les rêves de conquête et de vaste domination soient les chimères de l'imagination de ce peuple.

Une autre invention de ce génie de l'effet qui caractérise Catherine II fut la réunion, en 1767, des états de l'empire. Catherine voulait avoir le renom de législatrice de ses sujets; elle résolut de faire discuter et établir un nouveau code de lois russes; elle écrivit pour cela des instructions qu'elle tira de Montesquieu et des philosophes français. On parla de cette convocation des états longtemps à l'avance. Enfin l'on vit arriver à Moscou les représentants d'une foule de nations diverses par le costume, par les mœurs, par la religion, telles que les Samoyèdes, les Bulgares, les Cosaques, les Tartares, etc., etc., toutes plus ou moins dépendantes de l'empire russe.

Aucun spectacle ne pouvait être plus propre à flatter la vanité nationale. Les Russes se crurent la nation la plus puissante et la plus sage du monde, et s'imaginèrent qu'ils allaient trouver dans cette assemblée un contre-poids au pouvoir despotique de leur souveraine. Ce n'était pas le compte de Catherine. Aussi, le spectacle une fois donné et l'effet produit, ne tarda-t-elle pas à renvoyer les députés dans leurs provinces. Il ne lui convenait pas de voir se prolonger des discussions telles, par exemple, que celle qui s'éleva au sujet des serfs, lesquelles auraient pu devenir sérieuses et la jeter en d'étranges embarras. Toutefois l'assemblée, avant de se séparer, eut soin de décerner à Catherine le titre pompeux de *Mère de la patrie*. C'était tout ce qu'elle en voulait. Des exemplaires des instructions qu'elle avait rédigées furent adressés par elle aux souverains, qui répondirent par des félicitations. On porta aux nues la sagesse, la justice, la modération, la générosité de Catherine, et la souveraine législatrice du Nord eut un titre de plus aux éloges des

Digitized by Google

philosophes et des écrivains français, dont elle n'avait cessé, dès le début de son règne, de priser et de rechercher les suffrages.

Catherine tenait avant tout à s'attirer les regards et l'admiration de l'Europe et en particulier de la France. Au fond elle méprisait les Russes qu'elle trouvait bons pour lui obéir, mais qu'elle estimait indignes de la comprendre; la Russie était pour elle un théâtre où elle jouait un rôle dont les juges siégeaient à Paris. C'est pour obtenir leurs suffrages tout autant que pour donner à ses sujets un spectacle qui les détournât de conspirer en amusant leur imagination et en flattant leur vanité, qu'elle avait imaginé la grande assemblée de 1767. C'est en vue de ce public de Paris et de l'Europe savante et lettrée qu'elle faisait explorer son empire par des savants comme Pallas et Gmelin, qu'elle demandait à Diderot des plans d'études, fondait des académies, des universités, des écoles pour l'éducation de son peuple. On eût dit qu'elle n'avait point d'autre préoccupation que le bonheur de ce peuple, que sa seule pensée était de l'arracher à la barbarie et de l'initier à la civilisation et à la politesse du reste de l'Europe.

Tel est bien, en effet, le programme de l'affiche; mais les résultats n'y répondent guère. A voir Catherine annoncer à grand bruit les institutions qui devaient renouveler la face de son empire, entasser les projets, prodiguer l'argent pour la fondation de colléges, d'académies, et pour toutes sortes d'ouvrages d'utilité publique, puis tout abandonner avant l'achèvement, on serait tenté de l'accuser d'une étrange inconséquence, s'il n'était plus naturel de penser qu'elle agissait ainsi pour l'opinion de l'Europe, s'inquiétant peu du bien, et jalouse seulement d'acquérir, non de mériter la gloire. Obtenir les éloges de Voltaire, de Diderot, de d'Alembert, convertir à son règne ces hommes qui gouvernaient l'opinion et conduisaient le siècle, faire croire l'Europe *à la lumière* venant *du Nord*, tromper les contemporains et peut-être la postérité, c'était là ce que voulait Catherine, et elle n'était pas le premier souverain qui eût fait ce calcul. Bien peu s'en faut qu'il ne lui ait réussi. Il n'est besoin, je pense, de rappeler ici la correspondance de Catherine avec Voltaire, l'achat de la bibliothèque de Diderot, les offres faites à d'Alembert pour l'éducation du grand-duc, etc., tout ce système de séduction et d'éblouissement, qui, joint à des talents réels, à une certaine grandeur d'attitude, a créé l'éclat du règne et la gloire du nom de Catherine II.

Mais ce qui lui réussissait à l'étranger ne produisait pas le même

Digitized by Google

effet dans son empire. Là, on pouvait constater par les résultats tout ce qu'il y avait de vanité et d'ostentation dans les projets et les entreprises de Catherine; on y apercevait assez clairement que *ses actions*, pour me servir des expressions d'un ambassadeur, n'étaient que des *perles fausses*, brillantes mais sans valeur. Il est curieux de voir tous les représentants de l'étranger à Pétersbourg porter, dans leurs dépêches, le même jugement, tant sur la valeur des réformes et des institutions ainsi ébauchées par Catherine, que sur l'opinion du vrai peuple russe à l'endroit de son règne ailleurs si vanté. Mais, entre la nation, constamment silencieuse et défiante, et Catherine, de jour en jour plus enivrée de sa renommée, il y avait le monde officiel, dont la servilité et les flatteries contribuaient à lui laisser sur elle-même les illusions qu'elle s'efforçait de faire naître chez les autres, de sorte qu'elle devait finir par être sa propre dupe, et par s'imposer, en dépit de la rectitude naturelle de son esprit, le mensonge de sa grandeur ainsi célébrée.

En réalité, les progrès de la Russie dans la civilisation n'étaient qu'apparents, et les prétendus bienfaits du règne de Catherine n'avaient absolument rien de solide. Le trésor, épuisé par les largesses distribuées à ses favoris et à ses partisans, était souvent à sec, et pour parer aux besoins les plus urgents, il fallait avoir recours à des expédients honteux; le crédit public était nul; des impôts excessifs accablaient le pays; les espèces étaient de mauvais aloi et insuffisantes pour la circulation[1]. Pour comble de désastre, une émulation de pillage s'était répandue dans tous les rangs de l'administration, où les malversations s'accomplissaient en grand. Si l'on en croit l'auteur des *Mémoires secrets*, il n'y avait pas un employé, qui, voyant passer par ses mains une somme destinée à quelque ouvrage public, n'*en retînt effrontément la moitié*. Des fortunes scandaleuses s'élevaient ainsi en peu de temps par le vol organisé des deniers publics; mais l'impératrice, bien loin d'en rechercher la source, y voyait une preuve de la prospérité de son règne. Les fonds mêmes destinés à l'entretien des armées ne se trouvaient pas à l'abri du pillage. Ces armées dont les victoires étonnaient l'Europe et inquiétaient les voisins de la Russie, livrées à la rapacité

1. Catherine fut obligé d'avoir recours, en 1764, à la création d'un papier-monnaie. Lors de la guerre contre la Turquie, ce papier tomba au-dessous du cours, et depuis il ne cessa pas de descendre.

Digitized by Google

des officiers et des administrateurs, étaient mal nourries, mal vêtues, épuisées par les fatigues, par les maladies. Le recrutement décimait la nation. Aussi le mécontentement régnait-il partout, sauf chez une poignée de courtisans comblés d'honneurs et gorgés d'or. Tout cet appareil si pompeux d'institutions et d'établissements nouveaux, académies, écoles, hôpitaux, fabriques, n'était qu'une décoration vaine pour cacher la misère et l'ignorance. S'il faut en croire des témoignages revêtus de l'autorité diplomatique, on ne rencontrait, dans la classe la plus élevée de la société russe, ni éducation, ni instruction, ni probité. « La plupart des hommes qui composent la cour, écrivait un envoyé français[1], n'ont d'autres passions qu'une basse jalousie, l'amour de l'or et de tous les misérables aliments d'une vanité fastueuse et grossière. L'amitié, la vertu, les mœurs, la délicatesse, la probité sont ici des mots vides de sens. Leur principe unique est leur intérêt et celui qu'ils voient à soutenir leurs passions ou leurs créatures. »

Un ambassadeur anglais à Pétersbourg écrivait, de son côté, en 1766 : « On est porté à juger ce pays de la même manière que nous jugeons les autres nations, et des progrès que nous supposons qu'il a faits dans les arts et dans les sciences nous concluons qu'il est au niveau de ses voisins. Mais ceux qui ont pris la peine d'étudier les mœurs, le gouvernement et la politique de la Russie découvrent bientôt que ce peuple n'est nullement civilisé, qu'il est encore dans une anarchie barbare, et que les têtes que nous voyons à présent couvertes d'une perruque à la française sont les mêmes qui étaient enveloppées, il n'y a pas cent ans, de bonnets de peaux de bêtes. » Telle était donc la Russie il y a un siècle. Les choses ont-elles changé depuis? Pas très-sensiblement, si l'on en croit le récent et très-curieux ouvrage du prince Dolgoroukow. A l'heure qu'il est, suivant un homme aussi bien placé pour connaître le fond des choses, la civilisation russe n'est encore qu'une surface, une apparence, ou, pour employer sa propre expression, une *façade*. Cherchez derrière cette façade à l'européenne, et vous trouverez, nous assure-t-on, la barbarie asiatique. A qui la faute? Au despotisme. C'est la conclusion du prince Dolgoroukow, que je ne suis nullement disposé à contester[2].

1. M. Sabatier, dépêche du 2 mars 1770.

2. Voyez le livre très-intéressant et très-curieux, intitulé : *La vérité sur la Russie*, par le prince Dolgoroukow. Paris, 1860.

Digitized by Google

Revenons au règne de Catherine. Après ce que je viens de dire de la misère et de l'oppression du peuple, ainsi que de son ignorance, on ne s'étonne plus qu'un aventurier suscité par des moines ait pu, sous le faux nom de Pierre III, lever contre Catherine le drapeau d'une rébellion qui lui fit un moment craindre pour son trône et la contraignit à un déploiement de forces considérables. Déjà plusieurs autres aventuriers avaient paru sur plusieurs points de l'empire, chacun prétendant être l'empereur assassiné et trouvant chacun des partisans dans le peuple. Les uns avaient été pris et mis à mort; d'autres s'étaient dérobés par la fuite au supplice. Pugatschew, qui fit trembler Moscou et qui tint en échec pendant un temps la puissance de Catherine, était un obscur Cosaque du Don, déserteur des armées russes, qui s'était servi d'une ressemblance vraie ou prétendue avec Pierre III pour en usurper le nom. Instruit à son rôle d'imposteur par des moines polonais dans le couvent desquels il avait cherché un asile après sa désertion, il se fit d'abord un parti chez les Cosaques ses compatriotes; puis, sa troupe s'étant accrue des nombreux mécontents qui accouraient vers lui de toutes parts et étant devenue une véritable armée, il prit des villes, battit des généraux, menaça Moscou, qu'il aurait, dit-on, pu prendre, et où l'attendait une armée de serfs disposés à embrasser sa cause. Il avait pour lui la faveur du clergé russe, qui ne pardonnait pas à Catherine de ne lui avoir pas rendu ses biens réunis par Pierre III au domaine de la couronne, les souffrances et le mécontentement des populations accablées d'impôts et épuisées d'hommes par la guerre contre les Turcs, et l'aspiration des serfs à la liberté qu'il leur promettait dans ses proclamations. Peut-être eût-il réussi, s'il ne se fût lui-même discrédité par ses cruautés et ses débauches. Il pouvait peut-être renverser Catherine du trône, sinon y monter lui-même : ses excès le perdirent. Mais ce qui prouve combien était grand et général le mécontentement dans l'empire, c'est que partout où le rebelle se présentait, il trouvait des partisans. Aussi nulle défaite ne parvenait-elle à abattre sa puissance.

Après des alternatives de succès et de revers, il fut livré, par la trahison de quelques-uns des siens, au général Panin, qui l'envoya à Moscou dans une cage de fer. Il y fut décapité, et son corps, coupé en quartiers, resta exposé sur les créneaux du Kremlin. Catherine, qui avait affecté de le mépriser, dut se réjouir de la disparition de ce fantôme vivant de Pierre III, qui avait fait graver sur les mon-

Digitized by Google

naies frappées par son ordre ces mots menaçants : *Redivivus et ultor*.

Les succès de Pugatschew s'expliquent, je l'ai dit, par l'état de la Russie. Lorsque la forme du gouvernement ne souffre de changements dans le sort du peuple que ceux qui peuvent résulter du changement même de la volonté qui gouverne, lorsque l'oppression et le malheur du peuple lui font désirer ce changement, si l'ignorance dispose d'ailleurs les masses à la crédulité, il est assez naturel que l'État puisse être troublé et même ébranlé par des entreprises du genre de celle de Pugatschew. Aussi l'histoire de Russie nous montre-t-elle plusieurs fois des aventuriers essayant de saisir la couronne au moyen d'un nom usurpé qui trompe la crédulité populaire. Ce qui pourrait étonner, si l'on se laissait prendre à de vaines apparences de prospérité, ce serait de voir une pareille tentative au moment de réussir à cette époque brillante du règne de Catherine II. Catherine semble s'en être étonnée elle-même. Dans le manifeste qu'elle publia contre Pugatschew, elle protestait, au nom de la civilisation nouvelle de la Russie, contre une entreprise renouvelée des temps barbares. « Grâce à la bonté divine, ils sont passés, disait-elle, ces siècles où l'empire russe était plongé dans l'ignorance et dans la barbarie. » Elle s'indignait du démenti donné devant l'Europe aux prétendus progrès et au bonheur de la Russie sous son administration; elle voyait avec raison dans les succès de Pugatschew une insulte faite à sa gloire autant qu'à son autorité.

IV

Catherine régnait depuis dix ans, et depuis dix ans le comte Orlow continuait de jouir de la même faveur auprès d'elle; la même impopularité les enveloppait tous deux; une solidarité, dont l'origine remontait à l'avénement même de Catherine au trône et à la mort de Pierre III, semblait avoir lié à jamais l'un à l'autre l'impératrice et le favori. On les croyait mariés secrètement. Trois enfants étaient nés de cette liaison, et, bien que ces enfants fussent élevés avec tout le mystère possible par un ancien valet de chambre de Catherine, leur existence était pourtant connue de quelques personnes. Mais la fidélité de Catherine n'était qu'apparente; ses inconstances, il est vrai, n'avaient été que passagères, et ceux qu'elle paraissait distinguer un moment se voyaient bientôt relégués, avec de riches présents, au fond

Digitized by Google

de quelque province éloignée; le crédit d'Orlow n'avait pas semblé souffrir de ces légères distractions du cœur de la souveraine; néanmoins les sentiments de Catherine n'étaient plus les mêmes; Orlow, de son côté, ne montrait plus la même passion; il s'éloignait souvent de l'impératrice, soit pour aller à la chasse, soit pour chercher d'autres amours. Une conduite aussi imprudente servait on ne peut mieux les desseins de ses ennemis, dont le plus redoutable était Panin, et ils n'attendirent qu'une occasion pour lui opposer un rival capable de le remplacer dans l'intimité de l'impératrice, incapable d'avoir la même influence dans ses conseils.

Cette occasion se présenta bientôt. Orlow résidait alors en Valachie, au congrès de Fokschiani, où il négociait la paix avec la Porte. On profita de son absence et de la passion aussi vive que soudaine que parut allumer dans le cœur de Catherine un jeune sous-lieutenant des gardes, du nom de Wassiltchikow, pour pousser ce nouvel amant au rang de favori. Non content de produire et de prôner lui-même Wassiltchikow, Panin engagea le grand-duc, qui haïssait Orlow, à paraître applaudir lui-même au choix de sa mère. Catherine avait quarante-trois ans, et ses passions avaient été tenues par elle jusque-là dans une sorte de contrainte; contente de se voir approuvée, elle s'abandonna cette fois sans réserve à toute l'ardeur de ses sentiments. Cependant, si l'on en croit un envoyé français, M. Durand [1], ce Wassiltchikow n'était autre que l'assassin même de Pierre III; il l'avait étranglé de ses mains, et Alexis Orlow n'aurait paru que devant le cadavre.

Orlow apprit à Fokschiani la subite élévation du sous-lieutenant des gardes. Il rompt aussitôt le congrès, accourt à Pétersbourg, à la grande frayeur de l'impératrice, qui double la garde de son palais et change les serrures de ses appartements. Ses craintes n'étaient peut-être pas tout à fait sans fondement. La colère d'Orlow se montrait grande, et Catherine elle-même l'avait fait si puissant, qu'on pouvait craindre qu'il ne se portât par vengeance à quelque entreprise hardie contre sa souveraine. « L'élévation du nouveau favori, écrivait vers ce temps M. Gunning, pourrait bien être la cause de quelques changements. On a entendu dire à Alexis Orlow que c'était lui qui avait mis l'impératrice sur le trône. » Orlow finit cependant par se calmer. Voyant que Catherine n'était aucunement disposée à lui sacrifier son nouvel amant,

1. Dépêche du 18 mars 1774.

il se laissa donner, outre de l'argent comptant, le brevet d'une pension de 150,000 roubles, un magnifique service d'argenterie, et six mille paysans. Il déclara qu'il voulait vivre dans un cabaret et qu'il ne regrettait pas sa grandeur; ce qui l'affligeait, c'était, disait-il, de voir l'impératrice se donner en spectacle à l'Europe. De son côté, Catherine ne manquait pas de se plaindre d'Orlow à ses confidents : elle avait souffert onze ans; elle voulait être enfin indépendante et vivre à sa fantaisie. Les récriminations si ordinaires en pareil cas ne manquaient ni de part ni d'autre.

Le caprice de Catherine pour l'indigne Wassiltchikow sembla suspendre en elle pour un temps toutes les autres passions : ambition, amour de la gloire, tout parut absorbé par ce sentiment unique et violent. Retirée dans son palais, inaccessible même à ses ministres, elle laissait l'indolence de Panin accumuler toutes les affaires, au grand détriment du pays. Pour elle, elle avait pris en dégoût toute occupation sérieuse, elle ne songeait plus qu'à ses plaisirs. Pendant ce temps le partage de la Pologne s'accomplissait; la part échue à la Russie était occupée par des troupes russes. Cependant Catherine fut un peu réveillée de sa mollesse par les inquiétudes que lui donnait le grand-duc, qui atteignit vers ce temps sa majorité. Le jeune prince s'accusa un jour lui-même d'avoir consenti à un projet formé pour l'associer à sa mère sur le trône. La révolte de Pugatschew dut aussi contribuer à la tirer de sa léthargie. Mais le meilleur remède lui vint d'un changement opéré dans ses affections. Le favori qui succéda à Wassiltchikow était un homme fait pour acquérir de l'influence aussi bien sur l'esprit que sur le cœur de Catherine et dont le nom reste uni au sien dans l'histoire d'une façon inséparable : je veux parler de Potemkin.

Le général Potemkin revenait de faire la guerre contre les Turcs. Il était connu depuis longtemps de Catherine. Sergent aux gardes lors de la révolution de 1762, il avait décidé son corps à prendre les armes, et s'était fait distinguer de Catherine en lui offrant sa dragonne pour en orner son épée. Il était devenu ensuite gentilhomme de la chambre; mais ayant excité la jalousie de Grégoire Orlow, il avait été envoyé en Suède; puis, de retour, avait vécu dans la retraite jusqu'à son départ pour l'armée avec le grade de major général. Voici le portrait qu'en trace M. Gunning, chargé d'affaires d'Angleterre, dans une dépêche du 15 mars 1774 : « Il est d'une taille gigantesque et disproportionnée, et sa physionomie est loin d'être

Digitized by Google

agréable. D'après la peinture qu'on m'a faite de son caractère, il paraît avoir une grande connaissance des hommes et plus de discernement que n'en ont généralement les Russes; et quoiqu'il soit notoirement de mœurs débauchées, il a d'étroites liaisons avec le clergé. Avec ces qualités, et grâce à l'indolence de ceux avec qui il peut avoir à lutter, il doit naturellement se flatter de l'espérance de s'élever à la hauteur à laquelle aspire son ambition sans bornes. »

On se formera une idée du caractère et de l'esprit de Potemkin en rapprochant de ce portrait ceux qu'a tracés du même personnage la plume aimable et brillante de M. de Ségur [1], et celui où s'est joué l'esprit chatoyant du prince de Ligne. Le sujet prêtait aux antithèses, et les deux spirituels écrivains ne se les sont point, tant s'en faut, refusées. Imagination gigantesque et singulière, caractère bizarre et fantasque, réunissant dans sa personne et dans son esprit tous les contrastes, Potemkin était, dit M. de Ségur, « avare et magnifique, despote et populaire, dur et bienfaisant, orgueilleux et caressant, politique et confiant, libertin et superstitieux, audacieux et timide, ambitieux et indiscret. » Inconstant dans ses désirs, il voulait tantôt devenir roi et tantôt rêvait de se faire moine. Tantôt il se montrait à la cour paré d'habits magnifiques, donnait des fêtes brillantes; tantôt il restait enfermé chez lui, débraillé et à demi nu. Il bâtissait de superbes palais qu'il n'achevait pas. Les caprices de son humeur, tout en excitant souvent l'impatience chez l'impératrice, le rendaient pour elle piquant et toujours nouveau. Aucun autre temps, aucun autre pays, aucun autre règne n'aurait convenu à cet homme; mais il convenait admirablement au temps, au pays, au règne qui virent sa grandeur. « Il était colossal comme la Russie; il ressemblait comme elle dans son esprit de la culture et des déserts. On y voyait aussi de l'Asiatique, de l'Européen, du Tartare et du Cosaque, la grossièreté du onzième siècle et la corruption du dix-huitième, la superficie des arts et l'ignorance des cloîtres, l'extérieur de la civilisation et beaucoup de traces de barbarie. Enfin même, si l'on ose le dire, son œil ouvert, son œil fermé [2], rappelaient encore

1. M. de Ségur a écrit deux portraits de Potemkin; outre celui des *Mémoires*, on en trouve un dans la *Vie de Catherine II*, de Castéra, 1re édit., t. II, p. 392.

2. Potemkin était borgne.

Digitized by Google

cette mer Noire, toujours ouverte, et cette mer du Nord si longtemps fermée par les glaces [1]. »

On voit que si Potemkin ne fut pas un grand homme, il fut du moins un homme extraordinaire. Sa fortune crût rapidement. Peu de temps après son installation au palais sur le pied de favori, les membres du conseil privé le virent, à leur grande surprise, venir s'asseoir au milieu d'eux. Il avait su gagner les bonnes grâces de Panin, qui ne parut pas opposé à son élévation. Panin resta chargé du département des affaires étrangères; Potemkin ne voulait se mêler que de l'intérieur; il désirait surtout la direction du département de la guerre. Le comte Zachar Tchernichew, qui occupait alors cette direction, ne s'en serait pas dessaisi volontairement, et Catherine avait pour principe, ainsi qu'elle le dit un jour à M. de Ségur, de garder ses vieux serviteurs. Potemkin imagina de suggérer l'idée d'une enquête sur l'état des caisses des différents départements ministériels. Ce moyen ne pouvait guère manquer de lui réussir. L'enquête eut lieu, et la caisse du comte Tchernichew offrit un déficit de cent mille roubles, que le comte avoua avoir employés à ses dépenses personnelles. Il en résulta que le général Potemkin fut nommé vice-président du collége de la guerre avec le rang de général en chef. Le comte Tchernichew, à qui on laissait encore le titre de président, ne devait pas tarder à céder la place à celui qui prenait déjà l'autorité.

La paix était signée avec l'empire ottoman, la révolte de Pugatschew comprimée. On devait ce dernier résultat en partie à l'habileté de Potemkin, qui avait dirigé les armées impériales envoyées contre le rebelle et audacieux Cosaque. Potemkin, qui savait jouer tous les rôles, afin d'amuser l'impératrice et de lui plaire davantage, sembla, pendant quelque temps, ne se préoccuper que de plaisirs et de divertissements. Il distrayait ainsi Catherine de quelques chagrins domestiques en même temps que des soucis du trône. Catherine, afin de se rendre maîtresse de l'esprit du grand-duc, lui avait fait épouser la seconde fille du landgrave de Hesse : elle comptait par elle s'emparer de son fils et le diriger à son gré. Dans ce dessein, elle ne négligea aucun moyen de plaire à sa belle-fille, et alla, dit-on, jusqu'à favoriser une intrigue de la grande-duchesse avec le jeune comte André Razumowsky. Mais s'apercevant que l'influence de la grande-duchesse

1. On peut comparer à ce portrait, fait par M. de Ségur, celui qui se trouve dans les *Lettres et Pensées du prince de Ligne*, 2e édit., p. 164.

Digitized by Google

sur le grand-duc tendait à le pousser à l'indépendance plutôt qu'à la soumission, ayant peut-être eu vent de quelque secret complot, elle changea tout à coup de manœuvre, dénonça elle-même au jeune prince l'infidélité de sa femme. Malheureusement pour Catherine, le grand-duc en crut les larmes et les protestations de sa femme plus que les accusations de l'impératrice; il en haït davantage sa mère. C'est contre les préoccupations fâcheuses que lui causait cette sourde inimitié du grand-duc et contre l'ennui naturel aux femmes blasées, même lorsqu'elles sont souveraines, qu'avait à lutter le génie improvisateur de Potemkin.

Il imagina de faire faire à l'impératrice le voyage de Moscou. Mais l'impératrice fut reçue très-froidement par les habitants de cette antique capitale de la Russie. L'antipathie qu'ils nourrissaient contre elle se montra surtout le 8 mai 1775, jour anniversaire de sa naissance. Un petit nombre de personnes se présenta au bal et au souper où elle s'attendait à voir affluer la noblesse du pays. Elle avait choisi ce même jour pour annoncer au peuple la diminution de l'impôt sur le sel; elle vint se mettre à la fenêtre pour recueillir les acclamations de la foule; « mais, dit l'envoyé français, M. Durand, qui avait suivi l'impératrice à Moscou avec tout le corps diplomatique, ces bourgeois et manants firent des signes de croix, et, sans même se parler, se dissipèrent. L'impératrice ne put s'empêcher de dire publiquement : « Quelle stupidité ! » Mais le reste des spectateurs sentit que la haine du peuple contre Catherine est telle, que ses bienfaits sont reçus avec indifférence. » Au contraire, le grand-duc semblait l'idole du peuple de Moscou. Il le voyait, et affectait des manières populaires qui blessaient l'impératrice, et dont elle se vengeait en lui refusant l'argent dont il avait un besoin pressant, tandis qu'elle prodiguait les roubles à Potemkin. Pourtant cette guerre domestique entre l'impératrice et le grand-duc devait être suspendue par les efforts du prince Henri de Prusse, qui lors de son second voyage à Moscou, après la mort de la grande-duchesse[1], eut le talent de réconcilier la mère et le fils, et acquit ainsi des droits à la reconnaissance de Catherine. Mais l'accord dura peu; des causes trop profondes de mésintelligence existaient entre ces deux personnes fatalement condamnées à nourrir l'une contre l'autre d'éternelles méfiances.

1. Morte en couche au mois d'avril 1776.

Digitized by Google

Une des habiletés de Potemkin consistait à entretenir Catherine dans une terreur constante des projets du grand-duc; il s'efforçait de lui persuader qu'il était le seul homme capable de découvrir toute entreprise qui pourrait être tentée contre elle de ce côté et d'en détourner le péril. Il connaissait si bien la faiblesse de l'impératrice à cet endroit, qu'il parvenait par ce moyen à la gouverner d'une manière presque absolue et à écarter toute influence rivale. Après s'être servi de l'influence de Panin pour s'élever, il le dépeignit comme étant dans la dépendance de son ancien élève afin de ruiner son crédit. Le même moyen lui servit pour éloigner Alexis Orlow et Repnin des conseils de l'impératrice. En même temps qu'il entretenait ces craintes dans l'âme de la souveraine, il flattait son imagination de la réalisation des merveilleux projets qu'il formait sans cesse pour la grandeur de l'empire. Au roman de la passion, bientôt épuisé entre eux, il fit succéder le roman de l'ambition et de la gloire avec lequel il eut jusqu'à la fin l'art de la bercer. Il ne craignit pas, afin de mieux établir son ascendant, de se prêter, par d'habiles complaisances, au goût le plus impérieux de Catherine; il l'aida à satisfaire ses plus vicieux penchants. Un ambassadeur d'Angleterre qui vint à Pétersbourg au commencement de 1788 accuse Potemkin de la dépravation et de l'immoralité qui s'étalaient à la cour à cette époque. Catherine, qui avait d'abord tenu à conserver autour d'elle un certain air de dignité, s'abstint de s'opposer aux débordements dont elle donnait l'exemple. M. Harris affirme avoir été témoin lui-même de cette décadence rapide due à l'influence de Potemkin.

Ce fut après le retour de Moscou que Catherine, s'étant éprise de Zawadowski, l'installa comme favori dans le palais. Castéra a raconté les cérémonies qui précédaient ces installations. Potemkin reçut l'ordre de voyager, manière habituelle dont on avertissait les disgraciés de leur malheur; mais Potemkin n'était pas un de ces favoris vulgaires qu'on congédiait avec des récompenses dès qu'ils ne plaisaient plus; il ne tint aucun compte de cet ordre, et vint tranquillement s'asseoir comme de coutume au whist de l'impératrice. Celle-ci, étonnée peut-être, mais non irritée, lui tendit une carte en lui disant : *bien joué*. On ne lui parla plus de partir. Depuis lors la charge de favori fut un emploi purement domestique, et n'eut rien à faire avec le gouvernement tant que vécut Potemkin. Un moment après la disgrâce de Zawadowski, le prince Orlow parut reprendre quelque empire sur le cœur de son ancienne maîtresse; mais Potemkin eut l'art de le rendre ridi-

Digitized by Google

cule par les railleries qu'il fit de son mariage avec mademoiselle Sinowiew, affectant d'attribuer sa conduite à une faiblesse de cerveau causée par une attaque de paralysie. Orlow se mit à voyager. Dans ses voyages il rencontra un jour à Leyde la princesse Daschkow; mais Orlow n'obtint pas dans la disgrâce, plus qu'il n'avait eu dans la prospérité, les sympathies de la princesse. Au retour de ses voyages, la princesse Daschkow, qui était rentrée jusqu'à un certain point dans les bonnes grâces de l'impératrice, fut nommée présidente de l'académie des sciences de Pétersbourg. Orlow devint fou. Dans sa folie, il dit un jour à l'impératrice qu'il était puni du ciel pour des événements anciens auxquels il avait pris part, faisant allusion, comme tout le monde le crut, au meurtre de Pierre III.

Zoricz, qui succéda à Zawadowski dans les faveurs de la souveraine, avait été présenté au choix de Catherine par Potemkin lui-même. Ce nouveau favori, qui reçut et dissipa en peu de temps des sommes énormes, dont il fit d'ailleurs, paraît-il, un assez bon usage, ne jouit pas longtemps de sa place, bien qu'il se fût vanté de couper les oreilles à celui qui la lui prendrait. Un autre, protégé de Potemkin, nommé Korsakow, le remplaça. Zoricz prit mal sa disgrâce, il voulut se battre en duel avec Potemkin et fit à l'impératrice des reproches violents et amers. Catherine s'enfuit avec le nouveau favori dans une villa sur les frontières de Finlande. Korsakow avait la poitrine faible et crachait le sang; on l'envoya aux eaux de Spa pour rétablir sa santé. Un certain Strachkow, employé des bureaux du comte Panin, lui succéda. Cette fois l'impératrice avait voulu choisir elle-même sans consulter ni Potemkin, qui n'avait pas eu la main assez heureuse, ni Panin ou Orlow, qui se mêlaient aussi de présenter des candidats. Potemkin se montra furieux de n'avoir plus la nomination à l'emploi de favori. Il éclata en reproches. Catherine y répondit par des récriminations qui avaient pour thème les relations scandaleuses de Potemkin avec une de ses nièces. Mais, en dépit des querelles qui s'élevaient entre Catherine et lui, le crédit de Potemkin semblait inébranlable. Ce fut en vain qu'Alexis Orlow essaya de rétablir celui de sa famille. Reparu tout à coup à la cour, il représenta à l'impératrice que Potemkin n'avait pour elle aucun attachement réel, qu'il l'endormait dans une sécurité voluptueuse, qu'il désorganisait l'armée, qu'il avait causé de grands dommages à la marine, qu'il était fourbe, qu'il ne songeait qu'à son intérêt, non au bien de l'État ni à la gloire de la souveraine. Cathe-

Digitized by Google

rine convint qu'Orlow disait vrai, versa même des larmes; Orlow proposa de la délivrer de Potemkin et de sa tyrannie; mais, soit que cette nouvelle preuve de son dévouement rappelât à Catherine des souvenirs qui la lui faisaient paraître odieuse, soit qu'elle fût sous une influence irrésistible, elle refusa ses services et ne se ressouvint de ses remontrances que pour les rapporter à Potemkin. Sa froideur pour Orlow et les nouvelles marques de faveur qu'elle donna peu après à Potemkin achevèrent de montrer combien était grande la puissance de ce dernier sur l'esprit et les sentiments de l'impératrice.

On trouve dans *les Mémoires secrets* et dans *la Russie il y a cent ans* une foule de détails curieux sur les favoris de Catherine depuis Orlow jusqu'à Zoubow; je ne parle pas des amants de sa jeunesse, dont il a été question ailleurs[1]. Celui des favoris de son règne qu'elle paraît avoir le plus aimé fut le beau Lanskoy. Lanskoy ne fut pas congédié, mais la mort le lui enleva ; on a dit qu'il avait été empoisonné par Potemkin. Il fut pleuré de Catherine. On a calculé ce que Catherine avait donné à chacun de ses favoris. Cela monte à des sommes fabuleuses. La seule famille Orlow a eu pour sa part 45,000 paysans, et 17 millions, tant en argent qu'en vaisselle, bijoux, palais, etc. Potemkin a eu 37,000 paysans, et environ 9 millions en vaisselle, palais, bijoux, pensions. Tous les autres reçurent également des paysans, des bijoux, des roubles comptant et en pension. Le dernier amant de Catherine, Platon Zoubow, reçut de grandes terres en Russie, en Pologne, en Courlande. Sa fortune, non compris le mobilier et les bijoux, s'élevait à 100,000 roubles de revenu[2]. Ces prodigalités de Catherine ont quelque chose d'étrangement scandaleux, quand on songe qu'elle levait sur la misère et les souffrances de son peuple l'impôt de ses plaisirs. Que dire aussi d'un pays où des hommes, des populations entières, peuvent devenir la monnaie vivante dont un caprice tout-puissant paye des services du genre de ceux que les Wassiltchikow, les Korsakow, les Zoubow rendaient à leur souveraine ou de ceux que lui avait rendus le terrible Alexis Orlow?

1. Voir la *Revue Nationale* du 10 novembre 1860.

2. J'emprunte ces chiffres à une note de M. Harris, ambassadeur d'Angleterre à Saint-Pétersbourg, publiée dans *la Russie il y a cent ans*, et à une autre note du même genre qu'on trouve à la fin de la *Vie de Catherine II* par Castéra. Le rouble russe vaut 4 francs de notre monnaie.

Digitized by Google

V

Le rêve de Potemkin était de fonder un empire grec sur les ruines de l'empire ottoman. Pour le réaliser il fallait d'abord assurer à la Russie la domination de la mer Noire. La possession de la Crimée et des pays limitrophes devenait la condition nécessaire de cette domination. Déjà depuis longtemps la Crimée était le point de mire de l'ambition russe au midi de l'Europe. Dès avant Pierre le Grand, la régente Sophie avait saisi l'occasion qui s'offrait à elle de diriger une expédition contre les Tartares habitants de la Tauride. Lors de la première guerre que Catherine eut à soutenir contre la Turquie, le prince Dolgourouky fut chargé d'envahir la Crimée, dont les khans étaient les vassaux des sultans de Constantinople. Dans le traité de Kaïnardji, signé en 1774, entre la Russie et l'empire ottoman, traité par lequel le sultan garantissait l'indépendance de la Crimée, la diplomatie russe avait eu le soin de ménager pour son gouvernement des prétextes d'ingérence dans les affaires de ce pays. La Russie ne manqua pas de les saisir aussitôt que les circonstances les lui offrirent.

La Crimée et la petite Tartarie, reste de l'empire de Gengis-Khan, étaient depuis 1441 sous l'autorité d'un khan descendant de ce conquérant. En 1474, une alliance conclue entre le chef de ces Tartares et Mahomet II avait assuré à cette nation la protection de la Porte, et aux sultans le droit de désigner les successeurs au trône de Crimée en les choisissant dans la famille à laquelle il appartenait. Après le traité de 1774, la Russie entreprit d'exercer à son tour ce droit de désignation; elle mit sur le trône, toutefois avec le consentement de la Turquie, son protégé Sélim Guerray. C'était, comme on le voit, la même politique que nous avons vu Catherine suivre à l'égard de la Pologne.

Les nouvelles vues de Catherine et ses projets de conquête de la Turquie ne pouvaient manquer d'influer sur ses relations avec les États étrangers. L'alliance de la Prusse, qui avait eu son utilité au moment où Catherine aspirait à dominer en Pologne, avait perdu beaucoup de son mérite à ses yeux depuis l'accomplissement du premier partage; on peut même croire que Catherine gardait quelque secrète rancune à Frédéric pour l'avoir conduite, moitié par persuasion, moitié par contrainte, à un résultat différent

Digitized by Google

de celui qu'elle cherchait. Mais Frédéric mettait toute son habileté à conserver à la Prusse l'alliance de la Russie. Le second voyage du prince Henri de Prusse à Pétersbourg, dont il a été question plus haut, eut pour effet de resserrer cette alliance. On a vu que le prince Henri arriva à la cour de Russie au moment de la maladie de la grande-duchesse, première femme du grand-duc Paul; il était dans la chambre de cette princesse à l'heure de sa mort. Ce fut lui qui consola le grand-duc et qui le réconcilia pour un temps avec sa mère. Pour mieux essuyer ses larmes, il pensa à lui trouver la main d'une seconde femme. Après un an de veuvage, le grand-duc épousa une princesse de Wurtemberg, nièce du roi de Prusse. Tous les témoignages s'accordent pour louer la grâce et les bonnes qualités de cette princesse. Elle entretint dans l'esprit de son mari l'admiration pour Frédéric et le penchant à l'alliance prussienne par où il ressemblait à Pierre III.

L'immense étendue et la sécurité des frontières de la Russie, bien plus que sa civilisation et l'habileté de son gouvernement, faisaient alors et font encore aujourd'hui son importance en Europe. Son alliance n'en était pas moins recherchée. En 1778, M. Harris, depuis lord Malmesbury, fut envoyé d'Angleterre à Pétersbourg pour y négocier un traité d'alliance offensive et défensive entre son gouvernement et le gouvernement russe au moment où la guerre éclatait de nouveau entre l'Angleterre et la France. Il ne réussit pas. Catherine, assez mal avec la France, avait intérêt à l'alliance de l'Angleterre, mais, suivant un mot de Panin, *le terme d'offensive lui répugnait*. Elle s'en tint obstinément au système de la neutralité armée en dépit des efforts de Potemkin qui, de même que les Orlow, secondait les efforts de M. Harris. On a attribué à l'influence du comte Panin la résistance qu'ils rencontrèrent; mais l'influence de Panin entrait alors dans son déclin, et celle de Potemkin, toute grande qu'elle paraît, n'allait pas jusqu'à faire modifier à l'impératrice certaines idées auxquelles son esprit s'était attaché. M. Harris eut donc beau prodiguer l'argent aux ministres de Catherine, en rivalité avec l'ambassadeur de France, M. de Vérac, qui, de son côté, mettait en œuvre tous les moyens de corruption si puissants à la cour de Russie[1], Catherine resta ferme dans sa politique. La mission de M. Harris

1. Panin ne recevait pas d'argent, mais il avait deux cousins germains qui en recevaient.

Digitized by Google

n'eut d'autre résultat qu'une étude approfondie de la Russie. On trouve dans ses dépêches, outre de curieuses révélations, la page suivante qui contient son jugement sur le caractère particulier de la puissance russe.

« Le rang que cette cour occupe dans toutes les grandes affaires de l'Europe, les succès qui couronnent sa politique et en même temps l'apathie et l'incapacité de son gouvernement, sont des faits si incompatibles en apparence que la postérité ne voudra pas y ajouter foi. Les étrangers qui peuvent seulement former le jugement qu'ils portent de la Russie sur les grands événements que son intervention et son poids produisent de toutes parts doivent croire que cet empire est conduit avec une sagesse supérieure et que l'on ne saurait trouver de défaut dans aucune partie essentielle de son gouvernement. D'un autre côté, quand on réside dans cet empire, et qu'on sait la manière imparfaite et inconcevable dont tous les plans de sa politique sont tracés et les instruments impropres qui sont choisis pour les mettre à exécution, on ne peut s'empêcher d'être étonné que ce gouvernement n'échoue pas dans tout ce qu'il entreprend. En effet, quand il obtient quelque succès, c'est évidemment l'œuvre du hasard, le résultat d'un concours fortuit d'intérêts, l'effet de l'état de confusion et d'anarchie dans lequel sont enveloppées toutes les autres puissances de l'Europe. Si j'ose le dire, une espèce de bonne fortune accompagne fatalement toutes les démarches de cette cour; c'est elle qui non-seulement l'a préservée des dangers les plus menaçants et l'a élevée à un degré de grandeur et de puissance bien supérieur à celui que même l'ambition de sa souveraine pouvait jamais espérer d'atteindre. »

L'Autriche, de son côté, recherchait l'alliance de la Russie : ce fut la raison du voyage que l'empereur Joseph II fit à Pétersbourg en 1780. L'impératrice alla au-devant de lui jusqu'à Mohilow et l'amena à Pétersbourg où il demeura quelques semaines. Le comte de Falkenstein, c'est le nom qu'avait pris l'empereur, n'épargna pas la flatterie à son auguste hôtesse. En la quittant, il lui dit qu'elle avait surpassé sa haute renommée et qu'il regardait le temps écoulé auprès d'elle comme le plus agréable de sa vie. Son air de sincérité toucha l'impératrice au point qu'elle en répandit des larmes. Elle embrassa l'empereur avec une vive émotion, et, comme il lui baisait la main, elle baisa également la sienne. Aussi M. Harris écrivait quelques jours

après : « L'empereur est parti de Péterhof mercredi. Il a donné pour toujours un bien rude coup à l'influence du roi de Prusse, si profond que je doute qu'il s'en relève. »

Pour tenter de se relever, Frédéric envoya à Pétersbourg le prince royal de Prusse, mais il ne réussit pas, soit par sa faute, soit par l'effet d'un parti pris de l'impératrice. Il fut reçu très-froidement et même avec hauteur. Pendant qu'elle affectait de témoigner ainsi son aversion pour la maison de Brandebourg, elle montrait sa bonne volonté pour l'Autriche par les égards dont Catherine comblait le prince de Ligne alors à sa cour. L'année suivante, le grand-duc et la grande-duchesse se rendirent à Vienne par l'ordre de l'impératrice. Ce voyage se fit malgré les intrigues de Panin, partisan dévoué de l'alliance prussienne, et qui devait, en servant cette cause désespérée, porter un coup mortel à son propre crédit. Pour empêcher ce voyage, il éveilla des terreurs dans l'âme de Paul et de sa femme au sujet d'eux-mêmes et de leurs enfants. Il disait au grand-duc qu'on l'envoyait chez son mortel ennemi, qu'il ne reverrait peut-être pas la Russie, que ses enfants lui seraient ravis. Le jour du départ, la grande-duchesse s'évanouit, et le grand-duc partit pour ce voyage du même air qu'il aurait pris le chemin de l'exil; mais la volonté de Catherine et celle de Potemkin, qui voulait la perte de Panin, s'exécutèrent. Le chancelier disgracié fit une maladie grave, et le parti prussien perdit tout crédit à la cour.

Les révélations des correspondances des ambassadeurs anglais cessent à l'année 1783, époque du traité de Paris, qui pacifie l'Europe occidentale en même temps qu'il termine la guerre entre l'Angleterre et les États-Unis, dont la France avait soutenu la cause. L'Autriche et la Russie s'étaient portées comme médiatrices; ce fut là sans doute un premier résultat de l'accord établi à Pétersbourg entre Catherine et Joseph II. On en vit bientôt d'autres conséquences. Je ne raconterai pas ici les événements, d'ailleurs assez connus et sur lesquels je n'aurais rien à dire de nouveau, qui ont rempli les dernières années de la vie de Catherine II. Je dirai seulement quelques mots de la guerre contre la Turquie, laquelle est, avec le partage de la Pologne, le grand acte de la politique extérieure de Catherine la Grande.

Dans la même année qui vit la signature du traité de Paris eut lieu, après plusieurs envahissements, l'occupation définitive de la Crimée, qui devint une province de l'empire russe. La Turquie fut

Digitized by Google

forcée de tolérer cette usurpation, elle la sanctionna même par un traité en 1784, et le fleuve Kuban fut donné pour limite aux deux empires. Catherine créa Potemkin feld-maréchal et gouverneur de la Tauride. Dans cette position élevée, qui faisait de lui le personnage le plus éminent de la Russie, il caressa avec plus d'ardeur son projet favori de fondation d'un empire grec. Les Mémoires de M. de Ségur nous le montrent préoccupé sans cesse de détruire la Turquie. Ce projet, auquel il savait la France opposée, était souvent l'objet des reproches plus ou moins directs qu'il adressait au gouvernement de Versailles dans ses entretiens avec l'ambassadeur français.

Tout le monde a lu dans les Mémoires du comte de Ségur le récit de ce fameux voyage en Crimée dans lequel il accompagna l'impératrice avec les ambassadeurs d'Angleterre et d'Autriche. Ce voyage raconté par l'élégant écrivain d'une manière si pittoresque, n'est-ce pas l'image même du règne de Catherine, l'image de cette civilisation improvisée et toute superficielle qui se déployait sur la Russie, à un signe de la souveraine, comme pour en cacher aux yeux des étrangers la nudité et la misère? Sur le passage de l'impératrice, on élevait des palais, on bâtissait des villages, on créait des jardins, on faisait sortir du désert une apparente prospérité, une magnificence éphémère; de grands bûchers allumés de distance en distance illuminaient sa route pendant la nuit. Au milieu de ces enchantements, Catherine passait fière et souriante, entraînant avec elle son cortége de courtisans et de diplomates; elle passait, et les palais, les chaumières, les jardins, l'épopée et l'idylle également menteuses, se repliaient, s'abîmaient derrière elle comme des décorations de théâtre après la pièce achevée; l'illumination s'éteignait dans la cendre; la souveraine, brillante, admirée, fuyait, laissant après elle des débris, le vide et les ténèbres.

Dans ce voyage, notre ambassadeur assista aux grands préparatifs que la Russie faisait déjà pour l'envahissement de la Turquie. Il vit Joseph II, sous le nom de comte de Falkenstein, venir se mêler à Kherson aux courtisans et aux sujets de Catherine. Dans ses entretiens avec le représentant du cabinet de Versailles, le comte de Falkenstein prouva qu'il n'était pas dupe de la prétendue prospérité de l'empire russe, et qu'il se formait une idée juste du caractère et de l'esprit de Potemkin, *plus propre à commencer de grands travaux qu'à les finir*. Il affectait de blâmer les projets de Catherine sur la

Turquie; mais, en même temps, M. de Cobentzel disait en confidence à M. de Ségur, que l'empereur, son maître, pourrait bien se laisser entraîner à la guerre par complaisance pour son alliée. Il y prit part, en effet, une part assez malheureuse, et qui contribua à la mélancolie dont il mourut.

On sait les événements de cette guerre que la Turquie déclara elle-même à la Russie, afin de prévenir ses desseins. Potemkin s'y signala par la prise d'Oczakow, emportée d'assaut le 17 décembre 1788. La Moldavie, la Bessarabie, plusieurs villes et forteresses importantes en dehors de ces provinces tombèrent au pouvoir des Russes. La prise d'Ismaïl par Suwarow coûta, dit-on, la vie à trente-trois mille Turcs. Des diversions furent opérées en faveur de l'empire ottoman par la Suède et la Prusse. Dès le commencement de la guerre, la flotte turque avait tenté de vains efforts pour reprendre la Crimée. Les Autrichiens, malgré quelques succès, ne firent pas les progrès qu'on aurait pu attendre de l'habileté de leurs généraux et de la force imposante de leurs armées. Menacés par l'intervention de la Prusse, ils se retirèrent de la lutte et travaillèrent au rétablissement de la paix.

Cette paix, signée d'abord entre l'Autriche et la Turquie, puis bientôt après entre la Russie et la Turquie, ni Joseph II ni Potemkin ne la virent. Potemkin était mort sous un arbre près d'Iassi, dans les bras de sa nièce favorite, la comtesse Branicka, d'une fièvre épidémique et de son intempérance. Joseph II était mort du chagrin que lui causaient ses échecs personnels dans la guerre contre les Turcs. Depuis cinq ans déjà, Frédéric II n'était plus. Catherine, victorieuse des Turcs et des Suédois, restait seule debout et la tête haute. Elle avait déployé une grande fermeté dans la conduite de la guerre, ainsi que dans les négociations relatives à la paix, pendant l'intervalle de temps qui s'écoula entre le traité de Sistowa, qui mit fin aux hostilités entre l'Autriche et la Turquie, et celui d'Iassi qui les termina entre la Turquie et la Russie. Par ce traité, les Turcs cédaient aux Russes la forteresse d'Oczakow, conquête de Potemkin, et tout le pays situé entre le Bog et le Dniester. La cession de la Crimée était confirmée, aussi bien que de l'île de Taman et de la partie du Kuban située sur la rive droite du fleuve de ce nom. C'était peu sans doute si l'on compare ce résultat à celui que Catherine avait voulu atteindre, et si l'on tient compte des torrents de sang versés pendant quatre ans d'une guerre meurtrière. C'était quelque chose pourtant si l'on

considère que la Russie avait affermi sa domination sur la mer Noire et fait un pas de plus vers Constantinople. La prise d'Oczakow fut l'occasion de la fondation d'Odessa, qui devait acquérir une si grande importance[1]. En regard de ces avantages, il faut placer l'épuisement des finances de la Russie, plongées alors dans la situation la plus déplorable.

La paix conclue avec la Porte fut fatale à la Pologne. Profitant des événements qui obligeaient Catherine à déployer ses forces, d'un côté contre les Turcs et de l'autre contre les Suédois, les Polonais avaient réformé leur constitution, établi la royauté héréditaire, aboli le *liberum veto*, et partagé le corps législatif en deux Chambres, en maintenant toutefois dans leur intégrité les prérogatives de la noblesse. Sous le prétexte de soutenir les partisans de l'ancienne constitution, Catherine fit entrer une armée en Pologne. La Russie et la Prusse s'étant bientôt mises d'accord pour un second partage, dans lequel la Russie eut pour elle les palatinats de Podolie, de Polock, de Minsk, une partie de ceux de Wilna, de Novogrodek, de Brzesc et de Volhynie, une insurrection éclata. Mais l'action concertée de la Prusse et de la Russie, à laquelle se joignit encore celle de l'Autriche, ne tarda pas à triompher des derniers efforts des patriotes polonais. La défaite de Kosciusko et sa capture par les Russes à la bataille de Macejowice, le 4 octobre 1794, fut bientôt suivie du troisième partage, dans lequel les derniers lambeaux d'un pays qui avait tenu dans l'histoire un rang glorieux s'en allèrent aux mains de ses voisins et de ses implacables ennemis, les souverains de la Russie, de l'Autriche et de la Prusse.

Catherine mourut le 17 novembre 1796. Frappée subitement, elle expira après une agonie de trente-sept heures, sans avoir retrouvé sa connaissance. Son esprit avait gardé jusqu'à cette agonie sa grâce et son amabilité; mais depuis assez longtemps le déclin de l'âge s'annonçait chez elle par des symptômes de faiblesse et d'irrésolution, qui ne touchaient pas cependant aux principes arrêtés de sa politique. Une femme artiste célèbre, madame Lebrun, qui la vit peu de temps avant sa mort, nous la représente dans ses Mémoires petite et grasse, avec un visage beau encore que ses cheveux blancs et relevés encadraient à merveille. Le génie paraissait sur son front

1. Voyez l'étude de M. Alexis de Saint-Priest sur la nouvelle Russie dans les *Études diplomatiques et littéraires*.

Digitized by Google

large et très-élevé. Ses yeux étaient doux et fins, son nez tout à fait grec, son teint fort animé et sa physionomie très-mobile. »

VI

Disons en quelques mots les observations que suscite une étude attentive du caractère et du règne de Catherine II. La nature, il faut le reconnaître, l'avait douée d'une raison droite, d'un esprit ferme et généreux, d'un caractère résolu, audacieux, propre aux grandes entreprises. Une ambition ardente et impatiente, un désir passionné et vaniteux de renommée, un goût effréné du plaisir, telles furent les puissances qui mirent en action ces dons de la nature et qui développèrent dans Catherine les talents et l'habileté dont elle a fait preuve. C'est dans ce mélange de qualités viriles et de passions féminines qu'il faut chercher l'origine de ses actions bonnes et mauvaises; c'est là que se révèlent à nos réflexions l'énigme de son caractère et le mystère de son génie.

Les qualités éminentes du caractère et de l'esprit de Catherine la Grande auraient suffi sans doute à opérer dans l'état social et politique de la Russie de grands et salutaires changements, si ces dons de la nature eussent été en elle portés et soutenus par un sérieux amour de la prospérité et de la gloire de son peuple, au lieu d'être animés du feu de ses passions égoïstes. Mais le mépris qu'elle avait des hommes la conduisait à l'indifférence pour leurs véritables intérêts, tandis que son désir de briller, sa soif inextinguible de renommée, la portaient à souhaiter leurs suffrages et à rechercher leurs applaudissements. Sa fine organisation exigeait autour d'elle le luxe des palais, la pompe des fêtes; son goût délicat, son esprit cultivé voulaient être flattés par une apparence de politesse, par l'éclat des arts et des sciences, par les merveilles de l'industrie; mais elle ne demandait à la civilisation européenne que des jouissances pour elle-même et de l'éblouissement pour les autres. L'amour instinctif du pouvoir, l'orgueil de la domination souveraine, lui faisaient haïr et repousser toute réforme sérieuse, et qui aurait pu produire une amélioration réelle dans le sort de son peuple en appelant les esprits à la liberté. Elle eût voulu les fruits sans l'arbre et sans les racines; elle se refusait à ouvrir pour des germes vigoureux et féconds l'âpre sol de la servitude.

A la manière des despotes de l'Asie, Catherine voulait déployer

Digitized by Google

autour de son trône les prestiges de la civilisation et conserver à ses États une demi-barbarie. Elle appréciait un pays où ses caprices pouvaient courir d'un bout à l'autre de son empire sans rencontrer d'obstacles sérieux, où elle disposait de la vie et des biens de ses sujets sans qu'une voix importune osât la rappeler à la justice, à la modération. Mais en même temps elle voulait qu'on crût en elle à des desseins et à des vertus dont elle avait l'intelligence sans en avoir l'amour ; elle voulait surtout étonner, séduire les imaginations, usurper enfin la gloire comme elle avait usurpé le trône.

De là, dans sa politique deux tendances et, en quelque sorte, deux rôles, qu'il importe de distinguer d'abord pour la bien juger. D'un côté, c'est l'héritière des traditions de despotisme et des vues d'agrandissement, de prépondérance, qui sont en Russie des principes de gouvernement. Ces traditions de la politique gouvernementale, elle les applique avec vigueur et fermeté, sans s'écarter de la ligne qu'elles lui tracent. Dans toute cette partie de son rôle, à part les fautes que l'impatience lui fait commettre, elle déploie des qualités qui, dans une femme, ont pu sembler extraordinaires, mais qui ne s'élèvent point au-dessus de ce qu'un homme remarquable eût pu faire dans des circonstances semblables, et qui la laissent bien au-dessous de son contemporain Frédéric II. C'est là la partie sérieuse de son gouvernement ; elle peut exciter une certaine admiration, mais elle n'attire pas à Catherine les sympathies de la postérité.

L'autre rôle est celui de Catherine législatrice et civilisatrice ; son projet de code à la main, au milieu de constructions inachevées, elle apparaît créant à coups de décrets les écoles et les académies et livrant au hasard le soin de les faire prospérer, prétendant ainsi continuer par des moyens plus doux l'œuvre que Pierre le Grand avait commencée d'une façon violente, mais sérieuse, et élever l'édifice de la civilisation sur le sol où le pionnier de la Russie avait porté la hache dans la forêt de la barbarie. Dans ce rôle de haute fantaisie, le despote se cache à nos yeux sous la comédienne. C'est par ce côté que Catherine s'est présentée à son siècle et qu'elle l'a ébloui ; elle ne saurait tromper le nôtre.

La bonté, la longanimité, dont, son fils excepté, tout ce qui entourait Catherine a reçu des preuves, ont pu contribuer au charme de la femme ; elles ne sauraient être imputées à vertu à l'impératrice. La bonté des princes, objet de niaises admirations, est souvent le fléau des peuples lorsqu'elle livre à d'indignes favoris, à des courtisans

Digitized by Google

adulateurs, l'or et le sang des sujets. Catherine aimait à voir régner la satisfaction autour d'elle, comme elle aimait à voir s'y déployer le luxe de sa cour; elle en recueillait des sensations agréables, qui flattaient à la fois son cœur et sa vanité. Que lui importaient, d'ailleurs, les souffrances des populations que ses administrateurs ou ses généraux foulaient ou menaçaient loin d'elle? La main impériale frappait au loin et caressait de près; elle caressait par amour et par plaisir; elle frappait par ambition, par vengeance, par indifférence et dédain.

En résumé, Catherine n'a rien fait ni rien voulu sérieusement pour les progrès et la prospérité de la Russie à l'intérieur. Non-seulement elle a écarté de la discussion la question de l'émancipation des serfs lorsqu'elle s'est présentée dans l'assemblée des états, mais par ses largesses à ses favoris des terres et des paysans de la couronne elle a donné au servage une sanction nouvelle et créé des difficultés de plus à son abolition. Sa mauvaise administration, ses prodigalités ont contribué au dérangement des finances de l'État et tellement ruiné son crédit que des banquiers hollandais lui ont un jour refusé un prêt de six millions. Cependant, par la conquête de la Crimée, elle a ouvert au commerce de la Russie et à l'expansion de sa puissance des perspectives nouvelles et brillantes. Son gouvernement fut la boîte de Pandore; tous les maux y étaient rassemblés, mais la Russie y trouva pourtant l'espérance : l'avenir dira si ce fut encore une illusion.

LOUIS DE RONCHAUD.

Digitized by Google

CHARLES LENORMANT

Beaux-Arts et Voyages, 2 vol. in-8°. Paris, 1861.

Il est des érudits qui vivent enfermés dans leur science, et ne livrent au public que la moindre part de leur âme. Ils nous disent ce qu'ils ont trouvé dans les débris du passé, mais non ce qu'ils ont souffert; nous connaissons le savant; l'homme nous échappe. Ses grandes qualités, son esprit, son caractère : autant de secrets qu'il ne laisse qu'à ses amis. Prenez les œuvres de Guérard, vous n'en lirez pas deux feuilles sans y reconnaître une érudition bien supérieure à celle des bénédictins; mais hormis une page d'une touchante beauté sur les pierres sans nom qui couvrent Mabillon et ses confrères, rien ne fera revivre devant vous la figure d'un de nos maîtres vénérés. Le nom de Guérard vivra autant que la science française; mais nous emporterons avec nous le souvenir de sa piquante originalité, de sa droiture et de sa bonté.

D'autres savants sont d'une trempe toute différente; chez eux l'homme et l'érudit ne font qu'un; ils vivent la plume à la main; ils mettent sans cesse le public dans leur confidence; découvertes, passions, peines ou plaisirs, ils nous disent tout; leurs écrits sont une perpétuelle confession. Ceux-là ne le cèdent en rien aux écrivains qui ne nous parlent jamais que de science; et ils ont cet avantage que, placés plus près de nous, et nous touchant par leurs défauts aussi bien que par leurs qualités, ils nous offusquent moins de leur supériorité. Peut-être ne les admire-t-on pas autant, mais on les aime mieux; ils n'offrent pas seulement aux générations nouvelles une instruction muette, ils sont un exemple vivant; le temps, qui atteint aussi leurs ouvrages, respecte du moins leur personne; et souvent après un siècle écoulé c'est le souvenir de l'homme qui protége la gloire de l'érudit.

C'est à cette seconde classe qu'appartient M. Lenormant. De nos jours personne n'a poussé plus loin l'étude de l'archéologie et de la

Digitized by Google

numismatique; personne n'a eu à un plus haut degré le goût de l'antiquité et du moyen âge. Le *Trésor de numismatique et de glyptique*, en vingt volumes in-folio; l'*Élite des monuments céramographiques*, publié en collaboration avec M. de Witte; les *Dissertations* lues devant l'Académie des inscriptions, ou insérées dans les *Annales de l'institut archéologique*, ainsi que dans la *Revue numismatique; l'Introduction à l'histoire de l'Asie occidentale;* les *Questions historiques sur l'histoire moderne du cinquième au neuvième siècle*, suffiraient pour assurer la réputation de l'antiquaire. Mais ce n'est qu'une partie des œuvres de l'auteur. Voyageur et journaliste, écrivain politique ou critique, M. Lenormant s'est intéressé à toutes les idées de son temps; il a dit son avis sur toutes choses avec sincérité, avec courage, en citoyen et en chrétien. Dans la pieuse Notice lue à l'Académie de Bruxelles par M. de Witte, l'ami constant, le collaborateur fidèle de M. Lenormant, on peut lire la table de tout ce qu'a fait un homme enlevé à cinquante-sept ans. Il y a de quoi faire rougir notre indifférence et notre paresse. On voit que jamais l'écrivain n'a perdu un jour ni une heure pour servir et défendre la religion, l'art, ou la science, cherchant partout et toujours la vérité.

Parmi ces pages, jetées au vent de la publicité, et qui trop souvent se perdent comme les feuilles de la sibylle, on a eu l'heureuse idée de faire un choix, afin de sauver des écrits qui ne méritaient point de périr. Une famille qui s'honore par le culte qu'elle porte à la mémoire de son chef a rassemblé ces articles épars, et les a réunis sous le titre de *Beaux-Arts et Voyages*. Le recueil est précédé d'une lettre de M. Guizot, et d'une excellente Notice biographique, écrite par M. Foisset, notice dictée par l'amitié, et qu'on peut mettre à côté des regrets et des éloges si bien exprimés par MM. Vitet, Wallon, Mérimée, de Carné. C'est sous un jour nouveau, comme critique et comme voyageur, que M. Lenormant se présente devant nous; c'est peut-être le côté le plus aimable, celui où il est le plus facile d'apprécier l'homme et l'écrivain.

Il ne m'appartient pas d'examiner les jugements que l'auteur porte sur les peintres français de l'école moderne; pour contrôler et suivre M. Lenormant, il faudrait un esprit universel comme était le sien; je remarque toutefois que le temps, ce juge suprême, a confirmé les arrêts du jeune critique; les opinions soutenues hardiment en 1835, les paradoxes qui effrayaient les sages sont aujourd'hui des

Digitized by Google

vérités qu'on ne discute plus. Ce qui me frappe, en outre, dans ces appréciations, c'est une qualité qu'à première vue on était peu disposé à reconnaître chez un homme aussi ardent, je veux dire la mesure; l'amitié même ne l'aveugle pas. Qu'y a-t-il, par exemple, de plus équitable que ce jugement rendu au lendemain de la mort de M. Delaroche, dans toute la vivacité des premiers regrets :

« Depuis vingt-cinq ans je n'ai pu le suivre de loin (Delaroche) dans les luttes qui l'ont noblement épuisé, sans me rappeler ce qu'il m'avait dit un jour : *Je ne comprends pas qu'on puisse être le second dans quoi que ce soit!* Placer si haut son but, c'est se condamner à un supplice perpétuel. Mais, disent les Anglais, pour un calcul moins relevé : *struggle is life, la vie est un combat.* Après la seule récompense qui soit réellement digne d'envie, celle que Dieu prépare à ses élus, on ne peut effacer du cœur de l'homme l'espérance de l'autre. Si Delaroche a tant tenu au désir exprimé par Ennius, avec toute la grandeur du génie latin :

Nemo me lacrumeis decoreit, nec funera fletu
Facsit. Cur? Volito vivu' per ora virum,

accordons-lui libéralement la couronne qu'il a conquise. Il n'a été le premier de son temps ni pour la perfection du dessin, ni pour l'harmonie profonde de la couleur, ni pour la sublimité pénétrante de l'expression; il reste le premier pour la raison, l'arrangement et la convenance, le premier pour l'équilibre des qualités essentielles, et le second dans chacune d'elles. Pour parler comme le vieux poëte « ne lui faisons pas des funérailles de pleurs, car son nom ne cessera de voler vivant dans la bouche des hommes. »

Cette modération, qui est le goût même dans toute sa pureté, n'est nulle part plus visible que dans l'article *sur l'art chrétien*, publié à propos d'un livre célèbre de M. Rio. M. Lenormant était un fervent catholique; il ne voulait pas de paganisme sur les murs des églises; les sérieuses tentatives de MM. Orsel et Perrin avaient toute sa faveur, mais il avait trop de sens pour céder aux fureurs romantiques des prétendus rénovateurs du moyen âge. Comme il le disait avec esprit, il ne croyait pas qu'on fût un grand peintre parce que, « après avoir feuilleté quelques manuscrits ou copié quelques vitraux, on traçait de face des figures plates, avec des yeux relevés comme ceux des Chinois, en y ajoutant une draperie anguleuse qu'on termine par deux pieds en pincettes. » Pour ce fin connaisseur de l'art grec, le beau résidait dans la forme et en était inséparable. Raphaël, en faisant de la plus parfaite beauté l'expression des plus pures vertus chrétiennes, avait résolu le problème; c'était folie que

Digitized by Google

de rompre avec les traditions d'un passé sans égal. Le christianisme naissant ne s'est pas fait une langue à part pour révéler au monde la suprême vérité; il s'est servi du grec et du latin, deux langues païennes, et les a pliées à tous ses besoins, en leur donnant une vie nouvelle; ainsi en est-il de l'art : l'antiquité nous a laissé un instrument admirable, c'est à nous d'en tirer de plus pures et de plus hautes mélodies.

Cette mesure parfaite, ce goût achevé que M. Lenormant porte dans le jugement des choses, ne paraît pas moins dans son appréciation des hommes. Pour un critique rien n'est plus difficile que d'être juste, et de se tenir à une égale distance de la satire et du panégyrique. Les vivants ne nous pardonnent guère l'impartialité; c'est blesser nos meilleurs amis que de les louer modérément; avec les morts on se laisse emporter aisément au delà de la vérité; on mêle involontairement le regret à l'éloge; les plus belles âmes cèdent au désir de rendre à ceux qui ne sont plus un suprême témoignage où l'amour a plus de poids que la justice. Les biographies de M. Lenormant sont bienveillantes sans être excessives; elles mettent en lumière les bonnes qualités de l'homme, elles n'exagèrent point les talents de l'artiste; elles sont touchantes parce qu'elles sont vraies. Telles sont les notices sur Isabey, sur les Johannot, sur Pierre Guérin, sur Ary Scheffer, sur le comte Turpin de Crissé. S'il fallait choisir entre ces morceaux excellents, j'inclinerais pour le dernier. M. Lenormant, nommé en 1825 sous-inspecteur des beaux-arts dans la maison du roi Charles X, avait vécu auprès de M. Turpin de Crissé, alors inspecteur général. Il aimait à répéter qu'il regardait comme un des bonheurs de sa vie, comme une faveur signalée de la Providence, la circonstance qui, à son entrée dans le monde, l'avait mis sous la direction immédiate d'un pareil guide. La reconnaissance l'a bien inspiré; il y a dans l'éloge de M. de Turpin des pages d'une finesse remarquable; celle-ci, par exemple, qui prouve, après beaucoup d'autres, que si une vie plus longue eût permis à M. Lenormant d'obtenir une place où l'appelait l'universalité de son talent, l'Institut eût compté en lui un secrétaire perpétuel qui n'eût pas été indigne de ses devanciers.

« Le champ d'activité (ouvert à M. le comte Turpin de Crissé) était considérable ; il embrassait les grands théâtres, les musées, le Conservatoire de musique, l'école de Choron, le mobilier de la couronne, les manufactures royales, la monnaie des médailles, les commandes à faire aux sculpteurs et

aux peintres, et les pensions littéraires. Je voyais mon chef toujours attentif, scrupuleusement impartial, plein d'admiration pour les grands artistes, de sollicitude pour les jeunes et pour les faibles, incapable du moindre retour sur lui-même, envisageant les choses de haut et ne considérant aucun détail comme au-dessous de lui, ménageant tous les intérêts, tant que les ménagements étaient permis, et ferme comme un roc lorsqu'il sentait sa conscience engagée. Je trouvais dans ses supérieurs les plus grands égards pour ses avis, et je ne pouvais surprendre chez lui la moindre propension à exagérer son influence. Comme j'étais très-jeune, tout cela me semblait très-bon, mais naturel; je ne pouvais me figurer qu'au sortir de cette atmosphère de justice, d'intelligence et de générosité, je ne trouverais plus dans ma vie rien de comparable ou d'approchant.

« Pourtant, comme les épines ne manquaient pas dans cette difficile carrière, je remarquais que les obstacles à l'influence de mon chef étaient en raison inverse du mérite des personnes sur lesquelles il devait exercer son action. Les noms des fonctionnaires qui, par leurs susceptibilités ou leur inertie, paralysaient l'effet de ses bonnes intentions, sont tombés dans un irrévocable oubli; mais quand on avait affaire à des hommes supérieurs, quand il s'agissait de traiter avec un Brongniart pour la manufacture de Sèvres, avec un duc de Luynes pour les musées, avec un Chérubini pour le Conservatoire, avec un Rossini, avec un Hérold, avec un Choron, les difficultés disparaissaient comme par enchantement; on sentait que la trace alors imprimée resterait durable. »

Voilà, ce me semble, une peinture qui ne manque pas d'agrément; M. Lenormant l'achève par un dernier trait qui en relève encore la vivacité. « M. de Turpin, nous dit-il, sentit bientôt qu'on lui rétrécissait son cercle d'action, et il se résigna avec une parfaite douceur à voir diminuer son importance. » C'est là un résultat qui ne pouvait surprendre qu'un jeune homme dont l'âme a gardé sa première fraîcheur. Les idées que défendait M. de Turpin sont en contradiction avec les traditions administratives. De tout temps, en fait de beaux-arts, la devise des bureaux a été celle même de la Rome impériale :

Parcere subjectis et debellare superbos;

c'est pour consoler la médiocrité, c'est pour aiguiser le génie par le refus et le dédain, qu'ont été imaginées les faveurs administratives. S'il ne s'agissait que de reconnaître et d'encourager le talent, on n'aurait besoin que du public.

Parlons maintenant des voyages de l'auteur. Ce ne sont pas des récits faits après coup, et toujours plus ou moins altérés par la réflexion; ce sont des lettres écrites au jour le jour, sous le feu des

Digitized by Google

premières impressions; lettres adressées à celle que M. Lenormant, bien jeune encore, avait associée à sa vie, à celle qui fut son seul amour et sa dernière pensée. Ces lettres, où le goût des arts et de l'érudition se mêle heureusement à la description de la nature, ont été écrites à des époques diverses, et contiennent en raccourci toute la vie de l'auteur. Une excursion en Hollande (1827) est suivie d'un voyage en Égypte (1828-1829), et de trois voyages en Grèce (1829, 1841, 1859). C'est dans son dernier passage, sur une terre qu'il aimait à l'égal d'une seconde patrie, que M. Lenormant devait mourir, frappé par le climat, comme son rival en archéologie, Ottfried Muller.

Je ne dirai rien de l'excursion en Hollande; c'est la première promenade de l'auteur, ce premier voyage que nous faisons tous à vingt ans. Tout nous paraît pur et beau : l'air, les eaux, les bois, les fleurs; nous répandons sur toutes choses ce printemps intérieur qui rit dans notre âme; le brouillard de la Hollande luit à nos yeux charmés plus que ne le fera plus tard le soleil même de l'Italie. Je ne veux pas parler non plus de ce dernier et fatal voyage où une main invisible semble pousser à la mort un homme dans toute la force de l'âge et du talent. A quoi bon toucher une plaie qui saigne encore? Revenons plutôt aux deux voyages qui ont fait de M. Lenormant un archéologue, qui ont décidé de sa vie et de ses études, je veux dire l'expédition en Égypte, à la suite de Champollion, et ce premier séjour en Grèce qui l'attacha sans retour à un peuple dont il avait vu de près et les misères et la grandeur.

La lecture des hiéroglyphes sera certainement une des gloires de notre siècle. Plus on fera de progrès dans l'étude de la mystérieuse Égypte, plus on recherchera tout ce qui se rattache aux origines de cette merveilleuse invention. Les lettres écrites par M. Lenormant, qui s'était joint en amateur à la commission dirigée par Champollion, resteront comme journal de cette conquête pacifique, qu'on ne peut du moins disputer à la France. Quand elles n'auraient pas d'autre mérite, elles vivraient par ce côté. Mais il s'en faut bien qu'elles n'aient qu'un intérêt littéraire; on voit, au contraire, à chaque page, un observateur intelligent, un esprit ouvert, instruit, curieux, à qui rien n'échappe. La nature, les ruines des Pharaons, Champollion, Méhémet-Ali, tout l'attire et le séduit; il sent vivement, et traduit sur place toute la vivacité de ses sensations.

Voici, par exemple, une peinture de la vie que le jeune ar-

Digitized by Google

chéologue mène dans Alexandrie, peinture faite avec un entrain charmant, mêlé de ces retours vers ceux qu'on aime, qui sont la faiblesse des voyageurs, mais qu'on leur pardonne toujours.

« A quatre heures je sors seul, je monte sur le premier âne que je rencontre, et jusqu'à six heures et demie je parcours les ruines de l'ancienne ville qui couvrent une immense étendue de terrain ; c'est là véritablement le meilleur moment de la journée. Représentez-vous votre serviteur avec le pantalon de toile, un grand chapeau de paille et l'habit, à cause de la fraîcheur des soirées, galopant légèrement au milieu des monticules de sable, ses longues jambes pendant à terre, un Arabe de neuf à dix ans le suivant toujours en courant, et ne laissant pas le pauvre âne un instant tranquille, ce qui évite au cavalier toute peine de conduire ou d'exciter sa monture. Puis, tout à coup, le cavalier frappé d'une chose nouvelle, descendant dans une excavation, mesurant une colonne, restaurant en idée le plan d'un édifice en ruine, relevant par l'imagination les palais, les temples, les chaussées, remplissant le port d'Alexandrie de milliers de vaisseaux grecs, ressuscitant Proclus pour lui donner le plaisir de causer avec Ballanche, ou bien les bras croisés regardant le soleil qui se couche du côté de l'Europe, et se demandant si de l'autre côté de cette longue mer il y a quelqu'un qui partage sa mélancolique rêverie, qui se complaît dans le même regret et dans la même espérance...

« Cependant les chiens, seuls possesseurs apparents de ce terrain désert, n'ont pas cessé de faire entendre leurs aboiements rauques et monotones; les jeunes filles qui viennent puiser l'eau aux citernes antiques s'en retournent légèrement, la tête chargée d'une amphore de cuivre poli, qu'elles portent avec autant de grâce et de noblesse que les plus belles figures de l'antique ou du Poussin; les chameaux se détachent en clair par longues files sur l'azur rembruni du ciel; les habitants étiques de ces ruines allument les feux du soir dans les tombeaux vivants qu'ils se sont creusés sous d'informes débris ; la roue hydraulique cesse de tourner à travers les panaches élégants des palmiers ; le peu d'êtres qui restent sur ces chemins silencieux, effrayés de leur isolement, pressent leur retour vers la ville qui s'élève au sein des eaux, toute dorée par les vapeurs du soir ; c'est le moment de rejoindre notre colonie, qui se retrouve ordinairement au pied de l'obélisque, se creusant les yeux pour apercevoir les antennes d'une abeille à soixante pieds d'élévation; et tous ensemble nous rejoignons le foyer hospitalier où le souper, la pipe et le café nous attendent. »

Il me semble qu'à l'Abbaye-au-Bois, dans cette société délicate où M. Lenormant était accueilli comme un fils d'adoption, Ballanche devait lire cette description avec une certaine tendresse, et qu'au sourire de madame Récamier, Chateaubriand lui-même pouvait, une fois par hasard, dérider son front soucieux, et écouter avec indulgence ce qu'il n'avait pas écrit.

Digitized by Google

Quand M. Lenormant parle de Champollion, il le fait avec la tendresse d'un fils; il nous attache à cet illustre et infortuné savant, mort sans avoir joui de sa victoire, comme si le sphinx n'avait pu pardonner au nouvel Œdipe de lui avoir arraché son éternel secret. « Champollion, écrit-il, est toujours excellent, prodigue de ses trésors scientifiques; bon enfant malgré son génie; parfait compagnon, et je suis tellement son obligé, que je ne peux m'empêcher de lui vouer un attachement de toute la vie. » Il disait vrai; personne n'a été plus fidèle à la mémoire du maître; vingt-cinq ans après la mort de Champollion, j'ai vu M. Lenormant, hors de lui-même, dans une séance académique, parce qu'il lui semblait qu'on n'avait pas parlé avec assez de respect de celui qui vivait toujours dans son cœur.

Qu'un jeune homme bien né ait de pareils sentiments, cela n'a rien qui étonne; mais ce qui dans les lettres sur l'Égypte indique un esprit élevé, c'est le jugement que M. Lenormant porte sur les monuments des Pharaons. Tandis qu'autour de lui tout cède à l'étonnement que causent ces prodigieux édifices, le voyageur sent au fond de son cœur une voix qui proteste contre cet art gigantesque et effrayant :

« On a beau se dire, écrit-il, que rien n'est mieux exécuté, que pas un chapiteau n'y perd de sa grâce, pas un ornement de sa précision, on croit par instants faire un rêve pénible; les bornes de l'imagination humaine semblent dépassées; on succombe à une force exagérée comme celle du soleil de ces climats. Ce n'est pas seulement qu'on se sente humilié de l'immensité de ces ouvrages; mais si la conception en est prodigieuse dans une seule tête, l'exécution ne s'en peut comprendre que par l'asservissement d'un nombre d'hommes tel que la pensée recule et s'épouvante devant le spectacle d'une si monstrueuse violation de la liberté. On voudrait voir s'ébranler au milieu de ce silence de l'esclavage une seule opposition, une seule protestation, et l'on ne trouve malgré soi que l'image d'un grande nation de castors, mue par deux ou trois intelligences. Ces réflexions portent, je le vois, l'empreinte de la confusion inséparable d'une visite rapide et incomplète; mais, quelque dépendant des sens que je sois, ce n'est pas assez pour moi d'être étonné par les proportions et charmé par les formes, je veux que les arts racontent le bien de l'espèce humaine, et c'est pour cela surtout que je les aime. Ici leur langage ne m'a révélé que les efforts de l'orgueil et du despotisme. »

Paroles profondes et qui sont aussi justes dans le domaine des arts que dans celui de la politique. Le beau est une suprême convenance, une proportion parfaite; il ne peut s'allier avec rien d'excessif ni dans

Digitized by Google

la société, ni dans le gouvernement. Voyez ce que nous a laissé la Grèce. Dans les temples comme dans les tombeaux, dans la statue la plus simple ainsi que dans le moindre vase, il règne un sentiment de grâce et de calme qu'on ne peut trouver que dans une société heureuse, chez un peuple anobli par la liberté. L'art romain, au contraire, tout immense qu'il soit, est brutal comme l'empire; on y sent la richesse et la force plus que la beauté. C'est là un effet inévitable qu'on n'a pas assez remarqué. Les arts n'existent pas par eux-mêmes, sans égard ni aux temps, ni aux lieux; l'architecture, la sculpture, la peinture ne sont que l'expression vivante des idées et des besoins en chaque siècle et en chaque pays. On peut juger d'un peuple par les monuments qui nous en restent; les ruines sont pour ainsi dire le testament d'une civilisation. Par malheur, il n'y a que les âmes délicates, que les esprits élevés qui savent distinguer ce qui est noble de ce qui est énorme. En architecture comme en politique, la foule se laisse prendre aux apparences; ce qui est gigantesque l'étonne et la charme; elle admire des colosses maçonnés avec le sang des peuples, comme elle garde le souvenir des Césars qui l'ont écrasée par la guerre; c'est l'œuvre même de la tyrannie qui lui sert à absoudre l'oppression passée, à justifier le despotisme à venir. Mais ceux qui vivent avec l'antiquité et qui, dans un commerce constant avec Platon et Phidias, élèvent leur âme et purifient leur goût, reconnaissent bien vite qu'il y a des liens intimes entre le beau et le bien. L'art étouffe quand la pensée est esclave; il ne s'épanouit dans toute sa fleur qu'au plein soleil de la liberté.

Si M. Lenormant ne s'en est point laissé imposer par les pyramides, encore moins a-t-il été ébloui par le faux éclat d'une civilisation empruntée. Il a bien senti que si Méhémet-Ali était devenu tout à coup un ami des lumières, c'était pour séduire l'Europe, et cacher sous de brillants dehors une avarice et une ambition sans bornes. En France, où l'on est habitué, de longue date, à ne pas s'étonner des plus basses flatteries, on écoutait tranquillement un vice-consul français qui osait dire que *sous Auguste Méhémet-Ali eût été Mécène; sous Henri IV, Sully; sous Louis XIV, Colbert.* M. Lenormant allait au fond des choses; pour lui le Bonaparte de l'Égypte (c'est ainsi qu'on l'appelait) n'était qu'un tyran rusé, qui empruntait à l'Occident chrétien son administration et ses armées pour tirer meilleur parti du despotisme. Ce gouvernement soi-disant civilisateur, qui laissait le peuple dans l'ignorance et la misère, n'était

qu'un monstrueux monopole qui avait épuisé et dépeuplé le pays. A ce sujet, M. Lenormant écrivait quelques pages aussi justes qu'éloquentes, dont trente ans d'expérience n'ont que trop démontré la profonde vérité. Le passage est un peu long, mais il est si actuel, les événements ont si bien justifié cet arrêt prononcé contre le Turc, que je ne puis résister au plaisir de le citer.

« On se débattrait vainement contre cette vérité éternelle : la civilisation n'est qu'au prix de la liberté, elle seule en ouvre les chemins. Toutes les objections tirées des États chrétiens pécheraient par la base, car le christianisme est lui-même un principe de liberté. Vous avez beau crier à la résurrection, au prodige, l'Orient sommeille encore; le bruit des tambours, les fanfares des régiments ne l'ont pas éveillé. L'Europe s'avance, elle enlace le géant ivre qui chancelle, elle le fascine et ne l'éclaire pas. Soit qu'il se retranche dans le dédain d'un fanatisme stupide, soit qu'il demande un appui aux forces qui le minent toujours, une ruine prochaine le menace, et l'épée des instructeurs que l'Europe lui envoie, comme par une cruelle ironie, ne peut servir de contre-poids à sa chute. Interrogez un Turc des classes élevées, cherchez à percer le voile de dignité hautaine qui enveloppe le secret de son âme, et à démêler le mobile de sa pensée intime; étudiez surtout ceux qu'un séjour prolongé parmi nous a dû familiariser avec nos idées et nos usages. Ou bien la facilité de nos mœurs l'aura séduit; il parlera avec entraînement de nos folles joies et de nos bruyantes fêtes, il regrettera de ne plus s'associer à l'enivrement de nos bals et de nos théâtres; la France lui a donné si longtemps le spectacle, que ne l'a-t-elle suivi dans ce pays où il commande, et que n'y trouve-t-on au moins des esclaves aussi amusants ? Ou bien son esprit plus clairvoyant aura été frappé du contraste de nos monarchies si puissamment organisées, avec l'apathie, les faiblesses et les désordres de l'Orient; il aura pressenti le danger qui menace ces contrées; et alors quel amer dédain, quelle haine profonde percera sous les dehors d'une politesse étudiée ! Mais l'idée de recourir au vrai principe de la prospérité européenne, la moindre intelligence des besoins de l'homme, le moindre respect de sa dignité, la moindre croyance à la possibilité d'une émancipation graduelle des nations vaincues, je pose en fait que vous ne trouverez pas trace d'une seule de ces pensées dans la tête du plus loyal et du plus sensé parmi les Turcs...

« On le voit clairement aujourd'hui : constitué sur la base des sociétés antiques, l'empire ottoman n'a dû sa longue et puissante durée qu'à la fidélité des peuples aux traditions de la conquête, qu'à l'effrayante permanence du système inhumain qui l'a maintenu debout et armé au milieu d'ilotes prosternés et sans défense. Ce n'est pas au moment ou un système semblable est prêt à succomber, qu'on peut croire à la réhabilitation du peuple, qui n'y renonce que malgré lui. Il faut, quoi qu'il arrive, un fond de conscience aux réformes qu'on embrasse; les choses que le sentiment intérieur ne dicte pas n'ont de force ni dans celui qui les prépare, ni à l'égard de ceux pour qui elles sont faites. Et c'est bien le moins, quand une effrayante fatalité a

Digitized by Google

disposé si longtemps des choses humaines, quand tant de générations d'esclaves ont expié dans les larmes les fautes de leurs pères, que la violence succombe enfin sous son propre poids, et que le tyran ne recueille pas les premiers fruits de l'émancipation lentement préparée au profit de sa victime. »

Six mois après cette lettre, M. Lenormant, de retour à Alexandrie, apprenait que le gouvernement français, libérateur de la Grèce, venait de le nommer directeur-adjoint à la section d'archéologie, dans la commission scientifique qui explorait la Morée. Quelques jours de navigation l'amenaient à Navarin; le 11 avril 1829, il était à Patras au milieu des ruines, seul souvenir que laissent les Turcs partout où ils ont passé.

La transition était brusque, le contraste effrayant; une âme ordinaire s'y fût trompée. En Égypte, tout le vernis de la civilisation, un pacha protecteur des lumières, une administration, une police, des finances, des soldats. En Morée, un pays redevenu sauvage par la négligence et la cruauté des hommes; dans ce qui autrefois avait été une ville, pas une maison debout; des débris fumants, des gens en haillons et mourant de faim. Dans la campagne point de routes, les terres abandonnées, les eaux stagnantes, la fièvre partout. Trop heureux le voyageur si, après une journée passée dans les halliers et les marais, il trouvait le soir une misérable hutte, habitée par quelque famille ruinée et décimée par la guerre. Trop heureux si ses hôtes partageaient avec lui quelques racines, et lui permettaient de coucher à terre au milieu d'eux, enveloppé dans une pauvre couverture, les pieds tournés vers le foyer, tandis que le vent et la pluie dispersaient la paille du toit. Et cependant, dès le premier jour, M. Lenormant se trouva heureux parmi ces gens et comme débarrassé de ce poids de tyrannie qui l'étouffait en Égypte. Qu'est-ce que la misère, quand des habits en lambeaux couvrent des cœurs qui battent pour la liberté? N'est-ce pas même un charme secret qui attire les belles âmes? Qu'est-ce, au contraire, que la civilisation mise au service de tous les vices et de toutes les lâchetés, sinon un fard empoisonné et une honte de plus?

« J'ai visité l'Égypte, écrivait M. Lenormant; j'ai vu les Turcs, le pacha civilisateur, la vertu et le désintéressement des renégats, le libéralisme du cimeterre, et ma conviction intime est que le despotisme seul ne peut rien pour l'avenir et qu'il n'a rien fait pour l'Égypte, même pour un temps. » Et à ce tableau, trop vrai dans

Digitized by Google

son horreur, il opposait cette poignée de Grecs qui, sans ressources et sans espoir, longtemps dédaignés par les chrétiens, injuriés, sinon trahis par de prétendus politiques, avait reconquis à force de sang leur liberté et leur religion. Spectacle magnifique, qui, à l'étonnement et peut-être à la honte de l'Europe, rendait à ce peuple martyr quelque chose de l'auréole qui illumine ses aïeux.

« Il s'est opéré sur cette terre un travail remarquable, écrivait M. Lenormant; les autres pays de la zone où la civilisation antique s'est développée n'offrent rien d'analogue. Sous le voile de la servitude, la nature ourdissait une trame profonde, et communiquait à son œuvre nouvelle une *virginité* dont nous n'avons aucune idée... Qu'on se figure à quel point le peuple a dû s'isoler pendant un long esclavage, combien les traditions du christianisme ont dû se conserver dans ces populations qui l'acceptèrent comme une patrie, ce que l'habitude de la vie champêtre, le silence et la liberté des montagnes, des rochers et des flots ont dû préserver de sentiments naturels! Ce foyer de dispositions heureuses a dû s'alimenter sans cesse de cet amour du sol natal, si dominant chez tous les Grecs, qui les ramène, de nos cités luxueuses, vivre et mourir sous le simple toit de leur village... C'est ce peuple dont les Turcs n'ont pu courber la tête, dont les primats n'ont pu altérer la noble simplicité, que je retrouve aujourd'hui.

« Rien ne peut faire au monde que le dernier paysan de la Grèce ne s'exprime avec intelligence et propriété, ne calcule avec adresse ses intérêts, n'ait une idée sur toutes les choses qu'il connaît, n'ait à sa disposition la ruse comme il a le bon sens et l'imagination; ce qu'on ne peut pas empêcher non plus, c'est que tous les sentiments naturels ne se développent chez lui avec une effusion touchante, et que les liens de famille n'y soient plus puissants que nulle autre part, qu'on ne rencontre en Grèce de meilleurs parents, de meilleurs enfants, de meilleurs frères que partout ailleurs.

« L'avenir de la Grèce... est entre les mains de la France. Les Russes pourront l'asservir; c'est dans la France seule qu'elle trouvera les garanties de son indépendance; tous ceux qui s'associent de bonne foi à cette œuvre sainte en recueilleront les fruits. »

Au moment où l'auteur écrivait, ces paroles éveillaient en France un écho unanime. En 1829, qui n'était pas philhellène? Les noms de Santa Rosa, de Byron étaient des noms de martyrs; la gloire du colonel Fabvier faisait pâlir les plus hautes renommées. Depuis lors, nous avons eu tant de passions, que nous avons oublié nos amours de jeunesse; M. Lenormant était constant dans ses affections; jamais ses nouveaux amis ne lui ont fait oublier les anciens. Il est toujours resté fidèle à la Grèce, et si, comme il le disait d'un ton prophétique, *il a recueilli*, dans l'amour des Grecs, *les fruits de*

Digitized by Google

cette œuvre sainte, on peut dire que cet amour il l'a vaillamment conquis. Nous avons de belles théories sur la liberté des peuples, mais nous les accommodons de façon singulière à nos intérêts du moment. Venise doit souffrir, si son indépendance nous demande trop de sacrifices; l'Épire doit se taire, Corfou doit se résigner, si nous avons besoin de la Turquie ou de l'Angleterre. M. Lenormant n'était pas ministre, il n'avait pas à peser des intérêts divers, nulle responsabilité politique ne l'obligeait à étouffer son cœur, à transiger avec ses plus généreuses convictions; aussi faisait-il bravement son métier de journaliste, en se jetant dans la mêlée pour y défendre les éternels intérêts de la justice et revendiquer les droits des chrétiens opprimés.

En parlant des voyages de M. Lenormant, je n'ai pas craint de multiplier les citations. Pour apprécier un homme, nulle réflexion, nulle critique ne valent cette confession involontaire que chacun de nous met dans ses écrits; nos paroles sont toujours l'écho de notre âme, écho d'autant plus pur que l'âme est plus belle et plus sincère. Jugé par ses paroles, M. Lenormant n'a rien à craindre; il me semble impossible que la lecture de ces pages si bien senties n'éveille partout la sympathie et n'ajoute aux regrets. Cependant ces deux aimables volumes ne sont que la moindre partie de ce qu'a fait l'auteur; il les a écrits en se jouant, pour se distraire de travaux plus sérieux. Ces travaux étaient immenses. Rome, la Grèce, l'Égypte étaient pour lui trois patries d'adoption qu'il connaissait aussi bien que la France, et qu'il n'aimait pas moins. Il y revenait souvent dans ses voyages; il y était toujours présent par la pensée. Sa dernière excursion à Rome, son récit des catacombes, son appréciation des belles découvertes du père Marchi et de M. de Rossi sont un morceau achevé, et font en même temps aimer l'homme et admirer l'érudit. On ne sait comment une vie, qui n'a pas été longue, a pu suffire à tant de recherches. Mais M. Lenormant avait l'art de se multiplier. Conservateur du cabinet des médailles, qu'il a laissé dans un ordre admirable, professeur d'archéologie au Collége de France, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, directeur ou rédacteur du *Correspondant*, il suffisait à tout, sans que jamais la fatigue courbât cette tête puissante; il était toujours prêt et sur tout.

Laissons le savant, qui a déjà été si bien apprécié par des juges éloquents; qu'il me soit permis de parler une dernière fois de l'homme et du confrère. A première vue, M. Lenormant avait quelque chose

de brusque qui déroutait ceux qui ne le connaissaient pas, surtout quand on n'était pas de son avis. Cette brusquerie était chez lui, comme chez beaucoup d'autres, l'indice certain d'une âme franche qui n'avait de goût que pour la vérité. Sa rudesse n'était ni hauteur ni dédain; elle tenait à l'extrême énergie de ses convictions. On peut dire que M. Lenormant était né pour avoir la foi. Quand il avait cherché la vérité avec toute l'ardeur et la sincérité d'un homme qui n'a jamais poursuivi d'autre but, et surtout quand il croyait l'avoir trouvée, il n'admettait guère qu'on pût faire le même chemin sans arriver aux mêmes conclusions. La déférence lui semblait à sa place dans le monde; quand nous mettons nos faiblesses en commun, il faut bien qu'un mensonge de convention nous aide à supporter mutuellement nos défauts; mais dans la science il n'y a de place que pour la vérité; c'est un devoir pour nous que de dire, comme le veut l'Évangile : *Cela est* ou *cela n'est pas*.

Cette résolution, jointe à une érudition du meilleur aloi, donnait à M. Lenormant une grande autorité dans l'Académie; il y régnait peut-être davantage par la bonté de son cœur. Cet homme, qui semblait impérieux quand il défendait ses idées, était un ami sans égal; sa plus grande joie était de tendre la main, non pas aux habiles qui réussissent tout seuls et qu'il n'aimait guère, mais à ceux qui luttaient courageusement pour défricher quelque coin perdu de l'antiquité. Quand un savant mathématicien s'occupa de la musique grecque, qui se fit son patron et ne fut satisfait qu'après lui avoir conquis un siége à l'Académie? Ce fut M. Lenormant. Après la découverte de Ninive, qui s'intéressa au déchiffrement des écritures cunéiformes, qui soutint avec passion les premiers pas faits dans cette voie obscure? Ce fut encore M. Lenormant. Et quand un de nos confrères mourut, laissant une veuve et des enfants dans la gêne, qui découvrit une misère qui se cachait, qui la signala et la secourut le premier? Ce fut toujours M. Lenormant. Solliciteur infatigable quand il s'agissait des autres, il obtint du ministre une pension qui n'était que trop nécessaire; il demanda à l'Académie un souvenir que l'Académie fut trop heureuse d'accorder. M. Lenormant fit tout cela avec un zèle, une ardeur, une bonne grâce qui ont laissé un profond souvenir chez tous les témoins de sa bonté.

C'est ainsi que M. Lenormant conquérait des amis parmi ceux même que ni l'âge, ni les opinions, ni la communauté d'études ou

Digitized by Google

d'idées ne rapprochaient de lui; c'est ainsi que peu à peu il prenait à l'Académie une place chaque jour plus considérable, et qu'il pouvait se promettre d'y tenir le premier rang, si le temps ne l'eût pas trahi.

Le temps, hélas! c'est là l'ennemi du savant! La vie est si courte et aujourd'hui la science est si longue, que c'est à peine si, en arrivant à l'âge mûr, nous nous reconnaissons dans l'héritage que nous ont laissé nos devanciers. Pour ajouter à ce capital des siècles, l'érudit a besoin de vieillir; il semble qu'il en ait le droit. Plaisirs de la jeunesse, rêves dorés de l'ambition et de la fortune, il a tout sacrifié pour entrevoir dans ses vieux jours un rayon plus pur de l'éternelle lumière; après avoir travaillé si longtemps, n'est-il pas juste qu'il récolte enfin et qu'il jouisse en paix de sa glorieuse moisson? Que de fois cependant ces jours si nécessaires sont-ils refusés aux plus illustres! Burnouf, Guérard, Lenormant sont tombés au milieu du combat, comme ces soldats qui ne verront pas la victoire qu'ils ont gagnée. Ne plaignons pas leur destinée; si courte que soit la vie, elle est assez belle quand elle est aussi bien remplie. D'ailleurs, tout ne finit pas au tombeau. Quand on contemple ces nobles âmes, on sent qu'il est impossible que tant d'amour pour la science, qu'une si ardente recherche du beau ne soient qu'une illusion. Cette mort qui dissipe tous les vains espoirs de la terre n'est qu'un voile qu'il leur faut lever pour jouir enfin de l'éternelle vérité comme de l'éternelle beauté.

M. Lenormant a toujours partagé cette ferme espérance. La religion, qui l'a soutenu au lit de mort, loin des siens, sur une terre étrangère, occupait une grande place dans ses études et dans sa vie. Elle ajoutait à cette fermeté de convictions qui était le cachet de l'érudit, elle ajoutait à cette douceur intime, à cette bonté familière qui rendaient M. Lenormant doublement cher à tous ceux qui l'aimaient. Cette bonté, du reste, a reçu ici-bas sa récompense. Si le bonheur domestique est le premier de tous, personne n'a été mieux partagé que notre confrère. Entouré d'une aimable famille, secondé par une femme admirable qui avait épousé tous les goûts de son mari, il a vu ses filles heureusement mariées, il a vu grandir sous ses yeux un fils héritier de son esprit, et qui porte dignement le nom qu'il a reçu. Ses amis de jeunesse lui sont restés fidèles; ni la politique, ni la vanité qu'on reproche aux gens de lettres n'ont jamais troublé cette douce intimité. Dirai-je enfin que, doué de facul-

Digitized by Google

tés prodigieuses, d'une mémoire sans égale, d'une force de travail que rien ne fatiguait, il a vécu au sein des perpétuelles jouissances que la science réserve à ses vrais adorateurs. C'est là certes une belle existence, et que tout savant doit envier. Le temps pouvait accroître la gloire de M. Lenormant, lui procurer quelques honneurs, quelques avantages du dehors, mais non pas une vie plus douce, ni des plaisirs plus purs que ceux qu'il goûtait depuis plus de trente années. Sa fin même, si triste qu'elle ait été pour les siens, a eu je ne sais quelle grandeur et quelle sereine beauté. Sur ce sol qui immortalise tout ce qui le touche, sous ce soleil qui donne en même temps et la mort et la gloire, il est tombé, mais en martyr de la science; il est tombé, mais entouré de la reconnaissance d'un peuple qu'il avait tendrement aimé. La foi a consolé ses dernières heures. S'il ne lui a pas été permis de revoir une fois encore ceux qu'il aimait, et de les bénir pour le bonheur qu'ils lui avaient donné, il a pu se dire en mourant que, frappé avant le soir, il avait du moins bien rempli sa journée, et qu'il laissait à sa famille le plus précieux de tous les héritages : l'exemple d'une noble vie couronnée par une sainte mort.

ÉDOUARD LABOULAYE.

Digitized by Google

REVUE DES SCIENCES

TÉLÉGRAPHIE ÉLECTRIQUE.

I.

Jupiter électricien. — Franklin sur les rives du Schuylkell. — Un Écossais anonyme. — Le télégraphe de Lesage. — Comus et Diderot. — La prise de Condé. — Le télégraphe à étincelles. — Travaux de Sœmmering. — Expérience d'Œrsted. — Le Lilliputien d'Ampère. — Appareil du baron de Schilling. — Souvenir classique.

Qui sait si l'on ne dira pas un jour que le télégraphe électrique est d'origine chinoise? Les alliés sont à Pékin... Il suffirait, pour qu'on soutînt cette thèse, que l'on trouvât, dans quelque coin du Céleste Empire, un cadran aux caractères indéchiffrables ou un cordon de sonnette posé d'une manière plus ou moins grotesque. Peut-être cependant serait-il plus juste d'attribuer l'honneur de l'invention au dieu Jupiter : la première dépêche électrique ne fut-elle pas envoyée aux Titans par le maître de la foudre?

Quoi qu'il en soit, certains auteurs continuent à prêter à la télégraphie électrique un passé plus modeste. Ce ne serait, d'après ces savants que l'on dit bien informés, ni sur les bords du Pé-tchy-li, ni au sommet d'une montagne de la Thessalie qu'aurait été établi le premier poste électrique; pour en retrouver la trace, il ne faudrait pas remonter plus loin que l'an 1749. *Franklin* se trouverait ainsi l'émule de Jupiter; il aurait choisi, pour théâtre de ses expériences, les rives du Schuylkell, et, pour spectateurs, des milliers de curieux accourus de Philadelphie. Armé d'une bouteille de Leyde, il aurait, au moyen d'un fil tendu sur le fleuve, mis le feu à de l'esprit-de-vin placé sur les deux rives.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la première mention du télégraphe électrique date de février 1753. Dans une lettre écrite de Renfrew, bourg d'une province de l'Écosse méridionale, on trouve la description d'une machine assez bien imaginée. Pourquoi l'auteur craignait-il si fort de se compromettre et de passer, en signant sa lettre, pour un cerveau malade? Le *Scot's Magazine* nous a conservé ce document. Du reste, il paraît que les contemporains de l'inventeur n'eurent

Digitized by Google

pas dans sa machine plus de confiance qu'il n'en avait lui-même, car il ne se trouva pas de constructeur qui consentît à la réaliser.

Georges-Louis Lesage professeur de mathématiques à Genève, plus hardi que l'Écossais anonyme, signa son nom, en toutes lettres, au bas d'un projet qu'il conçut en 1760. — Noé avait mis cent ans à construire son arche, Lesage mit quatorze ans à préparer son télégraphe. En 1774, il exposa un petit appareil très-remarquable par sa simplicité. Cet appareil consistait en vingt-cinq fils de fer aboutissant chacun à une balle de sureau; les lettres de l'alphabet étaient écrites aux deux extrémités des fils. Dès que ceux-ci étaient mis en communication avec une source d'électricité, la balle de sureau était repoussée et dénonçait ainsi la lettre correspondante. — Ce système était certainement très-ingénieux; mais on est forcé de convenir qu'il était loin de valoir, dans la pratique, les signaux de feu dont parle Eschyle dans sa tragédie d'Agamemnon. Allumés sur le mont Ida et répétés de montagne en montagne, n'annoncèrent-ils pas la prise de Troie à Clytemnestre qui résidait à Argos?

Il est probable que c'est d'une machine analogue à celle de Lesage que se servait, en 1762, un certain Ledru, savant et magicien, que Diderot nous représente sous le nom de Comus, dans une lettre écrite, le 28 juillet de la même année, à mademoiselle Voland.

« Voici encore, lui dit-il, tout plein de bâtons rompus... Si vous ne vous rappelez pas vos propres lettres, celle-ci sera pire qu'un chapitre de l'Apocalypse.

« Voilà donc une de mes lettres perdue; et qui sait ce qu'il y a dans cette lettre, en quelles mains elle est tombée et l'usage qu'on en fera? — *Comus* ne perfectionnera-t-il pas son secret?... Ce Comus est un charlatan du rempart qui tourne l'esprit à tous nos physiciens. Son secret consiste à établir de la correspondance, d'une chambre à une autre, entre deux personnes, sans le secours sensible d'aucun agent intermédiaire. Si cet homme-là étendait un jour la correspondance d'une ville à une autre, d'un endroit à quelques centaines de lieues de cet endroit, la jolie chose! Il ne s'agirait plus que d'avoir chacun sa boîte: ces boîtes seraient comme deux petites imprimeries où tout ce qui s'imprimerait dans l'une, subitement s'imprimerait dans l'autre.

« Trêve de plaisanterie; si Morphyse, si Damilaville ou M. Gillet... vous m'entendez, après tout... Tant pis pour les deux premiers; ils n'auraient eu que ce que l'on gagne à écouter aux portes. »

Ce fragment, que nous empruntons aux Mémoires, correspondances et ouvrages inédits de Diderot, et que M. Gavarret cite en partie dans

Digitized by Google

l'excellent traité qu'il vient de publier[1], est un monument curieux de l'état de la science et des esprits dans la seconde moitié du dix-huitième siècle.

Malgré les sourires de Diderot, l'arène une fois ouverte, chacun voulut y descendre : la France et l'Espagne entrèrent en lice; Lomond et Bétancourt furent leurs champions... Malheureusement, la vaillance de ces intrépides lutteurs resta infructueuse, car ils n'avaient encore à leur service que l'électricité statique produite par la machine à plateau de verre.

Toutefois, il n'est pas sans intérêt de voir comment, quelques années seulement après la lettre écrite à mademoiselle Voland, un contemporain de Lomond s'exprimait sur les récentes découvertes que le jeune inventeur venait de faire. — Les tablettes d'Arthur Young[2] contiennent, à la date du 16 octobre 1787, le passage suivant :

« Rendez-vous chez M. Lavoisier. Madame Lavoisier, personne pleine d'animation, de sens et de savoir, nous avait préparé un déjeuner anglais au thé et au café; mais la meilleure partie de son repas, c'était sa conversation. — Le soir, visite à *M. Lomond,* jeune mécanicien très-ingénieux et très-fécond, qui a apporté une modification au métier à filer le coton. Il a fait aussi une découverte remarquable sur l'électricité. On écrit deux ou trois mots sur un morceau de papier, il l'emporte dans une chambre et tourne une machine renfermée dans une caisse cylindrique, sur laquelle est un électromètre, petite balle de moelle de sureau; un fil de métal la relie à une autre caisse également munie d'un électromètre, placé dans une pièce éloignée. Sa femme, en notant les mouvements de la balle de sureau, écrit les mots qu'ils indiquent. D'où l'on peut conclure qu'il a formé un alphabet au moyen de mouvements. Comme la longueur du fil n'a pas d'influence sur le phénomène, on peut correspondre ainsi à quelque distance que ce soit; par exemple, du dedans au dehors d'une ville assiégée, ou pour un motif bien plus digne et mille fois plus innocent, l'entretien de deux amants, privés d'en avoir d'autres[3]! »

Cependant la révolution française venait d'éclater : la Vendée était en feu, Toulon aux Anglais, Lyon venait de lever l'étendard de la ré-

1. *Télégraphie électrique*, par M. J. Gavarret, professeur de physique à la Faculté de médecine de Paris. Victor Masson, 1861.

2. *Voyages en France pendant les années* 1787, 1788 *et* 1789, par Arthur Young. — Nouvelle traduction par M. Jules Lesage. Guillaumin, 1860.

3. Nous devons la connaissance de ce fragment à l'obligeante communication de M. Monjean, directeur du collége Chaptal.

Digitized by Google

volte; de toutes parts nos frontières étaient ouvertes. Il importait que la Convention nationale disposât de moyens rapides pour envoyer ses ordres aux armées de la République. Aussi, lorsque Claude Chappe présenta son système aérien de télégraphie, l'Assemblée y vit une arme de guerre et décida qu'une ligne serait établie entre Paris et Lille. A peine achevée, cette ligne apportait à la Convention, le 15 fructidor an II, la nouvelle de la prise de Condé sur les Autrichiens, et la Convention répondait, séance tenante : « L'armée du Nord a bien mérité de la patrie. »

Tandis que l'abbé Chappe, infidèle à l'électricité, installait en France son télégraphe aérien, un Allemand, nommé *Reiser*, plaidait la cause de l'agent délaissé et conseillait de revenir à l'emploi de la machine électrique. — En 1794, il donnait à un constructeur l'idée d'un appareil destiné, disait-il, à prouver que l'avenir de la télégraphie était tout entier dans l'emploi de l'électricité. Cet appareil consistait en une table de verre dans laquelle étaient incrustées vingt-cinq lettres en métal. En regard de chacune de ces lettres devait se trouver l'extrémité d'un fil de fer; et, dès qu'on eût mis l'autre extrémité en rapport avec une machine électrique, une étincelle eût éclairé la lettre correspondante. — Le télégraphe à étincelles imaginé par Reiser ne fut exécuté qu'en 1798 par *François Salva*, médecin espagnol, qui le mit au service de l'infant don Antonio.

Nous voici en 1800; Volta vient de répondre à Galvani en inventant la pile; de toutes parts il n'est bruit que de la nouvelle source d'électricité découverte par le célèbre professeur de Pavie. Carlisle et Nicholson ont décomposé l'eau... Dès lors faut-il s'étonner de la direction que *Sœmmering* imprima à ses recherches? N'était-il pas naturel qu'il songeât à exploiter les mines, encore vierges, de la science moderne? De là le télégraphe de 1811. — Une pile et trente-cinq circuits métalliques correspondant, vingt-cinq aux lettres de l'alphabet, et dix aux chiffres de notre système de numération, telles étaient les parties essentielles dont il se composait. Les circuits étaient plongés dans un vase rempli d'eau. Aussitôt que le courant passait dans un fil, l'eau se décomposait autour de ce fil et désignait ainsi la lettre transmise. — L'idée d'utiliser la décomposition de l'eau pour la transmission des dépêches était certainement originale; mais, dans la pratique, elle n'offrait aucune chance de succès.

Les choses en étaient là lorsque, en 1819, *Œrsted* découvrit, à Copenhague, l'action qu'exerce un courant sur l'aiguille aimantée. Déjà, depuis longtemps, les physiciens soupçonnaient le rapport qui existe entre le magnétisme et l'électricité; ils avaient remarqué les effets de la foudre sur l'aiguille aimantée; ils savaient aussi que l'aiguille de

Digitized by Google

la boussole s'agite sous l'influence du feu Saint-Elme; mais leur science n'allait pas au delà de ces notions vagues. Œrsted leur apprit que, lorsqu'on tend horizontalement, dans la direction du méridien magnétique, un fil de cuivre traversé par un courant, si l'on met, au-dessous du fil, une aiguille aimantée très-mobile, celle-ci tend à se mettre en croix avec le courant.

A peine la découverte d'Œrsted était-elle annoncée, qu'*Ampère* formulait une règle très-simple, grâce à laquelle le sens de la déviation pouvait facilement se déterminer. — Imaginez, disait-il, un petit observateur couché dans le fil conducteur, de manière à ce que le courant lui entre par les pieds et lui sorte par la tête; si ce petit observateur a la face tournée vers l'aiguille aimantée, il constatera que le pôle austral de l'aiguille est constamment dévié vers la gauche.

Ampère ne s'en tint pas à la création de son petit personnage lilliputien. Dans un Mémoire qu'il publia sur les phénomènes électro-dynamiques, il s'exprimait ainsi :

« D'après l'expérience que m'a indiquée M. le marquis de Laplace, on pourrait, au moyen d'autant de fils conducteurs et d'aiguilles aimantées qu'il y a de lettres, et en plaçant chaque lettre sur une aiguille différente, établir, à l'aide d'une pile placée loin de ces aiguilles et qu'on ferait communiquer alternativement, par ses deux extrémités, à celles de chaque conducteur, former une sorte de télégraphe propre à écrire tous les détails qu'on voudrait transmettre, à travers quelques obstacles que ce soit, à la personne chargée d'observer les lettres placées sur les aiguilles. En établissant, sur la pile, un clavier dont les touches porteraient les mêmes lettres et établiraient la communication par leur abaissement, ce moyen de correspondance pourrait avoir lieu avec assez de facilité et n'exigerait que le temps nécessaire pour toucher d'un côté et lire de l'autre chaque lettre. »

Mais les effets des courants sur l'aiguille aimantée sont généralement très-faibles; il fallait donc, avant tout, songer à les multiplier; c'est ce que fit Sweigger, au moyen de son galvanomètre ou multiplicateur électrique, que Nobili devait plus tard perfectionner.

Cependant douze ans s'écoulèrent avant que l'idée d'Ampère fût reprise et mise à exécution à Saint-Pétersbourg. L'appareil construit par *le baron de Schilling* consistait en un certain nombre de fils de platine séparés les uns des autres par une substance isolante et réunis en un faisceau dans une corde de soie. Les deux stations étaient reliées par ce câble; une aiguille aimantée, placée dans un galvanomètre, correspondait à chaque fil, et un clavier commandait la marche des courants.

Digitized by Google

C'est au moyen d'un système analogue que *MM. Gauss* et *Weber* firent correspondre, en 1834, l'observatoire de Gœttingue avec le cabinet de physique de l'université, et que, trois ans après, *M. Alexander*, d'Édimbourg, imita leur exemple.

Ici s'arrête la première période de l'histoire de la télégraphie électrique; elle comprend, pour ainsi dire, l'enfance de cet art et son adolescence : son enfance, tant que les physiciens ont recours à la machine à plateau de verre; son adolescence, depuis la découverte de la pile.

Si imparfaits que soient encore les résultats obtenus, il est facile de prévoir que l'agent mystérieux dont Volta vient de doter la science cessera bientôt d'être aveugle et indomptable, et, entre des mains habiles, deviendra intelligent et docile. Qu'il y a loin déjà, du point où nous en sommes, au temps où Xerxès, pour franchir la distance d'Athènes à Suze, échelonnait des soldats chargés de se crier les nouvelles!

II

Alphabet phonique de M. Steinheil. — M. Morse à bord du *Sully*. — L'hélice magnétisante. — Principe du télégraphe américain. — Manipulateur, récepteur et relais du télégraphe de Morse. — Suppression du relais. — Rouleau compositeur de M. Paul Garnier. — Le bleu de Prusse de M. Bain. — Les horloges électriques et le don d'ubiquité.

La seconde partie de l'histoire de la télégraphie électrique commence aux travaux de *M. Steinheil;* elle comprend trois périodes, qui s'enchevêtrent l'une dans l'autre : la période des télégraphes écrivants, celle des télégraphes à aiguilles et enfin celle des télégraphes à cadran.

M. Steinheil paraît être le premier qui ait, je ne dis pas imaginé, mais construit un télégraphe enregistreur. — En juillet 1838, il établit à Munich un système composé de deux fils enroulés sur des multiplicateurs électriques; chaque multiplicateur était muni d'une aiguille aimantée. Les battements de cette aiguille avaient lieu à droite ou à gauche, grâce à la source qui fournissait le fluide : c'était une machine à rotation analogue à celle de Clarke.

En oscillant, les aiguilles frappaient de petites cloches, dont les sons étaient différents; il avait donc fallu créer préalablement un alphabet phonique. — Mais les sons ne causent que des impressions fugitives. M. Steinheil, afin de conserver les traces des sons produits, avait pris garde qu'à chaque coup de cloche l'aiguille, par l'intermédiaire d'organes convenablement disposés, écrivît sur une bande de papier la note que la cloche faisait entendre. Après chaque déviation, de petits aimants régulateurs ramenaient les aiguilles dans leurs positions primitives.

Digitized by Google

Au moyen du système dont nous venons de tracer l'esquisse, l'inventeur avait relié son observatoire avec l'Académie des sciences, et celle-ci avec l'Observatoire royal de Munich. Le conducteur qui rattachait ces trois stations l'une à l'autre était en cuivre; il n'avait pas moins de 36,000 pieds de longueur et 3/4 de ligne d'épaisseur. — Quant au fil de retour, on l'avait supprimé, depuis que M. Steinheil avait découvert que le sol peut en tenir lieu. Le conducteur se terminait par deux plaques de cuivre enfoncées dans la terre.

Si personne ne conteste à l'inventeur bavarois la part d'honneur qui lui revient comme premier constructeur, un Américain, *M. Morse*, prétend, à juste titre, revendiquer la gloire d'avoir conçu le premier télégraphe écrivant. — L'idée lui en vint à bord du *Sully*, en 1832, six ans, par conséquent, avant les essais de M. Steinheil. Le capitaine de vaisseau William Pell, et le ministre des États-Unis auprès du gouvernement français, M. Rives, ont affirmé, devant l'Académie des sciences de Paris, qu'un projet de télégraphe-enregistreur leur avait été communiqué par M. Morse à l'époque de son second voyage en Europe. De pareils témoignages ne souffrent pas de contestation.

Le télégraphe de M. Morse prend donc ici la place qui lui revient de droit. Toutefois, avant d'en donner la description, il convient d'expliquer le principe sur lequel il repose, et, pour cela, de jeter un coup d'œil en arrière, et de remonter jusqu'à la découverte de l'aimantation temporaire du fer doux.

Cette découverte date de 1820; elle est due à *François Arago*. Ce savant, ayant plongé le fil conjonctif d'une pile dans de la limaille de fer, constata qu'il se forme, autour du fil, comme un manchon de limaille, composé d'anneaux serrés les uns contre les autres. Ampère, se basant sur des considérations théoriques très-concluantes, proposa, pour produire l'aimantation, de lancer l'électricité dans des fils enroulés en spirale. De là, la création de l'hélice magnétisante.

Le barreau aimanté par ce procédé est-il en acier; il conserve ses propriétés attractives; il se transforme en aimant; la métamorphose est complète.— Ce barreau est-il en fer doux; il perd sa vertu dès que le circuit est interrompu, car le fer doux est privé de la force coercitive.

C'est précisément sur l'aimantation temporaire produite par les courants qu'est fondé le télégraphe que nous allons décrire.

Afin de jeter sur la question le plus de lumière possible, il n'est pas inutile de faire une halte de quelques instants, et, laissant de côté tout détail de construction, d'exposer, d'une manière générale, comment le principe de l'aimantation temporaire du fer doux fournit la solution du problème de la télégraphie.

Digitized by Google

Transportons-nous donc, par la pensée, à l'époque où fut établie, en France, la première ligne électrique, et choisissons pour stations les deux villes qui furent reliées les premières, c'est-à-dire Paris et Rouen.

Entre ces deux points étendons un fil s'attachant, à Paris, au pôle positif d'une pile énergique dont le pôle négatif communique avec le sol; puis, à Rouen, après avoir enroulé le conducteur sur une bobine placée dans le voisinage d'un barreau de fer doux, mettons l'extrémité du fil en contact avec la terre. — Tant que la pile ne fonctionnera pas, tout restera dans la plus complète inaction; mais aussitôt que la pile sera mise en activité, l'hélice de Rouen deviendra magnétisante ; la tige de fer doux se précipitera vers la bobine et n'échappera à son influence que si l'on vient à interrompre le circuit; alors, l'hélice perdant sa puissance, le barreau recouvrera la liberté.

M. Morse cherchait, dès 1832, à utiliser le mouvement de va-et-vient qui peut être engendré de la sorte : il en fit part aux passagers du *Sully*. — « Si j'armais, leur dit-il, la tige oscillante de fer doux, d'un crayon ou d'un style, et si, devant ce crayon ou ce style, je déroulais une feuille de papier, ne serait-il pas possible de disposer les pièces de manière à ce qu'un trait ou un point fût tracé à chaque mouvement d'attraction? »

Telle fut l'idée qui devait conduire le peintre américain à la réalisation de l'appareil grâce auquel les principales villes de l'Europe sont devenues, pour ainsi dire, des faubourgs de Paris.

Voyons maintenant en quoi consiste le télégraphe-enregistreur de M. Morse.

Il y a, dans tout télégraphe électrique, quatre parties essentielles à considérer : la source de fluide, le conducteur, le manipulateur et le récepteur.

Prenons la pile pour source d'électricité; pour conducteur, prenons un fil de fer galvanisé, et examinons de près le *manipulateur*, c'est-à-dire l'organe au moyen duquel l'employé du poste de départ communique avec les diverses stations.

Cet organe est un simple interrupteur; il est formé d'un levier métallique mobile autour d'un axe horizontal ; c'est la *clef* du manipulateur. L'axe est constamment en communication électrique avec le fil de ligne. — A sa partie inférieure, la clef présente une saillie, désignée sous le nom de *marteau*, et, en regard du marteau, sur la planchette qui porte le manipulateur tout entier, se trouve une petite *enclume* qu'un fil relie au pôle positif de la pile.

Quand on presse sur le bouton de cristal qui termine le levier, le marteau frappe l'enclume, le circuit est fermé et le courant passe;

Digitized by Google

mais, quand cesse toute pression, un ressort antagoniste ramène le levier à la position horizontale, le marteau ne touche plus l'enclume et le circuit est interrompu. — C'est donc en appuyant sur le bouton et en prolongeant plus ou moins le contact qu'on lance dans le fil de ligne une série de courants discontinus dont on peut à volonté régler le rhythme.

Quant au *récepteur*, il se compose, comme le manipulateur, d'un levier mobile autour d'un axe horizontal; seulement, la force qui agit sur ce levier n'est plus la main de l'homme : c'est un électro-aimant animé par le fil de ligne, et qui, lorsque le courant passe, sollicite le levier de haut en bas. Celui-ci, dès que le courant cesse, est ramené à la position horizontale par un ressort de rappel. Deux taquets limitent la course du levier.

A l'une de ses extrémités, le levier du récepteur est muni d'un style. Lorsque l'électricité circule dans le conducteur, et, par conséquent, lorsque les bobines deviennent magnétisantes, le style porte sur une bande de papier enroulée sur un dévidoir. Deux rouleaux tournants entraînent le papier d'un mouvement uniforme. — Selon que le style presse plus ou moins longtemps sur la bande, il y fait, par repoussage, un point ou un trait. Une rainure, pratiquée dans l'un des rouleaux, facilite l'empreinte de la pointe d'acier. Non-seulement cette rainure aide à l'opération, mais encore elle empêche que les traits ne soient effacés par le passage des rubans de papier entre les deux cylindres qui font l'office de laminoir.

En combinant les points et les traits on a établi les signaux suivants qui sont aujourd'hui mis en usage dans toutes les administrations :

LETTRES.

a b c d e f g h i

j k l m n o p

q r s t u v w x

y z

CHIFFRES.

·————	··———	···——	····—	·····	—····
1	2	3	4	5	6

——···	———··	————·	—————
7	8	9	0

SIGNAUX RÉGLEMENTAIRES.

···—·	··——··	···—···
compris	répétez	télégraphe

L'appareil de Morse ne fonctionne bien qu'autant que l'hélice magnétisante est très-puissante. Cette condition exige un courant intense, et, par suite, l'emploi d'un grand nombre de couples. On remédie à cet inconvénient au moyen du *relais* de M. Wheatstone. — C'est un système destiné à lancer dans le récepteur le courant d'une pile voisine, que l'on nomme pile locale. Mais il importe que ce courant soit lancé au moment même où le fil de ligne est parcouru par l'électricité venant du manipulateur. Pour arriver à ce résultat, on enroule le fil, non pas sur les bobines du récepteur, mais sur des bobines intermédiaires qui font partie du relais. Un levier de fer doux, analogue à celui du manipulateur, est placé près de ces bobines. Lorsque les hélices deviennent magnétisantes, le levier est attiré et ferme le circuit de la pile locale. Comme le récepteur est placé dans ce circuit, à l'instant même où l'électricité de la ligne aimante les bobines du relais la pile locale communique au récepteur la puissance que celui-ci ne pouvait emprunter directement au manipulateur.

Tel est l'artifice auquel M. Wheatstone a recours. — M. Siemens a, de son côté, imaginé un autre relais dont la pièce principale.... Mais à quoi bon donner la description de ce système ; si simple qu'il soit, il constitue toujours une complication ; le mieux est de s'en passer. — M. Hipp arrive à cette suppression, en confiant au mouvement d'horlogerie le soin de guider le levier écrivant, et en réduisant le rôle de l'électro-aimant à celui d'un simple régulateur.

Un autre perfectionnement mérite d'être cité : c'est l'introduction dans le télégraphe américain du *rouleau compositeur* de M. Paul Garnier. Ce rouleau consiste en un cylindre dont l'axe porte à l'une de ses extrémités une vis à pas rapide. Quand on imprime au cylindre un mouvement de rotation, non-seulement tous ses

Digitized by Google

points décrivent des cercles, mais encore ils participent à un mouvement de translation, dans le sens de l'axe. — La pièce qui transmet le courant s'appuie sur une saillie hélicoïdale qui règne autour du cylindre. Grâce à la disposition de ce filet, on peut, avant de mettre le cylindre en position, créer autant d'interruptions qu'on le désire. Il est donc possible de composer d'abord la dépêche, comme on le ferait dans une imprimerie, puis, quand le prote a corrigé l'épreuve, de mettre le rouleau en prise avec la pièce qui fait passer le courant. Le cylindre est mis en mouvement; le papier du récepteur se gaufre; la dépêche est transmise.

Le télégraphe américain n'est pas le seul appareil enregistreur que nous ayons à citer. Un habile constructeur, ancien élève de l'École polytechnique, M. Froment, a proposé un modèle dont le crayon fait, non plus des traits d'inégale longueur, mais une série de lignes droites et de zigzags que l'on peut combiner de manière à former un alphabet.—Nous ne saurions non plus passer sous silence les remarquables essais du professeur américain Hughes, qui imprime les dépêches en caractères romains. Mais surtout nous devons signaler, au premier rang des télégraphes enregistreurs, *l'appareil électro-chimique* de M. Bain. — Quoique les grandes lignes télégraphiques aient rejeté cette invention, il est facile de pressentir l'avenir qui lui est réservé. Aussi ne laisserons-nous pas échapper l'occasion d'exposer rapidement le principe de cette ingénieuse création.

Tout le monde connaît la substance dont le mot technique est cyanure de fer, et qu'on appelle vulgairement bleu de Prusse, parce qu'elle fut découverte, en 1710, par Diesbach, fabricant de papier à Berlin.

Parmi les procédés au moyen desquels on peut préparer cette substance, il en est un qui nécessite l'emploi de l'électricité; — c'est précisément sur la réaction qui a lieu, dans ce cas, que repose le télégraphe de M. Bain.

Figurez-vous un disque de cuivre horizontal en communication électrique avec le sol, et auquel un mécanisme d'horlogerie imprime un mouvement de rotation; concevez, sur ce disque, une feuille de papier préalablement trempée dans une dissolution aqueuse de cyanure de potassium. — Qu'une pointe d'acier, reliée par un conducteur métallique au pôle positif d'une pile, presse légèrement sur la feuille de papier humide. — Dès que la pile fonctionnera, une réaction chimique aura lieu, le sel sera décomposé : le cyanogène se portera sur la pointe d'acier; il se combinera avec le fer, donnera naissance à du bleu de Prusse, de sorte que, selon la durée du courant, des points ou des lignes bleues apparaîtront sur le papier. — D'ailleurs,

Digitized by Google

comme le style est porté par un bras de levier dont la longueur varie peu à peu, les signes bleus se grouperont naturellement en spirale. Il ne s'agira plus alors que de les interpréter.

Un des inconvénients du télégraphe de M. Bain, c'est qu'il exige un courant énergique, car la décomposition du cyanure de potassium et la formation du bleu de Prusse n'ont lieu qu'à ce prix. Un relais y est donc indispensable. — En revanche, toute hélice magnétisante a disparu; aussi la production des signes est-elle extrêmement rapide.

On reproche également au même télégraphe la nécessité dans laquelle il met l'opérateur de se servir d'un papier humide. — M. Pouget-Maisonneuve se sert d'une solution qui permet de préparer à l'avance les bandes sensibles. La formule de cette solution est la suivante :

Eau.	100	parties.
Cyanure de potassium.. .	5	—
Azotate d'ammoniaque. .	150	—

Le papier, préparé au moyen du bain de M. Maisonneuve, retient l'humidité avec tant d'énergie, qu'on peut l'employer plusieurs mois après sa préparation; il suffit, pour cela, de le conserver dans des terrines en grès.

En résumé, parmi les télégraphes enregistreurs, celui de M. Bain repose sur des réactions chimiques ; ceux de MM. Froment et Morse s'appuient sur l'aimantation temporaire du fer doux. — Que de problèmes cette aimantation temporaire est appelée à résoudre ! Un jour viendra où, grâce à ce phénomène, non-seulement les dépêches seront transmises, avec la rapidité de la pensée, d'un bout du monde à l'autre, mais encore où l'heure coulera, dans toutes les villes, comme l'eau et le gaz dans les conduites souterraines. — Paris a des pompes et des usines qui l'alimentent d'eau et de lumière; il possédera, dans un avenir prochain, des laboratoires où l'heure se fabriquera en grand, pour être distribuée dans tous les quartiers.

Bien plus, Listz et Prudent auront, en ce temps-là, le don d'ubiquité. Si un constructeur habile y consent, comme le dit quelque part un écrivain plein de science et d'esprit, M. Victor Meunier, si M. Froment, par exemple, veut s'en donner la peine, Paris assistera, chaque hiver, aux concerts donnés à Saint-Pétersbourg.....

Mais revenons à la télégraphie électrique.

Digitized by Google

III

Un mot sur le *Journal of popular education.* — Le télégraphe anglais. — Télégraphe à cadran de M. Wheatstone. — Appareil portatif de Bréguet. — Télégraphe à clavier de M. Froment. — Télégraphe intime de l'an X de la république. — Le secret du citoyen Jean Alexandre.

Parmi les feuilles anglaises qui répandent la lumière dans les masses et ouvrent au peuple les horizons de la science, il en est une qui mérite une mention spéciale, c'est le journal *of Popular Education.* — Dans un numéro du mois de mars 1837, cette feuille publia un projet de télégraphe électrique récemment conçu par M. Wheatstone. L'article fit sensation.

Trois mois s'écoulèrent... M. Wheatstone s'aboucha avec M. Cooke, qui, de son côté, étudiait depuis longtemps la question de la télégraphie. Chose étrange! les deux savants s'entendirent : le 12 juin, ils prirent leur premier brevet, et quelque temps après, ainsi que nous l'apprend le docteur Brugnières, dans une lettre adressée au *Moniteur industriel*, deux postes télégraphiques étaient installés sur le chemin de fer de Londres à Birmingham.

Le système de *MM. Wheatstone et Cooke* avait une grande analogie avec celui du baron de Schilling. — Il consistait en cinq conducteurs aboutissant chacun à une aiguille aimantée. Les mouvements des aiguilles étaient combinés deux à deux, trois à trois, etc., de manière à produire un assez grand nombre de signaux. Un clavier commandait le passage des courants, et par conséquent la déviation des aiguilles. Enfin une cloche d'alarme, dont le marteau était mû par un électro-aimant, appelait l'attention du correspondant.

Le télégraphe à cinq aiguilles, quoique assez simple, ne fournissait pas encore la solution pratique du problème de la télégraphie. — De là les nouvelles recherches de M. Wheatstone, et son plan d'un système à deux aiguilles; de là le télégraphe anglais tel qu'il fonctionne encore aujourd'hui.

Dans ce système, deux aiguilles aimantées sont soumises chacune à l'influence d'un multiplicateur, et un commutateur permet d'agiter les aiguilles dans un sens ou dans l'autre. En lançant le courant dans les fils, on met les aiguilles en mouvement. Celles-ci butent contre des chevilles qui limitent leur course, et en combinant les oscillations on compose facilement un alphabet. Voici, du reste, le tableau des signes conventionnels dont on se sert le plus communément; dans ce tableau, *g* désigne un mouvement à gauche de l'extrémité inférieure de l'aiguille, et *d* un mouvement à droite.

Digitized by Google

Une seule aiguille est en mouvement.				Les deux aiguilles oscillent parallèlement.	
Aiguille gauche.		Aiguille droite.			
+	g	h	g	r	g
a	gg	i	gg	s	gg
b	ggg	k	ggg	t	ggg
c	dg	l	dg	u	dg
d	gd	m	gd	v	gd
e	d	n	d	w	d
f	dd	o	dd	x	dd
g	ddd	p	ddd	y	ddd

Quelques-unes des lettres de notre alphabet ne figurent pas dans cette liste; on les remplace par celles qui produisent le même son. M. Wheatstone foule impitoyablement aux pieds les règles de l'orthographe.

Une seule aiguille, un seul fil seraient suffisants pour la transmission des dépêches; seulement les signes seraient représentés par un plus grand nombre de battements. En Belgique, où cette remarque a été mise à profit, on a composé un alphabet dans lequel la lettre *f*, qui est la plus compliquée, correspond à cinq oscillations de l'aiguille.

Quoi de plus facile à installer que de pareils télégraphes? Malheureusement ils ne laissent aucune trace de la dépêche envoyée, et exigent une grande habileté de la part de l'opérateur. — Cependant, à l'époque de notre dernier voyage en Angleterre, nous avons vu des enfants, employés aux postes télégraphiques, faire preuve d'une très-grande adresse. Quoi qu'il en soit, on ne peut se défendre d'une certaine inquiétude en voyant à l'œuvre ces petits interprètes. Que l'un d'eux soit un jour préoccupé d'une partie de barres brusquement interrompue, et nous recevrons quelque nouvelle capable de mettre toutes les têtes à l'envers.

C'est aussi à M. Wheatstone qu'on doit le *télégraphe à cadran* qui date seulement de 1841, et dont voici le principe :

On sait que tous les corps ne sont pas conducteurs de l'électricité; que la soie et l'ivoire, par exemple, sont des matières isolantes.

Cela posé, prenez une roue en cuivre armée de vingt-six dents, et comblez avec des pièces d'ivoire les intervalles compris entre ces dents. — L'ivoire ne conduisant pas l'électricité, si l'on met le fil de ligne en communication avec l'axe de la roue dentée et le pôle positif de la pile avec la circonférence de la même roue, il est clair que vingt-six fois le courant ira d'une station à l'autre, et que vingt-six fois il sera interrompu.

Le récepteur n'est pas plus compliqué. — Il se compose d'un

Digitized by Google

électro-aimant horizontal fixé à l'une de ses extrémités. L'autre extrémité attire, quand le circuit est fermé, une armature de fer doux qui fait partie d'un levier coudé. Celui-ci est mobile autour d'un axe horizontal; dévié de sa position lorsque l'hélice voisine devient magnétisante, il y revient sous l'influence d'un ressort antagoniste dès que l'hélice perd sa vertu.

Le levier coudé, par l'intermédiaire d'une tige convenablement disposée et d'une fourchette solidaire avec la tige, imprime un mouvement de rotation à une roue à rochet dont l'axe porte une aiguille indicatrice. — L'inclinaison des dents est calculée, pour que la fourchette, en revenant à sa position primitive, ne ramène pas la roue avec elle.

Lorsqu'on tourne la roue du manipulateur, le ressort qui établit le contact avec la circonférence touche tantôt une dent de cuivre et tantôt une pièce d'ivoire; le courant est donc successivement établi et interrompu. — Si l'on fait avancer de cinq dents et par suite de cinq lettres l'aiguille indicatrice du manipulateur, le courant sera cinq fois lancé dans le fil de ligne, et cinq fois il sera intercepté. L'hélice de la station d'arrivée sera donc cinq fois magnétisante et cinq fois neutre, et par suite la roue à rochet et l'aiguille du récepteur marcheront de cinq lettres.

Supposons, pour préciser les idées, que le mot à transmettre soit « Amiens. » On fera avancer l'aiguille du manipulateur qui est sur le signe + jusqu'à la lettre A. Là, on s'arrêtera quelques instants. Comme l'aiguille du récepteur répète les mouvements de celle du manipulateur, elle viendra d'elle-même se placer sur la lettre A. — De cette lettre, on passera à M, puis à I, et ainsi de suite, jusqu'à ce que le mot soit complet. Le récepteur, écho fidèle du manipulateur, répétera ce que ce dernier aura prononcé.

On le voit, le télégraphe à cadran n'écrit pas la dépêche, mais il en met tous les éléments sous les yeux de l'observateur, et la compose, pour ainsi dire, en caractères d'imprimerie.

A l'exemple de M. Wheatstone, *M. Bréguet* a construit, il y a un certain nombre d'années, un télégraphe à cadran très-usité en France, et que les administrations de chemins de fer ont adopté pour leurs correspondances. C'est au moyen de ce télégraphe que sont reliées chez nous les diverses stations d'une voie ferrée; les chefs de service peuvent ainsi s'entretenir à distance aussi facilement et aussi vite que s'ils se trouvaient réunis dans le même bureau.

M. Bréguet ne s'en est pas tenu là : il a imaginé pour les chemins de fer un appareil mobile que l'expérience nous a appris à appré-

Digitized by Google

cier. Le chef du train l'a sous la main et peut, en le faisant fonctionner, donner l'alarme dans les stations voisines.

Cet ingénieux système n'est, au fond, qu'une réduction du télégraphe à cadran. — Si un accident a lieu sur la voie, le chef du train met pied à terre; il enfonce entre deux rails un coin de fer dont l'extrémité du fil négatif du télégraphe est armée, puis il accroche le fil positif au fil de ligne. Aussitôt que ces préparatifs sont terminés, la pile du train lance un courant qui se bifurque au fil de ligne, et se rend aux deux stations voisines. Celles-ci sont prévenues, et le secours arrive.

La pile dont on se sert en cette occasion diffère un peu de la pile ordinaire. Elle est formée de couples de Daniell, dont l'élément zinc est entouré de sable imbibé d'eau, et l'élément cuivre de sable humecté avec une dissolution saturée de sulfate de cuivre. On évite ainsi les renversements de liquide que les secousses rendraient fréquents.

Non-seulement le télégraphe portatif de Bréguet peut servir à éviter les collisions sur les voies ferrées et à demander du secours en cas d'accident, mais il se prête très-commodément à l'installation d'un poste provisoire de télégraphie.

Enfin, on doit encore à Bréguet un télégraphe à renversement, c'est-à-dire un système qui lance dans le conducteur, non plus des courants interrompus, mais des courants alternativement de sens contraires. A chaque renversement l'aiguille indicatrice marche d'une lettre.

Il ne faut pas s'étonner si le nom de M. Bréguet est souvent revenu sous notre plume : digne rejeton de l'académicien Abraham Bréguet, il a puissamment contribué en France aux progrès de la télégraphie électrique. — Son émule, M. Froment, de qui nous avons déjà parlé, a également construit, de main de maître, un télégraphe à cadran dont la marche est commandée par un clavier. Des touches, semblables à celles de nos pianos, et portant chacune une lettre de l'alphabet, permettent au plus inexpérimenté de transmettre au besoin une dépêche électrique.

Maintenant que nous avons passé en revue les principaux modèles de télégraphes à cadran, ne convient-il pas de chercher à qui revient l'honneur de l'invention? — C'est à M. Wheatstone, dit-on de tous côtés; c'est à M. Wheatstone, avons-nous répété nous-même..... Sans aucun doute, le savant anglais mérite à tous égards la brillante renommée que ses travaux lui ont conquise; mais il nous semble que l'origine de la télégraphie à cadran est plus ancienne. Lisez les annales de la télégraphie, et vous verrez qu'en l'an X

Digitized by Google

de la république française, un artisan, nommé *Jean Alexandre*, proposa un appareil destiné à détrôner le système aérien de Claude Chappe.

Cet artisan avait eu la vie la plus aventureuse; sa naissance même était entourée de mystère : on le disait fils naturel de J.-J. Rousseau. — D'abord mécanicien à Poitiers, puis doreur sur métaux, il était devenu chantre à Saint-Sulpice. C'était son premier pas sur la route des honneurs ! Quittant le lutrin pour la politique, il fut successivement président de la section du Luxembourg, représentant à la Convention, commissaire général des guerres, ordonnateur de la division militaire de Lyon et agent supérieur près l'armée de l'Ouest, avec mission d'organiser une armée de 200,000 hommes.

Mais amant infidèle de la science, il se souvenait de ses charmes, et devait revenir à elle comme on revient à sa première maîtresse. De retour à Poitiers, il reprit modestement son métier d'artiste mécanicien et conçut le projet de son télégraphe intime.

De quel moteur se servait Jean-Alexandre? Seul le citoyen Beauvais, qui devint son associé, eût pu le dire; seul il en connut le secret. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Alexandre avait renoncé à l'emploi de la bouteille de Leyde, et que la pile venait d'être découverte. N'est-ce pas une raison de soupçonner que l'agent mystérieux auquel recourait l'inventeur était l'électricité dynamique?

Ce qu'on peut affirmer encore, c'est que l'ancien chantre de Saint-Sulpice transmettait instantanément une dépêche à cinq ou six lieues de distance; — c'est que la nuit, le brouillard, le passage d'une rivière étaient des obstacles dont il se jouait; — c'est enfin que la nouvelle expédiée se lisait sur *deux cadrans* dont les couronnes circulaires portaient les lettres de l'alphabet.

M. Édouard Gerspach, à qui l'on doit de précieuses recherches sur ce sujet, nous apprend les noms des témoins oculaires des expériences faites avec le télégraphe intime. Parmi eux, on compte le préfet Cochon et l'ingénieur Lapeyre.

Pourquoi Alexandre refusa-t-il d'envoyer à Chaptal le plan de son appareil? A la vue de ce plan, le ministre eût sans doute accordé une subvention au défiant inventeur; le nom du premier consul n'eût pas été invoqué vainement; Delambre ne s'en fût pas tenu à un simple rapport, et nous n'aurions pas vu, leçon terrible! le pauvre artisan mourir de misère au commencement du dernier règne.

Digitized by Google

IV

Nouvelle scientifique. — Le télégraphe autographique du chevalier Bonelli. — Essais de l'abbé G. Caselli. — Les fils aériens. — Les conducteurs souterrains. — Le canon de Douvres. — Le câble transatlantique. — Opinion du docteur Conneau. — Hypothèse de M. Babinet. — M. Gavarret et le lieutenant Maury. — Conclusion.

Il y a quelques mois, on lisait dans les colonnes de *la Patrie :*

« Un journal de Lille annonce que des expériences du plus haut intérêt viennent d'être faites et doivent se renouveler prochainement sur la ligne télégraphique de Paris à Amiens. Il s'agit d'un nouvel appareil qui a la propriété de reproduire, ligne pour ligne et trait pour trait, l'écriture de la personne qui transmet une dépêche. La précision est telle qu'on reproduit aussi des portraits avec la même netteté que l'écriture.

« L'une des dépêches reçues à Amiens était ornée d'un dessin que le télégraphe avait reproduit au bas d'une lettre. »

Que de gens se sont récriés à la lecture de cette nouvelle et ont accusé de crédulité exagérée l'auteur de cet entrefilet ! Certains lecteurs sont même allés jusqu'à lui appliquer de cruelles épithètes et ont trouvé, dans la classe des palmipèdes, un nom à donner aux lignes inoffensives que nous venons de citer.

— Vous avez tort, chers incrédules, car la nouvelle se confirme; les expériences ont été reprises et couronnées d'un plein succès.

Ce qui a jeté le doute dans vos esprits, c'est cette opinion erronée, très-commune dans le monde, que tout télégraphe électrique repose sur un mouvement de va-et-vient produit soit par l'action directrice d'un courant, soit par l'aimantation temporaire d'une pièce de fer doux. Sans doute, la plupart de nos télégraphes sont fondés sur ces principes, mais il ne s'ensuit pas qu'on ne puisse construire un appareil sur des bases tout à fait différentes.

Cela est si vrai que nous avons déjà donné la description d'un télégraphe enregistreur, dans lequel le style demeure immobile. — Par le seul fait du passage de l'électricité sur du papier trempé dans une dissolution de cyanure de potassium, nous avons vu la dépêche apparaître en caractères bleus.

C'est au moyen d'un système analogue qu'on pourra désormais envoyer sa signature par le télégraphe : les moindres fioritures seront respectées; le récepteur reproduira les contours les plus capricieux du paraphe.

L'inventeur a donc raison de prétendre qu'il produira dans la télégraphie non pas une émeute, mais une véritable révolution. — Du

Digitized by Google

reste, il porte un nom déjà célèbre dans les annales de la science; c'est lui qui, en 1855, fit application de l'électricité aux métiers Jacquart; il est directeur général des télégraphes dans les États sardes.... C'est *le chevalier Bonelli*,

Comment est-il arrivé à ce merveilleux résultat? Quelles profondes combinaisons lui ont fourni la solution d'un problème aussi épineux? — Des connaissances si élémentaires, des notions si simples que chacun de nous aurait dû y penser.

Disons d'abord que son système diffère complétement de tous ceux que nous avons décrits jusqu'à présent. Le parti le plus sage est donc de faire table rase et de ne conserver qu'un seul souvenir, celui de l'action chimique qu'exerce l'électricité sur certaines dissolutions. — Ne nous embarrassons pas d'un plus pesant bagage.

Supposons qu'étant à Paris, nous désirions envoyer notre signature

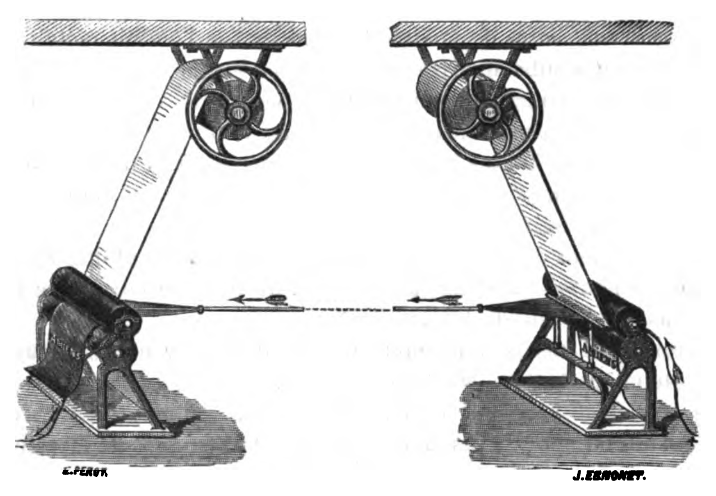


Fig. 1.

à Amiens; nous procéderons de la manière suivante : au bureau du télégraphe, nous signerons notre nom sur une feuille qui nous sera présentée. Cette feuille, au lieu d'être faite de papier ordinaire, sera recouverte sur l'une de ses faces d'un enduit métallique.

L'employé prendra alors de nos mains la bande de papier, il l'enroulera sur un dévidoir et la fera passer dans un laminoir analogue à celui du télégraphe Morse.

En se déroulant, le ruban se trouvera en contact avec les dents d'un peigne bien dressé qui aura exactement la même largeur. (fig. 1.)

Digitized by Google

Les dents de ce peigne seront formées par les extrémités de 50 ou 60 fils de fer très-fins et isolés électriquement les uns des autres. — A une certaine distance du rouleau, ils se réuniront en un faisceau et composeront un câble qui se rendra à l'autre poste télégraphique.

Là, en avant d'un laminoir pareil à celui du manipulateur, se trouvera un second peigne exactement semblable au premier.

Le laminoir entraînera, non plus une feuille de papier à enduit métallique, mais un ruban préalablement trempé dans une dissolution de cyanure de potassium. — Toutes les fois qu'un courant passera du rouleau du transmetteur dans celui du récepteur, le papier chimique bleuira et, au contraire, à chaque interruption, celui-ci conservera sa blancheur.

D'après cela, imaginons que les dents du premier peigne touchent l'enduit conducteur; le courant, par les dents de ce peigne, passera dans tous les fils du câble et réagira sur le papier chimique où il produira des hachures bleues; mais aussitôt qu'une dent du peigne rencontrera une lettre de la signature tracée sur l'enduit métallique, l'encre étant une substance isolante, le fil correspondant cessera d'être traversé par un courant et un point du papier du récepteur ne subira aucune altération. La même chose aura lieu pour toutes les dents du peigne et pour toutes les lettres du nom; et, à la fin de l'opération, l'employé du poste d'arrivée lira en blanc, sur un fond bleu, la signature qu'il s'agissait de transmettre.

Voilà comment on peut reproduire à distance les contours les plus bizarres. — Faut-il s'étonner, après cela, du portrait envoyé de Paris à Amiens par la voie du télégraphe?

Du reste, les essais dont nous venons de parler ne sont pas les seuls qu'on ait tentés. *M. l'abbé Giovanni Caselli*, professeur à Florence, a, de son côté, fait des expériences qui ont conduit à d'excellents résultats. Tel est, jusqu'à présent, le dernier mot de la science.

Il nous reste, non pas pour avoir tout dit sur ce sujet, car la mine que nous exploitons est inépuisable, mais pour avoir effleuré les diverses parties de la question, à nous arrêter quelques instants aux conducteurs qui relient entre elles les différentes stations.

Ces conducteurs sont de trois sortes : aériens, souterrains ou sous-marins.

Les *fils aériens* sont en fer galvanisé, c'est-à-dire revêtu d'une couche de zinc qui les protége de l'oxydation. Nous les voyons border les voies ferrées, soutenus, de distance en distance, par des poteaux de sapin. De petites cloches en porcelaine vernie, sous lesquelles sont soudés, au soufre, des crochets en fer, leur fournissent des points d'appui; et des mâts, plus forts que les poteaux ordi-

Digitized by Google

naires et munis de treuils, permettent de tendre les fils. — Sous les tunnels, où règne une grande humidité, quelques précautions sont prises : les conducteurs sont revêtus d'une matière isolante et passent dans des anneaux de porcelaine. Enfin, dans les villes, les fils sont soutenus par des barres en bois fixées aux murs des maisons.

Les conducteurs aériens ont plus d'un inconvénient; d'abord, ils sont exposés à tous les accidents que peut causer la malveillance; de plus, par les temps de pluie et de brouillards, ils donnent lieu à des pertes d'électricité, sans compter qu'ils peuvent être traversés par des courants d'induction produits par l'atmosphère elle-même, et que la foudre brise parfois les poteaux et blesse les employés.

Il est vrai qu'il existe des paratonnerres, des parafoudres, des appareils protecteurs de toute espèce; mais ce sont là des complications qu'il serait bon d'éviter.

De là, l'idée des *fils souterrains*. Ces fils, revêtus de gutta-percha, sont couchés dans des auges en bois et recouverts de terre. — Mais les conducteurs souterrains ont, eux aussi, leurs inconvénients : M. E. Highton, chargé de visiter les fils qui longent le chemin de fer de Londres à Birmingham, a trouvé la gutta-percha altérée en plus d'un point du parcours. Chose remarquable, le sol, en ces endroits, était envahi par une végétation blanchâtre. L'altération avait donc pour cause l'action désagrégeante de parasites. — Voilà pourquoi, depuis quelque temps, on couche les fils sur un lit de bitume.

Quant aux *câbles sous-marins*, qui jouent déjà un rôle si important dans l'histoire de la télégraphie, on en doit la première idée à l'infatigable M. Wheatstone. — Pendant neuf ans, on chercha vainement une substance capable d'isoler les conducteurs dans un milieu tel que l'eau salée. Enfin, en 1849, après l'importation en Europe de la gutta-percha par le docteur Montgomery, M. Walker fit des expériences si décisives, que M. de Brett fut chargé de relier Douvres à Calais. M. de Brett se mit à l'œuvre; la jonction eut lieu; malheureusement le câble, ballotté sur les rochers des côtes de France, fut bientôt mis hors de service. Cependant une nouvelle compagnie s'organisa; Stephenson en fut l'ingénieur en chef : quatre fils de cuivre furent revêtus de gutta-percha; le tout, enveloppé d'étoupe goudronnée, fut protégé par une armure de dix gros fils de fer galvanisé et tordus ensemble; puis, le câble une fois fabriqué, on l'enroula autour d'un treuil immense installé sur le pont du *Glazer*. — L'un des bouts du câble fut attaché à une côte sablonneuse et le vaisseau se mit en marche, tandis que le conducteur se déroulait lentement et se déposait au fond de la mer. Enfin, le

Digitized by Google

13 novembre 1850, une pile, placée sur les côtes de France, fit tonner le canon de Douvres, et annonça au monde que le miracle était accompli !

Depuis, des câbles sous-marins ont été installés de toutes parts : la France communique avec l'Afrique; l'Angleterre avec l'Irlande, la Hollande, la Belgique; des lignes électriques traversent les mers du Nord, des Indes et de l'Amérique... A l'époque de la guerre de Crimée, pendant le siége de Sébastopol, un câble, jeté de Varna à Balaklava, nous rapprochait de notre vaillante armée.

Mais la tentative la plus grandiose que l'on ait faite est, sans contredit, la jonction de l'Europe au continent américain. Ne fallait-il pas une hardiesse surhumaine pour tenter de relier Terre-Neuve à Valentia? Le génie seul a de pareilles audaces! Nous nous rappelons les récits enthousiastes des journaux anglais racontant la rencontre, au milieu de l'Océan, des navires *le Niagara* et *l'Agamemnon;* il nous semble encore voir les drapeaux arborés et entendre les cris de joie poussés à Londres, lorsque *l'Agamemnon*, de retour à Valentia, reçut, par le fil immergé, la nouvelle de l'entrée du *Niagara* dans la baie de la Trinité. — Les actions de la compagnie montèrent de 300 à 900 livres !

La joie fut de courte durée. Dans le mois d'août 1858, quelques messages furent transmis avec lenteur; puis, à partir du 3 septembre, l'appareil fut pris de vertige : il parlait au lieu de se taire, et se taisait au lieu de parler; c'était un véritable délire. — Le service dut être interrompu.

Quelle était la cause de cette rébellion, de ces incohérences ? Le câble s'était-il rompu ? — Non, disent certains critiques, puisque, par intervalles, l'appareil avait des éclairs de lucidité.

Le *docteur Conneau* ne partage pas leur avis. Voici en quels termes il s'exprime dans une brochure très-remarquable qu'il vient de publier [1] et que *l'Ami des sciences* du 3 mars dernier a reproduite en entier.

« Un témoin oculaire, qui a assisté à la pose du câble transatlantique, dit que le tiraillement produit par le frein, à bord du Niagara, était tel, qu'une grande quantité de goudron suintait à travers le câble, à mesure que celui-ci filait; preuve évidente que les spirales de fil de fer exerçaient une forte pression sur la partie centrale, en s'allongeant et en se rapprochant du centre... Les fils de l'âme du câble

1. *Quelques mots sur la question des câbles électriques sous-marins*, par le docteur Conneau.

se sont donc probablement rompus, les uns après les autres, à des distances variables. — Cependant les extrémités rompues, étant encore fraîches et polies, ont pu permettre au courant de franchir les espaces qui séparaient les bouts l'un de l'autre ou la distance assez minime qui les séparait d'un autre fil. Mais, lorsque le passage du courant aura eu oxydé ces extrémités, la transmission a dû devenir de plus en plus difficile. C'est ainsi que nous expliquons que le passage de messages intelligibles ait pu d'abord avoir lieu, passage qui a dû graduellement et rapidement aller en diminuant, pour aboutir à l'impossibilité absolue de transmettre le moindre signe. »

Mais alors comment expliquer ces retours de raison dont le télégraphe transatlantique a plus d'une fois fourni l'exemple? — Ne peut-on pas admettre que la rupture a eu lieu dans des eaux peu profondes et que, sous l'influence de causes extérieures, telles que l'agitation causée par les vents et les marées, ou par le choc d'une ancre à la traîne, les deux extrémités du conducteur se sont rejointes, sous l'armature extérieure, et ont ainsi rendu la vie au câble inanimé?

Toujours est-il qu'il résulte clairement du fragment que nous venons de citer que les câbles lourds seront uu jour rejetés. Ces pesants reptiles seront dépouillés de leur carapace de fer « qui est peut-être, comme le dit M. l'abbé Moigno, un chef-d'œuvre au point de vue mécanique, mais qui, au point de vue électrique, est un véritable monstre. » D'un poids énorme, rongée par les acides, cette carapace occasionne des ruptures et, ce qui n'est pas moins grave, donne naissance, par suite des réactions qu'elle provoque, à des courants perturbateurs.

Le lieutenant Maury, dont le génie d'observation a inspiré à M. Michelet son poétique chapitre des fleuves de la mer[1], propose une transaction : on renoncera aux câbles lourds pour les mers profondes, puisqu'au fond de ces mers, au-dessous des courants qui bouleversent la surface, règne le calme le plus parfait; et l'on réservera les cuirasses de fer pour les bas-fonds.

Quant aux câbles légers qu'on substituera « au monstre anglais, » ils ressemblent aux câbles ordinaires des navires : leur armature extérieure est en chanvre et leur poids, relativement faible, leur permet de gagner lentement et sûrement le fond des mers.

En résumé, d'après le docteur Conneau, le câble transatlantique s'est rompu. — Malgré les excellentes raisons qu'il fait valoir pour

1. *La Mer*, par M. Michelet. L. Hachette, 1861.

Digitized by Google

soutenir cette thèse, MM. Heuley et Warley persistent à penser qu'il n'y a pas eu rupture. La paralysie du conducteur tient, selon eux, à des fissures qui se seraient produites dans les couches de gutta-percha. Cette hypothèse, moins séduisante que la première, est cependant admissible; car, durant l'immersion, on s'était aperçu d'un défaut de ce genre, et l'on y avait remédié par une coupure et un soudage.

M. Babinet attribue le mal à une cause toute différente. Le courant, dit-il, accumule dans les câbles une puissante charge électrique qui, s'écoulant ensuite, donne des signaux tout à fait étrangers à la dépêche... On peut donc comparer l'effet produit dans cette circonstance à la confusion qui a lieu, pour la parole, dans une salle à échos très-forts. Pour s'entendre dans une pareille salle, il faudrait, avant de prononcer un mot nouveau, attendre que l'écho eût répété le mot précédent.

Dans les rangs des défenseurs de l'opinion si nettement formulée par M. Babinet, on compte le physicien célèbre que les Anglais appellent avec orgueil leur grand électricien, je veux parler de M. Faraday. — Dès 1854, ce savant étudiait les phénomènes de condensation qui font du câble télégraphique une véritable bouteille de Leyde, et prétendait qu'un câble sous-marin doit être assimilé à un vaste condensateur. La lame isolante est, disait-il, représentée par la gutta-percha qui forme l'enveloppe du fil conducteur.

Dans un mémoire présenté à l'Académie des sciences le 8 octobre 1860, M Guillemin étendit par ses propres recherches le cercle des résultats précédemment obtenus par M. Faraday.

« On peut déduire, dit-il, des expériences que j'ai faites quelques indications pratiques. — Le caoutchouc isole mieux et condense moins que la gutta-percha; à ce point de vue, on doit lui donner la préférence. — On diminuera la condensation et, par suite, le retard dans la transmission des signaux en augmentant l'épaisseur de l'enveloppe isolante; la charge électrique sera au contraire plus grande, si l'on augmente le diamètre du fil conducteur. Dans un câble composé de plusieurs conducteurs isolés, les effets dus à la condensation, comparables à celle qui a lieu dans les bouteilles de Leyde, sont très-intenses, et les courants d'induction, analogues à ceux des bobines, sont relativement très-faibles. Ces derniers sont évidemment nuls quand le câble ne contient qu'un seul conducteur isolé. »

Il y a, dans le mémoire de M. Guillemin, des aperçus nouveaux dont nos ingénieurs sauront tirer parti.

Digitized by Google

Il est si vrai que les conducteurs jouent le rôle de condensateurs, que le calcul donne la valeur du coefficient de charge dans les fils de petit diamètre, par exemple, dans ceux qu'on emploie pour les communications télégraphiques aériennes. C'est ce que prouve une note récente présentée à l'Académie par M. Gaugain.

Si la formule établie pour les fils aériens n'a pu être appliquée aux conducteurs sous-marins, ce n'est pas que ceux-ci ne puissent être assimilés à de véritables bouteilles de Leyde; mais c'est que, comme l'avait déjà fait remarquer M. Guillemin, la gutta-percha possède une conductibilité fort appréciable, et donne lieu à des flux de dérivation qui s'établissent dans toute la longueur du fil.

Il devient donc indispensable d'isoler désormais la substance isolante elle-même, puisque cette substance se laisse peu à peu pénétrer par l'électricité. En effet, cette espèce d'absorption des fluides par la gutta-percha non-seulement retarde la transmission des dépêches en détournant une certaine quantité d'électricité, mais encore jette le trouble dans le langage conventionnel.

« Lorsque le circuit, dit M. Gaugain, après avoir été fermé vient à être ouvert, la gutta-percha qui s'est, pour ainsi dire, imbibée d'électricité doit la restituer, et le récepteur doit continuer à recevoir un courant, après que la station de départ a cessé d'en envoyer. Cet inconvénient se fait sentir d'autant plus vivement que l'on opère sur des lignes plus longues. On parviendrait à le faire disparaître en appliquant sur le fil métallique une couche de vernis bien isolant qui le séparerait de la gutta-percha. »

En attendant, le câble transatlantique gît, au fond de la mer, muet et inanimé.

Faut-il pour cela renoncer à relier électriquement, au moyen d'un câble unique, le nouveau monde à l'ancien? Telle n'est pas notre pensée.

Nous avons, il faut l'avouer, de redoutables adversaires. De ce nombre est l'auteur de *la Télégraphie électrique*, livre plein d'érudition, de notes précieuses, de calculs intéressants et écrit avec une plume à la fois élégante et familière.

« En présence des effets inévitables de la condensation, dit M. Gavarret, en présence de leur influence sur la durée de l'état variable et de la décharge, il est permis de se demander si l'établissement d'une correspondance directe à travers l'océan Atlantique, au moyen d'un câble d'une seule portée, n'est pas une entreprise vaine. Les lois

Digitized by Google

de propagation de l'électricité sur les conducteurs linéaires nous semblent condamner à tout jamais des tentatives de ce genre. »

Une telle affirmation serait faite pour ébranler notre foi, si le lieutenant Maury ne nous venait en aide :

« Une ligne avec un conducteur non interrompu, dit le grand législateur des mers, est aussi praticable à travers l'Océan ou le Pacifique qu'elle l'est à travers les Alpes ou les Andes ! »

Le secret consiste à combiner convenablement les câbles et à choisir une route favorable, par exemple, celle qui va de Brest à Saint-Pierre-Miquelon.

Dans tous les cas, si les moyens proposés pour relier les deux continents diffèrent, personne ne doute de la possibilité de converser un jour à travers l'Océan. — Le message de la reine d'Angleterre au président des États-Unis n'a-t-il pas déjà franchi les mers en soixante-sept minutes?

Chaque époque a ses prodiges : le moyen âge a eu la chevalerie; le grand siècle ses maîtres; c'est le tour de l'industrie. Il y a cinquante ans, nos pères faisaient leur testament avant de quitter, pour le plus court voyage, le toit de leurs ancêtres. On rit aujourd'hui de leur précaution, qui passait alors pour de la sagesse. — Que diraient les grands hommes de tous les âges si, quittant leurs tombeaux, ils venaient, pour un jour seulement, s'asseoir au banquet de la vie moderne? Quel ne serait pas leur étonnement en voyant le réseau de nos chemins de fer! De quelle vénération n'entoureraient-ils pas le génie qui a enfanté de si grandes merveilles! Mais surtout, en croiraient-ils leurs oreilles quand on leur apprendrait que les mers ont resserré leurs rives, que les continents se sont rapprochés, qu'ils correspondent entre eux avec la rapidité de la pensée, et que les temps sont proches où les hommes, foulant aux pieds leurs vieilles rancunes et confondant leurs intérêts, vivront, la main dans la main, comme les membres réconciliés d'une même famille?

E. Menu de Saint-Mesmin.

Digitized by Google

CHRONIQUE POLITIQUE

---

25 avril 1861.

Une transformation profonde s'opère en ce moment dans les esprits et se trahit par des symptômes significatifs. A l'indifférence, au découragement, à la torpeur qui pesait sur nous ont succédé des dispositions plus viriles. Mais, comme il arrive dans toutes les situations qu'on subit au lieu de les dominer, personne ne saurait dire ce que l'avenir nous apporte. Il y a quelques années, ce doute nous eût valu une avalanche de prophéties. Aujourd'hui, tout se tait. Heureux les temps privilégiés où l'on peut s'abandonner sans trop de ridicule au plaisir innocent de faire des prédictions, et où le vraisemblable peut quelquefois être vrai ! Ce sont les temps où les nations savent vers quel but elles marchent, où elles font prévaloir leur volonté bonne ou mauvaise, où, en un mot, elles s'appartiennent à elles-mêmes. Pour celles, au contraire, qui ne disposent pas de leur propre destinée, toute la sagesse consiste à ne pas prévoir.

A peine nous permettons-nous d'observer les astres à la dérobée pour y lire le secret des dieux. Que serons-nous demain ? voudrons-nous la paix, aurons-nous préféré la guerre ? On nous l'apprendra peut-être, mais en attendant il n'y a que nous qui ne le sachions pas. N'importe, plusieurs signes tendraient à faire supposer depuis quelque temps que nous ne sommes pas si morts que nous en avons l'air. Cet événement mérite sans doute confirmation, mais il ne manque pas d'une certaine probabilité. N'est-il pas incontestable, par exemple, que nous sommes redevenus capables de haine politique ? La haine, n'est pas, il s'en faut, une passion édifiante, mais pour des gens qui ne sont pas très-sûrs de vivre, elle est au moins un signe de vie. N'est-ce donc rien qu'une étincelle rallumée au fond de ces cœurs si long-

Digitized by Google

temps glacés par l'indifférence? Dans une époque de défaillance et de découragement, ce défaut peut devenir une vertu. Que de peuples sont morts faute d'avoir su bien haïr!

Ce n'est pas tout. On recommence à penser et à réfléchir; on se préoccupe de l'avenir de son pays; on veut savoir où en sont ses affaires; on renaît à l'ambition d'influer sur ses destinées; on craint, on désire, on espère.

Ces passions, telles qu'elles se sont révélées dans les derniers débats législatifs, s'agitent encore confusément au milieu de l'inextricable chaos des opinions actuelles; elles commettent chaque jour les plus étranges méprises; elles combattent au hasard avec un aveugle acharnement et avant même d'avoir reconnu l'ennemi. Mais peu à peu elles se disciplineront et apprendront à distinguer ce qui est capital de ce qui n'est que secondaire. D'ailleurs, bien des sujets qui les divisent auront disparu dans la bataille même qu'elles se livrent aujourd'hui. Et en première ligne, il faut mettre cette fatale question du pouvoir temporel qui a tant contribué à la confusion indicible que présente la situation actuelle. Supposez ce problème résolu en effet, combien de difficultés se trouvent simplifiées, combien d'inimitiés se réconcilient et se tendent la main!

Nous disons que cette question tend à disparaître. Soit qu'on tranche la difficulté, soit qu'on la dénoue, si elle est une fois supprimée ce sera pour longtemps, car le pouvoir temporel sera plus difficile encore à rétablir qu'à renverser. Ses amis eux-mêmes, dont la plupart l'exploitent comme une machine de guerre d'un maniement commode et d'une portée redoutable, seront au fond bien aises d'être délivrés des embarras dont il les menace au moins pour un avenir éventuel, et sans avoir eu à assumer la responsabilité de sa chute. Or ce dénoûment paraît de plus en plus prochain et inévitable si l'on considère, d'une part, la profonde incapacité des conseillers de la cour romaine qui n'imaginent rien de mieux dans leur situation que de rédiger en mauvais latin des manifestes contre la civilisation moderne, et si l'on observe, de l'autre, le ton d'irritation croissante que prennent en France les dissentiments qui ont éclaté entre l'épiscopat et le gouvernement.

L'un et l'autre sont sur une pente où déjà il ne dépend plus d'eux de s'arrêter, parce que la confiance est des deux côtés profondément ébranlée, et parce que l'attaque se confond pour eux avec la défense,

Digitized by Google

ce qui empêche cette confiance de renaître. Les hostilités dépassent ainsi de beaucoup la mesure qu'on aurait pu se fixer d'avance et déjouent toutes les prévisions. La lutte une fois engagée dans de semblables conditions, il n'est plus possible de dire qu'on n'ira que jusqu'à tel ou tel point, parce qu'on dépend de son adversaire au moins autant que de soi-même. Dans un tel état de choses le retrait de nos troupes de Rome n'est qu'une question de temps et peut être décidé d'un moment à l'autre. C'est à ce fil que tient aujourd'hui l'existence du pouvoir temporel.

Mais, dit-on, ce fil on ne veut pas le rompre, comme si l'on faisait jamais ce qu'on veut! Qui soupçonnait donc, il y a six mois, qu'on en viendrait à rappeler à ces prélats, alors si soumis et si heureux de leur soumission, des pénalités draconniennes édictées contre eux sous le premier empire? Qui leur eût dit qu'ils se verraient légalement menacés du bannissement et de la détention pour l'abus d'un privilége dont l'exercice leur semblait si doux et si facile lorsqu'ils en usaient soit au profit de leurs propres intérêts, soit au profit des opinions dominantes? Qui se fût douté que les regards de la justice, jusque-là si discrets, acquerraient tout à coup une si terrible clairvoyance, et découvriraient tant de traits odieux et révoltants dans la conduite d'un corps qui jusque-là passait pour irréprochable? Nos magistrats avaient-ils donc des yeux pour ne point voir, ou bien ce corps a-t-il attendu, pour laisser transpirer ces monstrueux désordres, qu'il fût mis en suspicion et dénoncé à la surveillance publique? Le motif importe peu; il nous suffit que ces faits existent et soient mis en lumière. Ce qui nous frappe dans l'éclat qu'on leur donne, c'est l'entraînement dont il est le témoignage. On ne pense pas seulement à parer les coups, on cherche à les prévenir. On est forcé d'attaquer pour se défendre. C'est ce qui nous fait dire qu'un arrangement est presque impossible sur les bases anciennes, et, à parler franchement, nous ne saurions nous en affliger. Des partisans de la séparation de l'Église et de l'État pouvaient difficilement trouver une démonstration aussi péremptoire en faveur de leur thèse. Dans tous les cas, si la brouille actuelle de l'Église avec l'État n'est pas encore une séparation, elle est au moins un acheminement vers ce résultat.

Les lois que vient de rappeler aux évêques une récente circulaire du ministre de la justice sont sans doute d'une rigueur excessive; mais elles sont le complément naturel des faveurs du concordat, dont elles ont suivi d'assez près la publication. L'exception dans le privilége appelle et justifie l'exception dans la peine. En acceptant de l'É-

Digitized by Google

tat les bénéfices d'une protection toute-puissante, le clergé s'était flatté d'en éluder tous les inconvénients et de n'en jamais payer le prix. Il eut bientôt lieu de reconnaître combien fausse était cette illusion. Ces articles du Code pénal sont un des témoignages les moins équivoques de la dépendance qu'il avait ainsi volontairement contractée. Cette dépendance, qui a toujours révolté ce qu'il y a eu dans son sein de plus pur et de plus généreux, ne lui a rapporté en somme que des avantages tout matériels qui doivent lui paraître payés bien cher lorsque ses vues se trouvent en désaccord avec celles du gouvernement.

Malgré ces considérations nous ne nous ferons jamais les apologistes des lois d'exception, même contre des adversaires, même lorsque ces lois pourront être regardées comme le correctif de faveurs placées en dehors du droit commun. A nos yeux la liberté ne peut pas être un privilége, même lorsqu'elle est un monopole. Nous pourrions encore à la rigueur oublier dans la circonstance actuelle les cris de triomphe dont ce même clergé a salué la proscription de nos amis; nous pourrions aller jusqu'à le plaindre de sentir à son tour les atteintes d'une arme qu'il a tant de fois tournée contre nous; mais ce qui nous est impossible, c'est de lui sacrifier les principes qui nous sont chers, et de voir avec regret une mésintelligence qui doit profiter à la cause libérale. Il n'a rien fait d'ailleurs jusqu'à présent qui puisse relever son autorité morale. Le débat même dont il est l'objet se livre, pour ainsi dire, par-dessus sa tête. Il n'y prend part qu'en ce qui concerne son intérêt le plus direct et le plus immédiat. Or, ce débat a déjà dépassé depuis longtemps les limites étroites où les évêques s'obstinent à le confiner. Il n'est plus aujourd'hui qu'entre ceux qui estiment que le clergé peut et doit encore être utilisé comme instrument politique, et ceux qui pensent que le compromis célèbre auquel il doit son organisation actuelle a fait son temps, que ce compromis n'est plus qu'une source de déboires pour l'Église et de graves embarras pour l'État, et qu'il faut lui substituer le seul principe dont puisse s'accommoder une société vraiment libre, celui de la complète séparation des deux pouvoirs.

Voilà, selon nous, la seule issue rationnelle du duel auquel le clergé catholique est entraîné, et nous ajoutons que c'est presque la seule honorable pour lui. Telle est, en effet, la situation singulière et contradictoire qui lui est faite par l'opinion publique : que s'il cède quelque chose de ses prétentions devant l'État elle le tient pour avili, et que s'il les maintient elle le rend responsable de toutes les calamités qui

Digitized by Google

peuvent en résulter. L'injustice n'est, au fond, qu'apparente, car si on le regarde comme plus obligé que toute autre classe de citoyens, c'est en raison même des avantages de sa position privilégiée.

Quant à nous, nous ne désespérons pas de voir ce mot de séparation de l'Église et de l'État réussir comme tant d'autres à force d'être répété et même, pour peu que la faveur publique s'en mêle, faire irruption, un beau matin, dans quelque décret officiel.

C'est une justice à rendre au pouvoir actuel que de reconnaître qu'il ne montre aucune répugnance systématique pour les mots que l'opinion aime à entendre. C'est ainsi qu'il nous a procuré ces jours derniers une surprise agréable qui, à vrai dire, ne lui a pas coûté bien cher, en adoptant celui de décentralisation, que nous ne nous sommes pas fait faute d'écrire jusqu'à satiété. Porté sur les épaules du bon public, ce mot aventureux a escaladé les colonnes du *Moniteur* et le voilà dans la place. Il nous plaît d'avoir le mot en attendant que nous ayons la chose.

Nous ne pouvons, avec la meilleure volonté du monde, considérer ce décret de décentralisation que comme une de ces concessions plus apparentes que réelles qu'on donne à un esprit public encore peu éveillé pour le flatter plutôt que pour le satisfaire. A nos yeux, décentraliser ne consiste pas à déposséder le ministère d'un certain nombre d'attributions, d'ailleurs assez insignifiantes, pour les transférer à un préfet placé sous la dépendance immédiate et absolue de ce ministère. C'est là un remaniement tout intérieur, une simplification administrative, et pas autre chose. On y gagne l'abréviation de quelques délais; peut-être y perd-on une garantie d'impartialité, le pouvoir central étant toujours plus désintéressé et moins accessible que ses agents aux préoccupations personnelles.

La décentralisation consiste essentiellement selon nous à remettre à chacun la direction de ses propres affaires, à l'individu comme à l'État, à la commune comme au département. Elle consiste à développer ainsi jusque dans les plus petits centres la vie, l'activité, la volonté, l'initiative de tous; à les affranchir de toute tutelle, parce que les tutelles ne font que prolonger indéfiniment les incapacités; à leur permettre même de se tromper, parce que l'erreur est la leçon de la vérité et qu'on se trompe en haut comme en bas, parce que la question n'est pas de ne jamais se tromper, mais de vivre et d'agir; à intéresser tout le monde à la chose publique en la rendant acces-

Digitized by Google

sible à tout le monde et en tout lieu; à étendre enfin la responsabilité, qui seule fait les hommes, à tous ces êtres moléculaires, végétatifs, claquemurés dans leurs petits intérêts personnels, race moutonnière, inutile et craintive, qui offre, il est vrai, le grand avantage de n'être jamais gênante pour aucun gouvernement quel qu'il soit, mais dans laquelle, en revanche, aucun gouvernement n'a jamais trouvé le moindre appui à l'heure du danger.

La décentralisation n'est pas autre chose, en un mot, qu'une sorte de transposition du gouvernement lui-même dans les plus humbles sphères de la vie civile ou provinciale, et c'est en Amérique et en Angleterre qu'on peut en étudier les salutaires effets. Là, le moindre village a sa vie publique et des intérêts multipliés qu'il gouverne comme il l'entend. Là, les citoyens ont une valeur personnelle, une activité qui trouve amplement de quoi s'exercer, une volonté qui n'attend pas le mot d'ordre des hommes qui dirigent le ministère. Ils ont le sentiment de leur dignité et savent la faire respecter. Ils règlent par eux-mêmes une quantité énorme d'affaires qui sont absolument soustraites à l'influence du pouvoir, et cette habitude développe de bonne heure en eux l'énergie et l'indépendance du caractère. On ne leur entend jamais dire qu'il ne faut pas se mêler de politique, car la politique se mêle naturellement à tous leurs actes, et ils ont la simplicité de croire que l'État c'est eux, que la nation c'est eux, que le pouvoir c'est encore eux. Dans un tel pays, l'État n'ayant pas le droit de disposer des individus comme il l'entend, on y trouvera peu de ces grandes organisations collectives qui fonctionnent avec la régularité d'une machine, mais on y trouvera ce qui est plus rare, des hommes.

De là le spectacle inouï de cette prospérité que le gouvernement anglais ne fait que suivre au lieu de la diriger. De là ce ministre des finances opérant une économie de quarante-huit millions sur son budget malgré l'aggravation de charges résultant d'expéditions lointaines et d'armements extraordinaires. De là le respect de ce gouvernement pour l'opinion publique et sa docilité quelquefois excessive à suivre toutes ses variations. De là les singularités d'une vie politique dont les autres nations ne comprennent pas même le sens profond, et dans ce pays d'aristocratie, en Angleterre, ce premier ministre interpellé publiquement par un homme du peuple et se croyant tenu de répondre même à son persiflage. De là la déférence respectueuse avec laquelle ses hommes d'État exposent au public leur système et leur plan de conduite toutes les fois qu'il en exprime le désir. Quelle nation en

Digitized by Google

Europe, à l'exception du peuple anglais, peut se vanter de savoir aujourd'hui ce que son gouvernement fera demain? Nos éternels faiseurs de parallèles, toujours prêts à nous attribuer la part du lion, lui reconnaîtront peut-être bien ce petit avantage. Et si ce peu de chose était tout?

Ils vont nous trouver bien peu ambitieux; mais nous nous estimerions heureux de voir se produire en France deux faits qui n'ont été en Angleterre que de simples accidents : un rapport sur les finances comme celui de M. Gladstone, et une allocution semblable à celle que lord Palmerston a prononcée devant ses électeurs de Tiwerton, bien que les discours familiers du noble lord ne nous paraissent nullement des modèles irréprochables. Ces deux documents n'ont rien de surnaturel en eux-mêmes, mais on reconstruit avec eux tout un ordre de choses dont ils sont inséparables, et cet ordre de choses c'est un des régimes les plus libres qu'il y ait jamais eu. Les facéties qu'emploie lord Palmerston avec ses électeurs, à qui il veut plaire et dont il dépend, nous touchent infiniment plus que les formules de vénération dont usent nos ministres vis-à-vis de nos Chambres, dont ils ne dépendent pas.

Quant au programme de politique extérieure que lord Palmerston vient d'exposer au banquet du lord-maire, il nous paraît être tout ce qu'une politique libérale peut entreprendre dans l'état actuel de l'Europe. La paix est en ce moment ce qu'il y a de meilleur pour tout le monde, en raison d'abord de la diversité des conflits qui sont sur le point d'éclater, et qui se neutraliseraient les uns les autres, et ensuite des résultats précieux que la paix est sur le point de nous donner. Quant à ceux qui viennent nous dire, selon une formule qu'ils n'ont pas faite, que la guerre est en ce moment entre la révolution et la contre-révolution, et qu'elle doit être appuyée pour ce motif, nous leur demanderons qui donc a aujourd'hui ce privilége de personnifier la révolution, et s'ils nous répondent que c'est le gouvernement français, nous le nions. Il serait au besoin le premier à leur donner un démenti. Nous leur demanderons encore au profit de qui ils entendent relever ce rôle abusif et redoutable de chargé d'affaires de la civilisation européenne, et s'ils se croient assez forts pour rester toujours les modérateurs de celui qu'ils auront investi de ce pouvoir écrasant; et, quelle que soit leur réponse, d'avance nous la récusons.

Il n'y a personne au monde à qui nous soyons disposés à donner ce vote de confiance. La dernière guerre d'Italie a produit, nous le re-

Digitized by Google

connaissons, d'heureux résultats; mais on oublie qu'il a fallu cent miracles pour qu'ils aient pu se réaliser, et qu'on ne doit jamais compter sur les miracles; on oublie qu'au moment où cette guerre prit fin, personne ne se doutait qu'elle les produirait. On oublie que la paix seule a pu donner à l'Italie son unité, et qu'il s'en est fallu de peu que ce pays ne fût qu'une confédération présidée par le pape et gouvernée en réalité par ses libérateurs.

L'Italie a le droit de faire la guerre; mais à moins qu'elle ne soit surprise par les événements avant d'avoir pu s'y préparer, elle est engagée d'honneur à la faire seule. Toute la question est de savoir si elle le peut, et ses hommes d'État sont meilleurs juges de cette opportunité que nos politiques de fantaisie, qui refont chaque matin la carte d'Europe, et qui dans leur village n'oseraient pas discuter un coup d'État de leur garde champêtre. Nous nous demandons avec un étonnement toujours nouveau comment on peut être à la fois si agressif et si endurant. Ces gens-là éprouvent une profonde commisération pour les Italiens qui sont en ce moment un des peuples les plus libres de la terre. Leur point de vue n'est pas le nôtre. Lorsque les Italiens se sentiront assez forts pour affronter seuls l'Autriche, ils n'auront pas besoin de leur permission pour l'entreprendre. Jusque-là, ils n'ont pas d'autre chose à faire que de se préparer à ce grand effort national, et nous voyons avec une vive satisfaction les hommes qui dirigent la politique italienne se pénétrer de ce devoir.

Ils savent qu'ils ont besoin de la paix, non-seulement pour ne pas exposer à la légère l'avenir de leur patrie et les biens inestimables qui lui sont déjà assurés, mais aussi pour ne pas troubler inconsidérément la tranquillité de l'Europe et perdre ainsi des alliances dont ils ne peuvent se passer. Ils ont encore bien d'autres motifs pour ne pas tout confier à la guerre et aux hommes que la guerre élève. Chaque jour leur en apporte de nouveaux et de la plus haute gravité. Ils viennent de recevoir sur ce point une leçon mémorable et qui, nous l'espérons, ne sera pas perdue pour eux. Nous faisons allusion ici aux attaques dont le général Garibaldi s'est rendu coupable, il y a quelques jours, envers la représentation de son pays. Est-ce bien lui, est-ce bien cet homme, grand par le cœur, modeste, simple, sensé, qui a donné l'exemple de ces tristes emportements? Ne dirait-on pas plutôt un de ces dictateurs d'aventure que les républiques de l'Amérique espagnole, où il a si longtemps vécu, portent sur le pavois jusqu'à ce qu'un coup de main heureux les en précipite?

Digitized by Google

Voilà un des fruits de la guerre et de son génie étroit, absolu, violent. Il est bon que ce danger se révèle dès aujourd'hui. Tous les hommes qui aiment la liberté en Italie sont avertis. Voilà l'esprit des camps et l'effet des grandes popularités militaires. Vous aurez dépensé des trésors de patience, d'abnégation, d'habileté, de génie, à élever dans votre pays l'édifice des libertés constitutionnelles, à fonder son indépendance, à faire vivre sous la même légalité des provinces qui n'ont jamais été réunies, à concilier partout l'intérêt général avec le respect des traditions; vous aurez bravé des superstitions toutes-puissantes, des haines qui vous poursuivront par delà le tombeau, et qui prétendent avoir Dieu pour complice; vous aurez fait admettre cet État à peine fondé dans le conseil des grandes nations européennes, désireuses d'obtenir son alliance, ou déjà jalouses de ses futures destinées; et quand vous aurez fait cela un soldat, qui a eu ses jours d'héroïsme, mais qui est étranger à tous les problèmes de la politique, accourra du fond de son camp, et vous appellera traître!

L'attitude du comte de Cavour en présence de ces attaques injustes a été d'une modération qui indique un grand empire sur soi-même et une abnégation vraiment patriotique. Mais nous craignons que le désir de tout concilier pour aujourd'hui ne l'expose à de plus grandes exigences pour demain. De telles violences devraient être sévèrement réprimées par une assemblée libre, car de là à un quinze mai il n'y a qu'un pas. Les grandes actions de Garibaldi ont fait oublier ses torts, mais peut-être s'est-on engagé un peu légèrement envers lui. Il veut qu'on ratifie toutes ses nominations. Ce ne sera pas une mince besogne que de fournir des régiments aux trois cents colonels de l'armée du Volturne.

Ce sont des événements de cette nature qui nous font envier le bonheur des nations qui peuvent se passer d'armées; ce sont eux qui, par exemple, nous font envisager sous de sombres couleurs la scission qui s'opère en ce moment aux États-Unis. Au premier rang des causes qui ont si longtemps protégé leur liberté il faut mettre, en effet, cette circonstance, qu'ils n'ont pas connu la guerre, si ce n'est sur mer, ou contre des ennemis lointains. Divisez-les, voilà la guerre, c'est-à-dire voilà les armées permanentes, voilà l'obéissance passive, voilà la centralisation, voilà les popularités militaires, voilà les conspirations, voilà la dictature. Depuis que pour la première fois dans le monde la liberté expira sous les coups de la force instituée pour la défendre, un lien indissoluble semble unir tous les termes de cette progression funeste. Les doctrines démocratiques qui ont prévalu en Amérique

Digitized by Google

ne sont guère propres à prévenir ces malheurs. Rousseau disait : « Fallait-il donc que les ilotes fussent esclaves pour que les Spartiates fussent libres ? » Et il répondait : Peut-être! Nous dirons à notre tour : Faut-il donc que les Américains perdent leur liberté pour que les nègres puissent recouvrer la leur ? Non, sans doute; ce fait n'a aucun caractère de nécessité, et cependant il devient de plus en plus inévitable, faute de l'esprit de sagesse qui eût pu le conjurer.

Telle est la guerre considérée dans ses rapports avec les institutions politiques et envisagée au point de vue le plus général, abstraction faite du cortége d'horreurs qui l'accompagne d'ordinaire. Avant de déchaîner un tel fléau sur le monde, avant de recourir à cet instrument si dangereux pour la main qui le manie le mieux, au moins faut-il savoir au juste l'œuvre qu'on veut lui confier, la direction qui lui sera imprimée, agir à un degré quelconque sur la volonté qui le fera mouvoir. Or, de tous ceux qui la demandent en France s'il en est un seul qui affirme être dans ce cas, celui-là se vante. Quant à ceux qui la réclament en Italie, ils se réfutent eux-mêmes en reconnaissant qu'ils sont incapables de la faire seuls. Ils oublient surtout l'immensité de la tâche que la paix les met à même d'accomplir et que la guerre ajournerait indéfiniment. Il n'y a qu'un pays en Europe pour qui la guerre puisse être aujourd'hui un bienfait, et ce mot donne à lui seul la mesure de ses douleurs, c'est la Pologne. Mais par un concours de circonstances fatales, elle est à la fois le pays le moins en état de soutenir une guerre par lui-même en raison des puissants complices qui l'écrasent, et celui en faveur duquel cette guerre entreprise par une nation amie aurait le moins de chances de succès.

Est-ce à dire que les efforts héroïques que les Polonais font en ce moment soient condamnés à demeurer éternellement stériles ? Est-ce à dire que les flots de sang innocent que la Russie vient de répandre à Varsovie auront coulé en vain ? Dieu nous garde d'un tel blasphème. En l'affirmant nous croirions calomnier notre temps. Certes, l'Europe a supporté sans protestation bien des spectacles odieux. Mais ce massacre froidement combiné, cette tuerie préparée par des caresses et des paroles de conciliation, cette immolation de victimes agenouillées et attendant la mort en récitant des prières, lui ont arraché un long frémissement d'horreur. S'il y a un esprit de justice, parfois trop lent à se montrer, que l'iniquité se plaît à reléguer dans les déserts du ciel, il en est un aussi qui vit dans le cœur de

Digitized by Google

tous les hommes, et qu'on n'outrage pas toujours impunément. Le jour n'est pas loin peut-être où ce vengeur inattendu se lèvera.

Ce second massacre de Varsovie est un fait monstrueux, et il a indigné l'Europe; cependant, il y a quelque chose de plus révoltant encore que cette abomination : ce sont les actes qui l'ont préparée; ce sont ces concessions simulées, ces protestations doucereuses, ces encouragements perfides; c'est cette population qu'on endort dans une fausse sécurité par des promesses menteuses pendant qu'on fait avancer à marche forcée les troupes destinées à l'égorger; c'est ce barbare déguisé qui flatte et sourit tant qu'il a peur, puis, tout à coup, se démasque et laisse voir le sauvage. Cela se passe au dix-neuvième siècle, chez une nation européenne, sous un gouvernement qu'on dit humain et éclairé. Quand commencera-t-on à se douter que le gouvernement absolu est un crime contre l'humanité, puisqu'il rend possibles de tels événements? Pour en comprendre l'atrocité, il n'est besoin ni d'être un homme civilisé, ni même d'être un chrétien. Un Huron les renierait. Cependant, examinez de près ceux qui en portent la responsabilité; vous trouverez en eux des hommes qui ont nos mœurs, nos habitudes, et sont probablement de bons pères de famille. Interrogez-les : ils déplorent tout ce qui est arrivé; ils rejettent la culpabilité, celui-là sur sa consigne, celui-ci sur des ordres supérieurs, un troisième sur son devoir de fonctionnaire. Loin de nous la pensée d'admettre ces lâches justifications : Gorschakoff n'en a pas moins donné le signal, Schruleff n'en a pas moins exécuté un ordre sanguinaire, Muchanoff n'en a pas moins écrit cette abominable circulaire dans laquelle il convie les paysans à un autre massacre de Galicie; mais enfin ils ont tous agi à l'état d'instruments; le principal coupable est caché derrière eux, et ce coupable quel est-il? *le pouvoir absolu.*

Le gouvernement russe s'est souillé d'une tache dont il ne lui sera pas facile de se laver, et il a perdu en un jour en Europe tout le bénéfice moral de son émancipation des serfs. Si les gouvernements des autres peuples avaient à quelque degré que ce soit le sentiment de la solidarité qui les lie, ils protesteraient au nom de leur intérêt commun, sinon de leur honneur. Quelle confiance espèrent-ils que les nations auront en leurs promesses en présence de pareils spectacles? Un gouvernement qui laisse impuni un tel attentat devrait être mis hors la loi. Un publiciste d'un nouveau genre se plaignait récemment avec amertume de la froideur avec laquelle les institutions libérales octroyées par l'Autriche ont été accueillies dans tout

Digitized by Google

l'empire, et spécialement par les Hongrois. Il leur reprochait en termes violents leur injurieuse défiance. Ce publiciste était le général Bénédeck. Un tel manifeste n'eût jamais été à nos yeux une autorité en matière de droit constitutionnel, pas plus que ses menaces ne nous eussent paru un titre à la confiance. Mais en présence de ce qui vient de se passer à Varsovie, nous sommes plus que jamais de l'avis des Hongrois.

P. Lanfrey.

Il y a quelques jours, un coup terrible frappait un des écrivains les plus érudits et les plus aimés notre époque. M. Henri Martin perdait son fils aîné, M. Léon Martin, âgé seulement de vingt-cinq ans, jeune peintre au talent plein d'avenir.

Cette nouvelle inattendue a causé une vive et profonde émotion chez tous ceux que leur intimité approche de l'éminent historien et dans ce public nombreux qui, sans connaître l'homme, apprend chaque jour à l'aimer en lisant ses travaux, où le plus pur patriotisme se joint à l'amour le plus ardent de la liberté.

La perte supportée par M. Henri Martin est de celles qui se pleurent éternellement; mais si une douleur partagée devient moins cruelle, nous sommes assuré que le père si fatalement éprouvé aura, du moins, trouvé quelque adoucissement à sa peine dans les marques de sympathie universelle qui sont venues jusqu'à lui.

Le secrétaire de la rédaction,

Arthur Arnould.

Digitized by Google

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Les Préceptes du Mariage, traduits du grec de Plutarque, par le docteur L. Seraine, suivis d'un essai sur l'idéal de l'amour, du mariage et de la famille.

Voici un volume qui aurait pu s'intituler à bon titre *Manuel des jeunes mariés.* C'est à eux, en effet, qu'il convient surtout par sa morale pure et douce, par l'ensemble de préceptes sensés, gracieux ou même profonds qu'il renferme sous son petit format. Écrits avec cœur, il faut aussi que le cœur se mette de la partie, lorsqu'on ouvre les *Préceptes du mariage* pour les parcourir.

Si tous ceux à qui s'adresse ce livre le méditaient sérieusement et s'imprégnaient, pour ainsi dire, de son esprit aimable et conciliant, s'ils faisaient un retour sur eux-mêmes, s'ils savaient comprendre l'amour dans sa noble et haute acception, au lieu d'écouter de faux calculs, des passions égoïstes et des préjugés déplorables, peut-être verrait-on plus de calme et plus de joie régner dans certains intérieurs; peut-être le nombre des célibataires, qui tend à augmenter chaque jour, diminuerait-il au grand profit de la société tout entière et des célibataires eux-mêmes.

Le succès de l'ouvrage, en partie traduit de Plutarque, et pour le reste composé par M. le docteur Seraine, sera un succès durable et mérité, sinon bruyant, et *les Préceptes du mariage* trouveront leur place dans toute bibliothèque où entrent les livres de morale.

Le seul reproche que nous adresserons à ce volume intéressant, c'est de pousser le spiritualisme jusqu'à l'exagération et de vouloir épurer un peu trop ce qui n'a pas besoin d'être justifié, puisque la nature et les aspirations de notre propre cœur nous y poussent nécessairement.

Ce léger défaut, il est vrai, deviendra aux yeux d'une foule de lecteurs la plus précieuse qualité de l'ouvrage que nous annonçons, et dont nous voudrions voir goûter le sérieux mérite.

La Rome des Papes, par M. Augustin Hélie.

Ce titre semblerait annoncer une brochure, et cependant il précède un véritable livre si nous en jugeons d'après le nombre de ses pages, qui est assez considérable. Du livre, cependant, ce volume n'a que le format et l'épaisseur, car son esprit et son style appartiennent exclusivement au pamphlet. Pourquoi de la violence quand on croit avoir la raison et la vérité pour soi! La violence est une mauvaise arme, plus dangereuse pour celui qui la manie que pour celui qu'elle menace; elle a gâté toujours les bonnes intentions et perdu souvent les meilleures causes. M. Augustin Hélie voulait-il écrire de l'histoire? Nous le croyons; mais alors il fallait parler en historien, produire, par l'exposé fidèle des événements, une juste indignation chez les lecteurs, et ne point la leur apporter toute faite à l'avance. Dans un morceau littéraire comme dans un morceau de musique, il y a un ton naturel qui seul est le bon, et constitue l'harmonie nécessaire à toute œuvre d'art.

Ce ton, M. Augustin Hélie n'a pas su le conserver toujours, et cet oubli d'une règle essentielle nuit à son travail, malgré des qualités nombreuses qui gagneraient à se montrer avec plus de mesure.

Cet ouvrage nous en rappelle un autre où le même sujet se trouve traité bien différemment. Il pourrait servir de modèle à la plupart de ceux qui cherchent la solution du grand problème contemporain. *L'histoire politique des Papes,* de M. Lanfrey, se recommande en effet par la modération des mots, la sobriété de l'expression, le calme du philosophe et le bon goût d'un écrivain convaincu, qui n'éprouve point de haine contre les hommes et les institutions, mais qui aime d'un amour ardent et raisonné la vérité. M. Lanfrey raconte et juge sans colère comme sans faiblesse, et l'impres-

Digitized by Google

sion laissée par son livre est d'autant plus puissante que l'auteur n'a point dépensé son énergie en paroles et en récriminations.

L'Esprit de la guerre, par M. N. Villiaumé.

M. Villiaumé est avant tout un esprit sérieux et convaincu. Il aime les questions nettement définies, les sujets d'une utilité pratique, mais l'exposition de ses idées a une tournure un peu roide et absolue dans la forme qui leur apporte moins de force qu'elle ne leur ôte de charme. Qu'on ne vienne pas nous dire que la nature des études choisies par l'auteur éloigne nécessairement ce charme dont l'absence nous a frappé : cette qualité, au contraire, n'est inhérente à aucun genre en particulier; elle tient à l'écrivain lui-même, et l'on peut déployer des grâces, avoir de l'attrait, même en géométrie.

Cette restriction mise à part, nous n'aurons plus qu'à approuver le talent consciencieux et l'accent de sincérité qui distinguent les travaux de M. Villiaumé. Tour à tour historien, économiste, moraliste et tacticien, il a consacré sa plume à des investigations du plus haut intérêt, et fait preuve souvent d'une érudition judicieuse, dont on ne saurait nier le mérite remarquable.

Aujourd'hui, en face des événements étonnants auxquels nous assistons, et qui laissent suspendue sur nos têtes la menace plus ou moins imminente d'une guerre européenne, M. Villiaumé publie un ouvrage nourri de faits, plein d'aperçus sensés et de réflexions philosophiques sur *l'Esprit de la guerre*. « On a formulé, nous dit-il, le droit civil, le droit criminel et une portion du droit politique, issus de cette révolution (celle de 1789); il s'agit aujourd'hui d'en dégager le droit des gens nouveau, qui n'est encore que dans l'intuition ou les aspirations des peuples et des gouvernements de bonne foi. »

M. Villiaumé cherche donc à nous donner un résumé exact des règles de la guerre telle que nos mœurs et l'état de notre civilisation nous la font actuellement concevoir.

Dans cette tâche délicate, l'auteur montre un grand bon sens, une raison ferme et éclairée, grâce auxquels il échappe à deux excès également fâcheux où sont tombés presque tous les publicistes, quand ils ont écrit sur cette matière. Pour les uns, la guerre est un fléau, un monstre épouvantable qu'on ne saurait jamais trop maudire; pour les autres, c'est un exercice naturel, dont la pensée n'offre rien de pénible, ni de regrettable. Les premiers nient sa légitimité, même lorsqu'elle est le plus évidente, et se refusent à reconnaître ses grands côtés d'héroïsme ; les seconds l'aiment et l'admirent pour elle-même, et la jugent d'autant plus sublime qu'elle a été plus meurtrière.

M. Villiaumé se place résolûment entre ces deux écoles. Il blâme la guerre, regrette le sang et l'or qu'elle coûte, mais il admet, du moins, qu'elle peut être nécessaire, juste et noble, et tout en condamnant l'acte, il prouve que son but et ses résultats le justifient quelquefois.

Un jour viendra, sans doute, où les hommes cesseront de s'égorger mutuellement sur des champs de bataille ; un jour viendra où la force sera fatalement unie à la justice, où la raison l'emportera sur la passion, où l'opinion publique, cette reine encore au berceau, gouvernera le monde et de sa voix puissante couvrira la voix du canon ; mais ce jour n'est point arrivé, et d'ici là les opprimés auront besoin de recourir aux armes pour revendiquer des droits imprescriptibles, quoique méconnus.

En attendant cette ère de paix universelle, M. Villiaumé étudie la guerre comme un mal nécessaire, nous dit ce qu'elle a été, ce qu'elle est, et ce qu'elle devrait être pour se mettre au niveau du progrès général opéré dans les esprits, et respecter entièrement le nouveau droit international sorti de nos longues convulsions politiques.

Arthur Arnould.

CHARPENTIER, propriétaire-gérant.

Droit de reproduction réservé.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU

TROISIÈME VOLUME

MARS — AVRIL 1861.

Livraison du 10 Mars.

Livraison du 25 Mars.

Livraison du 10 Avril.

Livraison du 25 Avril.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie P.-A. BOURDIER et Cie, rue Mazarine, 30.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Google